# Quand les “victimes” dictent leurs lois

## Une critique de la domination juive en Amérique… et ailleurs

# Quand les “victimes” dictent leurs lois

## Une critique de la domination juive en Amérique… et ailleurs

Volume 2

Traduit par
Valérie Devon

Didi18
Editions

Notes de bas de pages du traducteur indiquées [NdT] ;
toutes les [annotations encadrées ainsi dans le corps du texte] sont de l'auteur.

Titre original : *When Victims Rule – A critique of Jewish pre-eminence in America*

**L'auteur de ce livre a choisi de garder l'anonymat.**

Couverture : Mario de Santa Maria
Mise en page : Valérie Devon

©2021 Version française Valérie Devon
Imprimé et Publié par les Éditions Didi18

Tous les droits sont réservés.
Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit ou utilisé
de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur,
à l'exception de l'utilisation de courtes citations
dans une revue de livres ou un journal scientifique.
Pour toute information : valerie.devon@tutanota.de

# Contenu

**Note de l'éditeur** ..... **7**

**14** ..... **9**

*QUI/QU'EST-CE QU'UN JUUIF ?*

**15** ..... **25**

*ASSIMILATION, MARIAGE MIXTE ET CONVERSION AU JUDAÏSME*

**16** ..... **51**

*L'IDÉE QUE SE FONT LES JUIFS DE LEUR SUPÉRIORITÉ INTELLECTUELLE, MORALE ET SPIRITUELLE*

**17** ..... **67**

*AUTRES CONTRIBUTIONS JUIVES AUX COURANTS RACISTES MODERNES*

**18** ..... **81**

*L'HOLOCAUSTE ET LE GÉNOCIDE (PT. 1)*

**19** ..... **189**

*L'HOLOCAUSTE ET LE GÉNOCIDE (PT. 2)*

**20** ..... **343**

*L'ACCUSATION D'ANTISÉMITISME (PT. 1)*

**INDEX** ..... **507**

**À suivre dans les prochains volumes :** ..... **517**

# Note de l'éditeur

Il est évident que l'auteur de cet ouvrage ne remet pas un instant en question le mythe des six millions, pas davantage que le mythe d'un Hitler bouffeur de tapis et qu'il souffre – comme bon nombre de nos concitoyens – de dissonance cognitive. Il n'a vraisemblablement jamais cherché à comprendre les véritables raisons qui ont poussé le Chancelier allemand dans une guerre mondiale, nous rappelant à réitérées reprises combien cet homme représente le mal incarné[1]. Alors que les milliers de citations à propos des juifs qu'il a compilées ici nous permettent de comprendre qu'il y a effectivement un problème considérable avec ces individus. Nous profitons de l'occasion qui nous est offerte pour vous soumettre l'extrait suivant tiré du livre d'Eustace C. Mullins *Le viol de la Justice*[2] (Chapitre 12) :

*« J'étais particulièrement qualifié pour fonder le Conseil américain des organisations pour la liberté d'expression, car je suis non seulement la seule personne à avoir été renvoyée du personnel de la Bibliothèque du Congrès pour des raisons politiques, mais aussi le seul écrivain dont un livre a été brûlé en Europe depuis 1945. L'annonce de la publication de mon histoire de la Réserve fédérale dans une édition allemande a été accueillie avec horreur par le haut-commissaire américain James B. Conant. J'ai maintes fois rappelé que James B. Conant était le criminel de guerre le plus célèbre de la Seconde Guerre mondiale, un titre que personne n'a cherché à lui arracher. En tant que chimiste, il a mis au point une bombe à l'anthrax à la demande de Winston Churchill, qui aurait tué chaque être humain et chaque animal en Allemagne. La guerre s'est terminée avant que la bombe (que Conant a réussi à perfectionner) ne puisse être utilisée. Il retourne ensuite à Washington, où il conseille au Président Truman de larguer la bombe atomique sur les femmes et les enfants japonais. Après la guerre, il est devenu l'impitoyable*

[1] Le lecteur est vivement encouragé à faire ses propres recherches et à lire chacune des pièces du puzzle publiées par les Éditions Didi18 afin de comprendre qui a poussé Hitler dans cette guerre, comment et surtout pourquoi. Voir également à la fin de cet ouvrage une liste de vidéos où les familles des personnages clés du III^e^ Reich s'expriment à propos des accusations fallacieuses portées contre ce gouvernement.

[2] *Le viol de la Justice*, Eustace C. Mullins, éd. Didi18, Chapitre 12.

*Gauleiter du peuple allemand conquis. J'ai fait une objection légale à son acte gratuit de boucherie en déposant plainte au tribunal des plaintes des États-Unis. »*

# 14

# QUI/QU'EST-CE QU'UN JUIF ?

*« La caractéristique de l'exceptionnalité juive est l'inassimilabilité... Aujourd'hui encore, les Gentils qui tentent de comprendre les Juifs ne savent pas à quoi s'en tenir. Les Juifs sont-ils une race, une nation ou une religion, demandent les Gentils et les Juifs de notre époque. La réponse dépendait de l'intérêt de celui qui posait la question ».* [Adam Weisberger, discutant des œuvres de Moïse Hess, 1997, p. 128]

À ce stade, avant d'aller plus loin, il est nécessaire de poser ce que l'on pourrait penser être une question relativement simple : qu'est-ce exactement, osons-nous demander, qu'un juif ? Qui sont-ils ? Qui peut être admis ? Quels sont les critères d'inclusion en tant que membre de bonne foi du Peuple élu, sur le plan laïque, religieux ou autre ? Et pour les masses juives qui n'en finissent pas de gémir, d'enrager et de se frapper la poitrine au sujet d'ennemis qui les ont prétendument assaillis sans relâche tout au long de l'histoire, et pour tous les oppresseurs de juifs proclamés qui pensaient pouvoir identifier clairement et persécuter le peuple qu'ils méprisaient avec tant de haine, il est étrangement énigmatique qu'à la fin du XX^e^ siècle, même les juifs ne puissent pas – par consensus – décider exactement qui est juif et ce qu'ils sont. Il s'agit, étrangement – comme en témoignent les douleurs de croissance de l'Israël moderne – d'une controverse interne aux dimensions les plus profondes. En effet, si l'État d'Israël a été fondé pour servir de refuge aux juifs du monde entier, et si tout juif dans le monde a le droit inné d'y être admis en tant que citoyen israélien, qui sont-ils donc EXACTEMENT ? *« Les Juifs vivent dans un monde »*, dit Michael Selzer, *« dans lequel, apparemment, deux Juifs ne peuvent se mettre d'accord sur ce qu'est réellement un Juif... [mais] chaque Juif a ses propres raisons de savoir qu'il est un Juif. »* [Selzer, p. 11] Barnet Litvinoff note : *« Il est tragiquement ironique que les seules personnes capables de décider avec certitude qui était juif étaient les disciples de l'idéologue nazi Alfred Rosenberg. »* [Litvinoff, p. 6]

Michael Selzer souligne les aspects étrangement nébuleux de l'identité juive moderne, faisant ressembler la question à un extrait d'*Alice au pays des merveilles* :

*« Ironiquement, on peut découvrir les caractéristiques de sa propre judéité chez des non-Juifs, et tout ce que l'on considère comme le plus contraire à cette judéité constitue l'essence de la judéité des autres Juifs... La seule description de la judéité qui s'appliquerait aux deux est qu'**ils ne sont pas non-Juifs** ».* [souligné par Selzer, pp. 12-13].

Ou que diable doit-on faire de cette observation d'un autre commentateur juif, Robert Kamenetz :

*« J'ai commencé à soupçonner que l'identité juive, telle qu'elle a évolué en Occident aujourd'hui, pouvait constituer un véritable obstacle à la découverte des profondeurs du judaïsme. En d'autres termes, être juif pouvait vous empêcher d'être juif. »* [Kamenetz, R., 1994, p. 156]

Un manuel de 1964 destiné aux lycéens juifs et publié par l'Union des congrégations hébraïques américaines formule la réponse à la question *« Qui est juif ? »* en des termes aussi vagues que possible, tout en faisant également pression en faveur de la pérennisation militante de cette entité « juive » indéterminée :

*« **Difficile de répondre**. Vous avez maintenant découvert qu'il n'est pas facile de répondre à ce qui semblait être une question simple : qu'est-ce qu'un Juif ? En fait, certains juifs intelligents ne pensent pas qu'il soit possible de répondre à cette question. Ils disent que nous, les Juifs, sommes uniques ; c'est-à-dire que nous sommes différents de tout autre groupe de personnes sur terre... [Certaines personnes pensent] que, d'une certaine manière, ...nous sommes un groupe religieux, d'une certaine manière une nation, d'une certaine manière une race, et d'une certaine manière une nationalité. Et pourtant, nous sommes plus que n'importe lequel de ces éléments en soi. Nous sommes un groupe religieux **et plus**, une race **et plus**, une nation **et plus**, et une nationalité **et plus**. Mais il n'est pas facile de définir ce que ce 'plus' représente dans chaque cas. »* [Gittelsohn, R., 1964, p. 20].

L'essence de l'identité juive est donc (en écho à la conviction du peuple élu), une **unicité** indéfinissable – un terme de distinction dont nous entendrons parler plus tard dans d'autres contextes.

*« De nombreuses... tentatives ont été faites »*, a écrit Alfred Jospe, *« afin de définir le sens de l'existence juive, et pourtant toutes n'aboutissent pas au même résultat : le peuple juif a toujours été une énigme, tant pour ses propres membres que pour les étrangers. »* [Millgram, p. 7] *« Si l'on se débarrasse de la théologie et du mysticisme biologique »*, écrit l'éminent journaliste juif Walter Lippman, qui a pris ses distances avec la communauté juive, *« si l'on traite la littérature comme séculaire et si l'on refuse de considérer les Juifs comme un... peuple élu, quels sont les éléments d'une culture vivante qui restent ? »* [Toll, p. 160]

Certains observateurs, comme l'hostile (non-juif) Hilaire Belloc, ont suggéré que, tout au long de l'histoire, les juifs, à la manière d'un caméléon, d'une amibe, *« ajustaient leurs notions d'eux-mêmes en fonction des circonstances variables auxquelles ils étaient confrontés. Ils étaient une race quand cela leur convenait, une nationalité quand la nécessité l'exigeait, un groupe religieux et, enfin, une unité culturelle quand la situation rendait ce statut souhaitable. »* [Belloc, dans Wirth, p. 64].

C'est ce que semble affirmer le rabbin Jacob Neusner, en disant :

*« Pendant près d'un siècle, les Juifs américains se sont persuadés qu'ils appartenaient à la catégorie religieuse – et donc acceptable – de la 'différence', et non à la catégorie ethnique – et donc handicapante et indésirable – de la 'différence'. Maintenant qu'ils n'ont plus d'accents juifs, ils sont prêts à faire valoir leur ethnie. »* [Neusner, *Holo*, p. 978]

En 1973, Harry Golden fait remarquer que *« dans la diaspora européenne, les Juifs étaient appelés une nation et dans la diaspora anglophone une communauté. Maintenant, on nous appelle un groupe ethnique, bien que lors de mes voyages, j'ai rencontré peu de Juifs qui se considéraient comme appartenant à une ethnie... Si nous sommes une ethnie, alors les Juifs constituent le seul groupe ethnique ayant sa propre religion. »* [Golden, H., 1973, p. 4]

En 1998, l'auteur juif David Biale s'est également penché sur la nébuleuse de l'identité juive : *« Être juif, surtout à ce moment historique, signifie manquer d'une essence unique, vivre avec de multiples identités. »* [Biale, D., 1998, p. 9]

L'idée *« d'être juif »*, dit Nathan Glazer, *« peut même disparaître pendant des générations et germer à nouveau à partir d'une graine patiente qui refuse*

*l'extinction. » « Même si [le judaïsme] ne trouve aucune expression dans une génération ou une autre »*, dit-il, *« l'engagement de rester lié à lui existe toujours. Mort dans une, deux ou trois générations, il peut revenir à la vie dans la quatrième. »* [Silberman, p. 240] Cette semence sans fin est le cas, explique le commentateur juif Stanislaw Krajewski, en Pologne, où des juifs relativement assimilés sous le régime communiste retrouvent aujourd'hui le chemin d'une identité juive « particulariste », fondée sur la lignée raciale :

*« On peut toujours revenir [à une identité juive]. L'ascendance juive est le fondement. Parfois, cependant, elle reste un pur potentiel et ne trouve jamais d'expression. Cela aussi peut changer. L'expérience de ma génération et de personnes plus jeunes que nous est que beaucoup de gens partent de zéro, puis commencent à être impliqués dans leur judéité. »* [Dlomaslowska-Szuk, p. 323]

Raphael Patai, un érudit juif, affirme que, malgré tous les nœuds qui entourent la question des temps modernes, être juif peut être décrit au mieux comme rien de plus qu'*« un état d'esprit.* » [Patai, p. 23] (Ce genre d'« état », bien sûr, ne vous donnera pas la citoyenneté de l'État d'Israël d'aujourd'hui, ni l'acceptation dans une communauté juive où que ce soit).

À l'occasion, Martin Buber, le célèbre philosophe religieux juif, a complètement obscurci la question. Il croyait (selon les mots de Michael Meyer) que *« les Juifs échappent à toute classification [...] [cette] unicité n'était perceptible que par l'œil intérieur de la foi et ne pouvait être supportée que comme le joug du Royaume de Dieu ».* [Meyer, pp. 3-4] Dans d'autres commentaires, Buber a inféré un lien racial, « de sang », entre les juifs. D'une manière ou d'une autre, chacun d'eux contribue au sentiment général qu'ont les juifs d'être une « communauté de destin », une *« alliance de destin »* ou une *« destinée collective »*, *« qui unit tous les Juifs, de gré ou de force ».* [Sacks, J., *One*, p. 6] *« Tout ce qui arrive au peuple d'Israël »*, déclare le folklore yiddish, *« arrivera à M. Israël ».* [Kumove, S., 1985, p. 143]

Abram Leon reflète une vision socio-économique marxiste en déclarant que les juifs sont *« historiquement un groupe social avec une fonction économique spécifique. Ils sont une classe, ou plus précisément, un peuple-classe ».* [Leon, p. 74] Une sorte de caste économique. *« Selon les marxistes »*, note

Richard L. Rubenstein, *« les Juifs n'étaient pas une entité religioculturelle distincte, mais une strate de petits bourgeois de la société plus large dont la religion était la superstructure idéologique reflétant les relations sociales et économiques concrètes du groupe. »* [Rubenstein, R., p. 121].

Il fut un temps, dans des époques révolues, où la définition d'un juif était assez simple. Les juifs étaient des membres pratiquants du judaïsme, la foi religieuse fondatrice du christianisme et de l'islam. Ils avaient une religion et un système de croyances spécifiques, des textes sacrés distincts, leur propre langue, des coutumes particulières, et plus on remontait dans l'histoire (à quelques aberrations de conversion près), plus ils étaient racialement/linguistiquement homogènes à leurs origines sémitiques. De nos jours, ce scénario simpliste s'est depuis longtemps complètement effondré.

À la fin du XX^e^ siècle, alors que de nombreux juifs adhèrent encore à diverses formes d'expression religieuse juive – dont le judaïsme orthodoxe, réformé, conservateur et restaurateur – d'autres qui insistent encore pour s'appeler juifs sont irréligieux, complètement séculiers, voire athées. Ils choisiraient une BD plutôt que la Torah.

*« La judéité n'est manifestement pas qu'une religion »*, déclare Ellen Willis, rédactrice du *Village Voice Literary Supplement*. *« Les juifs laïques peuvent se sentir tout aussi passionnément, viscéralement impliqués dans la question d'être juif... Ce n'est pas une nation... Alors qu'est-ce que c'est ? D'une certaine manière, c'est comme une grande famille élargie ».* [Brenner, p. 341]

Quid de la définition culturelle ? Au fil des millénaires, les juifs de la diaspora mondiale ont inévitablement absorbé certains aspects des accoutrements culturels de leurs pays d'accueil. Si les traditions religieuses sont souvent un dénominateur commun dans le judaïsme mondial, les juifs d'Iran, d'Irak, du Brésil, d'Afrique du Sud, d'Autriche et de tous les autres pays ont développé des nuances religieuses locales. Les expressions des aspects juifs plus séculaires de la culture sont encore plus étroitement liées aux traditions locales non juives. Les juifs africains controversés d'Éthiopie (les Falasha) pratiquent depuis des siècles un judaïsme qui est, pour les rabbinats orthodoxes d'orientation européenne, extrêmement problématique. Pour certains, en particulier

parmi les orthodoxes les plus obstinés d'ascendance européenne (ashkénaze) et les racistes juifs, les Falasha ne sont tout simplement pas juifs. *« Ce qui semble juif dans un contexte »*, dit Samuel Heilman, *« peut se révéler tout à fait différent dans un autre. C'est la leçon du pluralisme contemporain que peu d'entre nous peuvent ignorer. »* [Heilman, p. 11]

En fait, l'affirmation légale en Israël selon laquelle les récents immigrants éthiopiens et russes sur ce territoire sont des frères et sœurs juifs (liés à quelque graine génétique ancienne) revêt un curieux caractère d'absurdité. Les nouveaux arrivants éthiopiens et russes dans l'État juif ne sont ni racialement identiques, ni linguistiquement identiques, ni culturellement identiques. Ils ne sont certainement pas non plus liés sur le plan religieux – après des décennies de communisme, la plupart des Russes sont athées/agnostiques, et les Éthiopiens ont leur propre style de pratique religieuse. En tant que peuple du tiers-monde, ils ont, d'un point de vue pratique, plus en commun avec les Bédouins arabes musulmans locaux qu'avec les Russes, qu'ils soient juifs ou non.

En effet, au sens historique, même un continuum « culturel » juif à travers le temps n'a aucun fondement dans les faits. *« Lorsque nous parlons »*, dit Hillel Halkin, *« de l'histoire juive, de la tradition juive, des valeurs juives, nous parlons en fait d'une configuration très complexe de périodes, de lieux et de sociétés divers, qui... diffèrent énormément les uns des autres. »* [Halkin, p. 6]

Être juif est-il alors une essence raciale ? Le dictat traditionnel de la juiverie orthodoxe et de la tradition juive, selon lequel un juif est quelqu'un dont la mère est juive, conforte un pedigree racial. (La véritable raison de cette définition matrilinéaire, suggère Norman Cantor, tient au fait que *« les anciens Israélites produisaient des enfants en entretenant des relations avec des esclaves et des concubines Gentilles »* et que *« la pureté du sang juif ne pouvait être examinée [que]... par la décision rabbinique selon laquelle l'ascendance juive devait passer par l'épouse juive légitime »*. [Cantor, p. 48] La pensée orthodoxe dicte également que si un individu est né juif, il le restera toujours, même s'il apostasie. Cette idée juive fondatrice – selon laquelle si une personne est née juive, elle ne peut s'en défaire – a été la piste suivie par Hitler dans sa tentative de faire disparaître les juifs d'Europe. *« Ce qui définit un juif »*, selon le rabbin Shlomo Levin, né en Afrique du Sud, *« c'est un seul facteur, le fait qu'ils ont une âme qui est reliée à*

*Dieu d'une manière particulière par la lignée maternelle. »* [Klein, E, p. 202] Arthur Koestler appelle cela le *« mythe d'un passage biblique [de] la pureté raciale à travers les âges ».* [Koestler, p. 236] Roger Kahn déclare : *« 'Celui qui est né Juif, reste Juif, insistent les Halachistes. On ne peut pas cesser d'être juif par choix ; le choix personnel est sans rapport avec la judéité. »* [Kahn, R., p. 43] *« Le point de vue classique sur l'existence de l'Alliance en tant que signification fondamentale de la judéité »*, ajoute Monford Harris, *« a toujours été que le juif qui rejette l'Alliance est toujours un juif. Le juif athée de notre époque (et c'est peut-être le type dominant de notre époque) qui peut rejeter l'alliance au motif qu'il n'y avait (ou n'y a) pas de Dieu avec lequel une alliance a été conclue, est toujours revendiqué par l'alliance comme un membre de cette alliance. L'alliance de Dieu avec les ancêtres est valable pour tous les temps, avec tous les Juifs. »* [Harris, M., 1965, p. 91]

*« Ce n'est pas une question de croyance ou d'observance religieuse ou de 'devoir être [juif]' ou de ne pas 'devoir être [juif]', ai-je dit, patiemment, en essayant d'expliquer à ce catholique qui n'allait à la messe qu'à Pâques' »*, écrit la célèbre romancière juive Judith Krantz dans son autobiographie, *« nous sommes nés de parents juifs qui sont nés de parents juifs depuis, je suppose, des milliers d'années, à l'exception des pogroms et des viols occasionnels. Mes ancêtres étaient juifs aussi loin que vous puissiez imaginer. Ce seul fait est plus que suffisant pour faire de nous des Juifs. »* [Krantz, J., 2000, p. 325]

Le psychanalyste juif Théodore Reik l'a ainsi exprimé :

*« 'Juif un jour, juif toujours'. On raconte à New York l'histoire du banquier Otto Kahn et de l'humoriste Marshall P. Wilder qui était bossu. Alors qu'ils se promenaient sur la 5e Avenue, Kahn désigna une église et dit : 'Marshall, c'est l'église à laquelle j'appartiens. Savez-vous que j'ai été juif ?' Wilder répondit : 'Oui, Otto, et moi, j'étais bossu'. La conviction du caractère inaltérable de l'être juif s'exprime mieux dans cette phrase lapidaire que dans de nombreux traités. Il semble qu'il soit aussi difficile pour le Juif de se débarrasser de sa judéité que pour le vieux marin de se défaire de son albatros. »* [Reik, T., 1962, p. 90]

Ou, comme l'a dit le sociologue juif Marshall Sklare :

*« L'une des hypothèses du système familial juif est que tous les Juifs partagent une ascendance commune. On pense que le Juif est lié à tous les autres Juifs et la*

*communauté juive est souvent considérée comme une sorte de famille élargie. »* [Golden, H., 1973, pp. 21-22]

D'un autre côté, ceux qui se définissent comme juifs et qui n'ont qu'un père juif vont avoir une mauvaise surprise s'ils vont en Israël, où les principes du judaïsme orthodoxe ont légalement cours dans une grande partie de la culture séculaire. Judith Hertog a été stupéfaite lorsqu'elle a quitté la Hollande pour s'installer en Israël et qu'elle a découvert que la mention « juif » tant convoitée ne figurait pas sur sa carte d'identité nationale, mais qu'elle était plutôt estampillée « néerlandais » parce que sa mère était une Gentille. *« Parfois, je me surprends à essayer d'éviter de parler de la judéité ou de l'absence de judéité de ma mère »*, déplore-t-elle, *« comme si je devais avoir honte d'avoir un sentiment d'appartenance au peuple juif sans avoir une mère juive. Si seulement la grand-mère maternelle de ma mère avait été juive, tout aurait été parfait. Hélas, ma mère n'a qu'un grand-père juif... Est-il même possible de définir la judéité d'une manière non religieuse ? Si ce n'est pas la religion, qu'est-ce que c'est ? Peut-être juste une folle obsession, transmise à travers les générations ? »* [Hertog, J., 54]

De même, Meryl Hyman, qui se croyait juive, avait prévu d'émigrer en Israël. Mais, hélas, *« À la fin de l'année 1996, j'ai appelé le consulat d'Israël à New York pour me renseigner sur la possibilité de faire mon Alyah, c'est-à-dire d'exercer mon droit de retourner dans ma patrie en tant que citoyenne israélienne et en tant que Juive. J'ai demandé à la jeune femme qui m'a répondu au téléphone de définir ce qu'est un Juif. Elle m'a répondu : 'Si vous avez une mère juive'. J'ai répondu : 'Ma mère n'est pas juive, mais mon père l'est. Je suis juive.' Elle a dit : 'Non, vous n'êtes pas juive' et a raccroché le téléphone. J'ai été écartée par la première personne que j'ai appelée. »* [Hyman, M., 1998, p. 20]

Emil Fackenheim compare les croyances religieuses du christianisme et du judaïsme, notant que le judaïsme est traditionnellement plus qu'une simple foi, c'est une sorte d'enchevêtrement obligatoire et racial :

*« Un enfant chrétien naît païen, devient chrétien par le baptême et lui-même est provisoire jusqu'à ce que, lors de la confirmation, le confirmant s'engage consciemment dans la foi chrétienne. Un enfant juif, en revanche, naît juif... Si un garçon ou une fille chrétien(ne) ne peut pas, en toute conscience, prendre l'engagement chrétien, la confirmation peut être reportée, si nécessaire indéfiniment... L'évènement de la bar*

*mitzvah ne peut être ni reporté ni annulé : dans le judaïsme, un garçon juif devient un 'fils du devoir' – obligé de respecter les commandements – indépendamment de ses souhaits, de ses croyances ou de ses tiraillements de conscience. »* [Fackenheim, p. 29]

Les racines d'une telle pensée remontent à plusieurs siècles. *« Il y a un courant de pensée »*, dit le rabbin Jonathan Sacks, *« qui traverse le Moyen-Âge et qui cherche à inclure même l'apostat juif dans la règle selon laquelle 'bien qu'il pèche, il reste juif' ...La tradition [juive]... englobait tous les juifs et niait la possibilité d'une autre base d'identité. »* [Sacks, J., *One*, p. 90] ...Les termes de l'Alliance ont été réaffirmés par ceux qui ont survécu et sont restés juifs. En effet, elle liait non seulement ceux qui *« sont ici avec nous aujourd'hui »* mais aussi ceux qui *« ne sont pas ici avec nous aujourd'hui »*. L'alliance s'est faite de manière involontaire et s'étend sur toutes les générations. Il n'y a, selon l'expression d'Isaïe, *« aucune facture de divorce »*. [Sacks, J., p. 130]

Cette vision originellement religieuse de l'inéluctabilité absolue de la judéité si l'on naît juif se reflète même dans le monde féministe laïc de 1998. Dans *Jewish Women in America: An Historical Encyclopedia*, les auteurs font part de leurs réflexions sur les personnes qui peuvent être considérées comme juives dans ce volume. Parmi les décisions, il y a celle-ci : *« Lorsque les deux parents étaient juifs, nous avons inclus certaines femmes qui rejetaient leur identité juive ou la considéraient comme non pertinente pour leur vie. »* [Brawarsky, S., *Feminine*, 1998, p. 49]

Cependant, pour compliquer tout cela, l'État moderne d'Israël – qui célèbre par-dessus tout le nationalisme, le patriotisme et la loyauté envers le « peuple » juif – a expressément écarté la loi religieuse juive dans un célèbre arrêt de la Cour suprême israélienne en 1962. Né juif et ayant été caché des nazis dans un monastère catholique, « Frère Daniel » s'est finalement converti au catholicisme et est devenu prêtre. Mais il a été débouté dans sa tentative légale de proclamer sa judéité et de vivre en tant que citoyen en Israël (conformément à la loi israélienne qui permet à tout juif qui le souhaite d'immigrer dans ce pays). Dans ce cas inhabituel, la loi laïque israélienne a prévalu sur la loi religieuse juive pour souligner que la judéité est une **allégeance**.

*« Il est certain »*, dit Hillel Halkin, *« qu'à une époque où la plupart des juifs du monde entier n'ont pas de croyances religieuses fermes et ne s'engagent pas fermement dans une pratique religieuse quelconque, il y a quelque chose d'intellectuellement pervers, même si c'est émotionnellement compréhensible, dans l'affirmation selon laquelle le fils de Juifs polonais [Frère Daniel] qui a fait de grands efforts pour vivre en Israël n'est pas un Juif parce qu'il croit au Nouveau Testament, alors que le fils de Juifs polonais qui vit à Los Angeles est un Juif bien qu'il croit à l'astrologie ou à la méditation transcendantale, ou à rien d'autre qu'à son bien-être personnel. »* [Halkin, p. 5] Halkin ne dit rien de l'essence d'une telle irrationalité identitaire. Une base fondamentale de « l'être juif » est son « altérité » historique, sa résistance et son animosité envers le christianisme. Alors qu'un juif peut même être légalement accepté comme athée, une partie importante de l'« être juif » est finalement définie par une antithèse emphatique – à la foi chrétienne. *« Dans le monde occidental »*, observent Charles Liebman et Steven Cohen, *« une caractéristique importante du fait d'être juif est* ***de ne pas*** *être chrétien. »* [Liebman, p. 46] Cela est également illustré par le cas, en 1990, de deux juifs de naissance d'Afrique du Sud, Gary et Shirley Beresford, qui, selon une décision de la Cour suprême israélienne, n'ont pas pu bénéficier de la « loi du retour » juive pour s'installer en Israël parce qu'ils étaient membres de l'organisation « Juifs pour Jésus ». [Sedan, p. 53]

Et que dire du cas d'Ilana Stern ? Son père était juif. Sa mère non juive est morte à sa naissance, dans un camp de travail russe. Son père l'a retrouvée après la guerre et ils se sont installés en Israël en 1956. Alors qu'elle se croyait juive, lorsqu'elle s'est inscrite dans l'armée israélienne à l'âge de 16 ans, elle a été classée comme chrétienne. Comme le souligne Uri Huppert :

*« Le ministère de l'Intérieur avait une explication simple, la loi religieuse juive stipule que toute personne qui n'est pas née d'une mère juive, et qui ne s'est pas convertie au judaïsme, n'est pas juive. Mais Ilana a alors soulevé l'épineuse question de savoir d'où venait son prétendu christianisme. Selon la loi juive, la réponse immédiate fut : son christianisme avait été hérité de sa mère. »* [Huppert, U., 1988, p. 122]

Après une série de circonvolutions juridiques futiles dans le but d'être déclarée juive, Mme Stern a fini par quitter Israël. [Huppert, U., 1988, p. 123]

Il y a toujours des exceptions, cependant, à toute définition de la judéité. On peut voir à quel point toute réponse à la question « Qui est juif ? » devient (en fonction également des vents socio-politiques de l'époque) nébuleuse et erratique dans la compilation du *Who's Who in American Jewry, 1938-39*, qui comprenait quinze ministres protestants et deux prêtres catholiques. [Goldstein, D. p. 31] (Le contexte historique ici, bien sûr, était la montée du fascisme aryen en Europe et les efforts des juifs américains pour s'identifier publiquement à la société américaine dominante). Bill Cohen, un ancien sénateur du Maine (et finalement secrétaire à la défense sous le président Bill Clinton), a toujours pensé qu'il était juif parce que son père l'était. Lorsqu'il a appris que la loi rabbinique traditionnelle ne le considérait pas comme juif, il a refusé de se convertir à quelque chose qu'il pensait déjà être et est finalement devenu unitarien. [Brenner, p. 12]

Dans les contextes religieux et génétiques, face à l'augmentation des mariages mixtes entre juifs et non-juifs dans les sociétés occidentales, le mouvement réformé du judaïsme, qui se libéralise, a accepté que les enfants de pères juifs soient juifs ; c'est une concession à laquelle s'opposent amèrement les juifs orthodoxes qui n'acceptent pas cette innovation récente. Bien que la plupart des juifs occidentaux en voie de libéralisation minimisent aujourd'hui publiquement les aspects raciaux de l'identité juive, pour beaucoup, il s'agit encore, en privé, d'un sujet de préoccupation.

Amy Sheldon, par exemple, professeur juive féministe à l'université du Minnesota et membre d'une communauté juive libérale, a épousé un non-juif. *« Je n'étais pas prête »*, déplore-t-elle, *« pour les messages que j'ai reçus des miens... Il est difficile de vivre avec l'idée que toute une communauté est capable de se retourner automatiquement contre moi et ma famille. »* [Sheldon, p. 79] Il s'agissait notamment de commentaires racistes sur les cheveux blonds d'un de ses enfants et sur le fait qu'il n'avait pas « l'air » juif. Dans un contexte orthodoxe, un juif qui a eu le malheur d'avoir les cheveux roux dans une communauté Haradim a parlé de sa difficulté à trouver une

épouse : *« [Les autres juifs] trouvaient que je ressemblais trop à un goy. »* [MacDonald, p. 214]

En 1970, deux athées, Benjamin Shalit et sa femme non-juive d'Écosse, ont combattu le gouvernement israélien dans une lutte juridique afin que leurs enfants soient acceptés comme citoyens juifs officiels de l'État. L'enjeu était un ensemble de privilèges nationaux accordés uniquement aux juifs. Dans une décision de la Cour suprême israélienne (5 contre 4), leurs deux enfants ont été acceptés comme juifs. Cette décision a failli faire tomber le gouvernement israélien, et lorsque le troisième enfant des Shalit est né, la loi israélienne a fermement déclaré que celui-ci n'était pas juif. Shalit (autrefois psychologue en chef de l'armée israélienne) et sa famille ont fini par s'installer en Suède. [Hazelton, pp. 38-39]

Dispersées dans le monde entier depuis un millénaire, les communautés juives – qui ont théoriquement imposé une lignée matrilinéaire juive continue depuis des milliers d'années – n'ont manifestement pas été aussi isolées de leurs peuples d'accueil que certains l'auraient espéré. (Et, aussi, pendant quelques brèves périodes de l'histoire ancienne, les juifs ont réellement fait du prosélytisme pour attirer des convertis dans leur communauté). Les juifs d'Iran, par exemple, ne se distinguent pas aujourd'hui, par leur seul visage, des musulmans iraniens. Les juifs des pays arabes ressemblent généralement à des Arabes. Bien que certains aient des traces sémitiques, de nombreux juifs d'Europe semblent être physiquement européens. Les juifs éthiopiens sont, bien sûr, tous noirs.

Donc, si être juif n'est pas entièrement religieux, culturel ou racial, qu'est-ce que c'est ? Si aucun de ces éléments en tant que force unique – ou les trois à l'unisson – ne maintient nécessairement ensemble tous ceux qui se disent juifs, que reste-t-il ? Qu'est-ce qui lie cette communauté si étroitement, si fortement, ensemble ? Comment peut-on s'assimiler avec autant d'insistance à ce groupe particulier ? Pourquoi la plupart des juifs américains ne se sont-ils pas complètement dilués dans le melting-pot américain comme tant d'Irlandais américains, de Polonais américains et d'autres ?

Cela s'explique en partie par la psychologie sociale permanente d'une éthique de clan isolé, renforcée à la fois par l'isolement traditionnel et l'histoire populaire des juifs dans les ghettos européens et par les enseignements religieux séparatistes du *Talmud*. J. O. Hertzler fait également remarquer qu'en 1942, alors même que la fierté d'être juif était au plus bas, *« pendant la plus grande partie de l'histoire, le Juif a répugné à perdre son identité distincte. Aujourd'hui, qu'il soit orthodoxe, réformé, 'libéral', rationaliste ou athée, il ne veut généralement pas cesser d'être juif. »* [Hertzler, p. 73] Pour beaucoup de ceux qui se disent juifs, il y a simplement le lien immuable d'une notion romancée de la mythologie du « peuple élu ». S'ils ne sont pas actifs dans la notion d'une religiosité judaïque supérieure, alors il peut s'agir d'une association à un soi communautaire d'élite qui s'exprime d'une autre manière – souvent, comme beaucoup le font, à une revendication juive d'intelligence et de perspicacité supérieures, ou de réussite économique et historique, les deux dernières étant certainement liées. Selon le théologien Richard Rubenstein, *« Beaucoup plus de Juifs acceptent l'unité du destin juif que l'unité de la croyance juive. »* [Halberstam, p. 4]

Avec la démystification de tous les principes religieux dans notre époque séculière, « être juif » est largement réduit à une définition qui repose simplement sur une essence historique abstraite qui a pour principale conception de soi une contradiction emphatique avec ceux qui **ne sont pas** juifs. « Le fait d'être juif » est alors considéré comme une allégeance à une caste de privilégiés qui se perçoit elle-même comme telle et dont une partie du privilège consiste à porter le manteau des « plus Grandes Victimes de l'Histoire ». La séparation conceptuelle des juifs de tous les autres peuples – et leur perception d'une antithèse innée par rapport à eux – est au cœur de la pensée juive traditionnelle. *« Le judaïsme »*, écrit David Biale, *« ....se définit lui-même... par opposition à l'Autre, le goy [non-juif] : la nation sainte qui 'vit à l'écart'...face aux 'nations du monde'. Sans l'Autre, le Juif du 'judaïsme' manque de définition ».* [Biale, *Confessions*, p. 43] En d'autres termes, pour de nombreux juifs, la définition la plus claire de l'énigme « Qu'est-ce qu'un juif ? » repose sur ce que « être juif » n'est pas. Même un grand nombre de juifs laïques qui ont abandonné le judaïsme en tant que foi religieuse se définissent toujours dans une relation étrangère à l'Autre non juif. Pour ces juifs,

l'idée menaçante d'un « antisémitisme » durable, pseudo-mystique et transhistorique devient le fondement même sur lequel ils conçoivent leur identité communautaire, en relation constante avec l'hostile « Autre ». Cette hostilité fait partie d'une boucle continue, exprimée à maintes reprises au cours de l'histoire, suscitée par l'arrogance juive et l'exploitation de ceux qui deviennent inévitablement hostiles aux juifs, réaffirmant ainsi leur identité juive.

*« Le peuple élu avait déjà été choisi par les circonstances »*, insiste l'auteur juif Earl Shorris en abordant les essences de l'identité juive, *« Il[s] [a] été défini[s] de l'extérieur, car aucun homme ne choisit d'être esclave – la condition qui lui est imposée. La genèse du peuple que Dieu a choisi vient de l'extérieur. Il[s] étai[t] une nation créée par [ses] ennemis. »* [Shorris, E., 1982, p. 44].

Il est certain que, de nos jours, une telle définition du judaïsme est bien plus importante et plus englobante que toute autre. Après l'Holocauste, l'auto-identification en tant que juif a intensifié l'auto-identification déjà existante d'eux-mêmes en tant que victimes humaines consommées (voire transcendantes). Cette allégeance est particulière, car elle permet aux juifs de la diaspora américaine – depuis leur position actuelle d'indéniable richesse, confort, prospérité et liberté – de continuer à revendiquer (au moins abstraitement, historiquement, mythiquement) d'être opprimés. Cette revendication d'oppression, bien sûr, n'émane pas de la persécution des Américains qui les entourent. C'est une revendication de conditions du passé – à la fois réelles et imaginaires, dans d'autres pays, à d'autres époques ; la revendication est également ancrée dans un déni total de leur rôle dans la création des conditions de leur souffrance. Ce pays est aujourd'hui trop multiculturel et pluraliste ; c'est un pays où la majorité dominante devient rapidement un agrégat de minorités ethniques, toutes unifiées dans leurs revendications respectives – tant historiques qu'actuelles – concernant l'injustice dont elles ont été victimes. Dans un tel environnement pluraliste, il est difficile pour les juifs d'être distingués pour une hostilité imméritée – ou même méritée. En ce sens, la solidarité d'un large éventail de co-plaignants constitue une sécurité extraordinaire.

Paul Breines, un spécialiste du judaïsme, va même jusqu'à suggérer que l'absence de tout antisémitisme vraiment substantiel dans

l'Amérique d'aujourd'hui est en fait une « menace » pour les juifs américains, car elle supprime l'un des éléments les plus importants de leur identité communautaire : la compréhension d'eux-mêmes en tant que victimes. Et la perte du statut de victime s'accompagne d'une *« revendication spéciale de ce que l'on appelle la supériorité morale ».* [Breines, pp. 43-44].

Peu importe ce que les juifs font dans leur vie – en tant que saints ou pécheurs – ils revendiquent toujours ce « terrain moral supérieur » de la victimisation communautaire. Le professeur, l'entrepreneur et l'avocat (et même le criminel) juifs d'aujourd'hui peuvent se détendre dans leurs confortables fauteuils et planifier leur prochain accomplissement, leur prochaine victoire, assurés qu'ils ont toujours l'avantage en tant qu'outsiders bénis de l'histoire, certains qu'ils sont membres d'un groupe qui est intrinsèquement meilleur que les autres, notamment en raison de la souffrance historique accumulée par leur peuple. Dans ce mythe, le juif éternellement opprimé continue de réussir, encore et toujours de par le monde, face à une autre série de limitations et d'obstacles non juifs.

Pendant ce temps, le juif américain peut jouer le rôle inoffensif de philanthrope, en payant les billets et éventuellement les frais de logement d'autres juifs dans le monde, qui ont moins de chance qu'eux, pour faire leur Alyah (monter) vers Israël et rejoindre l'armée protectrice juive internationale, chair à canon pour la mythologie juive. Comme le note Michael Goldberg, *« l'idée que se fait le judaïsme civil de la responsabilité morale des Juifs les uns envers les autres ne va pas plus loin que la longueur d'un bras pour mettre la main dans un portefeuille. »* [Goldberg, M.] Ou comme le dit Jonathan Woocher :

*« L'accent mis par le judaïsme civil sur la lutte contre l'antisémitisme (qui est relativement peu présent aux États-Unis) et le soutien à Israël (qui se fait principalement par le biais d'un activisme financier et politique) ...permet au juif américain de sentir qu'il ou elle contribue à la survie du judaïsme, sans affecter matériellement son style de vie ou sa position dans la société américaine. »* [Woocher, p. 99]

Alain Finkielkraut, juif français, porte un regard cynique sur son héritage juif et le statut particulier qui lui est accordé du seul fait de sa

généalogie : *« ...avec le judaïsme, j'avais reçu le plus beau cadeau dont puisse rêver un enfant de l'après-génocide. J'héritais d'une souffrance que je ne subissais pas. Je pouvais savourer un destin exceptionnel tout en étant totalement à l'aise. Sans être exposé à un danger réel, j'avais une stature héroïque... »* [Finkielkraut, p. 7]

Cette proclamation juive de la « stature héroïque » trouve ses fondements modernes les plus solides dans leurs liens communautaires avec la victimisation sous les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, les revendications religieuses d'être « choisi » par Dieu, d'être spécial et d'être supérieur aux autres peuples, revendications élitistes qui se sont étendues à des dimensions séculaires, ont toujours été nourries. Eliot Cohen, ancien rédacteur en chef de *Commentary*, voit la « spécificité » juive, comme beaucoup le font, de cette façon :

*« Je me réfère à cette dimension supplémentaire donnée à la personnalité et à la vie juives par le fait que chaque Juif évolue, consciemment ou non, dans le contexte d'une histoire longue et spéciale et d'une tradition éthique religieuse qui lui impose, soit comme un fardeau, soit comme un signe de fierté, le sentiment d'être 'élu', et crée ainsi en lui la tendance, voire l'obligation, de se comporter 'différemment' ».* [Cohen, dans Kostelanetz, p. 17]

Will Herberg déclare : *« Que le Juif qui rejette la doctrine de 'l'élection' fasse son examen de conscience et voie si ces mots [de Cohen] ne résonnent pas au plus profonde de son être. »* [Herberg, p. 274] *« Un très grand nombre de jeunes juifs à travers le monde n'ont que des liens ténus avec leur judéité »*, écrivait Joachim Prinz en 1972, *« Mais – et c'est le problème qui nous rappelle tant les Marranes –* ***la judéité peut-elle être oubliée*** *? »* [emphase de l'auteur : Prinz, J., 1973, p. 195].

# 15

# ASSIMILATION, MARIAGE MIXTE ET CONVERSION AU JUDAÏSME

*« Se marier avec un Gentil est totalement interdit [dans la loi juive traditionnelle] ».* [Michael Asheri, 1983, p. 332]

Si Adolf Hitler n'a pas réussi à faire disparaître les juifs, nombreux sont ceux qui craignent aujourd'hui qu'ils ne risquent d'accomplir leur propre destruction par le biais d'un **choix** d'extinction de la jeune génération. Les juifs ont toujours résisté à l'idée d'abandonner leur chauvinisme identitaire pour suivre la voie tracée par les Franco-Américains, les Italo-Américains, les Gréco-Américains et tant d'autres qui se sont complètement assimilés à la société américaine des décennies plus tôt. La communauté juive américaine – plus intensément que tout autre peuple – a toujours résisté à cette malédiction redoutée : **l'assimilation**. *« Le monstre à tête d'hydre de l'assimilation prend de nombreuses formes »*, dit Richard Gordis, *« dont la 'plus menaçante' est le mariage mixte ».* [Silberman, p. 285] *« Ce que des siècles de persécution ont été impuissants à faire »*, écrivait Lewis S. Benjamin en 1907, *« a été efficace en une vingtaine d'années par le biais de relations amicales ».* [Silberman, p. 286] *« Nous avons survécu »*, dit Alan Dershowitz, *« – parfois de justesse – à des millénaires de tentatives de viol du corps et de l'âme juifs par des méchants et des monstres de toutes sortes. Les efforts déployés pour nous convertir, nous assimiler et nous exterminer par l'épée ont fait des ravages, mais ils ont finalement échoué. Maintenant, les dangers sont plus subtils : séduction volontaire, assimilation volontaire, abdication délibérée. »* [Dershowitz, p. 354] *« À une extrémité du spectre »*, remarque Henry Feingold, *« il y a le danger de l'absorption dans une société bienveillante ; à l'autre extrémité, il y a la possibilité de la destruction physique... Il semble que les deux dangers exigent une volonté consciente de les surmonter. C'est peut-être là le secret de la survie des Juifs. »* [Feingold, p. 67]

Selon Egon Mayer, le mariage mixte (mariage avec des non-juifs) a toujours été *« l'offense sociale suprême qu'un Juif peut commettre contre sa famille et sa communauté »*. [Schneider, p. 334] *« Le peuple juif est soumis à deux grands tabous »*, écrivait Anne Roiphe en 1981, *« Le premier et le plus important est de ne pas quitter la tribu... Le tabou des mariages mixtes n'est en fait qu'une extension pratique du premier tabou. Si vous épousez un étranger, vous finirez par quitter la tribu, et si vous ne le faites pas vous-même, vos enfants et petits-enfants le feront, et le corps du judaïsme s'appauvrira. Chaque perte est pleurée et chaque fois que quelqu'un brise le tabou, les rangs se resserrent derrière lui. Ils ne disent pas (pas les parents, les amis ou les amis des parents) bonne chance, bon vent, ils vilipendent et méprisent. »* [Roiphe, 1981, p. 197]

Kitty Dukakis, l'épouse du gouverneur du Massachusetts Michael Dukakis, se souvient que sa grand-mère l'emmenait à la synagogue lorsqu'elle était enfant :

*« Je me souviens aussi avoir fait l'objet de discussions entre les occupants de la mezzanine. Les dames me regardaient et marmonnaient, dans leur souffle, 'shiksa'. J'avais environ quatre ans et demi lorsque j'ai entendu ce terme pour la première fois : c'est du yiddish et cela signifie une fille non-juive. Au moindre mot, ma grand-mère se retournait, énervée, et faisait taire ses amies. Elle pinçait les lèvres, regardait sur le côté et faisait semblant de cracher, en disant quelque chose comme 'p-tui, p-tui'. J'ai appris plus tard qu'elle crachait pour éloigner le 'keenahori', le mauvais œil. 'Ce n'est pas vrai', criait ma grand-mère avec véhémence. 'Elle n'est pas une shiksa. Elle est juive des deux côtés !' Ma grand-mère n'a jamais su que ma mère n'était qu'à moitié juive et que ma sœur et moi avions du sang de gentils. Je pense que ça l'aurait tuée. »* [Dukakis, K., 1990, p. 55]

Vickie Bane relève le cas de la célèbre animatrice de talk-show radio « Dr Laura » Schlessinger (dont le père était juif, mais pas la mère) :

*« Laura a raconté à* Ethnic Newswatch *que leurs voisins juifs de Long Island étaient très 'réticents' à l'égard de sa mère parce qu'elle était une shiksa et parce qu'elle était magnifique... Beaucoup de problèmes venaient des femmes juives. Je me suis retrouvée dans des bagarres parce qu'elles traitaient ma mère de sale réfugiée. »* [Bane, V., 1999, p. 25]

Au Pérou, l'Israélienne Elaine Karp est mariée à un candidat populaire à la présidentielle de 2001, Alejandro Toledo. Mais ses

relations avec la communauté juive locale sont tendues, note le *Jewish Chronicle*, *« en partie à cause de son mariage très médiatisé avec un non-Juif... Son mariage mixte et ses opinions de gauche ont provoqué un certain rejet. »* [Perelman, M., 4-20-01]

En 1982, Earl Shorris a relaté le point de vue de son oncle Phillip à propos de son fils qui sortait avec des non-juifs :

*« Lorsque le fils [de mon oncle Phillip], alors étudiant en médecine, a amené à la maison une jeune fille Gentille pour qu'elle rencontre ses parents, Phillip se serait adressé au garçon en l'appelant Tom, un jeu de mots subtil sur un mot hébreu signifiant 'mauvaise idée'. La jeune femme, troublée d'entendre son prétendant être appelé par un nom qui ne lui était pas familier, demanda à mon oncle : 'L'appelez-vous toujours Tom ?' 'Seulement quand il est avec toi.' »* [Shorris, E., 1982, p. 53]

Les juifs, écrit Inge Lederer Gibel, *« sont désespérément préoccupés par le taux toujours croissant de mariages mixtes... Même les laïcs juifs... résistent souvent ou retiennent leur approbation lorsqu'un enfant annonce son intention de se 'marier' en dehors de la communauté. »* [Gibel, pp. 53-54] Cette situation conduit inévitablement à la contradiction juive standard « universaliste/ particulariste » et à l'hypocrisie de prêcher une vision du monde tout en en pratiquant une autre. Gibel note que *« la majorité des juifs [s'inquiètent] du taux élevé de mariages mixtes et de la dichotomie qui consiste à enseigner à ses enfants les valeurs universelles et la parenté de la famille humaine, tout en leur disant : 'Mais vous ne devez pas vous marier avec un non-juif' ».* [Gibel, p. 54]

Même Gibel, qui dénonce le racisme juif et a épousé un Noir, a dit à son fils, comme elle l'a *« dit à la sœur de celui-ci : 'Je me fiche de la personne que tu épouses, de sa couleur, de sa nationalité, tant qu'elle est un bon être humain et qu'elle est prête à s'engager dans un foyer juif.' ».* [Gibel, p. 65]

Une enquête menée en 1990 auprès de la communauté juive américaine a déclenché une flambée d'inquiétude et d'hystérie juive. L'étude a révélé que 52 % de tous les mariages de juifs en Amérique aujourd'hui étaient conclus avec des non-juifs. (Certains spécialistes ont avancé un chiffre plus réaliste de 40 %, ce qui reste – pour la plupart des juifs – intolérablement élevé). *« Ce chiffre (52 %) »*, dit J. J. Goldberg, *« a électrisé les Juifs d'un océan à l'autre. En quelques semaines, il se répandait de*

*bouche à oreille et par le biais de titres de journaux, de sermons passionnés et d'éditoriaux angoissés. »* [Goldstein, p. 66]

Beaucoup parlent des juifs qui épousent des non-juifs comme s'il s'agissait de la réapparition des chambres à gaz nazies. *« Le processus des mariages mixtes emportera tout ce qui est juif dans son sillage »*, a déclaré le rabbin Pincher Stolper, vice-président exécutif de l'Union orthodoxe, *« il grossira jusqu'à engloutir toute la communauté. C'est un autre Holocauste. »* [Goldberg, p. 66] *« Les mariages mixtes »*, dit le rabbin Sol Roth, *« sont un holocauste de notre propre fait ».* [Silberman, p. 286] *« Nous nous détruirons »*, s'inquiète le rabbin Morris Shapiro, *« non pas par les chambres à gaz mais par les chambres d'amour. »* [Rittenberg, p. 8] *« Il n'y a pas de chiens qui aboient et pas de gaz Zyklon-B »*, a déclaré le rabbin Ephraim Buchwald, fondateur du National Jewish Outreach Program, *« ... mais ne vous y trompez pas : il s'agit d'un Holocauste spirituel. »* [Tobin, G., 1999, p. 1] En Angleterre, où les juifs mènent leur propre bataille contre les mariages mixtes, le grand rabbin de l'United Synagogue, Jonathan Sacks, *« aurait déclaré que les mariages mixtes pourraient achever l'œuvre d'anéantissement tentée par Hitler ».* [Baaden, p. 7] Paul Cowan se souvient de ce que sa femme non juive a dû affronter lors de leur visite en Israël : *« Les Israéliens et les touristes juifs américains accusaient [ma femme] d'avoir achevé l'œuvre de Hitler en épousant un juif. »* [Cowan, P., 1987, p. 7] (*« Quand je vois ces enveloppes de publipostage qui crient 'Un autre holocauste... ici en Amérique' »*, dit Zev Schwebel, *« et que je trouve ensuite à l'intérieur un appel à contribution pour combattre l''holocauste' des mariages mixtes, mon sang ne fait qu'un tour. C'est une obscénité... Comment osent-ils assimiler l'horreur d'un nazi à un mariage mixte ? Ce genre de propos est moralement répréhensible. »* [Halberstam, p. 130])

Roberta Farber a qualifié de « dévastateur » le fait qu'un grand nombre de jeunes juifs souhaitent se marier en dehors de la communauté juive, et a suggéré que des propositions soient adoptées pour le « contrecarrer », et s'est interrogée sur la meilleure façon de « retarder » les mariages mixtes. [Farber, pp. 14, 20] Stephen Whitfield note que l'augmentation des mariages mixtes juifs *« a été si dramatique que les boutons de panique ont été actionnés ».* [Whitfield, *American*, p. 19] Emma Klein suggère des programmes de sensibilisation *« communautaires »* pour ramener au bercail les juifs de naissance qui ne sont pas de la même

génération afin de *« résister à la menace des mariages mixtes »* [Klein, p. 3]. Norman Cantor déplore *« le suicide racial que constitue un taux effréné de mariages mixtes. »*. [Cantor, p. 434] Michael Wechsler affirme qu'il a atteint *« des proportions alarmantes »*. [Wechsler, p. 275]

*« La peur actuelle des mariages mixtes »*, écrivait J. J. Goldberg en 1996, *« a un effet subtil sur l'équilibre des forces dans la vie juive. Elle met les libéraux sur la défensive, en soulevant des doutes sur l'idée même de l'intégration juive dans une société ouverte. Les institutions juives consacrent une part croissante de leurs ressources à consolider la communauté juive de l'intérieur, et s'éloignent de leur rôle traditionnel qui consiste à essayer d'améliorer la société américaine... Le simple fait de dire à haute voix que les Juifs doivent se battre pour les droits de tous les peuples – autrefois un point de vue universel – suscite aujourd'hui des attaques publiques. »* [Goldberg, p. 64] *« La communauté juive est hystérique à propos des juifs qui épousent des non-juifs »*, notait Gary Tobin en 1999. *« Le langage de la tragédie et du désespoir est omniprésent dans les analyses et les discussions sur ce qu'on appelle la 'crise des mariages mixtes' en Amérique aujourd'hui. Des groupes confessionnels au sein du judaïsme ont adopté des résolutions belliqueuses appelant à la prévention des mariages mixtes ; et des universitaires respectés, des dirigeants rabbiniques et des personnalités de la culture populaire de la vie juive ne cessent d'assimiler les mariages mixtes à la maladie, à la guerre et à un génocide. »* [Tobin, G., 1999, p. 1]

*« Une partie de moi »*, dit l'universitaire Steven M. Cohen, principal auteur du chiffre de 52 % de mariages mixtes, *« [voit] mes amis qui ont fait un mariage mixte et célèbrent Noël comme des renégats, des hérétiques, des traîtres en quelque sorte, comme manquant une partie très importante du judaïsme – et je les plains »*. [Cohen, *Discussion*, p. 19] *« Le mariage mixte est une violation de la loi juive »*, a soutenu Blu Greenberg lors d'une table ronde du magazine *Tikkun* (de gauche) (1997) sur le sujet, *« C'est une abrogation du concept d'alliance de la façon dont on entre dans la communauté et le peuple juifs »*. [Firestone, *Tikkun*, p. 37]

Quel autre groupe ethnique en Amérique pourrait continuellement, très publiquement, s'annoncer de cette manière, sans craindre une critique véhémente de sa motivation première : le **racisme** pur et simple ? Tout groupe « blanc » ayant un programme similaire est catégoriquement catalogué comme descendant idéologique du fascisme nazi. Les groupes afro-américains qui interdisent les mariages hors

groupe sont considérés comme des versions noires du Ku Klux Klan. Mais la communauté juive se refuse systématiquement à affronter son propre racisme intrinsèque dans cette affaire. Le concept de peuple élu juif, par les juifs religieux ou athées, est flou, vaguement évoqué, comme dans cette observation de l'auteur juif Gary Tobin :

*« De nombreux Juifs ne savent peut-être pas grand-chose du judaïsme, mais nous savons que nous sommes en quelque sorte différents parce que nous sommes Juifs – quoi que cela veuille dire. Et nous savons que les autres Juifs sont en quelque sorte liés à nous. »* [Tobin, G., 1999, p. 3]

Face à tous les mythes sur la tolérance interethnique de la communauté juive à l'égard des autres communautés, l'ouvrage de Maurice Lamm publié en 1980, *The Jewish Way in Love and Marriage* (éd. Harper and Row) se fonde sur la loi religieuse juive et donne les conseils suivants :

*« N'autorisez aucune relation mixte – pas une seule fois, pas même en groupe... Rendez votre enfant positivement et absolument conscient de l'horreur que vous inspire cette perspective... N'assistez pas aux réceptions de mariage mixtes ou aux réceptions d'amis qui font un mariage mixte... Vous ne devez absolument pas accepter un mariage mixte... Mettez toutes les chances de votre côté... Bien sûr, il est déchirant d'être sévère avec son propre enfant, mais il ne faut pas craquer... Le mariage interconfessionnel est une trahison contre le peuple juif, sa Bible, son histoire et ses lois. »* [Lamm, pp. 63-64]

Dans une section intitulée « Les droits des couples mixtes », Lamm souligne qu'un conjoint non juif ne peut être enterré dans un cimetière juif, pas plus que l'enfant non converti d'une femme non juive. [Lamm, p. 54] Dans le cas de l'homosexualité, *« la Halakha décrète que la lesbienne n'est pas punie de mort comme l'homosexuel masculin le serait, et qu'elle est autorisée à épouser un prêtre. Cependant, la transgression justifie une punition disciplinaire – la flagellation. »* [Lamm, p. 67]

(En dépit de ces perspectives traditionnelles sur l'amour entre personnes du même sexe, l'opinion de l'homosexuel juif Lev Raphael sur le mariage, dans sa jeunesse, avec des non-juifs étaient kasher. *« Beverly et moi ne nous sommes pas mariés »*, écrit-il, *« Je savais de plus en plus clairement que je ne pouvais pas épouser une non-juive, peu importe combien je*

*l'aimais. Qu'est-ce qui m'a poussé à bout ? Imaginer Noël, qui faisait si profondément partie de la vie de Beverly, dans 'notre' maison. Je ne pouvais pas le faire, ni lui demander d'y renoncer. Je ne pouvais pas m'embrouiller ou embrouiller les enfants que nous pourrions avoir. Je voulais un foyer juif. Non – ce n'était pas aussi affirmatif. J'ai réalisé que je ne pouvais pas avoir un foyer* ***non****-juif ; Je n'ai pas pu aller plus loin, et cela signifiait beaucoup plus pour moi que mon attirance souterraine pour les hommes... Il aurait fallu que mon frère n'enlève pas quelque chose à la famille en épousant une non-juive ».* [Raphael, L., 1996, p. 1213]

Paul Cowan se souvient d'une petite amie non juive qu'il a eue (il a épousé une femme qui s'est convertie au judaïsme) :

*« Quelques semaines après mon retour d'Israël, j'ai invité ma petite amie, Beth, une étudiante de Smith, poète de la banlieue du Connecticut d'origine épiscopalienne, dont les idées littéraires m'avaient influencé, à passer du temps dans la maison de ma famille à Martha's Vineyard. Depuis mon retour en Amérique, j'avais caressé l'idée de conserver le nom de Saul Cohen, car je pensais que cela me permettrait d'avoir le même sentiment clair de ma propre identité qu'en Israël. C'était une idée fantaisiste, bien sûr, car cela blesserait mon père [qui a changé son nom de Cohen à Cowan] bien plus profondément que cela ne me satisferait. En fait, Beth est la seule personne à qui j'ai jamais parlé de ce fantasme. Est-ce que je la testais ? Sonder ses sentiments les plus profonds sur les juifs ? Probablement. Ils sont arrivés, en trombe, quand elle s'est frottée les mains dans un geste de Shylock et a dit 'Saul Cohen'. Ce n'est pas toi. Tu ne veux pas retourner dans le ghetto. C'était comme un éclair de bigoterie, et ça m'a tellement gêné que je ne suis plus jamais sorti avec elle. Lorsque nous avons discuté de cet épisode, des années plus tard, elle s'en souvenait aussi bien que moi. Elle était persuadée que j'abandonnais mon identité d'Américain pour une illusion romantique. L'illusion n'aurait peut-être pas été aussi menaçante si elle l'avait incluse. Mais ce soir-là, au dîner, ma soeur Holly avait jeté un coup d'oeil à Beth, puis s'était tournée vers moi et avait dit : 'Je suis fière d'être juive. Pas toi ?' J'ai hoché la tête, se souvient Beth. Puis, plus tard, lorsque j'ai dit à Beth que j'envisageais de changer de nom, elle s'est sentie tellement exclue du noyau familial – et du mien – qu'elle est sortie et a pleuré. Pendant des années, je me suis souvenu d'elle comme d'une antisémite latente. Elle se souvenait de moi comme faisant partie du peuple élu, qui croyait secrètement que tous les autres étaient inférieurs. »* [Cowan, P., 1982, p. 113]

*« Je suis horrifié par l'attitude de tant de Juifs à l'égard des mariages mixtes »,* s'est plaint le Britannique John-Paul Flintoff en 1998. *« Ce n'est pas*

*seulement en Israël. Vous rencontrez la même chose en Israël. Oui, ma femme est juive. »* [Flintoff, J., 1-14-98]

*« Parmi les personnes les plus farouchement opposées à la perspective du mariage mixte »*, explique Lena Romanoff, qui a interrogé plus de 500 membres d'un « réseau de juifs convertis », *« certains parents [juifs] sont initialement enclins à tout faire pour mettre fin à la relation. Par des crises, des menaces et des supplications, la première étape du plan de sabotage est dirigée contre le fils ou la fille. Lorsque cela échoue, et c'est généralement le cas, le découragement est dirigé vers le partenaire non-juif par des manifestations d'indifférence, de froideur ou carrément d'hostilité. »* [Romanoff, p. 81]

En 1982, le travailleur social Edwin Freedland a noté que :

*« Lorsque certains parents juifs réalisent qu'ils pourraient avoir un beau-parent non-juif, les réactions peuvent être sévères. J'ai vu des mères juives menacer de se suicider et des pères juifs entrer dans de graves états dépressifs. J'ai vu des menaces de couper les enfants de leur famille sur le plan émotionnel et financier et de les faire renvoyer de l'école de médecine ! J'ai été témoin de harcèlement sous forme de lettres ou d'appels téléphoniques quotidiens. J'ai vu des parents recourir à des arguments pour écarter le partenaire juif du mariage potentiel, et j'ai vu l'effort fait avec le partenaire non-juif. Mais quelle que soit la forme que prend la réaction, la justification est généralement formulée en termes de survie du peuple juif, ou accompagnée de commentaires à ce sujet. L'expression 'Comment pouvez-vous nous faire ça ?' est généralement associée à l'expression 'Souvenez-vous de l'Holocauste'. »* [Freedland, p. 509]

Dans son livre sur les étudiants de la gauche radicale Students for a Democratic Society (SDS), Alan Adelson que *« les parents d'un membre juif du SDS ont accueilli assez calmement l'émergence de leur fils en tant que communiste, mais lorsqu'il leur a dit qu'il sortait avec une fille catholique, sa mère lui a dit gravement : 'Fils, tu nous tues à petit feu' ».* [Adelson, p. 135]

Une enquête menée en 1985 auprès des juifs américains a révélé que 43 % des pères juifs et 50 % des mères juives étaient opposés à ce que des juifs sortent avec des non-juifs. En comparaison, seuls 16 % des pères chrétiens et 19 % des mères chrétiennes s'opposaient à ce que des personnes de différentes origines se rencontrent. 59 % des pères juifs et 62 % des mères juives s'opposent au mariage de juifs avec des non-juifs,

alors que seulement 29 % des pères chrétiens et 33 % des mères chrétiennes s'opposent au mariage de chrétiens avec des non-chrétiens. [Forster, p. 69] Une autre étude a révélé que si 80 % des parents de conjoints non-juifs de juifs avaient des attitudes positives envers les juifs, seul un quart des parents juifs d'un enfant marié à un non-juif avait des attitudes positives envers les Gentils. [Forster, p. 110] Quel groupe de personnes semblent être des bigots étroits d'esprit ici ? Pourquoi cet aspect des « champions du libéralisme » et des « combattants de l'intolérance » n'est-il jamais souligné ?

L'isolationnisme juif a bien sûr des racines profondes et anciennes, et même en Amérique, les craintes et l'hostilité des juifs à l'égard des mariages mixtes ne sont pas nouvelles. En 1912, une enquête notait que seuls sept des cent rabbins interrogés en Amérique avaient déjà célébré un mariage mixte. Une résolution de 1909 du Conseil central des rabbins américains déclarait que *« les mariages mixtes sont contraires à la tradition de la religion juive et doivent être découragés par le rabbinat américain ».*

Jusque dans les années 1970, même parmi les rabbins réformés (généralement considérés comme une branche très libérale du judaïsme), « pratiquement tous » s'opposaient par principe aux mariages mixtes et une majorité refusait de célébrer de tels mariages. [MacDonald, p. 98] *« La plupart des parents juifs souhaitent que leurs enfants conservent des contacts juifs »*, écrivait Albert Gordon en 1959, *« Ils ne sont pas favorables à l'idée des mariages mixtes, principalement parce qu'ils souhaitent perpétuer le peuple juif et la 'religion de leur père', quelle que soit la définition qu'ils donnent à cette religion... L'intensification des efforts pour contrer cette situation, que les Juifs doivent considérer comme critique, doit donc occuper la place la plus importante parmi les préoccupations des Juifs américains. »* [Gordon, A., p. 245]

Alors que pendant des décennies, dans la société populaire américaine, la résistance d'un parent à ce que son enfant épouse une personne d'une autre race ou d'une autre religion était le critère essentiel d'un fanatique, *« la bataille contre les mariages mixtes »*, a déclaré Arthur Hertzberg en 1964, *« ...est menée parmi les Juifs avec plus d'acharnement et relativement plus de succès que tout autre groupe en Amérique. Peu importe que les Juifs croient ou ne croient pas en une version quelconque de la tradition juive ; ils luttent avec la même ferveur contre la menace du mariage mixte de leurs enfants. On*

*serait certainement choqué de découvrir des non-croyants d'origine catholique ou protestante se battant de manière comparable avec leurs propres enfants. »* [Hertzberg, p. 291]

En 1999, un article réimprimé sous l'égide de l'American Jewish Congress citait un extrait de la lettre d'une femme juive polonaise de l'après-guerre qui avait rompu sa relation avec l'homme non juif qu'elle aimait. Pourquoi ? *« Mon bien-aimé, mon chéri »*, a-t-elle écrit, *« mon très cher ! Que sais-tu de moi ?... Tu ne pourras jamais me comprendre, ni les souffrances de ma nation. Et maintenant, je vais tout te dire. Je vais te dire la chose la plus importante : je suis juive. Je ne suis pas pour toi. Tu n'es pas pour moi. »* [Kozminska-Frejlak, p. 12]

En 1972, le rabbin Louis Bernstein a noté *« l'augmentation effrayante des mariages mixtes »* et le Conseil rabbinique d'Amérique a mis en place une Commission nationale sur la survie des juifs pour la combattre [Cox, p. 185]. En 1977, Elihu Bergman, le directeur adjoint du Centre d'études démographiques de Harvard, a commencé à voir la digue céder et s'est inquiété du *« désastre en cours »*. [Silberman, p. 275] En 1987, une association de rabbins du judaïsme conservateur de la région de New York a adopté une résolution visant à bannir les rabbins qui célèbrent des mariages mixtes. *« Tout rabbin qui officie [à un mariage mixte] l'approuve. Cela détruira le caractère, l'unicité du peuple juif, que nous avons l'obligation de perpétuer. »* [Rittberg, p. 8] Toujours en juin 1997, le rabbin Eric Yoffie, décrit comme *« un, sinon le, principal porte-parole du judaïsme réformé »* (le courant le plus **libéral** de la foi juive officielle) et chef de l'Union des congrégations hébraïques américaines, a déclaré : *« Je ne célèbre pas de mariages interconfessionnels. Personnellement, je ne crois pas que les rabbins devraient marier des Juifs et des non-Juifs. »* [Shanks, p. 47] (Yoffie, soit dit en passant, est monté en puissance dans les rangs de l'Association des sionistes réformés d'Amérique). *« Aucun judaïsme, halakhique ou autre »*, a déclaré le rabbin Jonathan Sacks en 1993, *« ne sanctionne le mariage entre juifs et non-juifs sans menacer la continuité juive dans ses fondements. Cependant, le taux d'intermariage est tel dans les communautés juives fortement acculturées que l'exclusion des non-mariés peut également être perçue comme un désastre démographique. »* [Sacks, J., pp. 160-161]

Cette opinion est ancienne. Des siècles avant Jésus-Christ, *« le principe de la race maîtresse juive, fondé sur le mythe de la pureté raciale »*, fait remarquer John Allegro, spécialiste de l'Ancien Testament, *« était mis en péril par des mariages mixtes à une échelle croissante »*. [Allegro, p. 52] Dans la Torah/Old Testament, Néhémie déclare même que :

*« J'ai vu les Juifs qui avaient épousé des femmes d'Ashdod, d'Ammon et de Moab ; et la moitié de leurs enfants parlaient la langue d'Ashdod, et ils ne pouvaient pas parler leur propre langue. Je me suis disputé avec eux, je les ai maudits, j'ai battu certains d'entre eux et je leur ai arraché les cheveux... Allons-nous donc t'écouter et faire tout ce grand mal et agir en traître envers notre Dieu en épousant des femmes étrangères ? »*. [Néhémie 13:23-27 ; dans Allegro, p. 52]

Dans la tradition juive, souligne Dan Rottenberg, même parmi les juifs, *« il y avait des règles complexes concernant qui pouvait épouser qui, car les groupes constituaient une hiérarchie sociale distincte, comme suit, en commençant par le sommet :*

*(1) Kohanim (prêtres) – descendants mâles d'Aaron, frère de Moïse et descendant de Lévi.*

*(2) Lévites – autres descendants masculins de Lévi, qui servaient d'assistants aux Kohanim.*

*(3) Israélites – tous les autres Juifs d'origine irréprochable (c'est-à-dire les descendants de Jacob qui ne se sont pas mariés avec des non-Juifs).*

*(4) Halalim – les descendants de certains mariages interdits contractés par des prêtres.*

*(5) Gerim – convertis au judaïsme.*

*(6) Harurim – esclaves libérés.*

*(7) Mamzerim – les bâtards.*

*(8) Netinim – descendants des Gibbéonites, circoncis à l'époque de Josué (1200 av. J.-C. ?) et qui n'étaient pas considérés comme des Juifs à part entière car leur conversion s'était faite par ruse.*

*(9) Shetukim – personnes incapables d'identifier leur père.*

*(10) Personnes incapables d'identifier leur père ou leur mère. Ne sont pas inclus dans cette liste les gentils et les esclaves, qui n'avaient aucun statut légal dans la loi juive de l'époque, puisque la loi juive ne s'appliquait qu'aux Juifs. »* [Rottenberg, D., 1977, p. 60]

« Être juif », comme nous l'avons si souvent vu, a toujours été rempli d'une série de contradictions et de paradoxes ; le sujet du mariage mixte – si profondément enchevêtré dans l'étrange labyrinthe génétique, ethnique et nationaliste de « l'identité juive » – n'est pas différent. Alors que la mythologie juive revendique implicitement une lignée génétique directe jusqu'au patriarche israélite Abraham, et que divers rabbins ont légiféré au cours des siècles pour interdire le mariage avec des non-juifs, un examen rapide de l'histoire juive ancienne révèle qu'un certain nombre de personnages historiques israélites éminents se sont mariés en dehors de la communauté.

Le patriarche originel lui-même, Abraham, a cohabité avec Agar, une Égyptienne ; Joseph a épousé Asenath, une Égyptienne ; Moïse a épousé Zipporah, une Madianite ; la mère du roi David était une Moabite, tout comme son arrière-grand-mère, Ruth ; et, en ce qui concerne le roi Salomon (dont la mère était hittite), *« il a aimé beaucoup de femmes étrangères, y compris la fille de Pharaon, des femmes de Moabites, d'Ammonites, d'Édomites, de Zidoniens et de Hittites ».* [Koestler, p. 235] (Le roi Salomon était réputé avoir des centaines, voire des milliers d'épouses).

Même les héros sionistes modernes fondateurs tels que Theodore Herzl, Chaïm Weizmann et Ben Gurion ont tous eu des enfants qui ont épousé des non-juifs. [Schneider, p. 339] Max Nordeau, l'un des principaux pionniers sionistes, était marié à une chrétienne. Même le Premier ministre israélien de droite Benjamin Netanyahu a épousé en premières noces une femme dont la mère n'était pas juive.

Pourtant, Moïse lui-même mettait en garde contre l'exogamie [Deutéronome 7, 34] et *« les promesses d'Isaïe et les injonctions d'Esdras en matière de séparation »*, notait J. O. Hertzler en 1942, *« sont aussi valables aujourd'hui chez les orthodoxes qu'à l'heure où elles étaient censées être prononcées... Il y a une ou deux générations, chez de nombreux Juifs, un père disait le kaddish (une prière pour les morts) pour l'enfant qui avait contracté un mariage mixte, comme*

*s'il était mort. Le mariage mixte était un péché impardonnable, plus sinistre et dangereux que les apostats religieux. »* [Hertzler, p. 79]

Ces injonctions sont toujours d'actualité dans les communautés juives orthodoxes américaines (6 % de la population juive des États-Unis, 14 % de la population juive de New York). Le taux de mariages mixtes dans la communauté orthodoxe, selon deux chercheurs juifs sur le sujet, est « pratiquement nul ». [Farber, p. 17] (En 1991, une étude a même montré que 85 % de tous les juifs de New York ont épousé d'autres juifs). [Farber, p. 16]

À partir de 1990, cependant, avec un si grand nombre de jeunes juifs (ou de divorcés se mariant pour la deuxième ou la troisième fois) se mariant hors de la communauté juive à travers l'Amérique, *« les leaders religieux et communautaires »*, dit Edward Shapiro, *« ne pouvaient plus lancer des jérémiades contre l'exogamie ou réprimander les personnes qui avaient contracté des mariages mixtes, en particulier lorsque leurs propres enfants et leurs plus proches connaissances en avaient fait autant ».* [Shapiro, p. 5] *« Les non-orthodoxes ...marchent sur une corde raide »*, dit Lena Romanoff, *« Bien qu'ils ne veuillent pas encourager les mariages mixtes, ils ne veulent pas non plus s'aliéner les jeunes Juifs qui, avec ou sans l'approbation de leurs rabbins ou de leurs parents, sont de plus en plus susceptibles de s'engager dans des mariages mixtes ».* [Romanoff, p. 6] Ainsi, depuis les années 1960 environ, les communautés juives (à l'exception des orthodoxes qui l'interdisent) n'ont eu d'autre choix que de passer lentement d'une intolérance à l'égard des mariages mixtes à une limitation des dégâts : il était temps d'avaler leurs convictions et de faire de gros efforts pour que les enfants issus de mariages mixtes restent juifs.

Programmes de sensibilisation ou non, il y a une forte tendance à garder les enfants issus de mariages mixtes juifs de toute façon. Compte tenu de l'identité juive traditionnelle (avec sa racine obsessionnelle et sa vision intolérante des chrétiens), il n'est pas surprenant que les juifs dans les mariages mixtes soient beaucoup moins disposés à abandonner les liens avec leur héritage que les conjoints non juifs. Dans une étude démographique de la région de New York des années 1980, par exemple, les résultats suggèrent que les trois quarts des femmes juives qui épousent des Gentils prévoient d'élever leurs enfants en tant que

juifs. [Silberman, p. 303] Calvin Goldscheider fait remarquer que *« généralement, le partenaire juif reste attaché à la communauté juive et, dans de nombreux cas, le partenaire qui n'est pas né juif devient attaché à la communauté juive par le biais d'amis, de la famille, de voisins, d'organisations, laïques et religieuses. La plupart des amis des personnes qui ont contracté des mariages mixtes sont juifs ; la plupart soutiennent l'État d'Israël ; la plupart s'identifient comme juifs ».* [Goldscheider, p. 139] *« D'après mon expérience »*, déclare le travailleur social Edwin Freedland, *« il est beaucoup plus probable que lorsque des Juifs et des non-Juifs se marient, ce sera généralement le partenaire non-juif qui sera influencé loin de ses origines. Si l'on se limite aux mariages dans lesquels le partenaire juif est une femme, je dois ajouter que je n'ai presque jamais vu une telle union où l'homme non juif sera le partenaire le moins adaptable en matière familiale. »* [Freedland, E., 1982, p. 503] *« **Si la moitié des enfants** [des mariages mixtes] **sont élevés comme des Juifs** »*, note un Charles Silberman plein d'espoir, *« **il n'y aura pas de réduction nette du nombre de Juifs, quel que soit le taux de mariages mixtes.** »* [souligné par Silberman, p. 303]

Face à une génération juive plus jeune et plus encline à l'exogamie, certains dirigeants communautaires libéraux, plutôt que de perdre des juifs en masse, ont fait face au « désastre » avec des remèdes d'urgence controversés et non traditionnels. Sans faire de prosélytisme, certains responsables juifs envisagent la **conversion au judaïsme** de conjoints non juifs comme une option permettant de conserver une lignée et une identité juives. (En 1990, il y avait en Amérique environ 190 000 convertis officiels au judaïsme, la grande majorité étant mariée à des juifs de naissance). [Epstein, p. 38] Si, par exemple, le conjoint non juif se convertit au judaïsme, les chances que les enfants de l'union soient élevés comme des juifs sont beaucoup plus élevées. Alors que 75 % des enfants issus de mariages mixtes sont restés juifs lorsque le partenaire non-juif s'est converti au judaïsme, de même 75 % des enfants n'ont pas été élevés dans le judaïsme dans des foyers non-convertis. [Epstein, p. 40]

Pour de nombreux convertis, leur nouvelle identité juive présente des aspects inattendus. *« Pratiquement tous les juifs par choix à qui j'ai parlé »*, déclare le chercheur Charles Silberman, *« m'ont dit que la conversion implique*

*une transformation de l'identité... 'Tout d'un coup, vous vous sentez étiqueté et vulnérable', m'a dit un converti de Denver... Un New-Yorkais l'a exprimé de façon plus imagée : 'Je ressens beaucoup plus le syndrome du 'quand ces goyim vont-ils m'attraper ?' que je ne le pensais'. »* [Silberman, p. 317] Plus exigeante que toute allégeance religieuse, une étude a révélé que 71 % des convertis au judaïsme estimaient que le soutien à Israël était important ; 70 % estimaient même qu'il était important de visiter la nation juive. (Les deux tiers des convertis mariés à des juifs gagnaient 75 000 dollars par an ou plus). [Forster, p. 97]

*« En tant que nouveau Juif »*, conseille Laurence Epstein dans son livre pour les convertis, *« le converti doit s'identifier à la communauté juive si profondément que les préoccupations de la communauté sont absorbées par le converti. La communauté juive se soucie de la survie et de la sécurité d'Israël. Le converti doit en faire autant. La communauté juive se soucie de préserver la mémoire de l'Holocauste afin d'affermir sa détermination à combattre l'antisémitisme. Le converti doit en faire autant. »* [Epstein, p. 198]

En 1973, les rabbinats réformés et conservateurs ont décidé de faire face à la situation désagréable de l'augmentation des mariages mixtes en créant un cours officiel pour les convertis au judaïsme (c'est-à-dire, pour la plupart, des non-juifs qui cherchaient à se marier avec des juifs) *« afin de préserver une identité juive dans le foyer pour retenir la prochaine génération (en tant que juifs) ».* [Forster, p. 55] Il a été convenu de ne pas rendre le cours public, par crainte d'encourager les mariages mixtes (ainsi que la nature inévitablement controversée du programme dans les milieux orthodoxes) ; les « étudiants » étaient sélectionnés par les rabbins. Le cours abordait un large éventail de la « judéité » – *« les moments forts de l'histoire juive comprenent l'Holocauste et la création de l'État d'Israël ».* [Forster, p. 56]

L'écrasante majorité des conversions en Amérique sont réalisées sous les auspices de rabbins réformés ou conservateurs. En Israël, qui est profondément, et de plus en plus, influencé par le dictat orthodoxe, ces conversions ne sont pas reconnues comme légitimes. L'orthodoxie juive domine formellement le système religieux (et, dans une certaine mesure, laïque) israélien. *« On sait depuis longtemps »*, écrivait Uri Huppert en 1988, *« que les rabbins réformés et conservateurs ne sont pas autorisés à officier lors de*

*cérémonies pour leurs propres fidèles. Ils ne peuvent ni les marier, ni les divorcer, ni les enterrer. »* [Huppert, U., 1988, p. 51]

De nombreux convertis au judaïsme en Amérique ont un réveil brutal et inattendu lorsqu'ils visitent Israël et découvrent que là-bas ils ne sont pas juifs en fin de compte. *« Plus d'un converti »*, dit Laurence Epstein, *« m'a dit qu'il aurait souhaité connaître ces différends [entre le judaïsme réformé et conservateur et l'orthodoxie] avant de se convertir. »* [Epstein, p. 44] Le rabbin Jonathan Sacks fait remarquer que *« quelques centaines de milliers d'individus qui ont reçu des conversions réformées ou une identité juive patrilinéaire [c'est-à-dire que seul le père est juif], ou qui sont les enfants de femmes qui se sont [converties au judaïsme], se considèrent comme juifs et halakhiquement ne le sont pas ».* [Sacks, J., p. 186]

C'est ce qui est arrivé, en 1998, à Andrea Kinkel, la fille du ministre allemand des affaires étrangères, qui a épousé un citoyen israélien et s'est convertie au judaïsme **orthodoxe** aux États-Unis. Le ministère israélien des affaires étrangères a rejeté sa conversion lorsqu'elle et son mari se sont installés en Israël. [Deutsch-Press] Le cas d'Abraham Elhiany, né et élevé en Louisiane, est similaire. Son père était juif, sa mère ne l'était pas. Lorsqu'il s'est installé en Israël, le rabbinat israélien a décidé que ses divers papiers attestant de sa « judéité » étaient des faux (bien qu'un greffier lui ait dit que l'affaire pouvait être réglée pour 1 000 dollars). [Arnold, p. A1] Même si un Gentil franchit toutes les étapes d'une étude rigoureuse d'une année (et, pour les hommes, d'un rite de circoncision) pour devenir un juif orthodoxe en Israël, la conversion n'est valable que dans ce pays.

Selon la loi juive traditionnelle, non seulement les conversions non orthodoxes au judaïsme sont inacceptables. Tout juif qui divorce et se remarie sans obtenir un « acte de divorce » spécialement orthodoxe aura de ce fait des enfants qui sont automatiquement considérés par les orthodoxes comme des mamzer, c'est-à-dire illégitimes, quel que soit le parent juif qui se remarie. Les mamzer sont des enfants nés d'unions incestueuses ou adultères. *« Ils portent un stigmate aux conséquences tragiques »*, note le rabbin Jonathan Sacks. *« [Par décret orthodoxe] ils ne peuvent pas épouser un juif légitime. L'abandon par la réforme du divorce*

*halakhique crée donc un fait halakhique d'illégitimité... Le potentiel de chagrin humain est énorme. »* [Sacks, J., pp. 183-184]

Quant à ceux qui réussissent à se convertir dans le cadre d'une stricte observance orthodoxe en Israël, le ministère de l'Intérieur israélien leur a infligé, en 1985, une autre gifle, soulignant leur statut de *« Juifs de seconde classe »*. Tous les convertis au judaïsme devaient dès lors voir leur carte d'identité israélienne tamponnée de la mention « converti » à côté du mot « juif ». [*Jewish Week*, 7-4-86, p. 3]

Cette question de la « conversion au judaïsme », avec ses paradoxes et ses incongruités, exige un examen approfondi. L'*Encyclopedia Judaica* utilise cette prétendue ouverture juive à la conversion comme preuve contre les pires implications racistes de la mythologie du « peuple élu » :

*« Le concept [de peuple élu] a fait l'objet de critiques, de mauvaises interprétations et d'attaques de l'intérieur et de l'extérieur. L'antisémite s'en est emparé comme d'une revendication non voilée de la supériorité juive et l'a caricaturé en affirmant qu'il était la base d'un programme de domination mondiale... Le judaïsme a toujours été ouvert au prosélyte qui – en l'acceptant – devient membre du peuple élu. Ce fait est souvent cité pour réfuter les accusations d'exclusivité 'raciale' ».* [*Encyclopedia Judaica*, p. 502]

Qu'en est-il de la possibilité pour quiconque de se convertir au judaïsme, qui « réfute » les accusations d'une intolérante « exclusivité raciale » comme fondement de la foi ?

La principale raison pour laquelle certains courants libéralisants du judaïsme se sont ouverts à contrecœur à l'idée de la conversion n'est pas due à une ouverture intrinsèque de la foi, mais au fait que les jeunes juifs sécularisés et assimilés sont de plus en plus non-juifs. Si les parents juifs doivent avaler du poison, ils devraient – c'est le moindre des maux – au moins faire en sorte que le poison se convertisse au judaïsme.

Comme la plupart des personnes qui se convertissent au judaïsme ont une relation amoureuse avec un partenaire juif (plus de 90 %) [Forster, p. XI], la conversion au judaïsme et les mariages mixtes sont étroitement liés. Bien sûr, de nombreuses conversions sont simplement expéditives. Selon une étude de 1979, 47 % des convertis deviennent

juifs sous la pression des beaux-parents ou pour le bien de leurs enfants. Dans une étude réalisée en 1987, 40,6 % des juifs mariés à des non-juifs étaient mécontents que leurs conjoints ne soient pas juifs ; seuls 14,4 % des partenaires non juifs correspondants étaient mécontents que leurs conjoints ne soient pas chrétiens. On a constaté que les conjoints non juifs étaient susceptibles de se convertir au judaïsme si leurs beaux-parents juifs le leur demandaient. [Forster, p. 76] De même, les conjoints juifs *« préféraient que leur partenaire adopte le judaïsme plutôt que de s'engager eux-mêmes dans le christianisme, parce qu'ils voulaient conserver leur lien et leur identité juifs, et qu'ils se sentaient mal à l'aise d'affirmer des croyances chrétiennes. Ils avaient tendance à encourager activement la conversion de leur partenaire. »* [Forster, p. 118]

L'une de ces études a révélé que 98 % des parents juifs et de leurs enfants mariés à des non-juifs étaient favorables à la conversion (des conjoints non juifs) ; 58 % des juifs mariés à des non juifs *« encourageaient activement la conversion de leur conjoint ».* [Forster, p. 135]

*« Lorsque Yehuda a insisté pour que je me convertisse à l'orthodoxie »*, raconte Margaret Morrison, une Gentile mariée à un juif israélien, *« afin que nous et nos enfants soyons pleinement acceptés en Israël, j'ai été choquée. »*

*« Eric [Goldberg] et moi sommes sortis ensemble pendant deux ans »*, dit une autre femme non juive qui l'a épousé, *« et la seule chose juive que j'ai jamais su de lui était son nom... Il n'y avait pas un seul livre ou article juif dans son appartement, et nous n'avons jamais discuté de questions juives. J'ai été choquée lors de notre première vraie discussion sur le mariage quand il a pratiquement exigé que je me convertisse au Judaïsme et a insisté pour que nous soyons mariés dans une synagogue par son rabbin. »* [Romanoff, p. 63]

Jacob Kramer a simplement dit à sa petite amie non-juive : *« Je ne suis pas un juif particulièrement connaisseur ou religieux, mais au fond de moi, je me sens juif, et je veux que tu envisages de partager ce sentiment avec moi. Explorons ensemble. »* [Romanoff, p. 64] Le dilemme majeur, et pas si rare, de Ronald Maislin était de savoir s'il devait d'abord demander à Debbie de l'épouser, puis de se convertir, ou vice versa. *« Je ne voulais pas qu'elle pense que je lui faisais du chantage pour qu'elle réponde »*, dit-il, *« mais le fait est que je ne l'aurais probablement pas épousée sans conversion ».* [Romanoff, p. 66]

Madeline Plotnick a dit à son futur mari : *« Al, je veux que nos enfants soient juifs, pas seulement parce que je suis juive mais parce qu'ils partageraient une religion commune avec nous. Je veux que tu deviennes juif pour que nous puissions tout partager ensemble. »* Michael Hart a écrit une lettre à sa petite amie : *« Je lui ai demandé de considérer sérieusement ma proposition mais j'ai terminé en disant que si elle ne pouvait pas se convertir ou au moins l'envisager comme une option future, alors je ne voulais pas qu'elle réponde à ma lettre ».* [Romanoff, p. 67]

*« Après seulement quelques mois de vie commune »*, raconte Yossi Klein Halevi, *« je ne pouvais pas imaginer la vie sans Lynn [non juive]. Et même si j'essayais d'oublier l'avenir, je redoutais un choix entre Lynn et la loyauté juive. Je voulais qu'elle se convertisse au judaïsme, qu'elle partage avec moi la quête de la manière d'être un Juif à cette époque. Mais je savais que cela ne pouvait fonctionner que si elle tombait amoureuse du peuple juif. »* [Halevi, *Memoires*, p. 210]

Insistant pour que Lynn déménage avec lui en Israël, elle a fini par se plaindre : *« Tout repose sur moi. C'est moi qui dois faire les grands changements. Tomber amoureuse du judaïsme, tomber amoureuse d'Israël. J'ai l'impression d'être un appendice pour toi. C'est un coup monté. » « Tu as raison »*, a répondu Halevi, *« mais que peut-on faire d'autre ? »* [Halevi, *Memoires*, p. 228]

Paul Cowan explique les obsessions courantes de l'identité juive dans un mariage mixte : *« Habituellement, même les Juifs les plus mécontents veulent élever leurs enfants en tant que Juifs. Beaucoup sont conscients que, selon les sociologues et les démographes, un nombre croissant de Juifs qui se marient dans les années 1980 choisissent des Gentils comme conjoints. Même s'ils ont eux-mêmes contracté des mariages mixtes, ils ont souvent peur que leurs enfants soient assimilés à la culture chrétienne. Ils craignent que s'ils n'insistent pas pour maintenir le judaïsme dans leur foyer, ils trahissent plus de quatre mille ans d'une fière histoire et privent leurs enfants d'un héritage précieux. Il est souvent impossible pour leurs partenaires non juifs de comprendre l'intensité de ces sentiments. Ils se demandent pourquoi tant de juifs qui épousent des chrétiens insistent pour célébrer les fêtes juives et ignorent Noël, pour envoyer leurs enfants à l'école hébraïque et les tenir à l'écart des églises. Pourquoi sont-ils insensibles à certains des sentiments les plus profonds des Gentils qu'ils aiment ? Pourquoi, se demandent les chrétiens, les Juifs sont-ils si têtus ? Pourquoi, répondent certains Juifs, les Gentils sont-ils incapables de comprendre la profondeur de leur loyauté envers leur héritage et leur peuple ? »* [Cowan, P. 1987, p. x]

*« De nombreux juifs de l'Amérique moderne pensent qu'il suffit de se* <u>*sentir*</u> *juif »*, dit Lena Romanoff, *« d'être un juif gastronomique ou culturel, peut-être avec l'idée que, aussi inexplicable que cela soit, ils ont peu de cellules 'J' dans leur sang... Lorsqu'il s'agit d'encourager la conversion [de leurs partenaires Gentils], ces Juifs ont, à juste titre, du mal à expliquer à leurs partenaires cet engagement apparemment inexplicable. »* [Romanoff, p. 64]

Et comment les convertis au judaïsme sont-ils acceptés dans la communauté juive ?

*« La communauté juive dans son ensemble »*, disent Brenda Forster et Joseph Tabachnik, *« fait encore preuve d'une grande suspicion à l'égard des convertis... Étant donné que les Juifs connaissent leurs propres Marranes qui ont fait semblant d'être chrétiens pendant des siècles, ils ont des raisons historiques d'être méfiants. »* [Forster, p. 74] *« L'attitude de la communauté juive est honteusement ambivalente »*, se plaignait le rabbin Laurence Kushner en 1997, *« voire carrément hostile envers les personnes qui veulent se joindre à nous. Elle est fondée sur une définition étroite et ethnique de ce que signifie être juif, et n'a aucun fondement dans la réalité sociale actuelle. »* [Firestone, *Tikkun*, p. 37]

Même les quelques Gentils qui se convertissent au judaïsme sans avoir d'intérêt romantique pour un juif voient leur sincérité dépréciée par la communauté juive. *« Les personnes à tendance négative supposent »*, dit Brenda Forster, *« même lorsque les faits sont connus pour être différents, que... les convertis... se sont convertis pour des raisons purement fonctionnelles ».* [Forster, p. 76] Laurence Epstein prévient les futurs convertis que l'identité juive *« ...est quelque chose de nature ethnocentrique, telle que l'opinion selon laquelle les convertis ne sont pas vraiment juifs, que seul quelqu'un né juif peut vraiment comprendre ce que ressent un juif ».* [Epstein, p. 52]

*« Le rejet »*, raconte la convertie Lena Romanoff, *« de tous les coins de la société juive, n'est pas une nouveauté pour un converti... Il met en évidence l'un des problèmes les plus graves auxquels sont confrontés tous les convertis : le manque d'acceptation par les autres Juifs... Malgré mon engagement évident, le consensus dans ma famille [juive par alliance] était qu'il valait mieux que mon 'passé' ne soit pas rendu public... J'ai commencé à penser que je me promenais avec une sorte de maladie. »* [Romanoff, pp. 128-129]

*« Contrairement aux chrétiens »*, dit Brenda Forster, *« qui ouvrent leurs bras et leurs portes avec beaucoup de chaleur, de sollicitude et de soutien aux convertis, les juifs sont généralement méfiants... Les juifs par choix [les convertis] sont surpris et blessés par des preuves de non-acceptation de la part des juifs qui se poursuivent pendant des années... Des chiffres récents (1985) situent le taux de divorce entre juifs et gentils à 55 %, Les réactions négatives des beaux-parents juifs, des dirigeants juifs et de la communauté juive [à l'égard des conjoints non juifs] peuvent finir par avoir raison d'eux. »* [Forster, pp. 133-134]

*« Malheureusement »*, déclare Lena Romanoff, *« certains juifs de naissance ne tiennent pas compte du niveau d'engagement et de sincérité du converti. À leurs yeux, un converti est un converti et restera toujours un converti... Je trouve particulièrement ironique d'entendre des parents juifs dire qu'ils préfèrent que leur enfant épouse un juif séculier et assimilé plutôt qu'un converti. Dans ces cas, le converti est accueilli avec hostilité ou suspicion, alors que ces mêmes parents ne porteraient jamais un tel jugement sur le juif non engagé. »* Comme le note Nahum Goldmann, *« le* Talmud *dit qu'un ger, un converti, est aussi difficile à supporter qu'une plaie ».* [Goldmann, N., 1978, p. 65]

*« On naît juif, on ne le devient pas »*, insiste Marty Ross, beau-père d'un converti. *« Le peuple juif a lutté longtemps et âprement pour survivre aux ravages de l'histoire. Au nom de quoi un étranger, après quelques mois d'études, aurait-il le droit de revendiquer notre héritage ? »* [Romanoff, p. 130] *« Être juif »*, dit le spécialiste du judaïsme Nicholas de Lange, *« c'est donc reconnaître un attachement à cette expérience historique. La conversion au judaïsme est souvent conçue en termes religieux, mais la religion n'est qu'un aspect de l'identité juive. On ne peut devenir juif en souscrivant à un ensemble de croyances religieuses, pas plus qu'on ne cesse d'être juif en perdant sa religion. (On ne parle pas de 'juif déchu'.) C'est pourquoi on ne parle généralement pas de convertis mais de prosélytes, un terme grec qui signifiait à l'origine 'immigrants'. Devenir juif, c'est essentiellement se joindre à un peuple. »* [De Lange, N., 1987, p. 20]

*« Quatre mille ans d'histoire juive »*, observe Lena Romanoff, *« ont jeté sur de nombreux Juifs une perspective unique du monde – une perspective qui souligne avant tout le caractère unique d'un peuple qui a triomphé de périodes répétées de persécution, d'aliénation, de solitude. Pour certains, ce sentiment d'unicité est menacé par celui qui tente de 'rejoindre le club'. Cette appartenance est considérée comme un*

*droit de naissance, et non comme quelque chose qui peut être appris ou transféré. »* [Romanoff, p. 131]

Élue *« présidente de la sororité »* à sa synagogue locale, lorsqu'il a été révélé que Romanoff n'était qu'une convertie, et non une juive de naissance, elle a été informée qu'elle *« n'était plus présidente de la sororité parce que l'un des membres ne pense pas qu'une convertie soit une vraie juive. »* [Romanoff, p. 129, 1990]

Anita Gray s'est également convertie au judaïsme, a épousé un juif et est finalement devenue *« vice-présidente nationale de l'United Jewish Appeal, membre du conseil d'administration du Council of Jewish Federations, leader de la communauté juive de Cleveland et participante active du North American Jewish Forum ».* Elle raconte son horrible expérience lors d'une conférence sur l'identité juive en Israël, lorsqu'elle a admis qu'elle n'était pas née juive :

*« Ils n'avaient pas rencontré de gens comme moi – des convertis. C'était comme si j'avais deux têtes. Un rebbe [rabbin] israélien Lubavitcher [hassidique] se lève en criant : 'Un Juif reconnaît un Juif d'un coup d'oeil'. Puis un assistant du [premier ministre Menachem] Begin se lève, me montre du doigt et déclare : 'Vous êtes une femme impure. Vos enfants ne pourront pas jouer avec mes enfants.' J'étais dévastée. »* [Starr, J., 1990, p. 208]

En 1991, une directrice exécutive nouvellement nommée d'un programme d'éducation juive a suscité de vives critiques, en particulier de la part des communautés orthodoxe et conservatrice, parce qu'elle était mariée à un non-juif. Les défenseurs juifs de Judith Greenberg ont qualifié les attaques de « choquantes » et ses détracteurs de « bigots ». Une vingtaine de lettres de protestation étaient parvenues au Service d'éducation juive d'Amérique du Nord, sans compter les autres adressées à Greenberg personnellement, *« de la part de personnes qui essayaient de la forcer à partir. »* Le rabbin Marc Angel, président du Conseil rabbinique d'Amérique, s'est opposé à Greenberg, la qualifiant de *« mauvais exemple ... [pour] les valeurs juives.* » [AIN, 4-19-91, p. 4] Et en 1995, Jonathan Tobin, rédacteur en chef du *Connecticut Jewish Ledger*, a fait la une des journaux nationaux pour avoir systématiquement refusé de publier des avis de mariage et de fiançailles interconfessionnels dans son journal. [Lieberman, pp. 14-15]

Lorsque Nan Fink (qui *« étant petite, se sentait inexplicablement liée aux victimes de l'Holocauste »*) a essayé de se convertir au judaïsme, *« des lettres vicieuses et des appels téléphoniques au milieu de la nuit ont menacé le rabbin conservateur avec lequel Fink avait étudié initialement pour la conversion. À la shul orthodoxe locale, personne ne voulait même lui parler. Lorsqu'elle a été orientée vers un rabbin orthodoxe de Jérusalem, celui-ci lui a dit que la conversion ne coûterait 'que 8 000 dollars, une véritable aubaine' ».* [Pfefferman, *Do We*, p. 8] Fink, l'ancienne épouse du rédacteur en chef de *Tikkun*, Michael Lerner (chantre de gauche des « valeurs juives ») rapporte que :

*« Je rencontrais… des moments difficiles à la synagogue orthodoxe, où je me rendais depuis quelques mois avec Michael et son fils adolescent. J'avais espéré trouver des amis dans cette communauté, mais presque personne ne me parlait. Ce n'était pas mon imagination. Un jour, une lettre anonyme est arrivée, gribouillée sur du papier bleu clair, me disant que je n'avais pas ma place à la shul. Choquée, j'ai rapidement déchiré la lettre en mille morceaux. Ce n'était qu'un avant-goût de ce qui allait arriver. Quelques semaines plus tard, après le service, l'une des femmes de la congrégation m'a fait signe de venir sur le côté de la salle. Je l'avais déjà vue, mais nous n'avions pas parlé. 'Personne ne veut de toi ici', a-t-elle dit d'une voix sévère. 'Les gens sont trop polis pour te le dire directement, mais c'est ce qu'ils ressentent. Tu n'es pas la bienvenue. Tu as compris ?' J'ai quitté la shul en larmes. »* [Pfefferman, *Do We*, p. 10]

Dans le cas de la conversion de Fink, note le *Jewish Journal of Greater Los Angeles, « parfois, Fink s'est même 'surprise à croire au racisme implicite', en se disant qu'un ami particulièrement non-juif était 'goyesque, insipide ou réservé ».* [Pfefferman, *Do We*, p. 8]

Louisa Gibson, également mariée à un juif, fait état de son propre chemin infernal vers la conversion au judaïsme orthodoxe :

*« Ce fut une période blakeienne pour moi. Une transition de l'innocence à l'expérience. Je venais d'une famille catholique solide, éduquée au couvent, protégée. Mes parents ne nous ont pas appris à juger les gens en fonction de leur race ou de leur religion. Je savais que le sectarisme et le racisme existaient, mais je ne l'avais jamais ressenti. Cela m'a choquée et, comme une personne en état de choc, il m'a fallu du temps pour comprendre que j'étais victime de ces attitudes. J'étais un étranger... Tout le monde sait que le converti doit être rejeté. On parle généralement peu d'autre chose*

*de la conversion... Pourquoi tant de Juifs croient-ils que leur réponse personnelle à un converti doit aussi être une réponse de rejet ? »* [Gibson, L., 2000, p. 24]

Un converti au judaïsme en 1958 a raconté au sociologue juif Herbert Gans *« avoir été troublé par une discussion lors d'une fête informelle, le sujet étant de savoir comment inculquer le judaïsme à leurs enfants 'les tenir éloignés des goyim – les non-juifs'. Ce résident était très actif dans la communauté juive et craignait les conséquences de la révélation de son origine. Néanmoins, il a estimé que le moment était venu d'annoncer qu'il était né et avait été élevé en tant que chrétien. Cette déclaration a brisé la fête et a choqué certaines personnes. Il a déclaré après coup : désormais, ils se méfieront de moi en leur présence. Ils ont perdu leur liberté d'expression, ils ne s'expriment plus sans restriction maintenant. À la fête, si quelqu'un dit quelque chose, tout le monde regarde si j'ai été offensé et on prend les gens à part pour leur expliquer ce qui se passe avec moi. »* [Gans, p. 229]

La même année, les universitaires George Eaton Simpson et J. Milton Yinger ont remarqué que *« certains Juifs s'opposent aux mariages mixtes, même lorsque le non-Juif se joint au groupe juif, car 'un élément étranger est introduit'. Selon [S.E.] Goldstein, le sentiment que cet élément est 'une source de faiblesse et de danger' s'est renforcé ces dernières années en raison de la propagation d'un esprit nationaliste au sein du peuple juif. »* [Simpson/Yinger, p. 569]

*« Si la notion de famille [juive élargie géante] est prise au sérieux »*, notent Charles Liebman et Steven Cohen, *« elle affirme une affinité biologique. Aucune mystification religieuse ne peut transformer les convertis en juifs biologiques. »* [Liebman/Cohen, p. 24] Même si un non-juif se convertit au judaïsme, explique Nathan, un senior juif, à la chercheuse Barbara Myerhoff, *« cela ne fera pas de lui un Juif. Vous pouvez dire une broche [bénédiction] sur un poulet, mais cela ne fera pas de lui un poisson. »* [Myerhoff, p. 79]

*« L'obstacle le plus insidieux et le plus persuasif à la pleine intégration d'un converti dans la communauté juive »*, notait Gary Tobin en 1999, *« provient du débat passionné et souvent enflammé sur 'qui est juif'. La conviction (secrète) que la véritable appartenance à la communauté juive ne peut être obtenue que par la naissance est sous-jacente à de nombreux arguments qui tourbillonnent dans cette discussion. Tous les autres arrivants ne pourront jamais être comme nous, pas vraiment, pas dans leur cœur. Mais nous ne pouvons pas le dire à voix haute. »* [parenthèse de l'auteur : Tobin, G., 1999, p. 99]

*« Il y a une hésitation débilitante »*, écrivait, en 1996, Raphael Baaden, juif de naissance, *« autour de la question de la conversion [au judaïsme]. Elle ne peut pas être encouragée positivement [par les Juifs]... parce que, eh bien, elle ne peut pas. Au lieu de cela, il semble que nous devrions nous concentrer sur l'exhortation des Juifs à épouser des Juifs – c'est-à-dire (bien que ce ne soit généralement pas dit en ces termes) des* ***Juifs de naissance****... Une décision halakhique sur l'inclusion de certains Juifs – à savoir ceux qui ont une mère juive et un père non juif (c'est-à-dire la décision religieuse classique sur ce qu'est un Juif) semble avoir été façonnée dans un discours de pureté raciale en une déclaration d'exclusion menaçante. Ce discours de la pureté raciale obscurcit continuellement nos pensées, en particulier lorsque la question de la conversion se pose. »* [Baaden, p. 11]

# 16

# L'IDÉE QUE SE FONT LES JUIFS DE LEUR SUPÉRIORITÉ INTELLECTUELLE, MORALE ET SPIRITUELLE

*« L'intelligence, l'intégrité et l'intellect juifs, c'est un fait, prédominent dans toutes les branches des découvertes scientifiques, des progrès modernes et des entreprises commerciales, dans toutes les parties du monde, influençant les destins de divers peuples et la conduite des affaires de nombreuses nations, la direction des opinions et des sentiments dans la presse, la chaire, la tribune, la cathèdre, la réduction ou l'augmentation de l'instrumentalité des échanges, des bourses, des marchés monétaires et des opérations financières... »* [Nachman Heller, 1928, p. 23]

Alors que les juifs orthodoxes revendiquent encore ouvertement le favoritisme sans réserve de Dieu, l'autosatisfaction des juifs plus laïcs met en évidence de manière répétée un nombre disproportionné de lauréats juifs du prix Nobel, ainsi que d'autres scientifiques, philosophes, écrivains ambitieux et célèbres, et la légion de ceux qui les accompagnent, non pas comme l'expression d'une éthique d'autopromotion, d'une ambition cultivée sur le plan culturel, d'une tradition d'érudition, de réseaux népotiques ou d'une base économique communautaire et personnelle solide pour soutenir l'avancement personnel, mais d'une « essence » intellectuelle juive arrogante. *« Près d'un quart des prix Nobel de physiologie et de médecine »*, écrit l'auteur juif Miles Storfer, *« ont été attribués à des personnes de confession ou d'héritage juif... et plus d'un cinquième des prix de physique ont été attribués à des personnes d'ascendance juive. »* [Storfer, p. 322] *« Pointer du doigt la forte proportion de lauréats juifs du prix Nobel »*, dit Joshua Halberstam, *« ...est une coutume pratiquée autour des tables juives partout. »* [Halberstam, p. 55]

*« Maintenant, la culture juive américaine se résume essentiellement à 'tout ce qui est produit par un juif est juif' »*, se plaint Leon Wieseltier. *« C'est une insulte à l'intelligence. On n'est pas loin non plus de la pensée nazie. »* [Bershtel, p. 118]

En Russie, à la fin des années 1970, un juif d'Odessa a déclaré au Congrès juif américain que *« c'était une sorte de passe-temps [chez les juifs] de faire la liste des noms de Juifs célèbres qui cachent leur identité [en Union soviétique]. »* [Rothschild, 1985, p. 38]

Albert Einstein, par exemple (dont l'image vertueuse a été fortement ternie par la révélation de certaines lettres particulièrement dégradantes et tyranniques adressées à sa femme non juive) est toujours présenté comme le génie juif par excellence. Il ne fait aucun doute que ces personnes ont du talent, dans un monde de talents. Cependant, cette mise en avant de rejetons de cerveaux juifs ne tient pas compte du fait que la reconnaissance officielle des prix Nobel, Pulitzer et autres comme étant les « meilleurs » dans un domaine donné a inévitablement au moins autant à voir avec les réseaux de compétition, les connexions, l'arnaque, le pouvoir, l'autopromotion, la visibilité, la classe, le statut et/ou les cliques universitaires qu'avec le talent.

Le système des prix Nobel – quoi qu'il en soit – est une entreprise élitiste : un réseau, un club autoréférentiel qui favorise ceux qui ont des avantages socio-économiques particuliers. Sa structure est comparable à celle du modèle juif traditionnel incestueux et autopromoteur. Dans une étude réalisée en 1977 sur les lauréats américains du prix Nobel de la science, Harriet Zuckerman a déterminé que :

– 82 % des lauréats du prix Nobel avaient des pères qui exerçaient une profession libérale, étaient gestionnaires ou propriétaires. [p. 65]

– Les lauréats du prix Nobel étaient deux fois plus susceptibles que les perdants d'être issus d'une famille de « professionnels », et un peu plus susceptibles que les autres *« d'avoir des pères dans les affaires. »* [p. 65]

– Seuls 15 % des lauréats étaient issus de familles d'*« ouvriers ou d'employés ».* [p. 65]

– Plus de la moitié des 92 lauréats du prix Nobel interrogés *« avaient travaillé comme étudiants, post-doctorants ou collaborateurs juniors sous la direction de lauréats plus âgés ».* [p. 116]

– Il y avait *« beaucoup de mariages mixtes entre les lauréats et les parents des lauréats ».* [p. 97]

– Six lauréats ont partagé le prix avec leurs mentors. [p. 116]

– Les lauréats ont tendance à venir d'universités d'élite. [p. 116]

– *« Les maîtres d'élite [lauréats du prix Nobel] peuvent mobiliser des ressources pour leurs apprentis [futurs lauréats] »*, notamment des bourses, des subventions, des emplois et des possibilités de publication dans des revues influentes. [p. 132]

– Le prestige du prix Nobel a été utilisé pour *« conférer une légitimité »*... à des entreprises *« idéologiques, politiques, commerciales et militaires »*. [p. 23]

Zuckerman consacre même des sections de son livre à la *« confiance en soi » et à la « mobilité ascendante dans le monde universitaire »* pour expliquer les victoires du Nobel. Pour ce qui est d'Albert Einstein, souligne Robert Schulman (directeur du projet Einstein Papers, quelque 43 000 lettres, notes, papiers et autres documents que le scientifique a laissés derrière lui) : *« Dans ces pages, nous pouvons observer de près Einstein et son chemin solitaire vers la [théorie de] la relativité générale, et quelles relations personnelles sont parfois impitoyablement sacrifiées au nom de l'ambition scientifique. »* [Overbye, p. 11] Einstein a également quitté l'Allemagne pendant la Première Guerre mondiale *« pour éviter le service militaire »*, a eu une fille illégitime et *« a envisagé de rompre ses fiançailles avec sa cousine Elisa Einstein pour épouser la fille de celle-ci, Ilse, âgée de 20 ans »*. L'exécuteur testamentaire d'Einstein, Otto Nathan, *« protecteur de l'image publique d'Einstein »*, a retardé pendant des années la publication des documents en intentant un procès afin de contrôler leur utilisation. [Overbye, p. 11]

Un critique africain aigri rejette entièrement le système du prix Nobel, et son « prix de la paix », comme n'étant rien d'autre qu'un jeu de statut et de politique pour les puissants :

*« On ne gagne pas le Nobel ; il est décerné. Tout ce que nous entendons, c'est l'annonce qu'une certaine cabale scandinave, dans sa mystérieuse sagesse, a décidé ceci et cela. Le public n'a accès qu'à la cérémonie organisée pour les prétendus gagnants d'un concours dont les règles, les lieux et les responsables sont obscurs. »* [Black World, p. 8]

Dans son exposé de 1996 sur la vie frauduleuse d'Armand Hammer, Edward Epstein note dans un chapitre entier que le milliardaire juif a

exercé un lobbying intense au cours de la dernière année de sa vie afin de remporter le prix Nobel le plus prestigieux, obtenant finalement que le premier ministre israélien, Menachem Begin, *« soit le parrain de Hammer pour le prix de la paix ».* [Epstein, 1996, pp. 332-343] La tentative de cette année-là a échoué, et il est mort avant de pouvoir la renouveler.

L'attachement traditionnel des juifs aux activités intellectuelles comme principale expression de leur supériorité (par opposition aux activités « terrestres » et « physiques ») se reflète dans cette description des juifs d'Europe de l'Est par Zborowski et Herzog :

*« Parce que la tête est le contenant de la cervelle, elle est traitée avec une attention toute particulière... Le symbolisme est omniprésent. La tête de la table, la tête du lit, la tête du poisson que le mari approbateur présente à sa femme, chacune porte ses connotations honorifiques... Une partie du corps qui est proche du dégoût est le pied, en particulier les orteils. Ils sont les plus éloignés de la tête, les plus bas et les plus proches du sol. »* [Zborowski, p. 359]

Le folklore traditionnel yiddish évoque souvent l'idée que se font les juifs d'une intelligence marquée :

*« Les Juifs n'ont jamais assez de tout sauf de cervelle. »* [Kumove, S., 1985, p. 140]

*« Que Dieu nous protège du chutspeh [arrivisme] juif, des bouches juives et des cerveaux juifs. »* [Kumove, S., 1985, p. 44]

*« Mieux vaut un petit cerveau juif qu'une grosse tête de goy. »* [Kumove, S., 1985, p. 104]

Deux co-auteurs juifs ont créé un terme pour décrire les juifs à travers les âges : *« gladiateurs intellectuels ». « Nous [les Américains] »*, écrivent Stephen Slavin et Mary Pradt, *« définissons tout emploi exigeant une intelligence considérable comme un 'travail juif'. »* [Slavin, p. 60] Avec autant de juifs brillants en Europe avant l'Holocauste, Joshua Halberstam pense qu'*« il est probable que sans Auschwitz, nous aurions aujourd'hui un remède contre le cancer. »* [Halberstam, p. 48] Les mythes de la supériorité juive sont également relevés par Susan Schneider dans une perspective féministe :

*« Les femmes juives se sont toujours assurées qu'elles étaient différentes ; pourtant, même avec la tendresse et l'expression émotionnelle que beaucoup d'hommes juifs s'autorisent, il y a un autre type de sentiment masculin de supériorité à l'œuvre – cette fois une supériorité basée précisément sur la capacité spirituelle et intellectuelle que les hommes juifs ont déclaré être leur spécialité... La prouesse intellectuelle plutôt que physique est la valeur déterminante de la valeur du mâle juif sur sa place dans la hiérarchie. »* [Schneider, p. 294]

Lors d'une recherche d'aide caritative auprès de la Fédération des philanthropies juives pour aider les enfants juifs handicapés mentaux d'une institution appelée Willowbrook qui était en train de fermer ses portes, deux chercheurs ont été perturbés par la réponse officielle de l'organisation juive. David et Sheila Rothman écrivent que *« troublée par la situation critique des résidents juifs de Willowbrook, la Fédération a nommé un comité chargé d'étudier les raisons pour lesquelles les Juifs, qui étaient généralement en première ligne pour fournir des services, [étaient] ...dans ce domaine, derrière les autres confessions. (La réponse fut que 'l'accent mis par le judaïsme sur la réussite intellectuelle tend à démarquer plus nettement les retardataires juifs des autres Juifs') ».* [parenthèses de l'auteur : Rothman, p. 159]

Selon l'érudit juif américain Charles Silberman, *« il est extraordinairement difficile pour les Juifs américains d'effacer [leur] sentiment de supériorité... quels que soient leurs efforts pour le supprimer. »* [Silberman, p. 80] *« Les Juifs éprouvent toujours un sentiment de supériorité »*, a écrit Marshall Sklare, *« bien que ce soit plus dans les domaines moral et intellectuel maintenant que dans le domaine des affaires spirituelles... Quitter le groupe (d'identité juive) devient une menace psychologique : une telle démarche n'est pas considérée comme un progrès mais comme un renoncement à une prétention de supériorité. »* [Silberman, p. 81]

*« Le Juif qui s'est coupé de sa religion traditionnelle* », a écrit J. O. Hertzler, *« ...et qui est devenu agnostique ou athée, est toujours considéré comme un Juif et tient probablement encore, inconsciemment, à l'esprit tribal de supériorité, même s'il n'observe plus les minuties du cérémonial. »* [Hertzler, p. 68] Dans une étude sur les juifs nés dans l'Israël moderne, Herbert Russcol et Margarit Banai constatent l'auto-identité juive traditionnelle dans l'arrogance hautaine répandue chez ceux de l'État juif :

*« Mais il y a une raison plus profonde, qui explique peut-être son chauvinisme : le sentiment juif inné et autocongratulant de supériorité. Réelle ou imaginaire, cette supériorité exaspère toujours le Gentil. Privé de patrie, vilipendé, le Juif a tourné son regard vers l'intérieur et s'est nourri de son arrogance spirituelle. Il se blottit dans des ghettos et se réjouit de ses quatre mille ans d'isolement, de son unicité. »* [Russcol/Banai, 1970, p. 173]

En 1984, Mordechai Nisan, conférencier à l'Université hébraïque de Jérusalem, a publié un article dans *Kivvunim*, le journal du Congrès sioniste mondial. Nisan y proclame que :

*« S'il est vrai que les Juifs constituent un peuple particulier, ils sont néanmoins désignés comme une 'lumière pour les nations'. Cette fonction est imposée aux Juifs qui s'efforcent d'être une aristocratie active parmi les nations, une nation qui a des racines historiques plus profondes, une obligation spirituelle plus grande, des normes morales plus élevées et des capacités intellectuelles plus puissantes que les autres. Cette vision qui diverge de l'approche égalitariste largement acceptée, n'est pas du tout basée sur une hostilité arbitraire envers les non-juifs, mais plutôt sur une compréhension existentielle fondamentale de la qualité de peuple juif. »* [Harkabi, p. 153]

*« Ainsi »*, dit Yehoshafat Harkabi, *« le concept du 'peuple élu' en tant qu'aristocratie sanctionne le traitement inégal et discriminatoire des non-Juifs. »* [Harkabi, p. 153]

Alan Dershowitz évoque ses sentiments concernant son identité juive lorsqu'il était un étudiant en droit à Yale :

*« Quand je suis rentré chez moi pour les fêtes juives, j'ai parlé à mes parents des brillants professeurs de Yale : Goldstein, Pollack, Bickel, Skolnick, Schwartz. Puis je leur ai parlé du plus brillant de mes professeurs : Calabresi. Sans hésiter, ma mère a demandé : 'C'est un Juif italien ?' En colère, j'ai répondu : 'Ne soyez pas si borné. C'est un catholique italien. Tous les gens intelligents n'ont pas besoin d'avoir du sang juif'. Plusieurs mois plus tard, j'ai appris que Guido Calabresi descendait en fait de juifs italiens. »* [Dershowitz, p. 50]

Ronald Brauner, également juif, fait part de ses sentiments après avoir lu un livre du Dr Oliver Sacks : *« À vrai dire, au fur et à mesure de ma lecture, mon chauvinisme s'est également manifesté, comme toujours. Ce type est formidable ! Son livre est l'un des meilleurs que j'aie jamais lus ! Sa perspicacité et sa*

*sensibilité sont remarquables ! Comment une seule personne peut-elle être aussi brillante, aussi précise, aussi profonde ? ...il doit être juif ! (cela vous arrive à vous aussi, parfois, n'est-ce pas ?) ...[Mais] en fin de compte, malgré un talent, une perspicacité et des capacités sublimes, une personne ne peut pas 'tout avoir' tant que sa composante juive n'est pas intégrée dans son travail. D'une manière ou d'une autre, chacun de nous est tenu de refléter sa judéité dans ce qu'il fait. »* [Brauner, R., p. 35]

Virginia Dominguez, un professeur américain invité en Israël, a écrit en 1989 que :

*« Qui est juif a de l'importance. Je doute fort d'être la seule non-juive à avoir découvert, alors qu'elle visitait ou vivait en Israël, que de nombreuses personnalités de renommée internationale, telles que des vedettes de cinéma, des artistes, des écrivains, des scientifiques et des athlètes, dont l'identité religieuse et ethnique ne m'avait jamais effleurée, sont juives. Les médias israéliens soulignent leur identité juive à quelques exceptions près, dans des interviews ou des articles les concernant. Cette tendance à souligner la judéité de ces personnalités contraste avec le fait que, hors d'Israël, une référence similaire dans un journal non juif suscite l'accusation d'antisémitisme. »* [Dominguez, p. 127]

Norman Cantor, professeur à l'université de New York, affirme – avec une arrogance à couper le souffle – sur sa page de dédicace de *The Jewish Experience* (1996) qu'un *« monde sans Juifs est un monde dépourvu d'humanité »*. Cette insulte à l'égard de quiconque n'est pas juif – attribuant à tous les non-juifs un manque d'« humanité » – est réitérée dans son insistance ultérieure, dans le même livre, à dire que les juifs sont *« un groupe exceptionnellement supérieur, doté d'une indomptable volonté de créativité et d'accomplissement »* [Cantor, p. 311] et que *« le temps pourrait venir où la supériorité génétique des Juifs pourrait être discutée calmement... »* [p. 312]

Dans son autre récent ouvrage, *The Sacred Chain* (1994), une histoire des juifs, Cantor réitère sans cesse sa thèse narcissique pour comprendre son propre peuple, et certainement lui-même : leur supériorité génétique sur les autres.

*« Une fois les Juifs émancipés, trop de jeunes Juifs aux capacités supérieures n'ont pas pu trouver dans la société et l'économie des places adéquates pour l'exercice de leurs talents. »* [p. 277]

*« Les Juifs, une fois émancipés et dotés de possibilités de mobilité, étaient génétiquement si supérieurs que le capitalisme de marché ne pouvait accommoder une partie de cette espèce supérieure... »* [p. 277]

*« Les Juifs sont un peuple supérieur sur le plan intellectuel et tant que les gènes juifs existeront, l'impact extraordinaire que les Juifs ont eu au XX^e^ siècle se poursuivra indéfiniment. »* [p. 423]

*« Bien que des millions de Juifs aient transporté leur paupérisation est-européenne avec eux en Occident, leur littérature, leur intelligence native, leurs disciples moraux contrôlés par la religion et leur super qualité génétique en ont fait d'excellentes perspectives de mobilité ascendante dans la société occidentale. »* [p. 232]

*« La supériorité génétique des Juifs sera étendue et tant que ses porteurs seront individuellement libres et privilégiés de poursuivre leurs intérêts dans les domaines de la science, de la philosophie, de la littérature et des arts, des conséquences hautement avantageuses pour l'humanité s'ensuivront. »*

Ce ne sont pas les délires égocentriques d'un élément marginal lunatique il y a cent ans, mais ceux d'un éminent professeur juif d'aujourd'hui qui donne une voix actuelle à un vieux courant de l'idéologie juive dans un livre publié par un grand éditeur, HarperCollins.

Parmi les autres vieux narcissiques racistes juifs que Cantor fait ressortir dans *The Jewish Experience*, citons encore le célèbre érudit talmudique Maïmonide, qui déclare que *« Dieu nous a distingués du reste de l'humanité »* [p. 314], et un autre, Judah Halevi, qui, selon Cantor, *« était une sorte de nationaliste juif [qui] croyait non seulement en la supériorité du judaïsme, mais aussi en la qualité intrinsèquement supérieure des Juifs par rapport aux autres peuples »* [p. 316] (Halevi croyait, ajoute Arnold Eisen, en *« une capacité héréditaire héritée du peuple juif qui le préparait de manière unique à la réception de la révélation divine »*). [Eisen, p. 18]

Pourtant, Cantor semble partagé de manière ambiguë entre les valeurs polaires de l'universalisme humain et du racisme juif. Tout en se faisant le champion du racisme, il semble ailleurs le condamner :

*« Le racisme est lui-même une doctrine centrale du judaïsme traditionnel et de l'histoire culturelle juive. La Bible hébraïque est ouvertement raciste, avec tout ce qui est dit sur la semence d'Abraham, le peuple élu et Israël en tant que lumière pour les*

*autres nations. Dans leurs nombreuses prières, les Juifs orthodoxes remercient encore quotidiennement Dieu qu'il n'ait pas fait d'eux 'des êtres comme les autres peuples de la terre'. Si ce n'est pas du racisme, qu'est-ce que c'est ? »*

Pourtant, Cantor déclare dans le même livre ce qu'il considère apparemment comme une science objective, et non une manifestation du racisme même qu'il condamne :

*« Pourquoi les Juifs, en tant que groupe d'immigrants [en Amérique], ont-ils mieux réussi que les Irlandais ou les Italiens ? Peut-être était-ce dû à des gènes supérieurs innés, à une meilleure reproduction sélective. »* [Cantor, p. 389]

L'érudit juif contemporain, Raphael Patai, consacre plus de cinquante pages dans son ouvrage *The Jewish Mind* à revendiquer des preuves de la « prééminence juive » et de la supériorité intellectuelle sur les non-juifs. Il n'est pas surprenant que lorsque Patai suggère que les juifs sont **génétiquement** supérieurs aux autres en matière d'intelligence, il s'abaisse au point de citer ce qu'il doit inévitablement citer, la théorie des races de Hans Gunther, un National-Socialiste allemand, pour embellir un argument juif de *« survie du plus apte »*. Dans cette vision darwinienne et martyrologique juive, au cours des siècles, la sélection naturelle n'a favorisé que les juifs les plus intelligents dans un environnement Gentil hostile. [Patai, pp. 304-305]

Dans une théorie « scientifique » raciste visant à prouver la supériorité des juifs, Patai cite les savants Norbert Weiner, J.B.S. Haldane et Lewis S. Feuer parmi ceux qui suggèrent que, parce que l'Église chrétienne n'offrait une promotion lettrée qu'à ceux qui choisissaient une carrière religieuse incluant le célibat, les véritables cerveaux de la meute des Gentils se sont éteints. Un autre auteur juif, Nathaniel Weyl, explique cette théorie comme suit :

*« L'éminence intellectuelle des juifs est le résultat d'un processus de deux mille ans de sélection de l'intelligence... Si l'abolition du célibat des prêtres a donné aux pays protestants un avantage génétique sur les pays catholiques en ce qui concerne la puissance cérébrale, des facteurs institutionnels similaires ont donné aux juifs un avantage génétique sur les chrétiens. »* [Weyl, N., 1968, pp. 10-12]

La revendication insistante de la supériorité intellectuelle **génétique** des juifs sur les non-juifs apparaît de temps à autre dans les études juives. Le psychologue Benjamin Goodnick, par exemple, a même été déconcerté par un collègue juif, Peter Gay (l'un des biographes de Sigmund Freud) et sa résistance aux revendications de supériorité génétique juive. Goodnick dit que :

*« On a tendance à se demander pourquoi Gay insiste sur la question de la judéité. Il semble profondément troublé par le fait que les Juifs puissent être différents des autres et résiste avec force '...à la notion insoutenable que les Juifs sont par nature plus intelligents que les autres personnes'. Son point de vue est étrange, d'autant plus qu'il reconnaît que 'l'histoire est une bataille darwinienne'. Une brève étude de l'histoire juive aurait suggéré que les persécutions et les décimations du peuple juif au cours des millénaires ont inévitablement conduit à la survie du plus apte. Il semblerait que Gay n'ait pas saisi l'occasion de noter, par exemple, le nombre disproportionné de lauréats juifs du prix Nobel... »* [Goodnick, p. 108]

Cette insistance des juifs sur leur supériorité sur les autres – aussi sécularisée soit-elle – puise ses racines dans l'ancienne mythologie du peuple élu de la religion judaïque. Selon Eva (Etzioni) et Zvi Halevy :

*« Cet élément du judaïsme [l'idée du peuple élu] peut être peu attrayant pour ceux qui se targuent de valeurs universalistes modernes ; et si on le considère sous un angle défavorable, on peut soutenir qu'il s'agit d'un dogme quasi-raciste. Il n'est probablement plus acceptable dans sa version originale pour la plupart des Juifs modernes non orthodoxes. Sous une forme modifiée, moins évidente et moins explicite, cependant, elle continue probablement à exercer une influence perceptible sur l'image que les Juifs ont d'eux-mêmes, et sur la conception qu'ils ont de leur place dans le monde moderne. »* [Halevy, pp. 60-61]

Ces auteurs juifs affirment en outre que les juifs modernes continuent de faire preuve d'une « compulsion » à se prouver leur supériorité par rapport aux autres, concrétisant ainsi, sous une forme quotidienne au moins pratique – sinon religieuse – le dogme du peuple élu. Cette arrogance intrinsèque des juifs, qui fait partie de leur identité communautaire, a souvent été remarquée et commentée par des non-juifs irrités à travers l'histoire, et parfois par les juifs eux-mêmes. Elle est parfois admise (rarement en public) par les penseurs juifs comme un

facteur majeur dans une véritable **sollicitation** de l'animosité et de l'hostilité des autres. Il existe une tendance marquée, écrit C. G. Schoenfeld, *« de certains Juifs à faire preuve de ce que l'on pourrait décrire comme une sorte de vanité ou d'arrogance intellectuelle. Comme l'a dit Ernest Jones [un autre biographe de Freud], 'certains Juifs font preuve d'un curieux 'complexe de supériorité' en ce qui concerne la puissance cérébrale'. Et cette apparente vanité ou arrogance semble si facilement provoquer des réactions hostiles que certains psychanalystes pensent que c'est là son but premier [bien qu'inconscient] – qu'en bref, la fonction psychique de base servie par cette apparente arrogance est d'aider à satisfaire des besoins masochistes inconscients. »* [Schoenfeld, p. 28]

Masochisme ou non, antisémitisme conscient ou non, l'animosité engendrée à l'égard des juifs qui se croient meilleurs que quiconque a toujours servi à aliéner davantage ces derniers, tout au long de l'histoire, des sociétés dominantes dans lesquelles ils vivaient, ce que la littérature rabbinique orthodoxe a toujours jugé souhaitable.

Même en l'absence de justifications religieuses, génétiques ou même laïques et messianiques de la supériorité juive, elle perdure par sa propre force d'auto-propulsion. Selon Arnold Eisen, le romancier juif Philip Roth *« aurait pu parler au nom de nombreux Juifs américains lorsqu'il a noté en 1963 que, si la culture juive qui lui avait été transmise par ses parents était au mieux fragmentaire, il avait 'reçu dans son ensemble une psychologie qui pouvait être exprimée en trois mots : les Juifs sont meilleurs' ».* [Eisen, p. 135] *« J'ai toujours été conscient que j'étais juif »*, se souvient le chanteur Eddie Fisher, *« chaque minute de ma vie, j'étais conscient que j'étais juif... J'avais l'impression d'appartenir à un club très spécial et j'en étais fier. »* [Fisher, E., 1999, p. 9]

L'auteur juif Eric Kahler, sans intention apparente de sarcasme introspectif, se souvient que :

*« Un jour que je discutais du problème de l'antisémitisme avec le poète juif autrichien Richard Beer-Hofmann, il m'a dit : 'Je ne suis pas du tout étonné qu'ils nous détestent et nous persécutent. Mais ce que je ne comprendre pas, c'est pourquoi ils ne sont pas davantage émerveillés par nous ?' »* [Kahler, E., 1967, p. 1]

La notion selon laquelle les juifs sont intellectuellement supérieurs aux non-juifs s'inscrit dans une longue histoire de développement raciste dans la communauté juive. Pendant des centaines d'années, par exemple,

en Europe de l'Est, les enfants juifs ont été socialisés à cette idée. Les érudits juifs Zborowski et Herzog font remarquer que *« Une série de contrastes s'installe chez l'enfant [juif], qui grandit en considérant certains comportements comme caractéristiques des Gentils. Chez les Juifs, il s'attend à trouver l'accent mis sur l'intellect, le sens de la modération, le culte des valeurs spirituelles, la culture d'activités rationnelles, orientées vers un but, une 'belle' vie de famille. Chez les Gentils, il cherche le contraire de chaque élément : l'accent sur le corps, l'excès, l'instinct aveugle, la licence sexuelle et la force impitoyable. »* [Zborowski, p. 152]

Ne s'agit-il pas là de la quintessence des stéréotypes de tout raciste à l'égard des autres, les considérant comme de véritables bêtes ?

Il y a bien sûr d'autres facettes à l'arrogance juive, une par laquelle la tradition juive blâme commodément les Gentils même pour les excès incivils de leur propre moi psychologique (juif). Rudolph Loewenstein écrit que :

*« Le comportement ostentatoire, condescendant et arrogant de certains Juifs est une autre source d'irritation pour les Gentils, car il contient des éléments déguisés d'hostilité qui sont reconnus comme tels aussi bien par les Juifs que par les Gentils. Ces Juifs qui ont réussi essaient de compenser toutes les humiliations qu'ils ont subies dans le passé, non pas parce qu'ils étaient pauvres mais parce qu'ils étaient Juifs. C'est en quelque sorte une tentative de réhabiliter l'ensemble du peuple juif à travers leur propre réussite. »* [Loewenstein, p. 130]

Un terme courant pour désigner le caractère « poussif » de l'arrogance juive provient de leur propre culture : il existe un mot yiddish pour le désigner – *chutzpah*. Alan Dershowitz romance ce terme :

*« Pour l'auteur de la chutzpah, cela signifie audace, assurance, volonté d'exiger ce qui est dû, de défier la tradition, de défier l'autorité, de faire sourciller. Pour la victime de la chutzpah, cela signifie du culot, de l'audace, de la suffisance, de l'arrogance, de l'exigence hypocrite. Tout dépend de votre perception des choses. »* [Dershowitz, p. 18]

Jacob Neusner considère que la racine de l'auto-compulsion juive avec le concept de leur supériorité collective trouve son origine dans son opposé psychanalytique :

*« Être juif, c'est être différent. Être juif n'est pas aussi bien qu'être Gentil. Le père, pour qui la culpabilité est déjà présente, est juif et [a] un enfant. La culpabilité normale des premières années d'école peut donc se transformer en haine du père – ou bien elle peut produire une haine de soi comme substitut à la haine du père. »* [Neusner, p. 56]

La haine des juifs est plus familièrement réorientée par Michael Lerner :

*« L'hostilité envers les non-juifs a évolué vers une culture distincte d'anti-goyisme. Ce n'est un secret pour personne que les Juifs dénigrent les non-Juifs dans leur dos. Certains Juifs se vantent de les avoir trompés en affaires, d'autres les évitent socialement. »* [Lerner, *Goyim*, p. 430]

Clement Greenberg, dans un article intitulé « Self-Hatred and Jewish Chauvinism », écrit que *« le chauvinisme, ou le nationalisme enragé, est, selon l'histoire, un moyen de compenser un sentiment d'échec collectif... C'est au moment où il goûte pour la première fois au succès qu'un peuple trouve le courage de commencer à compenser activement son sentiment d'infériorité – généralement par l'arrogance et l'éloge de soi ».* [Greenberg, pp. 427-428] Tout le discours actuel sur la *« fierté juive »* et les *« Juifs fiers »*, affirmait en 1995 l'universitaire israélien Boas Evron, *« ...est l'expression pathétique d'un sentiment désespéré qu'il n'y a pas de quoi être fier. »* [Evron, p. 114]

En abordant l'élitisme juif, Kenneth Clark souligne dans un périodique juif que :

*« L'hypersensibilité au sujet de la judéité chez les Juifs peut prendre de nombreuses formes, y compris la préoccupation constante du problème racial et religieux, un besoin apparemment compulsif de discuter des problèmes et des difficultés du peuple juif même dans des situations où ils ne sont pas pertinents ; et la tendance à relier presque tout problème ou évènement social aux problèmes des Juifs. Une autre manifestation de l'hypersensibilité protectrice semble être la tendance de certains juifs à perpétuer l'hypothèse de la supériorité du peuple juif et à expliquer les persécutions des juifs à travers l'histoire comme la preuve du ressentiment et de l'envie que les Gentils nourrissent à l'égard de la supériorité juive... »* [Clark, p. 123]

Dans les années 1920, un poète juif polonais, Antoni Slominski, faisait remarquer que *« je connais très peu de Juifs qui ne sont pas convaincus de*

*la supériorité de la race juive. Pour cette raison, cette nation... ne laisse même pas passer le plus petit des reproches... Ces Juifs qui se plaignent du manque de tolérance des autres sont les moins tolérants. »* [Piotrowski, p. 39]

*« La montée du nationalisme juif depuis le début du siècle »*, écrivait William Zuckerman dans le *Jewish Newsletter* en 1960, *« [a] violemment [fait basculer le pendule] de l'autocritique à l'orgueil de soi, à la suffisance et au sentiment de supériorité. La presse, la chaire et les agences de défense juives sont constamment occupées à dire aux Juifs combien ils sont intelligents, talentueux et généreux, combien de médecins, de scientifiques, d'auteurs et de musiciens célèbres ils produisent, et aux centaines de millions de dollars au moyen desquels ils contribuent à aider leurs frères en Israël. Cette insistance constante sur l'accomplissement juif se traduit par un chauvinisme morbide qui est aussi désagréable pour les autres qu'il est nuisible pour les Juifs. »* [Zuckerman, p. 68]

En 1993, la psychologue et auteur juive Judith Sills s'est plainte que les juifs portent avec eux un *« excès de bagages »* psychologique, défini comme des préoccupations de *« matérialisme et de supériorité. »* Le *Jewish Exponent* a noté que :

*« Le matérialisme, dit-elle, amène les hommes juifs à nourrir une énorme colère les uns envers les autres, ce qui rend le mariage très difficile pour les adultes célibataires de notre communauté. La supériorité, l'envers de l'infériorité, crée de la mauvaise volonté parmi la majorité chrétienne, dit Sills, parce qu'elle est exprimée de manière insultante : 'Je suis spécial. J'ai de la valeur. Je suis meilleur que vous. Je suis un Juif et tu es un goy. Je suis le 'peuple élu'. Je fais partie de cette tribu spéciale. Tu es un shiksa. »* [Teitelbaum, L, p. 1x]

*« Le complexe de supériorité juif »*, observe l'auteur juif James Yaffe, *« peut comporter un élément de belligérance. Il ne suffit pas au Juif de se sentir supérieur au Gentil ; il doit le faire savoir au Gentil... »* [Yaffe, J., 1968, p. 67] *« ...Tôt ou tard, la plupart des Juifs avoueront – avec hésitation, en s'excusant, sur la défensive – qu'ils pensent effectivement que les Juifs sont plus intelligents que les autres... Cette fierté a des racines profondes dans la tradition juive ».* [Yaffe, J. 1968, p. 221] Toujours aussi fort en 1994, Benjamin Ginsberg note que *« les Juifs se considèrent souvent, secrètement ou non, comme moralement et intellectuellement supérieurs à leurs voisins [...] un synonyme yiddish d'abruti ou de crétin est 'goyischer kopf', c'est-à-dire quelqu'un qui pense comme un non-Juif. »* [Ginsberg, p. 8]

L'animateur de talk-show Larry (Zieger) King a un jour fait remarquer : *« le maire de New York, Ed Koch, représente beaucoup de choses que je n'aime pas chez les Juifs. Un ego incroyable. Chaque phrase commence par 'je'... Cette effronterie ».* [Simons, p. 138] Divers juifs très en vue correspondent à ce type. La députée démocrate de New York, et féministe bien connue, Bella Abzug, par exemple, avait la réputation d'être *« grossière et odieuse ».* Barry Gray (né Bernard Yaroslaw), de la station de radio WMCA à New York, était *« effronté, abrasif [et] opiniâtre. Il était le titan du talk-show que les auditeurs aiment à détester, et il était toujours là [en 1973] après plus d'un quart de siècle derrière le micro ».* [Blackwell, E., 1973, p. 2, 208]

*« Un Juif, déclare le vieux folklore yiddish, est composé de vingt-huit pour cent de peur, de deux pour cent de sucre et de soixante-dix pour cent de nerfs. »* [Kumove, S., 1985, p. 44]

*« Offrez un trajet à un juif et il vous jette de votre propre voiture. »* [Kumove, S., 1985, p. 45]

*« Indépendamment de ce que les Juifs font pour gagner leur vie »*, déclare Gerald Krefetz, *« et ils semblent tout faire, de la direction de la plus grande entreprise chimique des États-Unis à l'exploitation de trois établissements de vente au détail sur quatre à New York, ils semblent penser que leurs activités sont prestigieuses. Cette fierté est peut-être trompeuse mais elle... sert bien les Juifs. En ayant une haute opinion d'eux-mêmes, ils étendent leurs capacités et embellissent leur vanité. L'humilité n'est pas un trait de caractère juif. »* [Krefetz, p. 18]

L'érudit juif Stephen Whitfield utilise la blague suivante, issue des milieux juifs, pour, comme il le dit, *« démontrer la signification de l'identité juive en Amérique »* :

*« Trois convertis à l'épiscopalianisme boivent ensemble dans leur country club chic, lorsqu'ils commencent à expliquer les raisons de leur abandon du judaïsme. 'Je me suis converti par amour', dit le premier. Voyant les regards dubitatifs de ses amis, il ajoute : 'Pas pour le christianisme, mais pour une fille chrétienne. Comme vous le savez, ma femme a insisté pour que je me convertisse'. 'Et je me suis converti pour réussir en droit', dit le second. 'Je n'aurais jamais été nommé juge fédéral si je n'étais pas devenu épiscopalien.' 'Je me suis converti parce que je pense que les enseignements du christianisme sont supérieurs à ceux du judaïsme', a ajouté le troisième. 'Qui*

*essayes-tu de tromper ?' répondit le premier homme avec force, 'Pour qui nous prends-tu – un couple de goyim ?' ».* [Whitfield, *American*, p. 73]

En fin de compte, il n'est vraiment pas difficile de comprendre d'où vient le sens normatif juif (même séculaire) d'un soi collectif d'élite. Comme le note l'*Oxford Dictionary of the Jewish Religion* :

*« La fréquente insistance biblique sur l'élection d'Israël a conduit à l'idée, que l'on retrouve également dans la littérature rabbinique ultérieure, qu'il y avait une excellence morale ou même raciale inhérente au peuple juif en tant que tel, et les références à la supériorité de ceux qui sont 'de la semence d'Abraham notre Père' abondent. Inévitablement, la doctrine de l'élection conduisait aussi à une vision ethnocentrique de l'histoire du monde. »* [Werblowsky, p. 158]

# 17

# AUTRES CONTRIBUTIONS JUIVES AUX COURANTS RACISTES MODERNES

Les théories raciales relatives à l'intelligence ont été particulièrement populaires à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ siècle, pour se terminer – nous l'aurions espéré – avec les abominations nazies de la Race des Seigneurs dans les années 1940. Fruit d'une vision du monde colonialiste et impérialiste, des universitaires respectés du monde occidental – dont des juifs – ont passé beaucoup de temps, au cours de ces décennies, à mesurer la taille du cerveau et les capacités du crâne de différents peuples, généralement dans le but de se placer au sommet de la pyramide humaine.

Selon Michael Marrus, *« ...la race fournit aux Juifs les moyens d'exprimer leur sentiment d'une identité juive distincte, un sentiment qu'il était difficile d'atteindre en d'autres termes, et qu'ils n'étaient pas toujours prêts à admettre eux-mêmes. »* [Marrus, p. 10] *« La race juive »*, écrit, Ben Mosche, collaborateur d'un *Annuaire juif* de 1893 en France, *« n'est pas une race ordinaire, reconnaissons-le. Elle est douée d'un certain nombre de caractères divers... qui en font la plus remarquée et la plus enviée des familles humaines. »* [Marrus, p. 18] Hannah Arendt a relevé l'opinion de Benjamin Disraeli, le Premier ministre juif de Grande-Bretagne à la fin du XIX^e^ siècle, sur son héritage **racial** :

*« [Disraeli] était prêt à affirmer que le principe sémitique 'représentait tout ce qu'il y a de spirituel dans notre nature', que les vicissitudes de l'histoire trouvent leur solution principale – tout dans la race, qui est 'la clé de l'histoire' indépendamment de 'la langue et de la religion', car 'il n'y a qu'une chose qui fait une race et c'est le sang' et qu''il n'y a qu'une seule aristocratie, l'aristocratie de la nature' qui consiste en 'une race non mélangée d'une organisation de premier ordre'. »* [Arendt, p. 73]

L'un des penseurs les plus influents de la théorie d'une typologie criminelle de l'apparence physique est un juif italien, Cesare Lombroso

(1836-1909). Fondateur de la « science du droit pénal », Lombroso soutenait que la *« criminalité dégénérée »* s'exprimait dans les traits physiques (c'est-à-dire que les criminels ressemblaient à des criminels). Par exemple, selon Lombroso, on trouvait le même type d'oreilles chez *« les criminels, les sauvages et les singes. »* [Mosse, G., 1978, pp. 83-84] Lombroso écrit que les criminels ont tendance à être irrémédiablement *« nés pour le mal »* ; leur *« atavisme nous montre l'inefficacité de la punition pour les criminels nés »* et la société devrait *« les éliminer complètement, même par la mort. »* Il qualifie également de criminels des groupes entiers de personnes handicapées et affirme que *« presque tous les 'criminels-nés' souffrent d'épilepsie à un certain degré. »* Lombroso identifie les gitans en tant que groupe comme étant intrinsèquement criminels : *« Ils ont l'imprévoyance du sauvage et celle du criminel aussi ». « Les tueurs nazis »*, dit Henry Friedlander, *« ont utilisé le langage de Lombroso pour cibler les mêmes groupes de victimes, notamment les Tsiganes et les handicapés. Ainsi, les membres de l'appareil judiciaire envisageaient de tuer les criminels condamnés si leur 'forme physique ne méritait plus d'être appelée humaine'. »* [Friedlander, p. 3]

Un autre juif, Max Nordeau (1849-1923), ami de Lombroso et bras droit du leader sioniste Théodore Herzl, est le *« véritable vulgarisateur du concept de dégénérescence »*, défini par George Mosse comme *« ceux qui s'opposent aux méthodes scientifiques et à la morale de la classe moyenne ».* [Mosse, pp. 84-85] (Le livre de Nordeau, *Degeneration*, est dédié à Lombroso.) L'érudit juif Mosse soutient que Lombroso et Nordeau n'étaient pas des racistes, (?) *« mais leurs idées sont devenues un élément de base de la pensée raciste »* [Mosse, G., 1978, p. 86] Les travaux de ces deux hommes ont été récupérés par l'idéologie nazie et institutionnalisés contre les juifs.

Un médecin juif (et sioniste) du début du siècle, Felix Theilhaber, a publié des arguments selon lesquels la préservation de la race juive était ancrée dans la loi et l'éthique sexuelles juives, des limitations qui ont maintenu la procréation au sein de la communauté expressément juive : *« l'impératif catégorique du judaïsme ».* [Efron, p. 147]

En 1907, Eliot Auerbach, un médecin juif allemand, a soutenu que l'orientation vers la pureté raciale juive était enracinée dans la loi juive et que *« tout au long de leur histoire raciale, ce sont les Juifs eux-mêmes et non les autres peuples qui ont opposé la plus forte résistance au mélange racial ».* [Efron, p.

131] *« L'hypothèse d'Auerbach »*, dit John Efron, *« construite sur la prémisse mystique qu'il existait un instinct racial juif dont l'efficacité avait assuré l'exclusivité raciale et donc la pureté raciale juive, rappelait une grande partie de la littérature volkisch allemande diffusée par les groupes nationalistes (et autres antisémites). »* [Efron, p. 136] Auerbach a même utilisé des mots à la mode de défiance guerrière. Dans la lutte entre le nationalisme allemand et le nationalisme juif, a-t-il dit, *« ce sera la volonté contre la volonté. Et la volonté de vivre sera plus puissante que la volonté de sombrer. »* [Efron, p. 136]

Également influencé par les idées racistes en vogue à l'époque, un médecin juif autrichien, Ignaz Zollschan, publie en 1910 un ouvrage « sensationnel » dans lequel il affirme que *« la judéité est fondée strictement sur des critères biologiques »*. Sans les possibilités séparatistes du futur nationalisme sioniste, affirmait-il, les juifs allaient soit se dissoudre, soit, dans le cadre de mariages mixtes avec des non-juifs, être confrontés à une *« dégénérescence physique. »* [Traverso, p. 30]

Le célèbre socialiste allemand, Karl Kautsky, s'en prit à l'intérêt croissant de certains juifs pour les théories raciales, s'interrogeant avec sarcasme :

*« Si cette théorie [raciste] permet aux patriotes chrétiens teutoniques de se déclarer demi-dieux, pourquoi les patriotes sionistes ne l'utiliseraient-ils pas pour estampiller le peuple choisi par Dieu comme une race choisie par la nature, une race noble qui doit être soigneusement préservée de toute détérioration et contamination par des éléments étrangers ? »* [Efron, p. 124]

En Angleterre, Joseph Jacobs, un autre « scientifique racial » juif, a soutenu que *« l'activité cérébrale »* pouvait augmenter la taille du cerveau et que cela s'était vérifié chez les juifs qui avaient dû vivre grâce à leur esprit et à leur intelligence au milieu de la persécution des non-juifs au cours des siècles précédents. Jacobs a donc affirmé que la capacité cubique des crânes juifs était *« plus grande que celle de leurs voisins »*. L'une de ses études, par exemple, prétendait prouver que, en moyenne, les juifs ont 4 % de *« capacité cérébrale »* de plus que les Bretons et 2 % de plus que les Écossais. [Efron, pp. 86-88]

Les Hottentots du tiers-monde et autres étaient couramment considérés par les théoriciens raciaux Gentils comme des rustres sans

cervelle, mais les juifs – qui ont un tel impact économique et culturel dans les pays occidentaux – étaient moins aisément considérés comme des écervelés. Même les observateurs Gentils hostiles n'avaient d'autre choix que de leur accorder un certain degré de respect. Diverses thèses ont été inventées pour expliquer les réalisations juives (tant par des non-juifs que par des juifs) en termes héréditaires, se concentrant souvent sur les « traits » présumés de leur remarquable assimilation « parasitaire » dans les pays d'accueil, le darwinisme social où seuls les juifs les plus intelligents ont survécu à la guerre où seuls les juifs les plus intelligents ont survécu à l'hostilité des Gentils à leur égard au cours des âges, ou une hybridation génétique de métissage séculaire de l'élite savante au sein de la communauté juive.

Sander Gilman, un universitaire juif, a soutenu en 1996 que *« le mythe de l'intelligence supérieure des Juifs trouve son origine dans l'ère du racisme biologique. Il fait partie de la discussion sur les Juifs en tant que catégorie raciale ».* Comme Gilman le note abondamment, il y a certainement eu un déluge de spéculations académiques sur le sujet, tant de la part des Gentils que des juifs, pendant un certain nombre d'années, mais Gilman – suivant le scénario standard *« les Juifs comme victimes accomplies »* – place l'**origine** de ce mythe entièrement entre les mains des Gentils à la fin du XIX$^{e}$ siècle. Il est vrai que les écrivains nazis et les juifs fiers (ou inquiets) ont spéculé sur la relation entre l'intelligence des juifs et leurs réalisations sociales, économiques et culturelles, mais cette obsession de la « supériorité » innée et de la distinction « raciale » est plus ancienne encore que le religio-nationalisme juif et sa fondation tribale en tant que peuple élu.

Mordechai Kaplan, fondateur du mouvement reconstructionniste dans le judaïsme, suggère que la préoccupation des juifs modernes pour leur supériorité communautaire auto-perçue sur les autres reflète en réalité un malaise d'insécurité. Il écrit que :

*« Pour le Juif moderne qui se targue que les Juifs sont le peuple élu, cette croyance s'exprime, pour l'essentiel, en scrutant chaque nouvelle, des feuilles de sport aux colonnes financières, à la recherche d'histoires de réussite de Juifs qui pourraient servir à mieux conforter sa fierté dans le sentiment d'infériorité que lui impose sa position de Juif. »* [Kaplan, p. 94]

Tout récemment, en 1990, Miles Storfer, un chercheur juif, (dans son livre publié par Jossey-Bass, un éditeur universitaire respecté) fait référence aux racines du peuple élu pour justifier la supériorité intellectuelle (et morale) des juifs. Selon sa thèse, *« même si l'intelligence humaine est principalement une fonction de l'hérédité »* [Storfer, p. xiv] et qu'*« **un pourcentage exceptionnellement élevé de personnes juives... obtient des résultats proches du niveau du génie** »* dans les tests d'intelligence, [souligné par Storfer, p. 320] les autres peuvent augmenter leur QI de quelques degrés s'ils suivent le modèle juif d'éducation des enfants :

*« Quel scénario optimiste ce modèle juif offre à la race humaine ! Si les principes de développement de l'enfant employés par la famille juive peuvent générer une telle* ***multiplication du taux de génie productif****, [c'est Storfer qui souligne] alors la compréhension et l'utilisation de cette connaissance pour l'amélioration de toute l'humanité pourraient et devraient être considérées comme une opportunité en or – non seulement une opportunité de développer une future population de personnes hautement intelligentes mais, plus important encore, une opportunité d'utiliser ces dons accrus d'intelligence pour promouvoir les types de réalisations illustrées par la mission juive. »* [Storfer, p. 330]

L'esprit paroissial, chauvin, égoïste, messianique et parfois raciste de Storfer s'exprime dans tous les domaines du discours juif, du religieux au politique. Shalom Carmy, par exemple, a fait remarquer à son auditoire d'érudits juifs de 1992 un apparent truisme interne :

*« L'honnêteté, la fidélité, la modestie, la conscience, le courage, l'altruisme, l'amour ne sont pas inconnus dans le monde des gentils, passé et présent. Le fait que ces qualités aient survécu et parfois même prospéré est largement dû à l'insertion du peuple juif dans l'histoire. »* [Carmy, p. 45]

Après que la culpabilité indirecte de l'armée israélienne ait été établie dans le massacre, en 1982, de centaines de réfugiés palestiniens dans des camps de réfugiés libanais, le rabbin Walter Wurzberger, ancien président du Conseil rabbinique d'Amérique, a fait part de son choc, faisant publiquement remarquer que *« nous sommes le peuple qui a établi les normes de la morale ».* [*Jewish Week*, 10-11-82]

Ignorant complètement les essences narcissiques et égocentriques de la tradition et de la loi religieuse juives, même un idéologue de gauche comme Michael Lerner ne peut s'empêcher de se répandre en messianisme juif élitiste :

*« Le rêve universaliste d'une transformation et d'une guérison du monde, cette croyance que la paix et la justice ne sont pas destinées au ciel mais sont des nécessités de ce monde pour lesquelles il faut se battre, est la tradition culturelle et religieuse particulariste des Juifs. »* [*Tikkun*, v.1, no. 1]

Pendant ce temps, l'un des opposants idéologiques (politiques) de Lerner, l'extrémiste de droite israélien Yehuda Etzion, l'un des cerveaux derrière un complot de 1984 visant à faire exploser le Dôme du Rocher de Jérusalem (le troisième sanctuaire musulman le plus sacré au monde) pour inaugurer une guerre mondiale planifiée, le chaos international et la rédemption juive, souscrit également à la conception juive d'une « communauté de destin » :

*« Pour les Gentils, la vie est principalement une vie d'existence alors que la nôtre est une vie de destinée, la vie d'un royaume de prêtres et d'un peuple saint. Nous existons dans le monde afin d'actualiser la destinée. »* [Sprinzak, p. 258]

Pour beaucoup trop de juifs, toutes les qualités précieuses de leurs capacités humaines sont arc-boutées dans leur esprit autour du fait qu'ils sont juifs. Will Herberg proclame fièrement que :

*« Le socialiste juif, lui aussi, révèle les origines messianiques de l'impulsion qui l'anime et, en effet, rattache souvent son 'idéalisme' à une 'éthique juive', tout comme le savant ou le scientifique juif trouvera sa préoccupation intellectuelle tout à fait naturelle au vu de la 'tradition juive d'apprentissage' et du 'zèle juif pour la vérité'. J'ai moi-même entendu des dirigeants syndicaux juifs, des hommes éloignés de la foi et de la pratique du judaïsme, expliquer confidentiellement que leur 'progressisme' était en quelque sorte la conséquence de leur judaïsme. Ces choses sont des questions d'expérience commune, et je n'ai pas encore trouvé un Juif qui, d'une manière ou d'une autre, ne manifeste pas ce sentiment profond de 'différence' et de vocation spéciale. »* [Herberg, p. 275]

Des versions de l'arrogance messianique sont exposées par les juifs de toutes les convictions politiques, partout, internationalement, parlant

même de leur mythologie de victimisation en Russie et en Europe de l'Est. Dans ce contexte, Israël Shahak écrit que :

*« Toute la propagande raciste sur le thème de la prétendue supériorité de la moralité et de l'intellect juifs (dans laquelle de nombreux socialistes juifs ont joué un rôle de premier plan) est liée à un manque de sensibilité pour la souffrance de la majeure partie de l'humanité qui a été particulièrement opprimée au cours des mille dernières années – les paysans. »* [Shahak, p. 53]

Même Michael Goldberg, un universitaire qui plaide de manière incisive pour une réévaluation des mythes de la victimisation juive, ne peut lui-même se défaire de ce chauvinisme millénaire. Goldberg fait remarquer de manière critique que les juifs qui se plaignent du fait que les non-juifs considèrent l'État moderne d'Israël comme une norme morale plus élevée que les autres nations sont sur un terrain glissant, puisque la vision actuelle des juifs sur eux-mêmes est censée affirmer cette norme morale plus élevée de toute façon. Mais après cet aperçu ironique, Goldberg fait sien tout le mythe arrogant de la supériorité et de la séparation des juifs – et le gonfle même jusqu'à son odieux paroxysme, affirmant :

*« En dernière analyse, être membre de la Maison d'Israël [c'est-à-dire des juifs], c'est avoir un air de famille avec son parent le plus vénéré et le plus aimé, Dieu. Être membre de la communauté d'Israël, c'est n'avoir de ressemblance avec aucune autre communauté sur terre. »* [Goldberg, p. 149]

L'expression curieuse de toutes les proclamations de la supériorité des juifs sur les autres, (même lorsqu'elle se cache sous sa forme la plus supposée bienveillante selon laquelle **ils** ont accordé à l'humanité la possibilité de la droiture, de la justice et de l'universalisme) est une garantie absolue d'invoquer un sentiment anti-juif chez les non-juifs. Les Gentils n'aiment pas – et n'aimeront jamais – être systématiquement méprisés, dégradés et insultés par les juifs, qui se positionnent comme une caste spéciale à tout bout de champ, aujourd'hui et historiquement. Une curiosité supplémentaire est que le fondement d'une autocélébration juive endémique présente également un chauvinisme intra-juif. Dans le domaine de l'intelligence, toutes ces affirmations sur la supériorité intellectuelle juive innée reposent sur la réussite visible liée au

statut des juifs dans divers domaines dans le monde occidental, ou lors des « tests scientifiques » qui mesurent les compétences exceptionnelles des **Ashkénazes** (juifs d'origine européenne). Les juifs qui ont vécu pendant des siècles dans le bassin méditerranéen, en Afrique du Nord et au Moyen-Orient (les sépharades, qui désignent techniquement les juifs espagnols, mais englobent familièrement les juifs d'« Orient »), et dans d'autres pays, et qui ont retrouvé ces dernières décennies leurs frères historiques dans l'Israël moderne, ne font jamais partie du scénario du « don intellectuel de Dieu à l'humanité ». En fait, les juifs sépharades (qui sont des citoyens de seconde classe, économiquement et autrement, en Israël) font piètre figure face aux ashkénazes dans les tests d'intelligence et autres mesures de réussite. Il n'est pas surprenant que ceux qui, en Israël, dictent les paramètres de mesure de l'« intelligence », et qui légifèrent dans tout le pays, soient des Ashkénazes.

En 1994, Richard Herrnstein, un juif, et son co-auteur non-juif, Charles Murray, ont publié un livre controversé, *The Bell Curve*, dans le but de ressusciter sous une nouvelle forme le vieil argument raciste et classiste selon lequel l'intelligence est héréditaire et que certaines « races » sont intrinsèquement plus intelligentes – et certaines, à l'inverse, plus stupides – que d'autres. Mais les auteurs sont particulièrement pointilleux sur la supériorité des juifs. *« Les juifs ashkénazes d'origine européenne »*, disent-ils, *« obtiennent des résultats plus élevés (en matière d'intelligence) que tout autre groupe ethnique »*. Ces juifs *« montrent constamment leur niveau de réussite disproportionné, généralement par ordre de grandeur, dans divers répertoires de réalisations scientifiques et artistiques. »*

Quelle pourrait donc être l'explication évidente de cet écart, en termes d'« intelligence », entre les Ashkénazes et les Séfarades (sans parler des non-juifs) ? Les deux groupes sont, soi-disant, d'origine commune ancienne en tant que juifs, les Sépharades du Moyen-Orient étant généralement encore plus proches de leurs origines raciales « sémitiques » que les Ashkénazes. Alors qu'est-ce qui les différencie ? L'Europe, bien sûr. Si l'on met de côté la possibilité que des motivations purement culturelles exprimées sous forme d'ambition, d'agressivité, d'opportunité, d'encouragement et d'autres traits de ce type puissent jouer un rôle majeur dans l'affichage de l'« intelligence » telle qu'elle est

liée à la réussite et mise en évidence par celle-ci, si l'on veut prendre au sérieux un argument en faveur d'une « supériorité juive (ashkénaze) » innée, l'explication doit porter sur le fait que A) les juifs ashkénazes se sont croisés pendant des centaines d'années avec des Européens et ont acquis des gènes européens, ou B) que les juifs ashkénazes se sont développés comme ils l'ont fait – intellectuellement ou autrement – en raison de conditions liées à la culture européenne environnante et/ou de l'influence qu'elle a exercée sur eux. Aucune de ces explications évidentes du « génie » juif n'est l'expression d'une supériorité juive ; le « sang » et/ou la culture européenne ont plutôt une part de responsabilité importante. Il n'est pas difficile de discerner que l'ensemble de l'argument expliquant une sorte de supériorité innée des juifs n'est pas soutenable. Si le simple fait d'être juif signifie que l'on est génétiquement « intelligent », qu'est-il arrivé aux Séfarades (les juifs les plus purement sémitiques), qui sont apparemment disposés « de manière innée » à être, intellectuellement, « comme les gens normaux » ?

Quels qu'ils soient à l'origine, il existe, en fait, des conséquences très négatives et des preuves de la séparation génétique des juifs du pool génétique européen non juif pendant de nombreux siècles. Les juifs ashkénazes présentent des incidences élevées d'une douzaine de maladies héréditaires. Se référant à la maladie de Tay-Sachs, Eve Glickman signale que *« la consanguinité des Juifs d'Europe de l'Est pendant des générations explique la lignée de la maladie. »* [Glickman, 1997, p. 45] Citant un article de recherche paru dans la revue médicale *Nature Genetics*, le *Baltimore Jewish Times* a suggéré que la communauté juive d'Europe de l'Est, isolée et en pleine expansion, *« a renforcé les mutations génétiques dans la population initialement petite – et homogène – en accumulant des gènes défectueux que les croisements auraient pu diluer ».* [Marcus, A., 1996, p. 62]

Les juifs ashkénazes ont une chance sur sept d'être porteurs du gène des maladies Tay-Sachs, Canavan, Gaucher (la maladie génétique juive la plus courante), Niemann-Pick ou la mucoviscidose. Les autres maladies génétiques présentes dans la population ashkénaze sont la dystonie, la mucolipidose 4 et la dysautonomie familiale. Si les deux partenaires, homme et femme, sont porteurs du même gène de la maladie, il y a une chance sur quatre que leur enfant développe la maladie, et une chance

sur deux qu'il soit porteur du gène. [Glickman, 1996, p. 45] Comme l'indique une étude de la revue *Nature Genetics*, les femmes juives d'origine ashkénaze *« ont également un risque beaucoup plus élevé de développer un cancer du sein héréditaire à début précoce ».* [Pr Newswire, 4-29-96] Au début des années 1980, le rabbin Joseph Ekstein a fondé le Dor Yeshorim Committee for the Prevention of Jewish Genetic Diseases, qui propose des programmes de dépistage pour les hommes et les femmes en âge de se marier dans la communauté hassidique orthodoxe. [Ostrer, H., 1996, p. 9]

L'auteur juif Dan Rottenberg souligne la consanguinité entre juifs à partir de la fin du XIX^e^ siècle :

*« Dans le passé, les Juifs ont épousé leurs proches parents plus souvent que le reste du monde. Une étude menée en Angleterre en 1875, par exemple, indiquait que 7,5 % de tous les mariages juifs anglais se faisaient entre cousins germains – une proportion qui était environ trois fois plus importante que celle des gentils. Les mariages de cousins germains et même d'oncles avec des nièces sont courants chez les Juifs et tout à fait légaux selon la loi juive. »* [Rottenberg, D., 1977, p. 47]

Compliquant encore plus les débats sur la généalogie juive, il y a même certains auteurs juifs – Alfred Lilienthal, A. N. Poliak (ancien professeur d'histoire juive médiévale à l'Université de Tel Aviv), et Arthur Koestler parmi eux – qui ont publié des arguments selon lesquels la plupart des Ashkénazes ne sont probablement même pas vraiment juifs racialement, ou du moins ont peu de gènes juifs en eux, et qu'ils descendent en grande partie de Turcs et de Slaves convertis au judaïsme : principalement les soi-disant Khazars du VIII^e^ siècle. *« Une partie substantielle »*, suggère Koestler, *« et peut-être même la majorité des Juifs d'Europe de l'Est – et donc de la juiverie mondiale – pourrait être d'origine khazare, et non sémitique. »* [Koestler, p.17] Un autre érudit juif, Paul Wexler, a écrit deux volumes dans lesquels il soutient même que – sur la base d'une analyse essentiellement linguistique – la plupart des Ashkénazes **<u>et</u>** des Sépharades ne sont pas d'authentique « souche » juive. Selon Wexler, même les sépharades sont *« principalement des descendants d'Arabes, de Berbères et d'Européens. »* [Wexler, p. 1-12] Dans ces recherches, Wexler suit le terrain d'autres érudits juifs qui recherchent

obsessionnellement des pedigrees juifs authentiques – généralement raciaux – en suivant des indices linguistiques.

*« Il est très probable »*, note l'érudit juif français Maxime Rodinson, *« –et l'anthropologie physique tend à le démontrer – que les habitants dits arabes de la Palestine (dont une majorité, d'ailleurs, sont des gens 'devenus arabes'), ont beaucoup plus de sang des anciens 'Hébreux' que la plupart des Juifs de la Diaspora. »* [Rodinson, p. 79]

Une tribu africaine peu connue, les Lemba, peut même faire valoir des revendications génétiques plus fortes quant au fait d'être juif que de nombreux juifs européens. Des tests scientifiques effectués sur des échantillons d'ADN ont révélé que les Lemba possèdent des marqueurs sur leur chromosome Y qui sont comparables à ceux des juifs de la caste des *cohanim* (la caste traditionnelle des prêtres juifs, un degré de judaïté qui ne peut être atteint, selon les règles orthodoxes, que par la naissance. Les noms de famille courants des *cohanim* dans le monde occidental sont Cohen, Kahn, Kaplan, Rapaport, Katz, Azoulay et Harunoff). Les Lemba, qui sont aujourd'hui majoritairement chrétiens, se considèrent néanmoins comme racialement juifs. La tradition Lemba affirme que leurs ancêtres ont émigré au Yémen, il y a 2 500 ans, avant de se rendre au Zimbabwe et en Afrique du Sud. [Hirschberg, P., 1999, pp. 30-32]

Dans le domaine médical, d'autres preuves génétiques concernant les juifs en général, et plus particulièrement les Ashkénazes, sont contradictoires. Alors que certains affirment que les empreintes digitales, les marqueurs enzymatiques et d'autres preuves génétiques indiquent un pool génétique commun, il existe également des preuves qui remettent en question la lignée raciale juive ashkénaze jusqu'à Abraham. *« Une déficience enzymatique génétiquement contrôlée, la G6PD »*, note Joshua Halberstam, *« est rare chez les Ashkénazes et les non-Juifs d'Europe de l'Est, mais fréquente chez les Juifs et les non-Juifs de la Méditerranée. Les Juifs ne semblent pas non plus liés par le sang. Les groupes sanguins sont répartis de manière variable dans le monde, et là encore, les Juifs représentent le plus fidèlement leur population d'accueil. »* [Halberstam, p. 76]

Si ces preuves – linguistiques et génétiques – sont ce qu'elles semblent être, pour de nombreuses personnes dans le monde qui se

disent « juives », leur important lien héréditaire avec Abraham en tant que membres de la race élue est illusoire, juste un autre des nombreux paradoxes de l'identité juive. Néanmoins, les convictions personnelles et communautaires sont des choses puissantes. Quoi qu'il en soit, l'obsession incessante du moi mythique, panjuif, distinct des autres, perdure et est bien reflétée dans cet appel passionné de 1925 à Chicago de Jacob Loeb, un éminent collecteur de fonds juif :

*« De l'obligation [d'un Juif] en tant que Juif, envers les Juifs, il n'y a pas d'échappatoire. Il n'y a pas d'échappatoire à son ascendance, il n'y a pas de refuge contre lui-même. Sa parenté avec son peuple est plus profonde qu'il ne le sait, plus profonde qu'il n'ose le reconnaître. Il est enchaîné à jamais au passé dont il est issu... Il s'agit d'une volonté des Juifs de porter le fardeau des Juifs. Il est terriblement important que nous sachions – que nous demandions, l'un à l'autre, 'Êtes-vous un Juif ?' »* [Loeb, dans Wirth, p. 277]

*« Il n'y a aucun moyen de cesser d'être juif »*, dit Charles Silberman, *« ...[parce que] le judaïsme se définit non pas comme une foi volontaire mais comme une communauté involontaire de destin. »* [Silberman, p. 70] Eugene Borowitz a même soutenu dans les années 1970 que les juifs se faisaient des illusions avec leur assimilation à la culture américaine. Borowitz affirmait que les juifs portaient des masques non juifs, se trompant eux-mêmes et trompant les autres. *« Nous ne sommes pas »*, écrivait-il, *« ...ceux que nous prétendons être. La vérité sur nous... est que nous sommes plus fondamentalement juifs que nous ne voulons l'admettre... Nous avons réprimé une identité intérieure. Le temps est venu de mettre fin à cette inauthenticité... Nous sommes juifs. »* [Borowitz, p. 10]

Tous ceux qui sont nés d'une ascendance juive, cependant, ne se précipitent pas à l'appel du Clan. Robert Moses, par exemple, un éminent urbaniste de la ville de New York, a menacé de poursuivre les éditeurs de l'*Encyclopédie juive* s'ils le mentionnaient dans leurs pages. [Silberman, p. 65] En 1930, un scientifique allemand réfugié, Karl Landsteiner, déposa une injonction contre son inclusion dans le *Who's Who in American Jewry*. [Whitfield, p. 12] Clifton Fadiman, la quintessence de l'« intellectuel juif » des années 1930 et 1940, *« a refusé pendant des années que le* Who's Who *l'inscrive comme juif »*. [Golden, H., 1973, p. 57]

*« Peu de cultures »*, écrit Amos Funkenstein, *« sont aussi préoccupées par leur propre identité et leur distinction que la culture juive. Elle a affirmé et réaffirmé son caractère unique dans tous les modes d'expression créative, et notamment dans la liturgie, qui comprend une action de grâce quotidienne au Créateur 'qui ne nous a pas faits comme toutes les nations du pays, et ne nous a pas établis comme les autres familles de la terre'. »* [Funkenstein, p. 1]

Ainsi, dans ce contexte, (l'avalanche sans fin d'égocentrisme juif et de revendications de supériorité à chaque tournant de l'histoire) il est amusant de trouver dans les pages de la revue *Judaïsm*, un Gentil qui se charge d'une partie du difficile travail d'apologie de la vision traditionnelle du monde juif pour ses éditeurs juifs. *« Il y a »*, dit le professeur non-juif, Bernard Harrison, (avec vraisemblablement un visage impassible), *« construit dans la structure même du Judaïsme, ce que je ne peux qu'appeler une certaine modestie épistémique que j'ai toujours trouvée à la fois charmante et admirable ».* [Harrison, p. 8]

# 18

# L'HOLOCAUSTE ET LE GÉNOCIDE (PT. 1)

*« Au lieu d'apprendre l'Holocauste à travers le grand prisme de l'histoire juive, de nombreux Juifs et non-Juifs d'Amérique apprennent maintenant l'ensemble de l'histoire juive à travers le prisme de l'Holocauste. »* [James Young, p. 304]

*« Le mythe de l'Holocauste enseigne que tout au long de leur histoire de persécution, les Juifs ont été irréprochables, leurs oppresseurs irrationnels. »* [Liebman et Cohen p. 33]

*« Ce n'est pas la vérité [sur les juifs à l'époque de l'Holocauste] qui me fait peur, mais la suppression de la liberté d'expression afin de protéger des mythes communautaires qui ne sont pas des mensonges mais des vérités rendues si sacro-saintes et non discutées qu'elles commencent à sentir le poisson. »* [Carol Oppenheim, auteur juif, p. 39]

*« De nombreux Juifs utilisent, sans vergogne, le massacre de six millions de personnes par le Troisième Reich comme preuve qu'ils ne peuvent pas être bigots – ou dans l'espoir de ne pas être tenus responsables de leur bigoterie. Il est exaspérant de s'entendre dire par un Juif dont vous savez qu'il vous exploite qu'il ne peut pas faire ce que vous savez qu'il fait parce qu'il est juif. »* [James Baldwin, romancier noir, p. 34]

*« Lié au succès du film au box-office est le fait que, précisément parce que la* Liste de Schindler *a été regardée par un grand nombre de personnes qui avaient très peu de connaissances préalables sur l'Holocauste, et dont on ne peut pas s'attendre à ce qu'elles en acquièrent beaucoup plus à l'avenir. Cette version spécifique de l'évènement peut rester la seule source d'information à son sujet pour beaucoup de ses téléspectateurs. »* [Omer Bartov, p. 46]

*« On peut douter que l'histoire soit le genre qui convienne aux écrivains qui sont si bouleversés par l'Holocauste et qui veulent pourtant le décrire. Il semble qu'une certaine forme d'expression fictionnelle puisse être plus adaptée que l'histoire pour ceux qui veulent répondre émotionnellement plutôt qu'historiquement à cette grande tragédie. »* [Richard Lucas, p. 222]

*« Les revendications fabriquées [juives] d'unicité pour leur propre peuple sont, après tout, synonymes de rejet et de déni de l'expérience des autres... Les fausses revendications narcissiques d'unicité sont jointes aux dénis brutaux et racistes des souffrances des autres, devenant les deux faces d'une même pièce. »* [David Stannard, p. 198]

*« Loin de moi l'idée de minimiser l'atrocité d'Auschwitz, où mon père et ma mère ont péri. Mais les larmes des autres ne comptent-elles pas ? »* [Maxime Rodinson, p. 9]

*« [L'Holocauste fut] à peine évoqué pendant les quelque vingt premières années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale ; puis, à partir des années 1970, [il devint] de plus en plus central dans le discours public américain – en particulier, bien sûr, parmi les Juifs, mais aussi dans la culture en général. Comment expliquer cette chronologie inhabituelle ? »* [Peter Novick, 1999, p. 2]

*« Le sujet historique réel [de l'Holocauste] lui-même est devenu quasi insignifiant par rapport à sa fonction politique contemporaine pour certains Juifs. »* [John Fox, membre non juif de la faculté d'histoire juive et d'études sur l'Holocauste à l'University College et au Jews College de Londres, 3-19-2000, p. 47-48]

La plus profonde des ironies est qu'Adolf Hitler et les nazis ont peut-être sauvé le judaïsme mondial de l'extinction. (Dans le cas des Hassidim juifs, Menachem Friedman note que *« paradoxalement, c'est la destruction de la juiverie d'Europe de l'Est au XX^e^ siècle qui a créé les conditions permettant la propagation de l'ultra-orthodoxie »).* [Heilman, S., 1992, p. 31]

À tout le moins, à en juger par les commentaires habituels des juifs sur leur situation en Europe il y a plus de cinquante ans, Hitler est responsable d'un renouveau juif spectaculaire. Avant la Seconde Guerre mondiale, de nombreux juifs étaient sur la voie lente mais régulière de l'assimilation, où qu'ils résident dans leur diaspora, en particulier en Europe occidentale, chaque génération s'éloignant de plus en plus des mythes séparatistes du passé juif. Les religions de toutes sortes continuaient à reculer et la raison d'être du judaïsme s'affaiblissait régulièrement, du moins dans certaines parties de la communauté juive. Cependant, avec l'arrivée au pouvoir du régime nazi, de nombreux juifs allemands (si l'on prend ce qu'ils disent pour argent comptant) s'étaient

éloignés d'un lien spécifiquement juif dans leur vie et ont été contraints de réexaminer leur identité. En 1935, par exemple, le critique littéraire allemand Jean Amery (Hans Mayer) se serait découvert juif dans un café viennois en lisant un journal sur les nouvelles lois nazies en la matière. De même, en 1938, le philosophe Ludwig Wittgenstein s'est rattaché à son identité juive perdue depuis longtemps à la suite des dictats nazis. Ils sont tous deux soudainement devenus juifs parce que Hitler l'a dit. [Traverso, p. 39] Même Albert Einstein a découvert son identité juive dans le contexte de la montée de l'antisémitisme politique en Allemagne en 1914. Il n'y avait rien en Suisse, dit-il, *« qui faisait naître en moi des sentiments juifs. Lorsque j'ai déménagé à Berlin, tout a changé. »* [Clark, p. 377] (En 1921, il aidait à collecter *« des fonds pour la cause sioniste d'une université hébraïque »*). [Rhodes, R., 1988, p. 173] *« Le compositeur Arnold Schoenberg et de nombreux autres juifs baptisés »*, note Nachum Gidal, *« déclaraient désormais publiquement leur retour au judaïsme. »* [Gidal, p. 425]

Sigmund Freud a témoigné, publiquement, de la même expérience :

*« Ma langue est allemande. Ma culture, mes réalisations, sont allemandes. Je pouvais m'identifier intellectuellement à l'Allemagne, jusqu'à ce que je remarque la croissance des préjugés antisémites en Allemagne et en Autriche allemande. Depuis lors, je préfère me dire juif. »* [Gay, Moment, p. 50]

En 1937, Alfred Siegel, un juif américain, écrit dans l'*American Israelit*e que :

*« Hitler a été pour moi un stimulant vivifiant. Dans les moments où il n'y a plus de flamme juive en moi et où j'ai très froid, je me réchauffe grâce à Hitler... Je sais que je ne devrais pas dire cela, mais... Hitler [m'aide] à remplir mon statut d'homme immortel... Que deviendrai-je quand il n'y aura plus d'Hitler et que personne ne mettra de flammes sous moi pour me réchauffer ? Que se passera-t-il si nous arrivons enfin à un monde dans lequel il n'y a plus d'antisémite et où tout le monde m'aime ? Qu'en sera-t-il de mes pauvres os de juif qui se refroidissent si vite sans stimulation ? Qui et quoi me tiendraient alors chaud ? – 27 mai 1937 »* [dans Goldstein, p. 115]

Pour les nombreux « idéologues » juifs d'aujourd'hui, écrivait Jacob Neusner, des décennies après Hitler, *« il n'y a pas de véritable choix d''être juif' si l'on naît juif. L'Holocauste impose qu'il n'y a pas d'échappatoire possible.*

*Hitler savait que vous l'étiez. »* [Neusner, *Holo*, p. 978] *« Les chambres à gaz d'Auschwitz »*, note Jonathan Sacks, *« ne faisaient aucune distinction entre les assimilateurs [juifs] et les traditionalistes, les croyants et les hérétiques, les athées et ceux de confession juive. »* De tels commentaires sont terriblement vrais, mais on oublie toujours de mentionner le fait troublant que la même vision globale selon laquelle les *« Juifs de naissance »* (peu importe ce qu'ils choisissent de croire) sont inéluctablement juifs est un concept intrinsèque à l'identité juive classique elle-même. Hitler n'a pas inventé l'idée qu'être juif est un pédigrée racial, souvent appelé aujourd'hui par euphémisme « communauté de destin ». Hitler ne suivait-il pas le même chemin que cette observation faite dans les années 1970 par Eugène Borowitz, un théologien juif : *« Être juif, c'est avoir un lien avec chaque autre juif – et savoir en quelque sorte comment le trouver. »* [dans Silberman, C., p. 76]

Quoi qu'il en soit, en tentant de définir racialement et d'anéantir le peuple juif, Hitler l'a régénéré. Cela est illustré par le célèbre plaidoyer du théologien juif Emil Fackenheim, qui a imploré ses compatriotes juifs de renouveler avec vigueur leur sens de la judéité. Le laisser s'affaiblir – après l'Holocauste – était désormais assimilé à une victoire posthume de Hitler. (Même pour les juifs mariés à des non-juifs, la descendance **juive** distinctive est souvent une question brûlante. Amy Sheldon, professeur féministe libérale, note que *« bien que j'aie eu de nombreux sentiments mitigés à l'égard du judaïsme traditionnel, il n'y a jamais eu aucun doute dans mon esprit que nos enfants seraient élevés comme des Juifs. Je ne peux pas finir ce que Hitler a commencé, ai-je dit à mon mari [non juif] avant notre mariage. »* [Sheldon, p. 82]

Nous voyons dans le dernier souffle de Hitler en 1945, la naissance d'Israël en 1948, et la conjonction de l'Holocauste et de l'État moderne d'Israël comme les piliers sacrés d'une identité juive renouvelée, ancrée dans la culpabilité, la peur, le ressentiment, l'hostilité et la rage. Cette identité n'a cependant pas pris forme immédiatement après la persécution des juifs par Hitler. Le statut de martyr des victimes des camps de concentration, l'héroïsation des survivants, peu importe ce qu'ils devaient faire pour vivre, l'accent mis sur une résistance juive exagérée contre les nazis, une adhésion plus profonde au tribalisme juif, et l'exploitation politique de l'Holocauste pour les mythes et les manipulations juives et israéliennes sont venus plus tard. Ce que l'on a

appelé « l'Holocauste », dit Edward Lilenthal, *« était souvent impossible à distinguer, dans les années d'après-guerre, des millions de victimes non combattantes dues aux bombardements terroristes des populations civiles, aux maladies épidémiques ou à la famine. La plupart des gens considéraient que cela faisait simplement partie de l'horreur de la guerre. »* [Lilenthal, p. 5]

En Israël, dans les premières années qui ont suivi l'Holocauste, les survivants juifs étaient même méprisés par les juifs israéliens qui les qualifiaient de « savonnettes » (c'est-à-dire des juifs faiblement passifs qui étaient passivement transformés en savonnettes par les bourreaux nazis, [Goren, p. 159] l'accomplissement de stéréotypes avilissants sur leurs compatriotes juifs). En 1973, Georges Tamarin note : *« Avec quel mépris, la jeunesse israélienne réagit à la prétendue pusillanimité des six millions de victimes des nazis ! »* [Tamarin, p. 115] L'Holocauste était un emblème de honte pour la juiverie, peu discuté, plus souvent évité. *« Même dans leur extraordinaire agonie »*, note Haïm Breseeth, *« les millions de Juifs européens n'avaient pas attiré la sympathie [en Israël] – une attente minimale de la part d'une importante communauté juive. »* [Breseeth, p. 196]

*« Rétrospectivement »*, dit Arye Carmon, *« il semble qu'une conjonction troublante ait évolué entre l'ampleur incompréhensible du mal nazi et les victimes qui ont été consciencieusement présentées comme un objet idéologique dont il fallait se dissocier. Cette conjonction peut expliquer la dualité de la culpabilité et de la honte qui a dépeint le deuil en Israël. »* [Carmon, p. 76] Une fille de survivants de l'Holocauste qui a été élevée en Israël a fait remarquer lors d'une conférence là-bas que :

*« Ce que je détestais et redoutais le plus quand j'étais enfant, c'était l'été. C'était le moment où les numéros [tatoués des camps de concentration] sur le bras de ma mère étaient là à la vue de tous et où les gens pouvaient savoir qu'elle était une survivante et faisait partie des gens méprisés. Des gens comme mes parents étaient méprisés en Israël, et j'avais honte d'eux. »* [Emmett, p. 147]

*« En 1947, un survivant juif des camps de concentration, Primo Levy, n'a pu intéresser qu'une petite presse obscure pour publier un récit de ses expériences et le livre a été peu remarqué. Même l'ouvrage d'Elie Wiesel sur l'Holocauste,* Night*, qui a eu une grande influence, n'a été publié en anglais qu'en 1960, après avoir été rejeté par vingt éditeurs. 'Nous avons cherché en vain dans les années 1950', dit Jacob*

*Neusner, 'ce que certains appellent la 'Holocaustomanie'».* [Neusner, *Stranger*, p. 84]

*« De nombreux Juifs élevés aux États-Unis dans le sillage de l'Holocauste »*, rapporte Melanie Kaye-Kantrowitz, *« l'ont vécu comme un secret de famille – planant, contrôlant, mais à peine mentionné, sauf en code ou en référence occasionnelle. »* [Brodkin, K., p. 141]

En 1961, seuls deux des 31 participants au symposium d'un grand magazine juif sur « la judéité et les jeunes intellectuels » ont mis l'accent sur l'impact de l'Holocauste sur leur vie. La même année, le thème d'un autre magazine juif important, « Mon affirmation juive », négligeait presque complètement l'Holocauste. [Linenthal, p. 8] Même en 1966, lorsque *Commentary* publia un forum sur la « croyance juive » dans ses pages, « l'Holocauste », remarque Nathan Glazer, *« ne figurait dans aucune des questions, ni, il faut le dire, dans les réponses ».* [Glazer, *American*, p. 172] Dans une collection d'interviews des années 1960 avec le Premier ministre israélien David Ben Gurion, *« le mot Holocauste n'apparaît jamais ».* [Sternberger, I., 8-15-95]

Le livre qui a d'abord suscité, puis approfondi, l'intérêt général pour les expériences particulièrement juives de la Seconde Guerre mondiale est *Le journal d'Anne Frank*, un volume qu'un romancier juif, Meyer Levin, a rendu célèbre presque à lui seul. Levin a insisté pour que le journal soit publié dans l'*American Jewish Congress Weekly* ; il a été publié en série dans le magazine juif *Commentary*. Doubleday a fini par le publier et Levin lui-même a annoncé son importance en première page du *New York Times Book Review*, ses rédacteurs n'étant pas informés de son propre « intérêt direct » – commercial et politique – dans cette histoire. [Blair, p. 3] Le volume s'est depuis vendu à plus de soixante millions d'exemplaires dans cinquante et une langues. [Whitfield, p. 72] (Avec de telles révélations, une honte et une culpabilité correspondantes sont apparues parmi les juifs de la diaspora et un besoin croissant d'expier leur propre péché d'avoir si peu fait pour aider les juifs d'Europe pendant l'ère hitlérienne. [Rubenstein, p. 24]) Le journal d'Anne Frank fait l'objet d'une telle publicité internationale que, selon David Goodman et Masanori Miyazawa :

« *Le Journal d'Anne Frank s'est vendu à plus de quatre millions d'exemplaires au Japon, soit plus que dans tout autre pays, à l'exception des États-Unis. Anne Frank est tellement appréciée au Japon que la première société japonaise à commercialiser des serviettes hygiéniques conçues spécialement pour les femmes japonaises s'est appelée Anne Co., Ltd. et a vendu son produit sous la marque 'Anne's Day' (Anne no hi), qui est rapidement devenue un euphémisme pour désigner les menstruations au Japon.* » [Goodman, p. 6]

La *Jewish Telegraphic Agency* a constaté la poursuite de la promotion populaire d'Anne Frank en 2001, un demi-siècle après sa mort :

« *Une mini-série de quatre heures, qui suit la vie d'Anne depuis ses jours heureux à l'école jusqu'à ses deux années de clandestinité à Amsterdam et ses derniers jours dans le camp de concentration, sera diffusée au niveau national sur ABC TV les 20 et 21 mai.*

*La 20th Century Fox développe un long métrage basé sur le* Journal d'Anne Frank.

*Une nouvelle édition du journal, comprenant cinq pages inédites décrivant le mariage difficile de ses parents, est sortie en mars.*

*Le Helos Dance Theatre a présenté 'About Anne: A Diary in Dance' à Los Angeles le mois dernier.*

*Un CDROM interactif intitulé 'Anne Frank House: A House with a Story', qui propose une visite virtuelle du bâtiment et de l''annexe secrète' où la famille Frank s'est cachée.*

*À Boise, dans l'Idaho, les travaux de construction d'un parc commémoratif des droits de l'homme d'Anne Frank, d'une valeur de 1,6 million de dollars, ont commencé.* » [Tugent, T., 5-13-01]

Dans la littérature formelle, *« à l'exception notable de* The Dangling Man *de [Saul] Bellow »*, déclare Theodore Ziolkowski, *« ce n'est que dans les années 60, avec* The Pawnbroker *d'Edward Wallant,* Touching Evil *de Norma Rosen,* Anya *de Susan Schaeffer,* In the Days of Simon Stern *d'Arthur Cohen, et les œuvres ultérieures de Cynthia Ozick et Saul Bellow, que l'Holocauste est devenu un véritable thème ».* [Ziolkowski, p. 599] Cependant, dès 1998, Sheila Schimpf a noté que :

*« Durant 10 ans, Barry Gross a demandé aux étudiants de l'université de l'État du Michigan, dans ses cours d'anglais, combien d'entre eux avaient lu ou vu* Le journal d'Anne Frank. *Presque toutes les mains se lèvent. C'est devenu presque le texte commun pour cette génération d'étudiants, dit Gross. »* [Schimpf, p. E1]

En 1967, avec la guerre des nations arabes contre Israël, le judaïsme mondial a connu un nouveau type d'attention et de conscience, qui s'est depuis accéléré jusqu'à nos jours en obsessions juives profondément politisées sur l'antisémitisme, la spécificité sacrée de l'Holocauste et la sainteté absolue d'Israël. Au cours de la guerre arabe de 1967, les juifs du monde entier (comme on le raconte et le répète dans la littérature juive) ont imaginé la perspective d'un nouvel Holocauste. *« Il serait impossible de comprendre la position actuelle d'Israël envers les Arabes sans tenir pleinement compte de l'Holocauste »*, déclare Jay Gonen. [Gonen, p. 151] Dans les armées arabes, les juifs ont vu des troupes d'assaut nazies. Dans la direction de l'OLP de Yassar Arafat, ils ont imprimé le visage de Hitler. *« Israël »*, dit Melvin Urofsky, *« a permis [aux juifs du monde entier] de supporter le souvenir d'Auschwitz. Si Israël devait être détruit [par les Arabes], alors Hitler serait de nouveau vivant, la victoire finale serait sienne. »* [Urofsky, M., 1978, p. 351]

L'ancienne identité juive de faiblesse et de victimisation – fondée sur la tradition martyrologique juive de la mort, de la destruction et de la terreur – est devenue une conviction d'armure, brandie de manière militante, façonnée par la honte et l'horreur mêmes de l'Holocauste. La victoire israélienne sur les Arabes qui en a résulté a signifié un retour symbolique à la puissance physique, selon les lignes bibliques, voire, pour de nombreux juifs, la **rédemption**. Elle a également été le tremplin d'un nouveau centrage sur l'Holocauste, agressif dans son caractère, hostile et amer envers les non-juifs partout autour d'eux. Et il a su tirer parti de la culpabilité collective de juifs américains à l'aise qui n'ont rien connu des risques de l'Israël de 1967 ni des années de l'Holocauste en Europe. Un Israël victorieux émergeant des cendres de l'Holocauste est devenu la pierre angulaire de la conception juive de soi. L'Holocauste n'est plus une honte pour l'image que les juifs ont d'eux-mêmes. Il est désormais un élément constitutif de l'État d'Israël et une vigueur juive passionnée, partout discutée, partout médiatisée.

Les juifs qui n'avaient guère prêté attention à l'anéantissement des leurs pendant la Seconde Guerre mondiale, et dans les premières années qui ont suivi, deux décennies plus tard, étaient de plus en plus obsédés par cette question. *« Un sentiment profond de leur statut de survivants s'est emparé de la communauté juive mondiale »*, note Jacob Neusner. [Neusner, *Holo*, p. 976] *« La question »*, ajoute Hanno Loewy, *« qui revient constamment est la suivante : 'Pourquoi ai-je, parmi tous les autres, survécu ?' – une question qui poursuit le survivant et à laquelle il n'y a pas de réponse. »* [Loewy, p. 240] *« Chaque fois que j'assiste à un rassemblement d'enfants juifs »*, a écrit le célèbre avocat Alan Dershowitz en 1991, *« lors d'un évènement familial, d'une Bar Mitzvah, de Simchath Torah – j'imagine les gardes SS alignant ces enfants pour les chambres à gaz. »* [Dershowitz, p. 178]

*« Dans une certaine mesure »*, dit Jacob Petuchowski, *« cette préoccupation [de l'Holocauste] représente une répercussion du complexe de culpabilité des survivants (et peut-être davantage de ceux qui ont survécu à une distance transatlantique sûre que des véritables survivants du camp) »* [Petuchowski, p. 6] Le juif, dit James Yaffe, *« se sent coupable des six millions de Juifs qui ont été tués par Hitler. Qu'aurait-il pu faire de plus pour les aider ? Peut-être rien, mais sa culpabilité provient de son sentiment qu'il aurait pu si facilement mourir à leur place. »* [Yaffe, J., 1968, p. 59] *« La notion de culpabilité du survivant et de résurrection des morts à un pouvoir supérieur à celui qu'ils avaient de leur vivant »*, suggère Samuel Heilman, *« est bien sûr ancienne, élaborée de façon plus spectaculaire dans le célèbre essai de Freud,* Totem et Tabou *»*. [Heilman, S, 1992, p. 370] Il est important pour de nombreux juifs de diffuser leur propre culpabilité en la rejetant en grande partie sur les autres *: « Je suis accablé par la culpabilité collective »*, disait Hans Meyer, *« je dis ; pas eux. Le monde, qui pardonne et oublie, m'a condamné, pas ceux qui ont assassiné ou permis que l'on assassine. »* Meyer, nous informe Ruth Wisse, *« s'est suicidé, poussé 'jusqu'aux limites de l'esprit' et au-delà par la réimposition malhonnête de la normalité d'après-guerre. »* [Wisse, p. 48]

*« Ironiquement »*, dit Leon Wieseltier, *« pour de nombreux Juifs, ce qui reste [de l'identité juive] le plus vivant et 'ethniquement' vivant, c'est l'Holocauste. »* [Bechstel, p. 118] Le rabbin David Novak soutient même que l'identité juive d'aujourd'hui, fondée sur l'Holocauste (c'est-à-dire la notion particulière selon laquelle l'identité juive moderne est fondamentalement

**définie** par sa distinction avec des ennemis réels et imaginaires) doit ironiquement une grande partie de sa conception – dans le contexte moderne de l'après-Holocauste – à l'existentialiste non-juif Jean-Paul Sartre et à son propre livre sur l'antisémitisme. [Novak, *El de Is*, p. 20]

Avec l'importance croissante accordée à une identité juive largement définie par l'Holocauste, des circuits de vacances ont été créés pour que les juifs américains et d'autres diasporas visitent les camps de la mort en Europe dans le cadre d'une immersion dans « l'expérience juive ». « Lors des *bar* et *bat mitzvahs*, dans un nombre croissant de communautés, Peter Novick rapporte :

*« l'enfant est 'jumelé' avec une jeune victime de l'Holocauste qui n'a jamais connu la cérémonie, et d'après tous les rapports, les enfants l'apprécient beaucoup. Les adolescents juifs qui participent à des visites organisées à Auschwitz et Treblinka ont déclaré qu'ils n'avaient jamais été aussi fiers d'être juifs que lorsqu'ils ont vécu l'Holocauste par procuration sur ces sites. Des étudiants juifs se sont surinscrits à des cours sur l'Holocauste et se sont empressés d'épingler des étoiles jaunes à leur revers le jour de Yom Hashoah (journée de commémoration de l'Holocauste). Et il n'y a pas que les jeunes. Les Juifs adultes affluent aux évènements de l'Holocauste comme à aucun autre et donnent sans compter des millions pour construire un énième mémorial de l'Holocauste. »* [Novick, P., 1999, p. 8]

Le Centre Simon Wiesenthal de Los Angeles, l'un des plus grands centres de l'Holocauste, a construit un environnement high-tech de plusieurs millions de dollars pour « recréer l'expérience de l'Holocauste » pour les juifs qui l'ont négligé. Le directeur d'un comité d'éducation juive a même proposé un cours de lycée sur l'Holocauste afin que tous les élèves puissent être en mesure de comprendre *« ce que cela signifie d'être juif. »* [Lipstadt, p. 356] En 1986, un quart de tous les nouveaux livres examinés par *Judaica Book News* avaient pour sujet l'Holocauste et davantage d'étudiants universitaires suivaient des cours sur l'Holocauste que sur n'importe quelle autre préoccupation juive. [Silver, p. 460] En 1985, 86 % des juifs américains, comme le montre une enquête, pensent qu'*« il n'y a aucun doute que l'Holocauste a profondément affecté la façon dont je pense et ressens le fait d'être juif »*. [Liebman/Cohen, p. 33] *« Pour les Juifs américains »*, note David Schnall, *« Israël a acquis une importance vitale non pas en tant qu'alternative vivante [comme lieu de vie], mais plutôt en tant que refuge,*

*dernier port dans la tempête de l'humanité, si l'impensable devait se produire une fois de plus. »* [Schnall, p. 124]

L'horreur du massacre des juifs par les nazis ne tient pas seulement au fait que des millions de personnes ont été violées, torturées et assassinées de manière sadique. La capacité humaine à commettre des atrocités de masse est aussi vieille que l'humanité elle-même. L'histoire regorge de Tamerlanes, de Gengis Khans et de croisés de tout acabit chevauchant dans des villages pillés par d'impitoyables exterminateurs, des paysages entiers dévastés par le carnage. Au fil des millénaires, les tribus, les clans, les royaumes et les nations ont tour à tour joué le rôle de victimes et de bourreaux.[3]

La VRAIE horreur de l'Holocauste en Europe de l'Est est que cette atrocité a été élaborée et construite à l'époque moderne par un État supposé « civilisé », l'Allemagne.[4] Elle n'a pas été perpétrée par une bande de chasseurs de têtes ou de brutes de Neandertal, mais par des gens qui conduisaient des voitures, allaient à l'épicerie, payaient des impôts et vivaient dans des maisons et des immeubles d'apparence familière. Étrangement, il s'agissait de personnes tout à fait comme nous, comme tout le monde, enveloppées dans des institutions nationalistes. C'est ce qui est le plus effrayant dans tout cela. Tout ce dont les nazis avaient besoin, c'était d'un narcissisme national à propos d'eux-mêmes, de leur passé et de leur destin, qui était la condition préalable nécessaire pour déshumaniser entièrement, asservir et exterminer les autres. Où avons-nous vu ces conditions préalables auparavant ?

À la honte éternelle de notre triste espèce, rien de tout cela n'est nouveau. Le fondement rudimentaire de l'auto-perception et de la glorification de la « Race des Seigneurs » par les nazis trouve un précurseur fanatique, parmi d'autres, dans le plus ironique des endroits : les origines de la foi judaïque elle-même dans l'auto-perception juive

---

[3] [NdT : le lecteur est ici vivement encouragé à lire *Tempête diabolique* de Thomas Goodrich, éd. Didi18, 2020.]

[4] [NdT : afin de vérifier ces propos, le lecteur est vivement encouragé à lire *Le Sale Boche raconté aux braves gens* de Benton Bradberry, éd. Didi18, 2020.]

comme le « peuple élu ». Quelle est la différence idéologique essentielle, en réalité, entre ceux qui se considèrent comme partenaires d'une lignée raciale supérieure (dans le cas des nazis, les Aryens purs) et ceux qui se considèrent traditionnellement comme une lignée d'êtres humains tout aussi héréditaire, dans le cas des juifs, censés descendre d'un seul homme, Abraham, particulièrement gracié et privilégié par Dieu (les juifs) ? Tous deux s'appuient, traditionnellement et fondamentalement – à l'origine – sur des critères racistes dans leurs systèmes de croyance respectifs. Pour les nazis, il est essentiel de prouver une lignée germanique pure pour se qualifier dans l'appartenance aryenne. Selon les normes nazies, si un grand-parent était juif, une personne était considérée comme souillée sur le plan racial et juive. Pour les juifs, comme cela est légalement établi dans l'État séculier d'Israël d'aujourd'hui, la lignée raciale est matrilinéaire : un juif est défini comme une personne dont la mère naturelle est juive. Si le père est juif et pas la mère, l'enfant est souillé et n'est pas, selon les normes orthodoxes, juif.

Le Dr Joseph Mengele, l'horrible expérimentateur médical nazi et « ange de la mort » d'Auschwitz, s'est fait l'écho de cette antithèse raciale – du moins telle qu'il la voyait – lorsqu'il aurait déclaré *« que la solution finale [des nazis] était la lutte ultime pour le contrôle du monde entre les deux seuls peuples suffisamment supérieurs pour se disputer ce contrôle, les Juifs et les Allemands ».* [Leshem, p. 63] Ou, comme Hannah Arendt le considérait, *« la revendication [des mouvements nazis] de la sélectivité ne pouvait se heurter sérieusement qu'à la revendication juive... Les dirigeants [du nazisme] savaient très bien que les Juifs avaient divisé le monde, exactement comme eux, en deux moitiés – eux-mêmes et tous les autres. »* [Arendt, p. 240]

En 1937, au milieu de la montée du fascisme allemand, Charles Clayton Morrison du journal protestant libéral *The Christian Century* (qui était un célèbre opposant de Hitler et de l'antisémitisme) a écrit que *« [c'est] cette obsession de la doctrine d'une race d'alliance qui menace maintenant le monde entier, et les Juifs eux-mêmes en sont les principales victimes. [L'idée juive] d'une race intégrale, avec sa propre culture exclusive, sanctifiée et maintenue unifiée par une religion raciale, est elle-même le prototype du nazisme ».* [Morrison, p. 736] *« Le racisme nazi »*, note Richard L. Rubenstein, *« était une tentative de rétablir une base communautaire sur des racines archaïques partagées. L'exclusion de*

*l'étranger était intrinsèque à sa nature même.* » [Rubenstein, p. 110] Cet exclusionnisme, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, fait également partie intégrante du judaïsme traditionnel.

Les nazis étaient en effet conscients d'être un contre-Peuple élu, en raison de leur idéologie raciale centrée sur les Aryens, qui s'opposait à l'affirmation de la supériorité des juifs et qui, en fin de compte, était violente. Adolf Hitler s'est approprié, pour sa race des maîtres aryenne, la notion juive de peuple élu, puis l'a détournée au profit de sa propre mégalomanie en déclarant : *« Nous [les Aryens] sommes des élus [et] quiconque proclame son allégeance à moi est, par cette proclamation même et par la* ***manière*** *dont elle est faite, un des élus.* » [Emphase de l'auteur ; Katz, p. 9]

La féministe Merlin Stone émet même l'hypothèse, d'un point de vue linguistique, que Hitler et les nazis auraient pu connaître quelque chose des anciens Hittites et Hébreux, affirmant que si ses théories sur les « Hébreux guerriers » sont justes, *« nous devons certainement considérer les... atrocités commises sur le peuple hébreu du XX^e^ siècle par les Aryens autoproclamés de l'Allemagne nazie non seulement comme tragiques mais aussi comme ironiques. Les recherches et les fouilles de la culture hittite ont été menées principalement par des archéologues allemands tout au long de ce siècle. C'est parfois avant et juste après la Première Guerre mondiale que le* <u>*nasili*</u> *a lentement commencé à être accepté comme le véritable nom de la langue hittite et Nesa, ou Nasa, leur première capitale... On ne peut s'empêcher de se demander à quel point Adolf Hitler a été affecté par les rapports de ces découvertes... Curieusement, un autre lien entre les Hittites et les Hébreux est l'utilisation hébraïque du mot nasi pour prince.* » [Stone, M., 1976, p. 127]

Hitler avait même une vision pseudo-religieuse des juifs, qu'il considérait comme une sorte de némésis satanique. Comme le dit Steven Katz :

*« [Dans la vision nazie] la lutte entre Aryens et Juifs n'est pas seulement nécessaire et inévitable, mais aussi un affrontement d'une importance historique mondiale.... Bien qu'actualisée par le sang et le temps, la profondeur de cette rencontre homicide est ancrée dans l'éternité.* »

Yoel Taitelbaum, ancien chef du mouvement ultra-orthodoxe des « gardiens de la ville », a soutenu qu'une sorte de lutte cosmique existait

inévitablement entre les juifs et les non-juifs ; les nazis étaient l'une de ces némésis juives – particulièrement brutales. Selon ce point de vue, *« la haine des Juifs est inhérente aux nations du monde parce que le choix de Dieu s'est porté sur Israël »*. [Funkenstein, p. 308]

Une allusion plus séculaire au parallèle peuple élu juif/race des maîtres allemande se retrouve dans l'œuvre du poète populaire israélien Uri Greenberg qui a écrit que les juifs étaient *« la race d'Abraham, qui s'était mise en route pour devenir maître »*. [Funkenstein, p. 308]

Et que dire de Vladimir Jabotinsky, un leader sioniste fondateur, qui – imaginant la nation israélienne moderne – a poétisé en 1920 que *« avec du sang et de la sueur / une race nous naîtra / fière, magnanime et cruelle. »* [Funkenstein, p. 308]

La volonté des nazis de prouver scientifiquement leur propre supériorité raciale avait des précédents respectifs, même dans la communauté juive européenne qui était réceptive à une telle confirmation de sa propre supériorité. À la fin du XIX^e^ siècle, Jules Caravallo, un responsable de l'Alliance israélite universelle (l'une des premières organisations de lobbying juives), a rapporté les résultats d'une étude française selon laquelle *« les Juifs constituaient un type racial distinct ; [et] que les dimensions crâniennes juives se sont avérées 'sans exception supérieures aux dimensions du crâne chrétien correspondant ; et qu'il semblait raisonnable d'accepter une supériorité des têtes juives sur les têtes chrétiennes' »*. L'Alliance juive a tellement aimé cette étude qu'elle a décerné une médaille d'or à son auteur français et a largement diffusé les résultats de l'étude. [Patai] (*« Les dirigeants de l'Alliance israélite universelle »*, dit Albert Lindemann, *« mettaient ses membres en garde contre 'l'arrogance', tout en acceptant implicitement, souvent dans le langage social-darwinien courant à l'époque, la notion de supériorité juive »*). [Lindemann, p. 69]

Même à la fin des années 1970, un érudit juif respecté a jugé bon de reprendre le texte suivant d'un nazi allemand, Fritz Lenz, pour étayer son propre argument. Le nouveau contexte pour cela était une discussion de l'auteur juif, Raphael Patai, sur les raisons possibles – selon lui – de la supériorité intellectuelle des juifs sur les autres peuples :

*« Les Juifs et les Teuton se distinguent par une grande capacité de compréhension et une remarquable force de volonté. Les Juifs et les Teutons se ressemblent en ce qu'ils ont une grande confiance en eux, un esprit d'entreprise et un fort désir d'arriver à leurs fins... [Ils] sont enclins à se répandre comme une caste dirigeante sur les populations étrangères. Ils préfèrent, eux aussi, chaque fois qu'ils le peuvent, que le dur labeur physique de la vie soit fait pour eux par d'autres... »* [Patai, p. 328]

*« L'attitude de Lenz à l'égard de la 'race juive' »*, déclare Patai, *« était antipathique mais correcte. »* [Patai, p. 327]

Il est incroyable de constater que ce type de pensée continue d'avoir cours de nos jours chez certains juifs influents. En 1994, un autre universitaire juif américain, Norman Cantor, a écarté d'un seul coup le scientisme nazi qui revendiquait la supériorité des Aryens en tant que race des maîtres et l'a remplacé par la supériorité génétique innée des juifs :

*« ...plus nous nous éloignons de la monstruosité des abus nazis en matière de concept racial et plus les applications génétiques sont étudiées, plus la sanction scientifique visant à considérer les Juifs comme un groupe génétique distinct, et de plus un groupe présentant un modèle de comportement créatif extraordinaire, entre dans les paramètres du discours légitime. »* [Cantor, p. ?]

Dans le domaine du judaïsme orthodoxe (d'où découle l'affirmation de la supériorité des juifs sur les autres), il y a aujourd'hui des juifs qui citent les textes religieux juifs traditionnels pour défendre des idées profondément extrémistes et choquantes. Au cours de la dernière décennie, trois anthologies hébraïques de « droite radicale » publiées en Israël, intitulées *Tzifiya*, comprenaient des écrits juifs récents qui étaient, à tout point de vue, le reflet des idéologues nazis. Charles Liebman évoque un rabbin dont nous avons déjà entendu parler :

*« Dans le dernier numéro [1988], un rabbin de Merkaz Harav [David Bar Haim] écrit à propos des différences entre Juifs et non-Juifs... Après avoir apporté des textes de preuve, il conclut que... 'les non-Juifs sont considérés comme des animaux... Le statut des non-Juifs dans la loi juive est identique au statut des animaux et il n'y a généralement aucune distinction entre eux'. Un certain nombre d'articles de l'anthologie sont ouvertement racistes, certains sont écrits par des rabbins d'une certaine distinction. L'aspect le plus déprimant n'est pas qu'il existe des rabbins*

*érudits qui ont de telles opinions, mais que l'establishment religieux ne trouve aucune raison de les condamner. »* [Liebman, p. 318]

En 1988, le rabbin Binyamin Tzvielli, ancien directeur du département religieux de la télévision et de la radio israéliennes, a attaqué le principe de la démocratie :

*« La psychose démocratique... a pris le contrôle sur nous sans raison substantielle et visible... La démocratie fait partie de la culture de l'Occident et, avec cette culture, elle s'effondre et disparaît sous nos yeux. »* [Sprinzak, p. 273]

En 1985, selon Ehud Sprinzak, *« S'appuyant sur Maïmonide et d'autres sources halakhiques distinguées, [le rabbin Israël] Ariel a soutenu que le célèbre commandement ['Tu ne tueras point'] n'a jamais été conçu pour être universel, que seul le meurtre d'un Juif est considéré comme un meurtre et est puni en conséquence. Le meurtre d'un non-juif n'est pas puni par la société. »* [Sprinzak, p. 270] Le rabbin Ariel a même écrit que la Terre promise juive s'étend de l'Euphrate au Nil et que, tôt ou tard, une guerre devrait être entreprise contre l'Égypte, la Syrie, la Jordanie, le Liban et l'Irak, *« dans le but exprès de les éliminer. »* [Sprinzak, p. 270] *« Bien qu'[Ariel] écrive d'une manière érudite et évite les recommandations politiques »*, note Ehud Sprinzak, *« tout lecteur familier de son fondamentalisme très dogmatique n'a aucun doute : ni les musulmans ni les chrétiens ne peuvent être considérés comme des résidents étrangers [en Israël] ; les deux devraient être expulsés de la Terre Sainte ».* [Sprinzak, p. 22]

En 1994, le rabbin israélien Yitzhak (Joseph) Ginsburg a produit un traité *« glorifiant le meurtre par Baruch Goldstein de 29 musulmans dans une mosquée d'Hébron »*, qui s'est vendu à 1 000 exemplaires les deux premiers jours de sa publication. L'auteur proclame que *« le couronnement de l'acte [de Goldstein] est la sanctification de Dieu »* et que *« Dieu regarde avec plus d'affection le sang juif, qui est donc plus rouge et dont la vie est prioritaire. »* Une deuxième édition de la publication de Ginsburg a été imprimée en 1995. Un autre volume, intitulé *Baruch Hagever: A Memorial Volume for the Holy Person Baruch Goldstein*, a été publié par Michael Ben-Horin, Netanel Uzari, Yoel Lerner et Yosef Dayan. Un autre rabbin, Ido Elba, a fait face à des accusations israéliennes d'incitation à la violence dans son ouvrage intitulé « Clarification des préceptes religieux sur le meurtre des Gentils. » [Alon, G., *Ha'aretz*]

Le rabbin Elba a fait l'objet de poursuites judiciaires israéliennes pour ses opinions dangereuses mais, comme l'a noté Orit Shochat en 1998 dans le journal israélien *Ha'aretz* :

*« Elba a exposé la halacha [loi religieuse juive], comme beaucoup d'autres le font. Il est vrai qu'il l'a fait à un moment plutôt inopportun, peu après le massacre de dizaines de Palestiniens par le colon juif Baruch Goldstein, mais la halacha elle-même (qui est, après tout, à l'abri des accusations d'incitation) contient des déclarations racistes et sinistres dont le rabbin Elba n'est pas responsable. Pourquoi n'y a-t-il pas d'interdiction sur le Sefer Hinuch, qui est offert comme cadeau de bar-mitsva aux garçons juifs dans tout le pays, bien qu'il contienne également des interprétations de ces questions, dans l'esprit même du rabbin Ido Elba ? »* [Shochat]

Il faut souligner que tous ces commentateurs, comme ceux mentionnés ci-dessus, ne sont pas seulement des juifs aberrants qui sortent de nulle part des dogmes racistes et totalitaires : ces personnes, souvent des « rabbins érudits », **citent des sources religieuses juives pour argumenter aujourd'hui leurs thèses**. Les questions cruciales qui se posent ici, bien sûr, sont de savoir comment des textes religieux juifs fondamentaux peuvent être utilisés pour sanctionner un matériel aussi monstrueux, dans quelle mesure ils ont toujours été utilisés de cette manière, et comment d'autres – comme les nazis, réagissant au fanatisme juif et aux revendications raciales – les ont construits et développés à leurs propres fins. Et enfin, bien sûr : Dans quelle mesure l'intérêt des juifs pour ces sources religieuses est-il **aujourd'hui** répandu ? Charles Liebman note même un autre exemple troublant dans une revue juive orthodoxe plus courante et respectable en Israël :

Un article de *Tkhumin*, l'annuel le plus distingué [en Israël] traitant des questions de loi juive et des questions publiques d'un point de vue orthodoxe, a publié un essai savant sur le statut des musulmans, selon la loi juive. L'auteur semble s'exprimer avec soin et il n'y a aucune trace de polémique dans le ton de l'article, un fait qui rend les conclusions d'autant plus frappantes. Selon l'auteur, dans les conditions idéales envisagées par la loi juive, les non-juifs en terre d'Israël devraient vivre en état de servitude vis-à-vis des juifs. En fait, leur droit même de vivre

en terre d'Israël est problématique. Il est permis, mais pas obligatoire, de sauver leur vie lorsqu'elle est en danger. [Liebman, p. 311]

Les dogmes ouvertement racistes et fascistes des textes religieux juifs trouvent une nouvelle réceptivité dans les écoles « sionistes religieuses » de l'Israël moderne. Les élèves apprennent que les non-juifs ont des « caractéristiques biologiques inférieures ». Charles Liebman et Steven Cohen font remarquer que les élèves *« apprennent que les deux premiers patriarches [juifs], Abraham et Isaac, ont eu chacun deux fils afin que le fils juif puisse hériter de gènes purs, tandis que les gènes corrompus et impurs qu'Abraham a hérités de ses ancêtres idolâtres pourraient être transmis au fils non-juif. Seuls les fils de Jacob – ceux de la troisième génération – ont hérité de gènes purs et étaient dignes d'être juifs... Le fait qu'il n'y ait pas de tollé contre l'intégration de cette histoire dans le programme des écoles secondaires sionistes religieuses suggère le niveau atteint par l'ethnocentrisme juif dans certains milieux. »* [Liebman/Cohen, p. 60] Autrement dit, un niveau auquel il a été pour beaucoup pendant la majeure partie de l'histoire juive. (Si de nos jours, certains cercles juifs accordent du crédit à de tels propos, on peut se demander ce que pensait la communauté juive à l'époque **médiévale**.)

*« Il y a une tendance dans la pensée juive »*, déplore le rabbin londonien Mark Solomon, *« qui dit qu'il y a une chose divine spéciale ou autre qui est transmise dans une certaine lignée génétique qui confère une qualité spéciale aux gens et la judéité est une qualité spéciale. J'appelle cela du racisme métaphysique ».* [Klein, E., p. 58]

Il n'est pas difficile de trouver des exemples où les textes peuvent être exploités pour justifier religieusement le chauvinisme, le racisme et la domination des juifs sur les autres, sanctionnés par Dieu. Certains textes religieux juifs centrés sur l'éthique du peuple élu soulignent cette attitude de prééminence et de contrôle des juifs sur les non-juifs :

*« Ainsi a parlé le Seigneur, l'Éternel : Voici : Je lèverai ma main vers les nations, Je dresserai ma bannière vers les peuples ; Et ils ramèneront tes fils entre leurs bras, Ils porteront tes filles sur les épaules. Des rois seront tes nourriciers, et leurs princesses tes nourrices ; Ils se prosterneront devant toi la face contre terre, Et ils lécheront la poussière de tes pieds. »* [Isaïe, 49:22-23]

*« Et je te ferai très grand et je ferai de toi des nations et des rois sortiront de toi, et j'établirai mon alliance entre moi et toi et ta semence après toi à travers leurs générations comme alliance éternelle afin que je sois un Dieu pour toi et pour ta semence après toi dans le pays où tu as été un habitant, le pays de Canaan, que tu puisses le posséder à toujours et je serai leur Dieu. »* [Livre des Jubilés 32:18-19 – MacDonald]

Ce type de pensée est même crédible dans certains milieux universitaires juifs américains. En 1993, dans un livre publié par SUNY (State University of New York Press), David Novak a examiné diverses perspectives religieuses juives, y compris l'idée d'une domination juive sur les autres, et constate qu'une telle notion fait irréfutablement partie du judaïsme orthodoxe :

*« Si la Torah ne sert qu'à l'élection d'Israël, alors il semble que ce soit [dans] l'intérêt de son intérêt nationaliste... Les implications pratiques de supposer que la Torah a pour seul but d'affirmer l'élection d'Israël [par Dieu] est de ne voir aucune norme transcendantale régissant les relations d'Israël avec les nations [autres peuples] du monde. La seule relation possible, alors, est celle où les Gentils acceptent la souveraineté et la domination juives, qu'elles soient politiques ou seulement 'religieuses' – dans le sens occidental habituel de cette distinction... Une telle théologie peut trop facilement se prêter à un tel programme pratique de domination. En effet, un promoteur cohérent de celle-ci n'aurait aucun argument théologique pour s'opposer à de tels programmes, même s'il est moralement offensé par ceux-ci. »* [Novak, *Elec of Is*, pp. 25-26]

En gardant à l'esprit le pouvoir militaire de l'Israël moderne et les textes religieux juifs, Shalom Carmy note que :

*« Une décennie avant la déclaration Balfour [le décret britannique de 1917 qui a contribué à établir l'État moderne d'Israël], Isaac Breuer avait prévenu que le pouvoir conféré par la halaka aux juifs masculins sur les femmes, les esclaves et les étrangers, imposait une responsabilité énorme, et que seule la discipline la plus rigoureuse empêcherait son abus. »* [Carmy, *Rel Zio*, p. 19]

En 1996, la plupart des juifs ont été choqués par l'assassinat du Premier ministre israélien Yitzhak Rabin. Son meurtrier, Yigal Amir, était juif et estimait que les mythes de l'Israël historique et les lois religieuses juives avaient été trahis par les accords de paix conclus par

Rabin avec les Arabes. Beaucoup ont également été troublés d'apprendre qu'Amir avait reçu une formation poussée et passionnée dans la doctrine religieuse juive traditionnelle. Auparavant, Baruch Goldstein, un autre juif orthodoxe fervent et médecin, avait abattu à la mitraillette vingt-neuf Arabes qui priaient dans une mosquée d'Hébron. Meir Lockshin, professeur canadien et lui-même juif orthodoxe, a été si troublé par ces meurtres qu'il a écrit :

*« On ne peut tout simplement pas ignorer le fait qu'Amir et l'autre célèbre meurtrier orthodoxe des années 90, Baruch Goldstein, ont fréquenté les meilleures écoles orthodoxes modernes et ont excellé dans leurs études. Ils n'étaient pas des sociopathes. Ils étaient des membres bien intégrés et respectés de leur communauté ; il était impossible de les distinguer de leurs collègues et amis. Comme l'a dit le rabbin Lichenstein la veille de l'assassinat, la communauté orthodoxe nationaliste d'Israël aurait volontiers présenté Yigal Amir comme l'une des grandes réussites de son système éducatif. Il est donc absurde pour la communauté orthodoxe de dire que lui et Goldstein ne sont pas représentatifs. »* [Lockshin]

Dans l'année qui a suivi la mort de Rabin, son assassin emprisonné avait *« attiré les demandes en mariage de dizaines de jeunes femmes, dans le pays et à l'étranger, dont certaines issues de riches familles américaines. »* [Agence France Presse, 8-18-97]

L'acte terroriste de Baruch Goldstein contre des Arabes pris au hasard n'était pas la première attaque de ce type en Israël. En 1982, un Américain juif de Jérusalem, Alan Harry Goodman, un vétéran de l'armée israélienne, *« s'est introduit dans le Dôme du Rocher [le troisième lieu saint de l'Islam mondial] avec un fusil M-16, tuant un homme et en blessant gravement trois autres ». « Depuis le procès de Goodman en 1982 »*, note Amos Elon neuf ans plus tard, *« plus de vingt fanatiques religieux ont été pris en flagrant délit de préparation en vue de commettre tel ou tel outrage violent sur le Mont du Temple. De nombreux autres suspects ont été inculpés mais relâchés faute de preuves suffisantes. »* [Elon, 1991, p. 100]

En 1984, seize hommes juifs obsédés par la religion ont été arrêtés pour leurs plans visant à faire exploser le Dôme du Rocher. Quelques mois plus tard, vingt-huit *« jeunes étudiants de yeshiva des principaux collèges rabbiniques de Jérusalem ont été arrêtés une nuit au pied du Mont du Temple avec*

*des échelles et des cordes en main. Certains étaient armés. Le juge qui présidait leur affaire les a tous laissés en liberté ».* Peu de temps après cet incident, un **autre** groupe de vingt-huit criminels motivés par la religion a été appréhendé *« alors qu'ils complotaient dans le but de faire sauter des sanctuaires musulmans sur le Mont du Temple. Certains membres ont été pris en flagrant délit de connexion d'explosifs à des bus arabes ». « Certains des comploteurs »*, note Amos Elon, *« avaient des états de service distingués dans l'armée. Quelques-uns étaient des personnalités publiques... Tous étaient des orthodoxes fervents. La plupart étaient diplômés d'éminents séminaires religieux. Parmi eux se trouvaient des officiers de haut rang de l'armée et un pilote chevronné de l'armée de l'air. »* [Elon, 1991, pp. 100-102]

Les fonds pour leur défense juridique provenaient de *« centaines de synagogues dans tout le pays »*, *« près d'un million »* d'Israéliens ont signé des pétitions demandant l'amnistie. *« Compte tenu de la gravité des accusations portées contre eux »*, note Amos Elon, *« la plupart des accusés s'en sont sortis avec des peines relativement légères. »* [Elon, 1991, p. 105] Certains des condamnés ont finalement vu leur peine annulée par le président d'Israël.

Face à de tels évènements, Tzvi Marx, un rabbin israélien troublé, s'inquiète du fait que *« la réticence du monde de la yeshiva [formation orthodoxe] à permettre la critique morale, sur la base de l'hypothèse religieuse simpliste de la perfection inhérente à la tradition [juive orthodoxe], a engendré un triomphalisme exagéré et impie ainsi qu'un racisme qui a fructué dans la violence de la Ligue de défense juive, du mouvement Kach [de Meir Kahane], du Machteret [mouvement terroriste juif clandestin] et, enfin, à Hébron. »* [Marx, p. 95]

Une telle attitude orthodoxe dangereuse a des contreparties aux États-Unis, comme en témoigne la sanction religieuse de l'assassinat de Rabin par le rabbin Abraham Hecht de Brooklyn. [Goldberg, J.J., p. 260] (Rabin a été prétendument assassiné pour des transgressions de la loi religieuse juive, en particulier pour sa volonté de rendre aux Arabes les terres conquises).

Dans la première moitié du XX^e^ siècle, un éminent rabbin américain, Mordecai Kaplan, a estimé que les implications de la vision traditionnelle des juifs, qui se considéraient comme un peuple élu, étaient si inquiétantes et si peu en phase avec les valeurs modernes

universalistes, égalitaires et démocratiques qu'il a fondé un mouvement entier, le Reconstructionnisme, qui rejetait de nombreux principes du judaïsme orthodoxe. (Les membres du judaïsme orthodoxe, à leur tour, ont bien sûr rejeté ses idées ; certains groupes l'ont excommunié). Kaplan avait ceci à dire sur les juifs en tant que peuple élu :

*« Nous ne pouvons manquer de reconnaître dans la revendication de la supériorité juive une parenté et une ressemblance avec les revendications similaires d'autres groupes nationaux et raciaux qui ont été utilisées pour défendre l'exploitation impérialiste de l'homme jaune et de l'homme noir par les Blancs au motif qu'ils étaient le 'fardeau de l'homme blanc'. Ce sont les motifs de la persécution allemande des juifs, en accord avec la clause aryenne de la loi fondamentale du Troisième Reich. Dans le passé, c'est sur ces bases que notre propre peuple a rationalisé sa conquête et son expropriation des Cananéens... Toutes ces revendications de supériorité d'une race, d'une nation ou d'une caste [sont] préjudiciables aux intérêts de l'humanité et [sont] essentiellement vicieuses. »*[5] [Kaplan, pp. 94-95]

Comme l'écrivait Jacob Wasserman, un romancier juif allemand, en 1929 :

*« Il est clair pour moi qu'aucun peuple ne peut continuer à être élu, ni se désigner sans cesse comme tel, sans bouleverser aux yeux des autres peuples l'ordre normal des choses. Toute cette idée est manifestement absurde et immorale. »* [dans Baron, J., 1956, p. 209]

Cette « méchanceté » « immorale » et raciste est dirigée par les enseignements juifs traditionnels contre tout non-juif. Dans le cas particulier des personnes d'ascendance africaine, le racisme juif est bien mis en évidence dans les écrits de l'influent et vénéré sage juif médiéval, Moïse Maïmonide, dont l'œuvre est si bien considérée par les juifs orthodoxes que certains de ses écrits font désormais partie de la liturgie orthodoxe. Maïmonide a dit ceci à propos des Africains :

---

[5] Voir « We thought they were White » de Dontell Jackson, doublé en français, en 3 parties, sur la chaîne Bitchute d'ITV (Information Très Vraie) : https://www.bitchute.com/video/7bn0OMtaHSJ2/ et pour vous distraire ce clip réalisé par Matt Bar « Je ne suis pas Blanc, je suis juif » : https://archive.org/details/BibleRapsJeNeSuisPasBlancJeSuisJuif

*« Les Nègres que l'on trouve dans le Sud lointain, et ceux qui leur ressemblent parmi ceux qui sont avec nous dans ces climats... le statut de ceux-là est comme celui des animaux irrationnels. À mon sens, ils n'ont pas le rang des hommes, mais ont parmi les êtres un rang inférieur à celui de l'homme mais supérieur à celui des singes. »* [Guide to the Perplexed]

(Alors que les juifs pieux sont censés suivre les 613 commandements de la Torah, Maïmonide a même *« parlé de forcer »* les Gentils à suivre sept lois que le *Talmud* estime que tout le monde doit suivre, si les juifs ont le pouvoir de les faire respecter). [Novak, p. 48, *Elec of Is*]

Ces dernières années, les chercheurs afro-américains en particulier ont spéculé sur les origines du racisme tel qu'il a affecté leurs ancêtres et sur le climat moral qui en a résulté et qui a permis la déshumanisation des Africains en vue de leur exploitation dans le commerce des esclaves du Nouveau Monde. Nombreux sont ceux qui pensent que l'équation fondatrice entre les Noirs et l'esclavage est à chercher dans la tradition juive, dans le mythe « Hamitique ». Dans l'Ancien Testament, Noé (célèbre pour son « Arche ») avait trois fils, chacun étant le patriarche de différentes lignées raciales et sociales de l'humanité. L'un d'entre eux, Cham, a eu un fils qui a finalement été maudit par Noé (Genèse 9:25) pour être un « serviteur de serviteurs » (c'est-à-dire un esclave). La tradition juive rattache les Africains aux descendants de ce petit-fils de Noé, Canaan :

*« Les enfants [de Canaan] naîtront laids et noirs ! ...Les cheveux de tes petits-enfants seront crépus... ils seront nus, et leurs membres mâles honteusement allongés. Les hommes de cette race sont appelés Nègres ; leur père Canaan leur a ordonné d'aimer le vol et la fornication, de se liguer en haine de leurs maîtres et de ne jamais dire la vérité. »* [Graves, p. 121]

*« L'association de Cham à la race africaine »*, écrit Tony Martin, professeur afro-américain au Wellesley College, *« a fait de ce mythe une rationalisation majeure de l'asservissement des Africains par les Européens... Les chrétiens ont habituellement porté le poids du blâme pour le mythe hamitique et ils ne sont certainement pas sans péché à cet égard.*[6] *Pourtant, le mythe hamitique (c'est-à-dire*

[6] Voir note de bas de page précédente.

*l'association de l'Africain avec la supposée malédiction de Noé) a été inventé par des érudits talmudiques juifs plus de mille ans avant la traite transatlantique des esclaves. »* [Martin, p. 33]

*« Depuis les premiers temps »*, note Judah Rosenthal, *« la malédiction de Noé sur Canaan a été utilisée par les défenseurs de l'esclavage... La légende [juive] veut que certaines tribus cananéennes aient quitté Canaan lors de la conquête de Josué et se soient installées en Afrique... Dans le Talmud, les Africains sont appelés Cananéens ».* [Rosenthal, p. 74] Une partie de la littérature religieuse juive (le Midrash) affirme que tous les descendants de Cham ont été condamnés à être des esclaves. [Rosenthal, p. 76]

Cette version de la tradition de Cham est notée dans le *Jewish Encyclopedia* :

*« Ham est représenté par le talmudiste comme l'un des trois qui ont eu des rapports sexuels avec leurs femmes dans l'Arche, étant ainsi puni du fait que ses descendants, les Éthiopiens, sont noirs... Ham fut puni par le fait que ses descendants furent conduits en captivité avec les fesses nues. »* [Jewish Encyclopedia, v. VI, p. 186]

Le *Dictionary of the Jewish Religion* d'Oxford indique : *« On pense que les Cananéens descendent de Canaan, fils cadet de Cham... Noé maudit Canaan pour la dépravation de Cham sur son père, le destinant à être subjugué par Sem – prédisant ainsi l'éventuel déplacement des Cananéens par les Israélites (descendants de Sem), constamment justifié par la Bible comme le résultat inévitable de la licence sexuelle pratiquée par les Cananéens. »* [Werblowsky, p. 149]

Dans l'histoire moderne, peu d'expressions du racisme juif à l'égard des Noirs ont été proclamées aussi audacieusement que le tristement célèbre article de Norman Podhoretz publié dans les années 1960 dans le magazine *Commentary* de l'American Jewish Congress, dont il était le rédacteur en chef. Podhoretz, qui se décrivait autrefois comme un libéral, a réorienté *Commentary* vers une voie de plus en plus néoconservatrice :

*« La haine que j'éprouve pour les Noirs est, de tous les vieux sentiments, le plus difficile à affronter ou à admettre, et c'est le plus caché et le plus lourd... Elle n'a plus... aucune cause ni justification... Je la connais par la rage folle qui peut m'agiter*

*à la pensée de l'antisémitisme des Noirs, je la connais par le prurit dégoûtant qui peut naître en moi à la vue d'un couple mixte. »* [Lincoln, p. 179]

Le racisme juif traditionnel, fondé sur des principes religieux, a adopté de nouvelles formes avec les nouvelles idéologies juives laïques. Boas Evron, un écrivain israélien, retrace les attitudes traditionnelles du peuple élu dans son mode nouvellement sécularisé : le sionisme, à travers le pionnier sioniste « révisionniste » Vladimir Jabotinsky. Jabotinsky, dit Evron, *« a poétisé sur la 'gloire cachée', déclarant que chaque juif est un 'prince' potentiel – en d'autres termes, que les juifs sont nobles par leur nature même (tout comme les Allemands s'imaginaient être supérieurs de façon innée) ...En effet, cette croyance en une supériorité innée est la base du racisme et de toutes les variétés de fascisme, ce qui est aussi une raison pour classer le sionisme révisionniste dans la catégorie générale de la psychologie fasciste ».* [Evron, p. 112]

Même dans les années précédant l'Holocauste en Allemagne, Daniel Niewyk reconnaît certains parallèles de vision du monde entre le fascisme allemand et le mouvement sioniste croissant parmi les juifs allemands :

*« Au cœur de la critique sioniste de l'assimilation libérale [juive] [dans la société allemande] se trouvait la conviction que les Juifs constituaient une race unique... Le fait que [le mariage juif avec des non-juifs] puisse devenir un problème sérieux pour les Juifs a incité les dirigeants sionistes de la communauté juive de Berlin à autoriser un rapport identifiant les mariages mixtes comme une menace pour la 'pureté raciale de la souche'. »* [Niewyk, p. 129]

Niewyk ne tient pas compte de ce qu'il appelle *« cette arrogance raciale [juive] »* comme ayant des racines dans l'ethos du peuple élu ; il choisit de la présenter comme une **réaction** en miroir au fascisme allemand : *« [elle] n'est rien d'autre que le négatif photographique de l'antisémitisme ».* [Niewyk, p. 131]

Mais l'ancien chef de l'Association israélienne des droits civils, Israël Shahak, voit le lien entre le racisme juif orthodoxe traditionnel et sa capacité, de nos jours, à mettre violemment en œuvre ces vues sous forme nationaliste, via l'État moderne d'Israël. *« Beaucoup de gens »*, dit Shahak, *« ne réalisent pas où tend le sionisme... : vers une combinaison de toutes les vieilles haines du judaïsme classique envers les Gentils. »* [Shahak, p. 72] *« Il est*

*vrai »*, note le professeur Georges Tamarin, immigré en Israël, *« que la Bible est l'une des plus grandes créations des cultures humaines. Mais il est tout aussi vrai qu'elle est pleine de motifs inhumains et que, comme l'a déclaré [l'auteur juif Arthur] Koestler (qui ne peut sûrement pas être accusé d'être antisémite), toutes les bases des lois [discriminatoires nazies] de Nuremberg s'y trouvent... Si les lois ségrégatives de l'Herrenrasse étaient barbares, les lois ségrégatives du peuple élu le sont tout autant. »* [Tamarin, p. 24]

Même le philosophe juif allemand Martin Buber, connu pour son livre *Je et Tu*, apprécié par de nombreux juifs américains qui le considèrent comme un partisan bienveillant de la mystique juive, a qualifié les juifs de *« communauté de sang [*Gemeinschaft seines Blutes*]... la strate la plus profonde et la plus puissante de notre être ».* De nos jours, de nombreux auteurs juifs se sont employés à diffuser les implications les plus troublantes des idées de Buber. *« Ce langage »*, remarque l'apologiste Enzo Traverso, *« si surprenant aujourd'hui, signifie pour lui une stratégie essentiellement culturelle qui... conduisait inévitablement à une prise de position politique réactionnaire ou raciste. »* [Traverso, p. 30]

*« De toutes les doctrines que Buber a énoncées »*, note Maurice Friedman, *« celle du 'sang' est peut-être la plus problématique et la plus difficile à comprendre... Buber n'y aurait vu aucune contradiction, cependant, car son appel à la décision intérieure était un appel à la réalisation de son unicité à travers l'unicité de son peuple. »* [Friedman, M., 1981, p. 132]

L'identité juive, écrivait Buber, n'est pas *« la simple continuité avec le passé. Elle a déposé en nous quelque chose qui ne peut jamais nous quitter à aucune heure de notre vie, qui détermine tous les tons et toutes les nuances de notre vie, quoi que nous fassions et quoi qu'il nous arrive – à savoir le sang, le niveau le plus profond et le plus puissant de l'âme ».* [Poppel, S., 1976, pp. 129-130]

Comme le note Israel Shahak, pendant la montée du nazisme, Buber *« enseignait en fait des doctrines sur les non-juifs qui n'étaient pas sans rappeler les doctrines nazies sur les juifs ».* [Shahak, p. 28] Gustav Landauer, ami et influenceur (juif) de Buber, avait déjà abordé l'idée de la communauté de « sang » juive :

*« Ce que l'homme est de naissance, ce qui est son plus intime et son plus secret, son inviolable unicité, c'est la grande communauté des vivants en lui, c'est son sang et*

*sa communauté de sang. Le sang est plus épais que l'eau ; la communauté que l'individu se découvre est plus puissante, plus noble et plus ancienne que les minces influences de l'État et de la société. Ce qui est le plus individuel en nous est ce qui est le plus commun en nous. »* [Friedman, M., 1981, p. 133]

Dans un livre publié en 1996 sur l'identité juive, une juive britannique, Emma Klein, a ouvert une section intitulée *« Qu'est-ce que c'est que d'être juif ? »* avec les réponses à la question de quatre jeunes juifs qui étaient aux prises avec ce problème.

*« Il y a deux choses »*, dit Nichola, *« C'est une chose familiale et une chose qui m'a été imposée par le sang. C'est une chose génétique, si vous voulez. » « C'est quelque chose qui m'a été imposé »*, dit Claire, *« C'est une question de sang. Je ne peux pas y échapper. »*

*« Je me sens juive »*, a dit Sophia, *« par l'histoire, par mon sang, et c'est comme une nationalité ».*

[Un jeune homme nommé Guy a résumé le thème commun de manière plus sinistre] : *« Le fait d'entretenir toute idée de pureté raciale pue l'Hitler, mais le problème se pose. J'ai l'impression que toutes sortes de personnes sont fières de leurs racines et qu'elles pensent que le mélange racial dilue leur héritage. Je pense que je pourrais ressentir cela. Cela m'effraie. »* [Klein, E., p. 191]

Même sous le communisme soviétique et la destruction catégorique des racines religieuses, cette identité juive familière a perduré. Sylvia Rothchild souligne les résultats d'entretiens menés par l'American Jewish Committee (1978-80) avec des juifs russes vivant aujourd'hui en Amérique :

*« De nombreux émigrés parlaient de leur judéité comme d'une 'question de sang', hors de leur contrôle. Ils la ressentaient comme quelque chose de 'mystérieux... insondable', une source de sentiments qui les inondait de temps en temps. [Certains] font l'expérience d'une loyauté juive 'inexplicable' en dépit du fait qu'ils ne sont pas religieux, ne connaissent pas le yiddish et n'ont pas reçu d'éducation juive ».* [Rothchild, 1985, p. 34]

Lorsque l'auteur juive Anne Roiphe a lu certaines preuves scientifiques qui suggéraient que *« peu de mélange a eu lieu entre les Juifs ashkénazes et leurs voisins gentils [en Europe] au cours des 700 dernières années »*,

elle s'est réjouie. *« C'est en fait réconfortant »*, écrit-elle, *« de penser que le scientifique regarde à travers une lentille puissante et trouve [les héroïnes bibliques] Sarah, Rebekah, Rachel et la malheureuse et indésirable Léa envoyant leur substance chimique dans le futur. »* [Roiphe, 1981, p. 37]

En 1973, le rabbin A. Avidan a fourni les « conseils » religieux suivants aux soldats israéliens. Ce document a été publié par le Commandement régional central de l'armée israélienne. Aucun autre rabbin n'a jamais contesté son contenu. Il a finalement été retiré de la circulation, vraisemblablement parce qu'il pouvait saper les ordres des commandants militaires eux-mêmes :

*« Lorsque nos forces rencontrent des civils au cours d'une guerre, d'une poursuite ou d'un raid, tant qu'il n'y a pas de certitude que ces civils sont incapables de nuire à nos forces, alors, selon la Halakha [loi religieuse juive], ils peuvent et même doivent être tués... Dans une guerre, lorsque nos forces prennent d'assaut l'ennemi, elles sont autorisées et même enjointes par la Halakha à tuer même les bons civils, c'est-à-dire les civils qui sont ostensiblement bons. »* [Shahak, p. 76]

Pour un observateur extérieur aux deux groupes, le judaïsme traditionnel et le nazisme allemand, l'intention initiale des deux systèmes de croyance semble similaire : chacun cherche à maintenir le privilège et l'exclusivité du groupe à travers des lignes raciales qui lui sont propres. (Des gens comme Patai, Cantor, Kahane et d'autres prolongent l'autoglorification raciste, dans un sens ou dans l'autre, jusqu'à nos jours). Chacun anticipe la domination de son groupe sur les autres. Et chaque idéologie – à l'origine – vise à débarrasser leurs revendications territoriales respectives des éléments étrangers. Par tous les moyens nécessaires. L'idée nazie de surhommes aryens est issue d'un renouveau pseudo-païen séculaire, pré-judéo-chrétien, teinté de nihilisme ; la grâce spéciale des juifs est sanctionnée religieusement par Dieu, qui était à l'origine conçu comme un Seigneur brutal et vengeur d'un royaume. Chaque groupe envisage un destin spécial, au-dessus de tous les autres peuples.

*« Il demeure »*, dit Harold Cruse, *« que l'expérience européenne montre que lorsqu'il s'agit de jouer le rôle du peuple élu dans l'histoire, le danger est que* ***deux***

*peuvent jouer ce jeu aussi bien qu'un. Lorsque cela se produit, malheur au camp qui est à court d'effectifs. »* [Cruse, p. 483]

Quant à ceux qui pourraient s'indigner d'une comparaison entre l'opprimé et l'oppresseur comme étant ridiculement injustifiée, en grande partie à cause de la souffrance juive à l'époque de l'Holocauste, il suffit de se tourner vers l'histoire pour confirmer où les actes atroces des nazis et des juifs, tant en action qu'en attitude, se rejoignent :

*« Lorsque l'Éternel, ton Dieu, t'aura fait entrer dans le pays dont tu vas prendre possession et qu'il aura chassé devant toi beaucoup de nations – les Hittites, les Guirgasiens, les Amoréens, les Cananéens, les Phérézíens, les Héviens et les Jébusiens, sept nations plus nombreuses et plus puissantes que toi – lorsque l'Éternel, ton Dieu, te les aura livrées et que tu les auras battues, tu les voueras à la destruction. Tu ne concluras pas d'alliance avec elles et tu ne leur feras pas grâce. »* [Deutéronome 7:1-6]

Ceci, bien sûr, est tiré de la Torah juive, connue dans la tradition chrétienne comme l'*Ancien Testament*. Il ne s'agit pas seulement d'histoire ancienne ou de légende sur l'histoire ancienne, mais d'une partie du plus sacré des textes religieux juifs. Il est à l'origine de la **croyance** judaïque concernant leurs revendications sur la terre d'Israël. De nombreux juifs croient encore aujourd'hui que ces textes sont la parole infaillible et dictatoriale de Dieu, tout comme de nombreux chrétiens qui acceptent l'*Ancien Testament* comme faisant partie de leur propre fondement religieux.

Pour quiconque prend le temps de se frayer un chemin dans l'avalanche de détails ésotériques de l'*Ancien Testament*, les exemples de cruauté et d'atrocité des Israélites, sanctionnés par la religion, sont au cœur de leur dogme de « spécificité » et de conquête du territoire. L'éminent et populaire érudit Joseph Campbell (qui, bien sûr, est vilipendé par certains juifs indignés comme faisant partie de la parade sans fin des antisémites ; l'érudit juif Sander Gilman, par exemple, qualifie l'œuvre de Campbell de *« souillée par la rhétorique de l'antisémitisme ».* [Gilman, *Psycho and*, p. 101]) a passé sa vie à étudier les mythes et les systèmes de croyance du monde et qualifie la tradition de la Torah *« d'une des mythologies de guerre les plus brutales de tous les temps. »* [Campbell,

P. 181] Le travail des esclaves, les viols et les génocides sont, par exemple, encouragés dans le passage suivant de l'*Ancien Testament* :

*« Quand tu t'approcheras d'une ville pour l'attaquer, tu lui offriras la paix. Si elle accepte la paix et t'ouvre ses portes, tu imposeras corvées et esclavage à tout le peuple qui s'y trouvera. Si elle n'accepte pas de faire la paix avec toi et qu'elle veuille te faire la guerre, alors tu l'assiégeras. Et une fois que l'Éternel, ton Dieu, l'aura livrée entre tes mains, tu feras passer tous ses hommes au fil de l'épée. En revanche, tu prendras pour toi les femmes, les enfants, le bétail, tout ce qui sera dans la ville, tout son butin, et tu mangeras le butin de tes ennemis que l'Éternel, ton Dieu, t'aura livrés. »* [Deutéronome 20:10-14]

Lorsque Dieu a prétendument donné la terre d'Israël aux juifs, il y avait, bien entendu, des gens qui y vivaient déjà. Et qu'est-ce qui, selon le plus sacré des textes juifs, a été jugé nécessaire pour faire disparaître les non-juifs ? Le texte de la Torah cité plus haut continue :

*« C'est ainsi que tu agiras envers toutes les villes qui sont très loin de toi et ne font pas partie de ces nations-ci. Mais dans les villes des peuples dont l'Éternel, ton Dieu, te donne le pays pour héritage, tu ne laisseras la vie à rien de ce qui respire. Oui, tu extermineras ces peuples – les Hittites, les Amoréens, les Cananéens, les Phérézíens, les Héviens et les Jébusiens – comme l'Éternel, ton Dieu, te l'a ordonné, afin qu'ils ne vous apprennent pas à imiter toutes les pratiques abominables auxquelles ils se livrent en l'honneur de leurs dieux et que vous ne péchiez pas contre l'Éternel, votre Dieu. »* [Deutéronome 20:14-18]

Hitler et ses sbires auraient-ils pu faire bien mieux ? L'arrachement violent de la Terre Sainte aux autres est dirigé par Josué et commence par un carnage dans la ville de Jéricho :

*« [E]t ils dévouèrent par interdit, au fil de l'épée, tout ce qui était dans la ville, hommes et femmes, enfants et vieillards, jusqu'aux bœufs, aux brebis et aux ânes. »* [Josué, 6-21] Le génocide se poursuit :

*« Josué battit tout le pays, la montagne, le midi, la plaine et les coteaux, et il en battit tous les rois ; il ne laissa échapper personne, et il dévoua par interdit tout ce qui respirait, comme l'avait ordonné l'Éternel, le Dieu d'Israël. »* [Josué 10:40]

Le parallèle entre la désignation par les Israélites de leurs ennemis jurés, les Cananéens, comme prélude à leur extermination, et le mépris

des nazis pour les juifs et leur assassinat en masse est frappant. *« Canaan »*, rapporte Éric Friedland, *« est transformé [par les juifs] en un code pour les pires éléments de la vie sociale et religieuse d'Israël, une cause majeure de sa dégénérescence et de sa chute. La touche finale est apportée par Isaïe (23:8) et Zacharie (14:21) lorsqu'ils rabaissent le terme 'Cananéen' au rang de synonyme de marchand ou de trafiquant. N'avons-nous pas déjà entendu ce ragot ? »* [Friedland, p. 79]

Friedland conclut que la réflexion des juifs modernes sur leur propre génocide des Cananéens, ainsi que la reconnaissance morale de celui-ci, n'ont pas eu lieu :

*« La... tâche difficile est d'accepter, d'un point de vue religieux, cette partie de notre passé qui, sous une norme morale moins développée, a été longtemps tolérée, mais qui, à l'époque actuelle, soulève de sérieuses questions éthiques ayant de profondes répercussions ».* [Friedland, p. 81]

Comme le fait remarquer Robert Carroll :

*« La guerre totale peut avoir du sens d'un point de vue stratégique, mais elle soulève de sérieux problèmes moraux ; et la guerre génocidaire contre les Cananéens dans la Bible a dérangé les lecteurs sensibles d'un livre souvent considéré comme l'expression d'une moralité parfaite et divinement ordonnée. »* [Carroll, R., 1989, p. 159]

*« Je me souviens »*, rapporte Joshua Cohen, *« qu'en CM2, j'ai demandé à mon professeur [de religion juive] comment il était possible que des Juifs se soient comportés comme des nazis, et qu'on m'a répondu que la tentative de génocide dans [le chapitre de la Torah] 1 Samuel était différente dans la mesure où les Israélites exécutaient un commandement sacré... [Ceci] est en soi un exemple de la bigoterie épouvantable qui peut subsister dans des textes canonisés. Le paradigme biblique confirme d'ailleurs notre crainte que la canonisation des textes ne confère une autorité morale à la bigoterie. Pour de nombreux juifs, le texte de la Bible et en particulier de la Torah est sacré... Mon instituteur de CM2 n'est guère le seul à considérer le commandement d'exterminer Amalek comme la parole de Dieu. »* [Cohen, J. p. 293]

Bien que le nazisme aryen ait été un credo antichrétien expressément déclaré (restructurant la culture allemande en termes de renouveau

néopaïen préchrétien et préjudaïque, c'est-à-dire effaçant les visions juives et chrétiennes du monde), de nombreux juifs ignorent aujourd'hui une myriade d'autres variables et étendent l'antipathie chrétienne médiévale pour les « juifs qui ont tué le Christ » à une base psychosociale dans la formation du Troisième Reich. Selon ce point de vue, le christianisme est une clé pour comprendre la haine de Hitler envers les juifs. Richard Libowitz, par exemple, déclare que *« le fait que la grande majorité des auteurs et des spectateurs de l'Holocauste étaient baptisés en règle dans des églises traditionnelles, et qu'aucun d'entre eux n'a jamais été officiellement réprimandé par sa dénomination particulière, suggère que l'un des principaux défis non juifs de l'étude de l'Holocauste exige une évaluation. Elie Wiesel s'est attaqué à la facette la plus troublante de ce domaine en rappelant que 'tous les chrétiens n'étaient pas des tueurs, mais que tous les tueurs étaient des chrétiens' ».* [Libowitz, *Asking*, p. 65] *« Ce sont les chrétiens qui ont perpétré l'Holocauste »*, déclare David Wyman, *« les nazis étant les produits de la civilisation chrétienne occidentale ».* [Wilson, M., p. 30]

Richard L. Rubenstein proclame que le nazisme allemand, *« Le national-socialisme était un mouvement anticlérical. Il était néanmoins dialectiquement lié au christianisme. Il était la négation du christianisme telle que la négation était comprise par Hegel et Freud. Il aurait pu aussi peu exister sans le christianisme que la messe noire du satanisme médiéval aurait pu exister sans la messe du catholicisme romain. Les méchants classiques du christianisme, les Juifs, sont devenus l'objet primaire de l'extermination des chrétiens anti-chrétiens, les nazis. L'étude des discours classiques sur les Juifs et le judaïsme, et en même temps l'examen de la terrible histoire de la période nazie, incitent à se demander s'il n'y a pas quelque chose dans la logique de la théologie chrétienne qui, lorsqu'elle est poussée à l'extrême, justifie, si ce n'est incite, au meurtre des Juifs. »* [Rubenstein, p. 5][7]

Une telle diffamation est profondément myope, grotesquement alambiquée, et chargé d'une double pensée orwellienne. Il affirme que la rupture emphatique des nazis avec le christianisme était en réalité une affirmation des principes religieux chrétiens fondamentaux et il assimile ridiculement le satanisme à l'Église catholique en vertu du **rejet** même

[7] [NdT : lire les excellents et salvateurs livres de Jacqueline Berger *La Philosophie Universelle* et *Le christianisme, invention du judaïsme* qui clouent définitivement au pilori le mythe judéo-chrétien. Ed. Didi18, 2021.]

de cette dernière par le culte du diable. (Le communisme sans Dieu, l'opposé du fascisme aryen, était-il aussi une expression du christianisme – en même temps ! – parce qu'il s'est également implanté dans un milieu chrétien) ? La logique de Rubenstein, et de tant d'autres comme lui, insiste sur le fait que l'affirmation même de la négation est en réalité son contraire, une expression de l'affirmation. Plus profondément, l'insistance sur le fait que le christianisme présuppose une antipathie meurtrière à l'égard des juifs (concrétisée dans le nazisme allemand) et qu'il est en quelque sorte enraciné dans les enseignements universalistes chrétiens, néglige complètement les origines d'une telle haine institutionnalisée dans la tradition religieuse occidentale. Selon la propre logique de Rubenstein (ou selon **toute autre** analyse plus raisonnée), même si nous acceptons la prémisse scabreuse selon laquelle la vision chrétienne du monde est en quelque sorte meurtrière, elle n'a pas évolué à partir de rien mais **est elle-même une excroissance du judaïsme**. Même selon la propre logique de Rubenstein, il faut souligner que les premiers chrétiens étaient eux-mêmes des **juifs** qui ont rejeté (nié – selon la définition de Hegel, de Freud ou de quiconque) le **judaïsme**. Ensuite, selon le propre argument de Rubenstein, la négation du judaïsme par le christianisme était en réalité son affirmation, et le pire du judaïsme du « peuple élu » a été transmis par son parent idéologique, du judaïsme au christianisme et au nazisme.

Quelle que soit la façon dont on envisage ce scénario, si nous devons chercher, dans les origines anciennes, les racines présumées du nazisme, il est évidemment plus viable de trouver des exemples – et des modèles – de comportements haineux violents « nationalistes » encore plus loin dans le passé religieux, non pas dans l'universalisme chrétien qui invitait les autres à rejoindre son giron, mais dans les croyances « particularistes » et exclusionnistes et les actions brutalement impitoyables des anciens juifs eux-mêmes.

Nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, nieront catégoriquement ces parallèles troublants entre les nazis et les Israéliens et s'en indigneront. Comment peut-on comparer les actions relativement « primitives » d'un groupe de personnes il y a des milliers d'années à celles d'un groupe prétendument « civilisé » dans les années 1940 : les nazis, les

déshumanisateurs scientifiques accomplis ? Après tout, les temps ont changé ; les juifs de la fin du XX^e siècle considèrent que leur héritage représente un « phare pour le reste de l'humanité ». *« Les origines de la démocratie se trouvent dans le code mosaïque »*, c'est ce que prétendent tant d'apologistes et de propagandistes juifs, et tout le reste. Mais le fond du problème est le suivant : si les génocides perpétrés par les juifs sont régulièrement ignorés ou banalisés dans le passé, alors pourquoi les mythes juifs de cette époque devraient-ils être pris au sérieux ? Nier les origines génocidaires de l'alliance juive avec Dieu comme élément central de la foi revient à nier l'ensemble de l'*Ancien Testament*, les origines de l'identité juive elle-même et leur lien avec la terre d'Israël. Ironiquement, malgré toute l'amertume des juifs modernes à l'égard du christianisme pour son prétendu antisémitisme endémique, le fait que le christianisme accepte également les évènements de l'*Ancien Testament* comme la « volonté de Dieu » incontestable épargne aux juifs les enquêtes régulières sur la responsabilité morale et éthique des méfaits de type nazi de leurs anciens ancêtres, un fondement religieux qui a conduit dans plus d'une direction aux dogmes sociopolitiques actuels. Le christianisme est en fait largement **protecteur** de la tradition juive. Pour les juifs comme pour les chrétiens (et les musulmans, d'ailleurs, qui acceptent également l'*Ancien Testament*), Dieu a sanctionné les massacres des Israélites et ceux-ci sont donc acceptables et moralement incontestables. Les nazis n'ont jamais prétendu que Dieu était de leur côté. En tant que tels, ils sont les monstres **de tout le monde**.

(Le christianisme est responsable de la tentative d'extinction du peuple juif ? Certains ont défendu la thèse exactement inverse. Comme le note Marcus Arkin à propos des écrits du Premier ministre britannique juif Benjamin Disraeli, *« [Il] rappelle aux Juifs que Jésus-Christ a fait plus pour eux que n'importe qui d'autre et que si l'Église n'avait pas prospéré et si le christianisme ne s'était pas répandu, le judaïsme aurait peut-être été complètement oublié. »* [Arkin, 1989] Parce que Jésus était juif et fondait ses enseignements sur l'*Ancien Testament*, le christianisme n'est pas libre de rejeter catégoriquement la religion juive. Ni de la détruire. Comme l'a même soutenu un jour l'érudit juif Samuel Sandmel, Jésus *« était... un loyaliste juif... Il fut un martyr de son patriotisme juif »*). [Jacob, W., 1974, p. 205]

Dans le cas d'un autre génocide israélite ancien (cette fois-ci plus réussi) contre les Amalécites, même l'un des plus grands spécialistes modernes de l'*Ancien Testament*, Bernard Anderson, se transforme en apologiste – dans une apparente déférence à l'omniprésence de la pensée judéo-chrétienne dans la culture occidentale – lorsqu'il affirme que le spectateur moderne devrait suspendre son jugement moral sur le génocide inspiré par les juifs dans leurs origines religio-historiques :

*« Par l'intermédiaire du prophète [israélite] Samuel, [le roi] Saül reçut l'ordre divin de détruire totalement [les Amalécites] – hommes, femmes, enfants, bétail et biens... Selon les normes éthiques modernes, cet acte d'extermination totale était une chose barbare (bien qu'il fût à peine moins raffiné que la guerre moderne !) Mais au lieu de porter un jugement de valeur de notre point de vue, essayons de comprendre l'acte dans la perspective religieuse de l'ancien Israël. »* [Anderson, p. 172]

Conformément aux commandements de la Torah/Ancien testament : *« Va maintenant, frappe Amalek, et dévouez par interdit tout ce qui lui appartient ; tu ne l'épargneras point, et tu feras mourir hommes et femmes, enfants et nourrissons, bœufs et brebis, chameaux et ânes. »* [Samuel 15:2-3]

En fait, Saül a d'abord épargné le roi des Amalécites, Agag, et a confisqué quelques têtes de bétail de premier choix. Pour sa réticence à obéir aveuglément à la parole du Dieu israélite et à exterminer tout être vivant, Saül a été considéré comme ayant « péché » et a été sévèrement réprimandé par le prophète Samuel. Finalement, Saül tente de se racheter en taillant personnellement Agag « en pièces ». [I Samuel 15, 1-33] *« La défaite de [Saül] contre [les Amalécites] a été si décisive »*, dit l'universitaire Bernhard Anderson, *« qu'ils ont disparu de la scène historique peu de temps après. »* [Anderson, p. 172]

*« Les hérétiques, les faux prophètes, les sorcières, les communautés abritant des apostats, et les six nations amorites qui occupaient Canaan au moment de la conquête israélite »*, note Joshua Cohen, *« sont tous condamnés à l'extermination dans le livre du Deutéronome. Mais le <u>cherem</u> [la sentence d'‘extermination’] sur Amalek est l'interdiction la plus célèbre de toute la tradition juive. Il est prononcé deux fois : dans l'Exode, chapitre 17, et à nouveau dans le Deutéronome, chapitre 25. »* [Cohen, J. p. 290]

Plus troublant encore, *l'Ancien Testament* affirme que *« il y aura guerre de l'Éternel contre Amalek, de génération en génération »*. [Exodus 17:16] *« Les Amalécites »*, note l'*Oxford Dictionary of the Jewish Religion*, *« étaient considérés comme les ennemis invétérés d'Israël, dont l'anéantissement devenait une obligation sacrée... Ce n'est qu'après la destruction finale des Amalécites que Dieu et son trône seront complets »*. [Werblowsky, R., p. 41]

L'Ancien Testament ordonne aux juifs d'*« effacer littéralement la mémoire d'Amalek »*, un ordre qui, dans le cadre d'une révision religieuse continue, garantit ironiquement qu'il ne pourra jamais être oublié. Au contraire, une telle sanction religieuse garantit, souligne Joshua Cohen, *« la présence durable de la bigoterie dans les enseignements sacrés [juifs] »*. [Cohen, p. 299]

Une perspective moderne troublante sur les Amalécites est leur réinvention dans certains esprits juifs orthodoxes et sionistes en tant qu'**Arabes** (et tous les autres non-juifs, ou même les **juifs** qui sont considérés comme voulant « détruire » Israël. L'Amalek de Michael Asheri, par exemple, est un générique des Allemands). [Asheri, M., 1983, p. 340]

Le rabbin Avraham Weiss (que nous retrouverons plus tard dans ce chapitre à l'assaut d'un couvent en Pologne) explique que :

*« Le commandement affirmatif de la Torah est de détruire ceux qui portent la semence d'Amalek. Comme la halakha a statué qu'Amalek n'existe pas aujourd'hui, le commandement ne peut être exécuté. Le Rav [Rabbi] Haïm Soloveitchik, cependant, soutient qu'il existe deux formes d'Amalek. Il y a l'Amalek* ***génétique****, et il y a l'Amalek* ***figuratif****, qui constitue toute nation désireuse de détruire Israël. S'appuyant sur cette position, les kahanistes [les disciples du rabbin Meir Kahane] affirment que les Arabes sont des Amaleks* ***figuratifs****. Ainsi, lorsque des Arabes sont tués sans discernement, la réponse classique des kahanistes est : 'Nous n'étions pas impliqués, mais nous applaudissons l'action.' Ainsi, après qu'Ami Popper ait assassiné sept Arabes, le rabbin Kahane a suggéré qu'une rue porte son nom. Ainsi, le massacre d'Hevron [le meurtre par Baruch Goldstein de 29 Arabes en train de prier dans une mosquée] a été défendu dans certains cercles non pas pour des raisons de guerre nationale, mais pour des raisons de lutte contre Amalek. Le Rav Joseph B. Soloveitch [dit que] tout individu qui porte*

*les gènes d'Amalek doit être éliminé. En ce qui concerne l'Amalek figuratif, en revanche, on est mandaté pour s'engager dans la guerre contre toute nation qui tente de détruire le peuple juif. »* [Weiss, p. 50]

Qui donc, est-on inévitablement amené à se demander, pourrait être inclus dans les ennemis (figuratifs) d'Israël qui cherche à la détruire (figurativement) ? *« Le nom Amalek »*, observe Joshua Cohen, *« a pris une signification symbolique dans la tradition juive... Pour la plupart des Juifs, Amalek représente le génie malin de l'antisémitisme. »* [Cohen, J., p. 291] Amalek peut donc être interprété de manière créative pour désigner pratiquement n'importe qui. *« Toute personne qui agit de manière à provoquer délibérément la haine de Dieu ou des juifs respectueux de la Torah »*, a décrié un journal ultra orthodoxe en Israël, *« peut être considérée comme un 'enfant d'Amalek' ».* [*Jerusalem Post*, 3-15-92] *« Amalek est aussi une idéologie qui nie la mission unique d'Israël dans le perfectionnement du monde »*, écrivait Shlomo Riskin en 1996. *« Les héritiers spirituels d'Amalek comprennent les nazis, les communistes soviétiques et les fondamentalistes musulmans. »* [Riskin, S., 3-1-96]

Le rabbin Israel Hess a abordé le problème de l'Amalek moderne le plus proche en Israël dans un numéro de 1980 du magazine du campus de l'une des universités les plus prestigieuses d'Israël, l'université Bar-Ilan (orientation religieuse orthodoxe). **Hess était auparavant le rabbin du campus.** Le titre de son article était « Génocide : Un commandement de la Torah ». Selon le professeur Ehud Sprinzak, *« Hess comparaît les Arabes aux Amalécites de la Bible, qui avaient été anéantis à juste titre. Les Amalécites, selon Hess, étaient nés socialement et militairement perfides et cruels. Leur relation avec les Juifs était comme la relation entre les ténèbres et la lumière – une contradiction totale. Les Arabes, qui vivent aujourd'hui sur la terre d'Israël et qui mènent constamment une guerre terroriste et perfide contre les Juifs, sont des descendants directs des Amalécites et la solution correcte au problème est l'extermination. »* [Sprinzak, p. 123]

Amnon Rubenstein, membre de la Knesset israélienne, a commenté ces articles en disant : *« Le rabbin Hess explique le commandement d'effacer la mémoire d'Amalek et dit qu'il n'y a aucune pitié dans ce commandement : le commandement est de tuer et de détruire même les enfants et les nourrissons. Amalek est quiconque déclare la guerre au peuple de Dieu. »* [Harkabi, p. 150] *« Hess implique que ceux qui ont une querelle avec les Juifs deviennent instantanément*

*Amalek et doivent être détruits »*, dit Yehoshafat Harkabi, *« les enfants et tout le reste... Amalek n'est pas une ancienne tribu éteinte mais un ennemi générique que chaque génération peut identifier pour elle-même. »* [Harkabi, p. 150] *« Ce n'est pas seulement une frange lunatique »*, dit le rabbin David Hartman, à propos de ce genre de pensée dans la communauté juive, *« c'est un élément malade qui est capable de s'infiltrer dans la compréhension de soi juive. »* [Dorfner, p. 50]

En 1992, Moshe Kohn a reçu un pamphlet par courrier en Israël. Le message était le suivant :

*« Maintenant que nous, Juifs, jouissons à nouveau de la souveraineté nationale dans notre patrie, nous avons enfin à nouveau l'occasion – et le devoir – d'accomplir le commandement biblique d'exterminer Amalek. En outre, ce n'est qu'une fois que nous l'aurons fait que le Royaume de Dieu prévaudra sur toute la création. Et qui est exactement l'Amalek d'aujourd'hui ? Selon notre pamphlétaire, ce sont les Palestiniens ».* [Kohn, M., 3-27-92]

Les injonctions religieuses juives au massacre de masse font même partie des commémorations annuelles traditionnelles de Pourim, en particulier le Shabbat Zachor (« le samedi du souvenir ») – *« le sabbat au cours duquel les Juifs reçoivent l'ordre d'effacer l'ennemi d'Amalek, l'ennemi juré du peuple juif. »* [Feiler, p. 14] Dans le sillage du meurtre de masse d'Arabes en prière par Baruch Goldstein, *« certains Juifs »*, note le *Jewish Bulletin*, *« disent que Goldstein a été inspiré par des passages de Pourim qui excusent le meurtre gratuit ».* [Katz, p. 1] De tels passages du livre biblique d'Esther célèbrent comment les juifs se sont soulevés pour tuer des milliers de Perses qui complotaient contre eux, récités deux fois par les juifs pratiquants pendant Pourim. *« Le ton [de ces passages] n'est pas celui de l'autodéfense »*, se plaint Rivkah Walton, *« mais celui du massacre, du massacre, du massacre ».* [Katz, p. 1] *« Les derniers chapitres du* Livre d'Esther*, ajoute Peter Novick, racontent que la reine [juive] a demandé l'autorisation de massacrer non seulement les ennemis armés des Juifs, mais aussi les femmes et les enfants de ces derniers, pour un bilan final de soixante-quinze mille morts. Ces 'souvenirs' ont fourni des fantasmes de vengeance gratifiants aux Juifs de l'Europe médiévale. »* [Novick, P., 1999, p. 5] Dans les années 1960, les Israéliens ont enlevé l'ancien responsable nazi Adolph Eichmann en Argentine et l'ont condamné à mort dans l'État juif. Un membre du personnel de l'American Jewish Committee s'est inquiété du fait qu'à cause du procès,

*« les Gentils pourraient apprendre que 'pendant plus de 2 000 ans, les Juifs ont applaudi joyeusement dans les synagogues lorsque les lecteurs de la Megillah racontaient chaque année la pendaison de [l'ennemi juré de la reine Esther] Haman et de ses dix fils ».* [Novick, P., 1999, p. 1323]

*« Les objections aux passages de Pourim ne s'arrêtent pas là »*, note le *Jewish Bulletin*, *« certaines personnes s'opposent à la façon dont les citations bibliques de l'Exode (17, 8-18) et du Deutéronome (25, 17-19) sont lues le jour du Chabbat Zachor avant Pourim. Celles-ci appellent à l'anéantissement des descendants d'Amalek, l'ennemi biblique des Israélites. »* [Katz, p 1] Un autre commentateur juif, Ismar Elbogen, a noté le climat émotionnel traditionnel de ces récitals publics de Pourim :

*« Souvent, la lecture du rouleau [d'Esther], était accompagnée de coutumes destinées à libérer les sentiments de joie débordante, et il n'est pas rare que celles-ci prenaient une forme sauvage... Les troubles bruyants ont été éliminés dans tous les pays civilisés. »* [Elbogen, p. 110]

Dans ce contexte d'Amalek, que devons-nous penser des propos de Philip Graubart dans un numéro de 1996 du *Jewish Exponent ?* :

*« Baruch Goldstein a examiné l'histoire d'Esther et les passages bibliques concernant Amalek et a découvert qu'il était permis d'assassiner 40 musulmans en prière. Et nous savons tous que dans le vaste corpus d'écrits sacrés du judaïsme, il existe quelques autres textes et idées qui, entre de mauvaises mains, pourraient conduire à de nouvelles atrocités... Seuls les Juifs passionnés par les textes juifs peuvent être victimes du côté obscur du judaïsme. Seuls les Juifs qui révèrent absolument la Torah en tant que parole de Dieu pourraient accepter l'injonction biblique de massacrer Amalek comme un appel aux armes, ou considérer les commandements génocidaires de Dieu à Josué comme étant d'actualité... [mais] je n'ai pas peur de la passion, je suis terrifié par l'absence de passion dans ma propre culture juive... Au quotidien, je me sens beaucoup plus menacé par l'apathie que par le fanatisme. Et c'est le cas de la plupart des rabbins. »* [Graubart, p. 5]

Meir Kahane, le fondateur de la Ligue de défense juive, membre élu de la Knesset israélienne, et un homme dont même de nombreux juifs admettent qu'il a des tendances clairement fascistes (le professeur de l'Université hébraïque Ehud Sprinzak qualifie le parti politique de Kahane, Kach, de « quasi-fasciste », [Sprinzak, p. 233] Lesley Hazelton

qualifie Kahane lui-même de *« ouvertement fasciste »*) [Hazeleton, L., 1987, p. 19] et relève les deux citations suivantes de l'*Ancien Testament* pour commencer l'un de ses livres, *Our Challenge* : *« Car tu es un peuple saint pour l'Éternel, ton Dieu ; l'Éternel, ton Dieu, t'a choisi, pour que tu fusses un peuple qui lui appartînt entre tous les peuples qui sont sur la face de la terre. »* [Deutéronome, 7:6]

*« Tout lieu que foulera la plante de votre pied sera à vous : votre frontière s'étendra du désert au Liban, et du fleuve de l'Euphrate jusqu'à la mer occidentale. Nul ne tiendra contre vous. L'Éternel, votre Dieu, répandra, comme il vous l'a dit, la frayeur et la crainte de toi sur tout le pays où vous marcherez. »* [Deutéronome, 11:24:25]

Kahane utilise ensuite cette « authentification » religieuse pour affirmer que *« nous [les juifs] ne sommes pas simplement une petite nation superflue de plus, mais le cœur et la raison du monde. »* [Kahane, p. 173] En tant que membre de la Knesset israélienne, il a même soumis un projet de loi visant à séparer physiquement les juifs israéliens des Gentils ; un autre membre de la Knesset, Michael Eitan, a comparé ses propositions aux *« lois racistes de Nuremberg des nazis »* [Sprinzak, p. 239]. En 1987, une enquête de l'Institut Van Leer auprès de la jeunesse israélienne a révélé que *« 42 % des jeunes ont déclaré soutenir Kahane. Parmi les jeunes religieux, le soutien grimpait à 60 %. »* [Hazeleton, L., 1987, p. 132] (Kahane a été assassiné par un Arabe à New York en 1990).

Le professeur Moshe Greenberg explique que le problème du racisme dans la tradition juive *« tire son origine de la politique de la Bible et des sages [talmudiques] visant à séparer Israël des [autres] nations ; il se manifeste pleinement dans le déni kabbalistique que le Gentil est à l'image de Dieu et atteint des proportions horribles dans le commandement biblique génocidaire d'exterminer Amalek et les sept nations de Canaan ».* [Greenberg, p. 24] Une stratégie apologétique juive (laïque) consiste à soutenir que les génocides relatés dans l'*Ancien Testament* n'ont jamais vraiment eu lieu. Mais, comme s'en inquiète Greenberg, *« une critique historique des textes bibliques [sur le génocide] indique... [qu'ils] appartiennent au domaine de la théorie plutôt qu'à la réalité historique. Cela peut soulager notre conscience, mais ne fait qu'aggraver le problème – à savoir que, sous aucune pression des faits, les auteurs bibliques ont trouvé*

*compatible avec leur foi un commandement divin de commettre un génocide.* » [Greenberg, p. 30]

Alors, comment les juifs dotés d'une conscience morale doivent-ils enseigner cet élément clé de leur tradition religieuse ? Ils devraient, selon Greenberg, le contourner sur la pointe des pieds. *« Lorsque nous enseignons les passages [du génocide] à l'école (et étant donné la nature cruciale du livre de Josué, nous ne pouvons pas éviter de les enseigner), nous devons les neutraliser explicitement (par exemple, en soulignant le contexte ancien, leur motivation obsolète et le précédent d'annulation établi par les sages)... Il doit être clair pour les élèves que notre considération générale pour la Bible en tant que trésor de valeurs durables ne s'étend pas à ces passages. L'urgence d'une telle répudiation correspond à l'évidence du fait que le nouveau pouvoir d'Israël suscite des désirs ataviques de réaliser ce qui a existé tout au long de l'histoire juive... seulement dans l'imagination.* » [Greenberg, p. 31]

Pendant ce temps, la vérité sur l'histoire et la tradition juives est systématiquement ignorée et déformée par la mythologie populaire juive sur un passé et une moralité idéalisés. Comme le répète très typiquement Mannie Sher, un juif et ancien président de l'Association britannique des psychothérapeutes, la réification juive moderne de sa tradition de victime blâme ses prétendues morales nobles et pacifiques pour l'hostilité anti-juive tout au long de l'histoire. Connaissant les faits, cette posture se lit comme un conte de fées insidieux :

*« Le monde à qui les juifs ont apporté Dieu et leurs nouveaux idéaux de moralité universelle, de justice, de paix et de responsabilité individuelle n'a jamais su apprécier. Les idéaux juifs, comme ceux de la psychanalyse, étaient généralement inconnus et menaçants pour l'ordre dominant. Le judaïsme a donné une vision selon laquelle 'la nation ne doit pas lever l'épée contre la nation' à un monde dans lequel la guerre et les guerriers plutôt que la paix ou les prophètes étaient glorifiés. Comme la psychanalyse, le judaïsme considère que chaque individu est à la fois responsable de lui-même et redevable. Il n'est donc guère étonnant que la haine du Juif se soit développée et soit finalement devenue la plus grande haine de l'histoire humaine.* » [Sher, p. 38]

D'autres admettent une vaste tradition de « haine » dans les sources religieuses **juives**, mais cherchent à en écarter la gravité. David Wolpe, par exemple, demande à ses lecteurs dans un journal juif populaire :

*« Est-il bon de haïr ?... Notre tradition ne nous enseigne pas que toute haine est mauvaise. La Bible est sans ambiguïté sur ce point : nous sommes clairement destinés à haïr Amalek, dont nous avons pour instruction d'effacer le souvenir... Le sujet est évoqué chaque année au milieu du seder de Pessah... En fait, peu de choses peuvent être plus saines que la haine méritée... Assis dans une maison confortable aujourd'hui, il est facile de voir la barbarie dans les mots de la Haggadah. Lorsque nous le faisons, nous trahissons notre histoire. »* [Wolpe, p. 8]

Bien sûr, tout l'accent mis ci-dessus sur la sauvagerie israélite antique ne vise pas à affirmer que les juifs et les nazis détiennent le monopole de l'atrocité ou qu'ils étaient enfermés dans une étreinte fatale transhistorique. Loin de là. L'histoire est surchargée de crimes atroces commis par un peuple contre un autre à travers les siècles, exerçant des versions violentes respectives de ce que les anthropologues appellent aujourd'hui l'ethnocentrisme. L'idée que *« nous sommes le peuple et que tous les autres ne le sont pas »* est endémique aux cultures et aux religions du monde. Mais l'injonction extrême *« Tuez tout ce qui respire »* en tant que politique morale (et religieuse) est rare ; après tout, même pour le vainqueur le plus impitoyable, ce qui est pris vivant a au moins une certaine valeur économique, de plaisir ou de production pour le conquérant. Le fait de vaincre tout et tout le monde, de manière répétée, dans un livre saint, qui est le fondement de l'héritage judéo-chrétien, ne peut pas être complètement négligé – comme il l'est toujours – dans le développement des peuples, des visions du monde et des civilisations qui en sont issus.

Arnold Toynbee, le célèbre historien britannique, en soutenant que le « fanatisme » religieux du judaïsme a été inévitablement transmis au christianisme (et à ses fameuses croisades) et à l'islam (comme ses guerres saintes), a eu l'audace d'attribuer ouvertement la cause ultime des souffrances discriminatoires subies par les juifs au cours de l'histoire sur leurs propres têtes. *« Les premiers 'bigots' de l'histoire que je connaisse »*, a déclaré Toynbee, *« sont... les Maccabées [un groupe de juifs rebelles qui ont renversé la domination grecque], si 'bigot' signifie, comme je le crois, non pas n'importe quel persécuteur, mais celui qui persécute les gens d'une autre religion en raison de ses différences avec eux en matière de pratique et de croyance religieuses. Les*

*Maccabées ont converti de force l'Idumée et la Galilée au judaïsme et ils ont fait en sorte qu'Hérode et Jésus soient des Juifs et non des Gentils. »* [Syrkin, Toynbee]

John Allegro, spécialiste de l'Ancien Testament, parle également de l'ère maccabéenne :

*« Dans la conception du Nouvel Israël, rêvée par les Juifs de l'Exil, proposée par leurs prophètes et élaborée en Judée par des administrateurs de la juiverie de Babylone, il existait un conflit fondamental entre l'idéal religieux d'un État mondial gouverné par les Juifs et librement accepté par tous les hommes, et la réalité pratique, à savoir que les gens sont obstinément conservateurs en ce qui concerne leurs religions et n'apprécient guère qu'on choisisse leurs dieux pour eux. Lorsque cette suppression de la liberté de culte s'accompagne d'une domination raciste particulièrement intransigeante et d'un contrôle politique étroit, la résistance au régime étranger se durcit encore davantage et ne cède à rien d'autre qu'aux pressions militaires les plus sévères. Dès le départ, donc, le glorieux Nouvel Israël n'était susceptible d'être atteint que par la force des armes, et maintenu par la force brute. Les Maccabées étaient au moins réalistes et jouaient les jeux militaires et politiques avec autant d'astuce et d'impitoyabilité que n'importe quel autre tyran du monde antique. Lorsqu'il s'agissait de convertir le Gentil à la foi, pour accomplir la promesse spirituelle du royaume de Dieu, ils offraient simplement le choix entre la circoncision et l'esclavage. »* [Allegro, J., 1971, pp. 116-117]

Arnold Toynbee va plus loin dans cette histoire, en proférant aux yeux et aux oreilles des juifs modernes le plus profond des blasphèmes :

*« L'ironie de l'histoire juive est certainement que les Juifs ont été les principales victimes d'un état d'esprit qu'ils ont eux-mêmes suscité à l'origine. »* [Syrkin, p. 177] Ailleurs, il affirme que *« l'idée principale de Hitler – l'adoration fanatique d'un dieu tribal jaloux, à la demande d'un chef prophétique – est le leitmotiv original (mais non ultime) de l'Ancien Testament ».* [Gould, p. 454]

Selon Jacob Agus, *« Toynbee considère la notion biblique d'un peuple, mis à part du reste de l'humanité, comme la source de l'auto-agrandissement des nations chrétiennes dans le monde moderne. En fin de compte, cette croyance narcissique des anciens Israélites s'est enracinée dans l'esprit des Allemands anti-chrétiens, pour devenir la folie nazie de notre propre génération...* [Agus, p. 385] *...Les Juifs étaient habitués aux attaques des démagogues, des chauvins, des pourvoyeurs de 'mystiques' d'un genre ou d'un autre. Mais, être la cible de critiques de la part d'un*

*superintellectuel [Toynbee] et d'un champion de l'humanisme – c'était une toute autre affaire...* [Agus, p. 373] *...En grande partie à cause d'un article de Toynbee de 1917 qui fut une contribution majeure à l'élaboration et à la propagation de la politique pro-sioniste en Grande-Bretagne...* [Agus, p. 382] *...ses opinions étaient ressenties d'autant plus qu'il écrivait comme quelqu'un qui appartenait aux amis traditionnels d'Israël. »* [Agus, p. 373]

Il va sans dire que la plupart des lecteurs juifs – fixés sur leur identité communautaire de victimes, et de victimes seulement – réagissent généralement avec indignation à la suggestion « antisémite » de Toynbee. *« À la barre de l'histoire »*, se plaint Marie Syrkin, ancienne rédactrice du magazine à orientation sioniste *Midstream*, *« [Toynbee accuse que] le souffrant juif n'est pas innocent »*. Son argumentaire contre lui relève ensuite que la seule preuve historique de Toynbee pour cette accusation contre les Maccabées est Flavius Josèphe (un juif apostat des Romains), qui est une source standard pour beaucoup d'informations sur les juifs à l'époque de la domination romaine. Les juifs accordent beaucoup de crédibilité à Josèphe sur d'autres sujets ; il est en fait une référence majeure pour certains des arguments polémiques juifs d'aujourd'hui. Son récit détaillé de la forteresse déserte de Massada, par exemple, et des 900 juifs qui se sont suicidés plutôt que de se rendre à un siège romain, est considéré comme un récit factuel et est devenu une source de fierté pour de nombreux juifs modernes. L'histoire de Massada est devenue un symbole important du folklore nationaliste sioniste. L'historienne juive Hannah Arendt se range du côté de Toynbee et pousse encore plus loin sa thèse du fanatisme juif :

*« Il y a une part de vérité dans les affirmations « éclairées », de Voltaire à Renan et à Taine, selon lesquelles la conception juive de l'élection, l'identification de la religion et de la nationalité, la revendication d'une position absolue dans l'histoire et d'une relation particulière avec Dieu, ont introduit dans la civilisation occidentale un élément de fanatisme autrement inconnu (dont a hérité le christianisme avec sa prétention à la possession exclusive de la Vérité) d'une part, et d'autre part un élément d'orgueil qui était dangereusement proche de sa perversion raciale ».* [Arendt, p. 242]

La tradition du peuple élu « si proche » de celle de la « perversion raciale » dans la déshumanisation des autres a été consciemment usurpée

par d'autres au cours des derniers siècles. Comme le note David Stannard :

*« [En Afrique du Sud], l'auto-identification des Afrikaners aux anciens Hébreux – avec leur propre Grand Trek qu'ils considèrent comme un second Exode, combiné à leur propre explication de l'histoire biblique de Cham comme signifiant que les Africains noirs ont été divinement ordonnés pour être leurs serviteurs – a formé le noyau théologiquement légitimant de la doctrine répréhensible de l'apartheid. Ainsi, la croyance conventionnelle des Écossais d'Ulster en leur statut autoproclamé de peuple 'élu' prédestiné par Dieu a servi à justifier leur occupation de la terre promise d'Irlande du Nord, ainsi que leurs persécutions historiques à l'encontre des Irlandais natifs de cette terre. Et ainsi, à une occasion (parmi tant d'autres) où les colons puritains de la Nouvelle-Angleterre ont dévasté une nation voisine entière avec à peine un prétexte de provocation – abattant et poignardant à mort tous les hommes, femmes et enfants qu'ils pouvaient trouver – ils ont écrit pour se justifier que 'parfois l'Écriture déclare que les femmes et les enfants doivent périr avec leurs parents', et ils notent qu'en tant que peuple élu (faisant allusion à Deutéronome 20:16) le Seigneur leur avait donné 'la terre des Indiens en héritage' ».* [Stannard, p. 194]

*« La campagne à la Joshua d'Oliver Cromwell contre les catholiques d'Irlande au XVII^e^ siècle »*, ajoute l'universitaire écossais Robert Carroll, *« qui a conduit à des massacres sanglants de civils, a été inspirée par la Bible. »* [Carroll, R., 1989, p. 159]

*« Dans le monde antique »*, explique Robert Pfeiffer, *« les juifs étaient les seuls à prétendre que la leur était la seule vraie religion et qu'elle finirait par conquérir le monde... la prétention des juifs à pratiquer la seule vraie religion, qui serait héritée à la fois par les chrétiens et les musulmans, puis retournée contre les juifs eux-mêmes, était entièrement opposée... aux attitudes courantes des Grecs, des Romains et des peuples orientaux. Aucun d'entre eux ne condamnait les autres pour avoir adoré... des dieux faux et trompeurs. »* [Morais, pp. 46-47][8]

Une réaction juive typique à des gens comme Toynbee et à sa critique du fanatisme du judaïsme et de l'État moderne d'Israël, et certainement les preuves troublantes citées ici, est reflétée dans le volume entier d'Oskar Rabinowicz contre l'érudit britannique, intitulé *Arnold Toynbee on*

[8] [NdT : lire *La Philosophie Universelle* ainsi que *Le christianisme, invention du judaïsme* de Jacqueline Berger, éd. Didi18 qui expliquent parfaitement et en détail tout cela.]

*Judaism and Zionism: A Critique.* La tirade défensive de l'auteur commence, dès sa première phrase, par une justification du sionisme, mais le cœur de son argumentation trouve son origine dans la notion ethnocentrique et excluante selon laquelle il est absolument interdit aux non-juifs de parler de manière critique des juifs :

*« Le judaïsme rejette la discrimination raciale, l'exclusivité, les revendications de supériorité personnelle ou l'unicité terrestre... Aucun étranger [au judaïsme] n'a le droit de dire aux Juifs... ce en quoi ils croient ou ne... croient pas. »* [Rabinowicz, p. 66]

****

Le discours juif américain moderne sur l'Holocauste reste généralement myope, égocentrique et unilatéral. C'est ce que le spécialiste des questions juives Peter Novick appelle la « mémoire collective » (c'est-à-dire une sorte de légende). *« La mémoire collective... »*, écrit Novick, *« n'est pas seulement une connaissance historique partagée par un groupe. En effet, la mémoire collective est, dans des sens cruciaux, anhistorique, voire anti-historique. Comprendre quelque chose historiquement, c'est être conscient de sa complexité, avoir suffisamment de recul pour le voir sous de multiples angles, accepter les ambiguïtés, y compris les ambiguïtés morales des motivations et des comportements des protagonistes. La mémoire collective simplifie ; voit les évènements d'un point de vue unique et engagé ; est impatiente avec les ambiguïtés de toute sorte ; réduit les évènements à des archétypes mythiques. »* [Novick, P., 1999, pp. 3-4]

Parce qu'une grande partie de la catastrophe juive s'est produite en Pologne, ce pays est particulièrement montré du doigt dans la polémique juive. *« Au cours des trente dernières années »*, note Lawrence Weinbaum :

*« une grande partie de la communauté juive mondiale a manifesté un sentiment d'hostilité plus vif envers la Pologne qu'envers l'Allemagne elle-même. La Pologne, et non l'Allemagne, est souvent considérée comme le lieu ultime du mal... Une partie de l'hostilité à l'égard de la Pologne repose sur l'impression totalement fausse que les Allemands ont choisi la Pologne occupée comme lieu d'implantation des camps de la mort parce qu'ils pouvaient obtenir la coopération des Polonais pour mener à bien la*

*solution finale. Bien qu'il n'y ait aucune preuve historique à l'appui de cette affirmation, elle s'est largement répandue et a gagné en crédibilité... Les références irréfléchies aux 'camps d'extermination polonais', plutôt qu'aux camps allemands ou nazis, ont également contribué à alimenter cette perception... La littérature populaire, qui n'est pas toujours fondée sur des connaissances objectives, a également joué un rôle de premier plan dans la formation de l'image populaire de la Pologne. Les romans (et les adaptations cinématographiques qui en découlent) d'écrivains populaires tels que Leon Uris (Exodus, Mila 18, QBVII), Gerald Green (Holocauste) et d'autres ont beaucoup contribué à influencer la façon dont nous pensons à la Pologne, et l'impression qui se dégage de ces livres est généralement négative. Dans ces ouvrages, les Polonais sont souvent dépeints sous un jour plus défavorable que les Allemands et il semble parfois que le poids de la culpabilité de l'Holocauste ait été déplacé sur les épaules des Polonais. »* [Weinbaum, p. 7]

En 1982, l'auteur juif américain Laurence Weschler a indiqué : *« à maintes reprises, avant mon voyage en Pologne, j'ai été confronté à la haine pure [des juifs] à l'égard de ce pays et de son peuple, à la fureur froide des réminiscences de l'antisémitisme qui, disait-on, imprégnait la société polonaise dans les années antérieures à la guerre et durant celle-ci ».* [Weschler, p. 28] Ainsi préparé, Weschler a été stupéfait de constater que les juifs qui vivent concrètement en Pologne ne partagent pas les mythes judéo-américains sur cet endroit. Comme il le dit lui-même, après une série d'entretiens avec des juifs de Pologne :

*« Je ne cesse d'entendre la même affirmation de la part de cet homme et de ses jeunes amis juifs, et ils me donnent tous sensiblement les mêmes raisons de la formuler. Ce qui suit est, en toute honnêteté, une simplification, mais la prémisse de base est cohérente : les Polonais n'ont jamais été antisémites dans l'âme. Ils ont toujours été très nationalistes, un peuple fier et en souffrance, privé de son État et aspirant à le retrouver. Dans le passé, ils ont été confrontés à une importante population juive – une population dont la taille même prouve l'ouverture préalable du peuple polonais, et en particulier de la noblesse polonaise, à l'immigration juive. Les Juifs avaient tendance à vivre entre eux, dans des ghettos qu'ils avaient eux-mêmes établis. Il est donc compréhensible qu'au cours des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, les Polonais, très nationalistes, aient pu considérer ces Juifs égocentriques comme des étrangers parmi eux... À la fin du XIX^e^ siècle, selon ce point de vue, le capitalisme, une importation étrangère, est arrivé en Pologne par l'intermédiaire des Allemands et*

*des Juifs autochtones. Bon nombre des grandes entreprises les plus visibles et les plus brutales – notamment les usines textiles – appartenaient à des Juifs. 'Le ressentiment des Polonais est compréhensible', me dit-on. Selon la suite de cette explication, au cours des années 1920, les Polonais ont finalement obtenu leur État, mais 10 % de la population était juive, et celle-ci était encore largement concentrée dans des communautés fermées dans les centres urbains. Nombreux sont ceux – tant les Polonais que les Juifs – qui ressentent cette présence comme troublante, à la fois étrangère et trop importante. Les sionistes avaient leurs partisans polonais. D'autres Juifs, quant à eux, étaient actifs au sein du parti communiste et étaient dévoués à l'exemple soviétique – ceci dans un pays et au sein d'un peuple qui venait tout juste de se libérer du joug impérialiste russe. »* [Weschler, pp. 31-32]

Richard L. Rubenstein note également que *« la prise de conscience, post-holocauste, du potentiel génocidaire de l'antisémitisme a également influencé les enquêtes historiques, souvent avec un effet de distorsion. En raison de l'innocence objective des victimes, les études sur l'Holocauste ont eu tendance à mettre l'accent sur ce qui a été fait aux Juifs plutôt que sur les éléments de conflit et de compétition entre Juifs et non-Juifs qui auraient pu contribuer à la tragédie... Il y a eu une tendance persistante à traiter la haine des Juifs et du judaïsme comme une forme de pathologie morale et psychologique... Malheureusement, les interactions économiques, politiques et sociales entre les deux communautés, par opposition aux actions des chrétiens contre les juifs, sont rarement abordées dans les enquêtes rétrospectives sur l'évolution des idées et des politiques anti-juives. »* [Rubenstein, R., p. 87]

De nombreux juifs, tels que l'éminent polémiste Alan Dershowitz, négligent complètement les souffrances du peuple polonais, sa propre histoire, sa propre culture et sa propre nationalité pour proclamer odieusement que la Pologne (le site de la plupart des camps de concentration nazis) *« ne peut être **qu'**un [souligné par l'auteur de 'Quand les 'victimes' dictent leurs lois'] cimetière juif sans pierre tombale ».* [Dershowitz] Quelle est l'histoire générale des souffrances endurées en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale ? Quel était le contexte de l'Holocauste ? Nous savons tous ce qui est arrivé aux juifs ; cela est annoncé partout. Mais que s'est-il passé pour les autres ?

Les mauvais traitements infligés aux Polonais pendant les deux premières années de l'invasion allemande de la Pologne étaient pires que ceux infligés aux juifs, à tel point que les Polonais revêtaient parfois

l'« étoile jaune » imposée par les nazis aux juifs pour se fondre dans la masse. [Lucas, pp. 34-35] Le 22 août 1939, Hitler déclare nécessaire de tuer *« sans pitié ni merci tous les hommes, femmes et enfants d'ascendance ou de langue polonaise. Ce n'est que de cette façon que nous pourrons obtenir l'espace vital dont nous avons besoin. »* [Gumbowski, p. 59] De plus, Hitler avait planifié : *« la destruction de la Pologne est notre tâche principale. Le but n'est pas l'arrivée à une certaine position mais l'anéantissement des forces vives... Soyez sans pitié ! Soyez brutaux !... La guerre doit être une guerre d'anéantissement. »* [Lucas, p. 4][9]

William Shirer écrit que :

*« Hitler... voulait... une Europe gouvernée par les nazis, dont les ressources seraient exploitées au profit de l'Allemagne, dont les habitants seraient réduits à l'état d'esclaves de la race maîtresse allemande et dont les éléments 'indésirables' – surtout les juifs, mais aussi de nombreux Slaves à l'Est, en particulier l'intelligentsia parmi eux – seraient exterminés... Les juifs et les Slaves étaient des Untermenschen – des sous-hommes. Aux yeux de Hitler, ils n'avaient pas le droit de vivre, sauf si certains d'entre eux, parmi les Slaves, devaient travailler dans les champs et les mines comme esclaves de leurs maîtres allemands. Non seulement les grandes villes de l'Est, Moscou, Leningrad et Varsovie, devaient être définitivement effacées, mais la culture des Russes, des Polonais et des autres Slaves devait être éradiquée et l'éducation formelle leur être refusée... Dès le 18 septembre 1941, Hitler avait spécifiquement ordonné que Leningrad soit 'rayée de la surface de la terre'. Après avoir été encerclée, elle devait être 'rasée' par des bombardements. Sa population (trois millions d'habitants) devait être détruite avec elle. »* [Shirer, p. 937][10]

Comme le fait remarquer Charles Sydnor à propos de l'invasion nazie de la Russie, qui a débuté le 22 juin 1941 :

*« Une bande de territoire de cinq kilomètres de large, qui s'étend sur toute l'Europe de l'Est, de la mer Baltique aux Carpates, éclate dans un torrent de feu et d'acier volants lorsque les avions, l'artillerie et les blindés allemands franchissent la*

---

[9] [NdT : inversion accusatoire flagrante, il n'y a aucune preuve qu'un tel ordre ai jamais été donné, lire pour plus d'information l'étude réalisée par Else Löser dans son ouvrage *Pologne et les falsifications de l'histoire polonaise*, éd. Didi18, 2020.]

[10] [NdT : une autre version des faits : *Le Sale Boche raconté aux braves gens* de Benton Bradberry, éd. Didi18, 2020.]

*frontière soviétique. Par la violence de sa collision initiale, l'immensité et la férocité de son développement ultérieur, et la prodigalité de sa destruction de vies humaines et de ressources, le conflit germano-russe a transcendé tout ce que l'expérience humaine avait connu jusqu'alors. Pour les hommes de la SS Totenkopf division, qui allaient se battre exclusivement contre les Russes jusqu'à la fin de la guerre, la campagne devint une sinistre croisade d'extermination. »* [Sydnor, C., 1977, pp. 138-139]

Eva Hoffman, l'un des rares auteurs juifs à concéder que *« dans la hiérarchie nazie, les Polonais ne venaient qu'après les Juifs et les Tziganes dans l'ordre des races inférieures – destinés à être complètement assujettis et, dans les plans nazis les plus visionnaires, à être exterminés. »* [Hoffman, E., 1997, p. 6] *« Les dirigeants nazis »*, note l'auteur juif Raphael Lemkin (l'inventeur du terme « génocide »), *« avaient déclaré très ouvertement leur intention d'exterminer les Polonais, les Russes ; de détruire démographiquement et culturellement l'élément français en Alsace-Lorraine, les Slaves en Carniole et en Carinthie. Ils ont presque atteint leur but en exterminant les Juifs et les Tziganes en Europe. »* [Novick, P., 1999, p. 100]

Et comme le note Richard Lukas à propos de la Pologne conquise : *« Les politiques génocidaires des nazis ont entraîné la mort d'environ autant de gentils polonais que de juifs polonais.... cet holocauste [des gentils polonais] a été largement ignoré parce que les historiens qui ont écrit sur le sujet de l'Holocauste ont choisi d'interpréter la tragédie en termes exclusifs – à savoir comme la période la plus tragique de l'histoire de la diaspora juive. Pour eux, l'Holocauste était unique aux Juifs, et ils n'ont donc pas ou peu parlé des neuf millions de Gentils, dont trois millions de Polonais, qui ont également péri dans la plus grande tragédie que le monde ait jamais connue. »* [Lukas, p. ix] (*« Dans l'Ukraine voisine, note Myron Kuropas, on estime que 14,5 millions d'Ukrainiens, dont 600 000 Juifs ont été perdus... par les décès, les déportations et les évacuations. La guerre a également détruit plus de 700 villes ukrainiennes et quelque 28 000 villages. »*) [Kuropas, M., 1995]

Vingt millions de comprimés de cyanure destinés aux chambres à gaz ont été découverts après la guerre dans des entrepôts nazis, soit plusieurs fois le nombre nécessaire pour exterminer uniquement les juifs. Sur l'un des sites de chambres à gaz – Kulmhof (Chelmo) – un groupe de 5 000 Tziganes fut parmi les premiers à être assassinés. Parmi les autres personnes exterminées à cet endroit figuraient des convois

d'enfants non juifs venus de Tchécoslovaquie, de Pologne et de Russie (*« Ces enfants ont été tués tout comme les juifs »*) et même un bus de religieuses. [Gas, pp. 91-92] À Buchenwald, 250 enfants tsiganes furent les premiers à être gazés. [Hancock, p.55] Sur tout le territoire de l'occupation allemande, des personnes de toutes nationalités, et plus particulièrement des invalides, des malades et des homosexuels, ont été soumises à des meurtres institutionnalisés, au gaz ou autrement. Les derniers meurtres par chambre à gaz sur le site de Mauthausen ont été perpétrés sur 181 Autrichiens qui étaient contre le régime nazi.[11]

L'Allemagne nazie avait des politiques clairement énoncées concernant les pays européens environnants et leurs habitants d'origine slave : *« Le 15 octobre 1940, Hitler avait décidé de l'avenir des Tchèques, le premier peuple slave qu'il avait conquis. La moitié d'entre eux devaient être 'assimilés', principalement en les envoyant en Allemagne comme esclaves. L'autre moitié, 'en particulier' l'intelligentsia, devait simplement être, selon les termes d'un rapport secret sur le sujet, 'éliminée'. »* [Shirer, p. 938][12]

Les mauvais traitements infligés par les nazis aux prisonniers de guerre, en particulier aux Slaves russes, étaient notoires :[13]

---

[11] [NdT : le lecteur qui le souhaite pourra visionner l'excellente vidéo consacrée au camp de concentration de Buchenwald traduite en français qui démystifie les supposés gazages qui y auraient eu lieu: « Buchenwald, une représentation complètement débile du mal » : https://archive.org/details/BUCHENWALDADUMBDUMBPORTRAYALOFEVIL.FullByDeanIrenb ; de plus, le lecteur notera l'information diffusée en toute discrétion en 2020/2021, par les autorités juives, selon laquelle le camp-hôpital de Mauthausen, était dépourvu de chambres à gaz. En outre, M. Jean-Louis Berger, enseignant, a dû subir les foudres de l'establishment français et de l'éducation nationale, un procès, etc. suite à la publication de son enquête sur ce camp-hôpital où il démontre, preuves à l'appui, que les détenus de ce camp sont morts sous les bombardements britanniques, et non pas aux mains des Allemands.

[12] [NdT : voir à ce propos l'excellent documentaire traduit en français qui démystifie ces accusations fallacieuses : « Le génocide oublié des Allemands de l'Est » : https://archive.org/details/LeGnocideOubliDesAllemandsDeLEst]

[13] [NdT : voir la façon dont le futur président des États-Unis, a laissé mourir de faim, de soif, et d'exposition aux éléments, quelque 5 millions de prisonniers de guerre allemands dans « les camps de la mort d'Eisenhower » :

*« Le Dr Otto Brautigam, chef adjoint du ministère des Territoires orientaux occupés, a écrit : 'ce n'est plus un secret pour l'ami ou l'ennemi que des centaines de milliers de prisonniers de guerre sont morts de faim ou de froid dans nos camps'... ».*

La déshumanisation conceptuelle du peuple slave par les nazis n'était pas loin derrière celle des juifs. Cependant, ces derniers étaient considérés comme une menace immédiate plus importante, un élément inné étranger et antagoniste au sein de la société allemande, de dimension internationale, conçu pour avoir une influence bien plus puissante que les Polonais. Les juifs devaient être exterminés en premier dans le cadre d'une 'solution finale', les Slaves plus tard, sauf ceux qui devaient être utilisés comme esclaves. »[14]

---

https://archive.org/details/LaVritableHistoireDesRelationsEntreAllemandsEtJuifsPartie1 et ici : https://archive.org/details/LaHaineDesJuifs et ici : https://archive.org/details/DennisWiseRhineMeadowsLesCampsDeLaMortRaconteParJamesBacque]

[14] [NdT : le lecteur prendra note qu'aucun ordre écrit officiel émis par le IIIe Reich n'a jamais été retrouvé. Voir à ce propos la stupéfiante déclaration de l'historien Raul Hilberg dans un documentaire censuré par la PBS : *« En 1976, je suis allé dans une petite ville de Bavière, Ludwigsburg, où se trouve le siège pour les enquêtes de ce qu'on appelle les crimes nationaux-socialistes, un bureau géré par les provinces de la République fédérale d'Allemagne. Environ une trentaine de procureurs étaient logés dans ce bâtiment particulier et je suis allé là-bas pour étudier des dossiers judiciaires, diverses déclarations sous serment et d'autres documents. Mais un après-midi, ils ont dit : 'Nous avons une fête aujourd'hui, voudriez-vous vous joindre à nous ?' Et j'ai dit : 'Pourquoi pas.' Ils m'ont dit : 'Nous avons une bouteille de vin par personne.' (rire de l'auditoire) Et après un certain temps, il se trouve que j'ai parlé au chef adjoint de ce bureau et je lui ai dit ceci : J'ai été troublé par une question. Et je crains d'avoir publié quelque chose qui n'est pas tout à fait exact. Et il s'agit du rôle tenu par Adolf Hitler lui-même dans l'anéantissement du peuple juif en Europe. Je sais bien qu'ici vous n'êtes seulement concernés que par les individus vivants et que vous n'enquêter pas sur les morts. Mais quand même ... qu'en pensez-vous ? 'Ah !' a-t-il dit, 'nous avons souvent fantasmé sur l'élaboration d'un acte d'accusation contre Adolf Hitler lui-même. Et de mettre dans cet acte la principale accusation : la solution finale de la question juive en Europe, l'anéantissement physique de la communauté juive. Et puis l'évidence a germé en nous, qu'aurions-nous pu faire ? Nous n'en avons pas la preuve.' Et il se mit à rire. Elie Wiesel, un autre survivant, demande parfois : 'Où était Dieu ?' Les procureurs allemands, les scientifiques, les politiques, les historiens lui ont posé une question modeste : 'Où était Adolf Hitler ?' La question est d'une importance énorme, pour l'Allemagne d'aujourd'hui et même au-delà de l'Allemagne, pour notre appréciation de ce qu'est un système totalitaire. »* Source : https://archive.org/details/RaulHilbergAveuStupefiantCensureParPBS]

Martin Boorman, secrétaire du parti de Hitler, a écrit une longue lettre à [Alfred] Rosenberg : *« Les Slaves doivent travailler pour nous. Dans la mesure où nous n'avons pas besoin d'eux, ils peuvent mourir... La fertilité des Slaves est indésirable. L'éducation est dangereuse...* » [Shirer, p. 939] Chaïm Kaplan, finalement assassiné par les nazis, a fait état des conditions de vie de sa femme de chambre après l'invasion allemande : *« Quand les nazis ont confisqué notre appartement, ils ont permis à notre bonne chrétienne de rester. Elle est exemptée des lois nazies de Nuremberg, ils l'ont violée. Après cela, ils l'ont battue pour qu'elle révèle où je cachais mon argent. »* [Kaplan, C., p. 46][15]

L'occupation nazie de la Pologne avait pour but de dépoloniser l'ensemble du pays et de le reconstruire à l'image germanique. Les noms polonais des villes et des lieux ont été supprimés et remplacés par des noms allemands (exactement comme les juifs d'Israël ont fait en remplaçant les noms géographiques arabes par des noms hébreux). *« Les biens en Pologne appartenant non seulement aux Juifs mais aussi aux Polonais ont été confisqués sans compensation. »* [Shirer, p. 944] *« La déportation planifiée [des Polonais vers le camp de concentration d'Auschwitz] »*, a déclaré Franciszek Piper, chef du département de recherche historique du musée d'Auschwitz-Birkenau, *« de dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants de la région de Zamosc – prévue comme l'une des premières têtes de pont de la germanisation dans l'est de la Pologne – a démontré l'objectif des nazis d'exterminer*

---

[15] [NdT : le lecteur est vivement encouragé à lire le livre d'Ernst Böhm – *Les ordres des commandants d'Auschwitz,* condensé d'un volumineux ouvrage, dont personne n'a entendu parler jusqu'à tout récemment, grâce au travail de Frau Haverbeck, qui est à l'origine de la découverte de l'existence de cette publication, restée volontairement dissimulée pendant dix ans avant d'être portée à la connaissance du public. À la lecture de cet important document on comprend pourquoi ! Dans ces ordres destinés aux responsables des camps de concentration, il sera aisé au lecteur de comprendre l'inversion accusatoire exprimée dans ces quelques lignes, et de découvrir, parmi une multitude d'autres choses, que le viol était sévèrement puni dans l'armée allemande et nullement encouragé. Voire également l'entretien de Mme Haverbeck diffusé sur une chaîne allemande, traduit en français : https://archive.org/details/UrsulaHaverbeckInterviewPanoramaIntegrale]

*les Polonais, qu'ils n'ont atteint que dans une faible mesure. »* [Piper, F., *Political*, p. 15]

Les expériences médicales hideuses et monstrueuses menées sur les juifs par des nazis sadiques sont bien connues. Mais *« les Juifs n'étaient pas les seules victimes. Les médecins nazis utilisaient également des prisonniers de guerre russes, des détenus polonais des camps de concentration, des femmes comme des hommes, et même des Allemands... Au camp de concentration pour femmes de Ravensbrück, des centaines de détenues polonaises – surnommées les 'filles-lapins' – furent infectées de gangrène gazeuse tandis que d'autres furent soumises à des 'expériences' de greffe osseuse. À Dachau et Buchenwald, des gitans ont été sélectionnés pour voir combien de temps, et de quelle manière, ils pouvaient vivre d'eau salée. »* [Shirer, p. 979] Des prêtres ont également été torturés et soumis à des expériences à Dachau. [Goldberg, M., H., 1979, p. 223][16]

Il y avait des projets médicaux grandioses pour d'autres qui n'étaient pas juifs : *« Un médecin S.S., le Dr Adolf Pokorny, écrivit à Himmler... que... les trois millions de bolcheviks actuellement en captivité en Allemagne devraient être stérilisés. »* [Shirer, p. 979][17]

À notre époque, les souffrances endurées par des millions de Polonais, Tchèques, Russes, Tziganes et autres ressortissants et ethnies non juifs pendant l'Holocauste ont été complètement occultées et négligées. Entre décembre 1939 et août 1941, les nazis ont même assassiné 50 000 **Allemands** – désignés comme « malades mentaux » – avec du gaz carbonique dans des salles déguisées, comme d'autres lieux

[16] [NdT : voir à cet effet les autres accusations loufoques portées contre les dirigeants allemands aux procès de Nuremberg dans le livre traduit en français condensé du volumineux ouvrage de Carlors W. Porter *Made in Russia : the Holocaust*, éd. Didi18 ; voir également l'excellent documentaire de Denierbud : « Un tiers de l'holocauste » : https://archive.org/details/DenierbudUnTierDeLholocauste]

[17] [NdT : le lecteur pourra faire des recherches à propos du Plan Morgenthau dont il est largement question dans le livre de Benton Bradberry : *Le Sale Boche raconté aux braves gens*, et découvrir comment les Alliés comptaient faire disparaître de la surface de la terre la totalité du peuple allemand ; lire également *Germany Must Perish !* de Theodore N. Kaufman.]

de massacres, en douches.[18] [Arendt, p. 108] Parmi les assassinés se trouvaient même des Allemands qui protestaient contre le traitement des juifs par les nazis – des personnes telles que l'ecclésiastique Bernard Lichtenberg et le philosophe Kurt Huber. [Rubenstein, pp. 188-189] Même Auschwitz, le camp de concentration notoire de la symbolique juive de l'Holocauste, a été établi en envoyant aux chambres à gaz 300 Polonais et 700 prisonniers de guerre russes. [Lucas, p. 38]

Les chiffres toujours cités concernant les personnes assassinées à Auschswitz (et l'Holocauste en général) ne sont que des suppositions et des estimations – citant tel ou tel document fragmentaire, puis présumant à partir de là – et ils varient considérablement. Alors que Franciszek Piper affirme que 90 % des personnes décédées à Auschwitz étaient juives, le Centre Simon Wiesenthal estime à 2,5 millions le nombre de juifs et à 1,5 million le nombre de non-juifs morts dans ce lieu. L'universitaire Norman Davies reprend ce qu'il a lu, à savoir qu'un quart des morts d'Auschwitz n'étaient pas juifs. Quoi qu'il en soit, Auschwitz est devenu le symbole absolu de la souffrance juive pendant l'Holocauste et le discours judéo-centrique s'est complètement approprié la misère humaine d'Auschwitz, de l'Holocauste, des camps de concentration en général et de l'ensemble négligé de la Seconde Guerre mondiale pour en faire un pilier ethnocentrique de sa propre spécialité victimaire.

Comme le note le poète polonais/lituanien Czeslaw Milosz, *« la signification du mot Holocauste [a subi] des modifications progressives, de sorte que le mot commence à appartenir exclusivement à l'histoire des Juifs, comme si, parmi les victimes, il n'y avait pas aussi des millions de Polonais, de Russes, d'Ukrainiens et de prisonniers d'autres nationalités ».* [Lukas, p. ix] Contrairement aux autres nations européennes, souligne Milosz, *« il n'y a pas eu de collaboration entre les Polonais et les nazis. Il n'y a pas eu de collaboration. Il faut le dire clairement, car il n'y a pas eu de pseudo-gouvernement polonais sous les nazis. La population*

[18] [NdT : Pour en savoir plus sur le mythe des salles de douche déguisées en chambres à gaz rendez-vous sur le site « un grain de sable didi18/savoisien » : « S'interroger sur l'Holocauste : l'horreur expliquée » :
https://ungraindesable.the-savoisien.com/index.php?q=Eric+Hunt]

*polonaise était traitée par les nazis comme la prochaine à être anéantie et les Polonais le savaient. »* [Milosz, p. 37]

Bien que beaucoup moins nombreux, les personnes les plus directement comparables à la condition juive pendant la Seconde Guerre mondiale sont les Tsiganes (Sinti et Romani). Quel que soit le critère retenu, leur propre tragédie sous le fascisme allemand ruine les prétentions juives modernes à l'« unicité de l'Holocauste ». De nombreux documents subsistants attestent de la politique nazie d'anéantissement complet des Tsiganes, notamment un mémo du Bureau d'hygiène raciale déclarant que *« tous les Tsiganes doivent être traités comme des malades héréditaires ; la seule solution est l'élimination. »* [Hancock, p. 43]

Ian Hancock, professeur à l'université du Texas et lui-même d'origine rom, s'est battu pendant des années pour attirer l'attention sur le désastre qui a frappé son peuple. Selon lui, *« il est tout à fait clair que certains historiens ne voient que ce qu'ils veulent voir, que l'on ferme les yeux sur l'histoire des Tsiganes et que, lorsque le génocide des Roms dans l'Allemagne nazie est reconnu, il est maintenu, à quelques exceptions près, soigneusement séparé de l'expérience juive. »* [Hancock, p. 40]

Hancock a découvert que la résistance des juifs à l'intrusion de l'histoire des gitans sur le terrain sacré des juifs était très répandue. Parfois, le courant sous-jacent de l'exclusion juive se révèle être ouvertement raciste :

*« Le directeur d'un centre de l'Holocauste m'a traité de fauteur de troubles ; un autre écrivain sur l'Holocauste a qualifié de 'détestable' ma discussion du cas des Roms dans le contexte juif. Un représentant du United States Holocaust Memorial Council, que je n'ai jamais rencontré, a dit à un chercheur qui avait appelé pour savoir comment me joindre que j'étais un 'sauvage'. Des gens ont quitté la salle lorsque mon tour est venu de parler du Porrajmos [l'Holocauste' des Tziganes] lors de conférences, et un ancien professeur de l'université où j'enseigne a refusé catégoriquement de mentionner les Roms et les Sintis dans son cours régulier sur l'Holocauste. Il y a un élément de racisme évident dans la réponse juive ; après tout, les Tsiganes sont un 'peuple de couleur du tiers monde'... Lors d'une présentation que j'ai faite dans un centre Hillel, j'ai été interrompu par une femme qui s'est levée d'un*

*bond et a demandé avec colère pourquoi je comparais le cas des Tsiganes à celui des Juifs, alors que les Juifs avaient tant donné au monde et que les Tsiganes n'étaient que des parasites et des voleurs. Une autre fois, un monsieur de l'assistance s'est levé et a déclaré qu'il n'achèterait jamais un livre sur l'Holocauste écrit par un Tsigane. »* [Hancock, pp. 55-57]

(On retrouve la conviction juive adamante d'une supériorité intrinsèque – et d'une distinction élitiste – sur les Tsiganes dans l'autobiographie de la célèbre romancière juive Judith Krantz :

*« J'admire les vieilles tribus', dit [un baron allemand], 'j'ai voyagé une fois pendant des semaines avec des Gitans, et je les ai trouvés fascinants. Vous vous rendez compte que les Tsiganes ont une tradition aussi vieille que les Juifs, n'est-ce pas ?' J'ai avoué mon ignorance de la tradition tsigane, mais le lendemain, alors que le baron et moi étions assis à l'aéroport, j'ai dit pensivement : 'J'ai réfléchi aux Tsiganes et aux Juifs, et il me semble que, en bien ou en mal, les Juifs ont donné au monde Einstein, Freud, Marx et, d'ailleurs, Jésus-Christ lui-même, mais je ne vois pas beaucoup de Tsiganes qui ont changé le monde, et vous ?' Même cet affreux baron a dû rire et dire : 'Touché'. »* [Krantz, J., 2000, p. 306])

Parmi les quelques juifs qui ont publiquement soutenu les luttes des Tsiganes pour que l'on prête attention à leur propre histoire d'« Holocauste », on trouve le célèbre « chasseur de nazis » Simon Wiesenthal. Celui-ci a un jour décrit les difficultés qu'il a rencontrées au Musée de l'Holocauste de Washington DC dans ses efforts pour qu'un Tsigane siège au conseil d'administration du musée, composé de trente membres. *« J'ai ressenti l'attitude du Conseil du Mémorial de l'Holocauste comme injuste »*, dit-il, *« ...j'ai reçu un certain nombre de copies d'autres lettres dans lesquelles toutes sortes de personnes avaient approché [le chef du Conseil, Elie] Wiesel pour lui demander de soutenir la revendication des Tsiganes* » [Wiesenthal, pp. 222-223] Ce n'est qu'après le départ de Wiesel à la tête du groupe qu'un Tsigane a été autorisé à siéger au Conseil.

*« Les nazis ont choisi les Juifs comme premiers candidats à l'anéantissement »*, note l'Israélien Boas Evron, *« mais les Tsiganes ont été extirpés avec la même minutie et des plans beaucoup plus vastes et ambitieux étaient en préparation pour l'asservissement et l'extermination progressive des Slaves (les pertes soviétiques*

*pendant la Seconde Guerre mondiale sont estimées à vingt-cinq millions de personnes, dont une minorité seulement étaient des soldats). »* [Evron, p. 51]

En 1999, à Atlanta, en Géorgie, la politique de l'Holocauste dominée par les juifs a explicitement censuré le meurtre de masse des homosexuels par les nazis. Comme le note l'*Atlanta Jewish Times* :

*« La Commission de l'Holocauste de Géorgie a semé la zizanie au sein de la communauté homosexuelle de la ville. La commission a fait les gros titres à plusieurs reprises en janvier en supprimant deux paragraphes d'un guide pédagogique sur l'Holocauste concernant la persécution des homosexuels et des lesbiennes. L'incident a déclenché une confrontation entre la communauté homosexuelle et la commission... Le drame a atteint son paroxysme lorsque le militant homosexuel Harry Knox a été expulsé d'une réunion de la commission sur ordre de [la directrice de la commission juive Sylvia] Wygoda. »* [Atlanta Jewish Times, 6-18-99]

Les juifs affirment généralement que six millions d'entre eux ont été exterminés pendant l'Holocauste. Le *« chiffre de six millions »*, notent Zev Garber et Bruce Zuckerman, *« souvent invoqué dans les caractérisations de 'l'Holocauste', souligne le problème de l'accent mis sur le caractère unique [juif] plutôt que sur le caractère commun. La vérité est que onze millions de personnes ont été tuées dans les camps de concentration. Près de la moitié d'entre elles sont exclues de la plupart des descriptions de 'l'Holocauste', ce qui semble impliquer que la mort des Gentils n'est pas aussi importante que celle des Juifs. »* [Garber, p. 208]

Wladyslaw Krajewski, un autre commentateur juif, vit aujourd'hui encore en Pologne. Il fait état de ses propres difficultés à traiter avec des juifs occidentaux mal informés qui cherchent à confirmer le mythe juif, une conviction de l'antisémitisme polonais généralisé, et non les vérités de la Seconde Guerre mondiale :

*« Lors [d'une visite] aux États-Unis, ma femme et moi avons également dû argumenter avec ceux qui associent en bloc l'antisémitisme aux Polonais, à l'Armée de l'Intérieur [polonaise], et ainsi de suite... De manière générale, il existe un stéréotype répandu parmi les juifs [non polonais] selon lequel ils sont toujours des victimes (comme c'est souvent le cas). De nombreuses personnes en Israël, et plus encore aux États-Unis, pensent que la terreur était dirigée exclusivement contre les Juifs pendant l'occupation allemande [de la Pologne] (car en effet, elle était principalement dirigée contre eux). Ils ne veulent pas le croire lorsqu'on leur dit qu'un*

*grand nombre de Polonais ont également été victimes de la terreur allemande. Ils disent que ces personnes ont peut-être combattu dans le mouvement de résistance ou aidé les Juifs, mais que seuls les Juifs (et peut-être les Tsiganes) ont été persécutés sans raison. De tels jugements résultent en grande partie de l'ignorance (bien que personne n'admette être ignorant). De telles choses ne sont pas dites par les quelques Juifs vivant en Pologne, qui sont mieux informés sur l'occupation allemande de notre pays. »* [Krajewski, W., pp. 103-104]

Certains spécialistes avancent le chiffre de quatre à cinq millions de juifs morts au cours de la Seconde Guerre mondiale. Les chercheurs juifs Gerald Reitlinger et Raul Hilberg, entre autres, estiment que ce chiffre se situe entre cinq et six millions. Il ne s'agit que de suppositions et d'estimations. Personne ne connaît avec certitude le chiffre exact. Peu importe, tous ces chiffres sont insondables et la souffrance incompréhensible. Mais on entend rarement le fait que les nazis ont également exterminé jusqu'à sept millions de chrétiens dans ces mêmes camps de la mort. Pour deux juifs exécutés là-bas, suggère l'auteur juif Max Dimont, trois chrétiens ont également été massacrés. Les Slaves et les Tziganes, les prisonniers russes, le clergé polonais, le mouvement de résistance polonais et son intelligentsia ont également été décimés.

Entre 15 et 20 millions de personnes ont été tuées en Europe. [*Encyclopedia Britannica*, p. 716] Trois millions de juifs polonais sont morts à cause d'Adolf Hitler, ainsi que trois millions de chrétiens polonais. À eux seuls, trois millions et demi de prisonniers de guerre soviétiques ont péri en captivité chez les nazis. Dans le monde entier, le nombre de personnes qui sont mortes à cause de la Seconde Guerre mondiale est estimé à quelque 50 à 64 millions d'êtres humains ! [*Encyclopedia Britannica*, 18, p. 716] Où sont les monuments à leur mémoire – l'humanité dans son ensemble, sans allégeances de clan ou de tribu – un musée qui affirme que chaque vie dans cette pile macabre était précieuse, sacrée et unique dans l'histoire humaine. Ce musée n'existe pas. Il n'y a pas de tel monument. Nous n'en entendons jamais parler. Il n'y a que des monuments à la souffrance juive. Pourquoi ?

Aussi douloureuse que soit la peine des juifs vis-à-vis de leurs propres horribles pertes, à la fin du XX^e^ siècle, le deuil juif est devenu une politique sourde aux cris des autres. Considérer les atrocités du

Troisième Reich comme des crimes contre l'humanité ne sert pas les principes sionistes et nationalistes de l'État juif d'Israël, ni même le sentiment général d'inspiration religieuse des juifs selon lequel ils sont en quelque sorte « différents » des autres : « élus ». Le fait est que l'holocauste des juifs perpétré par les nazis ne s'est pas produit dans une boîte de velours protégeant les autres de blessures hideuses. La violence et les atrocités étaient partout, dans toutes les directions. C'était la guerre, une guerre mondiale, et des personnes profondément maniaques s'efforçaient d'anéantir quiconque ne faisait pas partie de leur clan racial et idéologique. Mais les sionistes et autres juifs nous rappellent – sans cesse et sans relâche – que les nazis ont violé les juifs à grande échelle, et ignorent le reste de l'agonie généralisée de tout cela.

L'Holocauste a fourni à l'Israël moderne la légitimation finale de sa naissance. Pour les sionistes, Hitler a prouvé de manière concluante que la vie en diaspora était précaire et que l'on ne pouvait pas, à long terme, faire confiance aux Gentils. En période de bouleversements sociaux, on pensait que les juifs pourraient à nouveau servir de boucs émissaires. L'Holocauste a effectivement uni les juifs du monde entier d'une manière que la race ou la religion ne pouvaient pas faire. Il importe toujours aux sionistes que l'extermination des juifs en Europe soit traitée avec une vue bornée, distincte de tous les autres phénomènes, distincte de l'extermination de tous les autres peuples. Tout ce qui comptait pour l'Allemagne, c'était les Aryens. Et tout ce qui compte pour Israël – et ses nombreux partisans de la diaspora – ce sont les juifs.

En 1979, le chef d'une délégation judéo-américaine à Varsovie, Elie Wiesel, s'est opposé au fait que les Polonais parlent des *« victimes de la Seconde Guerre mondiale en général... On parle des Juifs. Ils mentionnent toutes les victimes de chaque nationalité, de chaque religion, et ils s'y réfèrent en masse. Nous objectons... Les Juifs ont été assassinés parce qu'ils étaient Juifs, pas parce qu'ils étaient Polonais... Et nous avons donc dit à nos hôtes polonais : 'Si vous oubliez les Juifs, vous finirez par oublier les autres. On commence toujours par les Juifs.' »* [Linenthal, p. 31] *« Il ne suffisait pas de donner [à la Pologne] nos parents et nos grands-parents, nos frères et nos sœurs »*, se plaignait une autre déléguée juive, Lily Edelman, *« ...Nous devions aussi leur laisser une industrie touristique d'un milliard de dollars. »* [Linenthal, p. 31]

Non seulement la myopie judéo-centrique et l'obsession de soi reconnaissent uniquement, la commémoration, et même la célébration, de la victimisation juive pendant la Seconde Guerre mondiale. Non seulement les autres victimes non juives sont ignorées, mais elles font l'objet de mépris et de critiques pour ne pas avoir « sauvé les juifs ». De nombreux juifs se plaignent même amèrement que les États-Unis auraient dû « faire quelque chose de plus » pour sauver leurs frères, comme si la vie des juifs était plus importante, plus innocente, que celle des millions d'autres qui sont morts. Il est difficile d'imaginer ce que ces critiques ont en tête, alors que l'Amérique était déjà engagée dans l'acte d'agression et de violence le plus extrême contre l'Allemagne : la guerre.

Le peuple le plus exposé par les juifs aux insultes, aux plaintes, aux abus, aux stéréotypes préjudiciables et à la haine – parfois apparemment plus encore que les nazis allemands eux-mêmes – sont les Polonais. Les chrétiens polonais sont couramment accusés par les auteurs juifs d'avoir *« livré les Juifs polonais aux nazis »* et/ou d'avoir refusé de les sauver. *« Les Polonais ont été indifférents au massacre des Juifs par les nazis qui a suivi, voire l'ont soutenu »*, accuse Barry Rubin, dans une calomnie juive très, très courante, qui passe régulièrement sous silence la situation désespérée de la Pologne et des juifs et l'énormité de la Seconde Guerre mondiale.

Les juifs, après tout, se sont positionnés pendant des siècles comme des exploiteurs de la paysannerie polonaise, de concert avec l'aristocratie oppressive. Le peuple polonais n'aimait guère les juifs et la réputation de ces derniers était terrible. Un parti nationaliste polonais d'avant-guerre, le Parti national démocratique, par exemple, s'opposait à l'influence juive dans le pays, estimant que les 10 % de juifs de la population *« constituaient un élément étranger nuisible à l'unité nationale. Il craignait que la très forte proportion de juifs dans les professions libérales (estimée à 30 % des avocats, des médecins, des architectes, etc.), le monopole juif dans le commerce de détail et la finance, et le fait que les juifs évitent le travail physique dans les mines, les usines et sur les terres, n'aient pour effet d'empêcher les Polonais pauvres d'accéder à l'ascension sociale ».* [Korbanski, pp. 18-19] Les sentiments des Polonais à l'égard des juifs en Pologne, fondés sur leur relation historique, peuvent être déterminés par certains vieux proverbes polonais à leur sujet :

– *Le paysan glane, le Seigneur dilapide, le Juif profite.*

– *Le Seigneur prépare la ruine du paysan avec les Juifs.*

– *Une montagne n'en rencontrera pas une autre, mais la noblesse rencontrera toujours le Juif.* [CALA]

À quelques exceptions près parmi les individus, et à l'exception des entreprises commerciales qui s'enrichissent elles-mêmes, les communautés juives ont largement fonctionné comme des « étrangers » isolés, égocentriques, élitistes et bien placés dans la société polonaise. Le fossé entre les chrétiens et les juifs polonais était énorme. (Dans la Pologne d'avant l'Holocauste, le taux de mariages mixtes entre Polonais et juifs était de 1 %). [Wistrich, *Intro*, p. 4] Il a été imposé par les juifs eux-mêmes dès les premiers temps de leur séjour en Pologne, et répercuté par leurs voisins polonais. *« L'ethnocentrisme »*, note Tadeusz Piotrowski, *« était une rue à double sens »*. [Piotrowski, p. 38] La plupart des juifs ont choisi de ne pas s'assimiler à la société polonaise (beaucoup ne parlaient même pas polonais) et n'avaient que peu de liens de bonne volonté avec le peuple non juif environnant.

*« Dans la Pologne d'avant-guerre [Seconde Guerre mondiale] »*, note Wladyslaw Krajewski, un juif polonais, *« la majorité des Juifs ne se considéraient évidemment pas comme des Polonais. Ayant grandi pour la plupart dans un environnement juif, ils n'observaient que les coutumes et la religion juives, ne parlaient que le yiddish à la maison et, en général, parlaient mal le polonais. »* [Krajewski, W., pp. 96-97] Norman Salsitz raconte avoir grandi dans une communauté juive d'une ville polonaise et avoir découvert que « beaucoup » de juifs ne savaient même pas à quoi ressemblait exactement le drapeau polonais. [Salsitz, N., 1992, p. 73] En 1936, les habitudes de vote des juifs en Pologne (dans leurs organisations autonomes de kehillah) ont révélé que 38 % des voix allaient au parti Bund (un groupe mettant l'accent sur l'identité **juive**, par opposition à l'identité polonaise), 36 % aux listes sionistes (le groupe du retour en Israël), et environ 23 % aux groupes religieux orthodoxes (religieusement anti-gentils) et de la « classe moyenne ». [Gitelman, Z., 1997]

Quelle que soit la politique juive, Norman Salsitz observe que, comme de nombreuses communautés juives en Pologne, les 2 000 juifs de sa ville natale étaient *« à 95 %... des gens pratiquants et pieux »*. [Salsitz,

N., 1992, p. 140] Cela inclut, on peut le supposer, toute l'idéologie séparatiste et anti-gentille que le judaïsme orthodoxe implique. *« En ce qui concerne mon quartier »*, a fait remarquer le professeur israélien Chone Shmeruk, en évoquant le quartier de Varsovie où il a grandi, *« il était exclusivement juif. Les seuls non-juifs qui s'y trouvaient étaient les concierges qui avaient généralement de petits appartements près de l'entrée. La plupart des résidents juifs parlaient le yiddish... En ce qui concerne Varsovie, une rue comme Karmelick, par exemple, était exclusivement juive. Il y avait là une école primaire Bund dont toutes les classes étaient enseignées en yiddish. Il n'y avait aucun élément polonais et les contacts avec les Polonais étaient rares, voire inexistants. Je ne visitais pas les maisons polonaises et elles ne visitaient pas les miennes. Je n'avais pas vraiment d'amis polonais. Mes amis de l'école ou de la cour étaient juifs... Lorsqu'un Juif quittait le quartier nord, ce n'était peut-être pas comme s'il allait dans une autre ville, mais plutôt dans un endroit inconnu... Si vous alliez dans un parc, il devait s'agir d'un 'parc juif'... Il y avait un gouffre entre les quartiers juifs et polonais de Varsovie »*. [Shmeruk, pp. 326-328]

L'auto-ségrégation juive était la norme pour la plupart des juifs d'Europe de l'Est. Raphael Patai souligne le vaste fossé entre ses grands-parents juifs du village hongrois de Pata (de 1880 à 1920 environ) et les non-juifs qui les entouraient :

*« Mon attention s'est portée sur la séparation presque totale qui existait entre les formes de vie de cette famille juive orthodoxe hassidique et des cinq autres familles juives également religieuses de Pata, d'une part, et celles des centaines de familles hongroises chrétiennes du village, de l'autre, j'ai eu la nette impression [à partir de documents et d'entretiens avec des proches] que la vie de mon grand-père et celle des paysans hongrois de Pata n'avaient pratiquement rien en commun... Les contacts entre mes grands-parents et les paysans du village se limitaient aux occasions où ces derniers s'arrêtaient au magasin [de mes grands-parents] pour faire leurs petits achats. À cela s'ajoutent les voyages biquotidiens que ma grand-mère devait faire pour aller au puits du village jusqu'en 1902 environ [jusqu'à ce qu'ils fassent creuser un puits sur leur propriété]... À part cela, mon grand-père vivait entièrement dans le monde de la tradition juive, principalement celui du Talmud. Il ne connaissait rien des traditions culturelles des paysans de Pata... On en arrive à la conclusion que ce juif hongrois vivait dans un isolement culturel pratiquement complet de son environnement purement hongrois. »* [Patai, R., 1971, pp. 136-137].

Alan Levy décrit l'attitude du célèbre chasseur de nazis Simon Wiesenthal envers ses voisins non-juifs en Pologne :

*« Ayant vécu parmi les Polonais depuis sa naissance, grandi avec eux et fréquenté leurs écoles, Simon savait que 'pour eux, nous étions toujours des étrangers. La compréhension mutuelle était hors de question. Et même maintenant que les Polonais avaient eux aussi été réduits en esclavage et qu'ils étaient les prochains visés par le programme d'extermination de Hitler, rien n'avait changé : il y avait toujours des barrières entre nous'. Parfois, cet éloignement devient si fort que Simon 'ne voulait même plus regarder les Polonais'. Malgré les conditions et les risques à l'intérieur du camp [de concentration], j'aurais préféré y rester. Mais je n'ai pas toujours eu le choix ».* [Levy, A., 1993, p. 42]

*« Le séparatisme juif »*, remarque l'auteur juive Eva Hoffman à propos de la Pologne, *« était aussi un choix actif, et il avait aussi ses conséquences. Cela signifie que les individus et les communautés juives cultivaient leur propre aliénation, et que, bien qu'ils soient prêts à s'engager dans des relations contractuelles avec les Polonais, ils ne souhaitaient pas entrer dans un monde partagé avec eux. »* [Hoffman, E., 1997, p. 63] Les racines solides de ce séparatisme juif des Polonais perdurent aujourd'hui. Comme le notait le juif américain Victor Seidler en 2000 :

*« Je sais que mon père était originaire de Varsovie, mais en aucun cas je ne me considérais comme 'polonais'... Lorsque j'ai donné ma conférence à l'Académie polonaise des sciences, on m'a présenté comme quelqu'un d'ascendance polonaise et j'ai dû préciser que ma famille était juive. »* [Seidler, V.J., 2000, p. 47] La répulsion juive à l'égard des chrétiens en Pologne, leur dédain classique – voire leur haine – et leur application effective de l'immense fossé qui les sépare des Polonais, se reflète dans ce récit du polémiste juif le plus connu sur l'Holocauste, Elie Wiesel, qui décrit ici son enfance en Pologne :

*« Les rituels [chrétiens] n'avaient aucun intérêt pour moi, bien au contraire. Je m'en détournais. Dès que je rencontrais un prêtre, je détournais le regard et pensais à autre chose. Plutôt que de marcher devant une église avec son clocher pointu et menaçant, je traversais la rue. Voir était aussi effrayant qu'être vu ; je craignais qu'un lien visuel, physique, ne se crée entre nous... Tout ce que je savais des chrétiens, c'était leur haine pour mon peuple [les juifs]. Les chrétiens étaient plus présents dans*

*mon imagination que dans ma vie. Que faisait un chrétien quand il était seul ? De quoi étaient faits ses rêves ? Comment utilisait-il son temps lorsqu'il n'était pas occupé à comploter contre nous ? »* [Wiesel, *A Jew*, pp. 4-5]

Dans un roman que Wiesel a écrit, intitulé *Dawn*, Sylvia Barack-Fishman a noté un courant sous-jacent troublant, commun – comme nous l'avons vu – à la vision juive traditionnelle du monde :

*« Le protagoniste de Wiesel arrive à la conclusion surprenante que les Juifs doivent apprendre 'l'art de la haine' afin de garantir leur survie physique. Sinon, affirme-t-il, notre avenir ne sera qu'une extension du passé. »* [Barack-Fishman, p. 281] La « haine » juive, comme nous l'avons vu, ratisse large. Même un prêtre catholique romain, Maximilian Kolbe, canonisé par l'Église et héroïsé en Pologne pour être mort volontairement à Auschwitz afin qu'un autre homme puisse vivre, est considéré de nos jours par un magazine juif comme l'ancien rédacteur en chef du *« 'Franciscan', un hebdomadaire antisémite à grand tirage »*. [Tomaszewski, p. 47][19]

Reflétant le ton du dédain juif pour les chrétiens, l'un des personnages du romancier juif Max Shulman dans *Les pommes de terre sont moins chères* déclarait que *« si [ma mère] voyait par hasard [une religieuse] dans la rue, elle faisait trois fois un cercle, récitait* <u>*Shma Yisrael*</u> *et courait tuer un poulet »*. [Novak/Waldoks, 1981, p. 96]

Ce n'est pas vraiment une fiction. Moshe Rozdial reflète l'habituelle polémique juive et l'apologie du racisme juif et de la haine de ceux qui les entourent :

*« Si je peux être vraiment honnête, en grandissant autour de survivants de l'holocauste, en particulier de grands-parents qui avaient fait partie de la vie du village en Pologne, mon souvenir le plus clair de tout ce qui concerne les églises est la façon dont ma grand-mère crachait trois fois, vous savez, tu ! tu ! tu !, comme dans* Un violon sur le toît*, pour éloigner les mauvais esprits, chaque fois qu'elle passait devant le clocher d'une église. La croix a davantage été un fardeau à porter pour les juifs que pour les chrétiens. Pour ma Bubbe, ma grand-mère, elle représentait la colère de Satan, qui s'abattait sur un peuple sans défense lorsqu'il ne veillait pas à éloigner*

[19] [NdT : lire à cet égard ce qu'en dit Else Löser dans son *Pologne et les falsifications de l'histoire polonaise*, éd. Didi18.]

*le mauvais œil. Pour elle, le nazisme n'était qu'une autre version du christianisme, des hordes de barbares aryens s'abattant avec leur croix brisée pour accomplir le travail pour lequel l'église avait jeté les bases depuis un millier d'années. Je me souviens avoir marché dans la rue avec ma main dans la sienne, sentant ce tiraillement et sachant, presque instinctivement, que si je levais les yeux, je verrais une croix au sommet d'un toit, alors qu'elle traversait la rue par réflexe pour éviter de marcher directement devant l'église. En marmonnant, Nevelah ! Nevelah ! Tu sais ce que ça veut dire ? L'impureté des morts. N'importe quelle chose morte. Toute chose morte qui, selon la loi juive, ne pouvait être touchée d'aucune façon, afin de ne pas être souillée par la pureté spirituelle. C'est ce que Bubbe pensait du crucifix et, en fin de compte, de l'église... Elle crachait trois fois, davantage si elle était d'humeur sombre, et faisait un détour pour éviter le site. Le juif mort sur la croix était pour elle une Nevelah, une présence qui a toujours souillé sa vie, la vie juive. Un symbole de mort et de corruption humaine, pour mon peuple. Je sais que ce n'est pas politiquement correct de vous dire ces choses. Nous, les Juifs, surveillons toujours nos langues, quand il s'agit du christianisme. »* [Rozdial , M., Winter 1999]

Rachmiel Frydeland, un étudiant de yeshiva, raconte son enfance en tant que juif dans la ville de Chelm avant la guerre :

*« Je n'avais aucun contact avec les chrétiens. Sur le chemin de l'école, nous passions devant une église catholique romaine et une église orthodoxe russe, et nous crachions en prononçant les mots que l'on trouve dans le Deutéronome 7:26, ...tu l'auras en horreur, tu l'auras en abomination, car c'est une chose dévouée par interdit... Pourquoi devions-nous dire des mots aussi horribles ? Les gens [chrétiens] avaient l'air si pieux. Ils venaient des villages environnants pour prier, et ils ne nous dérangeaient jamais. »* [Frydeland, p. 55]

Abraham Sterzer a grandi dans un milieu juif en Galicie orientale. *« Notre rabbin »*, dit-il, *« insistait pour que nous, enfants juifs, crachions par terre et proférions des malédictions en passant près d'une croix, ou chaque fois que nous rencontrions un prêtre chrétien ou une procession religieuse. Nos commerçants avaient l'habitude de dire que c'était une* <u>*Mitzveh*</u> *(action bénie) de tromper un* <u>*Goy*</u> *(Gentil). »* [Piotrowski, p. 39] Anna Lanota se souvient que sa communauté juive en Pologne *« avait une attitude quelque peu défavorable envers les autres nations – peut-être même méprisante. Le sentiment que nous étions le peuple élu prévalait. »* [Piotrowski, p. 39]

Le tout premier Premier ministre de l'Israël moderne, David Ben-Gourion, a un jour évoqué son enfance parmi des enfants non juifs en Pologne :

*« Quelqu'un jetait peut-être une pierre, ou entamait une dispute, et très souvent c'étaient les Juifs qui commençaient. C'est nous qui prenions le dessus. »* [Kurzman, D., 1983, p. 50]

Le commentateur juif Elias Tcherikower souligne la nature de la culture du shtetl (communauté juive) en Europe de l'Est :

*« Les Juifs n'étaient pas considérés, et ne se considéraient pas, comme des Russes ou des Polonais qui différaient de la majorité de la population par leur religion et leurs activités professionnelles... Les Juifs constituaient une entité sociale autonome, isolée, repliée sur elle-même et collectivement responsable. Les évènements du monde extérieur avaient certes un impact sur la communauté juive, mais ils étaient considérés comme étant du même ordre que les évènements naturels, le plus souvent des catastrophes naturelles. Il y avait, relativement parlant, peu d'interactions sociales qui comptaient entre juifs et non-juifs. Ce qui était important, c'était ce qui se passait dans le monde juif, dans le monde du shtetl... Avant tout, le shtetl était une communauté d'orthodoxie religieuse rigide... Le cadre de référence du shtetl était la communauté juive. À l'extérieur se trouvait le monde des goys, des étrangers... La loyauté envers ce monde hostile et étranger était inexistante. »* [Neusner, J., 1972, pp. 4-6]

Comme le note Nechama Tec, survivante juive de l'Holocauste, à propos du séparatisme juif traditionnel, de l'éloignement auto-imposé des non-juifs et de la résistance à l'assimilation dans la culture polonaise (qui a eu des conséquences pratiquement insurmontables lorsque tout Polonais chrétien a cherché, au risque constant de sa vie, à protéger les juifs des nazis) :

*« En 1939, de tous les pays européens, la Pologne avait la plus forte concentration de Juifs. Ils représentaient 10 % de la population du pays. En tant que plus grande communauté de Juifs en Europe, les Juifs polonais étaient également les moins assimilés. Leur apparence, leur habillement et leur comportement étaient différents de ceux des chrétiens polonais... Dans la Pologne d'avant-guerre, plus de la moitié des enfants juifs fréquentaient des écoles juives spéciales. L'inscription à l'école religieuse, quant à elle, décourageait la maîtrise de la langue polonaise. Ainsi, en*

*réponse à une enquête du recensement de 1931, l'écrasante majorité des Juifs ont mentionné le yiddish comme leur langue maternelle (79 %) et seulement 12 % ont donné le polonais comme première langue. Le reste a répondu l'hébreu. Les Juifs et les Polonais vivaient dans des mondes séparés et différents, et leurs expériences diverses permettaient une identification facile. On a estimé que plus de 80 % des Juifs polonais étaient facilement reconnaissables, tandis que moins de 10 % pouvaient être considérés comme assimilés. »* [Tec, N., 1986, p. 12]

L'anthropologue juif Samuel Heilman note que le mouvement littéraliste ultra-orthodoxe hassidique, fondé au XVIII^e^ siècle, est devenu la vision juive dominante du monde en Europe de l'Est. *« En l'espace de quelques générations »*, observe-t-il, *« [le mouvement hassidique] a absorbé un nombre considérable – peut-être une majorité – de Juifs de la région. »* [Heilman fait ici référence à la « région » de l'Europe de l'Est, comprenant la Podolie, la Volhynie, la Galicie, la Pologne, la Russie et l'Ukraine]. [Heilman, S., 1992, p. 21]

En 1992, Heilman a écrit un livre sur les Hassidim en Israël (dont les ancêtres étaient originaires d'Europe de l'Est) et, même là, voici la vision du monde profondément séparatiste et ethnocentrique qu'il a trouvée encore reflétée par les enfants de 11 et 12 ans dans le système scolaire hassidique. Montrant à une classe une carte d'Israël :

*« J'ai demandé à chaque garçon s'il pouvait me dire ce qui se trouvait à l'est, au sud, au nord et à l'ouest [d'Israël], en pointant chaque fois mon crayon sur la zone au cas où ils ne connaîtraient pas les indications de la boussole. Encore une fois, personne ne savait... Ensuite, j'ai demandé à chaque garçon de me dire les noms des pays environnants, sans nécessairement préciser où ils se trouvaient par rapport à Israël. En réponse, un garçon a commencé à énumérer les villes d'Israël... Peut-être la réponse la plus révélatrice est-elle venue d'un jeune qui, en réponse à la question de savoir ce qui borde Israël, a répondu avec assurance qu'Israël était entouré de chutz la aretz. Chutz la aretz est l'expression hébraïque que la plupart des Israéliens utilisent pour désigner le reste du monde. Littéralement, elle signifie en dehors de la terre (d'Israël), à l'étranger. Dans l'esprit de ce garçon, le monde était clairement divisé. De même qu'il y avait les goyim et les Juifs, de même il y avait Israël et chutz la aretz ... J'ai été frappé par le fait que dans le monde dans lequel ils vivaient, les informations que je leur avais demandées n'étaient tout simplement pas importantes. Ils avaient une carte du monde différente ... Les grands territoires n'étaient pas la*

*Russie, l'Allemagne ou la Pologne. Ils portaient le nom de villes importantes pour les hassidim de Zvil : Apta, Lublin, Mezerich, Berdichev, Tchernobyl. Les villes étaient devenues des pays. »* [Heilman, S., 1992, p. 233]

Le livre de Stephen Bloom de 2001 au sujet d'une enclave juive ultra-orthodoxe (les H'abad Loubavitch, fondés en Lituanie) à Postville, dans l'Iowa, donne un exemple clair de ce qu'ont dû être les relations entre de nombreux juifs et Polonais et l'Europe de l'Est avant le nazisme. Les juifs de cette ville de l'Iowa ne veulent pas toucher les Gentils [Bloom, S., p. 96], ils résistent au contact visuel avec eux lorsqu'ils marchent dans la rue [Bloom, S., 2001, p. 86], ils n'ont aucune connaissance ou intérêt dans la vie des Gentils autour d'eux [Bloom, S., 2001, p. 114], ils paraissent « odieux et impériaux » aux gens du pays [Bloom, S., 2001, p. 161], ils trompent les marchands locaux [Bloom, S., 2001, p. 323], et ils utilisent de l'huile dans leurs candélabres parce que l'huile, qui ne se mélange pas à d'autres liquides, symbolise la séparation des juifs des autres. [Bloom, S., 2001, p. 182] *« Où que nous allions »*, a déclaré un dirigeant de H'abad, *« nous ne nous adaptons pas à l'endroit ou aux gens. Il en a toujours été ainsi et il en sera toujours ainsi. C'est le lieu et les gens qui doivent s'adapter à nous. »* [Bloom, S., 2001, p. 209] *« Les habitants de Postville, dans l'ensemble, étaient tolérants »*, dit Bloom, *« ... [Mais les Juifs hassidiques] étaient carrément grossiers. Ils semblaient faire tout leur possible pour être odieux, surtout lorsqu'il s'agissait de transactions commerciales... Au début, les habitants accueillaient les Juifs, mais même la plus simple des offres – une poignée de main, une invitation à prendre le thé l'après-midi – était rejetée. Les habitants découvrent rapidement que les Juifs ne les regardent même pas. Ils refusaient même de reconnaître la présence de toute personne non juive. »* [Bloom, S., 2001, pp. 48, 51]

Ainsi que le mentionne Norman Salsitz à propos de sa jeunesse juive en Pologne :

*« La plupart des Polonais étaient de fervents catholiques, et nous, les Juifs, suivions la voie du judaïsme orthodoxe. Les Polonais qui étaient catholiques étaient automatiquement des Polonais ; les Polonais qui étaient juifs n'étaient jamais désignés autrement que comme des Juifs. Dans l'apparence, l'habillement, le comportement, il n'y avait généralement aucune confusion entre le Polonais et le Juif. De plus, les Polonais parlaient tous le polonais, les Juifs surtout le yiddish... Les rencontres entre Polonais et Juifs étaient courantes, voire presque inévitables dans une*

*ville de la [petite] taille de Kolbuszowa, mais les amitiés étroites étaient pratiquement inexistantes. »* [Salsitz, N., 1992, p. 242]

Yehuda Nir, un autre juif qui a survécu à la Seconde Guerre mondiale alors qu'il était enfant en Pologne, note que lorsque les nazis sont arrivés, c'était dans l'intérêt de sa famille aisée de faire semblant d'être une famille polonaise non juive, mais...

*« Nous retardions sans cesse notre passage au monde aryen. Notre hésitation reflétait une peur de l'inconnu, une incapacité à nous projeter dans le rôle de Polonais chrétiens, de catholiques. Bien que nous connaissions très bien de nombreux catholiques et que nous vivions avec les Nowicki depuis presque un an [Nir ne l'explique pas : ils vivaient dans le même immeuble ? Dans la même maison ? Pourquoi ?], ils étaient toujours vus comme des étrangers, des goyim, les gens de l'autre côté de la barrière. Nous avions le sentiment de ne pas en savoir assez pour nous identifier pleinement à eux, qu'au mieux nous ne pouvions que les imiter. »* [Nir, Y., 1989, p. 31]

*« Les Polonais ne nous ont jamais considérés comme des Polonais »*, dit l'éminent romancier yiddish Isaac Bashevis Singer, *« et nous non plus »*. [Rubin, p. 192] Néanmoins, avant la guerre, alors que la Pologne était encore en mesure d'affirmer sa volonté nationaliste, le 12 avril 1933, l'ambassadeur allemand à Varsovie, Hans Moltke, rapporta à ses supérieurs que *« le ministre polonais des Affaires étrangères l'avait averti que toute mesure de rétorsion contre les Juifs polonais ou toute autre personne d'origine polonaise vivant en Allemagne donnerait lieu à de dangereuses contre-mesures polonaises. »* [Black, p. 112]

En 1939, la Pologne a été envahie par la machine de guerre nazie et totalement vaincue et décimée en l'espace de quelques semaines. La blitzkrieg nazie comprenait 1 800 000 soldats, 2 500 chars, plus de 2 000 avions et navires de guerre. Trois millions de chrétiens polonais sont morts pendant la Seconde Guerre mondiale, un chiffre égal à celui des juifs polonais qui ont péri. Quarante pour cent de la richesse nationale a été détruite, 10 % de la population non juive a été tuée. [Bart. p. 16] Comment les Polonais auraient-ils pu sauver les juifs alors qu'ils devaient d'abord lutter pour leur propre survie et celle de leur famille ?

En 1989, Stephan Korbanski, le *« dernier dirigeant survivant de l'État clandestin polonais pendant l'occupation allemande »*, a écrit un livre dans lequel il se plaignait, déclarant que *« les accusations portées par les Juifs contre les Polonais pour avoir prétendument partagé la responsabilité de l'Holocauste en n'empêchant pas le massacre des Juifs sont sans fondement, injustes et calomnieuses. On peut reprocher à un individu ou à une nation d'avoir refusé une aide qui aurait pu lui être apportée, mais pas d'avoir échoué à faire l'impossible. »* [Korbanski, p. vii]

Korbanski note que les ordonnances allemandes déclaraient la peine de mort pour toute personne (et souvent sa famille) prise en train d'aider des juifs et que, néanmoins, l'Institut historique juif de Varsovie a répertorié par leur nom 343 chrétiens polonais (et 101 autres qui ne peuvent être identifiés) qui ont été assassinés pour avoir aidé des juifs à échapper aux nazis. L'Association des anciens prisonniers politiques, principalement des détenus d'Auschwitz, estime à 2 500 le nombre de Polonais assassinés pour avoir aidé des juifs (la Fondation Maximilien Kolbe a identifié nommément 2 300 Polonais). [Korbanski, p. 67] Le célèbre chasseur de nazis Simon Wiesenthal fait remarquer qu'une *« liste incomplète de Polonais exécutés pour avoir hébergé des Juifs compte 521 familles »*. [Wiesenthal, 1989, p. 216]

L'auteur juif américain Jerzy Kosinski a écrit :

*« Mes parents et moi avons été sauvés par des Polonais. J'ai été caché et transféré d'un endroit à l'autre et cela avec mon apparence ! Je ressemble... au stéréotype d'un juif sur une affiche nazie. »* [Korbanski]

Korbanski souligne le fait que toutes les écoles secondaires et les collèges polonais ont été fermés par les envahisseurs nazis, que la langue polonaise a été interdite, que les bibliothèques et les librairies ont été brûlées, que la presse en langue polonaise a été mise hors la loi, que les cimetières polonais ont été détruits et que tout ce qui était polonais a été renommé en allemand. *« Il ne restait qu'une seule église dans chaque comté ; toutes les autres furent brûlées ou fermées. »* [Korbanski, p. 23] Dans les premiers jours de l'invasion nazie, les prêtres, les dirigeants politiques, les propriétaires terriens, les fonctionnaires, les enseignants, les avocats et les médecins polonais furent régulièrement exécutés. Beaucoup de

ceux qui ont réussi à s'échapper ont été envoyés dans des camps de concentration polonais pour y mourir. Dans la ville de Bydogoszcz, plus de 20 000 habitants ont été liquidés pour leur rôle de défenseurs contre l'assaut initial des nazis. En une seule année, 9 000 Polonais ont été fusillés dans les rues de Varsovie. Pendant l'occupation nazie, les Polonais ont été tués pour *« ne pas avoir quitté le trottoir afin de laisser la place à un Allemand qui s'approchait »*, pour *« avoir pratiqué la pêche illicite, pour avoir abattu un porc pour leur propre usage, pour avoir volé des fruits dans les vergers, pour avoir pris le train sans billet. »* [Korbanski, p. 24] Les Allemands de souche, indigènes dans certaines parties de la Pologne multiethnique, ont servi d'espions.

Même le Polonais Jan Mosdorf, chef d'*« une organisation de droite à caractère nationaliste et antisémite »*, emprisonné à Auschwitz, a risqué sa vie pour aider – et parfois sauver la vie – de prisonniers juifs. Selon un prisonnier juif, Mojzesz Maslanko, Mosdorf *« avait un grand coeur et aidait les juifs ».* [Swiebocki, p. 206] *« J'ai personnellement reçu une grande aide de sa part, ce qui a peut-être décidé de ma survie. »* [Swiebocki, p. 206] Mosdorf a été exécuté par les nazis en 1943.

Pendant que les Polonais étaient envahis et occupés par l'Allemagne à l'ouest, la Russie communiste attaquait à l'est. L'occupation soviétique de la Pologne orientale a entraîné la confiscation de tout, des banques aux scieries. Les églises et autres centres religieux ont été fermés ou détruits. Plus d'un million de Polonais ont été déportés, principalement vers la Russie asiatique. Parmi les déportés, environ 500 000 ont fini dans des camps de travail où beaucoup sont morts. Les membres de l'infrastructure religieuse et politique polonaise ont été exécutés ; Korbanski note que jusqu'à 100 000 prisonniers politiques polonais ont été assassinés par les Soviétiques à la mi-1941.

En tant que chef de la résistance polonaise, Korbanski et d'autres personnes ont commencé à rendre compte au monde extérieur de ce qui se passait en Pologne, y compris de la situation des juifs. Ils disposaient

même d'un agent de liaison juif dans le ghetto de Varsovie.[20] Des membres de l'« Armée de l'Intérieur » polonaise ont même tenté à plusieurs reprises de faire sauter les murs et d'ouvrir le ghetto juif de Varsovie, mais ils ont été repoussés par les défenses allemandes. [Korbanski, p. 57]

Dans une critique du livre de Korbanski par David Engel, un professeur juif de l'université de New York, le récit et la perspective de première main de Korbanski (et la souffrance du peuple polonais) ont été résumés par ces dernières phrases :

*« M. Korbanski n'aura jamais à faire face aux problèmes soulevés par ce livre ; il est décédé peu après sa parution. Il est triste que l'œuvre finale d'un homme qui a tant de choses à son actif se résume à une diatribe splénétique, tombant parfois bien en dessous des normes académiques acceptables, au niveau de la littérature de caniveau. »* [Engel, *A New Jewry*, p. ?]

Ce genre d'attitude arrogante et insultante n'est pas propre à M. Engler, mais reflète un courant important de la pensée juive post-holocauste. Les *« problèmes soulevés par ce livre »* ne concernent pas la défense par Korbanski du peuple polonais contre les attaques continues et incessantes des juifs ; ils concernent les propagandistes judéo-centriques modernes tels qu'Engler.

Ce qui met Engler particulièrement mal à l'aise, c'est ce genre de commentaire venant de Korbanski :

*« Le consensus [juif] qui a émergé (dans les premières périodes de l'occupation nazie) était la croyance unanime selon laquelle seule une soumission totale à tous les ordres nazis et un travail assidu pour les Allemands pouvaient offrir des chances de survie jusqu'à la fin de la guerre. Le mot d'ordre [juif] était : 'Ce n'est pas notre guerre, c'est la guerre des Polonais contre les Allemands'. Tous les problèmes des Juifs devaient être traités par le Conseil juif (Judenrat), dirigé par l'ancien sénateur polonais Adam Czerniakow et formé par les Allemands eux-mêmes. Cette doctrine de soumission est restée en vigueur pendant deux ans, au cours desquels les Juifs du*

[20] [NdT : voir le film allemand traduit en français « Le juif éternel » ici : https://archive.org/details/@didi18?query=le+juif+éternel ou contacter l'éditeur ici : valerie.devon@tutanota.de]

*ghetto n'ont demandé aux Polonais aucune aide ni aucune arme. »* [Korbanski, p. 44]

Le célèbre historien juif de l'Holocauste, Raul Hilberg, soutient une telle notion : *« La réaction des Juifs [aux nazis] se caractérise par une absence presque totale de résistance... [Les juifs] avaient appris (depuis plus de 2 000 ans) qu'ils pouvaient éviter le danger et survivre à la destruction en apaisant leurs ennemis ».* [Hilberg, pp. 662, 666] Le célèbre psychologue juif Bruno Bettelheim est du même avis :

*« Un certain type de pensée ghetto a pour but d'éviter d'entreprendre une action directe. C'est une sorte d'anesthésie des sens et des émotions... On peut... s'avilir soi-même afin d'être autorisé à survivre. »* [Horowitz, p. 143]

Un lieutenant nazi, chef d'un peloton d'exécution, a écrit que *« l'exécution des Juifs est plus simple que celle des Tsiganes. Il faut reconnaître que les Juifs vont à la mort de façon très posée, ils restent très calmes. Les Tsiganes, par contre, crient, gémissent et se déplacent sans cesse dès qu'ils arrivent sur le lieu de l'exécution ».* Les Tsiganes désespérés étaient connus pour utiliser même du pain rassis comme arme de dernier recours. [Hancock, p. 48]

Un historien juif polonais du ghetto de Varsovie, et future victime des nazis, Emmanual Ringelblum, s'est dit déconcerté que les juifs n'aient rien fait pour résister à leur sort. *« Les Juifs »*, écrit-il en 1942, *« ont été évacués sous la garde de policiers juifs. Pas un seul d'entre eux ne s'est échappé, alors que tous savaient où et vers quoi ils allaient... Un seul gendarme suffit à massacrer une ville entière. »* [Bart., p. 19]

Alors que les juifs acceptaient en masse leur horrible destin, suscitant le mépris et le dédain des Polonais, environ 350 000 Polonais luttaient sans relâche contre les nazis au sein de groupes de résistance clandestins dans toute la Pologne. Cent mille autres étaient membres des forces armées polonaises à l'Ouest et, à la fin de la guerre, les Polonais constituaient la quatrième plus grande armée alliée. Et, contrairement à d'autres pays européens sous domination allemande, il n'y a jamais eu de collaboration polonaise organisée avec les nazis. [Bart, p. 16]

*« Les Juifs n'ont rien fait [pour résister aux nazis] »*, déclare Wladyslaw Bartoszewski, *« jusqu'à ce qu'ils n'aient plus rien à perdre, lorsqu'ils ont déclenché*

*un soulèvement dans le ghetto de Varsovie le 19 avril 1943 et à Bialystok peu après ».* [Bartoszewski, p. 20] Le soulèvement de Varsovie est la pierre angulaire de la mythologie juive/israélienne moderne sur la « résistance » juive aux nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. Le dernier membre survivant du soulèvement, un médecin qui n'a jamais quitté la Pologne, Marek Edelman, a reçu la visite de nombreuses délégations juives au fil des ans, qui cherchaient à comprendre et à connaître les détails de la dernière résistance des juifs assiégés de Varsovie. *« À plusieurs reprises »*, note Norman Davies, *« [Edelman a confié] son sentiment de consternation face aux nombreuses rencontres avec des personnes qui ne voulaient que le voir confirmer leurs préoccupations. ...Edelman avait [cependant] commis sa terrible gaffe, 'Pensez-vous vraiment qu'on puisse appeler cela un soulèvement ?' »* [Davies, p. 22]

Dow Marmur a souligné la visite d'Edelman au Canada où il a donné une conférence à la Polish-Jewish Heritage Foundation, et le choc entre les mythologies de la diaspora et celles de l'expérience directe en Pologne. Edelman, dit Marmur, était *« le dernier membre survivant du soulèvement du ghetto de Varsovie et, à ce titre, il a gagné une place importante dans l'histoire juive du vingtième siècle... Il a relativement peu parlé de l'antisémitisme en Pologne, bien qu'il ait répondu à toutes les questions qui lui ont été posées. La réaction des Juifs était souvent hostile. Nous voulions qu'il dise autre chose et comme il ne l'a pas fait, nous étions furieux et nous le lui avons fait savoir... Je plaide en faveur d'un effort général afin de le comprendre, lui et les gens comme lui ; ils sont nos compatriotes juifs, et sa contribution personnelle à l'histoire juive surpasse celle de tous ses adversaires canadiens réunis. »* [Marmur, p. 49]

Stephan Korbanski a joué un rôle central dans l'activité de résistance souterraine polonaise et ses perceptions sont hautement crédibles. Comme le critique Engler le concède lui-même depuis son fauteuil de professeur :

*« [Korbanski] a transmis à l'Ouest un certain nombre de messages radio concernant le meurtre systématique des Juifs polonais... y compris le fonctionnement des chambres à gaz d'Auschwitz. Korbanski était également responsable de l'organisation du procès et de l'exécution des collaborateurs, y compris certains de ceux qui faisaient chanter les Juifs dans la clandestinité... En reconnaissance de ces*

*activités, il a été honoré en 1980 par Yad Vashem en tant que Gentil vertueux... »* [Engler, p. ?]

Mais Engler n'aime tout simplement pas la vision centralisée de Korbanski sur les affaires **polonaises** et le fait que les Polonais ont leur propre perspective de l'histoire. L'accusation de Korbanski contre les communistes juifs des agences de police secrète dans la destruction de la Pologne d'après-guerre est particulièrement exaspérante. Korbanski écrit que :

*« Afin de concrétiser son projet de prise de contrôle total de la Pologne, Staline a formé deux équipes : l'une pour satisfaire les apparences et les Alliés occidentaux, l'autre pour gouverner réellement la Pologne. La première était dirigée par la communiste polonaise Warda Wasilewska et l'autre par Jacob Berman, qui connaissait bien Staline. Le choix de Berman était lié à ses origines juives, qui l'exonéraient de tout soupçon de patriotisme polonais et de défense de l'indépendance de la Pologne. Staline considérait les Juifs comme des cosmopolites, dont la loyauté allait au sionisme plutôt qu'au pays de leur résidence... »* [Korbanski, p. 73]

*« Le principal instrument du pouvoir de Berman était son contrôle total du ministère de la Sécurité d'État, qui commença – sous les instructions de Staline – à liquider tous les centres d'opposition polonais, souvent en assassinant simplement les personnes soupçonnées de prôner l'indépendance de la Pologne. »* [Korbanski, p. 74]

Les historiens juifs Pawel Korzec et Jean-Charles Szurek *« admettent également [que] la jeunesse et le prolétariat juifs ont joué un rôle important (mais pas exclusif) dans l'appareil d'oppression ».* [Bartoszewski, p. 18] Un vétéran juif, Wladyslaw Krajewski, du Parti communiste d'avant la Seconde Guerre mondiale (KPP), estimait que la moitié de ses dirigeants étaient d'origine juive. [Krajewski, W., p. 94] Alors que les juifs représentaient environ 10 % de la population polonaise, majoritairement catholique et relativement peu intéressée par le communisme, *« dans les grandes villes, le pourcentage de Juifs dans le [parti communiste] dépassait souvent 50 % et dans les petites villes, fréquemment plus de 60 %. Dans ce contexte, l'affirmation selon laquelle dans les petites villes comme la nôtre, presque tous les communistes étaient juifs ne semble pas être une exagération grossière. »* [Schatz, p. 96]

À Varsovie, environ 65 % des membres communistes étaient juifs. En 1930, *« les Juifs constituaient 51 % de l'[Union communiste de la jeunesse*

*polonaise], tandis que les Polonais de souche n'étaient que 19 %. (Les autres étaient des Biélorusses et des Ukrainiens). »* [Schatz, p. 96] En 1932, les juifs représentaient 90 % de l'Organisation internationale d'aide aux révolutionnaires. [Schatz, p. 97] Ils constituaient également 54 % de la direction communiste sur le terrain, 75 % de ses propagandistes et *« occupaient la plupart des sièges »* du Comité central du Parti communiste des travailleurs et du Parti communiste de Pologne. Dans la Pologne d'avant la Seconde Guerre mondiale, de nombreux militants communistes étaient emprisonnés. Le chercheur polonais Andrzej Zwolinski estime que *« dans les procédures judiciaires polonaises contre les communistes entre 1927 et 1936, 10 % des accusés étaient des chrétiens polonais et 90 % des juifs. »* [Piotrowski, p. 36] [Schatz, p. 97] Il n'est pas surprenant que les positions officielles du parti communiste polonais incluent une *« position ferme contre l'antisémitisme. »* [Schatz, p. 100]

En outre, la symbologie de trois officiers juifs de très haut niveau – Minc, Berman et Zambrowski – dans les institutions communistes oppressives de l'après-guerre, *« est devenue une partie durable du vocabulaire antisémite. »* [Schatz, p. 206] *« Les trois dirigeants communistes qui ont dominé la Pologne entre 1948 et 1956, [Jacob] Berman, Boleslaw Bierut et Hilary Minc, étaient tous juifs. »* [MacDonald, 1998, p. 63] Comme le notait le primat catholique de Pologne, le cardinal Hlond, en 1976, le sentiment anti-juif de l'ethnie polonaise était désormais *« dû aux Juifs qui occupent des postes de direction dans le gouvernement polonais et s'efforcent d'introduire une structure gouvernementale que la majorité des Polonais ne souhaite pas. »* [Schatz, p. 207]

En 1939, Chaim Kaplan a même noté [dans son journal] avec sarcasme à propos du représentant russe auprès des nazis dans un traité germano-soviétique d'avant-guerre : *« Les représentants de l'ancien ennemi juré [des nazis], le gouvernement bolchevique-juif, sont maintenant des invités dans cette zone et ont été reçus avec des honneurs royaux. Le chef de la délégation soviétique est un Juif, l'ami nazi Litvinov. Quand il s'agit de faire de la politique, personne ne se soucie de la race. »* [Kaplan, C., p. 84]

Stephan Korbanski note également que la police secrète communiste soviétique *« les membres de l'équipe rassemblée par Berman* [dont le frère Adolf a été président du Comité juif en Pologne jusqu'en 1947, date à laquelle il a immigré en Israël] [Checinski, M., 1982, p. 85] *au début de son règne*

*étaient tous juifs – le vice-ministre Natan Grunsapau-Kikiel (Roman Romkowski) [qui a interrogé Korbanski], et d'autres hauts fonctionnaires comme le général Julius Hibner (David Schwartz), Anatol Fejgin, le chef de la police de sécurité Joseph Swiatlo, Joseph Rozanski (Goldberg), le colonel Czaplicki et Zygmut Okret. Ce ne sont pas les seuls fonctionnaires juifs qui ont opprimé les Polonais au nom du communisme. Victor Klosiewicz, membre du Conseil d'État communiste, a déclaré qu'il était regrettable que tous les directeurs de département du ministère d'État soient juifs. »* [Korbanski, p. 78]

L'auteur polonais Jacek Borkowicz souligne que *« Jacek Rozanski était directeur du département des enquêtes du ministère polonais de la Sécurité d'État »* et qu'il a été *« condamné en 1955 à cinq ans d'emprisonnement [un procès ultérieur, en 1957, l'a condamné à quinze ans] »* pour avoir *« utilisé des moyens de persuasion inadmissibles pendant les interrogatoires... Fils d'un éminent journaliste de langue yiddish de Varsovie (dans le journal pro-sioniste* Hajnt*), Rozanski était un communiste dévoué qui a conservé son identité juive jusqu'à la fin. »* [Borkowicz, pp. 343-344] *« Tous les détenus ont décrit [Rozanski] comme un psychopathe exceptionnellement cynique et sadique qui aimait torturer inutilement les prisonniers »*, note l'auteur juif Michael Checinski, *« ...L'origine juive de Rozanski était alors de notoriété publique, malgré son nom polonisé. »* [Checinski, M., 1982, p. 80]

Le dénommé Anatol Fejgin était le chef du *« dixième département du ministère polonais de la Sécurité d'État – l'unité spéciale responsable devant le Premier secrétaire du parti et chargée de l'espionnage des dirigeants communistes [et il] a été condamné lors du même procès en 1957 à douze ans de prison ».* [Borkowicz, p. 344]

L'auteur juif Michael Checinski relève le cas, après la Seconde Guerre mondiale, de Semyon Davidov qui :

*« occupait le poste relativement modeste de chef des conseillers soviétiques en Pologne. Mais aucune décision opérationnelle sérieuse sur toute question relative aux provocations politiques ou à la terreur policière ne pouvait être prise sans le consentement de Davidov. D'une part, Davidov et son réseau personnel supervisaient les activités des conseillers soviétiques dans tous les piliers du pouvoir réel en Pologne (les forces armées, les services de sécurité, l'appareil du parti, l'administration*

*publique et l'industrie). Mais il était également chargé de superviser l'ensemble de l'appareil de terreur polonais. »* [Checinski, M., 1982, p. 51]

Abel Kainer (un pseudonyme de Stanislaw Krajewski, un juif polonais) ajoute que :

*« L'archétype du juif pendant les dix premières années de la République populaire de Pologne était généralement perçu comme un agent de la police politique secrète. Il est vrai que sous Bierut et Gomulka (avant 1948), les postes clés du ministère de la Sécurité d'État étaient occupés par des Juifs ou des personnes d'origine juive. C'est un fait que l'on ne peut négliger, peu connu en Occident et rarement mentionné par les Juifs de Pologne. Les uns et les autres préfèrent parler de l'antisémitisme de Staline... Les machinations de la terreur communiste ont fonctionné en Pologne d'une manière [sic] similaire à celle utilisée dans d'autres pays d'Europe sous domination communiste. Ce qu'il faut expliquer, c'est pourquoi ce sont des Juifs qui s'en occupent. La raison en est que la police politique, la base du pouvoir communiste, avait besoin d'un personnel d'une loyauté indiscutable envers le communisme. Il s'agissait de personnes qui avaient rejoint le Parti avant la guerre et, en Pologne, elles étaient majoritairement juives. »* [Korbanski, p. 79]

*« Le sentiment que les Juifs sont des oppresseurs semble probablement absurde pour de nombreux Occidentaux »*, écrit, sous son propre nom, Stanislaw Krajewski. *« Le seul sens qu'il a découle de la participation juive au régime d'oppression en Pologne, et en particulier du fait que beaucoup de Juifs voyaient d'un bon œil l'occupation soviétique de la Pologne orientale en 1939. »* [Krajewski, p. 50] La plupart des Polonais n'ont pas envisagé favorablement un tel scénario. La Seconde Guerre mondiale était pour eux une lutte sur deux fronts – à l'Ouest contre les fascistes nazis, et à l'Est contre les communistes russes.

Même un érudit/polémiste juif comme Robert Wistrich, qui s'étonne qu'un tiers de l'Allemagne de l'Ouest après la Seconde Guerre mondiale ait encore le sentiment que l'antisémitisme était principalement dû à des « caractéristiques juives », concède que :

*« Après la prise du pouvoir par les communistes polonais en 1948, il y avait effectivement un certain nombre de Juifs comme Jakob Berman, Hilary Minc et Roman Zambrowski, qui ont joué des rôles clés dans le parti, les services de sécurité et la planification économique. Il ne fait aucun doute que Moscou les considérait*

*comme moins sensibles que la majorité catholique aux sentiments nationalistes polonais, même si, aux yeux de nombreux Polonais, ils ne valaient guère mieux que des agents d'une puissance étrangère, semi-coloniale... La résistance anticommuniste était convaincue que les Juifs trahissaient délibérément la Pologne ».* [Wistrich, AIE, p. 271]

Dans un autre exemple similaire illustrant la politique habituelle du deux poids, deux mesures de la moralité et de la responsabilité juives, dans un article intitulé *« La Lituanie pourrait accuser les juifs de crimes contre l'humanité »*, rapportait en décembre 1997 la *Jewish Telegraphic Agency* (JTA), la réponse lituanienne à une lettre lobbying juive de trente membres du Congrès américain adressée au Président de la Lituanie, insistant pour qu'il *« juge les criminels [de la Seconde Guerre mondiale] présumés »*. Kazys Pednycia, le procureur général de Lituanie, a *« alarmé les dirigeants juifs locaux »* en annonçant que son bureau *« étudierait non seulement les massacres de Juifs commis par les Allemands et les Lituaniens pendant la guerre, mais aussi les crimes commis par des Juifs contre des Lituaniens lorsque le pays était sous contrôle soviétique. » « Bien sûr, il y a eu des Juifs qui ont souffert à cause des Lituaniens »*, a déclaré Pednycia, *« mais il y a aussi eu des cas tout à fait opposés, et nous le savons tous. » « La présence de Juifs dans la police secrète soviétique »*, a noté le journaliste de JTA, Lev Krichevsky, *« a incité de nombreux Lituaniens à partager les sentiments exprimés par le procureur général. »* Simonas Alperavicius, président de la communauté juive de Lituanie, a répondu aux commentaires du procureur sur les juifs en les déclarant *« absolument faux », « non éthiques » et « historiquement faux »*. [Krichevsky, *Lith*, p. 16] En 2000, les demandes lituaniennes d'extradition d'Israël de Nahman Dushanski et Simion Borkov, pour le meurtre en masse de Lituaniens pendant la Seconde Guerre mondiale, ont été rejetées par l'État juif. [Melman, 2-10-2000]

La prééminence juive dans les organisations policières terroristes communistes en Ukraine était la même. Un Canadien d'origine ukrainienne, Lubomyr Prytulak, signale un volume publié en 1997 dans sa patrie, intitulé *The Jewish Conquest of the Slavs*. Il a été produit par le Security Service of the Ukraine, aujourd'hui agence de police d'État. En compilant les nationalités de 183 biographies de hauts responsables des agences terroristes de la police secrète soviétique (les redoutables

Tcheka-GPU-NKVD), Prytulak note qu'en moyenne, environ six de ces personnes sur dix étaient juives.

Ce pourcentage n'inclut pas, bien sûr, ceux qui ont réussi à cacher leur identité juive, une pratique courante en Europe de l'Est. Comme le conclut Prytulak :

*« Une des raisons qui pourraient expliquer que les Juifs ne cessent de brosser une fausse image d'eux-mêmes en tant que victimes des Ukrainiens tient au fait que les Ukrainiens ont été parmi les principales victimes des Juifs... Un examen plus réfléchi du phénomène de l'antisémitisme révèle de nombreuses raisons de le considérer – du moins dans certaines de ses manifestations – non pas comme une haine irrationnelle, inexplicable et gratuite, mais comme une antipathie naturelle et compréhensible issue d'une connaissance de la mauvaise conduite des Juifs. »* [Prytulak]

Richard Rhodes relève la place prépondérante de Béla Kun et d'autres élites communistes juives en Hongrie, et la famille du futur scientifique (juif) Edward Teller, spécialiste de la bombe nucléaire, y est présente :

*« Les dirigeants de la Commune et beaucoup de ses fonctionnaires étaient juifs... Max Teller a averti son fils que l'antisémitisme allait bientôt se manifester. La mère de Teller a exprimé ses craintes de manière plus vive. Elle a dit à la gouvernante de son fils, à l'apogée de la Commune, qu'elle tremblait devant ce que [s]on peuple faisait. Quand ce sera fini, il y aura une terrible vengeance. »* [Rhodes, R., 1986, pp. 111-112]

Louis Rapoport souligne que Béla Kun, *« un juif, [était] le tyran cruel de la révolution communiste de 1919 en Hongrie et [qu'il fut] plus tard le chef de la terreur de Staline en Crimée. »* [Rapoport, L., 1990, p. 56]

En Russie, le « foyer » du communisme, la prééminence des juifs dans les départements oppressifs de l'État, y compris la police secrète terroriste, et la famine forcée de millions de personnes, était la même.[21] Comme le note Richard Pipes : *« Contrairement au meurtre de masse des Juifs*

[21] Voir les détails – Genrikh Yagoda, chef de la police secrète ; Lazar Kaganovich, chef de l'« Appareil de la Terreur », domination juive du système concentrationnaire soviétique, et al – dont il a été question précédemment. [NdT : lire également *Le Sale Boche raconté aux braves* gens de Benton Bradberry, éd. Didi18, 2020.]

*par les nazis, dont chaque aspect est connu dans des détails écœurants, même le déroulement général de l'holocauste communiste de 1918-1920 reste caché. »* [Pipes, R., 1990, p. 823]

La remarque suivante est écrite par un auteur juif, Shmuel Ettinger, avec le schéma juif habituel de la perception russe sur le sujet comme étant irrationnellement antisémite :

*« Il existe une tendance dans les cercles intellectuels russes à considérer la révolution bolchevique comme un phénomène essentiellement non russe, qui s'est produit sous l'influence des nations minoritaires de l'empire russe, principalement les Juifs. Il y a ceux qui considèrent la terreur politique comme un phénomène lié principalement aux Juifs (cet élément se trouve chez [le lauréat du prix Nobel] Alexandre Soljenitsyne, l'opposant [communiste], et Valentin Kataev, l'écrivain officiel). Une telle attitude est également à l'origine de l'antisémitisme militant, né dans les écrits publicistes et dans les belles lettres, qui dépeignent les Juifs comme des comploteurs qui, depuis Pierre le Grand, ont cherché à nuire à la Russie et corrompent maintenant la société soviétique. De cette manière, les pogroms et les mesures anti-juives du passé sont présentés comme des protestations contre les exploiteurs. »* [Ettinger, p. 21]

Dans la Pologne communiste, selon Pinek Maka (un juif), le secrétaire à la sécurité de Silésie, le nombre d'officiers **juifs** dans la redoutable OSS (l'organisation de la police secrète) était de 150 à 225 (jusqu'à 75 % du total) – uniquement dans sa propre juridiction. Un autre officier juif de l'OSS, Barek Edelstein, estime que 90 % des juifs de Kattowitz se sont dissimulés sous des noms polonais. Josef Musial, vice-ministre de la Justice en Pologne en 1990, a suggéré que la plupart des officiers de l'OSS dans toute la Pologne avaient été juifs. [Sack, p. 183]

En 1992, lorsque Shlomo Morel, un juif vivant toujours en Pologne, a été interrogé par les autorités polonaises qui enquêtaient sur son passé de commandant d'un camp de concentration communiste pour Allemands et Polonais nationalistes après la Seconde Guerre mondiale, *« Shlomo est rentré chez lui, a écrit à un cousin en Israël, lui a demandé 490 dollars, et le mois suivant, en janvier 1992, a pris le premier avion qu'il a pu pour Tel Aviv »*, laissant derrière lui sa femme catholique. Dans une interview avec le journaliste juif John Sack, Morel lui a conseillé de ne pas écrire

sur l'histoire de la domination et de la brutalité des juifs dans l'OSS *« parce que cela augmenterait l'antisémitisme »*. [Sack, p. 169][22]

Des prisonniers ayant survécu au joug de Morel avaient témoigné que :

– *« Le commandant était Morel, un Hun à forme humaine. »*

– *« Le commandant était Morel, un* Schweinehund *sans égal. »*

– *« Le commandant, Morel, est apparu. Les coups de matraques et de fouets pleuvaient sur nous. J'ai eu le nez cassé, et mes dix ongles étaient bleus. Ils sont tombés plus tard. »*

– *« Le commandant Morel est arrivé. Je l'ai vu de mes propres yeux tuer beaucoup de mes compagnons de détention. »* [Sack, p. 167][23]

Après la Seconde Guerre mondiale, écrit Richard Lucas, *« les Juifs des villes et villages [polonais] arboraient des drapeaux rouges pour accueillir les troupes soviétiques, aidaient à désarmer les soldats polonais et occupaient des postes administratifs dans la Pologne occupée par les Soviétiques. Un rapport a estimé que 75 % de tous les postes administratifs supérieurs des villes de Lwow, Bialystok et Luck étaient aux mains des Juifs pendant l'occupation soviétique... Le profil de l'université de Lwow a changé pendant l'occupation soviétique. Avant la guerre, le pourcentage d'étudiants se répartissait comme suit : Polonais, 70 % ; Ukrainiens, 15 % ; Juifs, 15 %. Après les Soviétiques, le pourcentage est passé à 3 %, 12 % et 85 %, respectivement. »* [Lucas, p. 128]

*« Les preuves »*, observe le commentateur juif Aleksander Smolar, *« sont accablantes : un grand nombre de Juifs ont accueilli l'invasion soviétique, implantant dans la mémoire polonaise l'image de foules juives saluant l'Armée rouge envahissante comme leur libérateur. »* [Piotrowski, p. 50]

*« Des milliers de témoignages de survivants polonais, de mémoires et d'ouvrages d'histoire »*, note l'universitaire polonais Tadeusz Piotrowski, *« racontent les célébrations juives, le harcèlement juif des Polonais, la collaboration juive (dénonciations, chasses à l'homme et rafles de Polonais en vue de leur déportation), la brutalité juive et les exécutions de sang-froid, les comités de citoyens et les milices*

[22] [NdT : lire *Tempête diabolique* de Thomas Goodrich, éd. Didi18, 2020.]
[23] [NdT : idem]

*juives pro-soviétiques, et le taux élevé de Juifs dans les organes d'oppression soviétiques après l'invasion soviétique de 1939. »* [Piotrowski, p. 51]

Parmi les témoignages relatifs à la réaction des juifs polonais à l'invasion soviétique de la Pologne, on trouve les récits juifs suivants, tirés des archives de l'organisation Yad Vashim consacrée à la Shoah en Israël :

*« Lorsque les bolcheviques sont entrés dans les territoires polonais, ils ont fait preuve d'une grande méfiance à l'égard du peuple polonais, mais d'une foi totale envers les Juifs... ils ont rempli tous les bureaux administratifs avec des Juifs et leur ont également confié des postes de haut niveau. »* [de la ville de Grodno]

*« Je dois noter que, dès le début, la majorité des postes dans les agences soviétiques ont été occupés par des Juifs. »* [de la ville de Lwow] *« Les Russes s'appuient principalement sur l'élément juif pour pourvoir les postes, séparant, naturellement, les bourgeois du prolétariat. »* [de la ville de Zolkwia]

*« Un médecin juif se rappelle que les jeunes juifs locaux, qui s'étaient constitués en* komsomol*, parcouraient la campagne en détruisant les sanctuaires catholiques. »* [près de la ville de Jaworow]

*« Chaque fois qu'une marche politique [pro-soviétique], une réunion de protestation ou un autre type d'évènement joyeux avait lieu, l'effet visuel était toujours le même – des Juifs. »* [de la ville de Lwow] [Piotrowski, p. 49 – Comme le note Piotrowski, ces commentaires ont été supprimés d'une traduction anglaise du volume source, publié à l'origine en polonais.]

*« Les victimes du règne de la terreur imposé par Staline et exécuté par ses subordonnés juifs »*, raconte Stephan Korbanski, *« pendant les dix premières années de la guerre, se comptaient par dizaines de milliers. La plupart d'entre elles étaient des Polonais qui avaient combattu les Allemands dans la résistance. Les communistes ont estimé, à juste titre, que ces Polonais étaient les personnes les plus susceptibles de s'opposer au pouvoir soviétique et qu'ils devaient donc être exterminés. La tâche fut confiée aux Juifs parce qu'on pensait qu'ils étaient exempts de patriotisme polonais, qui était le véritable ennemi. »* [Korbanski, p. 79]

Korbanski poursuit en nommant et en détaillant vingt-neuf autres fonctionnaires juifs (en plus de ceux mentionnés précédemment) de l'élite communiste qui occupaient des postes liés à la suppression du

nationalisme polonais. Mais les vents politiques dans le monde communiste ont changé radicalement. Entre 1967 et 1968, plus de neuf cents fonctionnaires communistes juifs ont été purgés des rangs du Kremlin ; Korbanski y voit un lien direct avec la victoire militaire d'Israël sur les Arabes en 1967. La Russie avait soutenu les Arabes et la loyauté des juifs russes – par rapport à Israël – était remise en question. [Korbanski, p. 85]

*« Dans des endroits comme Gleibwitz »*, écrit John Sack, *« les Polonais se tenaient debout contre les murs de la prison alors que l'équipe d'exécution les attachait à de grands anneaux de fer et leur disait : 'Prêts ! Visez ! Feu !', les abattait et disait aux gardes polonais : 'Ne parlez pas de ça'. Les gardes, qui étaient des Polonais, n'étaient pas contents, mais les Jacobs, les Josefs et les Pinteks, les chefs de bureau [du Bureau de la sécurité d'État] restèrent fidèles à Staline, car ils se considéraient comme des Juifs, et non comme des patriotes polonais... Staline... avait engagé tous les Juifs la veille de Noël 1943 et les avait rassemblés dans son Bureau de la sécurité d'État, son instrument dans la République populaire de Pologne. Et voilà qu'en 1945, les Polonais partent en guerre contre ce Bureau, tirant sur les Juifs dans les services de renseignement, d'interrogatoire et d'emprisonnement. »* [Sack, p. 139]

Tout cela, bien sûr, y compris la lutte des Polonais pour leur survie sous le régime nazi, le rôle des juifs dans l'oppression communiste brutale du nationalisme polonais, l'éloignement traditionnel des juifs de la société polonaise, qu'ils se sont imposés eux-mêmes, et l'acquiescement docile des juifs à la domination nazie font partie de la « littérature de caniveau » non savante dont parlent les gens comme David Engel et le courant juif dominant.

En 1984, Teresa Toranska, une journaliste polonaise, a eu cet échange avec Jacob Berman, l'ancien « ministre de la sécurité de l'État » juif et honni de la Pologne communiste d'après-guerre :

*« **Berman** : J'étais contre une trop grande concentration de Juifs dans certaines institutions... ce n'était pas la bonne chose à faire et c'était un mal nécessaire auquel nous avons été contraints lorsque nous [les communistes] avons pris le pouvoir alors que l'intelligentsia polonaise nous boycottait...*

***Toranska :*** *'En 1948-49, vous avez arrêté des membres du Conseil d'aide aux Juifs de l'Armée de l'Intérieur [polonaise], le Zegata ... M. Berman ! Les services de sécurité qui étaient tous ou presque tous juifs ont arrêté des Polonais parce qu'ils avaient sauvé des Juifs pendant l'occupation [nazie], et vous dites que les Polonais sont antisémites. Ce n'est pas gentil.'*

***Berman :*** *... C'est une erreur. C'était certainement une erreur... C'était un petit groupe, mais très dévoué, et il a pris d'énormes risques pour s'occuper des Juifs pendant la guerre. »* [Toranska, p. 321]

Toranska s'est également entretenue avec Roman Werbel, un éminent idéologue communiste juif et éditeur des principales revues communistes polonaises, qui a évoqué les implications de la brutalité exercée par les agents de sécurité juifs sur les Polonais dans la fomentation de l'antisémitisme :

*« Battre quelqu'un provoque la dégradation non seulement de la personne battue, mais aussi de la personne qui la bat. Il vaut donc mieux tirer sur quelqu'un que de le battre... Il y a des principes auxquels il faut se tenir quand on bat quelqu'un, mais Johnny doit être battu par Johnny et non par Moshe... Je vois maintenant qu'il y avait trop de Juifs dans les services de sécurité. »* [Toranska, p. 109]

L'apologiste juif Michael Checinski (dont la vision du monde de la Pologne est alimentée par le modèle omniprésent de l'antisémitisme, selon lequel même dans l'acte d'oppression des Polonais, les juifs sont eux-mêmes considérés comme victimes d'un complot anti-juif concocté par un régime communiste antisémite) soutient que :

*« que ce soit par coïncidence ou à dessein, les fonctionnaires juifs étaient souvent placés aux postes les plus en vue ; ils pouvaient donc être facilement accusés de tous les crimes du régime...* [Checinski, M., 1982, p. 62] *...Les Juifs – et en particulier ceux qui avaient des noms juifs ou des traits sémitiques frappants – pouvaient être placés aux postes les plus controversés (par exemple, ceux qui s'occupaient des affaires de l'Église ou de la campagne contre la clandestinité politique) et ainsi détourner les sentiments anti-régime vers l'antisémitisme. Cette politique a été appliquée non seulement en Pologne, mais dans toute l'Europe de l'Est, où les nouveaux gouvernements [communistes], qui ne gouvernaient qu'avec le soutien militaire de l'armée soviétique, étaient considérés par leurs propres peuples comme des marionnettes. »* [Checinski, M., 1982, p. 63]

En 1999, le gouvernement polonais cherchait encore à juger une femme juive, Helena Brus (qui vit maintenant en Angleterre), qui, sous le régime communiste de l'après-Seconde Guerre mondiale, était procureur militaire en chef de la Pologne. Les enquêteurs polonais, note le *Jerusalem Report*, affirment *« que Brus... a joué un rôle clé dans le procès et l'exécution d'un héros de la résistance polonaise, le général Emil Fieldorf... L'anticommuniste Fieldorf, pendu après un procès d'un jour en 1953 mais gracié à titre posthume en 1989, était un officier de renseignement dans l'Armée de l'Intérieur polonaise clandestine pendant la Seconde Guerre mondiale ».* [Winner, D., p. 37]

En 1994, le *New York Times* a évoqué le cas de Marcel Reich-Ranicki, un célèbre critique littéraire juif allemand qui avait émigré de Pologne. *« Il a été contraint d'admettre sa participation à la police secrète polonaise de 1944 à 1950 »*, raconte Carol Oppenheim, *« après que son nom soit apparu en première page d'un journal de Varsovie publiant des extraits d'une archive secrète des services de renseignement polonais.* » [Oppenheim, p. 39]

*« Des centaines de Juifs »*, écrit l'auteur juif John Sack, *« opéraient dans toute la Pologne et l'Allemagne administrée par la Pologne...* [Sack, p. 6] *...Beaucoup [d'officiers de l'OSS] étaient des garçons juifs mais peu d'entre eux utilisaient des noms juifs...* [Sack, p. 39] *...On parlait surtout en yiddish... Environ trois officiers sur quatre – deux cents garçons turbulents – de l'Office de la sécurité d'État de Kattowitz [grande ville industrielle de Pologne] étaient juifs... Ils utilisaient des noms comme Stanislaw Niegoslawski, un nom qui appartenait à un [prisonnier polonais] ».* [Sack, p. 40]

Il existe un comportement moral juif à double vitesse, profondément troublant – et récurrent – qui sous-tend les efforts déployés aujourd'hui par les juifs pour attaquer les Polonais, afin de fuir leur propre responsabilité dans l'« antisémitisme » polonais et la terrible situation des juifs sous le régime nazi. Les propagandistes/étudiants juifs accusent régulièrement les Polonais d'avoir fait preuve d'une complaisance immorale pendant l'extermination des juifs d'Europe par les nazis (alors que les Polonais eux-mêmes étaient massacrés). Ils cherchent encore, un demi-siècle plus tard, des boucs émissaires pour la honte de leur propre peuple. Peu d'entre eux peuvent affronter la question extrêmement sensible de la complaisance – et même de la participation active – des **juifs** à leur propre liquidation.

Stanislaw Krajewski, juif et vivant toujours en Pologne, note que les principes séparatistes traditionnels du judaïsme ont même engendré une acceptation volontaire de leur poussée par les nazis dans le ghetto juif condamné de Varsovie : *« Les cercles orthodoxes séparatistes ont été critiqués pour leur encouragement en faveur d'une mentalité de ghetto. La force de cette mentalité est illustrée par le fait que, lorsque le ghetto a été établi dans la Varsovie occupée par les Allemands en 1940, certains Juifs ont exprimé leur satisfaction : au moins, les Juifs seraient séparés des goyim ».* [Krajewski, p. 15, CJ REL, n° 3, 87, pp. 8-25]

Chaim Kaplan évoque les nombreux juifs qui ont eu la chance de fuir en Russie immédiatement après l'invasion de la Pologne par les nazis :

*« Les chefs de la communauté juive ont fui pour sauver leur vie de bonne heure et trois millions de Juifs sont restés orphelins, abandonnés aux griffes d'une bête cruelle et sans pitié. L'émigration non organisée vers la Russie soviétique s'est donc accrue... Par dizaines de milliers, nos jeunes ont fuit vers cette Russie l'enfer qui les attendait sous le règne du nazisme... Finalement, le gouvernement soviétique les a remarqués. Le vrai bolchevisme ne peut pas vivre côte à côte avec des financiers, des intermédiaires, des marchands clandestins, des exploiteurs et des extorqueurs. Le communisme n'est-il pas venu pour déraciner toutes ces choses du monde ? »* [Kaplan, C., p. 77]

Le critique social israélien Israel Shahak – qui a passé sa propre enfance dans un camp de concentration nazi – note avec une ironie cynique le fait que tant de juifs d'aujourd'hui s'indignent du fait que, selon eux, *« le monde entier est resté les bras croisés »* pendant que les juifs sombraient dans l'Holocauste. Shahak souligne sévèrement que, selon les dictats moraux à double vitesse du judaïsme orthodoxe, il est absolument interdit aux juifs de sauver la vie de non-juifs. Citant des références talmudiques, des écrits rabbiniques actuels en Israël moderne et le grand philosophe religieux juif Maïmonide, Shahak écrit que *« le principe talmudique de base est que les vies (non-juives) ne doivent pas être sauvées. »* [Shahak, p. 80] *« Quant aux Gentils »*, écrit Maïmonide, *« avec lesquels nous ne sommes pas en guerre... leur mort ne doit pas être provoquée, mais il est* ***interdit*** *de les sauver s'ils sont à l'article de la mort ; par exemple, si l'on voit l'un d'eux tomber dans la mer,* ***il ne faut pas*** *le secourir. »* [Shahak, p. 80]

Le cauchemar profondément clivant des relations entre les juifs et les Polonais sous le régime nazi – chaque peuple terrorisé dans la plus basse lutte pour sa propre survie – pourrait être résumé dans le témoignage de Z. Maszudro, immédiatement après sa libération du camp de concentration de Buchenwald :

*« Le regard de l'officier de construction [nazi] se posa alors sur deux Juifs à bout de force. Il a ordonné à un Polonais nommé Strzaka d'enterrer les deux hommes, qui pouvaient à peine se tenir debout. Strzaka s'est figé d'horreur et a refusé. L'officier de construction a pris la pelle et l'a frappé avec. Il lui a ordonné de se coucher immédiatement dans la tranchée ! Il a ensuite forcé les deux Juifs à recouvrir de terre le prisonnier couché dans la tranchée. Les deux hommes ont agi ainsi parce qu'ils craignaient pour leur vie, dans l'espoir d'échapper eux-mêmes au même sort horrible. Lorsque seule la tête de Strzaka dépassait encore, l'officier de construction a crié 'Halte' et l'a fait sortir à nouveau. Les deux Juifs devaient maintenant s'allonger dans la tranchée, et l'officier de construction a de nouveau donné l'ordre à Strzaka de les recouvrir de terre. Lentement, la tranchée se remplit de terre, une pelletée après l'autre. Le visage du camarade polonais était déformé par la terreur... Mais l'officier de construction se tenait à côté de lui avec le regard d'un animal sauvage qui hypnotise ses victimes. »* [Hackett, p. 195]

Quelques érudits juifs ont fait surface au fil des ans pour exposer l'histoire déplaisante du rôle des juifs dans leur propre extermination en Europe. Les historiens juifs Raul Hilberg et Hannah Arendt – tous deux largement calomniés et vilipendés par la communauté juive traditionnelle – ont été parmi les premiers à enquêter sur les organisations et les dirigeants juifs qui ont été utilisés par les nazis et ont coopéré avec eux pour trahir et exterminer leur propre peuple.

Arendt indique que :

*« Le Conseil des sages juifs était informé par Eichmann [un administrateur nazi de haut niveau] ou ses hommes du nombre de Juifs nécessaires pour chaque train, et ils établissaient la liste des déportés. Les Juifs inscrits remplissaient les innombrables formulaires, répondaient à des pages et des pages de questionnaires concernant leurs biens afin qu'ils puissent être saisis plus facilement ; ils se rassemblaient ensuite aux points de collecte et montaient dans les trains. Les quelques personnes qui tentaient de*

*se cacher ou de s'échapper étaient raflées par une force spéciale de la police juive. »* [Arendt, p. 102]

*« La rafle finale des Juifs à Berlin a été... entièrement effectuée par une force de police juive... Pour un Juif, ce rôle des dirigeants juifs dans la destruction de leur propre peuple est sans aucun doute le chapitre le plus sombre de toute cette sombre histoire... »* [Arendt, p. 104]

*« En matière de coopération, il n'y avait aucune distinction entre les communautés juives hautement assimilées d'Europe centrale et occidentale et les masses yiddishophones de l'Est... On pouvait faire confiance aux fonctionnaires juifs pour dresser les listes de personnes et de leurs biens, pour obtenir de l'argent des déportés afin de couvrir les frais de leur déportation et de leur extermination... Ils distribuaient les badges de l'étoile jaune. Dans les manifestes d'inspiration nazie, mais non dictés par les nazis, que (les dirigeants juifs) ont publiés, on peut encore sentir comment ils jouissaient de leur nouveau pouvoir. »* [Arendt, p. 105]

Arendt indique qu'*« Eichmann a mentionné, et il n'y a aucune raison de ne pas le croire, qu'il y avait des Juifs même parmi les hommes ordinaires des S.S., mais l'origine juive [d'importants nazis comme] Heydrich, Milch et d'autres était une question hautement confidentielle. »* [Arendt, p. 178] Un tel commentaire a suscité une tempête d'indignation de la part de ses compatriotes juifs, y compris des attaques de la Ligue anti-diffamation et du Congrès juif mondial. *« Arendt a été accusée de trahison virtuelle contre son peuple »*, dit Jeffrey Isaac, *« pour avoir effacé la ligne de démarcation séparant le fossé entre la culpabilité des nazis et l'innocence des Juifs. »* [Isaac, p. 23]

Pourtant, même un détracteur aussi sévère de l'opinion d'Arendt que l'auteur sioniste Marie Syrkin concède qu'*« en ce qui concerne le rôle néfaste de la police juive, il ne peut y avoir de contestation ».* [Syrkin, p. 191] Et les dirigeants juifs (le Judenrat, le Conseil juif administratif) dans leur ensemble sous les nazis ? *« Quels que soient les lourds péchés des Conseils juifs »*, poursuit Syrkin, *« que ceux qui sont certains qu'ils auraient d'abord choisi la mort pour eux-mêmes et leurs familles les jugent. »* [Syrkin, p. 192] Très bien. Alors pourquoi ne pas accorder cette liberté de jugement et la même norme morale aux Polonais également, dont l'unité familiale complète était sujette à une exécution instantanée pour tout individu surpris à aider un juif ?

*« L'un des historiens les plus importants du ghetto de Varsovie »*, déclare Haim Breseeth, *« était Emmanuel Ringelbaum. Dans un article sur le* Judenrat *du ghetto de Varsovie, il a critiqué les dirigeants cooptés en prononçant les mots qui ont fait date : 'Nous allons à l'abattoir comme des agneaux'. »* [Breseeth, p. 195] La plupart des dirigeants juifs ont caché l'horrible vérité de ce qui attendait leur peuple, soit pour des raisons « humanitaires », soit par crainte de la panique et du chaos qui en résulteraient. Arendt note que Leo Baeck, par exemple, le grand rabbin de Berlin, *« croyait que les policiers juifs seraient plus doux et serviables et rendraient l'épreuve plus facile (alors qu'en fait, ils étaient, bien sûr, plus brutaux et corruptibles, puisque l'enjeu était tellement plus grand pour eux.) »* [Arendt, p. ?]

C'est-à-dire **leur propre peau**. *« Partout »*, note Anthony Heilbut, *« Amsterdam, Varsovie, Berlin, Budapest, ce fut la même chose. Les dirigeants juifs dressaient des listes de personnes et de biens, soutiraient de l'argent aux déportés pour couvrir les frais de leur déportation et de leur extermination, et organisaient l'évacuation efficace de communautés entières. À l'occasion, les dirigeants sélectionnaient même quelques personnes à sauver – et il s'agissait généralement de Juifs et de fonctionnaires éminents. »* [Heilbut, p. 421] En 1939, Chaim Kaplan déplorait, quant à lui, que *« les représentants officiels du Joint [une organisation d'aide juive] nous aient tous abandonnés. Les dirigeants de la communauté juive polonaise avaient fait en sorte d'occuper le devant de la scène en des temps paisibles, attirés par un salaire mensuel de 1 200 zlotys, équivalent à celui d'un sénateur ou d'un député ; mais au moment où nous étions en danger – et eux aussi, à vrai dire – ils ont fui pour sauver leur peau. Se souviendra-t-on de leur péché le jour du jugement dernier ? J'en doute. »* [Kaplan, C. p. 96]

Plus tard, Kaplan a écrit sur les conditions de vie des nazis dans le ghetto juif de Varsovie en 1942, telles qu'il les a connues et vécues :

*« Passer d'une affaire à l'autre sur le même sujet – du Judenrat aux nazis ; c'est-à-dire des actes d'un dégénéré à ceux d'un autre dégénéré ; ils sont tous deux sur le même plan éthique... Il y a des listes de 'suspects', et pour tous ceux qui sont sur la liste, la sentence est la mort... Parfois, les nazis avides conspirent avec quelque juif sans valeur. Ils partagent la même poche ; tous deux sont à l'affût du butin des innocents et de leur sang ; tous deux remplissent leur maison des richesses qu'ils ont volées et dévalisées... Mais le vol ne dure pas éternellement, et lorsque le partenariat se brise, il n'est pas commode pour le nazi voleur qu'un Juif connaisse ses secrets. Le*

*remède à cela est de se débarrasser de lui... Ainsi Perlmutter, le président du Judenrat de Mlawa, a été tué par son surveillant allemand, dont la main n'avait jamais quitté la sienne pendant que tous deux pillaient et volaient et s'enrichissaient. Et il en est de même pour les Treize. ['Un groupe d'informateurs juifs de la Gestapo dirigé par Abraham Gancwajch'] ...Ils pensaient qu'ils pouvaient vivre dans l'ombre de la Gestapo, que c'était un privilège spécial d'être proche d'un régime inique et méchant. Et voilà qu'ils ont eu ce qu'ils méritaient. Qu'ils soient donc annihilés ! »* [Kaplan, C., pp. 339-340]

Parmi les « anciens » de la communauté juive les plus notoires, nommés par les nazis, se trouvait Mordechai Chaïm Rumkowski, qui avait abusé d'enfants dans un orphelinat juif avant la guerre. [Leiter, R., 7-20-2000, p. 27] Malgré son allégeance aux dirigeants nazis, il a lui aussi connu la fin dans un camp de concentration. Certains membres du Conseil juif, note Simon Wiesenthal, *« ont fait la seule chose qu'ils pouvaient faire, compte tenu des circonstances, en suivant à la lettre les règlements nazis. D'autres ont été corrompus. Ils ont accepté des faveurs, jonglé avec les noms, espérant contre toute attente qu'ils pourraient sauver leur peau. D'autres Juifs ont collaboré avec les nazis, troquant la vie des autres contre la leur. Certains Juifs étaient administrateurs de camps de concentration. Parfois, ils aidaient leurs codétenus ; parfois, ils ne le faisaient pas. »* [Levy, A., 1993, p. 85]

Tant que ces personnes au sein de la direction juive, ses flagorneurs et les prisonniers juifs coopéraient avec les nazis en aidant à exploiter et à tuer d'autres juifs, il y avait toujours l'espoir – rarement réalisé – que les traîtres s'en sortent vivants. Mais rien qu'à ce titre – le nazi pouvait tuer n'importe qui pour un simple regard de travers – pourquoi les Polonais – qui étaient en conflit de concurrence avec les juifs depuis des siècles (alors que ces derniers se sont tenus à l'écart au sein même de la Pologne), et qui eux, contrairement aux juifs, luttaient activement contre les nazis – devraient-ils être tenus à une norme morale plus élevée que les juifs **à l'égard des juifs**, alors que certains juifs eux-mêmes ont vendu leur propre peuple avec peu ou pas de contrainte morale du tout, et qui plus est, méprisaient les Polonais ?! Et pourquoi diable les Polonais auraient-ils dû secourir les juifs à chaque coin de rue alors que leur propre situation était également incertaine, quand les juifs eux-

mêmes se retournaient contre les leurs, en très grand nombre, dans un effort primitif d'auto-préservation ?

L'auteur juif Norman Salsitz a relevé trois trahisons juives bien connues des nazis dans sa petite ville natale, Kolubuszowa (population totale de 4 000 habitants ; moitié juive), en Pologne :

*« Il y avait des ennemis dans nos propres rangs – pas beaucoup, remarquez, mais avec presque tout le monde contre nous, la trahison par des compatriotes juifs était d'autant plus dévastatrice... Quand nous avons vu [l'un d'eux] parler à la police allemande et entrer et sortir du quartier général militaire, nous avons compris qu'il jouissait d'une position privilégiée... Lorsqu'il fallait verser des pots-de-vin à des fonctionnaires allemands, il servait volontiers d'intermédiaire, prenant une partie de l'argent pour son propre compte. Il nous a prévenus de l'imminence de raids sur nos maisons et de saisies de biens et de personnes, mais a suggéré comment, pour une somme d'argent, tout pourrait être évité. Nous l'avons payé, soupçonnant que la plupart du temps, aucun raid de ce genre n'était prévu, que ces propos n'étaient qu'un moyen de se remplir les poches. Mais qui pouvait en être sûr ?... En ce qui concerne un deuxième informateur en ville, Shmul Czolik, personne n'était susceptible d'être surpris par ses actions... L'argent mis entre les mains de Czolik signifiait généralement la fin de cette menace [nazie]... Qu'il ait terrorisé la ville pendant un certain temps n'est certainement pas un euphémisme... Puis il y avait Pearlman, une créature tout à fait méprisable qui rejoignait également les rangs des informateurs en ville... Bien que juif, il a assuré sa fortune grâce aux Allemands. »* [Salsitz, N., 1992, pp. 261-264]

À la libération du camp de concentration de Buchenwald, le prisonnier Jacob Rudinger a raconté à ses interlocuteurs alliés un incident qui l'a profondément choqué. Vers la fin de la guerre, *« les détenus principaux du bloc ont décidé de détruire les documents de tous les Juifs, car les SS avaient menacé de forcer tous les Juifs à quitter le camp le lendemain matin. Le lendemain matin, les SS ont fait l'appel... Ils ont ordonné à tous les Juifs de se déplacer vers l'aile gauche du bloc. J'ai expliqué aux deux SS que je n'avais aucun document pour montrer qui était juif et qui ne l'était pas. Environ 200 des 400 Juifs se sont déplacés vers l'aile gauche... Mon gardien et moi avons pu ramener environ 100 des 200 Juifs dans le bloc. Puis il s'est passé quelque chose que je n'aurais jamais cru possible. Un Juif s'est approché d'un SS et a déclaré qu'il y avait encore*

*beaucoup de Juifs dans le bloc. Les deux SS sont retournés dans le bloc et en ont sorti une vingtaine supplémentaire. »* [Hackett, p. 325]

Les juifs pouvaient même trahir les leurs pour des arguments insignifiants. Comme l'a noté Dana I. Alvi :

*« En novembre 1944, l'une des femmes juives que nous avons sauvées s'est disputée avec un groupe de Juifs et a fait venir les Allemands qui ont alors tué 18 personnes, dont son neveu et sa sœur âgée. Un homme a survécu... Pour nous, et pour les Juifs qui passaient par notre maison, la plus grande crainte était que quelqu'un du ghetto [juif] nous trahisse. Les noms des traîtres juifs sont inscrits dans les livres d'histoire rédigés par des Juifs. Les photos de Juifs sortis de leurs cachettes dans les ruines du ghetto de Varsovie témoignent de ces trahisons. Personne d'autre que leurs propres connaissances juives ne connaissait l'existence de ces cachettes. »* [Piotrowski, p. 67]

*« Deux [de mes] proches »*, ajoute Eva Hoffman, *« sont morts à cause d'un acte de trahison d'un camarade juif – un homme qui, dans l'espoir d'assurer sa propre survie, a guidé les Allemands vers une cachette. »* [Hoffman, E., 1997, p. 6]

Il y avait même des prédateurs comme Stella Goldschlag, également juive, qui travaillait sous couverture pour les nazis à la recherche de juifs cachés. *« Stella »*, faire remarquer Peter Wyden, qui l'a connue, *« avait traqué des camarades juifs dans tout Berlin et les avait dénoncés à la Gestapo qui les déportait pour les faire mourir dans les camps de concentration. Elle fonctionnait un peu comme un bourreau au nom de la solution finale du Führer au problème juif. »* [Wyden, p. 17] Goldschlag a survécu à l'ère nazie et a vécu – contrairement aux anciens collaborateurs gentils des nazis traqués par la juiverie internationale dans le monde entier – une vie tranquille en Europe.

Même dans le monde de l'art, la famille juive Wildenstein (d'éminents marchands d'art européens) a fait l'objet de critiques ces dernières années, car il a été prouvé qu'elle entretenait des relations secrètes avec les nazis. Comme le notait le *Jewish Week* en 1999, *« les Wildenstein ne sont pas les premiers Juifs à être accusés d'avoir profité du pillage nazi... De tels incidents n'étaient pas rares dans le chaos de l'Europe d'après-guerre. D'innombrables autres*

*cas ont fait surface de Juifs qui ont travaillé pour les nazis pour sauver leur peau. »* [Goldberg, J. J., 6-18-99 p. 14]

Tadeusz Piotrowski relève les dimensions de l'holocauste juif dont on entend peu parler de nos jours :

*« Il y avait des szmalcowniki (maîtres chanteurs) juifs. Il y avait une milice juive parrainée par la Gestapo (Zagiew-Zydowska Gwardia Wolnoschi, ou Garde juive de la liberté, dirigée par Abraham Gancwajch) et la Société des Juifs libres (Towarzystwo Wolnych Zydow, sous la direction du capitaine Lontski), dont les membres espionnaient la résistance juive. Il y avait les brigades juives de la Gestapo et les unités juives du Sonderkommando. Il y avait une force de police juive (Jupo). Il y avait des hommes de confiance du camp. (Kapos), des rabatteurs (Abholder), des pilleurs (Ordner), des indics (Spitzel), des éclaireurs (Fahnder) et des attrapeurs (Greifer) d'origine juive... Lors de son procès, Adolf Eichmann a déclaré que les nazis considéraient la collaboration juive comme la pierre angulaire de leur politique antisémite. »* [Piotrowski, p. 66]

Au début de 1942, la *Zagiew*, dirigée par la Gestapo, comptait à elle seule environ 15 000 agents juifs. [Piotrowski, p. 74] Norman Finkelstein ajoute que *« les anciens détenus des camps de concentration nazis témoignent généralement que les* Kapos *étaient, selon les termes du Dr Viktor E. Frankl, survivant d'Auschwitz, plus durs avec les prisonniers que ne l'étaient les gardes, et qu'ils les battaient plus cruellement que les SS. »* [Finkelstein, N., 1998, pp. 63-64] (À titre informatif, bien que d'une gravité bien moindre, ce traitement sévère fait écho, d'une certaine manière, à celui infligé à des compatriotes juifs par des surveillants juifs dans un camp d'immigrants en Amérique en 1882 : *« Le* Père*, ou directeur et chef de groupe des immigrants, était un Juif américain qui toisait les êtres terrestres, nom donné aux immigrants, et pas d'un ton amical. Son assistant, le Juif hongrois, était une canaille sans scrupules et traitait les immigrants comme du bétail. Les autres Juifs russes, qui par la flatterie parvenaient à obtenir des emplois faciles, les imitaient dans leur comportement... [Conduisant à une émeute d'immigrants juifs qui a été réprimée par cent policiers,] l'assistant du* Père *a giflé une femme faible qui l'avait supplié [de lui donner] plusieurs gouttes d'un certain médicament. Il a également menacé ses amies avec un revolver lorsqu'elles l'ont réprimandé. Après le petit déjeuner, une délégation est allée voir le* Père *avec des plaintes contre son assistant, mais ce dernier leur a réservé un accueil grossier. »)* [Shpall, L., 1957, pp. 103, 107, 108]

Emmanuel Ringelbaum écrira avec dédain ce qu'il pensait de la police juive qui étouffait son peuple sous le régime nazi :

*« Les policiers juifs se sont également distingués par leur corruption et leur immoralité effrayantes. Mais ils ont atteint le summum de la méchanceté lors de la relocalisation [transfert des juifs vers les camps de concentration]. Aucune protestation n'a été émise contre cette mission révoltante qui consistait à mener leurs propres frères à l'abattoir. La police était psychologiquement préparée à cette sale besogne et l'a exécutée minutieusement. Et à présent, on cherche à comprendre comment des Juifs, pour la plupart des hommes cultivés, anciens avocats (la plupart des policiers étaient avocats avant la guerre), ont pu tuer leurs frères de leurs propres mains... Très souvent, la cruauté de la police juive dépassait celle des Allemands, Ukrainiens et Lettons... Les victimes qui réussissaient à échapper à la surveillance des Allemands étaient cueillies par la police juive... Ceux qui n'avaient pas l'argent pour payer la police étaient traînés vers les wagons... Dans la plupart des cas, la police juive a fait preuve d'une brutalité incompréhensible... Impitoyable et violente, elle battait ceux qui tentaient de résister... Chaque Juif de Varsovie, chaque femme et chaque enfant, peut citer des milliers de cas de cruauté et de violence inhumaines perpétrées par la police juive. Ces cas ne seront jamais oubliés par les survivants, et ils doivent être sanctionnés. »* [Piotrowski, p. 68]

Israel Shahak, militant israélien des droits de l'homme et survivant de l'Holocauste, a écrit : *« Je me souviens (tout comme tous les survivants qui parlent honnêtement entre eux se souviennent) qu'à l'époque, nous, les Juifs, détestions les policiers juifs, ou les espions juifs à la solde des nazis dans le ghetto, bien plus que nous ne détestions qui que ce soit d'autre. »* [Piotrowski, p. 75]

Marcus David Leuchter, survivant de l'Holocauste, se souvient de *« la brutalité inattendue de la police juive ; le nombre de personnes capturées dépassait même les exigences des Allemands. »* [Leuchter, M., 2000]

Bien sûr, les temps ont changé et les choses sont recontextualisées. De telles histoires sont un embarras grotesque pour le mythe de l'Holocauste, elles ne sont que rarement abordées dans d'obscurs recoins universitaires, et peu de gens aujourd'hui en ont connaissance. Et tandis que les érudits juifs en colère pointent du doigt les collaborateurs polonais, lituaniens, ukrainiens et autres collaborateurs des nazis comme des bêtes noires qu'il faut traquer encore aujourd'hui dans le monde

entier, les criminels juifs du même genre ne sont jamais mentionnés. La convention juive populaire exige l'innocence collective du juif et la malveillance collective correspondante du Gentil. Point final. Dans ce contexte, Wladyslaw Bartoszewski aborde aujourd'hui le deux poids deux mesures chronique appliqué aux juifs et aux Polonais dans la situation de la Seconde Guerre mondiale :

*« Alors que les masses polonaises sont critiquées ou condamnées pour leur réticence à aider les Juifs... un traitement différent est appliqué aux membres de la communauté juive qui travaillaient dans les Conseils juifs... [Ils] sont excusés, au motif qu'ils n'avaient guère le choix, beaucoup plus volontiers que les Gentils dont la prudence ou la peur les empêchaient d'offrir de l'aide aux Juifs... La plupart des Polonais réprouvent particulièrement cette politique de deux poids, deux mesures appliquée aux individus juifs qui étaient actifs dans le Parti communiste et qui en étaient des membres de haut rang, et surtout dans la police de sécurité... Personne... ne peut prétendre qu'il ou (très souvent) elle* ***devait*** *être membre de la force politique ou de la justice stalinienne et que, pour une raison ou une autre, il n'avait d'autre choix que de torturer et de tuer ses opposants politiques innocents. »* [Barto, *Conv*, p. 29]

Un autre exemple typique de double standard de jugement moral imposé par les juifs est celui qui se déroule aujourd'hui en République tchèque. Comme le note Carol Oppenheim, il y a *« la lutte menée en République tchèque par les Juifs et les Allemands des Sudètes pour la restauration légale des maisons dont ils ont été chassés il y a près de cinquante ans. Les Allemands contestent le gouvernement [tchèque] au sujet d'une loi qui restitue les maisons aux Juifs qui en font la demande, mais qui refuse de prendre en considération les demandes des Allemands des Sudètes pour les maisons prises entre 1945 et 1948, la période même où les Juifs occupaient une place importante dans l'administration communiste [alors au pouvoir] ».* [Oppenheim, p. 39]

Malgré tous les conflits historiques entre Polonais et juifs, certains Polonais **ont** protégé certains juifs des nazis. Des Polonais **sont** morts pour des principes humains fondamentaux. En fait, plus de 2 500 Polonais chrétiens ont été exécutés pour avoir aidé des juifs. [CERAMI] Plus de 2 000 citoyens polonais chrétiens sont honorés en tant que Gentils Justes au Yad Vashem en Israël. (Ce chiffre n'inclut pas les nombreux cas qui ne peuvent être formellement documentés). *« Chaque*

*Juif polonais qui a survécu dans la Pologne occupée (plutôt qu'en Union soviétique) l'a fait grâce à l'aide de Polonais individuels et d'organisations créées dans le but d'aider les Juifs »*, note Eva Hoffman. *« Cette aide était offerte au prix de risques énormes, puisque le fait d'héberger des Juifs était passible de la peine de mort. »* [Hoffman, E., 1997, p. 7] Mais de nombreux juifs ne veulent pas entendre parler de chrétiens qui ont sauvé des vies juives. Le rabbin Harold Schulweiss, qui a donné des conférences sur ce sujet à un bon nombre d'audiences juives, fait remarquer que : *« Dans l'ensemble, dans la plupart des audiences, j'ai trouvé une résistance à mon message. On semblait se demander quelle était mon obsession pour eux [les Polonais] ».* (Même Liwa Gomulka, juive et future épouse du chef communiste polonais Wladyslaw Gomulka après la Seconde Guerre mondiale, *« a refusé de voir une vieille femme polonaise qui l'avait cachée pendant l'occupation nazie et qui était venue lui demander une petite faveur ».*) [Checinski, M., 1982, p. 143]

Alors, où étaient les juifs, avant que les choses n'empirent pour eux, qui ont sauvé une vie polonaise, de quelque manière que ce soit à cette époque ? Où se trouve un seul de ces juifs ? Comme le note Norman Davies, *« se demander pourquoi les Polonais ont peu aidé les Juifs, c'est un peu comme se demander pourquoi les Juifs n'ont rien fait pour aider les Polonais. »* [Davies, *Playground*, p. 264] Et ce ne sont pas les Polonais qui, en fin de compte, ont accompli l'impensable. Si les Polonais et les autres sont collectivement tenus pour responsables de ce qu'ils ont fait, ou n'ont pas fait, sous l'occupation et la répression nazies, que dire de ce qui suit ? Comme le fait remarquer Hannah Arendt :

*« Le travail effectif de mise à mort dans les centres d'extermination était généralement entre les mains de commandos juifs... Ils... travaillaient dans les chambres à gaz et les crématoires... ils arrachaient les dents en or et coupaient les cheveux des cadavres... ils creusaient les tombes et, plus tard, les déterraient à nouveau pour effacer les traces du meurtre de masse... Des techniciens juifs avaient construit les chambres à gaz de Theresienstadt, où l''autonomie' juive avait été poussée si loin que même le bourreau était juif. »* [Arendt, p. 109][24]

[24] [NdT : voir l'excellent documentaire *Un tiers de l'Holocauste* traduit en français : https://archive.org/details/DenierbudUnTierDeLholocauste]

Wolfgang Sofsky indique que cela faisait partie du processus nazi de déshumanisation des juifs :

*« Les SS faisaient délibérément brûler des juifs par des juifs, comme s'ils voulaient prouver que les membres de la sous-race acceptaient toute dégradation et s'entretuaient même : comme s'ils voulaient rejeter la culpabilité sur les victimes elles-mêmes... Ces prisonniers étaient laissés en vie pendant un certain temps afin de se débarrasser de parents, de voisins et de camarades juifs. Leur comportement ne peut être jugé par les conceptions morales conventionnelles de la société civile. L'institution du sonderkommando montre jusqu'à quel point des êtres humains peuvent être amenés par la menace permanente de la mort... Les Kommandos étaient subordonnés à des Kapos juifs, qui avaient un pouvoir illimité dans l'application des punitions. »* [Sofsky, W., 1993, pp. 267-268]

Les juifs sont automatiquement excusés des horreurs innommables qu'ils ont été contraints de commettre dans leur lutte pour la survie, et qui peut moralement les condamner ? Qui parmi nous aujourd'hui peut jurer avec une certitude absolue qu'il n'aurait pas fait la même chose lorsqu'il était prisonnier de l'enfer ? Mais pourquoi deux poids, deux mesures ? Pourquoi seuls les juifs, parmi toutes les autres personnes prises au piège des nazis, bénéficient-ils d'un pardon général alors que tous les autres sont **accusés** sans relâche, jusqu'à ce jour ?

L'Allemagne, dit Richard Rubenstein, *« a démontré qu'un État moderne peut parvenir à organiser un peuple entier pour sa propre extermination ».* [Ellis, M. 1990, p. 39] *« Sur tout le chemin de leur mort »*, rapporte Robert Pendorf, *« les Juifs polonais ne virent guère plus qu'une poignée d'Allemands ».* [Arendt, p. 117] *« Les prisonniers d'un détachement spécial de travail, appelé sonderkommando »*, note Franciszek Piper, *« devaient effectuer tous les travaux auxiliaires : retirer les corps des chambres à gaz, couper les cheveux, arracher les dents en or et enterrer les cadavres. Le sonderkommando était composé principalement de prisonniers juifs originaires des pays d'où arrivaient les derniers transports. »* [Piper, *The Mass*, p. 169] L'agent littéraire Barbara Rogan se souvient qu'après avoir déménagé en Israël, elle a lu un manuscrit soumis par un ancien sonderkommando juif qui, entre autres choses, afin de survivre, a brûlé des corps dans les camps de concentration. *« Ce qui fige le livre dans mon esprit »,* dit Rogan, *« ... [c'est] sa tentative de gérer une culpabilité écrasante et*

*permanente... quelqu'un aurait dû le publier, mais pour autant que je sache, personne ne l'a fait ».* [Rogan, p. 320]

Au plus fort du processus meurtrier d'Auschwitz, il y avait près de 1 000 juifs sonderkommandos – 450 de Hongrie, 200 de Pologne et 180 de Grèce. Ils étaient supervisés dans la hiérarchie par 19 prisonniers de guerre russes, cinq Polonais, et un kapo allemand. [Sofsky, W., 1993, p. 268] Où qu'ils se situent dans la hiérarchie de la mort, tous étaient susceptibles d'être exécutés immédiatement s'ils refusaient de remplir le rôle qui leur était assigné dans les massacres perpétrés par les nazis. Au camp de concentration de Treblinka, environ un millier de sonderkommandos juifs assuraient la routine quotidienne. Les Totenjuden (« Juifs de la mort ») étaient *« ceux qui manipulaient les corps, ceux qui les sortaient des chambres à gaz, leur arrachaient les dents et les portaient dans les fossés ».* Les Platzjuden (« Juifs de la place ») étaient chargés de *« faire sortir les Juifs des wagons, de ramasser leurs bagages et de vider les wagons ».* Un autre groupe de Platzjuden avait pour tâche d'aider *« ces convois à se déshabiller et à porter leurs vêtements dans la place de triage... L'univers de ces deux commandos avait manifestement un côté indélicat, puisqu'ils ont participé directement au processus final de liquidation ».* Les Goldjuden triaient les objets de valeur et *« soumettaient [les nouveaux arrivants] à une fouille intime. »* Les Hofjuden *(« Juifs de cour ») étaient impliqués dans « l'entretien du camp et le service personnel des techniciens [surveillants nazis] ».* [Steiner, J., 1967, pp. 92-95][25]

À Auschwitz, le médecin nazi Carl Clauberg a réalisé des expériences sur des prisonnières juives. *« Son personnel médical et infirmier »*, note Irene Strzelecka, *« se composait principalement de prisonnières juives ».* À partir de la fin 1943, son médecin-chef était *« la chirurgienne et gynécologue Alina Bialostocka »*, une juive polonaise. Un autre médecin juif, Maximilian Samuels, faisait partie de ceux qui réalisaient des expériences de castration sur des prisonniers masculins [Strzelecka, p. 93] et *« les prisonniers juifs devaient aider [le médecin nazi] Mengele dans ses recherches scientifiques sur les jumeaux. »* [Strzelecka, p. 96] Un autre médecin juif, Miklos Nyiszli, était l'un de ceux *« qui réalisaient les autopsies [des personnes*

[25] [NdT : le lecteur est invité à faire ses propres recherches et à écouter un autre son de cloche, des centaines de vidéos ont été traduites en français et sont à sa disposition ici : https://archive.org/details/@didi18]

*assassinées lors des expériences nazies] et donnaient leurs évaluations scientifiques. »* [Strzelecka, p. 96]

*« Dans le camp des femmes de Birkenau »*, note Wolfgang Sofsky, *« à côté des Asoziale [asociaux] allemands, pour la plupart des prostituées, les rangs des prisonniers importants comprenaient un petit nombre de femmes juives de Slovaquie qui avaient... survécu à une série de sélections. À Monovitz et dans les camps satellites attenants, plusieurs centaines de Juifs du premier transport faisaient partie de l'aristocratie [des prisonniers], aux côtés des prisonniers allemands. »* [Sofsky, W., 1993, p. 147]

En 1987, un ancien kapo juif (une sorte de contremaître pour les nazis parmi les prisonniers), Jacob Tannenbaum, a failli être expulsé des États-Unis pour brutalité dans les camps de concentration. Il a été accusé par d'autres survivants juifs des camps de concentration d'avoir ordonné la mort de 300 juifs en 1945, d'avoir violé des femmes et d'avoir torturé et tué des prisonniers masculins, dont un rabbin. *« C'était vraiment un sale type »*, a déclaré un ancien chef du Bureau des enquêtes spéciales, Martin Mendelsohn. *« Nombre de témoins se souvenaient de lui et de sa bestialité ».* [Magida, p. 4] Pourtant, indique le *Jewish Week*, *« la plupart des [juifs] étaient d'accord, selon les propres paroles d'Elie Wiesel, survivant d'Auschwitz et lauréat du prix Nobel de la paix, pour dire que les kapos étaient des victimes. Ils ont été choisis par leurs ennemis. Il est vrai que certains étaient très, très cruels, mais même ceux-là étaient des instruments de l'ennemi. »* [Boroson, 5-22-87, p. 17] Tannenbaum a finalement été déchu de la citoyenneté américaine, mais pas déporté. *« C'est la meilleure solution pour toutes les personnes concernées »*, a déclaré l'avocat de Tannenbaum, Elihu Massel. *« Cela évitera également un procès vraiment épouvantable au cours duquel des Juifs auraient dû témoigner contre des Juifs, et aucun d'entre eux ne veut vraiment s'en souvenir. »* [*Jewish Week*, 2-12-88, p. 34]

Le célèbre chasseur de nazis Simon Wiesenthal relève le cas d'un *« ex-agent de la Gestapo nommé David Zimet – un juif ! ».* Zimet était *« le bras droit d'un sadique très connu de la Gestapo du nom de Grunov... Dans un camion dans lequel se trouvaient des femmes juives [déportées par les nazis], il y avait la femme et la fille de Zimet. Et la haine contre lui était si grande que les femmes juives de ce camion qui les emmenaient toutes à la mort ont tué sa femme et sa fille à ce moment-là... »* Des années plus tard, Wiesenthal consultait une liste confidentielle

de cas faisant l'objet d'une enquête par la Gendarmerie Royale du Canada lorsqu'il a lu : *« ZIMET, David. Un policier dans le ghetto de Tarnow. Des témoins ont attesté de sa brutalité. » « Zimet ! »* Wiesenthal s'est exclamé. *« C'est mon vieux dossier ! »* Il a informé les autorités canadiennes de ses preuves contre Zimet, mais elles se sont montrées peu disposées à poursuivre un juif pour des crimes nazis. Le Comité juif canadien est intervenu et Zimet a accepté de se soumettre à un conseil d'arbitrage établi par le comité. *« Cela n'a rien donné »*, dit Wisesenthal, *« parce que la communauté juive était réticente à rendre l'affaire publique, puisque Zimet était lui-même juif ».* [Levy, A., 1993, pp. 83, 84]

(Comme le note l'érudit juif Peter Novak à propos des collaborateurs juifs des nazis : *« À une seule exception près dont j'ai connaissance – un article paru dans* Life *en 1950 sur une procédure du tribunal rabbinique de New York à l'encontre d'un fonctionnaire juif survivant d'un camp, accusé d'avoir battu une autre personne à mort – la discussion du phénomène était confinée aux Juifs. Une grande partie de l'offense [de l'érudite juive Hannah] Arendt [pour les autres juifs] était qu'elle avait écrit sur ces questions au vu et au su d'un large public de Gentils »*). [Novick, P., 1999, pp. 140-141]

*« Les véritables seigneurs et maîtres des kommandos étaient les kapos »*, note Wolfgang Slofsky, dans son étude sur les camps de la mort nazis, *« Ils étaient toujours présents... Ils surveillaient les sites de travail, distribuaient les tâches et étaient responsables de la bonne marche de leurs groupes... Ils étaient responsables d'une grande partie des corvées abusives et d'un grand nombre de meurtres... »* [Sofsky, p. 192] *« ...Les Kapos criaient plus fort que les gardes et étaient plus prompts à brandir leurs massues et à se pavaner comme de petits potentats, lisant sur les lèvres de leurs maîtres leurs moindres désirs. Parfois, une relation symbiotique se développait entre maîtres et serviteurs. Les surveillants n'avaient guère besoin d'agir eux-mêmes : ils pouvaient tout confier à leurs laquais serviles... Souvent, il n'y avait pas vraiment besoin d'un geste du maître – les serviteurs prenaient l'initiative d'eux-mêmes... Ils imitaient le maître parce que ce dernier ne punirait jamais ce que lui-même faisait. Ils agissaient comme leur maître afin de rester ce qu'ils étaient – des prisonniers privilégiés. Ils ont suivi ce modèle afin de survivre. »* [Sofsky, 1993, p. 137]

Les auteurs d'articles qui osent discuter des Conseils juifs qui ont fonctionné comme des bureaucraties pour les superviseurs nazis, note

l'universitaire polonais Piotr Wrobel, *« ont été accusés de calomnie, d'ignorance ou même d'antisémitisme... »* [Wrobel, P, 1997, p. 225] Le propre article de Wrobel paru en 1997 traitait du deux poids, deux mesures profond appliqué aux juifs sur la question de la responsabilité juive à l'époque de l'Holocauste. En Hollande, par exemple, deux présidents du Joodse Raad néerlandais, Cohen et Asscher, *« ont été arrêtés par les autorités néerlandaises. Le procureur a déclaré que Cohen et Asscher, en tant que Juifs, avaient collaboré avec l'ennemi et ne devraient pas être libérés. Finalement, le ministre néerlandais de la Justice a décidé d'abandonner l'affaire, ajoutant que cela ne devait pas être interprété comme une réhabilitation de la partie en question. »* [Wrobel, P., 1997, p. 227]

Dans les *« tribunaux d'honneur »* juifs de l'après-guerre, qui jugeaient les collaborateurs juifs des nazis, relève Wrobel, *« la punition avait tendance à être clémente... Au total, entre 1946 et 1950, il y a eu environ 160 procès d'anciens membres des Conseils juifs, de leurs officiers, de policiers juifs et de kapos... Selon son statut, le tribunal ne pouvait prononcer que des peines relativement légères : l'exclusion de la communauté juive pour une période allant de un à trois ans, la privation de droits électoraux dans une communauté juive et l'opprobre public... Il semble que les principaux collaborateurs juifs, qui ont réussi à survivre, ont quitté la Pologne très peu de temps après la guerre ou ont changé d'identité et le tribunal populaire n'a jugé qu'une infime partie d'entre eux ».* [Wrobel, P., 1997, pp. 228-230]

Et comment Wrobel envisage-t-il tout cela, en tant que Polonais, et l'incessante condamnation juive du peuple polonais pour une prétendue réticence à sauver les juifs ? *« Comment des spectateurs non juifs »*, conclut Wrobel, *« peuvent-ils être condamnés pour leur passivité alors que des Kapos, des policiers et d'anciens dirigeants de la Judenrate juifs ont été réhabilités ? De nombreuses questions similaires apparaissent lorsque nous étudions l'Holocauste et la plupart d'entre elles n'ont pas encore trouvé de réponse satisfaisante. Cet aspect de l'Holocauste est encore loin d'être réglé. »* [Wrobel, P., 1997, 232]

Il existe des faits encore plus profonds concernant l'Holocauste que la communauté juive s'efforce avec véhémence d'enterrer. Alors que, d'une part, la communauté juive brandit l'injonction *« Nous n'oublierons jamais »* à propos de son Holocauste, les faits de meurtres de masse créés par les juifs sont occultés de manière coercitive. En 1993, par exemple,

le journaliste juif John Sack a publié les résultats de ses entretiens avec 23 officiers juifs de l'OSS (la police secrète communiste de la Pologne d'après-guerre) et 55 membres de la famille ou amis de membres juifs de la redoutable OSS. Le livre, comme il fallait s'y attendre, a fait l'objet de pressions concertées et massives de la part de la censure [voir chapitre suivant]. Sack a été choqué par ce qu'il a découvert au cours de ses sept années de recherche sur le sujet : 60 000 à 80 000 Allemands et Polonais ont été assassinés dans des camps de concentration dirigés par des juifs, *« plus que le nombre de [juifs] morts à Belsen et Buchenwald »*. [Sach, p. 14]

*« Les Juifs »*, dit Sack, *« étaient parfois aussi cruels que leurs modèles [nazis] à Auschwitz, et ils dirigeaient même l'organisation qui gérait les prisons et... les camps de concentration pour les civils allemands en Pologne et dans l'Allemagne administrée par la Pologne... Les Juifs qui ont commis [des atrocités] les ont couvertes... J'ai appris qu'en 1945, ils ont tué un grand nombre d'Allemands : pas des nazis, pas des hommes de main d'Hitler, mais des civils allemands, des hommes, des femmes, des enfants, des* ***bébés*** *allemands, dont le seul crime était d'être Allemands... Ainsi, les Allemands ont perdu plus de civils [de cette façon] que les Juifs eux-mêmes en ont perdu dans tous les pogroms de Pologne. C'est ce que j'avais appris, et j'étais effaré de l'apprendre. »* [Sack, p. x] Sack mentionne des tortionnaires juifs qui enfonçaient des crapauds dans la gorge des gens, les fouettaient, et certains étaient enterrés vivants dans des sacs de pommes de terre. Au camp de concentration de Myslowitz, par exemple, une centaine de non-juifs étaient assassinés chaque jour. [Sack, p. 110] Le taux de mortalité dans certains camps contrôlés par les juifs était de 80 %. [Sack, p. 206]

Le simple fait de rapporter ces faits est, pour de nombreux juifs, une manifestation d'antisémitisme. Notez cette lettre d'un juif polonais à un magazine juif en 1998 :

*« Récemment, Panorama TV News [polonais] a diffusé un reportage sur le camp de Jaworzno, où étaient emprisonnés des membres ou des membres présumés de groupes de combattants indépendantistes (dont beaucoup étaient ukrainiens), en affirmant qu'il est difficile aujourd'hui de trouver des traces du camp, car les bâtiments qui avaient abrité les détenus avaient été transformés en logements ordinaires, les baraquements avaient été démantelés et l'ancien commandant était parti en Israël. Mon mari a été scandalisé par cette conclusion, et il a déclaré qu'une*

*déclaration aussi ouvertement antisémite lors d'une émission d'information publique relève de la pure manipulation. »* [Makowiecka, A., p. 3]

Parmi les autres histoires déplaisantes de l'Holocauste, il y a celle d'un dirigeant juif, Yisrael Kastner, haut responsable sioniste européen et futur immigrant en Israël, qui a collaboré avec les SS nazis dans leur programme de meurtres de masse. Il l'a fait, ont écrit deux chercheurs israéliens, *« en échange de la liberté de quelques centaines de parents et d'amis ».* [Black/Morris, p. 154] *« Kastner a finalement été assassiné »*, note Noah Lucas, *« comme une preuve de la tension intolérable que le fait de sonder l'histoire de l'Holocauste pouvait engendrer. »* [Black/Morris, p. 155]

Après la Seconde Guerre mondiale également, des bandes d'assassins juifs se faisant appeler *Nokmim* (Vengeurs) « ont secrètement recherché et exécuté sommairement plusieurs centaines de SS et d'hommes de la Gestapo et d'autres responsables nazis en Italie, en Autriche et en Allemagne même... Ils ont opéré pendant environ un an et demi, identifiant et localisant les criminels de guerre nazis et les exécutant sommairement. » [Black/Morris, p. 189][26] L'un de ces groupes de tueurs juifs s'appelait *Din* (Jugement). Dirigée par Joseph Harmatz et Abba Kovner, leur *« objectif global [était] la mort de 6 millions d'Allemands pour venger les Juifs morts pendant l'Holocauste ».* [Davis, D., 1998, p. 9] Kovner s'est rendu à Tel Aviv pour obtenir le soutien des responsables israéliens afin de mener une action d'extermination à grande échelle contre l'Allemagne d'après-guerre. Examinant au moins une partie du projet, le président d'Israël, Chaïm Weizmann, note Harmatz, *« a approuvé nos plans et a recommandé un scientifique qui fabriquerait du poison pour nous. »* [Davis, D. 1998] Les plans initiaux de *Din* étaient d'empoisonner les réserves alimentaires allemandes et l'approvisionnement en eau de toute la ville de Nuremberg. Revenu avec du poison fourni par Israël pour mettre son plan à exécution, Kovner est arrêté sur un navire britannique par la police qui a appris l'existence du complot terroriste.

Néanmoins, des membres du Din ont réussi à retourner en Allemagne et à souiller de poison 3 000 miches de pain destinées aux

[26] [NdT : voir également « Les Brigades juives » dans *Le Sale Boche raconté aux braves gens* de Benton Bradberry, éd. Didi18, 2020.]

prisonniers allemands. Harmatz estime que le pain a réussi à tuer 300 à 400 personnes. *« Les 300 ou 400 personnes que nous avons empoisonnées n'étaient rien par rapport à ce que nous voulions vraiment faire »*, a-t-il déclaré plus tard. [Davis, D., 1998, p. 9] Quant à Kovner, il s'est installé en Israël, et *« a renoncé à ses rêves de vengeance, devenant l'un des grands poètes du nouvel État. »* [Davis, D. 1998, p. 9]

Passant en revue les crimes moraux commis par les dirigeants juifs sous le régime nazi, Hannah Arendt confronte sans détours l'odieux et le sordide de tout cela, pointe du doigt ceux qui cherchent une réponse en rejetant la faute sur d'autres que les nazis (les Ukrainiens, les Polonais, les Lituaniens, les Russes et d'autres qui ont été – pour reprendre l'expression d'Elie Wiesel, qui a pardonné aux collaborateurs juifs des nazis – également « choisis par leurs ennemis »), et pose la question rhétorique lancinante à la communauté juive européenne elle-même : *« Pourquoi avez-vous coopéré à la destruction de votre propre peuple et, finalement, à votre propre ruine ? ».* [Arendt]

Une telle accusation et de telles révélations dans les années 1960 ont engendré une tempête d'indignation de la part de la communauté juive mondiale, une colère qui était moins dirigée contre les auteurs juifs de leur propre victimisation sous les nazis, mais plutôt contre les annonciateurs de mauvaises nouvelles comme Arendt (et quelques autres comme Raul Hilberg) pour avoir osé citer des preuves qui menaçaient profondément les mythes juifs sacro-saints sur les années de l'Holocauste et même sur l'histoire antérieure, dans la plupart des quartiers, des mythes qui ont toujours la cote. La résistance juive véhémente aux écrits de ces deux chercheurs juifs existe encore aujourd'hui. Ces dernières années, Hilberg a mis par écrit son amertume sur la réaction de sa communauté face aux faits :

*« Pendant trente ans... j'ai été littéralement enseveli sous une avalanche de condamnations. Il m'a fallu un certain temps pour assimiler ce que j'aurais toujours dû savoir, à savoir que dans toute mon approche de l'histoire de la destruction des Juifs, je m'opposais au courant principal de la pensée juive, que je n'ai pas cédé, que dans mes recherches et mes écrits, je ne poursuivais pas simplement une autre direction, mais une direction exactement opposée à un signal qui pulsait sans cesse dans la communauté juive. »* [Hilberg, p. 129]

En essayant de faire publier son ouvrage phare, *La destruction des Juifs d'Europe*, en 1958, Hilberg a été confronté à la *« première réaction négative à mon manuscrit et ces projectiles ont été tirés sur moi depuis Jérusalem ».* [Hilberg, p. 111] Yad Vashem, le centre commémoratif en Israël, créé pour mythifier les victimes juives de Hitler en tant que « martyrs », a rejeté le manuscrit pour les raisons suivantes :

*« – 1. Votre livre repose presque entièrement sur l'autorité de sources allemandes et n'utilise pas de sources primaires dans la langue des États occupés, ou en yiddish ou en hébreu.*

*– 2. Les historiens juifs émettent des réserves sur les conclusions historiques que vous tirez, tant en ce qui concerne la comparaison avec les périodes antérieures qu'en ce qui concerne votre appréciation de la résistance juive (active et passive) pendant l'occupation nazie. »* [Hilberg, p. 110]

Hilberg comprit rapidement que les résultats de ses recherches dans les archives allemandes allaient à l'encontre du diktat institutionnel juif concernant l'Holocauste. *« Pour découvrir la source de son argument [le Dr J. Melkman, directeur général de Yad Vashem] sur la résistance »*, dit Raul Hilberg, *« il m'a suffi de jeter un coup d'œil au papier à en-tête de Yad Vashem qui proclamait la parité du désastre et de l'héroïsme. »* [Hilberg, p. 111]

Dans les années 1980, John Sack s'est rendu à Yad Vashem pour rechercher des informations sur les centaines de juifs qui ont dirigé les camps de concentration meurtriers de l'après-guerre sous les auspices de l'Office pour la sécurité de l'État pour les Allemands et les Polonais anticommunistes. Pratiquement tous les anciens membres juifs de l'OSS ont réussi à cacher leur passé et beaucoup d'entre eux se sont installés en Amérique. L'un d'entre eux est devenu le *« vice-président de l'United Synagogues of America et un président de l'United Jewish Appeal. »* [Sack, p. 151]

Le dépôt de Yad Vashem, écrit Sack, *« comptait cinquante millions de pages, cinq, en moyenne, par homme, femme et enfant [juifs], un tunnel de pages d'un kilomètre de long, toutes indexées, toutes cataloguées, et j'ai donc été surpris qu'il ne contienne rien du tout sur le Bureau de la sécurité d'État [d'Europe de l'Est] ou sur les Juifs qui l'avaient dirigé ».* [Sack, p. 148]

Le directeur du centre de l'Holocauste a dit à Sack que les faits qu'il avait jusqu'ici découverts étaient *« imaginaires »* :

*« Impossible ! »* a dit le directeur... *« [Il m'a jeté un regard] comme s'il allait m'étouffer, un homme qui pourrait un jour écrire que les Juifs ont parfois tué les Allemands [et les Polonais] alors que les cinquante millions de pages disent que c'était l'inverse. »* [Sack, p. 148]

L'enquête de Sack à Yad Vashem a cependant révélé le fait intriguant que le vice-président de ce vaste poste de propagande de l'Holocauste avait lui-même servi comme officier dans le célèbre OSS. Il avait même été un tortionnaire, un *« interrogateur musclé »* au camp de concentration de Neisse. *« J'étais terrible »*, a-t-il dit à Sack. *« Mais il vaut mieux ne pas en parler. »* [Sack, pp. 148-149]

(Note : le célèbre chasseur de nazis Simon Wisenthal a noté un jour que même de nombreux administrateurs juifs pour les nazis allemands ont fini comme fonctionnaires dans des organisations juives américaines : *« Dans de nombreux cas, ces personnes ont trouvé après la guerre des emplois dans des organisations juives. Peut-être essayaient-ils d'expier ; peut-être pensaient-ils que c'était le meilleur endroit pour se cacher. Une fois, je suis allé spécialement à Paris pour voir le directeur pour l'Europe du Joint Distribution Committee [juif] [JDC], parce que travaillait pour lui un homme – un Juif ! – qui avait été dans un camp de concentration le chef des transports vers les camps de la mort. Selon Wisenthal, le directeur du JDC, un Américain, a répondu : 'Et alors ? C'était une époque où tout le monde devait servir' ».* [Levy, A., 1993, p. 85])

# 19

# L'HOLOCAUSTE ET LE GÉNOCIDE (PT. 2)

Peu, voire aucun, évènement dans l'histoire de l'humanité n'a suscité autant d'attention que l'« Holocauste » juif, le « H » majuscule par opposition à tous les autres génocides minuscules. *« Les études sur l'Holocauste »*, écrit Theodore Ziolkowski, *« qu'elles soient exactes ou non, s'accumulent à un rythme tel que certains observateurs pensent que la fin du siècle verra une accumulation d'ouvrages dépassant le nombre total d'ouvrages produits sur n'importe quel autre sujet de l'histoire humaine. »* [Ziolkowski, p. 593] Les arguments moraux, les affirmations factuelles, les récits de survivants, les documents nazis, les polémiques juives et tous les autres aspects des tentatives d'élimination des juifs par les nazis ont été à la base de la carrière d'un grand nombre de chercheurs, juifs pour la plupart. Il existe plus de dix mille publications rien que sur le camp de concentration d'Auschwitz.[27] [Miller, p. 35] En 1982, une conférence en Israël sur l'Holocauste a attiré 650 chercheurs du monde entier, dont beaucoup ont fait des présentations sur le sujet [Libowitz, p. 272] Et quel a été le dénominateur commun du discours juif sur le sujet ? Une fierté blessée, souvent exprimée dans des torrents d'irrationalité et d'émotivité. *« Le coup porté à la fierté nationale et humaine de la nation juive par l'extermination d'un tiers de son peuple »*, note le sociologue israélien Chaïm Schatzker, *« a rendu le reste insensible à toute argumentation logique et rationnelle sur le sujet de l'Holocauste. »* [Schatzker, p. 95] L'auteur juif Philip Lopate note que l'émotivité juive sur le sujet *« force l'esprit à se retirer »*. Et dans le monde de la contestation des idées, *« dans son parcours en tant que figure rhétorique, l'Holocauste est un tyran »*. [Ellis, M., 1990, p. 33]

---

[27] [NdT : Auschwitz était un camp de travail, lire pour preuve le livre d'Ernst Böhm, *Les ordres des commandants d'Auschwitz,* éd. Didi18, 2020.]

L'obsession juive pour l'Holocauste connaît peu de limites et ne laisse rien au hasard dans sa quête de minuties ésotériques. *« Parfois, on est même tenté de se demander si les historiens qui travaillent sur l'Holocauste ne repoussent pas les limites du bon sens »*, déclare Evytat Friesel. *« Un exemple est le débat qui a eu lieu en 1991 à Francfort, où un centre d'étude et de documentation est en cours de planification, au cours duquel des historiens de renom ont participé à une discussion savante sur la question de savoir si l'Holocauste avait été rationnel, irrationnel ou antirationnel. »* [Friesel, pp. 228- 229] Gabriel Schoenfeld se plaint que, *« dans la communauté juive, des organisations et des individus bien intentionnés parrainent sans réfléchir des sites Internet proposant une 'bibliothèque de l'Holocauste' ou une 'visite virtuelle' du [camp de concentration] Dachau ! Une conférence universitaire a déjà été programmée à Washington sur le thème des 'sourds dans l'Europe de Hitler'. Pendant quatre jours, des spécialistes de trois domaines victimologiques distincts – 'études sur l'Holocauste, études sur les sourds et histoire des sourds' – auront l'occasion de 'dialoguer'. Quoi d'autre encore ? »* [Schoenfeld, p. 46]

Dès la fin du XX^e^ siècle, l'Holocauste est considéré par les juifs comme le point d'orgue tragique qui prouve le mythe juif de la victimisation éternelle. *« Une leçon que nous [les Juifs] tirons fréquemment de notre histoire »*, explique Steven Cohen, *« une leçon très puissante, est la leçon de la victimisation, dont l'exemple le plus important est l'Holocauste. Les Juifs croient que nous avons été victimisés au fil des ans, que nous avons une histoire unique de persécution. Cette leçon nous est inculquée de diverses manières. Elle commence avec les principaux évènements formateurs de l'histoire juive, à savoir l'asservissement en Égypte. Elle se poursuit jusqu'à l'Holocauste en Europe et est ponctuée d'invasions, d'expulsions et de pogroms. L'écrivain israélien Aharon Appelfeld a déclaré que l'histoire juive est une série d'holocaustes, avec seulement quelques améliorations technologiques. »* [Cohen, *Uses*, p. 26]

La formation populaire d'une identité juive moderne entièrement centrée sur l'Holocauste suscite quelques dissensions au sein de la communauté juive. *« Certains juifs sont constamment en quête d'antisémitisme »*, dit Adam Garfinkle, *« comme raison d'être de la judéité, au même titre que le culte moderne de la martyrologie – la canonisation de l'Holocauste. Ils le font parce que la motivation positive de la judéité, qui découle de leur compréhension de la valeur de la perspective juive, est pratiquement absente de leur vie. »* [Garfinkle, p. 21] En

1981, Jacob Neusner était troublé par *« l'état d'esprit déroutant des personnes dont la vision quotidienne des choses ordinaires est transformée en un mode de perception et d'existence exacerbé, voire mythique, par référence à des évènements terribles dont elles n'ont jamais été témoins, et encore moins victimes, et par l'existence d'un lieu qu'elles n'ont certainement pas l'intention d'habiter ou même de visiter ».* [Neusner, *Stranger*, p. 2]

*« Je pense qu'il n'y a absolument aucun doute, lorsque je regarde l'expérience juive américaine »*, déclare Jonathan Woocher, *« que nous nous sommes appropriés à la fois l'Holocauste et la création de l'État d'Israël sur un mode mythique. Ce mythe a même été baptisé, mais pas par moi, 'De l'Holocauste à la rédemption'. Israël est une résurrection et toutes les grandes religions du monde ont un mythe de résurrection. »* [Woocher, *Discussion*, p. 28][28]

Comme toujours dans la compréhension collective juive d'elle-même, et reflétant la compréhension juive traditionnelle de l'antisémitisme, les victimes de l'Holocauste étaient toutes catégoriquement « innocentes ». *« La théologie de l'Holocauste »*, note Marc Ellis, déclare que *« le sens de l'objectif juif [est] celui d'un peuple innocent et souffrant à la recherche de son destin. »* [Ellis, M., 1990, p. 6] L'innocence des juifs d'Europe est ainsi transférée de manière catégorique à l'innocence intrinsèque des Israéliens qui combattent les Arabes. *« Pour les théologiens de l'Holocauste »*, dit Ellis, *« la victoire de la guerre des Six Jours [de 1967] était un miracle, un signe qu'un peuple innocent si récemment victimisé pouvait être sur le point de se racheter. C'est-à-dire qu'un sous-thème de la souffrance juive dans l'Holocauste est l'innocence totale du peuple juif et donc l'innocence de ceux qui défendent la vie des juifs en Israël. Pour les théologiens de l'Holocauste, la victoire d'Israël en 1967 est une victoire de l'innocent qui tente de prévenir une autre catastrophe, un autre holocauste, et le signe rédempteur est que, cette fois, les Juifs l'emporteront. »* [Ellis, M., 1990, p. 3]

Enracinée dans la mythologie de la victimisation implacable de l'innocence juive à travers les siècles, l'une des obsessions les plus curieuses de la plupart des juifs aujourd'hui est le « caractère unique » de l'Holocauste, avoué de manière militante, par rapport à toutes les autres

[28] [NdT : le lecteur ne manquera pas de lire *Le christianisme, invention du judaïsme*, de Jacqueline Berger, éd. didi18, 2021.]

atrocités de l'histoire humaine. La « spécificité » exceptionnelle, grotesque et horrible, déclarée de l'Holocauste juif fait inévitablement écho – et est parfois ouvertement liée théologiquement – aux principes traditionnels des revendications judaïques de distinction, d'exclusivité et d'élection. Edward Linenthal fait remarquer qu'au fil des ans, l'Holocauste a fini par être compris par les juifs comme un évènement pseudo-religieux en soi, *« non seulement un évènement transcendant, mais il était unique, ne pouvait être comparé à aucune autre situation génocidaire, et ses victimes étaient des Juifs. Toute comparaison de l'évènement ou tout lien avec un autre groupe de victimes pouvait être, et a souvent été, perçu comme, sinon le meurtre de la mémoire, du moins sa dilution. De plus, l'histoire se terminait par une sorte de rédemption, la création de l'État d'Israël. »* [Linenthal, p. 4] (Cette conviction communautaire a évolué au fil du temps, politiquement et socialement, en fonction des besoins des juifs. Comme le note Peter Novick à propos des années précédentes : *« Après le début de la guerre, et après que les grandes lignes de l'Holocauste aient été connues, il était courant pour les écrivains juifs d'interpréter les atrocités nazies de manière universaliste – en soulignant que les Juifs étaient loin d'être les seules victimes. »*) [Novick, P., 1999, p. 38]

Irving Greenberg, président de la Commission du Musée Mémorial de l'Holocauste des États-Unis, *« considérait la comparaison de l'Holocauste avec toute autre forme de génocide comme 'blasphématoire, ainsi que malhonnête'. »* [Linenthal, p. 55] *« Les exigences uniques et les risques inhérents à l'enseignement de l'Holocauste »*, déclare Richard Libowitz, *« incitent à rejeter l'instructeur qui se contente d'instruire, en faveur du professeur qui professe ».* [Libowitz, p. 65] *« L'instrument de mon retour à [une identité juive] n'est pas la religion »*, déclare Jane Delynn, *« mais l'Holocauste. C'est là que réside mon identité de juive – mon identification choisie à un évènement de l'histoire que j'ai déclaré être d'une importance sans pareille. »* [Delynn, p. 64]

Un guide d'étude sur l'Holocauste destiné aux écoles publiques, parrainé par le Conseil de la communauté juive de la région métropolitaine de Détroit, commence par une question : *« En quoi l'Holocauste est-il différent des autres meurtres de masse ou 'génocides' ? »* L'ouvrage défend ensuite auprès de l'élève le *« caractère unique »* de la souffrance juive :

*« Les comparaisons visant à déterminer quel groupe a subi la pire tragédie ne servent ni le passé ni le présent. Le caractère unique de l'Holocauste, cependant, nous invite à lui accorder une attention particulière et à en tirer des leçons pour la société moderne. »* [Bolkosky, 1987, p. 13]

L'Holocauste s'inscrit comme une blessure dans la tension permanente entre le particularisme et l'universalisme juifs : qu'est-ce qui est le plus important, une communauté plus large d'êtres humains en général, ou les juifs en particulier ? La réponse traditionnelle, et la réponse qui revient sans cesse pour de nombreux juifs aujourd'hui, est la seconde. *« Cela ne rime à rien »*, proclame Alvin Rosenfeld, *« d'additionner tous les cadavres [tués par les nazis] sans distinction et de les entasser sur un tas de cadavres abstraits appelé 'l'humanité' ».* [Rosenfeld, p. 160] Rosenfeld, comme la plupart des juifs, veut patauger parmi les morts et les trier : les juifs dans les rayons de lumière, les autres dans l'ombre. (Lorsqu'Eric Yoffie a observé les victimes musulmanes du leader serbe Slobodan Milosevic, il n'a pas pu reconnaître l'identité propre des musulmans. Il ne voyait que des juifs. *« En tant que Juifs »*, dit-il, *« nous regardons ces victimes massacrées et nous voyons des cadavres juifs. Nous regardons les plus d'un million de réfugiés et nous voyons des visages juifs. »* [Yoffie, *Military*, p. 3])

*« Universaliser à bon compte l'Holocauste serait une déformation de l'histoire »*, dit Elie Wiesel, puis, dans un double langage orwellien vintage, *« L'universalité de l'Holocauste réside dans son caractère [juif] unique».* [Rittner, Chap. 8] Emil Fackenheim condamne ceux qui *« universalisent l'Holocauste »*, ceux qui *« évitent précisément ce qui devrait arrêter la pensée philosophique. C'est une fuite dans l'universalisme ».* [Fackenheim, *Holo*, p. 17] *« Le caractère unique de l'Holocauste »*, insiste Gershon Mamlak, *« s'est manifesté sous une double forme : la manière dont les victimes l'ont vécu, et la manière dont le monde des Gentils l'a exécuté et/ou en a été témoin ».* [Mamlak, p. 12] *« De tous les évènements de l'histoire de l'humanité »*, déclare Ivan Avisar, *« aucun n'est plus fascinant et troublant que l'Holocauste... L'Holocauste a été une expérience historique unique ou sans précédent... L'intention de Hitler d'exterminer un peuple entier est incomparable à tout autre épisode de malveillance dans les annales de l'histoire humaine. »* [Avisar, p. vii]

Il existe même un raisonnement juif post-Holocauste qui encourage la culpabilité chez les juifs qui insistent encore sur une approche universaliste des autres personnes. Deborah Lipstadt, par exemple, affirme que :

*« L'Holocauste... pose... des questions fondamentales à ceux [les juifs] qui ont évité le caractère particulier du judaïsme et ont embrassé l'universel. Ceux qui ont poursuivi, au nom du judaïsme, les causes des autres et qui ont nié la légitimité des préoccupations juives spécifiques doivent reconnaître que l'Holocauste remet en question nombre des prémisses de leur croyance. »* [Lipstadt, p. 340]

Par conséquent, pour de nombreux juifs, il n'y a pas de place pour une réflexion sur le caractère commun de la souffrance humaine pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans l'opinion juive populaire, aucun autre peuple n'a le droit, ou la permission, de partager le centre de la scène juive de la plus grande tragédie.

*« Rien n'agace autant les Juifs que de s'entendre dire que d'autres personnes ont souffert »*, affirment Liebman et Cohen. *« Pas mal de porte-parole juifs américains se sont hérissés devant l'utilisation des mots* ***holocauste*** *et même* ***génocide*** *pour décrire les tragédies qui ont frappé d'autres minorités et nationalités. »* [Liebman/ Cohen, p. 31]

Cette offense juive s'est manifestée, par exemple, à l'encontre de l'archevêque Desmund Tutu, leader noir de l'Église anglicane d'Afrique du Sud et militant de renommée internationale contre le système d'apartheid de ce pays. *« Il y a une sorte d'arrogance juive »*, dit Tutu, *« on ne peut que l'appeler ainsi... Je dis parfois que l'apartheid est aussi mauvais que le nazisme et il y a eu des Juifs qui ont dit que je les insultais. On dirait que les Juifs pensent détenir le monopole du marché de la souffrance. »* [Hoffman, p. 10]

De nombreux théologiens protestants et catholiques, dit Yaakov Ariel, *« [ont] essayé d'attribuer une signification universelle – au-delà de la nationalité ou de la religion – au meurtre de millions d'innocents perpétré [par Hitler]. Les porte-parole juifs ont souvent dénoncé une telle perspective. »* [Ariel, p. 338] Jesse Jackson, lors d'une visite au musée de l'Holocauste Yad Vashem en Israël en 1979, a suscité la colère et l'indignation des juifs

lorsqu'il a commis le péché impardonnable de déclarer que l'Holocauste juif *« était l'une des plus grandes tragédies de tous les temps »*, au lieu de dire qu'elle était « unique » [Carson, p. 135]. Même la béatification par le pape d'Edith Stein, une femme juive devenue religieuse catholique et assassinée en tant que juive à Auschwitz, a heurté les sensibilités juives en tant que symbole de l'appropriation chrétienne et de la mise en valeur de la souffrance particulière des juifs. [Viviano, pp. 354-355]

En 1982, une conférence internationale en Israël sur « l'Holocauste et le génocide » a suscité l'attaque des juifs *« qui craignaient que le caractère unique de leur tragédie ne soit en quelque sorte compromis par l'inclusion dans la conférence d'autres victimes, notamment des Arméniens, des Tibétains, des Tsiganes et des Cambodgiens »* [Libowitz, p. 272] Quelques années plus tard, en prononçant un discours à la mémoire des victimes de l'Holocauste, le Président Carter a offensé – parmi beaucoup d'autres – un professeur d'histoire juive de l'université hébraïque de Jérusalem, Yehuda Baer, pour avoir osé mentionner des victimes autres que juives. Selon Baer, Carter essayait de *« déjudaïser »* l'Holocauste, ce qui était *« un reflet inconscient d'attitudes antisémites » basées sur « une certaine jalousie paradoxale de la part de groupes non-juifs envers l'expérience juive de l'Holocauste ». « Aux yeux de Baer »*, note David Stannard, *« la simple reconnaissance de la souffrance d'autrui constituait une haine des Juifs. »* [Stannard, p. 168] Stannard, professeur d'études américaines à l'université d'Hawaï, souligne la position grotesque adoptée sur le sujet par Deborah Lipstadt, professeur d'études juives à l'université Emory :

*« Lipstadt considère comme son ennemi quiconque exprime des doutes sur la singularité absolue, dans toute l'histoire de l'humanité, de la souffrance et de la mort des Juifs sous Hitler... En bref, si vous n'êtes pas d'accord avec Deborah Lipstadt pour dire que la souffrance des Juifs pendant l'Holocauste était unique, vous êtes, par définition – et comme [l'ancien membre du Ku Klux Klan] David Duke – un crypto-nazi. »* [Stannard, p. 168]

L'universitaire britannique John Fox fait remarquer que la position de Lipstadt sur le sujet de l'Holocauste n'est *« rien de moins que du fascisme intellectuel. »* [Fox, J., 3-19-2000, pp. 47, 48]

S'accrochant fermement au levier moral et politique offert par le *« caractère unique »* de l'expérience juive dans la Seconde Guerre mondiale, les chrétiens ne sont pas invités à chercher une unité parallèle (dans leurs propres millions de morts) dans le cercle de la souffrance. *« La communauté juive »*, fait remarquer Michael Berenbaum avec suffisance, *« est devenue... profondément méfiante à l'égard des efforts des catholiques romains pour découvrir – certains diraient inventer – une tradition de martyrologie catholique romaine dans l'Holocauste ».* [Berenbaum, *Struggle*, p. 85]

Un cortège de critiques juifs a attaqué un romancier non juif, William Styron, pour avoir osé parler des camps de la mort dans un roman d'un point de vue non juif. Theodore Ziolkowski cite Alvin Rosenfeld comme plaignant typique : *« L'attaque de Rosenfeld contre... Styron repose sur deux prémisses : un refus de voir les implications universelles de l'Holocauste et une indignation face à l'hypothèse de Styron selon laquelle une femme catholique polonaise pourrait être considérée comme une victime représentative des camps. »* [Ziolkowski, p. 602]

Selon Jeffrey Shandler, *« certains en sont venus à considérer l'Holocauste comme un bien culturel spécifiquement, voire exclusivement, juif (le spécialiste de la littérature Edward Alexander le décrit comme le 'capital moral' des Juifs) nécessitant une protection vigilante contre les abus ou les détournements ».* [Shandler, p. 162] Alexander, un professeur juif de l'Université de Washington, affirme que l'Holocauste sert *« une revendication juive à une souffrance spécifique qui était de la plus haute, de la plus distinguée catégorie disponible ».* Ceux qui osent démentir les affirmations juives aussi bizarrement élitistes sur leur expérience sous Hitler, dit-il, cherchent à *« piller le capital moral que le peuple juif, par ses souffrances inégalées pendant la Seconde Guerre mondiale, a involontairement accumulé ».* [Stannard, p. 193]

(En 1998, même la société DC Comics a fait l'objet d'attaques de la part des juifs pour les avoir spoliés de leur unique « capital moral ». Dans une nouvelle bande dessinée, Superman visite les camps de concentration de la Seconde Guerre mondiale. Le péché des juifs est que, bien que les réfugiés portent des kippas et portent des noms comme Moishe et Baruch dans la bande dessinée, le mot « juif » (ou, d'ailleurs, catholique ou allemand) n'est jamais mentionné. Cherchant à

être politiquement corrects et à ne pas offenser qui que ce soit, les créateurs de la bande dessinée se sont involontairement exposés à des attaques publiques de la part de la Ligue anti-diffamation et d'autres organismes pour avoir *« volé aux victimes [juives] leur identité »*. [*Newsday*, p. A22]

*« Le monde doit aux Juifs »*, exige Alan Dershowitz, *« et à l'État juif [d'Israël], qui a été construit sur les cendres de l'Holocauste, une compréhension particulière. »* [Dershowitz, p. 136] Eliezer Berkovits affirme que l'Holocauste et la création ultérieure de l'Israël moderne font des juifs *« le point de cristallisation de la direction morale de l'histoire. C'est ce que signifie en définitive être le peuple élu de Dieu »*. [Breslauer, p. 10] *« [L']Holocauste est unique dans le temps »*, a décrété Menachem Rosensaft, *« comme une aberration au sein de l'histoire. »* [Lopate, p. 290] *« Le caractère unique du destin juif »*, suggère Jacob Agus, *« consiste principalement dans le fait que le Juif est l'épreuve décisive de l'humanité civilisée. »* [Agus, p. 363]

Lawrence Langer désigne l'Holocauste comme *« un épisode sans équivalent dans l'histoire ou l'eschatologie. »* [Ziolkowski, p. 683] Alvin Rosenfeld le qualifie de *« tournant majeur dans l'histoire et dans l'histoire de la conscience »*. [Rosenfeld, p. 10] Pour Emil Fackenheim, le mot *« Holocauste »* est si sacré qu'*« il m'a semblé que ce mot devait être utilisé avec parcimonie de peur qu'il ne soit utilisé en vain »*. [Fackenheim, p. 16] George Kren et Leon Rappoport *« soutiennent que l'Holocauste est unique parce qu'aucun autre évènement de l'ère moderne n'a autant sapé la crédibilité morale/humanitaire de la civilisation occidentale »*. [Kren, *Was*, p. 22] Irving Greenberg et Rosenfeld ont déclaré que *« l'Holocauste est un évènement d'une telle ampleur qu'il crée un champ de force historique qui lui est propre »*. [Breslauer, p. 6]

Quant à Theodore Ziolkowski, il affirme que *« ce curieux élitisme réduit une tragédie de l'humanité à un épisode de la mythologie juive... [De tels commentateurs élitistes] éludent involontairement l'histoire en la mythifiant »*. [Ziolkowski, p. 683] Et ce qui est pire, dit l'auteur juif Philip Lopate, *« c'est le degré auquel une telle interprétation religio-mythologique apocalyptique des évènements historiques a fini par être acceptée par la culture dans son ensemble »*. [Lopate, p. 290]

Le sociologue John Murray Cuddihy est particulièrement perspicace, et impitoyable, lorsqu'il met au jour la signification latente – et classiquement juive – du diktat juif d'une souffrance juive incomparable pendant la Seconde Guerre mondiale :

*« Cette exemption [de l'Holocauste juif] de toute comparaison est un privilège capiteux... Parmi les nombreux éléments sélectionnés par la culture pour symboliser le statut, l'incomparabilité est à elle seule inimitable. »* [Cuddihy, p. 77]

Peter Novick, dans une inhabituelle optique **juive**, explique que *« dans le discours juif sur l'Holocauste, nous n'avons pas seulement une compétition [entre d'autres 'victimes' présumées] pour la reconnaissance, mais une compétition pour la primauté. Cela prend de nombreuses formes. L'affirmation selon laquelle l'Holocauste est unique – tout comme l'affirmation selon laquelle il est singulièrement incompréhensible ou irreprésentable – est, en pratique, profondément offensante. Qu'est-ce que tout cela peut bien signifier, sinon que votre catastrophe, contrairement à la nôtre, est ordinaire ; contrairement à la nôtre, elle est compréhensible ; contrairement à la nôtre, elle est représentable. »* [Novick, P., 1999, p. 9]

En d'autres termes, l'autoproclamation insistante du judaïsme classique en tant que « nation à part » des autres et son image de soi innée, consciente de sa classe, de son caractère unique et exceptionnel, est le maître conceptuel de la compréhension juive de leur Holocauste sacré, un encodage latent, basé sur la religion, de leur rôle dans le désastre de la Seconde Guerre mondiale, une perspective qui est en fait **imposée** de manière militante aux non-juifs depuis une position de *« prestige juif en tant que système de contrôle »* [Cuddihy, *Holo*, p. 72] Cuddihy souligne la tendance raciste sous-jacente à la revendication de *« l'unicité de l'Holocauste »* comme une expression latente du paradigme du peuple élu, notant que le philosophe juif Emil Fackenheim appelle même les morts non-juifs dans les camps de concentration nazis des *« quasi-juifs »* [Cuddihy, p. 67], des substituts marginalisés pour ceux qui valent vraiment la peine d'être comptés. *« L'Holocauste' est la spécificité des Juifs »*, déclare le rabbin Jacob Neusner, *« C'est ce qui les **distingue** des autres tout en leur donnant un droit sur les autres. C'est pourquoi les Juifs insistent sur le caractère 'unique' de l'Holocauste. »* [Neusner, Holo, p. 978] *« Soyons francs »*, dit Cuddihy, *« la priorité nationale et le caractère unique (unicité) national sont*

*tous deux des revendications secrètes de supériorité, des chemins parallèles vers le même sommet, et ce sommet est ce que [Robert] Merton appelle la 'gloire ethnocentrique'. »* [Cuddihy, *Holo*, p. 74] ...*Comme les symboles de classe sociale, les symboles culturels servent à 'influencer dans une direction souhaitée les jugements d'autres personnes' du groupe qui est le porteur du symbole ».* [Cuddihy, *Holo*, p. 75]

L'unicité liée à une souffrance incomparable impose des exigences profondes aux autres. *« Au-delà des privilèges moraux »*, notent Charles Liebman et Steven Cohen, *« les Juifs estiment que leur souffrance leur donne droit à une considération particulière de la part du monde non-juif. Certains groupes (et individus) font souvent grand cas de leur histoire de souffrance afin de renforcer leurs prétentions à certaines récompenses. »* [Liebman/Cohen, p. 44] *« De cet accent particulier mis par les Juifs sur la souffrance »*, soulignait le rabbin Richard Singer en 1960, alors que les dimensions politiques de l'après-Holocauste commençaient à peine à prendre forme, *« s'est développée une attitude, une nouvelle attitude de souffrance par procuration – le sentiment, chez un certain nombre de Juifs d'aujourd'hui, que parce que d'autres Juifs ont souffert et sont morts, eux, les vivants, ont en quelque sorte droit à une considération spéciale ».* [Zuckerman, p. 66] *« L'une des caractéristiques des Juifs nationalistes »*, a déclaré William Zuckerman (notant, également en 1960, le commentaire du rabbin Singer), *« est de considérer le groupe juif comme isolé du reste de l'humanité, en particulier lorsqu'il s'agit de souffrance. Ils ne voient que la souffrance juive et ne voient pas le contexte de la scène mondiale dans son ensemble. Le résultat est une image historique déformée, montrant les Juifs comme les seuls à souffrir, tandis que le reste du monde se prélasse apparemment dans le bonheur. En compensation de leurs souffrances, on suppose que les Juifs, en tant que groupe, ont droit à des privilèges spéciaux que les autres peuples ne méritent pas (par exemple, des facilités d'immigration spéciales, des collectes de fonds spéciales, l'émigration des pays communistes, etc.)* » [Zuckerman, p. 66]

Il y a peu de voix juives comme celles de Singer et Zukerman aujourd'hui. Bien au contraire. La souffrance « unique » des juifs donne la possibilité de faire même cette déclaration manipulatrice grotesque de la journaliste-romancière juive Anne Roiphe : *« L'ampleur et la terreur de l'Holocauste montrent clairement que les Juifs sont des innocents et un peuple lésé, assassiné et abandonné à son sort. Cela fait des chrétiens, même de ceux qui n'étaient*

*pas en Europe à l'époque, un peuple coupable.* » [Roiphe, Chanes, p. 461] Parmi ceux qui ont succombé aux exigences de la mythologie juive de l'Holocauste au nom du *« dialogue interreligieux »*, on trouve l'Église catholique de France qui, en 1997, a officiellement *« demandé pardon »* aux juifs pour le *« silence »* de l'Église lorsque les nazis massacraient régulièrement tous ceux qui ouvraient la bouche pour protester contre quoi que ce soit, et le Pape lui-même qui a réalisé une première historique en accueillant une menorah, des bougies symboliques des victimes juives et *« 7500 spectateurs »* au Vatican pour *« commémorer l'Holocauste »*. [*Los Angeles Times*, 4-8-94, p. A10]

Ces demandes chrétiennes de « pardon » adressées aux juifs sont le résultat d'un long effort de lobbying et de pression de la part des juifs, qui s'appuient fortement sur des associés non juifs culpabilisés qui cherchent à se prélasser dans les principes chrétiens de compassion et de tolérance religieuse. Ainsi, à la fin des années 1970, la *« Conférence nationale des chrétiens et des juifs »*, en grande partie juive (avec des branches dans 77 grandes villes américaines), a publié *A Holocaust Memorial Service for Christians*. Cet ouvrage fait appel à une moralité universelle grandiose et suggère que les chrétiens intègrent, chaque année, *« un jour spécial »* (le 22 avril) dans leurs services religieux pour rendre hommage à l'Holocauste [National Conference of Christians and Jews, p. 3], soulignant notamment que les chrétiens vertueux sont moralement tenus de protéger les juifs de l'hostilité anti-juive [National Conference of Christians and Jews, p. 4]. De même, *« le rôle du christianisme dans l'Holocauste ne doit pas rester caché ou non déclaré. Il faut l'affronter, aussi douloureux que cela puisse être »*. [p. 4] Une section tente même de diffuser la question évidente, qui reçoit un titre en caractères gras : *« Nous demandez-vous de culpabiliser notre peuple ? »* [p. 5]. Pour ceux qui se demandent pourquoi l'Holocauste est si soudainement pertinent, *« plus de trente ans »* après les faits, un petit chapitre explique que, à travers le prisme de l'Holocauste, nous pouvons tous *« mieux nous préparer à relever les défis du jour »* [p. 6] (c'est-à-dire que les conséquences du particularisme juif peuvent être utilisées pour explorer les principes généralisés de l'universalisme humain, même si l'Holocauste doit être considéré comme séparé, distinct, de toutes les autres atrocités historiques). En subsumant

l'identité chrétienne sous celle des martyrs juifs, *« de nombreux chrétiens ont souhaité qu'un symbole chrétien soit attaché à l'étoile jaune de David lorsqu'ils la portent... Si vous choisissez d'utiliser l'étoile jaune comme symbole, et que vous souhaitez y faire figurer une identification chrétienne, il est recommandé d'utiliser le signe du poisson, le plus ancien symbole chrétien. C'est préférable à l'utilisation de la Croix ».* [p. 11] (Et pourquoi les chrétiens ne peuvent-ils pas porter la croix ? Parce que les juifs **détestent** la croix, et depuis des temps immémoriaux, ils l'ont comprise – la religion rivale – comme un signe du mal. Cracher sur le symbole chrétien est une vieille tradition juive, bien avant l'Holocauste). [Voir citations ailleurs, Chapitre 20, partie 1] La Conférence nationale des chrétiens et des juifs a même fourni une longue page de prière pour la pénitence chrétienne pour l'Holocauste, avec le refrain récurrent : *« Pour le péché que nous avons commis devant Toi »* – **14 fois**. [p. 15]

Joel Epstein, professeur d'histoire dans le Michigan, dans un aperçu des manuels de « civilisation mondiale », utilise un traitement approfondi de l'Holocauste et de son prétendu « caractère unique » comme critère pour les recommander ou non. *« Le caractère unique de l'Holocauste dans l'histoire doit être expliqué »*, dit-il. Un manuel qui *« reconnaît le fait que l'extermination des Juifs était l'aspect le plus choquant de la guerre, une tentative de génocide à une échelle sans précédent »* ne répond pas aux critères d'Epstein. *« Si la centralité de l'Holocauste dans ce processus avait été soulignée »*, conseille-t-il, *« ce texte serait digne d'intérêt. En l'état actuel des choses, cependant, une telle insistance fait défaut et le caractère unique de l'évènement n'est pas clairement articulé. »* [Epstein, pp. 65, 70]

En discutant des méthodologies de classe pour enseigner l'Holocauste, Richard Libowitz observe que :

*« L'Holocauste est un évènement unique dans l'histoire de l'humanité... Les efforts visant à restreindre les connaissances à l'intérieur de lignes standard dissimuleront son caractère unique, ce qui aura pour effet de diminuer la perception des étudiants… Il faut emmener les étudiants... au bord de l'abîme et les obliger à regarder en bas... Les normes pédagogiques traditionnelles mettent en garde les éducateurs contre une implication subjective dans leur matériel ; l'Holocauste, au contraire, exige une entrée dans l'évènement. »* [Libowitz, *Asking*, p. 63]

En 1996, Allan Winkler, un professeur juif d'histoire du XX^e siècle de l'université de Miami dans l'Ohio, a déclaré : *« grâce à [une expérience d'enseignement de l'Holocauste dans un lycée juif], à mon acceptation plus ouverte de ma propre identité juive, l'Holocauste est maintenant une partie logique de mon enseignement universitaire... Lorsque j'aborde le rôle américain dans la Seconde Guerre mondiale... j'espère montrer à mes étudiants comment la politique américaine a été élaborée, et les aider à comprendre ses limites. L'examen de notre réponse à l'Holocauste est une façon d'identifier les lacunes de l'approche américaine. »* [Winkler, p. 330]

Face à la prolifération des cours universitaires sur l'Holocauste, certains responsables juifs estiment qu'il n'y a pas assez de professeurs qualifiés pour enseigner le sujet dans la bonne perspective idéologique. *« On a fait valoir »*, explique Richard Libowitz, *« que l'Holocauste était un acte si unique dans l'histoire de l'humanité que l'aborder dans les salles de classe comme un évènement historique de plus, un exemple de plus de 'l'inhumanité de l'homme envers l'homme' serait de passer à côté de son message et de ses implications »*. [Libowitz, p. 280] L'un des moyens de renforcer le caractère unique de l'Holocauste dans le monde universitaire est l'attribution de *« chaires dotées sur l'Holocauste »*, des nominations spéciales de professeurs financées par de riches philanthropes juifs désireux de maintenir un accent particulier sur le sujet dans les universités américaines. Ces postes spéciaux d'enseignants/chercheurs sont si répandus aux États-Unis que le *New York Times* leur a consacré un article entier en 1995. *« Les défenseurs des chaires spéciales »*, rapporte le *Times*, *« soutiennent que le génocide nazi est d'une importance transcendante dans l'histoire moderne et qu'il exige une attention constante et ciblée que seule une chaire spécialisée peut fournir. »* [*New York Times*] Saul Friedlander, titulaire de la chaire sur l'Holocauste à l'UCLA, a déclaré au *Times* que *« les chaires ont fait de l'Holocauste un domaine spécial, mais il n'y a pas le choix car sinon, il n'est pas enseigné de manière significative »*. [*New York Times*] (En 1998, le financier juif Kenneth Lippet a retiré sa dotation de trois millions de dollars pour la chaire sur l'Holocauste de l'Université de Harvard après que le poste soit resté vacant pendant trois ans : le comité de recherche universitaire n'a pas pu se mettre d'accord sur la personne la plus qualifiée pour le poste). [Schoenfeld, G., p. 42]

Cette vision élitiste de la souffrance juive suprême, distincte de toutes les autres, s'est profondément politisée et les tentatives de priver systématiquement de leurs droits les opposants à la « ligne d'unicité » sont très répandues. Israël Charmy souligne : *« Il est inquiétant de constater que l'on prétend que l'Holocauste est 'incomparablement unique', et que de nombreux universitaires, musées et communautés disposent d'un pouvoir politique considérable pour renforcer ces affirmations en repoussant et en excluant les non-adhérents »* [Charmy, p. x]

John Fox, un enseignant non-juif qui enseigne l'Holocauste dans un collège, fait état, de sa propre expérience, du même phénomène inquiétant :

*« Certains historiens ou écrivains sont considérés comme acceptables et peuvent entrer dans le giron des élus dans la mesure où ils acceptent la théorie totalement absurde de l'unicité (qui refuse de reconnaître dans le même souffle que l'Holocauste les millions d'autres victimes de génocide du XX^e^ siècle), non seulement leur avenir est assuré, mais s'ils ne sont pas juifs, ils sont même fêtés. Dans le cas contraire, c'est l'exclusion et la condamnation à l'enfer sur le plan professionnel. »* [Fox, J., 3-19-2000, pp. 47-48]

Elie Wiesel, sorte de gourou semi-officiel de l'Holocauste, cherche invariablement à mystifier la tragédie, élevant la souffrance juive (au-delà de la souffrance des autres) à un domaine spécialement transcendant, saint et sacré. *« [Le camp de la mort d'] Auschwitz ne peut être ni expliqué ni visualisé »*, dit-il. *« Point culminant ou abrégé de l'histoire, l'Holocauste transcende l'histoire. Tout ce qui concerne l'Holocauste est inspiré par la peur et le désespoir : les morts [juifs] sont en possession d'un secret que nous, les vivants, ne sommes ni dignes ni capables de récupérer. »* Ailleurs, Wiesel a même déclaré : *« Retirez les Juifs de l'Holocauste, et l'évènement perd son mystère ».* [Papazian, p. 17]

(*« Pour les nombreux Juifs qui, comme moi, n'ont rien vécu des horreurs »*, a écrit Alfred Kazin, *« Elie Wiesel est devenu l'incarnation de l'Holocauste... [Pourtant] Isaac Bashevis Singer s'est moqué de ses romans ; Hannah Arendt l'a qualifié de personne en quête de publicité ; un romancier israélien a dit amèrement de lui : 'L'Holocauste – et moi'. ...J'ai trouvé synthétique l'atmosphère hystériquement 'religieuse' qu'il a créée dans ses livres. »* [Kazin, p. 122] Maxime Rodinson, un

juif français dont les propres parents ont péri aux mains des nazis, fait allusion au courant sous-jacent d'ethnocentrisme et de racisme juif dans leur mythologie de l'Holocauste :

*« Le mépris ou le massacre des Juifs blancs par les Européens blancs n'est pas perçu de la même manière que le massacre des Arméniens par les Turcs, des Noirs par les marchands d'esclaves, ou des Tsiganes, des Chinois en Indonésie, et ainsi de suite. Auschwitz est élevé au rang de phénomène métaphysique, mais pas les boucheries que d'autres peuples ont subies. »* [Rodinson, p. 9]

David Stannard, auteur d'un certain nombre de livres sur les « holocaustes » amérindiens résultant du contact avec la civilisation européenne, lui emboîte le pas avec une condamnation poignante de l'origine raciste de toutes ces revendications juives de souffrance exceptionnelle :

*« Les hagiographes de l'Holocauste qui défendent le caractère unique de l'expérience juive... sont des zélotes qui croient littéralement qu'eux-mêmes et leurs coreligionnaires sont, selon les mots du Deutéronome 7:1, 'un peuple spécial... au-dessus de tous les peuples qui sont sur la face de la terre', interprétant de la seule manière possible la rencontre récente de leur propre communauté avec la mort de masse... Avec son accent spirituel sur le maintien de la pureté du sang (par ex, Deutéronome 7:3 ; Josué 23:12-13), et sur la crainte, tacite ou exprimée, de corrompre cette pureté avec le sang souillé d'autrui, l'idéologie de l'alliance n'est intrinsèquement qu'à un pas du racisme à outrance et, si les moyens sont disponibles, de l'oppression souvent violente des non-élus prétendument menaçants. »* [Stannard, p. 193]

John Fox, un professeur d'université non juif qui enseigne l'Holocauste en Grande-Bretagne, dans une critique d'un livre sur l'Holocauste écrit par l'auteur juif Peter Novick, a relevé le courant sous-jacent de racisme juif dans les mythes juifs sur l'Holocauste :

*« Depuis le début des années 60, il est clair que de nombreux juifs américains et israéliens n'ont pas eu pour objectif de se préoccuper de l'objectivité de [l'Holocauste]... Novick détaille méticuleusement les objectifs politiques et culturels qui se cachent derrière la 'gestion' de l'Holocauste par les Juifs américains et israéliens au cours des*

*quarante dernières années. En outre, il présente, exemple après exemple, le racisme qui n'ose pas dire son nom : le racisme juif. »* [Fox, J., 3-19-2000, pp. 47-48]

Ainsi que Novick le fait remarquer à propos de la revendication de l'unicité de l'Holocauste :

*« Mettre en évidence les aspects de l'Holocauste qui étaient distinctifs (il y en avait certainement), et ignorer les aspects qu'il partageait avec d'autres atrocités, et sur la base de ce découpage, déclarer que l'Holocauste est unique, est un tour de passe-passe intellectuel. »* [Fox, J., 3-19- 2000, pp. 47-48]

Dans certains quartiers juifs, il existe même une littérature sacrée sur l'Holocauste, qui rivalise avec n'importe quel livre saint, et qui échappe à toute critique ou remise en question. Les récits des survivants juifs comptent parmi les témoignages les plus sacrés et Elie Wiesel est l'un de ces auteurs sacrés. *« La seule 'critique' tout à fait décente »*, dit George Steiner, *« du* Warsaw Diary *ou de* La Nuit *[de Wiesel] serait de recopier le livre, ligne par ligne, en s'arrêtant sur les noms des morts et des enfants comme le scribe orthodoxe s'arrête, lorsqu'il recopie la Bible, sur le nom sacré de Dieu ».* Un autre critique juif, A. Alvarez, a écrit dans *Commentary* que *« en tant que document humain...* La Nuit *est... incontestablement irréprochable. »* [Rosenfeld, p. 9]. [Wiesel, première page]

*La Nuit*, ce livre sacré qui – en raison de son origine douloureuse – est à ce point considéré comme une œuvre sans faille et irréprochable, est un récit autobiographique de l'expérience infernale de Wiesel dans les camps de concentration nazis, des environnements où les êtres humains étaient réduits à leurs instincts les plus élémentaires, primitifs et animaliers pour **survivre**. Mais la souffrance innocente et les bourreaux nazis ne sont pas les thèmes principaux du livre. Le courant central de *La Nuit* concerne en réalité la culpabilité, plus précisément la culpabilité engendrée par la charge morale de la survie individuelle.

Avec honte, Wiesel se repent continuellement du sentiment profondément troublant que la survie de son père, qui s'affaiblit, est un fardeau pour ses propres chances de survie dans les camps. Cet état d'esprit d'auto-préservation – la survie à tout prix – est repris par

d'autres compagnons de détention, et même par le fils d'un rabbin qui s'était empressé de prendre ses distances avec son père.

Les adorateurs de *La Nuit*, vestige sacré, perdent de vue le fait que le livre ne traite qu'accessoirement du massacre d'innocents ; il traite de manière plus poignante des blessures psychologiques très humaines de la survie, c'est-à-dire de ce qu'il en coûte – moralement et spirituellement – de survivre, dans ce cas particulier, lorsque les nazis vous traitent de sous-hommes. *« Tous ceux qui ont survécu [aux camps de concentration] »*, a noté Natan Gierowitz, un autre survivant juif, *« ont été indirectement impliqués dans l'extermination d'autres personnes. »* [Boroson, p. 17][29] Ou comme le note Wieslaw Kielar, Polonais, survivant d'Auschwitz :

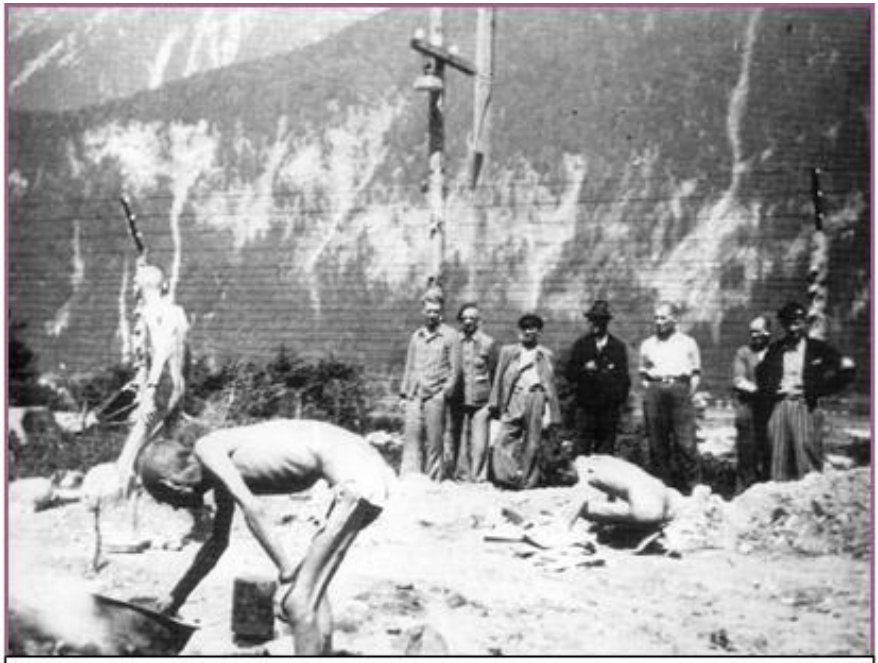
*« Ceux qui s'en sortaient le mieux [dans les camps de concentration] étaient les personnes qui n'avaient aucun scrupule. Ils ont progressé [dans le système de survie] rapidement. Ils arrivaient au pouvoir, sans scrupules quant aux moyens qu'ils choisissaient, au prix de la souffrance humaine et même de la vie humaine. L'important était que, de cette façon, on s'assurait de sa propre position, on remplissait son estomac avec les rations volées à ses semblables affamés. »* [Kielar, 1980, p. 70][30]

De tels truismes sur la survie dans les camps de concentration ne sont pas seulement pertinents pour l'expérience concentrationnaire de Wiesel, ils sont également au cœur de l'identité juive au sens collectif à travers les âges – dans le sens où il y a toujours une culpabilité associée à payer pour une survie **historique**. Dans n'importe quel contexte, pour n'importe qui, n'importe quel peuple, quel est le coût, en fin de compte, de la « survie » ? Ce coût – ce que les juifs ont dû faire au cours de leur longue histoire pour survivre et prospérer aux dépens des autres – c'est-à-dire leurs doubles normes morales, et autres, en tant qu'usuriers, profiteurs et exploiteurs de toutes sortes – ne fait pas partie de leur

[29] [NdT : le lecteur est invité à visionner le documentaire traduit en français de la libération du camp de travail d'Auschwitz en janvier 1945 filmée par l'armée rouge : https://archive.org/details/LiberationAuschwitzRusses1]

[30] [NdT : lire *Made in Russia : the Holocaust* de Carlos W. Porter, éd. Didi18 (livret d'accompagnement de la vidéo du même nom visible ici : https://archive.org/details/CarlosWhitlockPorterMadeInRussiaTheHolocaust]

propre histoire morale, telle qu'elle est comprise par la population. Elle est supprimée et niée. Cependant, pour beaucoup, elle **a fait** partie intégrante de la perception que les juifs ont d'eux-mêmes (« haine de soi ») au cours du siècle qui a précédé l'Holocauste, comme en témoigne même le mépris véhément des sionistes pour l'identité juive *galouth* (exilique). [Voir les chapitres suivants]



**Mais qui sont ces détenus bien portant dans ce camp de Mauthausen avec ces autres détenus, les crevards comme on les appelait, à l'avant plan ? Etrange photo, n'est-il pas ?**

**Pour le découvrir, je vous invite à vous procurer le livret d'accompagnement de la vidéo de Carlos W. Porter : « Made in Russia : The Holocaust » en français et documents à l'appui.**

*« Culminant... au sommet de toutes les persécutions précédentes dans l'histoire de l'exclusion et de la souffrance des Juifs »*, dit George Steiner, *« la Shoah a conféré à l'histoire [juive] une dimension particulière de ténèbres, une logique apparente dans*

*laquelle le seul impératif catégorique est celui de la survie ».* [Steiner, *Lowl*, p. 159] Quel genre de moralité, pourrions-nous demander, accompagne le *« seul impératif catégorique »* de la survie ?

En fin de compte, la reconnaissance par les juifs de l'Holocauste comme étant une catastrophe juive unique et sacrée de victimisation aux mains – non seulement des Nazis – mais aussi des Gentils en général, selon une ligne droite conceptuelle depuis littéralement des milliers d'années, affirme leur statut autoproclamé de caste de personnes au-delà (pour les autres) de tout reproche moral et de toute critique. *« L'un des effets majeurs de... l'Holocauste »*, a écrit Irving Howe, *« ... [est qu'] il dissout toute impulsion à juger ce que les victimes ont fait ou n'ont pas fait, puisqu'il existe des situations si extrêmes qu'il semble immoral de porter des jugements sur ceux qui doivent les endurer. »* [Howe, p. 432] Cette *« dissolution du jugement »* est polémiquement et politiquement brandie par les juifs d'aujourd'hui comme un voile d'atrocité sacrée et de victimisation drapé sur l'ensemble de l'histoire juive, annulant et effaçant ainsi complètement la responsabilité, la culpabilité et le blâme des juifs non seulement pour leurs actions – ou inactions – à l'époque de l'Holocauste, mais aussi pour les activités – ou inactions – juives dans l'ensemble de l'histoire humaine. En raison de la gravité diabolique de la réponse de Hitler aux abus sociaux, économiques et politiques que les juifs auraient commis à l'encontre des communautés non juives, les véritables montagnes de plaintes et de critiques formulées par les non-juifs à l'encontre des juifs à travers les âges ont été complètement négligées. L'idéologie juive de l'Holocauste – qui accuse et noircit tous les non-juifs en tant que pécheurs complaisants dans le crime des crimes – fonctionne comme un outil méthodologique grâce auquel les juifs ne sont pas tenus d'expier leurs **propres** péchés auprès de leurs semblables.

Avant même que l'expérience de l'Holocauste ne commence pour l'auteur de *La Nuit*, Wiesel était psychologiquement/religieusement préparé à cette expérience par la tradition victimaire du judaïsme. À douze ans, écrit-il, *« le jour, j'étudiais le Talmud et la nuit, je courais à la synagogue pour pleurer sur la destruction du Temple ».* Le Temple a bien sûr été détruit en l'an 70 de notre ère, soit 1 871 ans avant que Wiesel ne court à la synagogue pour pleurer à ce sujet.

Le caractère prétendument unique et sacré de l'expérience juive pendant la Seconde Guerre mondiale est abordé par les juifs sous d'autres angles. Peu après la guerre, T. W. Adorno a formulé un commentaire célèbre dans lequel il suggérait que l'Holocauste était si sacré dans sa misère qu'il serait immoral d'écrire des poèmes à son sujet, de lyriser une telle horreur, *« d'extraire un plaisir esthétique de la représentation artistique de la douleur corporelle brute de ceux qui ont été assommés par des crosses de fusil ».* [Howe, p. 427] Des années plus tard, Michael Wyschogrod a poursuivi en disant :

*« L'art enlève l'aiguillon de la souffrance... Il est donc interdit de faire de l'Holocauste une fiction... Toute tentative de transformer l'Holocauste en art avilit l'Holocauste et doit aboutir à un art médiocre. »* [Rosenfeld, p. 14]

Les efforts de Wyschogrod visant à interdire à la création artistique de déborder sur l'Holocauste et de profaner le sacré n'ont, bien sûr, servi à rien. Nous avons assisté à une avalanche d'« art pauvre » sur l'Holocauste, presque entièrement réalisé par des juifs désireux de se connecter plus profondément à la symbologie de la victimisation et de propager l'idée d'« unicité » aux autres par le biais de sculptures, de peintures, de romans, de poèmes et de monuments de toutes sortes et de toutes tailles.

Et, bien sûr, quel que soit le contenu de l'art lui-même sur l'Holocauste, il est lui aussi « unique », « spécial », « différent », à part des autres arts. Sara Horowitz, dans un livre consacré à tout un genre de fiction sur l'Holocauste, déclare que *« la fiction sur l'Holocauste suggère la nécessité d'une expansion des catégories, de nouvelles classifications, de nouvelles 'taxonomies' ».* [Horowitz, p. 13]

L'insistance des juifs sur le fait que l'Holocauste juif sacré était unique est intrinsèquement liée à une recherche désespérée d'une explication des horreurs insondables subies par leur peuple sous le fascisme européen, et que les millions de vies juives perdues n'étaient pas piteusement gaspillées. La quête incessante des juifs – qu'elle soit d'ordre religieux ou séculier – vise toujours à confirmer, ou à reconstruire, leur

tradition malmenée du statut d'élu : les souffrants transcendants de l'humanité.

*« Les expressions 'une nation' et 'un peuple', qui impliquent l'unicité, sont devenues des mots-clés du langage religieux traditionnel »*, fait remarquer Yeshayahu Leibowitz. *« Dans les sources littéraires de la pensée juive et dans diverses déclarations de penseurs juifs jusqu'à aujourd'hui, ces expressions en sont venues à représenter des principes fondamentaux de la foi. L'unicité est entrelacée avec d'autres concepts tels que l'élection, le fait d'être chéri, et même la sainteté, dans des usages rendus obscurs par l'ambiguïté de ces expressions. L'adhésion à cette idée d'unicité peut conduire à une grande exaltation religieuse. Mais son indéfinition invite à la perversion, à la déformation et à la corruption. »* [Leibowitz, p. 79] *« L'unicité présumée de la Shoah est devenue vitale pour le judaïsme aujourd'hui »*, dit George Steiner, *« ... Elle sous-tend et souscrit de bien des façons complexes certains aspects essentiels de la 'recréation de la nation en Israël'. »* [Steiner, Long, p. 159]

*« L'hostilité [juive] envers tout ce qui remet en question le caractère unique de l'Holocauste »*, constate Philip Lopate, *« peut maintenant être considérée comme faisant partie d'une tendance plus profonde à considérer toute l'histoire juive comme 'unique', à lire cette histoire de manière sélective et à ne l'utiliser que dans la mesure où elle favorise un scénario rédempteur. Ainsi, le 'mystère' de l'Holocauste doit être affirmé encore et encore, de la même manière que le 'mystère' de la survie des Juifs à travers les âges, afin d'aboutir à l'explication que Dieu*[31] *'veut' que le peuple juif vive et le protège. Étant un juif laïc, déchu, avec un goût pour le rationalisme et l'histoire, je ne peux que considérer ces interprétations providentielles comme de la superstition. »* [Lopate, p. 307]

Cette exigence juive d'« unicité » du peuple élu de l'Holocauste résonne partout dans le monde juif, une conception de soi qui se niche – bien avant l'Holocauste – au cœur même de l'identité juive. *« Cette difficulté à catégoriser le peuple juif »*, dit Hayem Donin, *« pourrait bien être son caractère unique. C'est une singularité qui, selon le croyant, a reçu son empreinte*

[31] [NdT : afin de comprendre de quel dieu il s'agit ici, lire *La Philosophie Universelle* de Jacqueline Berger, éd. Didi18, 2021.]

*permanente par le commandement divin. »* [Donin, p. 9] Gail Shulman décrit la saveur d'être élevé en tant que juif en Amérique :

*« Un enfant dans une famille ayant une quelconque conscience juive ne peut échapper à un sentiment d'unicité en grandissant... On m'a transmis le message que je n'étais pas comme tout le monde : vivre dans un foyer casher, ne pas aller à l'école les jours de fête, manger des aliments spéciaux dans des plats spéciaux à Pessah, faire des cartes de Hannukah au lieu de décorations de Noël... – tout cela était une expression puissante de la spécificité d'être juif... Je pensais avoir compris ce que cela signifiait d'être un membre du peuple élu. »* [Shulman, G., 1983]

Ce courant idéologique de l'exceptionnalité constitue, encore et toujours, le socle du discours juif sur eux-mêmes. *« Nous avons étudié les mutations de la haine contre les Juifs au cours de milliers d'années »*, dit Erich Kahler, *« nous avons vu comment elle a commencé et comment elle s'est développée. Pourtant, rien de tout cela ne peut fournir une explication entièrement satisfaisante d'un phénomène unique dans l'histoire... [Ce qui en rend compte, c'est] seulement le caractère composite, la structure sociale unique du peuple auquel il s'attache. »* [Glatzer, p. 547] *« Je ne peux pas m'empêcher de penser, d'une certaine manière »*, dit la célèbre historienne juive Barbara Tuchman, *« que l'histoire des Juifs a révélé une sorte de spécificité, d'unicité, dans laquelle ils ont représenté la tragédie de la race humaine, ou de l'humanité ».* [Tuchman, p. 14] Les universitaires américains, déclare Edward Shapiro, *« ont donné à la fois un rôle plus important aux idées sur les origines de l'antisémitisme américain et une meilleure appréciation du caractère unique de l'histoire juive américaine ».* [Shapiro, E., 1986, p. 213] *« Israël »*, déclare Michael Rosenberg, *« ne pourra jamais être un 'État comme les autres'. »* [Rosenberg, M., 1971, p. 81] Pour James Sleeper et Alan Mintz, *« l'unicité et le développement du judaïsme en Europe avaient en partie pour origine la persécution. »* [Sleeper/Mintz, 1971, p. 11] *« Les intellectuels juifs américains »*, explique Michael Galchinsky, *« ont eu tendance à affirmer que leur diaspora est 'exceptionnelle'. »* [Galchinsky, M., 1998, p. 185] *« Depuis le début des années 1970 »*, souligne Allon Gal, *« les universitaires ont montré un grand intérêt pour le caractère unique du sionisme américain. »* [Gal, 1986, p. 363] *« La signification de l'idée du peuple élu »*, proclame Eric Kahler, *« ne peut être correctement comprise que dans sa connexion avec un autre concept juif beaucoup plus fondamental, un concept unique dans le monde entier... [l'Alliance entre Dieu et Abraham]. »* [Kahler, E., 1967, p. 14]

*« Le peuple juif »*, déclare Will Herberg, citant son compatriote juif Carl Mayer, *« représente un phénomène sociologiquement unique et défie toute tentative de définition générale. » « Le mystère d'Israël »*, ajoute Herberg, *« est un mystère qui défie toutes les catégories de la nature et de la société. »* [Herberg, W., 1970, From Marxism..., p. 110] J. L. Talmon retourne même un stratagème commun, réconciliant en quelque sorte des opposés polaires : l'« unicité » juive avec l'universalité juive, dans un article intitulé *Unicité et universalité de l'histoire juive.* [Talmon, J.L., 1970, p. 116] *« Nous ne sommes pas comparables. Nous sommes uniques... »*, a déclaré Abba Hillel Silver, *« Ce fait est la seule clé pour comprendre l'expérience juive. Essayer de nous faire entrer dans le cadre des conceptions courantes de la race et de la culture, nous comparer à d'autres nations, c'est passer à côté de la quintescence même de la culture juive, c'est négliger le texte essentiel et la thèse de notre vie. »* [Gittelsohn, R., 1964, p. 25-26] (– Ce qui, bien sûr, est une revendication, simplement due à la définition juive du « peuple élu », d'une extraordinaire **spécificité**). *« Le peuple juif est un phénomène unique »*, a écrit Nahum Goldmann, *« et par conséquent aucune formule acceptable par tous ne peut être trouvée pour couvrir tous les aspects de ce phénomène et le définir d'une manière satisfaisante pour les différentes nuances d'opinion au sein de la vie juive. »* [Gittelsohn, R., 1964, p. 26]

Dans l'influente revue sioniste *Midstream*, les titres des articles publiés au cours des quinze dernières années comprenaient *The Ineluctable Uniqueness of Judaism*, *A Unique Feminism* (sur les premières pionnières juives en Israël), et *Is Polish Anti-Semitism Special ?* Un autre article de Joel Carmichael commençait par la déclaration suivante : *« la xénophobie est banale, l'antisémitisme unique ».* [Mamlak, Grynberg, Furstenberg] Un peu plus loin, faisant fi des millions de morts russes de la Seconde Guerre mondiale, il commente de façon étonnante que *« Hitler... a utilisé... la guerre en Russie dans le seul but de détruire les Juifs ».* [Carmichael, J., p. 16] Quant à Monford Harris, il a intitulé un article : *Israel : l'unicité de l'histoire juive.* [Harris, M., 1965, p. 77]

Le président de l'Organisation sioniste mondiale, Nahum Goldmann, a fait part de ses propres réflexions sur le concept de « peuple élu » du judaïsme, qui est à l'origine de la « singularité » juive déclarée : *« Malgré mon attachement à la religion juive, je n'aime pas parler de 'peuple élu'... Plutôt que de 'peuple élu', je préfère la notion de 'peuple unique' ».* [Goldmann, N., 1978, p.

14] Ailleurs, il a affirmé que *« l'idée politique sioniste est absolument unique et fantastique. Vous pouvez prétendre qu'elle est insensée ou qu'elle est magnifique, mais dans tous les cas elle reste unique. »* [Goldmann, N., 1978, p. 89] Les théologiens de l'Holocauste, note Marc Ellis, *« soutiennent que la guerre [israélo-arabe] de 1967 représente un type de victoire 'unique'. Ce caractère unique est perçu dans un certain nombre de facteurs, à commencer par la particularité de l'existence et de l'histoire juives, le retour sur la terre des ancêtres juifs et, surtout, l'accès renouvelé à la vieille ville de Jérusalem et au mur du Temple. »* [Ellis, M., 1990, p. 4] *« Il est difficile de comparer quoi que ce soit à l'horreur de l'Holocauste »*, déclare le commentateur le plus connu de la vie religieuse en Amérique, Martin Marty, *« C'est un évènement unique, à bien des égards. »* Les commentaires de Marty sont la conséquence du vote des membres de la Religious Newswriter Association of America qui ont désigné l'Holocauste comme le *« principal évènement religieux »* du siècle. [Mattingly, T., 12-18-99]

*« Les chrétiens doivent considérer les juifs comme spéciaux »*, affirme Richard L. Rubenstein, *« et, au moins dans les domaines relatifs au salut de Dieu, à part de l'humanité en général. »* [Rubenstein, R., p. 12] *« Toutes les autres révoltes, passées et futures »*, proclamait le Premier ministre israélien Ben Gourion, *« étaient des soulèvements contre un système, contre une structure politique, sociale ou économique. Notre révolution [sioniste] n'est pas dirigée contre un système, mais contre le destin, contre le destin unique d'un peuple unique. »* [Gurion, dans Biale, *Power*, pp. 4-5] *« On a souvent observé »*, affirme Etan Levine, *« que dans toutes les annales de l'histoire enregistrée, il n'y a pas de chapitre plus romantique, plus inspirant, et pourtant plus complexe et plus inexplicable que l'épisode de 2 000 ans du peuple juif en exil. »* [Levine, E., 1983, p. 1-11] *« J'accepte l'idée »*, dit Marie Syrkin, *« que leur* ***expérience*** *particulière a donné aux Juifs une compréhension unique du rôle d'une minorité dans une société donnée. »* [Syrkin, M., 1967, p. 118] *« La haine des Juifs a de nombreux parallèles »*, ajoute Bernard Lewis, *« et pourtant elle est unique... La haine spéciale et particulière des Juifs... tire sa puissance unique de la relation historique entre le Judaïsme et le Christianisme. »* [Lewis, B., 1986, pp. 21-22] Les enseignants, affirme un manuel sur l'Holocauste, doivent *« reconnaître et affronter l'histoire unique et complexe de l'antisémitisme. »* [Strom/Parsons, 1982, p. 47]

*« La Bible se donne généralement beaucoup de mal »*, disent Zev Garber et Bruce Zuckerman, *« pour souligner que les désastres des temps anciens étaient une conséquence de l'incapacité des peuples à tenir les promesses de l'alliance faite au Sinaï ou de leur incapacité à respecter les normes idéalistes de justice exigées par les prophètes. Ces exigences sont également considérées comme le fardeau spécial d'Israël – une norme exigée d'aucune autre nation et à laquelle aucune autre nation ne pourrait jamais espérer aspirer. »* [Garber, p. 204]

En fin de compte, à la base de toute cette polémique déguisée en histoire, si les horreurs de l'Holocauste peuvent d'une manière ou d'une autre être établies (et non prouvées) comme étant absolument uniques dans l'histoire humaine, si profondément spéciales, si douloureusement inconcevables – quantitativement ou qualitativement – par rapport à toutes les autres souffrances, elles usurpent implicitement, d'une manière **séculaire**, les revendications rivales de la tradition **religieuse** chrétienne, à savoir qu'un individu spécial, Jésus-Christ, est mort pour les péchés de l'humanité. Dans la nouvelle vision juive de l'Holocauste, qu'elle soit religieuse ou autre, l'inférence latente est toujours que les juifs en tant que groupe ont ouvert la voie à l'humanité (ce qu'ils ont annoncé eux-mêmes – sous une forme ou une autre – pendant des siècles), en s'affirmant désormais martyrs **communautaires** de l'Holocauste.[32]

S. Daniel Breslauer a relevé les vues messianiques d'Eliezer Berkovits à ce sujet :

*« L'Holocauste, ainsi que toutes les autres catastrophes du passé juif, représente une arène dans laquelle les Juifs peuvent accomplir leur devoir choisi. Toute l'histoire, même ses moments tragiques, offre aux Juifs des occasions de 'remplir leur mission particulière'... Le Juif a montré comment créer des valeurs, comment réaliser l'idéal. En faisant cette démonstration, les Juifs donnent de la valeur au fait d'être humain... Ce n'est que lorsque les élus acceptent le 'décret' que le monde acquiert le droit moral d'exister. »* [Breslauer, p. 10]

[32] [NdT : afin de prendre la mesure de l'étendue du Mensonge et en finir avec le mythe judéo-chrétien et le mythe de « Jésus de Nazareth », lire *La Philosophie Universelle* et *Le christianisme, invention du judaïsme* de Jacqueline Berger, éd. Didi18, 2021.]

*« L'Holocauste, je le crains »*, déclare le rabbin James Lebeau, *« en est venu à combler le même besoin, à jouer le même rôle pour certains juifs que la mort de Jésus sur la croix pour les chrétiens ».* [Lebeau, p. 4] *« Le Golgotha de l'humanité moderne »*, a déclaré le rabbin britannique Ignaz Manbaum en 1966, *« est Auschwitz. La croix, la potence romaine, a été remplacée par la chambre à gaz. »* [Rubenstein, R., p. 164] *« Il est étrange que les histoires juives [de persécution] »*, dit Anne Roiphe, *« se lisent en un sens comme une crucifixion communautaire étirée dans le temps avec une résurrection [l'Israël moderne]. »* [Roiphe, 1981, p. 194] *« L'une des choses qui me frappe le plus dans les récentes commémorations juives de l'Holocauste »*, nous dit Peter Novick, *« c'est à quel point elles sont 'non-juives', c'est-à-dire chrétiennes. Je pense au rituel qui consiste à suivre avec révérence les parcours structurés de l'Holocauste dans les grands musées, qui ne ressemblent en rien au chemin de croix de la Via Dolorosa ; aux objets fétiches exposés comme autant de fragments de la Vraie Croix ou d'ossements de saints ; aux représentations symboliques de l'Holocauste – notamment dans le point culminant de* La Nuit *d'Elie Wiesel – qui utilisent l'imagerie de la crucifixion. De manière peut-être plus significative, il y a la manière dont la souffrance est sacralisée et dépeinte comme le chemin de la sagesse – le culte du survivant [de l'Holocauste] en tant que saint séculier. »* [Novick, P., 1999, p. 11]

Le mot « holocauste » a en fait des connotations **sacrificielles** ; dans la tradition religieuse juive, un holocauste est une offrande à Dieu à laquelle on met le feu. Parfois, des animaux étaient sacrifiés. Les juifs d'Israël, cependant, cherchant à se distancier des massacres de juifs largement passifs perpétrés par les nazis, ont utilisé à l'origine le terme « shoah », qui signifie *« destruction, catastrophe, dévastation, ruine, gaspillage. »* [Petuchowski, p. 1-2] *« L'utilisation du mot [Holocauste] »*, précise Richard L. Rubenstein, *« pour désigner la destruction des Juifs d'Europe assimile le génocide au monde de la foi religieuse et implique que les victimes se sont offertes dans la tradition des anciens martyrs d'Israël al kiddush ha-shem (pour la sanctification du Nom divin) ».* [Rubenstein, R., p. 83]

En Occident, les convictions séculaires juives modernes concernant l'« holocauste » ont donc un contenu pseudo-religieux. Le mot « holocauste », observe Wolfgang Sofsky, *« désigne le martyre rituel que les Juifs se sont infligé parce qu'ils ont refusé de renier leur foi. L'expression établit ainsi un lien, totalement inadmissible, entre le meurtre génocidaire des Juifs et le sort des*

*martyrs juifs... En déformant le sens premier du terme, on donne l'impression que le meurtre de masse des Juifs avait un impact religieux plus profond – comme si les victimes s'étaient, en un sens, offertes elles-mêmes au massacre. »* [Sofsky, W., 1993, p. 6]

Si, malgré tout le lobbying juif, « l'Holocauste » n'est pas unique dans l'histoire de l'humanité, il n'a rien de **particulier** à nous apprendre. L'humanité ne fait que répéter une fois de plus ses folies et perversions pathétiques, la même méchanceté brutale se manifestant sous de nouvelles formes, à de nouvelles époques, reflétant cette fois la bassesse la plus horrible de l'humanité via les formes de brutalité rationalistes, scientifiques, technologiques et corporatives.

Pour Garber et Zuckerman, *« Il est difficile – presque intolérable – de considérer que Dieu a joué un rôle dans la destruction des Juifs, mais dissocier Dieu de cet évènement des plus horribles serait bien pire. Car sans le Dieu de la Bible, qui a établi la relation spéciale avec le peuple élu, le génocide cesse d'être un évènement* ***juif****. »* [Garber, p. 206]

*« Je ne peux m'empêcher de voir cette fierté exterminatrice comme une autre variante de l'Alliance »*, soutient le critique juif Philip Lopate, *« Cette fois, le Peuple élu a été choisi pour une souffrance extraordinaire. En tant que tel, l'Holocauste semble simplement être une nouvelle source de chauvinisme juif. J'ai grandi à Williamsburg, Brooklyn, entouré de cette tendance chauvine, qui s'exprime par un besoin peu sûr de se vanter des réalisations juives dans tous les domaines, l'autre face étant un mépris pour les non-juifs, les gentils. »* [Lopate, p. 299]

Un certain nombre d'érudits et d'organisations juives ont persisté avec acharnement dans un jeu bizarre et arrogant de surenchère victimaire sur les morts des autres, cherchant n'importe quel angle pour prouver leur affirmation de l'exceptionnalité juive : les juifs ont été assassinés plus rapidement que n'importe qui d'autre dans l'histoire, les juifs ont connu une mort plus atroce, etc. Richard Rubenstein, professeur de religion, va jusqu'à déterrer le vieux paradigme de la haine du christianisme par le peuple élu pour soutenir que *« l'élément religieux rend l'Holocauste unique »*. De ce point de vue, *« l'Holocauste était une guerre sainte dans laquelle l'objectif du christianisme européen post-Lumières d'éliminer les*

*Juifs et le judaïsme de son sein a été réalisé par Hitler, bien que par des moyens différents de ceux que la plupart des autorités religieuses auraient préférés. »* [Rubenstein, pp. 16-17]

Personne ne peut soutenir avec certitude que l'Holocauste est un génocide unique en son genre si l'on s'en tient au nombre (communément avancé) de six millions de juifs morts sous le régime nazi. Dans un livre bizarre sur le sujet, l'auteur Steven Katz entreprend laborieusement de quantifier, de qualifier et de mesurer de manière impartiale par des chiffres et des statistiques l'histoire de la souffrance humaine aux mains de tiers (*« Nous devons, note Katz, faire la distinction entre le pourcentage de Juifs* ***perdus*** *et le pourcentage de Juifs* ***tués*** *»*). Ironiquement, le zèle érudit de l'auteur pour une rhétorique académique objective lorsqu'il traite des torturés et des assassinés déshumanise totalement – ce qui n'est pas sans rappeler la culture de scientisme détaché des nazis – son sujet :

*« Chercher à tuer l'ensemble d'un groupe est descriptivement, voire ontologiquement, différent de chercher à tuer une partie d'un groupe, mais n'est pas* ***nécessairement*** *pire moralement. Par exemple, le meurtre de certains X peut être un plus grand mal (en supposant que l'on puisse mesurer de telles choses) que le meurtre de tous les Y, où il y a plus de X que de Y et où le nombre absolu de X tués dépasse le nombre total de Y, même si le meurtre de X (en utilisant une forme de la nomenclature de Bauer) n'est pas holocaustique. »* [Katz, p. 33]

Katz note que, rien qu'au cours de ce siècle, des catastrophes d'origine humaine bien plus graves ont frappé d'autres personnes que les juifs. Joseph Staline, par exemple, a tué « volontairement » jusqu'à vingt millions de personnes en Russie entre 1929 et 1939. Dans les années 1940, vingt autres millions de Soviétiques ont perdu la vie à cause de la Seconde Guerre mondiale. Alexandre Soljenitsyne a estimé qu'entre 1929 et 1959, soixante-six millions de Russes ont été tués par *« des famines provoquées par l'homme et des formes connexes de violence et de guerre. »*

En Chine, Katz estime qu'entre 34 et 64 millions de personnes sont mortes pendant la révolution communiste chinoise dans les années 1930 et 1940. En Turquie, entre 35 et 60 % de la population arménienne a été

tuée par les Turcs en 1915-1917. Les aborigènes de Tasmanie ont été entièrement anéantis par la conquête européenne au XIX^e^ siècle. [Katz, p. 97] En Amérique centrale, avec l'invasion des conquistadors, quelque cinquante millions d'indigènes ont été réduits à trois millions et demi en moins d'un siècle. [Traverso, p. 106]

Katz, qui remonte aussi loin dans l'Antiquité que 731 avant J.-C. pour compter et qualifier les morts juives aux mains des autres, néglige – ce qui n'est pas surprenant – de mentionner l'enregistrement biblique fondamental des juifs eux-mêmes comme auteurs de génocides. Après avoir passé en revue une série d'autres atrocités historiques que l'on pourrait qualifier de « génocidaires », l'auteur affirme que *« l'Holocauste est phénoménologiquement unique en raison du fait que jamais auparavant un État n'avait entrepris, par principe et par politique, d'anéantir physiquement chaque homme, femme et enfant appartenant à un peuple spécifique. »* [Katz, p. 98]

Katz, bien sûr, a tort. Comme nous l'avons déjà vu, les anciens juifs ont articulé, « actualisé », et même célébré dans l'Ancien Testament le précédent politique d'un holocauste sur les Cananéens, et d'autres. Ce génocide fait même, aussi horrible soit-il, partie de la croyance religieuse des juifs – et des autres. Et s'il était quantitativement plus petit (minuscule en comparaison) que l'Holocauste de 1940, il était égal en **intention** génocidaire aux nazis de l'Europe moderne. Katz et d'autres spécialistes du judaïsme pourraient ergoter sur les détails techniques sémantiques de la signification d'un « État », tel que nous le connaissons aujourd'hui. Mais il est certain que les Israélites de l'Antiquité se considéraient comme une nation, un « État » bien défini à son époque, ce qui fait encore partie de la croyance juive orthodoxe – et sioniste – aujourd'hui. Le fait que tous les Cananéens et autres n'aient pas été éliminés avec succès n'a rien à voir avec le sujet. Tous les juifs européens – ou même polonais – n'ont pas non plus été assassinés. Comme le note Katz, c'est l'**intention** de réaliser une atrocité complète qui compte, et le **déclenchement** physique de ce processus. Ici, les juifs eux-mêmes, en tant que transgresseurs, prennent le pas, sous une forme religieuse et légendaire qui n'a pas manqué d'influencer le reste de l'histoire humaine.

Cette tendance des érudits juifs à ignorer complètement l'histoire de leur propre peuple en matière de perpétration de génocides (une telle attitude d'« intention » génocidaire perdure même aujourd'hui chez les juifs orthodoxes (et beaucoup d'autres) pour « effacer » même le « souvenir » d'Amalek) – tout en minimisant tous les autres meurtres de masse pour annoncer leur propre victimisation comme consommée – est relevée avec empressement par Jasper Griffin. Dans une critique d'un livre de Peter Schafer, un spécialiste juif, qui explore le déplorable « antisémitisme » de la Grèce et de la Rome antiques, Griffin note que *« l'on pourrait penser, dans le cas présent, qu'il existe d'autres parallèles dans les textes anciens à ce zèle pour la destruction complète d'un peuple. Nous pourrions les trouver, non pas dans les sources grecques ou romaines, mais dans les récits bibliques de la conquête de Canaan par les Israélites... Le prophète Ézéchiel envisageait un sort similaire pour la ville de Tyr (Ézéchiel 26), et ainsi de suite ; l'auteur féroce de l'Apocalypse, un juif et un chrétien, qui jubile à la perspective d'une destruction terrestre suivie d'un tourment éternel pour la majeure partie de l'humanité, seuls douze mille de chacune des douze tribus d'Israël étant sauvés, représente peut-être la fin logique de cette ligne de pensée. Rien de tout cela n'est mentionné par Schafer. »* [Griffin, p. 57]

Ce que l'on peut dire avec certitude du massacre des juifs par les nazis, c'est qu'il est, grâce aux efforts publicitaires des juifs, l'atrocité – ou l'évènement historique, d'ailleurs – le plus connu de l'histoire. (Et le contexte gigantesque dans lequel il s'inscrit – la Seconde Guerre mondiale – a été complètement marginalisé dans un profond révisionnisme historique). Au milieu de décennies d'agitation et d'introspection, la question revient sans cesse dans le discours juif : pourquoi leur Dieu les a-t-il abandonnés de la sorte ? Cinquante ans plus tard, cette expérience horrible fait tellement partie de la psyché juive moderne qu'elle transcende toute autre conception de soi. Au-delà de la religion, au-delà de la race, un juif est quelqu'un qui a été envoyé dans les chambres à gaz nazies. Un juif est quelqu'un dont la vie, l'histoire, est une persécution. À notre époque, la communauté juive mondiale s'est emparée de ce morceau d'histoire récente, l'a cristallisé pour en faire un phare de l'insécurité et de l'incertitude des juifs de la diaspora, et a transformé le meurtre de millions de personnes en une arme idéologique

redoutable. Bien que l'Holocauste soit le symbole moderne par excellence de l'inhumanité de l'homme envers l'homme, et que Hitler ait eu des visées génocidaires distinctes sur d'autres, la plupart des juifs – distincts des autres dans leur conception de soi – le revendiquent entièrement, et uniquement, comme une inhumanité envers les leurs. Selon Moshem Leshem :

*« Les Juifs israéliens et américains sont tout à fait d'accord pour dire que la mémoire de l'Holocauste (telle qu'ils la façonnent soigneusement) est une arme indispensable – une arme qui doit être utilisée sans relâche contre leur ennemi commun, quel que soit le coût pour la psyché juive. Les organisations et les individus juifs travaillent donc sans cesse pour le rappeler au monde. »* [Leshem, p. 228]

Pour des juifs comme Jane Delynn, la fixation sacrée sur les morts juifs de l'Holocauste occulte toutes les autres catastrophes et misères de l'histoire humaine :

*« Il m'importe peu de savoir si les victimes de Staline dépassent le nombre de Juifs tués par Hitler. Le chiffre – six millions – m'engourdit. Toutes les comparaisons (encore une fois, sauf peut-être pour Staline) se révèlent insuffisantes : 6 millions, c'est 5 millions de plus qu'un million de Cambodgiens ; 5 et trois quarts de plus qu'un quart de million de Bangladais affamés ; 5 975 000 de plus que 25 000 Arméniens tués lors du récent tremblement de terre ; 5 999 668 de plus que 332 Juifs palestiniens tués lors de l'Intifada ; 5 999 999 de plus qu'un Américain assassiné sur l'Achille Lauro. »* [Delynn, p. 73]

Le nombre de juifs perdus n'est pas le seul fait engourdissant dans les commentaires juifs. C'est la façon dont les juifs sont morts en masse qui perturbe tant, et finalement enrage, leurs homologues modernes (malgré le fait que de nombreux non-juifs sont morts de la même façon dans les camps de concentration). Si la plupart des juifs étaient morts dans un feu nourri de tirs de riposte – même si les nazis étaient désespérément dépassés – cela aurait été, semble-t-il, beaucoup plus acceptable pour les juifs qui se considéraient comme une noble communauté. Dans ce contexte, même l'horrible disparition de non-juifs mitraillés alors qu'ils mendiaient leur vie dans les champs de maïs ou au coin des rues, lentement affamés ou morts de froid, est préférable à la machine à tuer

impersonnelle à laquelle tant de juifs se sont soumis si mollement. Inévitablement, une telle réflexion juive moderne évoque le triage des piles de morts pour spéculer sur leurs derniers pedigrees d'humiliation, d'indignité et de déshumanisation. Et, plus important encore, le tri de qui était juif, et qui ne l'était pas. Le fait que les juifs n'aient pas fait grand-chose, et généralement rien, pour résister par la force à leur destin (et qu'ils aient en fait **contribué** à leur propre disparition, [Arendt] aux mains des nazis) a créé un contrecoup psychologique parmi les juifs de notre époque, incarné par un soutien et une allégeance écrasants à un Israël en colère, militant, brutal et défiant.

*« Certaines personnes ont fait valoir qu'Israël ou la vie juive sont trop axés sur la colère contre l'Holocauste »*, déclare Michael Lerner. *« Je ne suis pas d'accord. En fait, les divers commentaires et musées sont un substitut à la colère légitime. Ils fonctionnent pour réprimer les véritables émotions que les Juifs ont le droit de ressentir. »* [Lerner, *Goyim*, p. 434]

L'Holocauste est devenu le point de ralliement ultime des juifs et le sang de leurs frères assassinés resserre comme un étau leur unité internationale. « Plus jamais ça » est le cri de ralliement profondément ressenti par les juifs, cette admonition militante et provocante les incite à localiser et à combattre agressivement toute menace antisémite perçue dans le monde entier. Étant donné que les juifs se sont autoproclamés supérieurs sur le plan moral en raison de leur souffrance commune aux mains des Gentils pendant l'Holocauste, de nombreux non-juifs se taisent généralement dans tout débat où l'Holocauste est brandi comme un couperet. Comment peut-on, dit-on, se permettre de comparer une quelconque injustice – d'inspiration israélienne ou autre – avec la teneur et l'ampleur de l'Holocauste, le plus grand des maux, la destruction complète de tout ce qui est humain par une civilisation industrielle moderne ?

Parmi les refontes juives modernes de l'histoire, l'accent est mis sur la résistance et l'héroïsme juifs à l'époque de l'Holocauste, ce que Dina Porat appelle *« la valorisation des Juifs d'Europe à une position égale à leur souffrance »* [Porat, p. 169] *« Sans aucun doute, le besoin de réviser l'image juive de l'Holocauste est très fort »*, écrivait Jay Gonen en 1977, *« ...pendant les années*

*1960, l'Holocauste était moins fréquemment décrit aux enfants [israéliens] comme tel afin d'éviter la suggestion d'un massacre en gros de victimes passives. »* [Gonen, p. 155] L'accent a finalement été mis, selon Goren, sur *« l'Holocauste et l'héroïsme »* et *« l'Holocauste et la rébellion. »* [Gonen, p. 156] En réalité, pour les juifs qui pouvaient se le permettre, la « résistance » contre les nazis prenait généralement la forme de *« pétitions, de rançons et de paiements de protection. »* [Gonen, p. 152]

Comme le souligne Peter Novick :

*« Les porte-parole juifs avaient plus de motifs que d'autres de prétendre que leur peuple avait résisté avec zèle, puisque dès le début, de nombreux Juifs avaient méprisé ceux qui allaient 'comme des moutons à l'abattoir'. Le culte de la résistance juive était particulièrement fort en Israël, où le nom complet de Yad Vashem [le musée de l'Holocauste] est 'Yad Vashem Martyrs and Heroes Remembrance Authority' ; le nom complet de Yom Hashoah est 'Day of the Holocaust and Heroism'. Mais aux États-Unis également, l'ampleur et la profondeur de la résistance juive étaient un thème majeur de la commémoration de l'Holocauste – l'anniversaire du soulèvement du ghetto de Varsovie étant la principale occasion de commémoration. Ainsi, l'évènement le plus atypique de l'Holocauste en est devenu l'emblème – preuve suggestive de la honte (tout à fait injustifiée) que de nombreux Juifs ont ressentie en raison de l'absence de résistance juive substantielle. Au moment du procès de l'ancien nazi Adolf Eichmann, un haut responsable de l'ADL [Anti-Defamation League] a écrit que 'peut-être un million... de Juifs ont été tués en résistant au conquérant nazi, en se battant contre le Juggernaut de Hitler, en mourant non pas sur leurs genoux en lambeaux mais sur leurs pieds trempés de sang.' ».* [Novick, P., 1999, pp. 138-139]

L'une des rares résistances armées juives de quelque importance face aux nazis a été le soulèvement du ghetto de Varsovie, une révolte désespérée de juifs pris au piège qui n'avaient, en fin de compte, aucune autre chance de survivre. Cet évènement est devenu la racine de toute une série de mythes sur l'héroïsme juif.

*« La lutte [israélienne] pour Jérusalem ou le désert du Néguev »*, explique Michael Berenbaum, *« en est venue à être considérée comme une extension du soulèvement du ghetto de Varsovie. Les historiens [juifs] ont cherché à se réapproprier*

*une tradition de résistance définie comme une lutte armée contre un objectif omniprésent [Gentil] qui était génocidaire. »* [Berenbaum, p. 449]

Une autre *« révolte »* juive s'est produite lorsqu'un groupe de sonderkommandos d'Auschwitz a réalisé qu'ils allaient bientôt être exterminés. *« Lorsque la nouvelle est arrivée... que 300 prisonniers [y compris les escouades de sonderkommandos] allaient être envoyés dans un transport [ferroviaire] »*, note Barbara Jarosz, *« les prisonniers ont réalisé qu'ils allaient connaître le même sort que leurs prédécesseurs et ils ont donc décidé de mettre leur plan à exécution et de ne pas accepter de mourir sans se battre. »* [Jarosz, B., p. 233]

Arye Carmon constate que le thème éducatif prépondérant en Israël à propos de l'Holocauste *« mettait trop l'accent sur les quelques exemples de résistance active pendant l'Holocauste (la journée générale de commémoration de l'Holocauste est fixée chaque année pour commémorer le soulèvement du ghetto de Varsovie). L'importance excessive accordée à la résistance active s'est accompagnée, dans les années 1950 et 1960, d'une recherche obsessionnelle d'autres exemples de cette résistance... »* [Carmon, p. 79]. *« Depuis le milieu des années 1970, la principale caractéristique de l'approche [israélienne] de l'Holocauste a été l'importance croissante accordée à la amida (position) juive. Cette approche implique que la réponse juive aux nazis était fondamentalement active plutôt que passive et que les différentes manières dont les Juifs ont fait face aux décrets nazis, collectivement et individuellement, reflétaient une résistance à la fois physique et spirituelle. »* [Carmon, p. 81]

*« Il semble que la préoccupation obsessionnelle concernant le comportement des Juifs massacrés, et le fait qu'ils soient morts en héros ou en combattants »*, souligne Jay Goren, *« découle de sentiments accumulés historiquement concernant une image [juive] négative. Ces sentiments constituent un lourd héritage. »* [Gonen, p. 158] *« La jeunesse israélienne... était particulièrement troublée par la perception des victimes de l'Holocauste offrant peu de résistance aux nazis »*, affirment Charles Liebman et Eliezer Don-Yehiya, *« ...Par conséquent, l'accent est mis sur les actes de résistance forcée des Juifs. »* [Saidel, p. 21]

Tout ceci est du révisionnisme historique classique pour répondre aux besoins croissants de propagande de l'État moderne d'Israël. La

recherche israélienne contemporaine de nobles défenseurs et guerriers juifs est profondément ancrée dans l'histoire. Amos Elon note que :

*« Il est peu probable que la mémoire de Boadicea, la reine des Britanniques du premier siècle qui, comme [le héros israélien] Bar Kokhba, a organisé un soulèvement désastreux contre les Romains, puisse susciter des cérémonies similaires [de la part des politiciens nationaux modernes], sans parler des passions, dans l'Angleterre d'aujourd'hui. Mais à Jérusalem, le soulèvement de Bar Kokhba contre les Romains, au IIe siècle, est susceptible d'être évoqué de manière polémique comme un évènement d'une importance presque contemporaine. »* [Elon, 1991, p. 179]

L'érudite juive Dina Porat décrit le point de vue israélien sur l'Holocauste immédiatement après la Seconde Guerre mondiale, alors que les juifs survivants d'Europe se rendaient en Israël :

*« Petit à petit, le soupçon s'est développé [parmi les Israéliens] que ceux qui avaient survécu avaient peut-être réussi à le faire parce qu'ils n'avaient pas voulu se sacrifier dans la lutte contre les nazis. Les émissaires envoyés en Europe pour aider le She'erit Hapletah, le reste salvateur [de la communauté juive], et pour le diriger vers la Palestine, ont renforcé cette opinion. Pour un émissaire sioniste en Grèce, ceux qui revenaient d'Auschwitz étaient des fainéants cyniques, paresseux, avides d'argent et des briseurs de vitrines. Selon un émissaire français, les survivants pensaient que le monde entier leur était redevable, en particulier le peuple juif. Et de l'avis d'émissaires d'Allemagne et d'Autriche : 'Cinq mille comme eux [les libérés des camps] pourraient transformer Eretz Israël [la terre d'Israël] en une maison de fous'. Dans les yishouv et plus tard dans l'État d'Israël, il y avait un sentiment latent selon lequel les juifs qui avaient survécu possédaient certaines qualités agressives. Lors d'une réunion centrale du Mapai à huis clos en 1949, [le Premier ministre israélien] Ben Gourion a exprimé ce que d'autres n'osaient pas dire publiquement : 'Parmi les survivants des camps allemands, il y avait des gens qui n'auraient pas été en vie s'ils n'étaient pas ce qu'ils étaient – durs, méchants et égoïstes – et ce qu'ils ont traversé efface toute bonne qualité restante en eux.' »* [Porat, p. 162]

*« Le thème de la 'survie du pire' était récurrent [en Israël] »*, souligne Peter Novick. *« Le futur général israélien David Sh'altiel, qui a accompagné un bateau de survivants en Palestine, a fait part de sa conviction que 'ceux qui ont survécu ont*

*vécu parce qu'ils étaient égoïstes et se sont occupés, avant tout, d'eux-mêmes'. »* [Novick, P., 1999, p. 69]

*« Bien souvent »*, a déclaré un fonctionnaire juif de l'époque, *« ce sont les éléments de l'ex-ghetto plutôt que les groupes de la classe supérieure ou les cols blancs qui ont survécu... le petit voleur ou le chef des petits voleurs qui a offert son encadrement à d'autres, ou a développé des techniques de survie. »* [Novick, P, 1999, pp. 68-69] Le sioniste Abraham Klausner (qui a travaillé avec eux) a noté que parmi les survivants européens de l'Holocauste, *« le nombre de personnes impliquées dans le marché noir est estimé à un minimum de 30 %. Cela exclut ceux qui trafiquent dans ce qu'on peut appeler le 'marché gris' ou le marché de la nourriture de base... La démoralisation de la population augmente rapidement. Il n'y a pratiquement pas de norme morale à laquelle le peuple adhère. »* [Novick, P., 1999, p. 79]

Arrivés en Israël, les survivants de l'Holocauste étant nombreux à exprimer leur profonde allégeance à la cause sioniste et à se montrer malléables, l'opinion sévère de Ben Gourion à leur égard s'est adoucie, car, ainsi qu'il l'a dit, *« la majorité d'entre eux sont des Juifs précieux, des sionistes précieux, avec de profonds instincts sionistes. »* [Porat, p. 164]

Depuis lors, les expressions de l'absence de morale, de la passivité et de la conformité des juifs à leur propre destruction en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale ont été recomposées pour correspondre idéologiquement à un moule jugé exploitable pour l'État d'Israël moderne, au militantisme provocateur. Les juifs d'Europe, dont même les dirigeants israéliens reconnaissaient autrefois qu'ils avaient été *« abattus comme des moutons »*, étaient désormais réinventés en nobles martyrs et résistants. *« Entre 1986 et 1989 »*, raconte James Young, *« la télévision israélienne a diffusé – de manière incroyable – un jeu télévisé sur l'Holocauste, le 'Quiz international sur l'héroïsme juif pendant la Seconde Guerre mondiale'. Enregistrés devant un public en direct, des groupes d'étudiants répondaient aux questions du président de l'État sur les noms, les dates, les lieux et les évènements de la période de la Shoah en soulignant les cas de résistance et d'héroïsme. »* [Young, *The Texture*, p. 27] Dans le langage du discours public officiel en Israël, les victimes juives de l'Holocauste sont devenues des *« saints martyrs »* et *« les premiers à tomber pour défendre l'État*

*[d'Israël] ».* [Young, p. 275] Les faits de la passivité juive ont été remplacés par des mythes de l'action juive face à la catastrophe qui *« illustraient les valeurs qui ont toujours été au cœur de leur foi, à savoir les responsabilités premières de l'individu envers la communauté. »* [Carmon, p. 84]

Dans les premières années qui ont suivi l'Holocauste, dit Haim Bresheeth, *« derrière la question 'Pourquoi ne se sont-ils pas battus ?', que l'on apprenait à chaque enfant israélien à poser non pas comme une interrogation mais comme un jugement historique, se cachait le corollaire de cette interrogation : 'Nous, les nouveaux Juifs, n'irons PAS comme des agneaux à l'abattoir... cette image simplifiée... a été assouplie dans un domaine, qui est ensuite devenu la règle – les quelques actes substantiels de résistance juive ont été canonisés.' »* [Bresheeth, p. 196]

Pour de nombreux juifs, l'Holocauste a confirmé leurs pires craintes et a fourni la preuve la plus évidente des desseins hideux des Gentils à leur égard si l'antisémitisme n'est pas combattu avec force – comme une maladie – dès le début. Dans cette optique, il y a toujours d'autres Adolf Hitler potentiels dans le monde qui déteste les juifs et qui pourraient leur créer des problèmes s'ils ne les subvertissent pas et/ou ne les réduisent pas au silence par une action concertée. Dans cette toile défensive tombent inévitablement ceux qui osent exprimer une critique légitime envers les juifs et/ou Israël. Ces voix sont immédiatement discréditées : quiconque ose critiquer les politiques d'Israël est assimilé à un antisémite. Les critiques se donnent souvent beaucoup de mal pour faire la distinction entre leur critique d'Israël et leur critique des juifs. Ils savent trop bien que critiquer quoi que ce soit à propos des juifs est automatiquement considéré comme de l'antisémitisme et, par conséquent, comme de la bigoterie : le coup fatal à tout argument. Une fois qu'il est considéré comme un bigot, un raciste et tout le reste, le critique est facilement rejeté comme un fanatique délirant et ne sera pris au sérieux que par des éléments marginaux comme les néo-nazis ou le Ku Klux Klan, dont il est de toute façon présumé être au moins un membre spirituel.

Ainsi, l'Holocauste est-il brandi comme un bouclier immortel pour protéger la communauté juive et détourner toute critique de l'extérieur.

Il suscite la sympathie, la compassion et la culpabilité des Gentils. Il est également brandi en permanence pour protéger l'État d'Israël et les nombreuses politiques inquiétantes de ce pays. L'État juif, affirment ses défenseurs, garantit un refuge et/ou une puissance militaire à ceux qui pourraient menacer les juifs où que ce soit. Amos Elon s'est plaint que l'absorption de l'Holocauste par Israël avait *« un caractère obsessionnel »* et que *« inévitablement, certains Israéliens, à certains moments et en certains lieux, l'ont trouvé indûment morbide, pesant et même artificiel ».* [Saidel, p. 17] L'institutionnalisation de l'Holocauste, dit Rochelle Saidel, telle qu'elle est reflétée dans les monuments officiels et les commémorations d'Israël, fournit aux dirigeants israéliens une *« utilisation de l'Holocauste comme 'excuse' pour les politiques étrangères et intérieures ».* [Saidel, p. 17]

En Israël, les « musées de l'Holocauste » ont été créés depuis longtemps pour renforcer les mythes de l'Israël moderne et de l'identité juive. Le Yad Vashem de Jérusalem est particulièrement remarquable. Il s'agit d'une étape incontournable du programme touristique de tout visiteur juif qui se rend en Israël. Philip Lopate, à ce titre un juif très dévoyé, a perçu l'artifice du lieu :

*« Des institutions comme Yad Vashem (le musée des Héros et Martyrs de l'Holocauste) et le musée de la Diaspora en Israël... sont, à mon avis, essentiellement des usines de propagande, conçues pour manipuler le visiteur à travers une expérience émotionnelle précise. Ils sont comme un tunnel des horreurs ou un parc Disneyland consacré à la souffrance juive. Le succès de l'exposition dépend entièrement de l'état de préprogrammation dans lequel on se trouve et du fait que l'on se laisse manipuler... Lors de ma propre visite à Yad Vashem... j'ai été troublé par ce qui semblait être un détournement théâtral et partisan des méthodes historiques. »* [Lopate, p. 297]

*« L'homme d'État étranger en visite »*, note Avishai Margalit, *« ...est précipité à Yad Vashem avant même d'avoir eu le temps de poser ses bagages à son hôtel. [Il doit comprendre] que nous tous, ici en Israël, sommes des enfants [représentés dans la salle des victimes de l'Holocauste] et que Hitler-Arafat est après nous »* [Lopate, p. 298] *« Une visite à Yad Vashem est le rituel d'ouverture de chaque visite d'État en Israël »*, concède Benjamin Beit-Hallahmi, *« généralement la première étape entre l'aéroport et un hôtel à Jérusalem. Le but de ce rituel est d'exprimer la relation d'Israël avec l'Holocauste, de présenter le pays comme le refuge des survivants et*

*comme la réponse à l'insécurité de l'existence juive en diaspora. Un second objectif est d'induire les sentiments de culpabilité appropriés chez le visiteur. »* [Hallahmi, p. x]

Yad Vashem propose également, comme de nombreuses organisations juives, des programmes éducatifs destinés à socialiser les personnes influentes à leur vision du monde. Depuis 1981, plus de 1 400 enseignants, historiens et membres du clergé (dont environ la moitié de non-juifs) se sont rendus en Israël pour participer à des séminaires sur la manière d'enseigner l'Holocauste dans leurs pays respectifs. [Vroman, p. 35]

En 1992, une controverse a éclaté au sein du ministère israélien de l'Éducation à propos de la manière dont il sponsorisait chaque année 1 500 jeunes israéliens pour qu'ils effectuent des pèlerinages sur les sites des anciens camps de concentration de l'Holocauste en Pologne. La Ministre de l'éducation, Shulamith Aloni, s'est opposée à ce qu'elle a appelé les jeunes *« chauvins israéliens »* qui paradaient *« avec des drapeaux israéliens dans les rues de Pologne ».* Le critique israélien Tom Segev a noté que les *« étudiants devaient porter des sweat-shirts violets sur lesquels était imprimé 'Israël' pour rappeler aux Polonais que les Juifs étaient toujours là. »* Le programme de visite du ministère prévoyait que les visiteurs juifs lisent des notes commémoratives spéciales sur les sites commémoratifs juifs, notamment : *« Alors que nous nous tenons à côté de vos tombes, nous promettons de toujours défendre l'État d'Israël et de ne jamais le quitter. »* Ils ont ensuite récité la *« réponse des morts : 'Oui, c'est ce que nous vous ordonnons de faire.' »* [Derfner, p 41]

Dans la brochure originale (*To Know and to Remember*) distribuée aux participants de la Marche des Vivants, la haine des juifs envers les Polonais était clairement soulignée :

*« Il n'y a plus aucune vie juive en Pologne. Il ne reste que les vestiges de quelques synagogues, dont la plupart sont utilisées à d'autres fins, et des cimetières... Partout, nous serons entourés de Polonais locaux, et nos sentiments à leur égard seront ambivalents. Nous les haïrons pour leur participation aux atrocités, mais nous les plaindrons pour leur vie misérable dans le présent. Ne nous laissons pas emporter par des émotions négatives. »* [Weinbaum, p. 8]

Le rabbin de Chicago Byron Sherwin raconte qu' *« ...une femme de Yad Vashem... a amené un groupe d'adolescents israéliens en Pologne. Elle leur a dit qu'ils s'y rendaient pour trois raisons : voir où et comment les Juifs avaient vécu, pourquoi l'État d'Israël était nécessaire, et comment les Polonais avaient participé au meurtre des Juifs. ...L'idéologie sioniste est construite sur la conviction que la vie en dehors d'Israël est insupportable pour les Juifs. Pour eux, le sort des Juifs de Pologne et l'Holocauste sont la preuve de la justesse de l'idéologie sioniste – selon laquelle il n'existe que deux issues pour les Juifs de la diaspora en dehors d'Israël : la mort ou l'assimilation. Les Juifs qui pensent ainsi ont donc intérêt à maintenir l'image négative de la Pologne. »* [Sherwin, B., p. 159]

Dans le monde entier, l'Holocauste est devenu le plus grand atout de relations publiques de tous les temps. Et il y a une intention et une conception claires dans l'artifice général du mouvement massif de propagande de l'Holocauste. *« Pour que les Juifs consolident la place de l'Holocauste dans la conscience juive »*, déclare Michael Berenbaum, directeur de projet du Musée de l'Holocauste de Washington DC, *« ils doivent établir son importance pour le peuple américain dans son ensemble. Le processus ne peut être inversé car la décision a déjà été prise. »* [Berenbaum, p. 457] Berenbaum appelle cette campagne *« l'américanisation de l'Holocauste »*, par laquelle l'histoire de l'Holocauste – telle que les juifs la présentent – sera absorbée par *« un leader noir d'Atlanta, un fermier du Midwest ou un industriel du Nord-Est »*, tout cela dans le but *« d'informer leur réalité actuelle »*. [Young, p. 337] *« Dans nombre de livres et de films sur l'Holocauste »*, observe Philip Lopate, *« j'ai l'impression qu'on me demande de ressentir un pathos particulier à l'idée de rassembler des personnes [juives] douces, érudites, de la classe moyenne, civilisées, et de les entasser dans des wagons à bestiaux, comme si la liquidation de paysans illettrés n'était pas aussi poignante »*. [Lopate, p. 293]

La profonde misère de l'humanité durant la Seconde Guerre mondiale a été largement déformée, transformée dans l'esprit du public en une expérience exclusivement juive. L'évènement contextuel qui a permis à l'Holocauste de se produire, une guerre mondiale, a déjà, en un demi-siècle, été largement oublié et rendu invisible. Pourtant, aujourd'hui, on voit et on entend partout parler de l'Holocauste et de la tentative d'extermination des juifs d'Europe de l'Est à la même époque. Des musées de plusieurs millions de dollars sont construits (en grande

partie par des bailleurs de fonds juifs) à Los Angeles, Washington DC, et dans d'autres régions pour commémorer les souffrances des juifs. *« Il n'y a pas moins de dix-neuf musées de l'Holocauste aux États-Unis, quarante-huit centres de recherche, trente-quatre installations d'archivage, douze mémoriaux et vingt-six instituts de recherche. »* [Dawidowicz, p. 69] Il existe également des centaines de petits groupes de recherche et cinq bibliothèques de l'Holocauste. [Miller, p. 227]

Selon Gabriel Schoenfeld, *« en 1981, quatre-vingt-treize cours étaient proposés sur le sujet [de l'Holocauste] dans les établissements d'enseignement supérieur américains et canadiens ; dix ans plus tard, ce chiffre avait presque doublé, et il a continué à augmenter tout au long des années 1990. »* Le Musée de l'Holocauste à Washington DC offre à lui seul 25 bourses annuelles sur le sujet. [Schoenfeld, p. 42] En 1998, le professeur israélien Yehuda Baer a estimé qu'il y avait environ 400 collèges offrant des cours sur l'Holocauste en Amérique. *« Nul doute que c'est quelque chose qui se passe à un niveau de masse »*, a-t-il noté. [Vroman, p. 35]

Des films et des livres sortent continuellement, abordant un autre aspect de la souffrance juive. Rien qu'en 1996, par exemple, deux programmes sur l'Holocauste – l'un en Angleterre et l'autre en France – ont remporté les Emmy Awards internationaux de la télévision. En 2001, *« trois dramatiques télévisées aux heures de grande écoute sur les thèmes de l'Holocauste ont remporté les plus grands honneurs aux Emmy Awards »*, dont « Anne Frank », qui dure quatre heures ; deux prix pour « Conspiration » (*« une reconstitution dramatique de la conférence de Wannsee de 1942, où les dirigeants nazis ont élaboré le plan d'extermination des Juifs d'Europe »*) ; et le rôle de Brian Cox dans « Nuremberg » (*« une dramatisation du procès des principaux criminels de guerre nazis en 1945-46 »*). [Tugentd, T., 11- 6-01]

*« Les mémoires [de l'Holocauste] »*, note Stephen Whitfield, *« les histoires, les films, les programmes de télévision, les pièces de théâtre, la poésie et la fiction qui ont été publiés... défient toute statistique »*. [Whitfield, *American*, p. 13] (En 1968, même la série télévisée de science-fiction *Star Trek* avait un épisode dans lequel un peuple pacifique d'une autre planète, les Zeons, portant des noms comme Abraham, Isaac et David, était destiné à être exterminé par les méchants Ekosiens). [Pearl, p. 14]

(L'une des retombées de l'Holocauste est un intérêt prolongé pour la condamnation de ses créateurs, les nazis, qui sont les plus grands détracteurs des juifs de l'histoire. En 1998, pour garder éternellement le visage de l'antisémite par excellence dans la conscience publique, quarante livres sur Adolf Hitler ont été publiés aux États-Unis. Dans le monde du cinéma, écrit le *Guardian* de Londres, *« 1999 sera l'année du nazi... Au cours des douze derniers mois, une trentaine de films se déroulant pendant la seconde guerre mondiale ou abordant des thèmes nazis dans un cadre contemporain sont entrés en production aux États-Unis... Le trio le plus en vue arrive ici dans les prochains mois : 'La vie est belle', une farce satirique sur l'Holocauste ; 'Apt Pupil', une leçon de Stephen King sur le nazisme, et 'American History X', un exposé néo-nazi sur papier glacé. »* [Farrow, p. 8] Le personnage principal du premier film est juif et les deuxième et troisième sont respectivement réalisés par des réalisateurs juifs, Bryan Singer et Tony Kaye.)

*« Aux États-Unis »*, écrivait Moshe Leshem dans les années 1980, avant que l'obsession de l'Holocauste ne prenne **vraiment** son essor, *« la perpétuation de la mémoire de l'Holocauste est maintenant une entreprise de 100 millions de dollars par an, dont une partie est financée par le gouvernement. Les livres ayant pour thème l'Holocauste, les documentaires, les longs métrages, les programmes télévisés, les mémoriaux et les musées sont un élément de base du régime culturel américain. »* [Leshem, p. 228] Yaffa Eliach, survivant de l'Holocauste et fondateur du premier centre de l'Holocauste aux USA, notait déjà en 1979 que les juifs américains s'étaient connectés au *« vaste potentiel éducatif et financier de l'Holocauste.... On peut tristement se dire que rien ne vaut le business de la Shoah ».* [Linenthal, p. 13] *« Le processus de conversion de l'Holocauste en une marchandise rentable se poursuit »*, écrivait Gershon Mamlak en 1983. *« Au lieu d'élucider ses leçons historiques, il est devenu un sujet d'auto-glorification et de travaux pseudo-scolaires. »* [Mamlak,, p. 12]

En 1987, le grand rabbin britannique Immanuel Jakobovits a fustigé *« toute l'industrie [de l'Holocauste], qui génère de beaux profits pour les écrivains, les chercheurs, les cinéastes, les constructeurs de monuments, les planificateurs de musées et même les politiciens ».* [Shapiro, H, p. 25] *« Dans un musée de l'Holocauste en Amérique, par exemple »*, déplorait Tom Gross en 1999, *« on trouve, pour 39,95 dollars, des répliques miniatures des wagons à bestiaux dans lesquels les Juifs étaient envoyés à la mort. »* [Gross, T., 11-28-99]

*« Il serait utile »*, a déclaré l'auteur juif Lewis Fein en 2001, face à l'avalanche d'obsession continue des médias de masse pour l'Holocauste, *« – en fait, c'est peut-être déjà nécessaire – que Hollywood impose un moratoire sur l'Holocauste. Finis les films, les drames télévisés ou les tragédies de Broadway sur l'Holocauste et sa représentation unidimensionnelle des Juifs en tant que victimes sympathiques mais infortunées, ou la représentation tout aussi extrême de tous les Allemands du milieu du siècle en tant que coconspirateurs nazis ».* [Fein, L., 23-5-01]

En 1999, Judith Shulevitz a relevé un cas de fraude de l'Holocauste à des fins de rentabilité : *« Bruno Doesseker est le vrai nom d'un auteur suisse connu dans le monde entier sous le nom de Binjamin Wilkormirski, un survivant juif letton des camps de concentration et auteur de mémoires qui est maintenant accusé d'avoir entièrement fabriqué son récit poignant de son enfance dans les camps... En tant que fiction, c'est banal... Cela soulève la question de savoir pourquoi tant de critiques ont été si émus par tant de clichés. »* [Shulevitz, p. A17] Plus tôt, dans le domaine académique, le psychanalyste juif Bruno Bettelheim (co-auteur de *Dynamics of Prejudice* et membre éminent des études psychanalytiques du Comité juif américain sur l'antisémitisme) [Bettelheim, p. 101] s'est avéré avoir *« menti sur le fait d'avoir étudié avec Freud, qu'il n'a jamais rencontré ; menti sur ses diplômes universitaires ; menti sur son séjour dans le camp de concentration et sur le comportement qu'il y a observé ».* [Heilbut, p. 489]

À Hollywood, où l'on prône les mythes de l'Holocauste, l'acteur juif Dustin Hoffman a produit en 1999 un téléfilm qui cherchait à socialiser les jeunes juifs (et d'autres) en les faisant adhérer davantage à l'idéologie de la victimologie juive. Son histoire était centrée sur une adolescente juive, désintéressée par les obsessions juives de l'Holocauste, qui est punie comme par magie lorsqu'elle se retrouve soudainement en 1941, et finit dans un camp de concentration nazi. *« Je suis stupéfaite de voir que de nombreux jeunes ne connaissent pas l'Holocauste »*, a déclaré la réalisatrice Donna Deitch. *« ...Le message fondamental du film est le même que celui que m'ont transmis les survivants de l'Holocauste : 'Souvenez-vous'. »* [Applebome, p. 3] Parmi les grands profiteurs de la Shoah figure le survivant des camps de concentration Elie Wiesel, probablement le plus grand propagandiste de l'expérience juive pendant la Seconde Guerre

mondiale, un homme *« qui demande plus de 20 000 dollars, plus des billets d'avion en première classe, afin d'avoir le privilège d'écouter ses pensées et ses souvenirs post-Holocauste ».* [Blair, p. 3] *Le Journal d'Anne Frank* est l'un des premiers tremplins vers le Shoah Business. Le premier agent et vulgarisateur du livre, Meyer Levin, un sioniste convaincu, pensait que la jeune fille était *« un porte-parole des victimes juives de l'Holocauste... un moyen de populariser le message sur la persécution juive ».* [Blair, p. 4] Le père d'Anne, Otto Frank – qui a survécu à la Seconde Guerre mondiale – avait une vision moins particulariste concernant la mort de sa fille ; lui et Levin se sont retrouvés mêlés à de vilains procès pour le contrôle de l'héritage commercial et politique de la jeune fille assassinée. [Blair, p. 4] (Peter Novick, dans *The Holocaust in American Life*, écrit longuement sur la façon dont le journal d'Anne Frank a été reconfiguré, socialement et politiquement, par des activistes judéo-centriques pour en faire une référence expressément **juive**, et non pas universaliste.) [Novick, P., 1999, pp. 117-120] En 1989, deux lettres écrites par Anne Frank ont été vendues aux enchères pour 160 000 dollars. En 1990, une amie d'enfance proche de Frank, Jacqueline Van Maarsten, a accusé la demi-sœur de Frank, Eva Schloss, d'exploiter la mémoire d'Anne pour un nouveau livre de Schloss sur l'Holocauste. Au cours d'une querelle publique, chacune a prétendu connaître l'héroïne juive mieux que l'autre. [Soclovsky, p. 12]

Dans le monde de la radiodiffusion, la série télévisée de 1978 de Gerald Green, *Holocauste* (avec pour producteurs exécutifs Herbert Brodkin, Robert Berger, Marvin Chomsky et Gerald Green, tous juifs) a eu une audience estimée à 120 millions de téléspectateurs aux États-Unis et 41 % de l'audience télévisée en Allemagne. [Ziolkowski, p. 676] Il y a également eu une campagne publicitaire massive pour maintenir l'Holocauste dans l'attention du public ; il y a eu la distribution de « guides de visionnement éducatifs », une édition de poche du programme, et des promotions pour que l'Holocauste soit le « sujet de la semaine » dans les églises et les synagogues. *« Les réactions à la première diffusion américaine de la mini-série... ont été nombreuses »*, note Jeffrey Shandler, *« prolongées, ostentatoires et litigieuses, constituant un 'grand évènement' dans la culture américaine au-delà de la mini-série elle-même.... [elle] a généré une*

*qualité et une variété exceptionnelles de couverture écrite... l'American Jewish Committee et la Jewish Anti-Defamation League ont publié les résultats d'études sur l'impact du programme sur le public américain... [La publication],* Impact: Four Days in April*, a révélé une plus grande prise de conscience de l'Holocauste, et de sa signification, qu'au cours des trois décennies précédentes ».* [Shandler, pp. 154-155, 165] Après la diffusion, NBC a même diffusé un journal télévisé spécial d'une heure sur les réactions au programme.

En 1977, M. T. Mehdi, chef de l'American Arab Relations Community, a protesté contre l'unité de programme **obligatoire** créée par le New York Board of Education et intitulée *The Holocaust: A Study of Genocide*. Mehdi a perçu le courant latent de ce processus de socialisation comme étant *« une tentative des sionistes d'utiliser le système éducatif de la ville à des fins de propagande diabolique ».* [Dawidowicz, p. 225] *« De nombreuses écoles publiques ont adopté le récent programme d'enseignement* Facing History and Ourselves *sur l'Holocauste et le génocide »*, note Marvin Wilson. *« Plus de 25 % des écoles secondaires catholiques ont utilisé une forme d'enseignement de l'Holocauste dans leurs programmes. »* [Wilson, M., p. 30] En 2000, les étudiants d'une école juive de Baltimore ont fait la une des journaux pour avoir tenté de collecter six millions de timbres oblitérés *« pour représenter le nombre de Juifs tués pendant l'Holocauste ».* Les timbres seraient exposés *« de façon permanente dans des vitrines, dans le cadre d'un effort pour se souvenir de l'Holocauste et de son rôle dans la culture juive. »* [Associated Press, 4-3-2000] En 2001, des élèves de quatrième de l'école Whitwell Middle School, dans l'est du Tennessee, ont demandé aux gens d'envoyer des trombones. L'objectif était d'en collecter six millions, *« pour représenter les 6 000 000 de victimes de l'Holocauste ». « Nous allons construire une sculpture avec l'aide d'un artiste local »*, ont annoncé les responsables du projet, *« qui sera exposée dans notre ville. La sculpture commémorative est conçue par un fabricant de bijoux californien et constituera un mémorial durable pour ceux qui ont tant donné. »* [about.com] En 1999, Holly Cole, 17 ans, de Denver, a conçu un site Internet sur Anne Frank qui a remporté le « Best of Show Award » lors du « Ninth Annual Ann Frank Competition ». [Esquibel, C., 5-3-99]

En Géorgie, la directrice juive Sylvia Wygoda dirige la Commission de Géorgie sur l'Holocauste. *« Avec un salaire annuel de 70 000 $ et jusqu'à 20 000 $ par an en avantages, Wygoda gagne plus que n'importe quel autre*

*directeur de commission sur l'Holocauste dans le pays... La Commission de Géorgie sur l'Holocauste peut maintenant se vanter d'avoir une influence politique, le plus gros budget de toutes les commissions de ce type dans le pays et un vaste mandat pour enseigner au public de Géorgie l'Holocauste et le dangereux héritage de l'intolérance ».* Wygoda a même *« engagé une société d'exposition pour construire une réplique grandeur nature de l'annexe secrète [d'Anne Frank], deux pièces complètes avec des reproductions du lit et de la table d'écriture d'Anne. Wygoda a dit qu'elle voulait que tous les Georgiens apprennent à connaître Anne Frank ».* Wygoda a fait l'objet de critiques publiques pour avoir été *« incapable de produire des procès-verbaux et des enregistrements substantiels des réunions de la commission concernant l'allocation et la dépense des fonds ».* [*Atlanta Jewish Times*, 6-18- 99]

Le 7 avril 1994 (« Holocaust Memorial Day »), le gouverneur du New Jersey a signé un projet de loi, comme beaucoup d'autres États, exigeant que les écoles de son État enseignent l'Holocauste ainsi que d'autres génocides. [Loshit, p. 5] En 1998, sous l'impulsion de la Commission pour l'enseignement de l'Holocauste, 93 % des districts scolaires du New Jersey avaient intégré des cours sur l'Holocauste et d'autres génocides dans leurs programmes. La Commission a spécialement formé 7 000 enseignants. Certains districts scolaires ont même envoyé des enseignants dans des *« voyages dirigés par la Commission en Israël et en Europe de l'Est ».* Et comment l'Holocauste et les « autres génocides » doivent-ils être systématiquement enseignés ? Paul Winkler, directeur de la Commission pour l'enseignement de l'Holocauste, a déclaré à un journal du New Jersey *« qu'adapter le génocide à la démographie [c'est-à-dire d'autres atrocités contre des groupes ethniques] est une bonne chose, tant que les enseignants font le lien avec l'Holocauste et les dangers de la discrimination. »* [Llorente, p. A3]

En 1997, Martha Mekaelian s'est plainte dans l'*Armenian Reporter* que les « autres génocides » (comme celui des Arméniens aux mains des Turcs) dans ces programmes scolaires tendent à être négligés en raison de l'accent mis sur l'Holocauste juif. Faisant état d'un enseignement obligatoire aux écoliers sur les questions de génocide dans l'Illinois, Mekaelian a observé qu'il n'y avait pas *« d'approche équitable dans leur présentation... Depuis le CM1, le seul Holocauste qui a été enseigné est celui de la Seconde Guerre mondiale. Une telle étroitesse d'esprit n'a pas sa place dans les écoles*

*publiques. De plus, de jeunes élèves impressionnables pourraient finir par en déduire que tous les autres génocides ne sont rien en comparaison de celui des juifs. Dès l'âge de 9 ans, les élèves sont invités à lire des livres décrivant les évènements de l'Holocauste dans la vie personnelle de familles juives. Cette instruction est désignée comme l'étude de l'intolérance aux 'préjugés'. On enseigne aux enfants les méfaits des préjugés, et l'Holocauste est l'exemple central de l'étude... Les parents sont amenés à croire que les évènements et les figures de proue de la Seconde Guerre mondiale seront mis en avant dans [un cours d'histoire de la Seconde Guerre mondiale en CM2 et en 6e] ; mais en réalité, c'est l'Holocauste qui est mis en avant et la Seconde Guerre mondiale n'est qu'évoquée ».* [Mekaelian, p. 2]

En 1997, Elie Wiesel, icône de l'Holocauste, Abraham Foxman, directeur de l'Anti-Defamation League, et Louis Freeh, directeur du FBI, ont pris la parole lors de la *« première cérémonie annuelle de commémoration de l'Holocauste au siège du FBI à Washington DC ».* Le bâtiment a également exposé la *« série d'affiches sur l'Holocauste »* de l'ADL et dans les bureaux de l'ADL à travers les États-Unis. [ADL on the frontline, été 1997, p. 5] Au cours de la tournée d'affiches sur l'Holocauste parrainée par l'ADL en 1996 dans tous les bureaux du FBI du pays, *« l'agent spécial en charge, Robert Walsh, a noté la proximité du bureau local [du FBI] avec l'ADL ».* [ADL Online, 1996, p. 14] Depuis 1991, le programme d'enseignement de l'ADL « Workplace of Difference » a été largement mené auprès du public du FBI.

Sous une forme ou une autre, la formule « l'Holocauste est unique » reflète toujours la propagande judéocentrique que l'on trouve poussée dans les programmes « éducatifs » antiracistes du monde entier. En Pologne, une conférence annuelle destinée aux enseignants du primaire et du secondaire est produite par le Spiro Institute for the Study of Jewish History and Culture de Grande-Bretagne. Un universitaire juif présent à ce séminaire, Jolanda Ambrosewicz-Jacobs, a fait remarquer qu'*« il est impossible de connaître les faits dans l'enseignement de l'Holocauste, mais pour vraiment comprendre comment un être humain a pu préparer un tel destin pour un autre, il faut enseigner que des personnes individuelles, uniques, sont mortes dans les camps, et que la grande majorité d'entre elles étaient juives ».* [Ambrosewicz-Jacobs, p. 67] Ainsi préparée, elle mentionne plus tard un autre support pédagogique juif commun, en rapportant que *« les déclarations selon*

*lesquelles l'Holocauste était l'œuvre des chrétiens et que la croix gammée est une forme de la croix ont suscité l'indignation [des enseignants polonais] ».* [Ambrosewicz-Jacobs, p. 69] Elle a également noté que *« l'affiliation religieuse [c'est-à-dire le fait d'être chrétien] ne devrait pas cacher la diversité des points de vue, ni la diversité des associations (la croix comme symbole de persécution à travers les siècles) »* [Ambrosewicz-Jacobs, p. 69]

En 1998, un rédacteur en chef du magazine *Commentary*, Gabriel Schoenfeld, a dénoncé l'ensemble du domaine des « études sur l'Holocauste » comme étant un véhicule de propagande. Il ne parlait pas, bien sûr, de la propagande expressément juive, mais plutôt de la propagande « féministe » juive, expression d'une guerre juive interne sur la manière d'exploiter politiquement le meurtre de millions de personnes. *« Une conférence organisée en 1983 au Stern College sur les 'femmes survivantes de l'Holocauste', se plaint Schoenfeld, illustre jusqu'où les universitaires féministes sont prêts à aller pour atteindre leurs objectifs de propagande. »* [Schoenfeld, p. 45]

Selon Berenbaum, *« [l'Holocauste] est désormais le deuxième cours de contenu judaïque le plus enseigné – dépassé seulement par les cours sur la Bible hébraïque. L'Holocauste est maintenant enseigné dans les écoles secondaires de tout le pays, les programmes télévisés ont proliféré ; l'*Holocauste *de Green a été rejoint par la mini-série sur Wallenberg (un sauveteur de Juifs),* The Wall *de Hershey, et* Playing For Time *de Felan. Tous ont attiré un public important et ont servi de véhicules importants, bien que défectueux, pour éduquer le public américain. »* [Berenbaum, p. 449]

L'avalanche constante de documents que l'on lit et regarde pourrait presque faire oublier tout ce qui s'est passé dans l'histoire, hormis la présomption que de vils non-juifs pourraient surgir de nulle part, dans l'intention de nuire à la communauté juive mondiale. Les informations contextuelles sur la Seconde Guerre mondiale (et tout le reste) se sont évaporées. Dans le même temps, un climat est instauré de telle sorte que lorsqu'un juif mentionne simplement l'Holocauste, les non-juifs sont censés plonger dans un silence respectueux, voire honteux. *« La Shoah, Auschwitz, Treblinka, Bergen Belsen et tous les autres lieux d'horreur »*, dit Waltraud Herbstrith, de l'ordre chrétien des Carmes, *« devraient nous*

*rendre silencieux, car le silence face à cette atrocité est la prière la plus appropriée. »* [Herbstrith, W., 1998, p. 3]

Tous, cependant, ne se taisent pas. Tous ne restent pas impassibles face aux attaques incessantes des juifs, un demi-siècle après la Seconde Guerre mondiale. Les expressions médiatiques juives de l'histoire de l'Holocauste suscitent invariablement l'hostilité d'autres opinions – parmi lesquelles des groupes ukrainiens, polonais et tchèques qui se sont offusqués de leur propre représentation négative dans les reconstitutions de l'histoire juive. [Shandler, p. 161]

*« Notre préoccupation du symbole ultime de l'antisémitisme, l'Holocauste »*, écrivait David Klinghoffer en 1998, *« est devenue notoire. Les livres d'histoire sur l'Holocauste, les romans sur l'Holocauste, les émissions de télévision sur l'Holocauste, les articles de magazines et de journaux sur l'Holocauste, les chaires d'études sur l'Holocauste dans les universités, les musées sur l'Holocauste, les poèmes sur l'Holocauste, les peintures sur l'Holocauste, les sculptures sur l'Holocauste ne cessent de se multiplier. En fait, le flux semble s'accélérer. Toute synagogue qui se respecte dans la communauté juive doit maintenant avoir son mémorial de l'Holocauste, le plus élaboré et grotesque étant le mieux. »* [Klinghoffer, pp. 10-13] En 2001, après une série de procès juifs intentés ces dernières années contre des entreprises américaines (ayant un rapport avec l'Holocauste), les juifs allemands Kurt Julius Goldstein et Peter Gingold ont même eu l'audace [*chutzpah*] d'intenter un procès de **40 milliards de dollars contre le gouvernement américain** parce qu'il n'avait pas bombardé le camp de concentration d'Auschwitz pendant la Seconde Guerre mondiale. [Forward, 4-6-01 ; Schoenfeld, G., 4-11-01]

Il existe environ un millier d'organisations de défense de l'Holocauste dans le monde [Vroman, p. 35] et presque toutes les villes américaines, quelle que soit leur taille, possèdent au moins un mémorial sur le thème du martyre juif. Les plus grands, *« ces monuments colossaux »*, dit Evytar Friesel, *« qui rivalisent souvent entre eux pour obtenir le dernier mot de la reconnaissance de tel ou tel aspect de la mémorialisation, sont effrénés, voire agressifs. »* [Friesel, p. 230] *« Il n'est pas nécessaire de viser l'oubli de l'inoubliable »*, dit Jacob Neusner, *« pour qualifier de tels 'centres' de nihilistes et d'obsessionnels, dépourvus... de dignité et de foi »*. [Neusner, *Holo*, p. 976] *« Les*

*monuments de l'Holocauste me semblent être avant tout une démonstration de force ethnique »*, dit Philip Lopate, *« la preuve que la communauté juive locale a atteint un pouvoir financier et politique suffisant pour ériger un tel hommage à ses victimes ».* [Lopate, p. 296] La myopie juive centrée sur leur souffrance historique peut se heurter à des problèmes publics. Un projet de monument dédié à l'Holocauste (comportant l'étoile de David) dans un parc public de Los Angeles a fait l'objet d'un veto de la part du conseil des superviseurs du comté en raison de ses implications sectaires ; il devait être universalisé pour inclure toutes les victimes de l'Holocauste, juives ou non. [Young, p. 303]

À Denver, les projets juifs de construction d'un mémorial de l'Holocauste sur 27 acres visant à commémorer le tristement célèbre massacre de juifs à Babi Yar, en Ukraine, en 1942, ont suscité des plaintes de la part d'autres membres de la communauté de Denver. La communauté ukrainienne locale s'est manifestée pour faire remarquer au conseil municipal que le massacre de Babi Yar n'était pas exclusivement juif ; des Ukrainiens y avaient également été assassinés, dont leur poète nationaliste, Olena Teliha.

Les Ukrainiens ont finalement versé 25 000 dollars pour leur représentation sur le site du mémorial, où cent « pommetiers » ont été plantés *« pour représenter les juifs tués à Babi Yar ».* Aujourd'hui, cependant, explique James Young, ce site litigieux a été en grande partie « oublié » par la communauté juive de Denver, en grande partie en raison de sa qualité diluée (c'est-à-dire de la représentation non-juive). Young déclare que *« la communauté juive de Denver s'est progressivement écartée du site même qui était censé l'unifier ».* [Young, p. 296] Il n'y a là rien de surprenant, puisque l'unité juive, par définition, n'inclut personne d'autre. Elle n'inclut certainement pas les Ukrainiens – dont certains sont accusés par les juifs (comme d'autres non-juifs en Europe) d'avoir collaboré avec les nazis. *« Peut-être que l'inscription [sur le site de Denver] »*, remarque sarcastiquement l'érudit juif Steven Cohen, dans l'esprit typique du mépris juif pour les Ukrainiens-Américains de Denver, et de partout, *« devrait être la suivante : 'Dédié aux 33 000 Juifs qui sont morts à Babi Yar et aux Ukrainiens qui les ont tués' ».* [Cohen, *Uses*, p. 25]

Harold Troper a écrit un livre entier sur les animosités juives et ukrainiennes au Canada, soulignant que :

*« Pour certains juifs canadiens [...] les Ukrainiens apparaissent encore comme une représentation collective du mal. Ainsi, lorsqu'ils sont confrontés, bien que rarement, à la douleur des Ukrainiens, les Juifs ont du mal à trouver de la sympathie pour ceux qui, selon eux, ont été leurs persécuteurs. »* [Troper, p. 43]

Parfois, comme on a pu le constater à Dallas dans un centre communautaire juif local, les approches créatives de la mémoire de l'Holocauste peuvent être singulières. Dans le but d'établir un lien tactile avec la misère des juifs d'Europe, un véritable wagon de chemin de fer européen qui a transporté des juifs vers leur mort a été acheté et reconstruit pour servir d'entrée dans les salles du mémorial de Dallas. Son but était de donner aux visiteurs l'impression *« de l'avoir vécu »*. [Young, p. 298] Il n'est pas surprenant que certains survivants de l'Holocauste aient refusé de passer par une telle porte. Ces personnes ont finalement obtenu *« leur propre entrée cachée (à proximité du wagon), une porte secrète réservée aux survivants »*. [Young, p. 298] (Il existe au moins trois wagons de marchandises de ce type dans les musées américains de l'Holocauste. Le quatrième plus grand musée de l'Holocauste en Amérique, à St. Petersburg, en Floride, en possède un). [Associated Press, 11-4-99]

À Tucson, le monument local à la mémoire de l'Holocauste est une construction architecturale symbolique que *« les visiteurs peuvent traverser pour se rendre dans un complexe étonnant d'auditoriums, de gymnases caverneux, de salles de musculation, de piscines et de courts de tennis »*, ce qui confère *« une certaine gravité à toutes les activités qui se déroulent dans le centre »*. [Young, p. 299] Dès 1964, une sculpture en bronze de 18 pieds commémorant l'Holocauste a été érigée à Philadelphie près de l'hôtel de ville : *« Ses motifs comprenaient un buisson ardent non consumé, des combattants juifs, une mère mourante, un enfant avec un rouleau de la Torah, et une ménorah flamboyante. »* [Milton, p. 12] Depuis les années 1970, plusieurs centaines de sculptures publiques ont été construites aux États-Unis et en Europe pour commémorer l'Holocauste. [Milton, p. 15]

Au nombre des monolithes les plus ostentatoires en hommage au narcissisme juif agonisant (au coût de 168 millions de dollars) se trouve le United States Holocaust Memorial Museum à Washington DC, comme l'appelle Hanno Loewy, *« un sanctuaire de l'identité juive »*. [Loewy, p. 236] Deux millions de personnes ont visité le sanctuaire au cours de sa seule première année (ouverture en avril 1993). Initialement promu par trois membres juifs de l'administration du Président Jimmy Carter, il a été conçu comme une concession politique aux groupes de pression juifs *« en vue »*, dit James Young, *« d'apaiser les partisans juifs rendus furieux par la vente [de Carter] d'avions de combat F-15 à l'Arabie saoudite. Toutes ces décisions mémorielles sont prises en temps politique, en fonction des réalités politiques. »* [Young, p. 293] Un millier de rabbins ont été invités à une cérémonie de prise de fonctions des planificateurs du musée.

Elie Wiesel étant à l'origine à la tête de la commission de planification du musée, malgré un certain nombre de feintes requises en faveur de l'universalisme démocratique et de l'inclusion de victimes non juives des nazis commémorées sur le site, l'édifice est juif dans sa conception, son attitude, son orientation, son contrôle et son financement. Un juif présent à une conférence de planification est devenu *« presque hystérique »* à l'idée que les victimes polonaises [non juives] soient représentées avec les juifs. [Miller, p. 257] Le 13 février 1991, lors d'une réunion du comité du musée où l'on discutait du génocide arménien perpétré par les Turcs en 1915 en vue d'une éventuelle inclusion dans le musée de l'Holocauste, *« un éminent survivant [juif de l'Holocauste] et représentant du conseil a perdu le contrôle et a crié [au directeur du musée], lui 'ordonnant' de ne plus mentionner les Arméniens en sa présence »*. [Linenthal, p. 234] Un premier rapport de planification du musée, a averti le conseiller Seymour Bolten, pourrait être compris comme *« paternaliste et condescendant envers les victimes non juives de l'Holocauste – en particulier les Américains d'origine polonaise »*. [Linenthal, p. 40] *« Malgré la quantité écrasante de documentation relative au sort des tsiganes dans l'Allemagne nazie »*, souligne Ian Hancock (lui-même d'origine tsigane), *« ayant été examinée au cours des quatorze années d'existence du United States Holocaust Memorial Council, cet organisme, plus que tout autre, persiste rigoureusement à sous-estimer et à sous-représenter cette vérité. »* [Hancock, p. 40] Quelle est la perspective essentielle de ce musée de l'Holocauste ?

*« Les gens doivent grandir »*, a déclaré le directeur du musée, Michael Berenbaum, au *Newsday*, *« les Juifs doivent apprendre à se montrer sensibles envers les victimes non juives et eux, en retour, doivent apprendre à se montrer sensibles à l'unicité de l'expérience juive. »* [Hancock, p. 41]

Paul Berger, un membre éminent de l'United Jewish Appeal, a expliqué lors d'une audition au Congrès la nécessité de centrer le musée proposé sur les juifs :

*« Une fois que vous ouvrez la porte à des choses qui ne sont pas liées à l'Holocauste, où est-ce qu'on met la limite ? ...Je pense que l'expérience historique particulière des juifs en tant que juifs est une histoire différente, et reflète la façon dont le monde a regardé les Juifs d'une manière particulière. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu d'autres types de souffrances. Mais impliquer d'autres types de souffrances détourne l'attention de l'expérience des Juifs en tant que Juifs. »* [Goldberg, JJ, p. 195]

La plupart des membres de la « commission » du musée de l'Holocauste sont des juifs (« en tant que juifs »). En 1980, les cinquante membres du Conseil du Musée de l'Holocauste comprenaient deux Noirs, deux Américains d'origine polonaise, un Américain d'origine ukrainienne et un Américain d'origine slovène. Les trois quarts des membres du Conseil étaient juifs. [Linenthal, p. 46] Parmi les personnes nommées qui n'étaient pas juives, il y avait des gens comme David Wyman, un « conseiller spécial du Conseil » non juif. Et son point de vue sur les questions en jeu ? *« Aujourd'hui, je reste fortement pro-sioniste »*, écrivait-il, *« et je suis un partisan résolu de l'État d'Israël.... Je considère Israël comme la plus importante ligne de défense contre l'antisémitisme dans le monde. »* [Wyman, p. xvi]

En ce qui concerne les non-juifs qui n'étaient pas si facilement influençables à l'égard des objectifs judéo-centriques, *« chaque nomination ethnique d'Europe de l'Est était au mieux une nécessité politique faite uniquement pour satisfaire les préoccupations de la Maison Blanche »*, note l'universitaire juif Edward Linenthal, *« et au pire une incursion obscène dans les limites de la mémoire de l'Holocauste par ceux dont les compatriotes avaient persécuté les Juifs »*. Certains juifs ne pensaient pas que le génocide arménien aux mains des

Turcs au début du XX^e siècle méritait d'être inclus dans le musée de l'Holocauste. *« Une fois que vous avez inclus les Arméniens dans l'Holocauste »*, s'est plaint Yaffa Eliach, membre du conseil du Musée de l'Holocauste, *« je ne vois pas pourquoi d'autres tribus africaines qui sont anéanties en ce moment même ne devraient pas être incluses. »* [Linenthal, p. 229] Le premier Rom (Tsigane), William Duna, à siéger au conseil du musée de l'Holocauste en 1987, a accusé le groupe de *« racisme manifeste »* dans sa sous-estimation de l'expérience tsigane pendant la Seconde Guerre mondiale. [Linenthal, p. 245]

Les décideurs du musée *« se sont engagés dans un long et âpre débat concernant le caractère unique et universel de l'Holocauste. »* [Berenbaum, p. 453] Dans les années de sa création, Seymour Bolton s'est plaint que, bien que *« les Juifs aient été les premiers et principaux sujets d'extermination... tous les Slaves d'Europe de l'Est étaient destinés à être décimés, dégradés et finalement liquidés... [il était] moralement répugnant de créer une catégorie de victimes de seconde classe de l'Holocauste comme M. Wiesel voudrait que nous le fassions. »* [Linenthal, p. 43] Quant à la terminologie formelle de qui et de quoi le musée de l'Holocauste devait s'occuper, Elie Wiesel a finalement élaboré un compromis pour le Président Carter, en définissant l'Holocauste comme *« l'extermination systématique et bureaucratique de six millions de Juifs par les nazis et leurs collaborateurs en tant qu'acte central de l'État pendant la Seconde Guerre mondiale... alors que la nuit tombait, des millions d'autres personnes ont été entraînées dans ce filet de la mort. ...Si toutes les victimes n'étaient pas juives, tous les juifs étaient des victimes. » « De cette façon »*, dit Berenbaum, *« [Weisel] a négocié le labyrinthe entre ceux qui défendaient une unicité judéo-centrique et l'exigence nationale d'universalité imposée par le président [des États-Unis]. »* [Berenbaum, p. 453]

Même certains juifs, écrivait Jacob Neusner en 1979, lors des étapes de planification du musée, *« trouvent la Commission de l'Holocauste déconcertante. Après tout, aucune commission n'a été créée pour commémorer le massacre des Arméniens pendant la Première Guerre mondiale (le premier acte majeur de génocide de ce siècle), ou la violence politique et le meurtre de masse de la Russie stalinienne et de la Chine maoïste, sans parler de la guerre nazie contre les Polonais, les Russes, les Slaves du Sud, les Slovaques et d'autres personnes considérées comme sous-humaines par la Wissenschaft raciste. Et, bien sûr, de telles*

*commissions s'avéreraient tout aussi déroutantes pour les Noirs et les Indiens de nos propres côtes, qui se demanderaient sûrement pourquoi nous commensurons ce genre d'actes commis à l'étranger, qui, lorsqu'ils se produisent sur notre propre terre, sont oubliés. »* [Neusner, *Holo*, p. 977]

En 1981, le président du Congrès américain polonais s'est plaint que les plans du Musée de l'Holocauste de Washington étaient très préjudiciables : pro-juifs et anti-polonais. Le rabbin Bernard Raskas, membre du conseil du musée, a répondu que le musée devrait se concentrer davantage sur *« la longue, triste et documentée histoire de l'antisémitisme polonais... On pourrait aussi réfléchir philosophiquement à la raison pour laquelle les Allemands ont choisi la Pologne comme site des camps de la mort d'Auschwitz Birkenau. »* [Linenthal, p. 117] Le cardinal John Krol, l'archevêque catholique de Philadelphie, fait partie de ceux qui ont adressé une recommandation au Conseil du Musée de l'Holocauste. *« Sa lettre »*, explique l'érudit juif Edward Linenthal, *« parlait de l'importance du pardon, citait un ancien président du Congrès juif mondial qui affirmait que les Juifs du monde libre étaient également responsables de l'Holocauste, et recommandait qu''une brochure pratique, dans un style intéressant et facile à lire... aurait un effet bien plus durable que n'importe quelle statue ou mémorial..'. Le but du pamphlet devrait être d'affirmer la dignité de tout être humain et le caractère sacré de toute vie humaine ».* La lettre du cardinal Krol, déclare Linenthal, était *« l'une des recommandations les plus grotesques [au conseil majoritairement juif]. »* [Linenthal, p. 26]

En 1998, six personnes ont écrit une lettre de protestation officielle au directeur du musée de l'Holocauste, se plaignant d'un film régulièrement projeté au musée, un film qui *« avance une thèse profondément inexacte : que le christianisme et les dirigeants chrétiens ont été la cause initiale de l'antisémitisme et ont toujours été ses principaux partisans »* [Wieseltier, 2-9-98, p. 42]. Les manifestants étaient dignes d'intérêt parce qu'ils étaient tous des juifs « conservateurs ».

Dans les coulisses du musée, les manœuvres juives/israéliennes (visant à supprimer la commémoration par d'autres peuples de leurs propres souffrances) étaient – comme d'habitude – doubles et hypocrites. David Stanndard remarque que :

*« Des représentants des gouvernements turc et israélien ont fait pression ensemble sur la Maison Blanche, qui était alors impliquée dans la planification du Musée de l'Holocauste des États-Unis, pour qu'elle rejette toute mention du génocide arménien dans l'exposition du musée. C'est ce qui s'est produit à une autre occasion lorsque le chef de la communauté juive de Turquie, des lobbyistes juifs aux États-Unis et des fonctionnaires israéliens du ministère des Affaires étrangères ont conspiré avec le gouvernement turc pour empêcher les États-Unis d'organiser une journée officielle de commémoration des Arméniens. Et c'est ce qui continue à se produire aujourd'hui lorsque, parmi de nombreux autres exemples, un film documentaire sur le génocide arménien reste interdit à la télévision israélienne, et que les efforts déployés par des personnes du ministère israélien de l'Éducation pour produire des programmes d'enseignement secondaire sur les génocides arménien et tsigane ont été annulés par un comité de surveillance composé d'historiens payés par le gouvernement. »* [Stannard, p. 196]

Le quotidien *The (Washington) Jewish Week* s'est inquiété du fait que *« si les Juifs participent à une campagne de dénigrement du [génocide] arménien, comment peuvent-ils s'attendre à ce que d'autres groupes, en quête de leurs propres avantages diplomatiques, accordent un traitement différent à l'holocauste nazi ? »* Linenthal, p. 239] Le journal israélien *Ha'aretz* a relaté les efforts déployés par les juifs en vue de rejeter une proposition de résolution des États-Unis visant à reconnaître une journée de commémoration du génocide arménien. Un dirigeant de la communauté juive de Turquie, Jak Kamhi, a engagé Paul Berger, un avocat juif américain, afin de faire pression contre cette résolution. L'ancien directeur exécutif de l'American Israel Public Affairs Committee, Mori Amitay, s'est également joint à l'effort de lobbying, tout comme l'ancien secrétaire adjoint à la défense, Richard Perle, l'avocat de Washington Douglas Feith, et Mark Epstein, ancien directeur à Washington de l'Union des conseils des juifs soviétiques. La résolution en faveur de la commémoration des Arméniens a été rejetée. [Linenthal, p. 314] (Entre temps, en Israël, une enquête menée auprès de 800 étudiants israéliens dans huit universités par Yair Auron, professeur à Tel Aviv, a révélé que *« la plupart d'entre eux ont déclaré ne rien savoir du génocide des Arméniens et des Tziganes. »* [Cockburn, P., p. 26]

En 1995, alors qu'il se trouvait en France, Bernard Lewis, un très éminent professeur émérite juif (et sioniste) d'études du Proche-Orient à

l'université de Princeton, a déclaré à un journaliste du *Monde* que le désastre arménien aux mains des Turcs n'était pas qualifié de « génocide. » Cette remarque a provoqué un tollé en France, où des « négationnistes » ont été condamnés à la prison et à de lourdes amendes pour des affirmations similaires sur l'histoire des juifs aux mains des nazis. Quatre procès ont été intentés contre lui – trois ont été rejetés par les tribunaux, mais le dernier s'est soldé par une amende « d'un franc symbolique ». Selon Jonathan Mahler, le commentaire de M. Lewis *« en rapport avec l'Holocauste a rendu le débat particulièrement controversé au sein de la communauté juive, où l'on est particulièrement sensible au statut que confère le terme 'génocide'. Ceux qui sont dans le camp de M. Lewis disent que décrire le massacre [des Arméniens] comme un 'génocide' est historiquement inexact et déprécie la place unique de l'Holocauste dans l'histoire. Les détracteurs du professeur, pour leur part, affirment que le refus de qualifier le massacre de génocide s'apparente à un déni de l'Holocauste. »* [Mahler, J., 8-18-95, p. 1]

Présidé à l'origine par un promoteur immobilier de Baltimore, Harvey Meyeroff, le musée de l'Holocauste de Washington (le musée de l'Holocauste le plus cher du monde) est un édifice séculairement sacré pour l'identité juive et est situé sur le Washington Mall, niché dans le contexte des mémoriaux Lincoln, Jefferson et Vietnam, du Washington Monument et du Smithsonian Museum. Derrière les façades sacrées du site de Washington, différentes cliques juives ont lutté pour le pouvoir et le contrôle de l'endroit, de riches familles achetant le prestige de plaques nominatives bien en vue ou d'ailes entières portant leur nom. [Miller, pp. 263-265] Des plans ont même été élaborés pour honorer de riches bienfaiteurs en donnant leur nom à *« un théâtre, un pavillon de restauration casher, une bibliothèque... [et] un centre d'éducation, de recherche, de formation et d'information... [et un] centre d'éducation, de recherche et d'archivage ».* [Linenthal, p. 82]

La première proposition de conception du musée a été rejetée par la Commission des Beaux-Arts de Washington DC en raison de son *« lien presque involontaire avec l'architecture fasciste »* et de sa *« taille et son agressivité »* qui menaçaient de *« voler la vedette... au reste des monuments du Mall ».* [Young, p. 340] Les dispositions prises pour installer le projet de musée de l'Holocauste de Washington DC sur un terrain fédéral à côté du

célèbre mall ont été prises à la hâte et aussi secrètement que possible. Edward Linenthal fait remarquer que *« plusieurs membres de la National Capital Planning Commission, une agence gouvernementale chargée d'examiner les plans de développement et de conservation dans le district, ont été gênés... par le fait qu'il n'y a pas eu d'annonce publique, ni d'audience publique programmée, sur la question du transfert de terrain... Toutes les discussions sur le transfert ont eu lieu à huis clos et non lors de séances publiques des réunions de la commission d'urbanisme. Il est clair que le conseil [du musée] se méfiait de ce qu'il craignait être une réaction publique mitigée, et un membre de la commission d'urbanisme s'est souvenu que la pression exercée par les membres du conseil politiquement bien placés pour réaliser le transfert en privé et rapidement était 'énorme' ».* [Linenthal, p. 63]

Parmi les symboles durables de la démocratie pluraliste, le musée de l'Holocauste se distingue comme un témoignage du pouvoir d'un groupe ethnique aisé de changer littéralement, physiquement, le paysage des valeurs américaines, en infligeant sa propre perception grandiose de lui-même – les martyrs innocents de l'humanité – comme faisant partie du panthéon de la symbologie patriotique américaine. *« Construire [un tel mémorial de l'Holocauste] »*, s'inquiétait Henry Kissinger, *« ne peut que rallumer l'antisémitisme ».* [Miller, p. 233] Le musée de l'Holocauste n'est pas de petite envergure, il n'est pas humble. Il n'est pas modeste. Ce n'est pas un jardin zen pour réfléchir intimement à la mort, à la souffrance humaine et à l'inhumanité de l'homme envers l'homme. Il s'agit plutôt d'un concept **institutionnalisé**, d'une apologie grandiose d'un peuple ethnique particulier. Le musée de l'Holocauste est une forteresse de célébration, un élégant palais de la douleur, conçu pour ancrer l'opinion publique américaine dans une certaine direction ; c'est un grand navire conçu pour transporter les gens quelque part. Après tout, il a été créé pour renforcer les mythes juifs autoproclamés de persécution consommée, rendus inamovibles par des tonnes de béton ; tel un panneau d'affichage géant au cœur de la ville du gouvernement américain, il projette son ombre sur le pays tout entier. Le musée de l'Holocauste s'est frayé un chemin jusqu'à l'avant de la tradition démocratique américaine. Ironiquement, sans que ses bâtisseurs et ses croyants s'en aperçoivent, un tel édifice monumental confirme en fin de compte, sous une forme monolithique, une série de stéréotypes

classiques sur les juifs, notamment le pouvoir et l'influence excessifs des juifs, l'égocentrisme, l'exclusivité, la « séparation » par rapport aux non-juifs, le clanisme, l'ostentation et la richesse, entre autres.

Les efforts déployés par les juifs afin de rationaliser et de justifier un bâtiment aussi gigantesque en Amérique, qui commémore un évènement qui s'est produit dans le monde entier, reposent sur des bases plutôt minces. L'un des liens les plus ténus est le fait que les Américains du monde entier ont contribué à la libération des camps de concentration allemands (tout comme les Russes, entre autres). Avec cette entrée en matière, ce qui est le plus utile aux propagandistes juifs et israéliens, ce sont les expositions du musée qui soulignent les liens négatifs (et, espérons-le, culpabilisants) au contexte américain : *« les restrictions à l'immigration [juive] en Amérique, le rejet des réfugiés [juifs] pendant la guerre et le refus de bombarder les camps de la mort ».* En critiquant ainsi la politique américaine pendant la Seconde Guerre mondiale, l'érudit juif James Young affirme que, *« ironiquement, le mémorial américanisera ainsi l'Holocauste, en en faisant un évènement pluraliste et égalitaire. »* [!?] [Young, p. 338]

Adam Garfinkle répond : *« La primauté de l'identité de groupe chez les juifs halakhiques entre-t-elle en conflit avec l'éthique individualiste de l'idéal américain ? Oui. Et aucun placement de musées de l'Holocauste à Washington – à la base une tentative de transformer une expérience juive en une expérience américaine afin que les Juifs américains puissent prétendre que l'esprit de clocher juif qu'ils aiment et auquel ils s'accrochent et l'universalisme américain qu'ils admirent et dont ils ont besoin ne sont pas en conflit – ne peut changer cela. »* [Garfinkle, p. 15]

Le sujet de l'Holocauste juif – la tragédie juive en Europe, il y a maintenant plusieurs générations – n'a absolument rien à voir avec l'Amérique, et encore moins avec Washington D.C., ou les mémoriaux et monuments patriotiques qui l'entourent. Comme le note Howard Husock, *« [Le musée met en place] un particularisme qui menace de saper le fragile fondement de la religion civile »* [Husock, p. 92], qui, jusqu'à récemment, était censée être pluraliste et non confessionnelle. Même un institut de sondage engagé par le comité du musée de l'Holocauste, Peter D. Hart Research Associates, a fait remarquer que le musée *« devrait se trouver en Allemagne ou en Autriche, là où ces choses se sont produites ».* [Linenthal, p. 64]

Dans le contexte des États-Unis, ce musée ne traite pas non plus de l'Holocauste, de la tolérance interethnique ou du pluralisme culturel et de l'égalitarisme. Le musée de l'Holocauste est plutôt un monument cynique à tout ce qui ne va pas dans l'Amérique moderne : pouvoir spécial, privilèges spéciaux, personnes spéciales. Il symbolise le gouffre économique entre les groupes ethniques dans une expérience multiculturelle chancelante, comme peuvent en témoigner les Afro-Américains appauvris qui vivent à quelques rues de ce gâchis de 168 millions de dollars pour l'identité juive. Dans quelle mesure ces 168 millions de dollars – disons, en mémoire des victimes de l'Holocauste et de l'esprit de fraternité humaine – auraient-ils pu servir à combattre l'injustice et à soulager la souffrance dans les ghettos noirs du quartier ?

*« [Les musées juifs de l'Holocauste] »*, soutient l'apologiste James Young, un érudit juif, *« ont déjà inspiré d'autres minorités persécutées à exiger elles aussi des musées nationaux pour commémorer leurs catastrophes. Dans la plus idéale des visions américaines, le souvenir d''holocaustes' concurrents ne continuerait pas à diviser les Américains, mais pourrait amener chaque communauté à se remémorer son passé à la lumière de la mémoire historique d'un autre groupe. »* [Young, p. 304]

Un monument dédié à la souffrance **pan-humaine** rendrait digne la « mémoire historique » de nombreuses racines. Les Arméniens de ce siècle ont connu leur propre génocide aux mains des Turcs. Certains affirment que la famine de la pomme de terre irlandaise, qui a tué des millions de personnes, avait des liens avec la Grande-Bretagne. Il y a le génocide et les nettoyages ethniques en Bosnie, au Rwanda, au Cambodge et dans d'autres pays à notre époque. Les Amérindiens peuvent certainement revendiquer des expériences de génocide dans ce pays ; les Afro-Américains ont leur propre histoire de misère aux mains des autres. L'inhumanité de l'homme envers l'homme s'étend en une ligne continue à travers l'histoire. Pourquoi les juifs ne veulent-ils pas se rapprocher des autres ? Si l'on prétend que leur musée de l'Holocauste est justifié parce que Hitler les a expressément **distingués**, pourquoi les monuments juifs doivent-ils faire écho à l'horrible conviction de Hitler lui-même selon laquelle les juifs **sont** différents, que les juifs **sont** spéciaux et qu'ils **sont**, en fait, à part des autres. À moins, bien sûr, que ces principes ne fassent partie de la **propre** vision du monde des juifs,

dont Hitler s'est emparé, et qui appartient à un autre pays, voire à n'importe quel autre.

Howard Husock relève le fondement sous-jacent de la conception même, et de la signification ultime, du mémorial de l'Holocauste de Washington DC :

*« Il faut également tenir compte des avantages que les partisans du musée peuvent discrètement percevoir pour Israël. Le mémorial sur le Mall représente un moyen infaillible de mettre en lumière, jour après jour, la justification historique d'un État juif devant le Congrès et la Maison Blanche. »* [Husock, p. 32]

Les efforts de propagande visant à amener les innocents visiteurs du musée à sympathiser pour les opinions politiques juives/israéliennes ne connaissent aucune limite. (Le premier directeur du musée – Jeshajahu Weinberg – était un Israélien). [Linenthal, p. 141] Lors de leur entrée payante, les visiteurs du musée de l'Holocauste sont priés de renseigner leur âge, leur sexe et leur profession dans un ordinateur ; ils reçoivent ensuite chacun une carte d'identité d'un juif de l'Holocauste qui correspond à peu près à la vie des touristes, *« transformant tout le monde en victime pour la journée »*. [Young, pp. 342, 344] Comme l'a noté un critique, *« chacun est censé entrer dans le musée en tant qu'Américain et en ressortir, d'une manière ou d'une autre, en tant que Juif. »* [Young, p. 345]

Le profond déséquilibre que les juifs créent à propos de leurs souffrances pendant la Seconde Guerre mondiale est reflété, de manière générale, dans une publication de 1993 du Musée Mémorial de l'Holocauste des États-Unis, *Roots Amid the Darkness*. Dans sa vaste bibliographie des lectures recommandées concernant l'« Holocauste » de la Seconde Guerre mondiale, plus de cinquante livres sont cités qui se concentrent sur Adolf Hitler ou sur un aspect du régime nazi ; d'autres livres abordent des thèmes généraux tels que la *« poursuite des nazis pour une justice rétributive »* et le génocide en général. Plus de **trois cents** autres livres recommandés, cependant, sont expressément centrés sur un aspect de l'expérience juive de l'Holocauste pendant la Seconde Guerre mondiale, y compris l'histoire juive européenne, l'antisémitisme, le « leadership juif », la « solution finale », les sauvetages organisés de juifs,

et la « persécution et l'extermination », entre autres sujets juifs. En comparaison, les livres répertoriés qui traitent des expériences non-juives concernent en grande majorité les nazis, à quelques exceptions près qui traitent des relations entre chrétiens et juifs après l'Holocauste, des non-juifs qui ont sauvé des vies juives, etc. Un seul livre a été cité sur la persécution nazie des non-juifs en général. Plus précisément, cinq livres sont cités sur la victimisation des tsiganes par les nazis, trois sur les homosexuels, un sur les prisonniers de guerre et deux sur les Slaves. Seule une poignée d'autres ouvrages cités sont des récits non juifs sur certains aspects de l'époque.

Dans ce contexte de judéocentrisme, la Commission présidentielle sur l'Holocauste a recommandé que *« l'étude de l'Holocauste fasse partie du programme d'enseignement de tous les systèmes scolaires du pays ».* [Silver, p. 464] *« L'une des façons d'étendre la mémoire de l'Holocauste dans la culture publique américaine »*, dit Edward Linenthal, *« était d'intégrer les journées de commémoration [de l'Holocauste] dans le calendrier national. »* [Linenthal, p. 27] Dans le but de propager l'ethnocentrisme juif le plus largement possible, le programme « Project Ahead » du musée *« cherche à élargir le rôle de l'enseignement de l'Holocauste dans la vie d'un quartier, d'une ville, d'un comté, d'une région ou d'un État »* afin que *« l'enseignement de l'Holocauste puisse devenir un élément plus important dans la communauté ».* [Feingold, M. p. 280] *« Les groupes américains d'origine polonaise et certaines organisations catholiques »*, déclare Marilyn Feingold, membre de la faculté du Rhode Island College, *« s'opposent aux documents qui peuvent avoir tendance à dépeindre certains membres de leurs groupes respectifs sous un jour négatif et ces questions méritent un examen approprié. Les enseignants des écoles publiques ont besoin de conseils clairs sur ces questions afin de s'assurer que ce que nous enseignons est défendable d'un point de vue historique ».* [Feingold, M. p. 281]

À Boston, comme à Washington DC, les lobbyistes juifs et le pouvoir politique ont propulsé l'Holocauste sur le devant de la scène de l'histoire américaine, comme le note James Young, *« dans le mythe même des origines américaines ».* [Young, p. 324] Le mémorial de l'Holocauste de Boston est désormais situé au centre de la « Freedom Trail », qui s'entrelace avec les sites de Paul Revere, du massacre de Boston, de Bunker Hill et d'autres sites authentiques de la révolution américaine. (En 2001, un nouveau

pont a même été baptisé du nom d'un ancien directeur régional de Boston de l'Anti-Defamation League – le Lenny Zakim Bunker Hill Bridge). À New York, le musée « Living Memorial to the Holocaust » a été construit à Battery Park, à la pointe de Manhattan, en vue de la Statue de la Liberté et d'Ellis Island. *« Les visiteurs... descendent à un niveau souterrain où un segment de transition sur l'antisémitisme mènera à un arc de 450 pieds qui traite l'histoire de l'Holocauste chronologiquement et thématiquement sous la forme d'une 'grande ligne de temps monumentale'. »* [Godfrey, 10-30-87, p. 20] Les plans originaux prévoyaient un complexe d'appartements de 34 étages relié au bâtiment de l'Holocauste, appelé par ses détracteurs les « tours Treblinka ».

De plus en plus, l'Holocauste surgit au cœur de la tradition américaine comme une sorte de drapeau juif de l'exceptionnalisme. *« Certaines personnes »*, remarque Young, *« ont eu du mal à accepter la place de l'Holocauste sur le Freedom Trail [de Boston], se demandant ce que cela avait à voir avec la Révolution américaine. »* [Young, p. 328] En 1999, à Los Angeles, une subvention de 2 millions de dollars pour la « rénovation et l'expansion » du Conseil californien pour les arts a été accordée à un site communautaire juif appelé le Skirball Cultural Center, qui représente prétendument *« l'intersection de l'héritage juif et des valeurs démocratiques américaines »*. Ici, les reliques de George Washington et de la Déclaration d'indépendance se mêlent à celles de l'Holocauste. [Haithman, D., 12-3-99, p. F2] À Albuquerque, au Nouveau-Mexique, en 1997, le maire Martin Chavez *« essayait d'éviter ce qu'il pensait pouvoir devenir une controverse sur l'art public... Il craignait que le mémorial [de l'Holocauste] ne devienne 'le point de mire artistique dominant' de la place [civique] »*. Les partisans de la sculpture de 40 000 $, financée par le secteur privé, en grande partie par la Fédération juive locale, ont été invités à réduire sa taille de quatre pieds et demi. [Steinberg, D., 19-5-97, p. A1]

En 1997, réagissant à la tendance américaine, la Légion royale canadienne – des vétérans de guerre canadiens – a annoncé qu'elle s'opposait aux projets de « lifting » du Musée canadien de la guerre visant à consacrer 7,7 % de son espace à l'Holocauste juif. La Légion a fait remarquer que seulement 15 % des artefacts du musée étaient exposés tels quels avec l'espace disponible. Comme le rapporte

l'Associated Press, *« les guides des anciens combattants du musée ont menacé de démissionner s'ils devaient discuter de l'Holocauste dans le cadre de leurs fonctions... plusieurs autres groupes d'anciens combattants se sont déjà prononcés contre le projet de 2,2 millions de dollars, affirmant que l'Holocauste n'a joué aucun rôle direct dans la mission de guerre du Canada et suggérant que quel que soit le mémorial de l'Holocauste, celui devait être établi dans un lieu distinct. »* [Crary, p. 7a] L'année suivante, il était question de construire un tout nouveau musée de la guerre. L'historien de guerre juif Jack Granatstein est nommé PDG de l'organisation formée pour développer un tel site. [Ward, J., 2-6-98] Plus tôt, en 1988, un ancien fonctionnaire du ministère des Affaires extérieures et du Commerce international du Canada avait lancé une nouvelle organisation appelée Society for Free Expression, créée pour lutter contre *« l'influence culturelle juive au Canada »*, particulièrement manifeste *« par l'introduction d'études sur l'Holocauste dans les écoles publiques d'Ottawa »*. Cherchant à la discréditer, un journal juif, le *Jewish Week*, a affirmé que le fondateur du nouveau groupe, Ian Macdonald, avait des liens avec *« plusieurs États et individus arabes »* et des *« contacts étroits »* avec un chef du Ku Klux Klan. [Kayfetz, p. 21]

De l'autre côté de l'Atlantique, en 2000, la reine Elizabeth de Grande-Bretagne a officiellement inauguré *« l'exposition permanente sur l'Holocauste au prestigieux Imperial War Museum »*. Cette exposition, qui a coûté 25 millions de dollars et a été financée par un fonds de loterie, *« est considérée par le musée comme le projet le plus important qu'il ait jamais entrepris »*. [Davis, D., 6-7-2000, p. 5]

À Tampa, en Floride, le Tampa Bay Holocaust Memorial and Educational Center a attiré 90 000 écoliers qui ont été socialisés à la martyrologie juive/sioniste au cours des cinq premières années de son ouverture en 1992 : *« En entrant dans le musée, les visiteurs voient d'abord... une ménorah stylisée.... Ils passent ensuite à des expositions historiques montrant la vie juive avant l'Holocauste et se poursuivant pendant l'ère nazie. »* [Moore, p. 9]

Au Japon, en 1988, Fumitatsu Inoue, un architecte japonais qui a reçu une bourse du ministère israélien de l'Education pour étudier en Israël, et qui y a passé vingt ans, a joué un rôle déterminant dans la

construction d'un mémorial de l'Holocauste juif dans la ville de Kurose, dans la province d'Hiroshima. Le *Jewish Week* a rapporté que :

*« Certains critiques disent qu'il est impossible d'unir les deux évènements : les souffrances à Auschwitz sont nées de conditions complètement différentes de celles d'Hiroshima. Pourtant, Inoue et les membres du comité Kurose qui ont récemment visité Yad Vashem n'essaient pas de minimiser le caractère unique de l'Holocauste. »* [Black, p. 27]

En 1999, le *Guardian* de Londres a noté que *« le romancier libéral et pilier de l'establishment intellectuel [allemand], Martin Walser, a fait un discours critiquant les plans du gouvernement pour un énorme mémorial national de l'Holocauste à Berlin et s'est plaint que les Allemands soient constamment obligés d'expier les crimes des nazis ».* [Traynor, p. 10] Ayant coûté 26 millions de dollars et *« par sa position et sa taille »*, souligne l'*International Herald Tribune*, *« le mémorial de l'architecte new-yorkais Peter Eisenman sera un élément dominant de la ville ».* (Un grand « musée juif » à Berlin, conçu par un autre architecte juif américain, David Libeskind, devait ouvrir un an plus tard). [Cohen, R., 18 janvier 2000]

À Manchester, en Angleterre, le critique d'art Brian Sewell s'est plaint d'un projet de centre de l'Holocauste : *« L'Holocauste n'a aucune pertinence particulière ici. Est-il possible de se souvenir avec un sentiment authentique d'un évènement qui est à la fois en dehors de notre expérience et de notre temps ? Ne pouvons-nous pas dire aux Juifs de Manchester que l'on a suffisamment parlé de cet Holocauste et qu'ils sont trop avides de nos souvenirs ? »* [Norman, P., 7-11-99]

À San Francisco, en 2000, un nouveau musée juif (pas seulement centré sur l'Holocauste) était en projet pour un coût estimé à 100 millions de dollars. Avec des *« ramifications nationales et internationales »*, 80 % du financement de ce lieu devait provenir de l'extérieur de la région de San Francisco. Millennium Partners – une entreprise dirigée par Phil Aarons – devait construire le complexe. Le *Jewish Bulletin of California* a relevé ce qui est si souvent un thème commun à ces sites judéo-centriques auto-célébrants :

*« Au début de 1997, [l'architecte d'origine Peter] Eisenman a présenté à l'agence de réaménagement un projet qui a indigné les futurs voisins du musée juif. Eisenman avait conçu une place commune qui, selon les critiques, mettait trop en avant le musée juif et détournait les piétons des autres sites »* [c'est-à-dire, loin des autres musées]. [Altmanohr, A., 18-2-2000, p. 1A]

Un autre musée de « tolérance » judéocentrique est en projet pour le capitole californien, Sacramento. Poussé par Darrell Steinberg, membre de l'Assemblée de Californie, sa conception est *« basée sur le Musée de la Tolérance Simon Wiesenthal »*. [Lum, R., 3-3-2000, p. 67]

Cela nous conduit à un autre grand musée américain de l'Holocauste digne d'intérêt, celui-ci à Los Angeles : le Centre Simon Wiesenthal, d'une valeur de 38 millions de dollars (avec des branches, cependant, à New York, Chicago, Miami, Toronto, Washington DC et Paris, employant 70 personnes). Le fondateur du Centre et son « doyen » est un rabbin orthodoxe, Marvin Hier, qui – selon les termes du *Los Angeles Times* – *« a fait de son invention, le Centre Wiesenthal, l'organisation militante juive à la croissance la plus rapide et au profil le plus élevé du monde actuel »*. [Teitelbaum, p. 8] En 1977, après avoir obtenu 500 000 dollars d'un riche homme d'affaires juif pour lancer ce projet de rêve, Hier a réussi à voler le célèbre chasseur de nazis viennois, Simon Wiesenthal, son nom et sa réputation particulière au sein de la communauté juive mondiale, à une organisation de commémoration de l'Holocauste située dans la même ville, le Musée des Martyrs, qui avait également cherché à capitaliser sur le statut de célébrité de Wiesenthal pour sa propre publicité et ses efforts de collecte de fonds. Hier a passé un accord avec Wiesenthal pour l'utilisation du nom de Wiesenthal pour 5 000 dollars par mois et a même racheté les plaintes du Musée des Martyrs concernant la perte de l'attraction de Wiesenthal lors d'un dîner de collecte de fonds pour 25 000 dollars. [Miller, p. 241] S'appuyant sur les peurs juives de l'antisémitisme et de la religion juive séculaire de l'Holocauste, Hier a réussi, rien qu'en 1989, à attirer près de 10 millions de dollars de dons pour le Centre, et 5,3 millions de dollars supplémentaires pour un « Musée de la Tolérance » adjacent. Hier prétend que 380 000 familles (certainement en grande majorité juives) à travers le monde apportent un soutien économique à son institution,

une institution dont le *Times* dit que *« Hier a l'intention de... transformer en une attraction touristique. »* [Tetelbaum, p. 11]

Le projet de Hier a été dénoncé par beaucoup comme l'expression la plus vulgairement commerciale de la commémoration de l'Holocauste, cyniquement appelée « Shoah business ». Une brochure du Centre décrit l'approche high-tech « sans détour » du Musée, qui aborde le meurtre de millions de personnes :

*« Tandis que les lumières de poursuite s'allument, vous vous trouvez devant une réplique de la porte d'Auschwitz. Vous imaginez que les Juifs sont déshabillés, vêtus de vêtements de prison, numérotés, qu'on leur rase la tête. Vous voyez des séquences de films historiques montrant des Juifs 'sélectionnés' pour le travail – ou la chambre à gaz... Une lumière de projecteur balaie la clôture de délimitation. On vous présente l'enfer qu'était Auschwitz. Vous vous imaginez que vous suivez les derniers pas des victimes le long de la route accidentée... Vous regardez des enregistrements réels des découvertes faites par les Alliés lorsqu'ils ont libéré les camps... et vous entendez les échos des victimes – celles qui ont survécu et celles qui n'ont pas survécu. Au moment de quitter la section du musée consacrée à l'Holocauste, comment vous sentez-vous ? Perplexe. Triste. En colère. Dégoûté. Abasourdi. Honteux. »* [Miller, p. 19]

Il a été envisagé d'utiliser de la fumée et des cris de victimes comme accessoires pour le site, mais cela a finalement été rejeté.

Certains juifs ne voient pas d'un bon œil le ton grossier et les motivations du Centre Wiesenthal, qui met l'accent sur les phobies de l'antisémitisme et les aspects négatifs de l'histoire juive. *« Les gens comme Hier »*, dit Leon Wieseltier, le rédacteur littéraire de New Republic, *« ne comprennent pas la distinction entre commémoration et divertissement. »* [Miller, p. 49] Robert Eshman se demande *« comment le rabbin Hier a réussi à faire craquer Hollywood, d'une manière qui doit susciter l'envie de toutes les autres organisations juives de la ville ? Comment parvient-il à marquer la souffrance des six millions de personnes lors d'un dîner luxueux mettant en scène des comédiens et des chanteurs sans la dévaloriser ? ».* [Eshman, p. 4] *« D'un point de vue idéologique »*, déclare un rabbin de l'autre côté de la ville, Harold Schulweiss, de Valley Beth Shalom à Encino, *« je suis préoccupé par le déséquilibre dans la façon dont le Centre considère l'Holocauste. C'est l'évènement*

*prédominant dans la psyché juive. Les Juifs ont l'Holocauste accroché sous leur peau, dans leurs narines. La majorité du peuple [juif] trouve son identification forte et viscérale dans l'Holocauste, et Hier a su exploiter cela. »* [Teitelbaum, p. 39]

*« Il est triste de constater »*, déclare l'un des principaux bailleurs de fonds de Hier, Samuel Belzberg, *« qu'Israël, l'éducation juive et tous les autres mots à la mode familiers ne semblent plus rallier les Juifs derrière la communauté. L'Holocauste, en revanche, fonctionne à tous les coups. »* [Young, p. 306] (Le frère de Belzberg, William, *« a été un leader national des Obligations d'Israël. Les frères Belzberg ont été le principal levier financier du Centre Simon Wiesenthal depuis sa fondation. »* [Tugend, 10-22-99] L'organisation Wiesenthal de Hier a même une division cinématographique, Moriah Films ; parmi ses efforts les plus importants, on peut citer sa *« trilogie acclamée sur l'Holocauste »*, dont *The Long Way Home* de Mark Harris. (Le rabbin Hier a reçu son deuxième Oscar en 1998 en tant que producteur de films. Ses deux Oscars étaient pour des documentaires sur l'Holocauste. En 1998, un autre documentaire sur l'Holocauste – dont il n'est pas l'auteur – « Visas and Virtue », a remporté un Oscar dans la catégorie « meilleur court métrage en direct ». [*Jewish Week*, 3-27-98, p. 3])

Une telle *« exploitation »* de l'Holocauste, observe Hanno Loewy, est *« conditionnée... de telle manière qu'elle peut être utilisée comme un substitut d'identité et déployée comme un instrument de politique.... Ainsi, qu'il s'agisse de discipliner les juifs américains afin de tempérer toute critique qu'ils pourraient avoir à l'égard de la politique israélienne, ou d'empêcher les Noirs et les Latinos de piller les propriétaires de magasins juifs au coin de la rue, en fin de compte, il s'agit avant tout d'accroître l'influence du Centre Wisenthal sur la communauté juive. Car seul un 'Holocauste', qui peut vous arriver à nouveau à tout moment et en tout lieu, qui peut arriver à n'importe qui, un 'Holocauste' – dont les signes avant-coureurs se trouvent au coin de la rue voisine – n'est plus une menace personnelle mais une confirmation de votre identité. Cet 'Holocauste' est quelque chose contre lequel vous pouvez – et devez – 'lutter', surtout en tant que juif (même si c'est en envoyant un chèque au Centre Wiesenthal), car c'est quelque chose qui vous aide à organiser et à affirmer votre propre vie, au lieu de la remettre en question avec ce genre de pensée, l'histoire juive de la persécution – cette avance négative sur l'expérience, pour ainsi dire – conduit à une revendication séculaire et politique du pouvoir. »* [Loewy, p. 236]

L'intérêt de Hier pour l'antisémitisme et l'inquiétude des juifs à son sujet à des fins de financement est légendaire. En 1983, il a engagé une agence de publicité pour envoyer un paquet à des centaines de milliers de juifs, leur demandant des dons pour un programme de *« surveillance des nazis »*, prétendant que des Américains antisémites étaient engagés dans la reconstruction du nazisme en Europe dans le cadre d'un réseau mondial, une prémisse pour laquelle il n'existe aucune preuve. Judith Miller écrit que les critiques ont accusé Hier *« d'exagérer délibérément la menace de l'antisémitisme à des fins de collecte de fonds »*. [Miller, p. 245] Dans un acte extraordinaire de désunion juive, en 1984, l'Anti-Defamation League (la principale « organisation de défense » juive) a critiqué une lettre de collecte de fonds du Centre Wiesenthal qui faisait état d'une *« nouvelle vague d'antisémitisme »* aux États-Unis et en Europe ; l'ADL a qualifié la lettre type de Wiesenthal de *« pleine d'inexactitudes factuelles et d'exagérations sur la situation de l'antisémitisme et de l'activité nazie organisée aux États-Unis et à l'étranger »*. [Freeman, K, p. 6]

En 1998, Sol Littman, le représentant du Centre Wiesenthal basé à Toronto, a provoqué un scandale considérable en qualifiant la petite ville canadienne d'Oliver (9 000 habitants) de *« capitale de la haine au Canada »*. Littman était occupé à attaquer un fournisseur de services Internet, FTC, et son propriétaire, Bernad Klatt, parce que le fournisseur n'avait pas censuré le *« matériel haineux »* contre les juifs sur ses lignes. Le crime de la ville d'Oliver était qu'elle et le district scolaire local avaient utilisé les services Internet étendus de FTC. *« M. Littman »*, notait le *British Columbia Report*, *« était réticent à parler au B.C. Report, et a d'abord tenté de discerner si la publication le dépeindrait sous un jour favorable. »* [Torrance, K., p. 25] Littman n'a pas fait bonne figure dans l'article qui en a résulté. Le journal canadien a ainsi titré l'article sur lui, *« Who's Spreading Hatred ? Oliver réagit avec fureur à la diffamation d'un activiste juif de Toronto »*. [*British Columbia Report*, 2-2-98, p. 25]

L'auteur juif Howard Jacobson raconte son expérience troublante avec un autre responsable du Centre Wiesenthal de Los Angeles :

*« Il commence par me parler des haineux. Des haineux ? Je remarque son italique verbal. Un haineux est plus qu'un nom inventé à partir d'un verbe ; un*

*haineux est clairement un type connu ici, une personne familière et reconnaissable pour la Recherche, une sous-espèce distincte d'individu. Un haineux. Comme un psychopathe ou un pyromane. Quelqu'un qui peut être défini par bien d'autres caractéristiques que les seuls aléas de qui ou de quoi il peut finir par haïr. »* [Jacobson, H., 1995, p. 179]

L'influence économique du Centre Wiesenthal et sa proximité avec Hollywood en font un lieu de pèlerinage incontournable pour des flots de politiciens et de célébrités qui cherchent à se faire passer pour des personnalités « tolérantes » et à s'attirer les faveurs des juifs. Parmi les visiteurs, on trouve tout le monde, de Ronald Reagan à l'ambassadeur de France aux États-Unis en passant par le Dalaï Lama. Des entreprises ont entretenu des relations avec le Centre et son musée, de la compagnie de téléphone GTE à la chaîne de télévision MTV ; le Centre a également *« entrepris un programme conjoint avec ABC »* pour développer sa vidéo « Testimony of Truth » sur l'histoire orale de l'Holocauste. Des expositions sur l'Holocauste parrainées par Wiesenthal ont été présentées aussi loin que la Chine, le Japon, et dans un endroit aussi mineur qu'Aruba. L'ancien directeur du jeune musée, Gerald Margolis, a établi les relations nécessaires pour rejoindre la Commission de l'État de Californie sur la prévention de la violence haineuse. Un *« dîner d'hommage national »* de Wiesenthal a honoré Sidney Sheinberg, président et PDG de MCA, Inc. et le cinéaste Steven Spielberg et sa femme, qui ont été les présidents d'honneur de l'évènement, le gouverneur du Texas a prononcé le discours principal et Jack Valenti, président et PDG de la Motion Picture Association of America, fut le maître de cérémonie.

En 1995, le Centre Wiesenthal a suscité une large controverse publique lorsque – au milieu des coupes budgétaires pour une variété de services sociaux dans le comté de Los Angeles – le Musée de la Tolérance du Centre (qui se présente comme un examinateur des préjugés génériques en Amérique) a reçu une subvention de cinq millions de dollars de l'État de Californie, un cadeau des contribuables qui devait provenir de l'argent destiné aux écoles publiques. (C'était la deuxième subvention de cinq millions de dollars que le Centre obtenait de l'État de Californie depuis 1986). [Morain, p. B3] Le dossier de candidature du centre privé présentait le site juif comme une institution

éducative et les fonds importants ont été injectés dans la bureaucratie gouvernementale par des *« amis haut placés »*, dont le gouverneur de l'État de Californie, Pete Wilson, qui comptait sur l'argent et les bonnes grâces des juifs pour sa prochaine candidature à la présidence américaine. (Wilson doit beaucoup à la communauté juive. En 1982, il a remporté la course au Sénat des États-Unis contre le candidat sortant Pete McCloskey, en poste depuis 15 ans, un homme que les organisations juives avaient désigné pour sa défaite en raison de ses opinions critiques à l'égard d'Israël. Selon les termes du *Washington Post*, la *« participation politique juive »* a permis de battre McCloskey. [Curtiss, p. 56] En d'autres occasions, Wilson a également fait plier les règles pour les organisations juives. En 1987, la Yeshiva Rav Isacshon, une école primaire juive orthodoxe de Los Angeles, a fait la une des journaux lorsque le département fédéral de la santé et des services sociaux a demandé le remboursement d'une subvention de 1,8 million de dollars qui avait été accordée comme une « faveur politique » de l'administration Reagan grâce à l'influence politique du rabbin Milton Balkany à New York. Le *Los Angeles Times* a rapporté que la demande de 2,3 millions de dollars de l'école *« dépassait de loin la limite de 500 000 dollars que le département avait fixée pour de telles subventions,* mais l'école a reçu ses 1,8 million de dollars *« 'en urgence' deux semaines plus tard, sans avoir fait l'objet d'un examen indépendant ou sans l'avoir comparée à d'autres demandes de subvention... [La subvention ne pouvait pas] être utilisée pour l'enseignement religieux, sectaire ou tout autre but religieux ».* [Fritz, p. I, 3] Le gouverneur Wilson est alors venu à la rescousse. Le *Times* a indiqué que *« Sur les insistances de Balkany, Wilson a parrainé un projet de loi, auquel s'oppose le ministère de la Santé et des Services sociaux, qui permettrait au groupe de Los Angeles d'utiliser l'argent d'une manière qui ne soit pas approuvée par le gouvernement. »* [Fritz, p. I3]

Dans le cas des 5 millions de dollars pour le Centre Wiesenthal, le *Los Angeles Times* avait noté l'odeur fétide de la politique d'arrière-boutique émanant de l'argent de l'État pour le Rabbin Hier. Quelques mois auparavant, le Centre avait décerné son « National Leadership Award » au gouverneur Wilson lors d'un banquet réunissant des personnalités majoritairement juives à l'hôtel Marriott Marquis de New York. Parmi les participants figuraient Michael Fuchs (président de

Home Box Office), Alan Greenberg (président de la société d'investissement Bear Stearns, dont le fils du rabbin Hier, âgé de 25 ans, était déjà vice-président), et les financiers new-yorkais Nelson Peltz et Ronald Perelman. (Perelman, qui a tendance à s'entourer de gardes du corps, figure sur la liste des 400 Américains les plus riches de Forbes, avec des propriétés allant de Marvel Comic Books et National Health Laboratories à Revlon et Gibraltar Savings and Loan) [Forbes, *400 Richest Americans*] Les quatre hommes faisaient partie du conseil d'administration du Centre Wiesenthal et étaient des donateurs importants dans la vie politique américaine. (Parmi les autres membres influents du conseil d'administration figurent la sénatrice américaine Diane Feinstein, son mari banquier d'affaires, Richard Blum, et même un contingent de célébrités hollywoodiennes telles que Frank Sinatra et Ellizabeth Taylor).

Maxine Waters, une députée noire de Los Angeles, trop familière avec les atroces lacunes des écoles des communautés afro-américaines, faisait partie de ceux qui se sont opposés à la subvention de plusieurs millions de dollars aux frais des contribuables et des écoles. Elle a mis en doute le site de propagande de Hier pour la polémique juive et son affirmation selon laquelle il s'agissait d'un investissement dans l'éducation, le comparant à une opération purement commerciale : *« 70 000 enfants vont peut-être au McDonald's chaque jour, mais nous ne payons pas leur note de déjeuner. »* La révélation par le *Times* selon laquelle le salaire personnel de Hier à Wiesenthal (*« y compris les avantages »*) était de 225 000 dollars par an, et le fait que six de ses associés gagnaient chacun plus de 100 000 dollars, a été particulièrement accablante pour la subvention de l'État. [Morain, pp. B1, B3] En 2000, le critique Norman Finkelstein s'est plaint que *« Un salaire de plus de 500 000 dollars pour le rabbin Hier, sa femme et son fils, qui dirigent le Centre Simon Wiesenthal de Los Angeles comme une entreprise familiale, est scandaleux. D'après leurs déclarations d'impôts fédérales de 1996, ils ont collectivement gagné plus de 500 000 dollars cette année-là. Qui sait ? Nous ne pouvons que spéculer sur ce qui a été pris pour les dépenses. »* [Tatum, W., 9-27-01, p. 1]

L'aspect le plus troublant du complexe Simon Wiesenthal est sans doute l'utilisation de cet argent public pour promouvoir la mythologie

juive au Musée de la Tolérance par le biais de son programme « Tools for Tolerance ». Installé dans des bureaux situés en face du musée, le programme « Tools » reflète l'objectif éducatif qui sous-tend ce musée de plusieurs millions de dollars : socialiser et sensibiliser les visiteurs (en ciblant particulièrement les écoliers) à la mythologie juive sur leur histoire et leur Holocauste. Ce n'est pas un mal que les oreilles réceptives du système scolaire aient inclus une responsable juive du conseil scolaire de Los Angeles, Marcia Volpert, également anciennement à la tête du comité des relations avec la communauté juive. Les membres des services de police de la ville de Los Angeles et (*« presque tous les membres »*) de ceux de Santa Monica ont suivi la formation « Tools for Tolerance », de même que de nombreuses entreprises et autres organisations professionnelles. [Response, dernière page, automne 94-95]

Dans le contexte de conflits interethniques profonds dans tout le sud de la Californie, un « Musée de la tolérance » est un thème attrayant, en particulier pour les systèmes scolaires locaux. Le musée, et son système d'animateurs internes, a en fait servi à grande échelle aux districts scolaires de Los Angeles et du comté de Ventura, entre autres, pour fonctionner comme un moyen multimédia d'éduquer les enfants contre le racisme, l'intolérance interethnique et, bien sûr, l'antisémitisme. Les directeurs d'école et les enseignants travaillent avec le personnel de Wiesenthal pour planifier des visites scolaires et des études sur l'Holocauste. Ouvert en 1993, le musée revendiquait – en 1995 – 600 000 visiteurs pour la seule année dernière, dont 77 000 écoliers. [Margolis, printemps 95] *« Je crois »*, a annoncé l'ancien président de l'Assemblée de Californie, Willie Brown, *« que chaque enfant dans nos écoles devrait être exposé au type de matériel présenté au Musée de la Tolérance à Los Angeles »*. [Response, Summer 95] Les efforts des juifs pour réviser leur histoire et y sensibiliser les autres ont une portée internationale. En Pologne, *« en 1993, l'Institut historique juif a commencé à publier des livrets destinés aux écoles secondaires. Ils contiennent des sélections de sources concernant l'histoire des Juifs en Pologne, ainsi que des essais populaires sur certaines questions. »* [Tomaszewski, p. 47]

Compte tenu du contexte de l'idéologie juive sur l'Holocauste et de ses propres idées historiques sur la « tolérance », qu'est-ce que le Musée de la tolérance et son personnel enseignent ?

Le programme « Tools for Tolerance » fournit, entre autres supports, un *Guide de l'enseignant* pour l'étude de l'Holocauste. Le guide lui-même décrit – dans une superposition conceptuelle pour l'expérience du musée – une séquence de questions préliminaires pour les étudiants. Généralisée au départ comme traitant de l'« intolérance » générique, la séquence de questions se concentre finalement sur les juifs en tant que victimes, le sujet de la majeure partie du musée.

l. Qu'est-ce que la tolérance ?
2. Qu'est-ce qu'un préjugé ?
3. Qu'est-ce qu'un stéréotype ?
4. Qu'est-ce qu'un fanatique ?
5. Que sont les droits civils ?
6. Qu'est-ce qu'un génocide ?
7. Qu'est-ce que l'Holocauste ?
8. Qui était Adolf Hitler ?
9. Qu'est-ce qu'un ghetto ?
10. Qu'est-ce qu'un camp de concentration ? [Museum of Tolerance Guide, pp. 3-5]

C'est le réflexe juif classique de transformer, comme toujours sous l'orgueil de l'universalisme panhumain, la forme du monde entier en un esprit de clocher juif déguisé.

Un kit pédagogique de 81 pages, intitulé *The Holocaust, 1933-1945*, suggérant les lignes directrices du Centre Wiesenthal pour l'enseignement de l'Holocauste en tant qu'« intolérance » consommée, est également fourni aux enseignants. Les conseils de Mark Weitzman, directeur associé national de l'action éducative du Centre (dont le commentaire suivant a été repris de son article dans un magazine catholique), sont particulièrement intéressants. Dans un bref aparté notant que les juifs ne sont pas les seuls à avoir péri à l'époque de l'Holocauste, l'auteur nuance cette concession en soulignant l'animosité traditionnelle des juifs à l'égard de leur foi religieuse rivale : *« Les Juifs ont*

*été des victimes, mais les crimes ont été commis par des personnes élevées dans des cultures européennes qui étaient dans une large mesure façonnées par le christianisme. »* [Weitzman, p. 69] Cette assimilation du christianisme à la montée du fascisme – pas moins dans le contexte d'un guide d'enseignement de la tolérance interraciale, interethnique et interreligieuse – est remarquable, mais pas surprenante.[33]

Ailleurs, Weitzman dicte que les enseignants doivent *« inclure une unité sur la résistance juive, à la fois physique et spirituelle, aux nazis. Présenter les juifs uniquement en tant que victimes se conforme à un stéréotype négatif »*. Ce que Weitzman ne développe pas bien sûr, c'est que son malaise avec la victimisation juive est un malaise avec la tradition juive qu'il s'est lui-même imposée, et que la « résistance juive aux nazis » était une anomalie sans importance par rapport à la règle de la passivité juive, stéréotypée ou non, et n'a été évoquée qu'au cours des dernières années comme faisant partie du guerrier/héros et de la « fierté juive ».

En ce qui concerne les millions de non-juifs qui ont été assassinés par les nazis, Weitzman conseille : *« N'omettez pas les victimes non-juives des nazis. Il s'agit, entre autres, des Tziganes, des homosexuels et des témoins de Jéhovah. »* Les groupes cités ont eu un nombre relativement faible de victimes à l'époque de la Seconde Guerre mondiale. Le « entre autres », bien sûr, comprend les millions de Slaves polonais et russes qui – en dehors de l'apathie traditionnelle des juifs à leur égard – ne sont pas mentionnés parce que, par le nombre de leurs victimes, ils mettent en danger les prétentions juives à l'exceptionnalité du massacre.

*« Attention »*, ajoute Weitzman, après avoir évoqué la question des homosexuels gitans, *« à ne pas perdre la particularité du génocide nazi des Juifs dans une vaste universalité. »* [Weitzman, p. 70] Weitzman, dans son rôle d'éducateur auprès de milliers d'enseignants qui formeront les écoliers californiens, développe ensuite cette tendance juive classique à

[33] [NdT : lire à ce propos le remarquable ouvrage de Jacqueline Berger *Le christianisme, invention du judaïsme*, où confirmation nous est donnée de ce que bon nombre de personnes ont compris depuis des lustres, c'est-à-dire que le christianisme a bel et bien servi de cheval de Troie au judaïsme. Éd. Didi18, 2021.]

l'« intolérance » et au chauvinisme dans le judaïsme moderne en recommandant aux enseignants d'*« être prudents lorsqu'ils comparent l'Holocauste à d'autres évènements. Les comparaisons faciles à d'autres évènements, tels que les meurtres de masse des Arméniens au début du XX^e^ siècle, ou la question contemporaine de l'avortement, sans référence historique, sont avilissantes pour les victimes et les opposants des Juifs. »* [Weitzman, p. 71]

La diatribe judéo-centrique de Weitzman sur les choses à faire et à ne pas faire se termine par une référence subtile à Israël et à l'enseignement de la logique qui justifie les politiques de l'État juif en tant que refuge pour les juifs persécutés partout dans le monde :

*« Explorez les réactions juives d'après-guerre à l'Holocauste. Il y a des réponses à la fois politiques et religieuses. Cela permettra d'expliquer le contexte de nombreux évènements actuels. »* [Weitzman, p. 71]

En 2000, le commissaire juif Howard Safir, du département de police de New York, a annoncé que le programme Tools for Tolerance du Centre Wiesenthal commencerait à former les forces de police de cette ville à la « tolérance », pour un coût de *« 225 dollars par individu et par jour »*. [Greenberg, E., 4-14-2000, p. 8]

À leur arrivée sur le site du musée, les visiteurs découvrent que leur visite est régimentée par un guide qui les conduit, à la chaîne, à travers une séquence d'expositions minutée. La première exposition consiste en une grande salle remplie de messages antiracistes de haute technologie énonçant les platitudes habituelles contre « l'intolérance », une cacophonie de vidéos concurrentes, d'écrans numériques et de diverses machinations interactives qui excitent et se disputent l'attention des spectateurs. Les stéréotypes ne sont pas justes. Les préjugés ne sont pas justes. Avoir un préjugé est stupide. Parmi les allusions spécifiques à l'injustice, on trouve l'expérience afro-américaine, ainsi que des séquences vidéo sélectionnées sur les guerres interethniques en Bosnie, au Rwanda et dans d'autres pays dont pratiquement aucun visiteur ne sait rien ou ne peut comprendre.

Ironiquement, un musée de la « Tolérance » est exactement ce que cet endroit n'est pas. Il s'agit plutôt d'une usine de propagande profondément sophistiquée, dont les intentions intolérantes sont si déguisées que des systèmes scolaires entiers l'ont avalée. Le Musée de la Tolérance est, à la base, un centre de diffusion clandestin des mythes de la martyrologie juive. Il représente l'ordinaire de l'idéologie juive : la mise en avant du particularisme juif (leurs problèmes sont uniques et incomparables dans l'expérience humaine), encadrée dans son contexte illusoire d'examen de l'universalité de l'injustice. Alors que nous voyons des victimes israéliennes d'attaques terroristes en larmes dans une séquence vidéo, nous ne voyons jamais de référence aux souffrances des Arabes palestiniens sous le joug de l'État israélien.

En fait, le musée contribue même activement à sa propre version de l'intolérance. Moammar Kadhafi, l'ayatollah Khomeini et d'autres ennemis jurés de l'État d'Israël sont présentés de manière stéréotypée comme des propagateurs de haine consommés dans des expositions de photographies, associés de manière configurative à Mao Tsé Toung, Fidel Castro, Benito Mussolini, David Duke, ancien membre du Ku Klux Klan, et, dans le contexte plus large du musée, le roi de la haine : Adolf Hitler.

De telles images, même lorsqu'elles sont mêlées (comme c'est le cas dans le musée) à une image du Mahatma Gandi ou de Martin Luther King, n'engendrent pas de reflets de tolérance et de raison instruite, mais réaffirment cyniquement les stéréotypes les plus larges du Bien et du Mal : n'importe quel écolier peut jeter un coup d'œil au test photo sur le mur et désigner, comme il est socialisé à le faire, les méchants. Toute étude sérieuse de l'ayatollah Khomeini, par exemple, doit conclure que, quels que soient ses défauts, il ne peut pas être considéré comme une simple figure de la haine avec Hitler. Pour sa propre vision du monde musulmane chiite, et celle de ses millions d'adeptes, il était un modèle de piété religieuse, ainsi qu'un homme qui a mené une révolution juste contre un dictateur maléfique, le Shah d'Iran, qui était soutenu à la fois par les États-Unis et Israël. L'animosité subséquente de Khomeini pour ces deux nations est bien connue.

Le Musée de la Tolérance représente Khomeini sur une photo grandeur nature, la main levée en l'air alors qu'il s'adresse vraisemblablement aux masses ; on en déduit qu'il s'agit d'un agitateur hitlérien, d'un démagogue et d'un fauteur de haine. La légende de Khomeini qui accompagne le musée souligne ce point en disant : *« Utilisés uniquement sous le coup de l'émotion, les mots dressent des barrières contre la communication et peuvent nous inciter à la violence. »*

Cette légende pourrait très bien correspondre à une image équivalente de dirigeants israéliens comme Menachem Begin, Ariel Sharon, Meir Kahane et bien d'autres. Mais, au contraire, un reportage a même affirmé que le rabbin Hier souhaitait fonder une « Yeshiva High School Menachem Begin », nommée en l'honneur de l'ancien Premier ministre israélien de droite, et chef de l'organisation terroriste juive « Irgoun » dans la Palestine pré-Israël. À la mort de Begin, l'Associated Press a cité les propos élogieux du rabbin Hier et a noté qu'il était *« un associé de longue date de Begin. »* [Associated Press, 3-9-92]

Ainsi que le fait remarquer Edward Saïd à propos du héros de Hier :

*« Pendant des années et des années, Begin était connu comme un terroriste et n'a fait aucun effort pour cacher ce fait... Dans [son livre 'Revolt'], Begin décrit son terrorisme – y compris le massacre intégral de femmes et d'enfants innocents – avec une profusion vertueuse (et effrayante)... Pourtant, le consensus est si fort qu'il décrète que les dirigeants d'Israël sont démocratiques, occidentaux, incapables de maux normalement associés aux Arabes et aux nazis... même un élément aussi normalement indigeste que Begin a été transformé en un homme d'État israélien comme les autres (et a reçu un LLD honorifique de la Northwestern University en 1978 et une partie d'un prix Nobel de la paix pour couronner le tout !) ».* [Saïd, p. 44][34]

Devons-nous rejeter Saïd parce qu'il est arabe – aussi respectable soit-il en tant que professeur à l'Université de Columbia – et donc « intolérant » et préjudiciable ? Même David Ben-Gourion, le premier

[34] [NdT : lire *Le contrat de transfert et la fièvre du boycott de 1933* d'Udo Walendy, éd. didi18, 2020.]

Premier ministre d'Israël et héros du sionisme, avait ceci à dire sur Begin :

*« Begin est clairement de type hitlérien. C'est un raciste... Je ne peux pas faire abstraction du peu que je connais de son activité, et cela a une signification claire : le meurtre de dizaines de Juifs, d'Arabes et d'Anglais [par des actes terroristes] ; le pogrom [d'Arabes] à Dir Yassin et le meurtre de femmes et d'enfants arabes ; l'Altadena [un navire marchand d'armes parrainé par l'Irgoun], qui était conçu pour la prise du pouvoir [en Israël] par la force... Ce ne sont pas des actes isolés, mais une révélation de méthode, de caractère et d'aspiration. »* [Haber, p. 255]

Begin n'apparaîtra jamais comme une icône de l'intolérance dans un poste de propagande juive. Au lieu de cela, il y aura peut-être encore des écoles juives qui porteront son nom. Comme le Rabbin Abraham Cooper, le Directeur du Musée de la Tolérance, l'a admis de manière révélatrice dans les pages du propre magazine du Centre, *« Ce n'est généralement pas la politique du Centre Wiesenthal de discuter de la politique israélienne interne. La mission première du Centre est de combattre les ennemis du peuple juif. »* Pour commencer, cela inclurait apparemment les Arabes génériques, qui ne sont nulle part représentés comme des victimes (aux mains des juifs israéliens) dans le « Musée de la Tolérance ». Et bien sûr, selon le dictat orthodoxe traditionnel, les ennemis du peuple juif sont les « goyim » : tous les non-juifs.

Et qu'en est-il d'Israël – le pilier idéologique des coulisses du Musée de la Tolérance, si sacro-saint de toute critique ? L'État juif moderne est un **parangon** d'intolérance et de préjugés institutionnalisés. Imposée comme une nation expressément juive, la discrimination est la loi du pays. Israël est **fondé** sur les préjugés. Seuls les juifs peuvent immigrer en Israël et prétendre à la citoyenneté. Et dictée par le rabbinat orthodoxe (c'est-à-dire par des gens comme le rabbin Hier), la loi israélienne moderne interdit même les mariages mixtes entre juifs et non juifs. Cette seule loi, note l'érudit juif Georges Tamarin, crée une *« situation d'apartheid... en violation flagrante du paragraphe 16 de la Déclaration des droits de l'homme des Nations unies. Cette loi [israélienne]... rappelle au moins à de nombreux immigrants européens [en Israël] des dispositions similaires dans les tristement célèbres lois [nazies] de Nuremberg interdisant les mariages mixtes ».*

[Tamarin, p. 31] Le droit israélien est même discriminatoire à l'égard d'autres branches du judaïsme qui ne sont pas orthodoxes, en niant, par exemple, la légitimité des pratiques de conversion réformistes ou conservatrices. [Les discriminations juridiques – et autres – systématiquement institutionnalisées à l'encontre des citoyens arabes israéliens, et d'autres encore, seront également abordées dans un chapitre ultérieur.]

En 1988, lorsque Yitzak Peretz, Ministre de l'intérieur du gouvernement israélien et grand rabbin orthodoxe, a révélé franchement et publiquement à la presse locale son racisme religieux à l'égard des Arabes, son compatriote israélien Uri Huppert, avocat de profession (spécialisé dans les victimes de « coercition religieuse ») a réagi :

*« Il n'y a rien de nouveau ou d'extrême dans la déclaration du ministre Peretz. Au contraire, elle est relativement modérée. La nouveauté réside dans l'annonce publique, par le biais des médias, de la position halakhique sur les relations avec les Gentils. Après tout, la halacha interdit même d'employer un Gentil comme messager ; et il est douteux qu'un Juif puisse servir de la nourriture à un Gentil. Le Talmud classe moralement les gens en fonction de leur relation avec le commandement de Moïse. Un juif pratiquant est tenu de faire preuve d'un niveau moral particulièrement élevé envers 'un collègue de la Torah et [un observateur des] commandements'. Il peut être indulgent envers un Juif 'criminel' dans la mesure où il respecte les commandements, mais pas envers un Gentil, en particulier un païen. Le* Mishné Torah *de Maïmonide (Rambam) traite des commandements imposés aux enfants d'Israël lorsque leur entrée en terre d'Israël coïncide avec l'arrivée du Messie. Ici, leur attitude envers les Gentils est précisée dans les moindres détails. En ce qui concerne les femmes non juives, par exemple : 'Une belle femme qui refuse de cesser d'adorer les idoles au bout de douze mois est tuée'. Le principe général est que toute personne ne faisant pas partie du peuple d'Israël doit être rejetée. Plus encore, 'tout Gentil qui ne respecte pas les commandements noachiques est tué s'il est sous notre domination'. Le Rambam va plus loin et détermine que tous les êtres vivants doivent respecter les commandements noachiques sous peine d'être mis à mort. »* [Huppert, U., 1988, p. 38]

Huppert note également les implications de l'intolérance militante de l'orthodoxie juive à l'égard des Mormons vivant en Israël :

*« Il ne faut pas croire que l'orthodoxie juive ne déteste que les Mormons... La campagne orchestrée contre les Mormons [par les Juifs orthodoxes en Israël] est un avertissement pour toutes les croyances religieuses non juives en Israël. Une génération de juifs religieux est née, imprégnée de la conviction qu'elle doit participer à des guerres saintes comme les croisades chrétiennes et le djihad musulman... Cette approche ne met l'accent que sur un aspect, bien que significatif, d'une lutte plus large menée par le judaïsme orthodoxe contre les Gentils et contre les lignes de pensée conflictuelles au sein de la communauté juive religieuse. »* [Huppert, U., 1988, p. 64]

Dans les années 1960, Georges Tamarin, membre de la faculté israélienne de l'Université de Tel Aviv, a même été démis de ses fonctions pour ses travaux et ses opinions controversés sur les préjugés en Israël, notamment ses études sur les écoliers israéliens et *« les effets du chauvinisme sur le jugement moral. »* Choisissant *« la forme la plus extrême de préjugé : l'extermination des groupes exclus »* [Tamarin, p. 185], Tamarin a fourni à plus de 1 000 enfants juifs de Tel Aviv, entre la quatrième et la huitième année, soit le récit écrit du génocide biblique de Josué à Jéricho, soit un récit comparable sur un génocide institué par le général Lin, fondateur de la dynastie chinoise il y a 3 000 ans. Les enfants étudient couramment l'histoire de Josué dans le système scolaire israélien comme *« à la fois une histoire nationale et une des pierres angulaires de la mythologie nationale moderne. »* [Tamarin, p. 185] Le général Lin était un personnage obscur pour eux.

Dans deux séries de résultats, 60 % d'un groupe d'étudiants ont « totalement approuvé » les conquêtes génocidaires de Josué ; 20 % ont exprimé une « désapprobation totale. » Le génocide du général Lin, en revanche, n'a recueilli qu'une « approbation totale » de 7 %, et une désapprobation totale de 75 %. Dans une deuxième série d'enfants, 66 % des étudiants interrogés ont exprimé une « approbation totale » du génocide de Joshua, et 26 % une « désapprobation totale ». 30 % des élèves ont « approuvé totalement » les actions du général Lin, et 62 % les ont « totalement désapprouvées ».

Ces chiffres provenant d'écoliers israéliens qui sont socialisés à leurs propres préjugés nationalistes juifs/israéliens, a suggéré Tamarin,

*« prouve sans équivoque l'influence du chauvinisme et des préjugés nationalistes-religieux sur le jugement moral. »* [Tamarin, p. 187] Faisant référence à son licenciement ultérieur pour avoir abordé de telles questions dans le milieu universitaire israélien, il a fait remarquer : *« je ne pensais pas qu'un jour j'allais devenir la dernière victime de la conquête de Jéricho par Josué ».* [Tamarin, p. 190]

En 2000, les résultats d'une étude sur la « haine » des autres ethnies et religions parmi les élèves de 168 écoles israéliennes (produite par l'Université hébraïque de Jérusalem) étaient si accablants que sa directrice, Dahlia Moore, a fait remarquer que *« le fait est que cela devrait être un avertissement pour notre société. Ces enfants haïssent, et à un tel niveau de haine, notre société a de gros problèmes. »* [Prince-Gibson, E., 24-9-2000]

En 2000 également, le journal israélien *Ha'aretz* rapportait que :

*« Un rapport annuel préparé par la Division de la démocratie, des droits de l'homme et du travail du Département d'État américain critique Israël pour le traitement injuste réservé aux Arabes, pour le vandalisme et la discrimination contre les groupes chrétiens et les courants juifs non orthodoxes, et pour les sanctions contre les citoyens musulmans qui veulent se rendre à la Mecque pour le pèlerinage du haj. »* [Ratner, D., 21/09/2000]

Voilà pour ce qui est de la mission de tolérance universelle du Musée de la tolérance, qui consiste à socialiser les gens pour qu'ils gardent l'esprit ouvert aux différences culturelles, ethniques et religieuses, mais dont le principe central est de cacher complètement l'« intolérance » juive et israélienne. Nul besoin de retenir son souffle en attendant une présentation à charge au musée sur les maux du judaïsme orthodoxe hassidique, un groupe de personnes qui représente ce que le célèbre auteur israélien Amos Elon appelle *« un monde fanatique d'intolérance à l'égard d'autres mondes de pensée ou modes de vie »* [Elon, 1991, p. 185]. Ou, comme le note l'Israélien Uri Huppert, *« Pour une raison inconnue, on nous a longtemps caché que l'orthodoxie religieuse, aussi bien l'antisioniste que le sioniste messianique, lutte non seulement contre la profanation du sabbat mais aussi contre les valeurs de tolérance. »* [Huppert, U, 1988, p. 60] Ne nous attendons pas non plus à ce que le noble musée nous parle de l'orthodoxie juive en

général, une vision du monde, souligne Susannah Heschel, qui *« ne peut se permettre de tolérer le pluralisme religieux. Il ne peut y avoir qu'une seule vérité ou pas de vérité, et donc les autres formes modernes d'expérience religieuse juive sont hérétiques. »* [Heschel, 1983, p. xxv] Chose incroyable, Heschel ne parle même pas ici de la bigoterie et du mépris institutionnalisés du judaïsme traditionnel à l'égard des non-juifs. Il n'est pas nécessaire d'aller aussi loin. Le judaïsme orthodoxe est si incroyablement intolérant à l'égard des autres visions du monde qu'Heschel se réfère simplement à son intolérance, semblable à une forteresse, à l'égard des autres **au sein de la communauté juive.**

Et comme le note Bernhard Lang à propos des origines du judaïsme orthodoxe du rabbin Hier, et du christianisme qui en est issu :

*« Dans quelle mesure l'animosité entre les groupes religieux est-elle enracinée dans la Bible elle-même ? Si nous examinons de près et honnêtement la Bible hébraïque et le Nouveau Testament chrétien, nous verrons que l'attitude dominante à l'égard des non-croyants n'est pas celle de l'intégration et de la tolérance, mais celle de la ségrégation et de l'intolérance... Les chefs religieux insistaient pour que leur peuple se sépare des Gentils. La ségrégation sociale et l'interdiction des mariages mixtes s'accompagnaient d'un contrôle strict de l'apostasie. »* [Lang, B., 1989, p. 114]

La confession susmentionnée du rabbin Cooper à propos d'Israël (le Musée de la tolérance ne critiquera jamais l'État juif) souligne ce qui se cache derrière le voile multiculturel et universaliste de l'entreprise « Tolerance » : il s'agit d'un Disneyland « éducatif » de plusieurs millions de dollars, soigneusement introduit dans le système scolaire public, pour propager chez ceux qui recherchent des vérités morales une réceptivité favorable à l'univers d'autocélébration juif ( et donc « israélien »). Une fois la prétendue universalité de l'approche du musée composée, y compris des enregistrements de Martin Luther King et d'autres discours de l'époque des droits civiques, les visiteurs sont dirigés vers la partie spécifique du programme réel ; la majeure partie du musée met en avant le mythe juif des victimes par excellence de l'intolérance, tel qu'il est incarné par leur histoire soigneusement encadrée sous l'Allemagne nazie. (Parmi les points forts facultatifs de la visite du musée, il y a la possibilité de s'asseoir dans une petite pièce sans fenêtre et d'écouter le

témoignage émouvant d'un survivant juif des camps de concentration, qui récite des histoires irréfutablement horribles lors de conférences quotidiennes à 13, 14 et 15 heures, un environnement où la seule réponse appropriée pour un visiteur est de s'asseoir calmement, avec déférence, et d'absorber, plutôt que de poser des questions et de chercher à s'éclairer.)

*« En pénétrant dans la pénombre du Centre de l'Holocauste »*, décrit le périodique de Wiesenthal, *Response*, *« les visiteurs évoluent dans un environnement où ils sont invités à devenir des témoins – comme s'ils étaient ramenés sur la scène du crime – et déplacés d'une exposition à l'autre par des ordinateurs synchronisés ».* [Response, hiver 92, p. 8]

Les expositions axées sur les juifs incluent même une section dans une salle faiblement éclairée qui reflète le révisionnisme historique juif actuel. Les récits présentent les juifs de la Seconde Guerre mondiale comme des combattants et des héros. Une poignée d'incidents mineurs et atypiques de « résistance armée » juive aux nazis est présentée comme la norme pour des millions de personnes.

Ailleurs, une série de dioramas décrit la vie des juifs dans l'Allemagne d'avant l'Holocauste, de brefs films abordent le même thème et les touristes vivent une expérience dans une chambre à gaz à l'architecture correcte. Comme dans d'autres musées de l'Holocauste, les visiteurs reçoivent une carte magnétique qu'ils doivent porter sur eux au cours de leurs pérégrinations : toutes les cartes affichant le portraits d'un enfant juif victime (uniquement juif, personne d'autre). Pour finir, une impression de l'enfant permet d'étudier les points forts de son histoire humaine (mais distinctement juive).

Un véritable musée de la « tolérance » et de la compréhension mutuelle ne serait pas, cela va sans dire, motivé de manière aussi chauvine par l'agenda idéologique d'un peuple particulier. Un tel musée n'aurait même pas besoin qu'on lui demande de ne pas mettre l'accent sur la polémique juive de la spécificité, de l'« unicité ». Les visiteurs recevraient des cartes de victimes représentant des peuples de toutes nationalités et de toutes allégeances ayant été des victimes fatales de

l'intolérance. Les juifs – et toute autre personne – feraient partie de la communauté humaine et ne seraient pas constamment en position de prééminence en son sein. Le contraire serait une farce politique, et morale, un subterfuge éthique, l'élévation des juifs au-dessus de tous les peuples en soulignant la conclusion inévitable que certaines personnes comptent plus que d'autres. Et sans cesse, dans ce musée et dans la culture américaine en général, les intérêts juifs religieux, séculiers et autres se fondent inévitablement dans un soutien quasi monolithique aux politiques chauvines du centre international juif, l'État moderne d'Israël, paradigme vital de **l'intolérance** multiculturelle, multiethnique et raciale.

L'ironie profonde de tout cela, bien sûr, est que l'« intolérance » envers les autres peuples et leurs croyances (dans la lignée religieuse judéo-chrétienne-islamique) est une invention juive, fondatrice de l'identité juive traditionnelle elle-même. *« La Bible hébraïque »*, note le bibliste écossais Robert Carroll, *« contient de nombreux écrits nationalistes et est donc souvent très xénophobe dans ses perspectives. Les étrangers peuvent être tolérés sous certaines conditions, mais généralement ils sont méprisés. »* [Carroll, R., 1989, p. 159] Ou, comme le note Karen Armstrong, dans son ouvrage populaire, *A History of God*, l'intolérance juive est née avec l'insistance sur le rejet de tous les autres dieux à une époque de polythéisme, trouvant son expression la plus horrible dans l'ethos du peuple élu :

*« Aujourd'hui, l'intolérance [religieuse], qui a malheureusement été une caractéristique du monothéisme, nous est devenue si familière que nous ne nous rendons peut-être pas compte que l'hostilité envers les autres dieux était une nouvelle mentalité religieuse. Le paganisme était une foi* ***essentiellement tolérante****... Dans les écritures juives, le nouveau péché d''idolâtrie', l'adoration de 'faux dieux', inspire quelque chose qui ressemble à la nausée... ».* [Armstrong, p. 49] *« ...Les dangers des théologies d'élection [le concept de peuple élu] ...sont clairement démontrés dans les guerres saintes qui ont marqué l'histoire du monothéisme. Au lieu de faire de Dieu un symbole pour défier nos préjugés et nous forcer à contempler nos propres défauts, il peut être utilisé pour endosser notre haine égoïste et la rendre absolue. »* [Armstrong, pp. 54-55]

En 2000, le rabbin orthodoxe Marvin Hier, directeur du Centre Simon Wiesenthal, a eu l'opportunité de délivrer son message de tolérance à des millions de personnes à la Convention nationale républicaine. [Press Newswire, 6-30-2000]

En hommage à Rabi Hier, terminons cette section par le sens de la « tolérance » du célèbre auteur juif Isaac Asimov, le gourou de l'Holocauste Elie Wiesel et le judaïsme orthodoxe :

*« [En 1977] j'ai partagé une tribune avec d'autres personnes, dont Elie Wiesel, qui ont survécu à l'Holocauste (le massacre de six millions de Juifs européens) et qui ne veulent plus parler que de cela. Wiesel m'a irrité quand il a dit qu'il ne faisait pas confiance aux scientifiques et aux ingénieurs parce que ceux-ci avaient participé à la mise en œuvre de l'Holocauste. Quelle généralisation ! C'est précisément le genre de chose que dit un antisémite. 'Je ne fais pas confiance aux Juifs parce qu'un jour, certains Juifs ont crucifié mon Sauveur'. J'ai ruminé cela sur l'estrade et finalement, incapable de me taire, j'ai dit : 'M. Wiesel, c'est une erreur de penser que parce qu'un groupe a subi une persécution extrême, c'est un signe qu'il est vertueux et innocent. Ils peuvent l'être, bien sûr, mais le processus de persécution n'en est pas la preuve. La persécution montre simplement que le groupe persécuté est faible. S'ils avaient été forts, alors, pour ce que nous savons, ils auraient pu être les persécuteurs'. Sur quoi Wiesel, très agité, a dit : 'Donnez-moi un exemple de juifs ayant persécuté quelqu'un'. Bien sûr, j'étais prêt à le recevoir. J'ai répondu : 'Sous le royaume des Maccabées, au deuxième siècle avant Jésus-Christ, Jean Hyrcanus de Judée a conquis Edom et a donné aux Edomites le choix entre la conversion au judaïsme ou l'épée. Les Edomites, étant sensibles, se sont convertis, mais, par la suite, ils ont de toute façon été traités comme un groupe inférieur, car bien qu'ils soient Juifs, ils étaient aussi Edomites'. Et Wiesel, encore plus agité, a dit : 'C'était la seule fois'. J'ai répondu : 'C'était la seule fois où les Juifs avaient le pouvoir. Une sur une, ce n'est pas mal'. Cela a mis fin à la discussion, mais je dois ajouter que le public était de tout cœur avec Wiesel. J'aurais pu aller plus loin. J'aurais pu évoquer le traitement des Cananéens par les Israélites sous David et Salomon. Et si j'avais pu prévoir l'avenir, j'aurais mentionné ce qui se passe aujourd'hui en Israël. Les Juifs américains comprendraient peut-être mieux la situation s'ils imaginaient une inversion des rôles, avec des Palestiniens qui gouvernent la terre et des Juifs qui jettent des pierres avec désespoir. J'ai eu un jour une discussion similaire avec Avram Davidson, un brillant écrivain de science-fiction, qui est (bien sûr) juif et qui a été,*

*pendant un certain temps du moins, ostensiblement orthodoxe. J'avais écrit un essai sur le livre de Ruth, le traitant comme un plaidoyer pour la tolérance face à la cruauté du scribe Esdras, qui obligeait les Juifs à 'répudier' leurs épouses étrangères. Ruth était une Moabite, un peuple détesté par les Juifs, et pourtant elle était décrite comme une femme modèle, et elle était l'ancêtre de David. Avram Davidson a pris ombrage de mes insinuations selon lesquelles les Juifs étaient intolérants et m'a écrit une lettre dans laquelle il s'est montré très sarcastique. Il m'a demandé quand les Juifs avaient déjà persécuté quelqu'un. Dans ma réponse, j'ai dit : 'Avram, toi et moi sommes des Juifs qui vivent dans un pays qui est composé de quatre-vingt-quinze pour cent de non-Juifs et nous nous en sortons très bien. Je me demande comment nous nous en sortirions, Avram, si nous étions des Gentils et vivions dans un pays composé à 95% de juifs orthodoxes'. Il n'a jamais répondu. »* [Asimov, I. 1994, pp. 21-22]

****

Comme indiqué précédemment, les puissants efforts déployés par les juifs pour recréer une histoire (de l'Holocauste et en général) favorable au mythe juif/sioniste ont une portée internationale. Avec la chute du communisme en Pologne, le riche héritier juif américain orthodoxe (et sioniste), Ronald Lauder (voir le chapitre suivant pour son profil politique), est l'un de ceux qui ont pu prendre les rênes financières du musée polonais d'Auschwitz, en proie à des difficultés économiques, et ainsi le façonner selon les spécifications juives. Comme toujours, *« Qui paie les violons choisit la musique »*. Comme le note l'*American Jewish Yearbook* à propos de la controverse sur le couvent d'Auschwitz : *« Le gouvernement polonais a pris plusieurs mesures très visibles pour améliorer les relations avec les communautés juives étrangères et leurs dirigeants, ainsi qu'avec l'État d'Israël. La plupart des observateurs ont suggéré que l'objectif était d'améliorer l'image de la Pologne auprès des personnalités politiques et financières influentes qui pourraient aider celle-ci à sortir de ses difficultés [économiques]. »* [Singer, D., 1989, p. 364]

Dans le même ordre d'idées, la publication interne du musée d'Auschwitz, *ProMemora*, notait en 1997 que : *« un projet très médiatisé de préservation et d'entretien d'Auschwitz a vu le jour grâce aux activités d'une commission spéciale de préservation convoquée et envoyée à Oswecim [Auschwitz] par*

*la Fondation Ronald Lauder... Le Parlement allemand s'est penché sur la question du financement d'Auschwitz, puisque la Fondation Lauder avait officiellement demandé aux gouvernements européens d'agir pour maintenir et conserver ce qui restait du camp... Depuis lors, le musée a reçu une aide financière des gouvernements de différents pays européens. C'est grâce à la Fondation Lauder que le financement d'Auschwitz est une question d'intérêt international et que de nombreux États y participent désormais. La Fondation Lauder continue d'entreprendre des démarches visant à impliquer davantage de gouvernements et son représentant, Kalman Sultanik, est à la fois membre du Conseil international du Musée [d'Auschwitz] et président du Comité des finances du Conseil. »* [Oleksy, K., p. 8]

Comme ne le mentionne pas *ProMemora*, Sultanik est également vice-président du Congrès juif mondial. Le *New York Times* a noté qu'en 1998, Sultanik *« a suggéré, lors d'une visite en Pologne, qu'Auschwitz devienne une 'entité extraterritoriale' [c'est-à-dire qu'il soit soustrait à la souveraineté nationale polonaise] pour assurer le respect du site. Ce terme est explosif en Pologne car Hitler avait exigé une liaison routière 'extra-territoriale' afin de relier Berlin à Gdansk avant d'envahir le pays en 1939 ».* [Cohen, R., p. 3]

Parmi les nouveaux changements intervenus au musée d'Auschwitz ces dernières années, on peut citer le changement de nom du bâtiment consacré à l'histoire des juifs dans le camp de concentration. Le visiteur est désormais accueilli par les mots « Martyrologie juive » inscrits dans la pierre de la porte. L'ensemble du camp de concentration est également fermé une fois par an pour le pèlerinage patriotique israélien susmentionné des lycéens sionistes internationaux. Ce jour-là, le drapeau israélien flotte sur le site en même temps que le drapeau polonais, une concession curieuse compte tenu des efforts déclarés du musée pour rester « apolitique ».

Pas de politique à Auschwitz ? Dans un numéro de *ProMemora* de 1997, Stephen Wilkanowicz, identifié comme membre du Conseil International du Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, a relevé un nouveau rôle pour le Musée d'Auschwitz en Pologne :

*« Un nouveau 'centre éducatif' en cours de création au sein du musée d'Auschwitz, ainsi que d'autres institutions ayant des objectifs similaires, pourraient*

*avoir une grande importance. Ils pourraient également servir à la jeunesse israélienne et à la jeunesse juive en général... afin de les aider à remplir leurs obligations non seulement envers leur propre peuple mais aussi envers le monde. Et ces obligations ont des dimensions très concrètes, associées principalement à l'emplacement et à la situation d'Israël. »* [Wilkanowicz, p. 27]

De plus, comme le notait un numéro de *ProMemora*, *« les séminaires annuels de trois semaines de l'Institut du Mémorial de Yad Vashem sont déjà devenus une fondation [au musée]... Les participants [polonais] ont l'occasion de visiter ce beau pays [Israël]... Un séminaire a été organisé à Oswiecim pour les personnes venant d'Israël. Une coopération continue dans ce domaine est prévue ».* [Oleksy, p. 10]

Parmi les autres facteurs qui contribuent à accroître le contrôle économique juif sur l'histoire d'Auschwitz, citons la Fondation pour la commémoration des victimes du camp de la mort d'Auschwitz-Birkenau. (Birkenau est le camp situé à quelques kilomètres du site central d'Auschwitz où furent largement assassiné des juifs ; c'est le camp de la mort le plus célèbre pour eux). Cette organisation, indique *ProMemora*, *« existe depuis sept ans. Elle a été fondée en 1990 par des personnes émotionnellement attachées à l'héritage de l'ancien camp d'Auschwitz, qui souhaitaient contribuer personnellement à son entretien et à la diffusion de son contenu. La majorité d'entre elles sont membres du Conseil international du Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau. »* [Marszalek, K., p. 127]

*« Le musée a également réussi à acquérir des bus spéciaux [grâce à des bienfaiteurs juifs du Canada] qui font la navette entre le camp principal et le parking de Birkenau. La nécessité de visiter Birkenau est soulignée à l'intérieur du camp principal... Ce n'est pas la fin de la visite, et... les visiteurs doivent maintenant se rendre à Birkenau. »* [Oleksy, K., p. 9]

****

## LA CONTROVERSE SUR LE COUVENT D'AUSCHWITZ

Comme l'ont largement rapporté les médias du monde entier, au cours de l'été 1989, sept juifs américains, vêtus d'habits semblables à ceux des camps de concentration et conduits par le rabbin Avraham

Weiss, ont escaladé une clôture et envahi un couvent carmélite improvisé dans un ancien bâtiment de stockage « à Auschwitz » (les vestiges d'un camp de la mort nazi), bouleversant huit religieuses qui y vivaient cloîtrées depuis 1984. Les juifs ont martelé la porte et crié pendant 15 minutes, puis ont escaladé une autre clôture pour prier et sonner du cor dans une cour intérieure. Cette intrusion juive agressive dans l'enceinte du couvent, près d'un site que les juifs du monde entier considèrent comme sacré pour leur propre mémoire collective, et l'expulsion physique des intrus juifs par les ouvriers polonais du site, ont déclenché une vive controverse. (Le magazine *Newsweek* a cité les chiffres du Centre Simon Wiesenthal selon lesquels 2,5 millions de juifs et 1,5 million de non-juifs ont été assassinés à Auschwitz. [*Newsweek*, 4-11-89, p. 32] Les développements de la controverse ont été suivis de près pendant des semaines par les médias du monde entier, faisant même la couverture du *New York Times*.

La cause du problème réside dans la conviction de la communauté juive internationale selon laquelle le site chrétien constitue une profanation de la mémoire juive dans le « cimetière juif » métaphysique d'Auschwitz. La polémique juive actuelle sur l'Holocauste fait d'Auschwitz le symbole central de leur soi-disant martyre de la Seconde Guerre mondiale. *« Ce n'est pas seulement une question de couvent d'Auschwitz »*, a proclamé Edgar Bronfman, le président du Congrès juif mondial (et propriétaire de la compagnie d'alcool Seagram), *« mais l'implication plus large du révisionnisme historique dans lequel le caractère unique de l'Holocauste et du meurtre du peuple juif est supprimé. »* [Bart, Conv, p. 77]

Adolph Steg, un responsable de l'agence juive d'Europe occidentale, Alliance Israélite Universelle, a ajouté que *« la création d'un couvent de carmélites à Auschwitz a suscité l'inquiétude et la répulsion des Juifs – de* ***tous*** *les Juifs... Nous ne pensons pas... qu'il y ait quoi que ce soit d'excessif à proclamer que le peuple juif a acquis, par le martyre de ses enfants, des droits inaliénables sur Auschwitz... Dans la conscience du monde, Auschwitz est un symbole lié aux seuls Juifs. »* [p. 48] (Les juifs exigent régulièrement que les autres se prosternent devant leur campagne en faveur de l'Holocauste : En 1999, par exemple, *« des groupes juifs dénonçaient des projets de construction de maisons sur un site de Varsovie d'où des centaines de milliers de Juifs ont été déportés vers la*

*mort ».* [Gruber, R., 3-30-99] En 1994, un journal californien, le *Pacific Sun*, a été obligé de s'excuser *« pour avoir publié une caricature politique qui comparaît le massacre de fidèles palestiniens [par un tueur de masse juif dans une mosquée] à Hébron à l'Holocauste ».* [Kanter, L., 3-11-94, p. 3] En 1996, *« un ballet aquatique que l'équipe française de natation synchronisée devait présenter aux Jeux olympiques d'Atlanta le mois prochain a été annulé après que des groupes juifs ont protesté contre son thème – l'Holocauste. »*) [Yanowitch, L., 6-6-96, p. 4]

La controverse et la campagne internationale de pression juive qui en ont résulté ont été un choc pour la société polonaise. Pendant des décennies, l'historiographie polonaise a considéré les trois millions de juifs polonais assassinés comme faisant partie des six millions de citoyens polonais assassinés par les nazis. Les juifs polonais ne se sont pas vu accorder en Pologne le statut distinct de super-victimes transnationales spéciales et la « séparation » conceptuelle que la communauté juive internationale exige. Weiss et ses acolytes ont fait de cette question un sujet explosif. Les juifs protestataires, dit Edward Shapiro, considèrent l'Holocauste comme *« une expérience distinctement juive, et la mémoire des tombes des victimes juives serait profanée par la présence et les prières des religieuses ».* [Shapiro, p. 6]

Les médias occidentaux se sont massivement ralliés à la protestation de la communauté juive internationale contre le site chrétien de l'ancien camp nazi, qui était devenu pour eux le symbole par excellence de la victimisation juive. Comme le note le *Times*, des organisations juives avaient protesté contre la présence de religieuses à cet endroit deux ans plus tôt et un groupe de quatre éminents ecclésiastiques catholiques (trois d'autres pays européens et l'archevêque de la ville polonaise de Cracovie, le cardinal Macharski) avait accepté – en guise de preuve de bonne volonté – d'apaiser les protestataires juifs, de retirer les religieuses dans les deux ans et de construire un bâtiment interconfessionnel à proximité. *« La partie catholique »*, note Wladyslaw Bartoszewski, *« ...a fait toutes les concessions ».* [Bart, CON, p. 47]

*« Macharski a fait une erreur en signant (l'accord avec les Juifs) »*, a déclaré un responsable local de Solidarité polonaise à un journaliste. *« À l'Ouest, vous pouvez construire la tour Eiffel en deux ans. Ici, c'est la Pologne. »*

Le couvent, loué à la ville locale, occupait un ancien bâtiment de théâtre depuis plus d'un an sans que l'on s'en aperçoive. Il n'a attiré l'attention des juifs que lorsqu'une organisation catholique a commencé à solliciter des fonds pour améliorer le bâtiment. Une phrase dans la sollicitation qui disait que le couvent serait *« une garantie de la conversion des frères errants de nos pays »*, a été interprétée par les critiques juifs comme faisant référence à eux. Cependant, selon les auteurs du texte, les « frères égarés » faisaient allusion à des compatriotes chrétiens d'Europe de l'Est devenus athées sous le régime communiste, qui était finalement sur le point de s'effondrer. [Chrostowski, p. 23]

Les médias occidentaux ont adapté la controverse au diktat juif, en mettant l'accent sur un prétendu antisémitisme polonais, exprimé ici par le renoncement d'un catholique polonais à un accord formel avec les juifs pour déplacer les religieuses et construire un nouveau site interconfessionnel ailleurs. Les habitants de la région d'Auschwitz, les officiers régionaux et le cardinal Jozef Glemp, le responsable religieux local du principal responsable catholique dont la juridiction inclut Auschwitz, se sont opposés à la fois aux négociations sur le couvent sans participation locale, aux demandes croissantes de la communauté juive internationale et aux tactiques de confrontation des sept juifs américains avec le groupe de religieuses polonaises. En effet, un important contexte plus large de la controverse sur le couvent n'a jamais été abordé dans les médias américains. Pour une grande partie de l'opinion publique polonaise, la souveraineté même de la Pologne était en jeu dans cette affaire. Après tout, la Pologne était à ce moment précis – à travers son mouvement Solidarité – dans une ferveur patriotique, se libérant de la domination communiste russe (dans laquelle de nombreux communistes juifs éminents avaient joué un rôle important). C'était la première fois que la Pologne avait ne serait-ce qu'un aperçu d'autonomie depuis l'invasion nazie de 1939, qui avait été immédiatement suivie par la prise de pouvoir par les communistes soviétiques, ce régime oppressif qui s'est finalement désintégré pendant la controverse du couvent.

L'épine dorsale de la résistance polonaise aux nazis nihilistes et aux communistes athées a toujours été le catholicisme. Et au beau milieu de la lutte polonaise pour la liberté nationale, enfin en vue après plus d'un

demi-siècle, ce qui était perçu comme une cabale transnationale de juifs (répondant à tous les stéréotypes) a commencé à faire des démarches concernant un endroit sur le sol national polonais, un endroit où au moins des centaines de milliers de Polonais avaient également été assassinés.

Le cardinal Glemp a répondu avec colère aux juifs qui avaient agressé et diffamé le couvent et insulté les religieuses. Certains extraits des commentaires de Glemp sur cette affaire ont été largement reproduits, y compris dans le *New York Times*. Parmi les remarques de Glemp sur lesquelles les médias se sont attardés, citons les suivantes :

*« Chers juifs, ne dictez pas des conditions impossibles à remplir... ne voyez-vous pas, estimés juifs, que vos déclarations contre les religieuses offensent les sentiments de tous les Polonais, et notre souveraineté, qui a été obtenue avec tant de difficultés ? Votre pouvoir réside dans les médias de masse qui sont facilement à votre disposition dans de nombreux pays. Qu'ils ne servent pas à répandre un sentiment anti-polonais. »* [NYT, 8-29-87, A7]

Bien sûr, c'est exactement ce qu'ont fait les médias, en vilipendant complètement la Pologne et le cardinal Glemp (le *« pouvoir juif dans les médias de masse »*, dont on s'est moqué comme faisant partie de l'ensemble de l'antisémitisme, nous le mettrons de côté pour le moment. Ce sujet mérite une attention approfondie et fait l'objet d'un autre chapitre). Pour l'instant, il suffit de dire que la façon dont *Newsweek* (11 septembre 1989) a traité l'histoire avec un parti pris lourd en faveur de la position juive, n'était pas atypique. Trois photos ont été utilisées dans *Newsweek* pour illustrer la controverse complexe : un cliché du cardinal Glemp, une image de travailleurs polonais versant un seau d'eau d'un deuxième étage sur un manifestant juif et, incroyablement, une image horrible des années 1940 d'un tas de cadavres nus avec cette légende : *« Un emblème de la souffrance juive : Victimes des camps de la mort. »* L'article incendiaire de *Newsweek* prétendait même que *« l'antisémitisme polonais ayant repris ses droits, de nombreux juifs et catholiques se sont tournés vers le pape Paul II, né en Pologne, pour trouver une solution... ...les Polonais catholiques sont encore imprégnés d'insensibilité et souvent d'antisémitisme pur et simple. Traditionnellement, les Juifs ont été accusés de soutirer de l'argent aux paysans*

*polonais et d'apporter le communisme en Pologne – des insultes qui ont été répétées dans l'homélie de Glemp. »* [*Newsweek*, 9-11-89, p. 36]

Comme on l'a vu plus haut, de telles « insultes » font partie des archives historiques. L'historienne juive sélectionnée pour figurer dans l'article, celle à qui les journalistes de *Newsweek* ont demandé un « point de vue » sur cette affaire, et celle dont les journalistes ont repris le point de vue global, était Lucy Dawidowicz, une activiste sioniste, une historienne « pop », et l'auteur d'un certain nombre de volumes d'histoire extrêmement judéocentriques, qui est à ce point fascinée par son peuple que, dans l'un de ses livres, elle l'appelle *« le peuple quintessentiel de l'histoire, les Juifs sont à l'origine de l'idée du Dieu de l'histoire ».* [Dawidowicz, p. 125]

La supérieure provinciale catholique polonaise de l'ordre des carmélites d'Auschwitz s'est jointe à la mêlée médiatique pour faire remarquer que *« toute la société polonaise s'oppose à ce que les religieuses quittent Auschwitz et n'accepte pas que d'autres gouvernent notre pays ».* [*Newsweek*, 11 septembre 1989, p. 35] *« Pourquoi les Juifs veulent-ils un traitement spécial à Auschwitz pour eux seuls ? »* a demandé la sœur Teresa Magiera à un journal polonais-américain, *« ...Se considèrent-ils comme le peuple élu ? ».* [Dershowitz, p. 153]

Quelques jours plus tard, alors que la controverse ne cessait d'enflammer les sentiments de « répugnance » des juifs à l'égard du responsable catholique polonais, le cardinal Glemp a ajouté ceci :

*« C'est offensant. Supposons que quelqu'un vienne chez vous et vous ordonne de déplacer une armoire. Vous seriez en droit de répondre : 'Stupide, ce n'est pas votre propriété'. Il y a des milieux juifs qui ont tendance à laisser leurs nerfs prendre le dessus. »* [4-3-89, A1]

La défiance du cardinal Glemp face aux pressions juives n'a fait que renforcer la détermination juive internationale à chasser la poignée de religieuses d'une parcelle du sol national polonais. Le 5 septembre, le *Times* rapportait que *« lors d'une rencontre avec le cardinal, le sénateur Paul Simon, démocrate de l'Illinois, a mis en garde contre le fait que le différend pourrait*

*porter atteinte aux relations polono-américaines et ralentir les efforts d'aide financière ».* [*New York Times*] Qu'un sénateur américain ait pu déclarer qu'une préoccupation d'ordre confessionnel juif pouvait nuire aux relations *« polono-américaines »* ainsi qu'à *« l'aide financière octroyée à la Pologne »* est le summum de l'arrogance qui mériterait un tome d'exploration à part entière, traitant des notions traditionnellement « antisémites » de l'influence et du pouvoir économique des juifs dans la politique américaine. Il suffit de dire ici que Simon était en fait profondément redevable à la communauté juive ; c'est elle qui l'avait mis au pouvoir. Simon a obtenu son siège au Sénat lorsque le sénateur de l'Illinois Charles Piercy est devenu *« la victime la plus connue »* du lobbying politique juif. *« Battre Percy pour sa réélection [en 1984] »*, note J. J. Goldberg, *« est devenu pratiquement une croisade nationale parmi les militants pro-israéliens. »* [Goldberg, p. 270] (De même, le futur président Bill Clinton, dans un souci d'apaisement en raison de tout le soutien économique juif apporté à sa campagne [voir chapitre suivant] et de l'intérêt des juifs pour la Pologne, a nommé de manière provocante un juif, Michael Neczewski, en 1992, comme ambassadeur en Pologne).

Quant au cardinal Glemp, il est internationalement désigné comme la voix intolérante de l'antisémitisme polonais. Konstanty Gebert a déclaré que *« le cardinal Glemp, au plus fort de la controverse sur Auschwitz, a été accueilli avec approbation par ce qui semblait être la majorité de la nation. Il est clair que l'antisémitisme de la variété traditionnelle est bien vivant en Pologne. »* Gebert, p. 28] Pendant ce temps, en Israël, apparemment en rapport avec la controverse sur le couvent des Carmélites, des vandales ont endommagé les vestiges d'un monastère carmélite du XIIIe siècle. [Rittner, p. 75]

Le même jour où le sénateur mettait en garde le cardinal polonais contre la rétention des fonds américains destinés à aider à la reconstruction de la Pologne, le rabbin Avraham Weiss de l'Institut hébraïque de Riverdale, dans le Bronx, l'homme qui a dirigé la prise de contrôle du couvent par les juifs, annonçait qu'il poursuivait le cardinal Glemp pour des déclarations diffamatoires que ce dernier aurait faites contre les sept juifs envahisseurs. Le rabbin Weiss avait auparavant déclaré aux médias que *« le cardinal avait choisi, en termes antisémites presque classiques, de dépeindre les victimes juives comme des agresseurs ».* [*New York*

*Times*, 8-11-89, A4] Plus tard, Weiss a été cité par le terroriste reconnu coupable Era Rapaport (qui a bombardé et mutilé des maires palestiniens) comme quelqu'un qui *« s'est tenu à mes côtés, un ami dans le besoin, après mon action, en guidant et en soutenant ma famille et moi-même ».* [Rapaport, E., 1996, p. 279] Alan Dershowitz, l'un des membres de l'équipe de juristes « vedettes » de la défense pénale qui a plus tard réussi à faire acquitter O. J. Simpson pour meurtre, a déclaré aux médias qu'il allait signifier à Glemp les documents de la poursuite dès que le cardinal *« quitterait son avion »* pour une visite qu'il avait prévue dans plusieurs communautés polonaises des États-Unis. [*New York Times*, 9-5-89, A8] (Glemp a été contraint d'annuler le voyage.) Deux ans plus tard, alors qu'il quittait une cathédrale d'Albany, dans l'État de New York, Glemp s'est vu remettre une convocation pour le procès Dershowitz/Weiss. Le rabbin Weiss, note le *Jewish Week*, *« l'attendait au tournant ».* [*Jewish Week*, 10-4-91, p. 9] Weiss avait également annoncé auparavant qu'il allait poursuivre en justice les ouvriers polonais qui ont jeté son groupe hors de l'enceinte du couvent et la police qui n'est pas intervenue dans ce fiasco. Il a également proclamé que *« Si Israël n'administre pas et ne supervise pas Auschwitz, il sera impossible de préserver le message unique de ce lieu où les nazis ont tenté de liquider les Juifs. »* [Bart, *Conv*, p. 103] Weiss avait également exigé auparavant que l'Église punisse les religieuses pour avoir *« regardé en silence des ouvriers battre des Juifs ».* Les religieuses ont également été accusées de tourner le dos aux juifs *« tout comme votre Église l'a fait il y a 50 ans. »* [Bart, *Conv*, p. 87]

Plus tard, Dershowitz a même intenté une action en justice contre le cardinal Glemp en Pologne, une action qui ne pouvait que susciter l'hostilité de la population polonaise et faire ressurgir les pires stéréotypes sur le comportement des juifs. En pleine controverse sur le couvent d'Auschwitz, Dershowitz a même accusé publiquement les citoyens juifs de la Pologne d'aujourd'hui de faire preuve de faiblesse et de lâcheté. [Pawlikowski, p. 109]

Il convient de s'attarder sur le cas du célèbre avocat Alan Dershowitz, l'un des principaux agitateurs de la controverse sur le couvent. Il se définit depuis toujours comme un militant parfois impopulaire de la « liberté d'expression ». (Voir, par exemple, son livre

*Contrary to Popular Opinion*). Le récit de ses propres actions lors du tumulte d'Auschwitz figure dans son livre *Chutzpah*. Dershowitz tourne en dérision *« l'un des plus éminents avocats polonais spécialisés dans les droits de l'homme »*, Wladyslaw Sila-Nowicki, qui *« cherche à justifier le rôle joué par le peuple polonais pendant l'Holocauste...* [Sila-Nowicki] invoque de nombreux clichés classiques de l'antisémitisme brut : la double loyauté (*« [Les Juifs] devaient aimer leur communauté plus que la communauté d'accueil »*), la richesse excessive (*« Qui détenait le plus grand capital en Pologne, la majorité polonaise ou la minorité juive de 10% ? »*) ; la réussite juive (*« Il est tout à fait naturel... qu'une communauté se défende de laisser son élite intellectuelle être éclipsée par d'autres, ce qui était une perspective particulièrement probable dans des domaines tels que la médecine ou le droit »*). [Dershowitz, pp. 147-148]

Mais ce qui a particulièrement choqué Dershowitz, ce sont les affirmations de Sila-Nowicki sur l'Holocauste qui rejettent la mythologie juive à ce sujet :

*« Pour nous, Polonais, c'était souvent un spectacle stupéfiant de voir plusieurs milliers de Juifs être conduits d'une petite ville le long d'une route de plusieurs kilomètres, escortés par seulement quelques gardes (six, parfois quatre) portant des fusils ordinaires... Personne ne s'échappait, bien que la fuite ne posait aucun problème... »* [Dershowitz, p. ?]

Pour Dershowitz, la récitation de tels faits historiques – comme l'affirment également Raul Hilberg, et de nombreux autres universitaires juifs – est une *« hypothèse antisémite »*. [Dershowitz, p. 148]

Le ridicule stratagème de Dershowitz visant à poursuivre et à harceler le cardinal Glemp avec des détails techniques, des manœuvres juridiques et d'autres aspects juridiques obsessionnels au nom du rabbin Weiss, était dû à ces mots particuliers du cardinal :

*« Récemment, une escouade de sept Juifs de New York a lancé des attaques contre le couvent d'Oswiecism. En fait, il se trouve que les sœurs n'ont pas été tuées ou le couvent détruit, car ils ont été appréhendés. »* [Dershowitz, p. 155]

Dershowitz avait l'intention de provoquer une animosité polonaise plus profonde en essayant de prouver la diffamation, *« que le cardinal*

*Glemp avait délibérément menti en accusant la 'brigade' de Juifs new-yorkais d'avoir l'intention de tuer les religieuses ».* [Dershowitz, p. 153]

Le juriste juif américain s'était donné pour tâche de décortiquer les moindres détails de ses livres de droit afin de trouver un moyen de prouver qu'une personnalité publique avait *« fait de fausses déclarations avec 'malice' : soit en sachant réellement que la déclaration était fausse, soit en se souciant inconsidérément de sa véracité ».* [Dershowitz, p. 153] Entre-temps, Dershowitz a traité Glemp de *« stupide »* (en véritable avocat fouineur, de peur d'être lui-même confronté à une quelconque plainte diffamatoire, il dira discrètement : *« des dirigeants américains polonais anonymes m'ont dit que Glemp était, en fait, stupide »*). [Dershowitz, p. 153]

Mais la déclaration d'inquiétude de Glemp était-elle vraiment malveillante ? Après tout, les sept intrus juifs avaient largement dépassé toutes les normes acceptées de la décence et du comportement civil polonais. Dans le contexte de la vision polonaise du monde, une intrusion dans un couvent catholique était un acte de folie. Et une agression. Qui sait de quoi de telles personnes étaient capables ? Dershowitz lui-même écrit, à propos de son propre état d'esprit lors de sa visite en Pologne, que :

*« Je suis allé à Auschwitz-Birkenau – le site des plus grands camps d'extermination – en m'attendant à être ému, peut-être à pleurer. Mais au lieu d'avoir les larmes aux yeux, j'ai serré les poings. »* [Dershowitz, p. 140]

Comme il le note dans son livre quatre pages plus loin, les poings de Dershowitz ont littéralement recommencé à se serrer, de rage contre les Polonais, parce que la focalisation polonaise sur la martyrologie juive spéciale relative à l'Holocauste en Pologne n'était pas assez expansive à son goût. [Dershowitz, p. 144] À l'instar du rabbin Weiss, Dershowitz a également été victime de délires en Pologne, un homme obsédé. Dans les rues polonaises, il dédaignait que *« les passants aient tous des visages polonais caractéristiques ».* Mais, soudain, envahi par le narcissisme, il a ressenti un lien purement raciste avec un étranger polonais qui marchait dans la rue. Cet inconnu *« me ressemblait physiquement de façon frappante. Son visage semblait très juif. »*

Dershowitz a coincé l'infortuné Polonais et a essayé de lui attribuer un héritage juif *« en yiddish, en hébreu et en anglais. Il n'a pas compris et s'est éloigné. Je n'ai pas pu m'empêcher de me demander s'il pouvait être de naissance juive, l'un de ces bébés juifs abandonnés par leurs parents ou confiés à une famille non juive pour qu'il puisse survivre. Probablement pas, mais cette possibilité obsédante m'a accompagné pendant tout le reste du voyage. »* [Dershowitz, p. 146] Cet homme, Dershowitz, qui se promène en Pologne avec ses « poings serrés », se projetant dans les étrangers polonais de passage qui ont un « air juif », est l'individu qui a cherché à poursuivre un cardinal catholique qui a suggéré qu'un groupe de tels fanatiques pourrait bien avoir un potentiel violent.

Dershowitz s'est donc lancé dans un plan visant à harceler le cardinal Glemp et, par extension, l'église catholique et le peuple polonais, en invoquant comme vrais tous les stéréotypes anti-polonais (et tous les stéréotypes anti-juifs, d'ailleurs) que l'on peut imaginer dans le processus. *« Il était temps qu'un prêtre antisémite »*, dit Dershowitz, *« soit appelé à rendre compte de sa bigoterie. »* [Dershowitz, p. 154] Le juif en colère a intenté un procès contre le cardinal aux États-Unis, se félicitant que *« l'accusation [faite par Glemp] de tentative de meurtre par un rabbin américain devant un très large public [ait] reçu une couverture médiatique internationale ».* [Dershowitz, p. 154] M. Dershowitz s'est arrangé pour remettre à M. Glemp une plainte officielle et entamer le procès lorsque le cardinal polonais serait arrivé aux États-Unis pour une visite prévue. Réticent à s'engager dans une nouvelle controverse et étant une cible continue de harcèlement, cette action a contraint Glemp à annuler son voyage.

*« C'était »*, dit Dershowitz, *« une grande victoire pour la décence. C'était aussi une victoire pour le pouvoir juif. »* [Dershowitz, p. 156] Non content de perturber et d'aliéner la communauté catholique polono-américaine, Dershowitz a décidé de se rendre en Pologne même pour tenter d'y poursuivre le cardinal Glemp. Aucun avocat polonais n'a voulu travailler avec lui. Sans se décourager, Dershowitz est retourné en Pologne avec le rabbin Weiss en 1990 pour essayer de relancer son procès. Un groupe de juges polonais a décidé qu'il n'avait pas de cause légale, *« une honte »*, selon Dershowitz, pour le système juridique polonais. [Dershowitz, p. 160]

Une dernière remarque sur Alan Dershowitz. Cet homme, l'un des plus éminents avocats de la défense pénale en Amérique, a défendu de manière lucrative une série de clients criminels très médiatisés, dont l'espion américain juif pour Israël, Jonathan Pollard, le fanatique religieux néo-nazi Rabbi Meir Kahane, des membres de la Ligue de défense juive, le Rabbin Bernard Bergman (propriétaire d'une chaîne de maisons de retraite qui a été emprisonné pour des immoralités systémiques d'exploitation des personnes âgées sans défense), Claus Von Bulon, Mike Tyson, Leona Helmsley et Michael Milken. Dershowitz est également un homme qui a été particulièrement décrié – même dans la communauté juive – en tant que prostitué juridique pour sa contribution réussie à la défense juridique du meurtrier présumé O. J. Simpson (l'une des victimes était juive, Ronald Goldman). *« Jusqu'à l'affaire Simpson »*, écrit Dershowitz, *« pratiquement tous mes courriers haineux provenaient de non-Juifs. Depuis le verdict, la majorité vient de Juifs... Au départ, j'ai espéré que certains des auteurs qui s'identifiaient comme juifs étaient des imposteurs. Mais j'ai vérifié et, tragiquement, ils sont authentiques... »* [Dershowitz]

Attaqué par son propre peuple, Dershowitz accuse ce dernier de racisme et, bien sûr, d'antisémitisme intériorisé inspiré par de méchants Gentils :

*« Les avocats sont censés être payés pour leur temps, surtout par des clients relativement riches. Il n'y a pas de honte à être rémunéré pour son travail professionnel. Pourtant, le stéréotype de tout faire 'pour l'argent' est un thème dominant dans les lettres juives [qui m'ont été adressées]. Cela m'a conduit à me demander si certains Juifs n'ont pas incorporé le stéréotype antisémite dans leur propre pensée... [Les plaintes des Juifs] expriment un stéréotype sur les Juifs qui provient généralement de non-Juifs fanatiques : que tout ce qui intéresse les Juifs, c'est l'argent. Le mot 'cupidité' apparaît souvent dans les lettres qui m'ont été adressées, mais cette fois dans la bouche des Juifs ».* [Dershowitz, p. 27]

L'ironie de toute la posture morale élevée de Dershowitz en tant qu'avocat spécialisé dans les affaires pénales est qu'elle est intrinsèquement dépourvue d'éthique. Comme il l'a lui-même fait remarquer, *« presque tous mes propres clients ont été coupables ».* [Gaines/Churcher, p. 130] D'un côté, il attribue l'« antisémitisme » à ses

compatriotes juifs qui le bombardent de critiques, de l'autre, il justifie sa vocation et sa vision du monde par des considérations purement pratiques :

*« Ma responsabilité en tant qu'avocat de la défense pénale n'est pas de juger de la culpabilité ou de l'innocence de mon client. En général, je ne le sais pas. Mon travail consiste à plaider avec zèle, dans le respect des règles. C'est ce que j'ai fait dans l'affaire Simpson, et je suis fier de mon travail. »* [Dershowitz, p. 27]

L'allégeance singulière de Dershowitz à fonctionner *« avec zèle, dans le respect des règles »*, sans se soucier de *« culpabilité ou d'innocence »*, et en écartant commodément tout jugement moral personnel comme étant sans rapport avec les règles du système, a, comme il devrait le savoir, un précédent profondément troublant. C'est ainsi que Hannah Arendt décrit l'excuse d'Adolf Eichmann (bureaucrate nazi capturé) pour justifier sa propre vocation, celle de superviser – depuis un bureau confortable – les meurtres de millions de personnes :

*« [Ce qu'Eichmann a fait], pour autant qu'il puisse le voir, [était] comme un citoyen respectueux de la loi. Il a fait son* ***devoir****, comme il l'a dit à la police et au tribunal à maintes reprises ; il n'a pas seulement obéi aux ordres, il a aussi respecté la loi. »* [Arendt, p. 135]

Richard Rubinstein est parvenu à recadrer toute l'affaire du rabbin Weiss avec ses propres obsessions psychanalytiques apparentes :

*« [Weiss] ne donne aucune indication qu'il avait une quelconque compréhension du type d'associations primitives effrayantes qui pouvaient être déclenchées dans la psyché de catholiques polonais théologiquement non sophistiqués lorsque des hommes non invités pénétraient dans un domaine réservé aux femmes qui ont consacré leur vie à la chasteté et à la prière. Au niveau le plus primitif, le symbolisme impliqué dans l'idée d'une invasion masculine d'une enceinte réservée aux vierges pieuses porte en lui les associations sexuelles les plus malheureuses. »* [Rubinstein, p. 44]

Curieusement, au milieu de la controverse, le 14 septembre, neuf jours après le dépôt de l'action en justice contre Glemp, l'administration du Président George Bush *« a exclu tout effort majeur et immédiat visant à fournir une aide économique à la Pologne dans sa lutte pour sortir de l'économie*

*communiste.* » Même un transport aérien de nourriture a été reporté. Le *New York Times* a noté que *« Chris Goldthwait, directeur général adjoint des ventes pour le Foreign Agricultural Service... devrait se rendre prochainement en Pologne pour tenter de dresser un tableau précis de ses besoins alimentaires. »* [*New York Times*, 9-14-89]

Peu de temps après l'intervention du pape Paul (d'origine polonaise) dans la controverse internationale pour garantir le retrait du couvent du terrain d'Auschwitz, le 24 septembre, *« le secrétaire au commerce Robert A. Mosbacher a déclaré cette semaine au nouveau gouvernement polonais que Washington aiderait à attirer des crédits et des investissements privés (pour la Pologne) ici ».* [*New York Times*, 9-24-89]

Le 14 novembre, toujours suite à l'histoire du couvent, le *New York Times* note que Lech Walesa, le leader du mouvement polonais Solidarité, a rencontré *« environ 70 dirigeants d'organisations juives »* à New York lors d'un voyage aux États-Unis. *« M. Walesa... s'est plaint que les accusations répétées d'antisémitisme polonais sont injustes et exagérées, et créent des divisions qui entravent les efforts de la Pologne pour progresser vers la démocratie et une économie de marché libre. »* Pour sa part, Robert K. Lifton, président du Congrès juif américain, a parlé au nom des groupes juifs américains en déclarant que la *« défense du cardinal Glemp par Walesa a laissé la communauté assez froide. »* [*New York Times*]

Ainsi, les médias occidentaux, en particulier américains, ont constamment rapporté la controverse : les Polonais en tant qu'antisémites déraisonnables et les juifs en tant que victimes innocentes qui cherchaient simplement à obtenir justice contre l'intolérance sur leur sol sacré d'Auschwitz. Les médias de masse, qui ont toujours fait des demandes juives concernant Auschwitz l'aspect central de leurs articles, ont totalement négligé la perspective polonaise de la controverse. Pour commencer, peu d'Occidentaux – y compris les juifs exigeants – connaissaient les questions géographiques qui font partie de l'indignation polonaise. Il existe en fait trois camps de concentration distincts, connus sous le nom d'« Auschwitz », dans la ville polonaise d'Oswiecim : Auschwitz I (le camp principal), Auschwitz II (Birkenau) et Auschwitz III (Monowitz). Auschwitz I – l'endroit à côté duquel se

trouvait le couvent – a été ouvert en juin 1940 expressément comme camp pour les prisonniers politiques polonais. Pendant les 21 mois qui ont suivi, les détenus du camp étaient presque exclusivement des victimes polonaises des rafles nazies, principalement les couches instruites « d'élite » de la Pologne, c'est-à-dire celles qui avaient plus qu'une éducation secondaire. On estime que 270 000 Polonais sont morts à Auschwitz I. Tout au long de la Seconde Guerre mondiale, les prisonniers juifs d'Auschwitz I ne représentaient que 14 % de la population carcérale. En revanche, Auschwitz II (Birkenau), situé à trois kilomètres de là, était le lieu de mise à mort local réservé principalement aux juifs. Plus de 90 % des personnes assassinées (peut-être jusqu'à 1,5 million de personnes) étaient juives. Mais même ici, les premiers meurtres dans les chambres à gaz concernaient 600 prisonniers de guerre soviétiques et 250 prisonniers atteints de tuberculose. [Bart, *Conv*, p. 6-11]

Outre le fait que le principal lieu de mise à mort des juifs se trouvait à trois kilomètres de là, le couvent ne se trouvait pas vraiment sur le terrain actuel d'Auschwitz I ; il était situé à côté, mais ne gênait pas les visiteurs. *« Les personnes n'ayant aucune idée de la topographie du camp »*, déclare un juif et citoyen polonais, Stanislaw Krajewski, *« auraient pu penser que le couvent se trouvait au centre du camp et que les visiteurs juifs devaient entrer dans un établissement chrétien. Mais en réalité, aucun visiteur n'est susceptible de trouver ce bâtiment sans le chercher spécifiquement. »* [Krajewski, p.45] Hershel Shanks, rédacteur en chef du magazine juif *Moment*, a visité Auschwitz à la fin de la controverse sur le couvent. *« Oui, nous avons vu le couvent »*, écrit-il, *« j'avoue que je ne l'ai pas trouvé choquant. Mais je fais partie d'une nette minorité. Il faut le chercher pour le voir. On ne passe pas devant lui sur le chemin de Cracovie à Auschwitz. Il ne se trouve pas près de la seule entrée du camp. Vous devez faire le tour du site en voiture pour le voir. Vous ne pouvez pas le voir de n'importe où dans le camp... Les Juifs semblent nier le droit des Polonais à prier pour leurs propres morts. Le rabbin Avi Weiss qui a escaladé les murs du couvent pour protester a été perçu comme un fou – même les nazis, nous a-t-on dit, ne touchaient pas à l'Église. »* [Shanks, p. 5]

Quand les faits géographiques d'Auschwitz ont été portés à la connaissance de tous, le courant principal de l'histrionisme juif n'a pas

diminué. Il y avait des cendres de juifs incinérés partout, n'importe où, dans toute la Pologne. Adolph Steg, par exemple, soutenait que l'emplacement technique du site n'avait pas d'importance ; le simple fait qu'il ait servi de site de stockage de gaz nazi – où qu'il se trouve – suffisait à le rendre sacré et à le relier à la sensibilité juive concernant Auschwitz. *« Qui ne voit pas »*, proclamait-il, *« que rien ne signifie l'Holocauste de manière aussi unique que le gaz ? »* [Steg, p. 49] (Apparemment, seule une présence chrétienne est une insulte pour les juifs. Depuis la controverse sur le couvent, le réalisateur juif américain Steven Spielberg a amené le chaos profane d'une équipe de tournage hollywoodienne pour le film *La liste de Schindler* afin de photographier *« les scènes d'Auschwitz juste devant la porte principale du camp. »* [Shandler, p. 161]

*« Ce qui a rendu l'intrusion [du rabbin Weiss] particulièrement intolérable pour les Polonais »*, commente Krajewski, *« c'est le fait généralement connu que les sœurs carmélites sont un ordre fermé et ne rencontrent pas d'étrangers sans permission spéciale. Le fait est qu'un catholique pénétrant sans autorisation dans un jardin, qui fait également partie de la clôture, est passible d'excommunication. [Le rabbin] Weiss s'en fichait ou ne le savait pas, ce qui revient au même manque de respect pour les religieuses... Psychologiquement, l'action de Weiss était un acte de guerre ».* [Kraj, p. 49] (L'une des nonnes du couvent était même elle-même une survivante des camps de concentration. CHROST)

Non seulement le couvent était une terre sainte pour les catholiques polonais, mais il aurait dû l'être aussi pour Weiss. Le système des couvents polonais avait fait preuve d'un mérite particulier en dissimulant des Juifs aux nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, notamment des enfants. On attribue à Matylda Getter, par exemple, et à son ordre des « Provincials of the Franciscan Sisters of the Family of Man » le mérite d'avoir aidé plus de 1 000 juifs [Bart, *Conv*, p. 153]. Dans ses écrits sur les couvents polonais pendant la période de l'Holocauste, Szyman Datner, survivant et historien juif, a noté que *« dans mes recherches, je n'ai trouvé qu'un seul cas de refus d'aide. Aucun autre secteur n'était aussi prêt à aider les personnes persécutées par les Allemands, y compris les Juifs ; cette attitude, unanime et générale, mérite reconnaissance et respect. »* [Bart, p. 102, *Conv*]

Dans ce contexte, l'opinion publique polonaise « antisémite » a souvent estimé, dit Wladaslaw Bartoszwski, que *« les Juifs occidentaux n'avaient rien fait pour leurs frères pendant la guerre, alors que les religieuses abritaient les enfants. Les Juifs américains étaient particulièrement critiqués pour leur arrivisme, alors qu'ils étaient restés passifs pendant la guerre. Le traitement israélien des Palestiniens et l'Intifada s'opposent à l'image pacifique que les Juifs veulent projeter en Pologne ».* [Bart, *Conv*, p. 91]

Les « actes de guerre » du rabbin Weiss se sont poursuivis avec d'autres victimes. Plus tard, il a mené des agitations et des protestations contre les visites américaines du militant noir sud-africain Nelson Mandela (pour avoir serré la main de Moammar Kadhafi et de Yassar Arafat) et de l'évêque sud-africain Desmond Tutu (pour avoir critiqué Israël). Weiss a également continué à protester contre le maintien en prison de l'espion juif américain (pour le compte d'Israël) Jonathan Pollard, lui rendant visite plus de 30 fois en prison. Pollard, selon Weiss, *« est un prisonnier d'opinion ».* [Bole, p. 18] En 1993, le rabbin Weiss a été nommé « Rabbin de l'année » par le Conseil des rabbins de New York, qui comprend des membres réformés et orthodoxes. [Goldberg, p. 333]

Tout en reconnaissant l'importance symbolique d'Auschwitz pour lui, et pour d'autres, en tant que juifs, *« en même temps »*, dit Krajewski, *« l'Occident ne comprend pas suffisamment la souffrance polonaise et son lien avec Auschwitz. Le fait historique est que les nazis ont tenté d'écraser la nation polonaise ; ils ont non seulement instauré une terreur sanglante, mais ont commencé à assassiner l'élite polonaise et à détruire la culture polonaise. Le camp d'Auschwitz a été utilisé à cette fin, ce qui, pendant ses deux premières années d'existence, a constitué sa principale fonction. »* [Krajewski, p. 38] Krajewski a même soutenu le maintien de la présence du couvent catholique à Auschwitz.

Parmi les rares voix juives qui se sont prononcées en faveur de la défense de la Pologne, on trouve aussi celle de Jonathan Webber, anthropologue social à l'Université d'Oxford, qui connaît bien le site d'Auschwitz :

*« Comment se fait-il, en cette époque de pluralisme et de réconciliation multiculturelle, que nous [les Juifs] trouvions si choquant que des membres d'une*

*autre religion souhaitent prier sur ou près d'un lieu qui a été sanctifié (si c'est le bon mot) par un martyre juif massif ? Priez ! Qui sommes-nous, où en sommes-nous arrivés de nos jours, si nous trouvons offensant un groupe dédié à la prière et à la contemplation ? »* [Bart, *Conv*, p. 84]

(De même, en 1995, les Mormons ont été pris au dépourvu par l'indignation et l'attaque des juifs. Un groupe de Mormons avait fait l'erreur de penser que baptiser à titre posthume 380 000 victimes juives de l'Holocauste, comme un acte religieux d'universalisme, et entrer leurs noms dans une base informatique mormone (les Mormons ont l'une des plus grandes archives généalogiques **de tous les peuples du monde**), était une action bonne et aimante. *(« Baptiser les morts »*, a noté le *Los Angeles Times*, *« est un principe central de l'église mormone »*). [*Los Angeles Times*, 5-6-95, p. B4] Les juifs n'ont pas considéré cette action comme bienveillante. Après tout, les juifs ne sont pas un peuple universaliste, et même une appropriation abstraite des victimes de l'Holocauste à la communauté pan-humaine est, pour les juifs, une offense cardinale. Les Mormons ont baptisé les juifs de l'Holocauste par compassion, selon eux. *« Cinq groupes juifs importants »* ont fait la une des journaux nationaux, demandant que les noms soient retirés des listes mormones. Ce qui est troublant ici, bien sûr, c'est que les juifs s'offusquent de manière aussi intense **d'une si petite chose**, qui, pour les sensibilités religieuses mormones, était bien intentionnée. Les chrétiens peuvent-ils prier, **selon leurs propres termes, dans une église**, pour les morts de l'Holocauste ? Les bouddhistes peuvent-ils effectuer des bénédictions, **dans le contexte de leur propre compréhension de l'existence humaine**, pour les juifs assassinés ? Les juifs préféreraient-ils vraiment la neutralité des religions du monde sur la question de l'Holocauste ou, pire, l'inverse de la compassion mormone : la condamnation ? Qu'est-ce que les juifs attendent raisonnablement des autres groupes religieux, si ce n'est l'expression de leurs croyances **religieuses** ?)

L'intrusion du rabbin Weiss sur le terrain du couvent était un incident mis en scène pour les médias. Il avait informé la police locale de ses intentions et s'était assuré de la présence de journalistes dans le but d'enregistrer la réaction indignée des Polonais à sa confrontation. Après des heures de négociations infructueuses avec les juifs de New York, et

devant la réticence des Polonais locaux à déloger les intrus juifs, les ouvriers polonais du couvent les ont expulsés physiquement. Reuters rapporte qu'il s'agit de *« l'une des scènes de violence les plus odieuses envers les Juifs depuis de nombreuses années »*. [Chrost, p. 31] Abraham Foxman, de la Ligue anti-diffamation, a qualifié l'incident de *« retour intolérable à la vieille haine et aux pogroms polonais, des pratiques que nous pensions avoir enfin abandonnées. »* Le Premier ministre israélien, Yitzak Shamir, a scandalisé les Polonais en affirmant publiquement que *« tous les Polonais absorbent l'antisémitisme avec le lait de leur mère. »* [p. 33]

Dans la presse populaire polonaise, l'opinion peut être illustrée par les commentaires suivants du journaliste Jacek Wozniakowski :

*« Je dois admettre sincèrement que si j'étais un ouvrier occupé à réparer quelque chose dans un bâtiment du couvent, alors, risquant d'être accusé de barbarie, je m'appliquerais probablement à jeter dehors les intrus quels qu'ils soient. Le fait que, lors de tels incidents, tout le monde ne se comporte pas de manière irréprochable doit faire partie de l'appareil publicitaire : photographies, articles dans la presse occidentale sur la brutalité des Polonais, sur la nouvelle et dangereuse vague d'antisémitisme polonais... »* [Chrostowski, p. 31]

Le lobbying juif et le dénigrement des Polonais ont été à leur apogée dans les années 1990, lorsque Edward Moskal, chef du Congrès américain polonais et de l'Alliance nationale polonaise, s'est plaint au Président polonais Aleksander Kwasniewski de la « soumission » de la Pologne aux pressions juives, qui permettait aux *« Juifs de profiter de la situation [économique de la Pologne] et d'acquérir de plus en plus d'influence »*. Le directeur de la Ligue anti-diffamation, Abraham Foxman, a exigé des excuses de Moskal. *« En laissant entendre que la Pologne a capitulé devant les exigences juives »*, a déclaré Foxman, *« vous soulevez les vieilles revendications antisémites d'un pouvoir juif excessif. »* Moskal a refusé une rétractation. [ADL Online]

L'une des rares personnalités américaines à avoir remis en question l'avalanche de propagande juive sur le couvent d'Auschwitz est Pat Buchanan, l'un des candidats républicains à la présidence des États-Unis en 1996. Buchanan a déclaré à un journaliste juif que :

*« [Le rabbin] Weiss a été poursuivi hors de l'enceinte du couvent d'Auschwitz, arrosé, malmené, chassé. Cela a attiré l'attention du monde entier. Mais pas la fusillade de l'église de la Sainte Famille (à Ramallah, en Cisjordanie, en janvier 1988, lorsque les troupes israéliennes auraient ouvert le feu pour disperser les paroissiens palestiniens). Alan Dershowtiz (le professeur de droit de Harvard), dans sa très belle chronique à mon sujet, a déclaré que ce type d'incident est quotidien en Cisjordanie. Je suggère que si un soldat, quelque part, entrait dans une synagogue, ouvrait le feu et chassait les fidèles, cela susciterait une indignation internationale. Si quelqu'un disait que c'était un évènement banal, nous dirions tous : 'Eh bien, si c'est un évènement banal, ce doit être une sorte d'État fasciste'... Pendant ce temps, nous avons vu Pie XII faire l'objet d'attaques sauvages, nous avons vu le peuple polonais et les catholiques polonais être qualifiés d'antisémites, nous avons vu l'histoire catholique diffamée, des appels à la réduction de l'aide à la Pologne jusqu'à ce qu'elle cède (en retirant le couvent). Tout cela a été systématique. »* [Lazare, p. 32]

Le journaliste juif, Daniel Lazare, qui a sollicité ces commentaires de Buchanan, a conclu son article en disant aux lecteurs que Buchanan *« court le risque d'ouvrir la porte aux autres pour qu'ils puissent exprimer leur antisémitisme latent »*. En d'autres termes, selon Lazare, ce ne sont pas les actions juives qui provoquent l'hostilité des Gentils, mais les remarques de critiques comme Buchanan.

De son côté, le Centre Simon Wiesenthal a continué à attiser les braises de l'indignation juive au sens large, en évoquant *« la présence de croix, d'églises, de couvents et de chapelles sur les sites des camps de concentration et des camps de la mort nazis... »*. Jack Reich, un survivant, a déclaré : *« Il n'y avait pas d'évêques ni de religieuses priant avec leurs croix pour mes proches lorsque nous étions humiliés, affamés et assassinés. Ce n'est rien de moins que la profanation spirituelle de ce qui était principalement un abattoir pour les Juifs »*. L'historien Martin Gilbert a déclaré : *« Ce que fait l'Église catholique est scandaleux et grotesque. »* [*Response*, p. 9, automne-hiver 1994/95]

L'ultime courant sous-jacent à la controverse du couvent, bien sûr, comme toujours, est l'habituel double standard juif, un standard pour les juifs et un autre pour tous les autres, et le pouvoir inquiétant des organisations de lobbying économique et politique juives et, en fait, leur profonde influence dans les médias de masse. Que se passerait-il, se

demande-t-on, si un groupe de catholiques, dirigé par un **prêtre**, envahissait, y plantait une croix et perturbait de toute autre manière – en refusant de partir – (pour n'importe quel motif « raisonné » et juste) un service dans une synagogue juive ? Nous pouvons être assurés que ce seraient les envahisseurs qui seraient vilipendés.

La véritable histoire de la controverse sur le couvent d'Auschwitz reste la suivante : la communauté juive internationale s'est unie pour condamner le chauvinisme des catholiques polonais et leur croix en bois de 7 mètres de haut située au-delà d'une clôture à Auschwitz dans un endroit isolé qu'aucun juif n'a remarqué pendant des années, pour piétiner les valeurs spirituelles d'une poignée de religieuses, pour attaquer le patriotisme polonais et pour ignorer l'incapacité des Polonais à trouver deux millions de dollars pour un site interconfessionnel à l'autre bout du monde en Pologne parce que les juifs l'exigeaient. **Ils ont** ensuite **imposé** la suppression complète du couvent dans un pays étranger appauvri, pour que, quatre ans plus tard, les juifs puissent s'unir pour ouvrir leur propre édifice de 168 millions de dollars à l'esprit de clocher et au chauvinisme juifs sur le même sujet, dans le contexte séculairement sacré de la démocratie américaine et de l'universalisme humain, dans le centre commercial chargé de symboles de Washington DC.

**NOTE** : La controverse autour des symboles chrétiens près d'Auschwitz continue. Les juifs font pression depuis des années pour que les autorités polonaises démantèlent une croix qui se trouve aujourd'hui dans le jardin de l'ancien couvent d'Auschwitz. Elle avait été placée là en 1979, à l'occasion d'une visite du pape. Au mépris des demandes constantes des juifs dans l'histoire récente, les Polonais ont érigé plus de 200 croix en bois sur le site de la croix papale. La pression juive sur le gouvernement polonais s'est accélérée, le *New York Times* a noté en décembre 1998 que, bien qu'ayant échappé à l'oppression de l'État communiste et que la société polonaise se soit lancée à corps perdu dans la célébration de la propriété privée, *« le gouvernement polonais a rédigé une loi qui sera soumise au Parlement dans les prochaines semaines et qui placerait tous les anciens camps de concentration et de la mort ainsi que les terres qui les entourent sous le contrôle de l'État. La loi annulerait toutes les revendications de*

*propriété antérieures ; les terres seraient achetées au prix du marché. »* [Cohen, R., p. 3]

En mai 1999, le projet de loi a été signé et les croix en bois ont été retirées de force de la zone d'Auschwitz. *« Les Juifs considèrent les croix »*, résume Reuters dans son reportage, *« comme une profanation de ce qui est, en fait, le plus grand cimetière de Juifs européens ».* [International Herald, Pologne, p. 6]

Toujours en 1999, même la maison où le pape Jean-Paul II (le point de mire du fier catholicisme polonais) a grandi, à Wadowice, en Pologne, a été attaquée par un avocat juif de New York, Ron Balamuth. Balamuth a intenté une action en justice devant les tribunaux polonais pour obtenir des droits sur la maison, en faisant valoir que le site, aujourd'hui un sanctuaire catholique visité par 200 000 personnes chaque année, appartenait à son grand-père, mort pendant l'Holocauste. Les efforts habituels des juifs ont alors été déployés pour confisquer le sanctuaire catholique et le transformer en un énième mémorial de la martyrologie juive. *« Cette maison a deux symbolismes »*, a déclaré l'avocat new-yorkais de Balamuth (juif lui aussi), Ayall Schanzer, *« C'est un lieu saint pour les catholiques, mais il a aussi un symbolisme tragique pour toutes les familles de Pologne et d'Europe. Nous aimerions que cet autre symbolisme soit reconnu de manière significative. »* [Willey, D., 10-3-99, p. 33]

****

Au début des années 1980, *Shoah*, l'un des nombreux films et productions télévisées largement diffusés sur l'Holocauste, et le plus connu avant *La Liste de Schindler*, a été réalisé par son créateur, Claude Lanzmann, un juif français. Le film s'inscrit dans le vaste mouvement moderne de la communauté juive visant à réifier de manière séculaire les principes d'exceptionnalité du peuple élu à travers le prisme de son « Holocauste ». Lanzmann insiste sur le fait que l'Holocauste *« est avant tout unique en ce qu'il érige un anneau de feu autour de lui-même. »* [Hartman, p. 63] Le film a été largement diffusé, il a bénéficié de nombreux passages

à la télévision et a été bien accueilli, notamment dans les milieux juifs. Il s'agissait d'un documentaire de neuf heures et demie, diffusé par segments, largement basé sur une série d'entretiens avec des survivants juifs de l'Holocauste et des paysans polonais à qui l'on demandait, non pas de commenter leur propre situation pendant la Seconde Guerre mondiale, mais de parler des juifs. La thèse centrale de Lanzmann, remarque Wladaslaw Bartoszewski, est *« que les Juifs sont allés à la mort à cause de l'indifférence totale des Polonais ».* [Bart, *Conv*, p. 24][35]

*« Dans son traitement des paysans polonais »*, a déclaré Czeslaw Milosz, *« Lanzmann était davantage un intellectuel parisien qu'un juif, et exhibait le mépris des spécimens d'un anthropologue. »* [Milosz, p. 40] *«* Shoah *est très partial »*, a fait remarquer Omer Bartov, *« et ses partis pris sont intensément personnels, découlant directement des propres préjugés nationaux et idéologiques de son auteur et trouvant leur expression dans son style d'interview, sa technique de montage et le contexte de ses commentaires. »* [Bartov, p. 55]

Jan Karski, l'une des personnes importantes interrogées par Lanzmann, qui fut un messager de la résistance polonaise en 1942, s'inquiétait de ce que le cinéaste n'avait pas choisi d'utiliser dans son propre entretien de huit heures avec lui :

*« [Le matériel manquant] dans le film, ainsi que les informations générales sur ceux qui ont essayé d'aider les Juifs, auraient présenté la destruction des Juifs dans une perspective historique appropriée... Des gens, des gens normaux, des milliers de personnes ont sympathisé avec les Juifs ou les ont aidés. »* [Bart, *Conv*, p. 251] Ignorant complètement la situation critique des paysans polonais sous le régime nazi (ou sous la domination économique juive en Pologne, d'ailleurs) et leur refusant toute dignité dans leur portrait, Lanzmann met en scène un bouc émissaire amer contre les Polonais en se concentrant exclusivement sur les commentaires critiques des Polonais à l'égard des juifs, rendus dans le film comme des piques vénielles visant le peuple juif détruit. Un paysan remarque, par exemple, que :

---

[35] [NdT : voir l'excellent documentaire « Un tiers de l'Holocauste » ici : https://archive.org/details/DenierbudUnTierDeLholocauste]

*« Les femmes polonaises travaillaient. Les femmes juives ne pensaient qu'à leur beauté et à leurs vêtements. ...Ils étaient riches. Les Polonais devaient les servir et travailler... Le capital était entre les mains des Juifs ...Toute la Pologne était entre les mains des Juifs. »* [Lanzmann]

Lanzmann présente ces mots comme une mise en accusation des Polonais, et non des juifs, parce que les juifs ont subi la tragédie horrible et « unique » de l'Holocauste et sont sacro-saints. Dans le contexte de Lanzmann, le paysan « antisémite » partage la culpabilité des nazis en tant que persécuteurs. L'intention du cinéaste à cet égard a été rendue explicite dans une interview accordée à un magazine. Lanzmann, répondant à la question d'un intervieweur qui lui demandait si son film était une accusation contre les Polonais, a répondu : *« Oui, ce sont les Polonais qui s'accusent eux-mêmes. Ils maîtrisaient la routine de l'extermination. »* [Korbanski, p. 108]

Les Polonais maîtrisaient *« la routine de l'extermination »*, alors que les juifs – comme cela a été bien documenté, et Lanzmann le savait sûrement – conduisaient leur propre peuple au meurtre à chaque étape, à chaque centimètre du chemin ? *« L'obsession de Lanzmann quant à la complicité de la population polonaise dans le génocide... »*, a déclaré le spécialiste des questions juives Omer Bartov, *« n'a d'égal que son manque relatif d'intérêt pour les Allemands. »* [Bartov, pp. 55-56]

Lors de la sortie de *Shoah*, le comité exécutif du Congrès américain polonais a réagi en condamnant officiellement le *« stéréotype préjudiciable relatif à l'antisémitisme polonais »* et en évaluant le travail de Lanzmann comme une *« déformation astucieuse de la vérité, destinée à justifier son idée préconçue de la complicité des Polonais dans l'extermination des Juifs par l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale ».* [Korbanski, p. 108] La vision bornée du monde de Lanzmann s'exprime plus pleinement dans son épopée cinématographique suivante, longue de cinq heures, intitulée *Tsahal.* Son sujet est l'armée israélienne, et il l'a abordé d'une telle manière que même *« la plupart des critiques israéliens semblaient penser... [qu'il était] trop admiratif envers son sujet ».* [Halikin, p. 49]

On retrouve cette attitude courante typiquement juive de Lanzmann à l'égard des Polonais dans le long métrage de Steven Spielberg, *La liste de Schindler*. (Apparemment, les fantômes intérieurs de Lanzmann l'ont guidé pour vilipender la version de l'Holocauste de Spielberg lorsque le nouveau film est sorti. *« La production hollywoodienne [de Spielberg] »*, s'est plaint Lanzmann, *« commet une transgression en 'banalisant' l'Holocauste, niant ainsi son caractère unique ». « Les accusations de M. Lanzmann »,* relevait le journal [juif] *Forward, « qui ont été largement répercutées dans les médias français, ont suscité des contre-accusations de la part d'intellectuels français, selon lesquelles il défendait la 'qualité unique' de son propre travail et remettait essentiellement en question le fait que quelqu'un d'autre soit apte à aborder le sujet de l'Holocauste. »* [Halff, p. 1] Dans *La Liste de Schindler*, la seule attention portée aux Polonais – qui vivaient eux-mêmes l'enfer sous les nazis – est le moment où l'on voit une jeune fille crier *« Adieu, juifs ! »* à la foule de juifs emmenés par les nazis. Cette scène de dénigrement est la seule scène du film consacrée aux Polonais, alors que l'histoire de l'Holocauste se déroule en Pologne.

Stephen Dubner relève le cas d'un autre documentaire de facture juive diffusé sur PBS, *Shtetl* – qui cherchait également à diaboliser le peuple polonais :

*« Le cinéaste, Marian Marzynski, était un juif d'origine polonaise qui, enfant pendant la guerre, a été abrité par des chrétiens. La quasi-totalité de sa famille a été tuée. Bien des années plus tard, il est retourné en Pologne et a servi de guide à un Juif né aux États-Unis qui souhaitait enquêter sur le shtetl de sa propre famille, Bransk. Marzynski, quant à lui, s'intéressait à l'idée de complicité, au degré de participation des paysans catholiques polonais de Bransk au massacre des Juifs pendant la guerre. »* [Dubner, p. 277]

Les stéréotypes négatifs et l'avilissement des Polonais apparaissent régulièrement dans le discours juif. En littérature, un critique juif a noté avec enthousiasme la réapparition du « roman juif » américain dans les années 1980. *« De nouveaux talents ont récemment émergé »*, écrit Mark Schechner, *« qui promettent de redonner à cette littérature une place importante dans les lettres américaines ».* [Schechner, p. 169] L'un des auteurs juifs cités comme un « nouveau talent » est Art Spiegelman dont l'autobiographie

*Maus: A Survivor's Tale*, publié par Pantheon (et nominé pour un National Book « critic's circle » Award) est illustré comme une sorte de bande dessinée pour traiter de l'Holocauste. Le livre est une histoire humaine extrêmement convaincante et douloureuse, ancrée dans la souffrance, le suicide et la maladie mentale, qui s'entrelace avec le récit de l'Holocauste. Ironiquement, l'alter ego de Spiegelman dans *Maus* fait un commentaire troublant à propos des faits concernant son père dans la vie réelle, le personnage central du livre :

*« C'est quelque chose qui me tracasse dans le livre que je suis en train de faire sur lui. D'une certaine manière, il ressemble à la caricature raciste du vieux juif avare. Je veux dire, j'essaie juste de dépeindre mon père de façon précise. »* [Spiegelman, pp. 131-132]

D'une part, inquiet des faits qui semblent confirmer les stéréotypes anti-juifs, Spiegelman, d'autre part, propage librement et sans ambages des insultes anti-polonaises.

*« L'une des objections soulevées par la fable animalière de Spiegelman »*, souligne Schechner, *« était sa représentation des Polonais en cochons. Alors que la conception des Juifs sous les traits de souris et des Nazis sous ceux de chats n'a pas fait grand bruit, la métaphore des cochons pour les Polonais a suscité une certaine consternation. Pourtant, en dehors de la métaphore, les Polonais sont dans l'ensemble traités positivement... »* [Schechner, p. 177] En dehors de la métaphore du cochon ? On peut se demander quelle serait la réaction des juifs s'ils étaient eux-mêmes dépeints comme des porcs (mais, *« dans l'ensemble, traités de manière positive »*), en particulier dans le contexte de leurs terreurs sous l'Allemagne nazie, terreurs qui étaient partagées par les Polonais. Comment se fait-il que les juifs s'en sortent toujours avec leur double standard séculaire, un standard d'innocence bénigne pour les juifs et un standard de « porc » pour les autres ? Spiegelman présente même les insidieux nazis comme une « métaphore » relativement positive, comme des chats rôdant à la recherche de « souris » juives dociles (toujours innocentes), qui se cachent – dans le livre de Spiegelman – derrière des masques de porc.

La représentation que Spiegelman donne des Polonais en tant que porcs résonne dans les traditions juives :

*« Un enfant [juif]... pouvait jeter un coup d'œil dans les rues et voir les porcs du Gentil renifler et manger les cadavres des gens [après la violence des Gentils] qui, jusqu'à hier, vivaient à côté. Il était dans le caractère de l'animal impur de se comporter ainsi, et il était inévitable que cette activité de charognard renforce le symbolisme du porc en tant qu'objet de dégoût. De telles expériences et de tels souvenirs contribuaient néanmoins à l'image globale du goyim que se faisaient les Juifs. »* [Zborowsky, p. 153]

Dans un roman d'Isaac Bashevi Singer, Yoshe Kalb, un propriétaire de bordel juif implore un rabbin de ne pas lui enlever sa seule fille juive parce que *« les porcs en veulent une »* [Bristow, p. 51]. Et n'oublions pas ici la langue yiddish elle-même qui, comme nous l'avons vu dans un chapitre précédent, déshumanise même linguistiquement les Polonais, c'est-à-dire que les verbes utilisés pour décrire les animaux sont également appliqués aux non-juifs, par exemple, manger comme des « porcs » et mourir comme des « chiens ». [Kramer, p. 107]

Dans cet esprit de mépris et d'avilissement des Polonais, un volume publié en 1995 par l'Université hébraïque d'Israël, Alina Cala, a présenté les résultats de ses entretiens avec des Polonais (recueillis il y a une et deux décennies) à propos des juifs, *The Image of the Jew in Polish Folklore [L'image du Juif dans le folklore polonais]*. Alina Cala a été surprise de constater que *« mes interlocuteurs parlaient volontiers et de manière colorée, sans dissimuler leurs opinions. »* L'auteur note dans son introduction qu'elle est allée à la pêche aux matériaux dans *« la jungle des préjugés encore vivaces à l'égard des Juifs... l'antisémitisme, qui était morbidement fasciné par la différence juive. »* Et Cala conclut son ouvrage par un dernier paragraphe selon lequel les Polonais ont perdu *« l'occasion de se voir à distance, à travers les yeux des autres [Juifs]. Ce n'est pas une compétence facile, il n'est donc pas étonnant que le peuple polonais ait préféré ses propres phobies et obsessions ».*

Entre ces deux extrémités idéologiques qui dénigrent et stéréotypent le peuple polonais, et dans sa vision totalement judéocentrique et sa réticence totale à inverser son hypothèse de victimisation des juifs, ne

serait-ce qu'un instant (en d'autres termes, à considérer les juifs **dans la situation polonaise** pour changer), Cala fournit un large échantillon des commentaires polonais qu'elle déteste tant, en mettant l'accent sur les *« phobies et obsessions »* polonaises irrationnelles et sans fondement, telles que celles-ci :

*« [Les Juifs] exploitaient les paysans, [ils étaient] avides d'argent, rusés, égoïstes... ».* [p. 30] *« Impudents dans le commerce, ils racolaient même sous les porches des églises. »* [p. 30] *« Il y avait des Juifs riches et pauvres, mais il n'y avait pas de Juifs honnêtes... Ils trichaient terriblement [...] Ils vivaient et s'enrichissaient à nos dépens. »* [p. 62] *« Les Juifs tenaient tout le commerce dans leurs mains. »* [p. 27]

*« Les personnes interrogées »*, écrit Cala, *« ont rarement réfléchi aux origines de l'antisémitisme. Celles qui l'ont fait en ont le plus souvent cherché les raisons dans le séparatisme juif, la richesse et la domination supposées des Juifs dans le commerce et l'industrie, ou leurs penchants politiques. »* [pp. 59-60]

Si la coutume polonaise selon laquelle les juifs auraient dominé l'économie de la Pologne est irrationnellement antisémite et ne repose sur aucun fait, que devons-nous penser du conte populaire yiddish suivant, qui circulait traditionnellement parmi les juifs de Pologne ?

*« Le noble polonais, Radziwell, qui possédait la petite ville de Nishwiz, se trouvait par accident à court d'argent à Varsovie. Il entra dans une banque juive et demanda un prêt. Le commis a refusé en prétextant qu'il ne le connaissait pas. Le noble a demandé, 'Avez-vous déjà entendu parler de Nishwiz ?' 'Oui', répondit le greffier. 'Savez-vous à qui elle appartient ?' 'Bien sûr que je le sais. Au Rebbe [Rabbin] de Lekhivitz', répondit le greffier. Le noble partit, dégoûté. »* [Newman, p. 289]

Ou encore, que pensez-vous de cet extrait du récit yiddish de 1892 intitulé *Unease in Jacob*, de Mendele Mocher Sforim (« Mendele le libraire ») :

*« C'est la façon de faire des Juifs, leur nature imprégnée en eux depuis des temps immémoriaux, qui fait que chaque fois qu'ils voient un type avec une pièce d'or, peu importe ce qu'il est, même un veau, une bête à forme humaine – il devient leur Dieu,*

*et ils se prosternent devant lui, dansent et frétillent devant lui, rendant gloire à son nom. »* [Brenner, p. 77]

Et que dire de cette apologie extraordinairement arrogante de l'*Encyclopédie juive universelle* pour le mot yiddish commun et condescendant, « goy », que les juifs d'Europe de l'Est utilisaient (et que la plupart des juifs utilisent encore) pour tous les non-juifs ?

*« Dans l'usage familier ultérieur, l'implication de mépris qui s'attachait au mot 'goy' était due à des circonstances extérieures. Ainsi, par exemple, en Pologne et dans d'autres pays d'Europe de l'Est, les Juifs se trouvaient entourés d'une population presque entièrement analphabète. Compte tenu de leur propre niveau d'éducation élevé, il n'est pas surprenant que le mot goy en soit venu à évoquer un paysan ignorant. »* [*Encyclopédie juive universelle*, v. 4, p. 534]

Cette logique du « ils sont en-dessous de nous », défendue même par l'Encyclopédie juive universelle, n'est-elle pas l'essence même de tout racisme institutionnalisé ? (Pour mémoire, selon un recensement russe de 1897, l'écart d'alphabétisation entre juifs et non-juifs n'était pas si stupéfiant : 50 % d'alphabétisation pour les juifs et 28 % pour les non-juifs). [Steinberg, p. 99] *« Le terme goy »*, fait remarquer Ewa Morawska, *« se référant aux Gentils [non-juifs], était en fait utilisé pour désigner le 'paysan' [...] et cela signifiait des gens et des choses (goyish) arriérés, ignorants, mus par des instincts corrompus et incontrôlés et par l'agression physique [...] les paysans goyim représentaient tout ce qu'un Juif, y compris les membres des couches non éduquées de la société juive, ne voulait pas et ne devait pas être, et cette distinction chargée de valeurs était inculquée aux enfants dès leur plus jeune âge. »* [Morawska, p. 16]

Les chercheurs juifs Zborowski et Herzog citent l'opinion juive commune qui prévalait à propos de la paysannerie polonaise appauvrie avoisinant les communautés juives :

*« Il [le paysan] n'a pas de soucis. De quoi doit-il avoir peur ? Il se saoule, bat sa femme, chante une petite chanson. »* [Zborowski, p. 156]

*« Les Juifs nourrissaient de nombreuses images peu flatteuses à la fois des individus et de la culture des Gentils »*, expliquent Leibman et Cohen, *« Ces images négatives étaient des éléments constitutifs de l'identité juive traditionnelle,*

*renforçant les notions juives de leur propre supériorité individuelle et collective, et contribuant à [...] la croyance selon laquelle les Juifs faisaient tous partie d'une seule et même famille élargie, et à la notion d'élection. »* [Leibman/Cohen, p. 37] *« Pour les enfants juifs »*, note Jay Gonen, *« les intellectuels, les érudits et les occupations spirituelles sont devenus des valeurs juives, tandis que les préoccupations sensuelles, grossières et subalternes sont devenues des valeurs de Gentils ».* [Gonen, p. 136] *« La sagesse populaire yiddish s'est enrichie de phrases désobligeantes sur l'intelligence paresseuse des Gentils »*, dit Joshua Halberstam, *« opposant les dons mentaux des Juifs au raisonnement paresseux des paysans avec lesquels ils vivaient. »* [Halberstam, p. 136]. Lorsqu'il s'installe en Israël en 1967, un juif américain, Ze'ev Chafets, décide d'apprendre un peu de yiddish en plus de l'hébreu obligatoire. Il a été frappé par l'ancienne vision juive de l'Europe de l'Est du monde en tant que victime, ancrée dans ses premières leçons de yiddish, notant qu'il *« a été stupéfait de constater que dans le texte standard [d'apprentissage du yiddish], les premiers mots de vocabulaire comprenaient Cosaque, pogrom et choléra ».* [Chafets, p. 16]

Israël Shahak note que *« partout, le judaïsme a développé une haine et un mépris pour l'agriculture en tant qu'occupation et pour les paysans en tant que classe, encore plus que pour les autres Gentils – une haine dont je ne connais aucun parallèle dans d'autres sociétés. Ceci est immédiatement apparent pour quiconque est familier avec la littérature yiddish ou hébraïque du dix-neuvième et du vingtième siècle. »* [Shahak, p. 53] *« Les lauréats du prix Nobel Agnon et Bashevis Singer en sont des exemples, mais on peut en citer beaucoup d'autres, notamment Bialik, le poète hébreu national. Dans son célèbre poème 'My Father', il décrit son saint père vendant de la vodka à des paysans ivrognes représentés sous forme d'animaux. Ce poème très populaire, enseigné dans toutes les écoles israéliennes, est l'un des véhicules par lesquels l'attitude anti-paysanne est reproduite. »* [Shahak, p. 109]

Aujourd'hui encore, les romanciers juifs modernes reprennent ces thèmes anti-paysans, anti-polonais et anti-gentils. Le roman de Chaïm Potok, *In the Beginning*, contient ce paragraphe : *« Goyim »*, disait son père, *« c'est un monde qui déteste les Juifs ».* En regardant la cicatrice sur le visage de son père, Davey a dit : *« 'Qui t'a fait du mal, Popa ?' 'Un goy, un Polak. Il voulait voler mon tallis, et je n'ai pas voulu le lui donner, alors il m'a coupé le visage avec une baïonnette et l'a pris, et aucun des soldats goyische avec lesquels j'avais*

*combattu pendant des années n'a dit un mot ou levé le doigt pour m'aider. Le travail d'un Juif est de souffrir, pensent-ils, ces Polaks puants'. »* [Bloomfield, p. 27]

L'érudition juive moderne reflète toujours ce fondement raciste contre les Slaves et les paysans. En 1990, on pouvait lire ceci de la part d'un éminent historien juif, Howard Sachar :

*« La vie brutale du muzhik [paysan] analphabète et superstitieux n'exerçait aucun attrait sur le Juif lettré, dévot et religieux. Pratiquement toutes les épreuves pouvaient être supportées plus facilement que l'entrée dans le monde bucolique et primitif des Slaves. »* [Sachar, p. 78]

L'animosité anti-polonaise [et plus largement anti-gentille] dans les cercles juifs peut être extraordinairement profonde. En 1992, un universitaire juif, Enzo Traverso, s'est offusqué que Rosa Luxemburg, humaniste et socialiste juive d'Europe de l'Est du début du siècle, ait exprimé une certaine affection pour la paysannerie polonaise qui l'entourait. *« Le contraste »*, dit Traverso, *« entre le mépris [de Luxemburg] pour la tradition juive et son exaltation des vertus polonaises est frappant. »*

Traverso cite un extrait d'une lettre de Luxemburg :

*« Quel bonheur – les champs de blé, les prairies, les forêts – la langue polonaise et les paysans polonais... un petit vacher aux pieds nus et nos magnifiques sapins. C'est vrai, les paysans sont affamés et sales, mais quelle belle race ! »* [Traverso, p. 63]

Cette innocente affection pan-humaine est apparemment menaçante et diffamatoire pour le dogme fondamental de l'exceptionnalité juive. Traverso remarque cyniquement que :

*« On est presque tenté de voir dans la version polonaise [de Luxemburg] du romantisme 'volkisch' [nazi], une forme typique d'antisémitisme juif. »* [Traverso, p. 63]

Alors que des légions d'érudits, de propagandistes et d'apologistes juifs inondent les médias de langue anglaise de perspectives et de points de vue juifs sur l'hostilité des Gentils en Pologne, les versions polonaises des relations polono-juives sont peu traduites en anglais. Comme le note

John Grondelski, *« l'érudition polonaise n'a malheureusement pas reçu l'attention qu'elle mérite en Occident, en partie parce qu'elle est souvent restée dans sa langue originale et a donc été isolée linguistiquement. »* [Grond, p. 285]

****

## LA LISTE DE SCHINDLER

Le film populaire, *La liste de Schindler* (qui avait rapporté quatre milliards de dollars en 1994), de Stephen Spielberg – un juif qui a ensuite créé une autre agence de perpétuation de la mémoire de l'Holocauste, la Fondation Shoah, en tant que dépositaire de l'histoire orale juive de l'Holocauste – est un bon exemple des stéréotypes standards, de la reconstruction et de la décontextualisation de l'histoire par les juifs pour se présenter comme les victimes perpétuelles et consommées de l'injustice dans le monde. (En février 1997, ce film a été présenté à la télévision nationale, sacrée et sanctifiée, sans interruption commerciale. Il est extrêmement ironique que le sponsor de cette diffusion en prime time sur NBC ait été la Ford Motor Company. Le fondateur de cette société, Henry Ford, est aujourd'hui considéré par les juifs comme l'un des antisémites les plus notoires d'Amérique. Les entreprises savent de quel côté souffle le vent économique. En 1997, la société qu'il a fondée était à genoux devant la religion séculaire de l'Holocauste, essayant d'acheter la rédemption juive).

*« La liste de Schindler »*, note Betsy Zelizer, *« a généré une foule de questions non résolues sur qui a le droit de raconter l'histoire des évènements passés, et de quelle manière. »* [Zelizer, p. 18] *« C'est un film juif, »* dit Estelle Gilson, *« dès ses premiers plans (...) le film touche des endroits secrets du cœur juif ».* [Gilson, p. 12] *« Les spectateurs non informés »*, note Andrew Nagorski, *« ce qui inclut de nombreux Américains, peuvent sortir du film sans savoir que la guerre visait plus que la destruction des Juifs ou qu'il y avait d'autres victimes des atrocités nazies... De plus, les quelques images fugaces du film concernant les catholiques polonais – comme la scène glaçante d'une jeune fille criant avec haine 'Adieu, juifs !' alors que les*

*victimes étaient rassemblées dans le ghetto – semblent suggérer que le seul rôle joué par les Polonais était de se réjouir de la terreur nazie. »* [Nagorski, pp. 152-157]

Dans une autre critique du film, H. R. Shapiro indique qui étaient les juifs – dans la vraie vie – qui travaillaient intimement avec Schindler :

*« Les nazis ont formé le Judenrate pour mettre en œuvre la politique nazie dans la communauté juive et, plus important encore, pour diviser et conquérir les Juifs et écraser toute résistance aux nazis. Les Juifs qui ont travaillé avec Schindler étaient tous des dirigeants de la Judenrate... La Judenrate... par le secret et les mensonges, a convaincu les masses juives que les rapports sur les horreurs à l'est n'étaient que des rumeurs, et que les Juifs étaient simplement 'réinstallés'. L'opposition potentielle étant ainsi neutralisée, les nazis ont pu déporter et exterminer la plupart des Juifs de Varsovie. En revanche, ceux qui avaient un certain lien avec la Judenrate et leurs associés, notamment les privilégiés et les riches, ont survécu à la guerre. »* [Piotrowski, p. 70]

Spielberg est également malhonnête avec l'épigramme talmudique qui débute le film, comme son thème pan-humain et universaliste : *« Celui qui sauve une vie sauve le monde entier »*. Même en prenant au pied de la lettre cette affirmation de « sauver une vie », elle est sujette à des manipulations d'interprétation. Certains observateurs juifs ont noté que *« ce dicton talmudique, pris littéralement, est la base idéologique d'un survivalisme amoral »*, c'est-à-dire que sauver « une » vie n'est que de l'auto-survie. [Cheyette, p. 233]

Pourtant, ce refrain prétendument noble est encore plus obscur. Dans la Mishna talmudique, Sanhedrin 4:5, l'original dit vraiment ceci : *« Celui qui détruit une seule vie juive, les Écritures lui rendent compte comme s'il avait détruit un monde entier. »* La portée de ce texte est tout à fait particulariste, c'est-à-dire qu'il ne se préoccupe que des juifs, survie personnelle ou non. Néanmoins, ce fait littéral n'empêche pas de nombreux apologistes juifs non orthodoxes d'universaliser quand même cette citation chauvine. *« La plupart des juifs dont l'étude de la Mishna »*, dit Jacob Petuchowski, *« se limite à l'édition standard continuent à investir cette déclaration d'une limitation particulariste, alors que les quelques érudits qui s'occupent de critique textuelle sont conscients de la portée universaliste plus large de*

*la déclaration originale.* » [Petuchowski, p. 8] En supprimant l'adverbe « juif » de la source fondamentale, insiste Petuchowski, on obtient une « lecture correcte ».

*« L'épigraphe talmudique de 'La Liste de Schindler' de Stephen Spielberg »*, ajoute le spécialiste du judaïsme Peter Novick, *« 'Quiconque sauve une vie sauve le monde entier', reflète certainement les valeurs universalistes du judaïsme libéral tel qu'il a évolué au cours des derniers siècles. Les observateurs savaient que la version traditionnelle, celle qui est enseignée dans toutes les yeshivot [écoles religieuses] orthodoxes, parle de 'quiconque sauve la vie d'Israël'. »* [Novick, P., 1999, pp. 182-183]

*La liste de Schindler* a d'abord été publiée sous forme de roman par Thomas Keneally, un non-juif d'origine irlandaise. Le film était basé sur son histoire méticuleusement documentée d'Oskar Schindler, un industriel nazi qui a eu le courage moral et la conscience de sauver, au prix de grands risques personnels et d'une inévitable destruction financière, 1 100 juifs des camps de la mort sous le régime de Hitler. Keneally écrit qu'il avait *« l'intention d'éviter toute fiction, car la fiction dévaloriserait le dossier, et de faire la distinction entre la réalité et les mythes... »* [Keneally, p. 10]

Alors, en prenant les faits présentés dans le roman, où Spielberg et Hollywood sont-ils allés avec cela ? Les souffrances endurées sous l'oppression nazie sont soigneusement traitées comme une expérience purement, innocemment et entièrement juive. Le fait qu'une guerre mondiale soit en cours est à peine perceptible. Le film de Spielberg est singulièrement *La guerre contre les Juifs*, contournant les thèmes pan-humains du bien contre le mal pour se concentrer entièrement sur « le mal contre les juifs ». Cela se fait tout bonnement en ignorant certains faits et en en soulignant d'autres.

Pour commencer, il était important de présenter tous les juifs – en bloc – comme un peuple innocent, unifié, moral et saint. Par conséquent, le film de Spielberg ignore totalement les juifs qui (dans le livre de Keneally) étaient absorbés par l'instinct de conservation, le profit et les haines intra-juives et qui fonctionnaient activement et

ouvertement dans le ghetto juif comme agents du régime nazi. Le plus sinistre d'entre eux était Symche Spira. *« Spira »*, écrit Keneally, *« était d'origine orthodoxe et, de par son histoire personnelle comme de par son tempérament, méprisait les libéraux juifs européanisés... Il recevait ses ordres du... quartier général des SS de l'autre côté du fleuve... [Les nazis] lui avaient demandé de mettre en place (une force de police juive) et il a recruté plusieurs de ses amis pour cela. ...La section politique de Spira allait aller au-delà des exigences de la coopération à contrecœur et était remplie d'hommes vénaux, d'hommes avec des complexes, avec des rancunes bien ancrées à propos des insultes sociales et intellectuelles qu'ils avaient reçues auparavant de la part de la classe moyenne juive respectable. Outre Spira, il y avait Szymon Spitz et Marcel Zellinger, Ignacy Diamond, David Gutter le vendeur, Forster et Gruner et Landau. Ils se sont installés dans une carrière d'extorsion et d'élaboration de listes pour les SS d'habitants du ghetto insatisfaisants ou séditieux. »*

Plus tard, nous apprenons l'existence d'un autre juif maléfique de mèche avec les nazis, un juif qui, dans ses actions désespérément égoïstes, aide à voler la nourriture de ses semblables, dont beaucoup vont mourir de faim : *« Amon [le directeur du camp de concentration] vendait... un pourcentage des rations de la prison sur le marché libre de Cracovie par l'intermédiaire d'un de ses agents, un Juif nommé Wilek Chilowicz, qui avait des contacts avec la direction des usines, les marchands et même les restaurants de Cracovie. »* [p. 195][36]

Mais l'exploitation de juifs par des juifs dans l'histoire originale de Schindler est encore pire. Oskar Schindler a fait faillite en dépensant sa fortune pour sauver les juifs qui travaillaient dans son usine. Incroyablement, Marcel Goldberg, l'homme responsable de la décision finale concernant l'inscription des juifs sur la liste de Schindler – une liste qui signifiait la vie ou la mort – exigeait des pots-de-vin extrêmement élevés de la part des prisonniers juifs désespérés. Pour figurer sur la liste, dit-il à Poldek Pfefferberg, *« il faudra des diamants »*. [pp. 292-293]

[36] [NdT : lire à ce propos *Le Sale Boche raconté aux braves gens* de Benton L. Bradberry, éd. Didi18, 2020.]

De telles créatures prédatrices – intermédiaires entre les nazis et la vie elle-même – ne peuvent être montrées dans le film de Spielberg car elles font allusion aux stéréotypes les plus horribles sur les juifs. Et il est difficile d'expliquer que des juifs haïssent des juifs et trahissent des juifs au milieu de leur horrible tourmente. Certes, cela brouille la division facile entre les bons et les méchants. Si l'on tente d'expliquer les Spira, les Chilowicz et les Goldberg de l'Holocauste comme étant dus aux conditions inhumaines désespérées et à l'instinct de survie primitif dans lequel les juifs se sont retrouvés sous le joug nazi, on doit également autoriser de telles excuses pour quiconque à cette époque infernale, y compris les Allemands qui ont été aspirés dans le rouleau compresseur nazi, et les Slaves polonais, qui sont largement méprisés et diabolisés par les juifs jusqu'à ce jour pour leur prétendue haine et leur trahison du peuple juif au profit des nazis. Les Polonais, qui étaient eux-mêmes destinés à une extermination massive sous Hitler et qui, en tant que groupe de paysans largement appauvris, avaient des siècles de griefs socio-économiques contre les juifs, ont connu leur propre misère sous l'occupation nazie. Mais nous n'entendons pas parler d'eux, jamais de la vie, ni dans ce film ni ailleurs dans le folklore juif de l'Holocauste. Décontextualisant l'histoire, le film de Spilberg est absolument et exclusivement juif. Il n'y a rien d'autre qui compte que de « sauver les Juifs ». Lorsque nous regardons les nazis conduire leur voiture sur une route jonchée de pierres tombales juives dans le film de Spielberg, le spectateur ne sait pas que des pierres tombales polonaises ont été utilisées de la même manière dans le même camp de concentration. [p.166] Bien qu'au milieu de l'été 1940, deux cent cinquante Polonais travaillaient dans l'usine de Schindler [p. 72], l'usine du film n'est peuplée que de juifs. Lorsque nous regardons avec horreur l'énorme tas de cadavres juifs en feu à l'extérieur du camp de concentration de Plaszow, nous ne sommes pas informés que dans le monde réel, beaucoup de ces cadavres – là et ailleurs – étaient ceux de Polonais et de Tziganes [p. 253] Lorsque, dans le film, Schindler – au péril de sa vie – défie les règlements nazis et asperge d'eau, par compassion, un wagon à bestiaux rempli de prisonniers juifs, Spielberg omet de préciser que des Polonais se trouvent également dans ces wagons. [p. 265] Le réalisateur n'aborde pas non plus les implications de l'observation de Keneally selon laquelle

les juifs, **les Polonais et les Tziganes** *« ont fait un bref séjour »* dans le redoutable camp de concentration de Birkenau sur leur chemin respectif vers l'enfer. [p. 306]

Spielberg ne fait pas une seule fois allusion à d'autres malheurs que celui des juifs dans son film. La souffrance des autres est marginale – invisible – par rapport à son thème politique. Cette myopie systématique, ostensiblement façonnée pour accentuer la dramatisation exclusive des « Juifs de Schindler » dans l'Allemagne nazie – et des juifs en général – mène quelque part : la raison d'être de l'État israélien moderne.

L'intention politique subtile de Spielberg est mise en évidence à la fin de son film dans son propre addendum interprétatif à l'histoire de Schindler de Kineally. Dans le film, lorsque les juifs sont libérés de leur internement par l'armée russe, ils se demandent entre eux où ils doivent aller. Un officier russe – lui-même juif – leur rappelle qu'ils ne sont pas les bienvenus à l'Ouest ou à l'Est, mais qu'ils peuvent essayer une ville voisine. Les juifs, en masse, sans abri et affamés, étrangers dans tous les pays, méprisés partout, sont vus au loin en train de traverser un champ à la recherche d'un nouveau foyer. Spielberg coupe ensuite immédiatement à un plan similaire d'un groupe de juifs au loin, en couleur maintenant, différent du film en noir et blanc. Les juifs « errants » dans le champ du fermier dans le film fictif sont maintenant transposés à l'époque moderne dans un court « documentaire », qui relate l'histoire d'un groupe de juifs « réels » qui ont survécu jusqu'à ce jour grâce à la compassion et à l'humanité de Schindler. La tombe de Schindler se trouve dans un cimetière chrétien de Jérusalem et Spielberg a réuni un certain nombre de survivants des camps de concentration et leurs enfants pour rendre hommage au Juste Gentil sur sa tombe. *« En arrière-plan »*, écrit Michael Goldberg, *« on entend les accords de Yerushalayim Shel Zahav – 'Jérusalem d'or'. Écrite au lendemain de la guerre des Six Jours en 1967, cette chanson qui célèbre la récupération historique de l'ancienne ville par Israël, est devenue un hymne quasi universel. »* [Goldberg, p. ?]

Dans les dernières minutes du film, Spielberg a donc abandonné la version de Keneally (dont le réalisateur a de toute façon emprunté un

chemin tout à fait personnel) et transformé l'histoire de Schindler en un morceau de propagande israélienne. Les spectateurs non juifs sont attirés par l'horreur choquante de l'histoire nazie, puis trouvent un réconfort dans le fait qu'un des leurs, un Gentil, a eu le courage moral de défendre ce qui est juste et de protéger les juifs sous sa gouvernance. Avec son épilogue en Israël, Spielberg fait habilement comprendre au spectateur la nécessité de créer l'État d'Israël comme protection contre l'antisémitisme violent, qui est la pierre angulaire du système de croyance sioniste et, en fait, de l'identité juive moderne. *« Spielberg »*, observe Goldberg, *« ...semble ici avoir la main lourde, déterminé à nous arracher une réponse émotionnelle particulière : un soutien inconditionnel à l'État d'Israël ».* [Goldberg, p. ?] *« La Liste de Schindler »*, dit Steven G. Kellman, *« est une affirmation sioniste, une affirmation brillante qu'Israël est la seule alternative à la persécution, sinon à l'éradication des Juifs ».* [Kellman, p. 10]

Soulignant les manipulations et les machinations idéologiques à la base du film, la version de la *Liste de Schindler* qui est sortie en Israël a une chanson différente pour sa scène finale. Alors que « Jérusalem d'or » trouve un point sensible dans le cœur des juifs de la diaspora dans leurs mythes d'Israël, en Israël même, la portée connotative de cette chanson est plus étendue, voire controversée, symbolisant *« d'abord l'euphorie de la victoire israélienne de 1967, puis les fruits amers de la conquête, de l'occupation et de la répression des autres par le jeune État juif ».* [Bartov, p. 45] La nouvelle chanson de la version israélienne du film (Eli, Eli) *« déplace la politique de la fin du film du conflit israélo-arabe vers l'aspect 'héroïque' de l'Holocauste parrainé par Israël. »* [Bartov, p. 59]

À notre époque, l'omission systématique de tous les contextes de la Seconde Guerre mondiale liés à l'Holocauste – sauf ceux qui renforcent l'exclusivité de la souffrance juive – est endémique dans les discussions juives sur le sujet. Le film *La liste de Schindler* en est une preuve éclatante. Un critique polonais (lieu de la base historique du film et de la production du film lui-même) a fait remarquer que le film n'était *« pas un film anti-polonais : 'La Pologne n'y existe pas.' »* [Shandler, p. 161] Incroyablement, les omissions systématiques de Spielberg sont aggravées de façon exponentielle dans une critique remarquablement myope du film dans le milieu universitaire par Daniel Fogel, vice-chancelier associé

pour les affaires académiques et président du conseil consultatif du programme d'études juives de l'université d'État de Louisiane. Dans un article élogieux sur le film, Fogel note néanmoins que *« les écarts de Spielberg par rapport [au livre de Keneally], principalement sous forme d'omission, sont frappants... Alors que j'inventoriais les divergences [entre le film et le roman] avec mes étudiants dans un cours sur la réponse littéraire à l'Holocauste, notre perplexité s'est accrue... ». « Je fais ici référence à la critique de Fogel en même temps qu'à la vision myope de Spielberg en raison de ses implications profondes, car nous arrivons ici à la quintessence de la tache aveugle juive, qui se manifeste toujours par une censure idéologique. Et nous devons garder profondément à l'esprit qu'il ne s'agit pas d'une critique rédigée par un bouffon à la petite semaine dans un bar au coin de la rue, mais par un universitaire de renom. Il s'agit d'un homme qui témoigne – dans ses titres bureaucratiques difficiles à manier – d'un apport éducatif significatif en tant que 'conseiller' en matière d''études juives' ».*

Après avoir noté que lui (et sa classe !) a fait l'inventaire des « omissions » et des « divergences » entre le livre et le roman, il procède à l'énumération des différences qu'il a trouvées. Celles-ci incluent le fait que le film de Spielberg réduit de nombreux personnages à la personnalité d'Yitzak Stern et le fait que diverses scènes du livre sont déplacées dans le film vers différents sites ahistoriques. M. Fogel note également que le film modifie la chronologie des évènements, omet certains des *« actes d'héroïsme les plus mémorables »* d'Oskar Schindler contre les nazis et regroupe les évènements pour les besoins du drame.

Incroyablement, M. Fogel, président du Conseil consultatif pour les études juives, éminent éducateur, après avoir déclaré que sa tâche auto-proclamée était de rechercher les omissions et les divergences entre le film et le livre et d'en faire un « inventaire », ne relève jamais les omissions plus sensibles politiquement – pour les juifs – que j'ai citées plus haut. Aucune d'entre elles. Zéro. Rien. Et les omissions sont ce que l'article de M. Fogel, selon sa propre thèse, était en grande partie censé aborder. M. Fogel, paré des nouveaux habits de l'empereur, a annoncé qu'il « regardait », mais n'avait aucune envie de « voir ».

Mais il a vu quelque chose. En fait, dans sa propre liste des omissions du film, il a quand même réussi à introduire quelque chose qui nous aide

à comprendre le genre de choses qu'il recherchait singulièrement. D'une manière ou d'une autre, dans sa critique de *La Liste de Schindler*, il réussit à glisser un commentaire journalistique sur David Duke, ancien membre du Ku Klux Klan, sur sa candidature ratée à un poste public en Louisiane et sur la manière dont un groupe de justes a réussi à l'arrêter. Nous sommes amenés à nous demander si Fogel pense que Spielberg aurait dû être plus explicite dans ses allusions aux nazis résidents de l'Amérique.

Et qu'en est-il des étudiants de Fogel, ceux de sa classe qui se sont tous assis pour se creuser les méninges et se sonder mutuellement sur les omissions et les différences entre la représentation de Spielberg et l'histoire de Keneally ? Aucun de ces étudiants n'a remarqué les omissions décrites plus haut ? Cette classe faisait-elle partie du programme d'« études juives », et cela impose-t-il une vision limitée ? Étaient-ils tous des enfants juifs qui partageaient l'angle mort politique de leur mentor ? Ou bien Fogel, l'éducateur, a-t-il censuré les omissions évidentes citées ici dans sa propre classe ? Ou, pire encore, les élèves de sa classe ont-ils été intimidés par la plainte sacrée et moralisatrice d'un autre juif en position d'autorité au sujet de l'Holocauste et n'ont-ils pas pu trouver un espace d'accueil pour dire ce qu'ils reconnaissaient ? Quelles que soient les réponses à ces questions, elles soulignent les limites omniprésentes du discours critique sur les juifs dans l'Amérique moderne, même à l'université. Et, bien sûr, que ceux qui osent s'aventurer dans le nid de frelons devront probablement faire face à des représailles.

Comme prévu, le film fictif de Spielberg, *La liste de Schindler*, qui a remporté sept Oscars, dont ceux du meilleur film et du meilleur réalisateur, a joué un rôle monumental en confirmant la martyrologie juive dans l'esprit du public comme une « histoire » irréfutable. Le *Wall Street Journal* a qualifié le film de *« document historique précieux... un film presque entièrement exempt d'artifices »*. Le *Washington Post* a déclaré que *« Spielberg, si célèbre pour sa manipulation, a laissé le matériel parler de lui-même. »* Un critique suggère même que *« remettre en question la 'Liste de Schindler' [revient] à bafouer la mémoire de l'Holocauste. »* [Zelizer, p. 22] *« Pourtant »*, note Barbie Zelizer, *« Spielberg n'était pas un spécialiste réputé de l'Holocauste.*

*Il venait plutôt du terrain largement contesté de la culture populaire, un faiseurs de culture connu et reconnu pour avoir transformé des requins, des dinosaures et des extraterrestres errants en succès au box-office. »* [Zelizer, p. 22]

De manière non atypique, Spielberg est une autre des nombreuses personnalités publiques influentes qui ont « renoué » avec le juif didactique. Il s'est décrit comme un « témoin » dans la réalisation du film ; il mystifie sa mise en scène du film, qualifiant l'expérience que *« tout témoin ou victime aurait. Ce n'était pas comme un film ».* [Zelizer, p. 23] *« Je pense que je suis plus fier aujourd'hui d'être juif que je ne l'ai jamais été dans mon histoire »*, a déclaré Spielberg, *« ...le film est le résultat de ce que j'ai traversé en tant que personne ».* [Zelizer, p. 25] L'utilisation politique sectaire manipulatrice du film comme levier d'autopromotion a même inclus l'exploitation du film par un sénateur juif du New Jersey comme *« gadget de campagne ».* [Zelizer, p. 33]

****

## « IVAN LE TERRIBLE » : LE PROCÈS DE JOHN DEMJANJUK

En avril 1988, John Demjanjuk, un Américain déchu de sa citoyenneté, a été reconnu coupable de crimes de guerre nazis par un tribunal israélien et condamné à la pendaison. Demjanjuk, né en Ukraine, avait immigré aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale et travaillé pendant des décennies comme ouvrier pour la Ford Motor Company près de Cleveland, dans l'Ohio. Ses problèmes avec un passé prétendument meurtrier ont commencé en 1976 lorsqu'il a été identifié sur de vieilles cartes d'identité avec photo par des survivants juifs de l'Holocauste comme « Ivan le Terrible », un opérateur de chambre à gaz particulièrement brutal et sadique dans le camp de la mort nazi de Treblinka. Parmi les preuves cruciales contre Demjanjuk figuraient un portrait photographique de 1951 sur lequel il était reconnu comme Ivan et une carte d'identité de l'Union soviétique qui aurait prouvé que Demjanjuk avait été formé pour travailler dans les camps de concentration. En 1986, l'ouvrier a été extradé pour être jugé en Israël,

accusé d'être l'homme qui a personnellement participé au gazage à mort de 850 000 personnes, pour la plupart, sinon toutes, des juifs. Bien entendu, il ne s'agissait pas d'un procès pour meurtre ordinaire. John Demjanjuk devait être jugé par et pour le peuple juif du monde entier en tant que symbole vivant – et bouc émissaire – de tout l'Holocauste, aimant humain de l'obsession rageuse juive.

L'organisation américaine qui a lancé l'enquête sur le passé de Demjanjuk est l'Office of Special Investigations (OIS), un bureau de la division des poursuites pénales du ministère de la Justice des États-Unis. *« L'OIS »*, fait remarquer Allan Ryan Jr, *« a établi une relation de travail très étroite avec Israël et, en effet, une partie du personnel de l'OIS est stationné à plein temps à Jérusalem, à Yad Vashem. »* [Ryan, A., pp. 201-206] Fondé en 1979, l'OIS doit son existence à des groupes de pression juifs qui voulaient une agence d'enquête spéciale pour traquer les tueurs de juifs de l'époque de la Seconde Guerre mondiale qui résidaient en Amérique. Avant l'institution de l'OIS, les agences juives faisaient elles-mêmes la plupart du travail de détective ; au milieu des années 1970, par exemple, la liste des 53 collaborateurs nazis présumés vivant en Amérique, établie par les Services d'immigration et de naturalisation, était en grande partie fournie par le Congrès juif mondial. [Teicholz, p. 24] La députée juive Elizabeth Holtzman a été particulièrement active dans la campagne de création de l'OIS. Elle a tenu une conférence de presse en 1974 et *« a accusé le gouvernement de ne pas enquêter sur les criminels de guerre nazis connus vivant aux États-Unis et de ne pas les poursuivre en justice ».* [Teicholz, p. 24]

En 1978, les membres juifs du Congrès Holtzman (alors président du sous-comité de la Chambre sur l'immigration) et Joshua Eilberg demandent au General Accounting Office des États-Unis d'enquêter sur les condamnations des criminels de guerre nazis par l'INS. [Teicholz, p. 25] L'intensité des poursuites de l'INS est jugée nettement insuffisante et l'OIS est créé un an plus tard.

Pour toute agence américaine, les enquêtes sur les criminels de guerre nazis mènent souvent à des dossiers soviétiques. Au milieu du procès Demjanjuk, une « autorité juridique américaine » anonyme, s'exprimant sous couvert d'anonymat, a déclaré à un journaliste de la *New York*

*Review of Books* que les *« Soviétiques ne pourraient jamais comprendre ...notre préoccupation pour le meurtre des Juifs. Pour les Soviétiques, les nazis étaient les meurtriers de vingt millions de Russes. Pour nous, en Amérique, 'nazi' était devenu synonyme de génocide des Juifs et nos enquêtes sur les crimes de guerre étaient presque invariablement liées à l'Holocauste. Cela, en plus de bien d'autres choses, a créé un énorme fossé culturel et une méfiance de part et d'autre. »* [Sereny, p. 32]

Abstraction faite des accusations sensationnelles sur le fait d'être un meurtrier de masse, l'histoire personnelle de Demjanjuk, accusé dans le procès le plus important en Israël depuis celui du nazi Adolf Eichman en 1961, est modeste. Demjanjuk a été élevé dans un milieu paysan en Ukraine à une époque où des millions de personnes étaient confrontées à la famine. Rien qu'en 1932-1933, quelque six millions d'Ukrainiens sont morts des suites des politiques staliniennes. [*Economist*, 4-23-88, p. 46] Sa famille aurait été contrainte de vendre sa maison pour dix miches de pain. Le jeune homme finit par s'engager dans l'armée russe, puis est capturé par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale et fait prisonnier. [Sheftel, p. 121] À partir de là, la vie de Demjanjuk est embourbée dans la controverse. Selon la conviction personnelle de chacun et l'expert scientifique auquel on accorde le plus de crédibilité, Demjanjuk était soit un agent des camps de concentration, soit un simple prisonnier de guerre russe qui est devenu une victime des falsifications et des intrigues soviétiques contre les Ukrainiens de souche et les anticommunistes.

Parmi les gardiens de prison israéliens du prisonnier Demjanjuk se trouvait un espion qui cherchait à se lier d'amitié avec le prisonnier et à lui soutirer des informations compromettantes. Le mieux que l'espion ait pu obtenir était l'évaluation de Demjanjuk selon laquelle les juifs « collaboraient » avec les nazis comme n'importe quel autre survivant. *« Tout témoin qui parle contre moi »*, a dit Demjanjuk, *« sera membre des S.S. Nous devions collaborer. »* [Teicholz, p. 148] L'espion a également appris que dans la propre *« souffrance de l'Ukrainien au camp de prisonniers de guerre, Demjanjuk a dit qu'il aurait tué pour un pain. »* [Teicholz, p. 148] L'espion a également témoigné que *« Demjanjuk a imputé la famine ukrainienne... à un fonctionnaire soviétique nommé Kaganovich – qui était, selon Demjanjuk, un zhid – le terme péjoratif pour Juif... »* [Teicholz, p. 149]

Le camp de la mort de Treblinka – auquel Demjanjuk a fini par être associé, de manière inébranlable, dans l'esprit du public sous le nom d'« Ivan le Terrible » – était situé à environ 96 km au nord-est de Varsovie. Le camp était surveillé par environ 30 à 40 gardes allemands ; un sous-groupe d'une centaine d'Ukrainiens – à l'origine des prisonniers de guerre – était chargé de diverses tâches, notamment de la gestion des chambres à gaz. Les prisonniers juifs étaient eux-mêmes forcés ou cooptés pour effectuer les tâches les plus répugnantes des camps de la mort : *« le tri des vêtements, le rasage des cheveux des victimes féminines, le retrait des cadavres des chambres à gaz, l'extraction des dents en or des corps, l'enterrement, et plus tard, sur ordre de Himmler, l'excavation et l'incinération des cadavres. »* [Wagenaar, p. 2]

Mais le problème de ce scénario, en ce qui concerne John Demjanjuk, est qu'il a finalement été innocenté des accusations portées contre lui. « Ivan le Terrible » de Cleveland a frôlé la pendaison pour une identité qui n'était pas la sienne. La tourmente de Demjanjuk n'était pas unique, mais de loin la plus vaste et la plus horrible. En 1978, par exemple, 12 survivants juifs de l'Holocauste ont identifié Frank Walus, de Chicago, comme un agent de la Gestapo à Czestochowa et Kilsen. Walus a perdu sa citoyenneté américaine ; toutefois, après le verdict de culpabilité, l'équipe de défense de Walus a produit des preuves documentaires tirées de registres allemands indiquant qu'il était ouvrier agricole en Allemagne lorsqu'il a été accusé d'être un tueur nazi en Pologne. Sa citoyenneté lui a été restituée. [Sheftel, p. 203]

Yoram Sheftel, l'avocat israélien de Demjanjuk, a raconté l'injustice et les abus systématiques perpétrés contre l'accusé ukraino-américain (et toute son équipe de défense) pour servir de bouc émissaire à l'hystérie juive de l'Holocauste. Dans ses mémoires sur cette longue épreuve, *The Demjanjuk Affair: The Rise and Fall of a Show Trial*, Sheftel dépeint l'ensemble du procès comme une honteuse imposture, un *« coup monté »* [Sheftel, p. 331], explorant avec des détails troublants l'épisode cauchemardesque à la Kafka dans lequel la haine communautaire juive, la rage et la soif de vengeance ont exclu la raison. Et la justice.

À la base, ce que Sheftel décrit comme un procès spectacle était destiné à réaffirmer les piliers idéologiques de la nation juive dans sa punition des ennemis juifs, ainsi qu'à socialiser les nouvelles générations aux perspectives et aux mythologies israéliennes de l'Holocauste. *« Le procès a été [...] utilisé comme un moyen d'éduquer les jeunes sur les réalités du génocide nazi des Juifs »*, observe Gitta Sereny. *« Par conséquent, les terribles récits faits pendant de nombreuses semaines par les survivants de Treblinka, suivis en direct par des centaines d'écoliers et par des millions de personnes à la radio et à la télévision, ont créé leur propre dynamique. »* [Sereny, p. 33] La fonction politique du procès de Demjanjuk, tant pour les Israéliens que pour les juifs du monde entier, reposait sur les diverses mythomanies entretenues à leur égard en tant que nation et peuple rédempteur. *« Les reconstitutions symboliques de la victimisation et de la victoire, du souvenir de l'Holocauste et de la défense d'Israël »*, a noté le sociologue juif Egon Mayer à propos des courants psychosociaux sous-jacents du procès, *« sont devenus les rites communautaires centraux du peuple juif ».* [Mayer, *New York Times*, pp. 4, 17] En 1990, l'émission « Intercom Prime Time » de la chaîne 13 de New York a diffusé ce que le *New York Times* a appelé un *« récit captivant »* de *« la façon dont M. Demjanjuk... a été identifié par les survivants... [dans cette émission] le verdict va à l'encontre de M. Demjanjuk ».* Le narrateur de l'émission, E. G. Marshall, a établi un lien entre l'importance de cette affaire et le procès d'Adolf Eichman en 1961 qui *« est devenu une obsession nationale, une enquête sur l'histoire et l'identité [juives] ».* [Goodman, W., p. c18] *« Plusieurs [des survivants de l'Holocauste] qui ont été les premiers à identifier M. Demjanjuk »*, note le *Times*, *« sont morts avant qu'il ne soit traduit en justice, et les quelques personnes qui ont pu se rendre au tribunal semblent poussées par la nécessité de témoigner avant de passer elles aussi à l'histoire ».* [Goodman, p. c18] Le bouc émissaire de la rage et de la haine juives dans le monde entier était alors attaché à l'enclume de l'émotivité juive implacable. Il était incarné par un seul homme, un ouvrier de Cleveland, accusé de meurtre collectif nazi et ennemi ukrainien des juifs depuis des siècles : John Demjanjuk.

Sheftel, l'avocat juif de Demjanjuk n'a bien sûr jamais contesté aucun aspect des faits de l'Holocauste lui-même ; il s'est simplement concentré sur le fait que John Demjanjuk n'était pas Ivan le Terrible, luttant

futilement pour garder tout le reste en dehors de l'affaire, sachant très bien que tout semblant d'objectivité et les droits les plus fondamentaux de son client à un procès équitable seraient désespérément perdus dans le raz-de-marée émotionnel de l'appel de l'Holocauste. Un auteur juif, Tom Teicholz, a écrit en 1990 un livre sur « Ivan le Terrible » alors que l'appel de la condamnation à mort de Demjanjuk n'était toujours pas résolu. La prédilection de Teicholz pour le caractère indissociable de Demjanjuk, l'accusé, et de l'Holocauste lui-même se traduit par de nombreuses pages de références émotionnelles à Treblinka, notamment *« les cris des femmes, les pleurs des enfants, les appels à la pitié, à la délivrance de Dieu, qui remplissent l'air comme les hurlements des animaux sauvages ».* [Teicholz, p. 10] Teicholz confirme le mythe du monstre Demjanjuk en répétant l'évaluation désinvolte d'un journaliste du *Chicago Sun-Times* qui, en 1977, a insisté pour apporter à Demjanjuk une publicité indésirable sur son prétendu passé nazi : *« 'Sortez de ma propriété', a grogné [Demjanjuk], en contournant sa tondeuse à moteur et en prenant un râteau en bambou... 'Allez, allez. Pas de questions. Je ne réponds à rien.' Tandis que Demjanjuk brandissait ce râteau, il était facile d'imaginer 'Ivan le Terrible' ».* [Teicholz, p. 63]

Bien que Sheftel se soit opposé à plusieurs reprises à l'introduction intempestive d'une leçon sur l'Holocauste dans le procès, les juges et les procureurs israéliens ont collaboré pour se vautrer dans les explications des atrocités inspirées par les nazis qui n'ont été en aucune façon contestées par la défense, une litanie d'affirmations sur l'Holocauste qui a orienté le procès vers la réaffirmation publique des fondements idéologiques de l'État israélien et de l'identité juive moderne. Le courant sous-jacent plus général du procés spectacle Demjanjuk, et l'accusation plus large, a été souligné par l'un des trois juges présidant, Zvi Tal, qui – de manière incroyable – est intervenu pour diriger le témoignage d'un témoin (un historien) de l'accusation, en lui demandant :

*« N'y avait-il pas d'autres raisons pour les Allemands de s'attendre à une coopération des Ukrainiens, par exemple une longue haine et hostilité envers les populations juives depuis l'époque de Chemilnitzki au milieu du XVII^e^ siècle, n'était-ce pas l'une des raisons ? ».* [Sheftel, p. 201]

La haine juive envers les Ukrainiens est profonde. En 1987, les Ukrainiens-Américains de toute l'Amérique du Nord se sont ralliés à la défense de Demjanjuk. Jean Berger, une Ukrainienne vivant maintenant en Amérique, qui avait caché des juifs dans sa maison afin de les protéger des nazis et qui a reçu une balle dans la jambe pour avoir tenté de donner du pain à un ami juif, a conduit un groupe d'Ukrainiens-Américains en Israël pour plaider en faveur d'un procès équitable pour Demjanjuk. Peu de temps après, le vice-président de la Knesset israélienne, Dov Ben-Meir, a écrit à son groupe, invoquant la vieille histoire du massacre (ou de la révolte) des juifs par le chef cosaque Bogdan Chmielnicki au XVII^e siècle. *« Le peuple juif »*, écrit Ben-Meir, *« a un vieux compte à régler avec le peuple ukrainien... Vous allez à l'église non seulement le dimanche, mais aussi tous les jours de la semaine, et... vous vous agenouillez là jusqu'au sang en demandant pardon pour ce que votre peuple a fait à notre peuple. »* L'organisation ukrainienne a dénoncé la lettre, la qualifiant de *« diffamation incendiaire... contre l'ensemble de la nation ukrainienne. »* [*Jewish Week*, 5-1-87, p. 17] Les Ukrainiens d'Amérique du Nord ont été la source fondamentale des coûts stupéfiants de la défense de Demjanjuk en Israël pendant sept ans (la bataille juridique complète a duré 17 ans), totalisant finalement plus de deux millions de dollars. Dans la communauté ukrainienne américaine, le procès de Demjanjuk est devenu *« un symbole de la persécution soviétique et juive »*. [Sereny, p. 32]

Le verdict final officiel du tribunal qui a condamné Demjanjuk à la peine de mort comptait 444 pages ; 36 des 118 chapitres détaillaient le camp de concentration de Treblinka et l'histoire de l'Holocauste, bien loin de l'essentiel du procès de Demjanjuk : était-il ou non Ivan le Terrible ? Un chapitre intitulé « Mémorial » était dédié *« aux âmes des saintes communautés [juives] qui ont été perdues et qui ne sont plus. »* [Sheftel, p. 215] *« Ériger un mémorial aux millions de Juifs tués lors de cet holocauste sans précédent est en effet une tâche sacrée et noble »*, a déclaré l'avocat israélien de Demjanjuk, Yoram Sheftel, *« Mais lorsqu'un jugement dans un procès pénal le prétend, le résultat est un processus juridique honteux qui souille la mémoire du peuple juif massacré à Treblinka... Je ne doute pas que l'histoire juridique israélienne nommera cet héritage le plus honteux jamais écrit en langue hébraïque. »* [Sheftel, pp. 216-217]

Sheftel a décrit avec horreur la nature abusive de tout l'environnement régnant dans un tribunal tout au long du procès, et en particulier lorsque le verdict de l'exécution de Demjanjuk a été annoncé :

*« À la minute même où le mot 'mort' sortait de la bouche du juge Tal, une terrible agitation se produisit dans la salle d'audience. Tout le désordre qu'il y avait eu jusqu'alors n'était que méchanceté comparé au chaos qui éclatait maintenant. La foule déchaînée se mit à jurer, à crier et à hurler des insultes : 'Mort, mort', 'Mort à Ivan', 'Mort à l'avocat de la défense', 'Mort à tous les Ukrainiens'. 'Mort, mort, mort !' Les gens dansaient, tapaient des pieds, agitaient les poings en l'air. »* [Sheftel, p. 225]

Dans son livre de 1990 qui soutenait la condamnation de Demjanjuk, la version de Tom Teicholz à l'annonce de la condamnation à mort indiquait que :

*« Les spectateurs se sont levés et beaucoup ont spontanément applaudi. Les témoins survivants qui étaient assis dans la salle se sont embrassés. Puis tous se sont retournés, stupéfaits, à la vue des adolescents près des derniers rangs, debout sur les chaises, lançant des épithètes à [l'avocat israélien de Demjanjuk] Sheftel, et chantant, 'Am Yisrael Chai' (le peuple d'Israël est vivant). Ils étaient dirigés par un survivant âgé, en visite en Floride, qui les encourageait comme un entraîneur lors d'un match de football. »* [Teicholz, p. 300]

Demjanjuk a été jugé coupable par la presse, le public et les juges israéliens dès le début de ce fiasco, un « procès » qui s'est déroulé dans un auditorium de 400 places spécialement aménagé pour l'occasion, et qui a été diffusé en direct et en continu par la télévision et la radio israéliennes. Pour les juifs d'Israël et du monde entier, Demjanjuk était l'incarnation de l'ignoble méchanceté, le plus récent bouc émissaire des six millions de martyrs juifs de l'Holocauste. Lorsqu'il a finalement été libéré de prison, Demjanjuk avait 73 ans et était peut-être la dernière chance pour le monde juif de se venger d'un Adolf Hitler de substitution de l'époque de l'Holocauste.

L'avocat israélien de Demjanjuk, Yoram Sheftel, était parfaitement conscient de la nature transcendante de l'affaire et des passions

dangereuses qu'elle suscitait ; il prévoyait la violation flagrante du droit le plus fondamental de son client : l'impossibilité d'obtenir un procès équitable en Israël. Le principe même du procès, note Sheftel, était qu'*« un homme était coupable jusqu'à ce que son innocence soit prouvée. »* [Sheftel, p. 120] Pour le souligner de manière flagrante, peu après l'annonce du verdict de la peine de mort, le juge principal de l'affaire, Dov Levin, a donné une tournée de conférences à des groupes juifs en Amérique. Comme l'a noté le *Cleveland Plain Dealer*, Levin a déclaré au Centre communautaire juif de Norfolk, en Virginie, que *« nous ne pouvons pas être impressionnés par quelqu'un qui prétend 'Je suis innocent'. L'innocence n'est pas ce que vous dites dans votre témoignage. L'innocence doit être prouvée. »* [Sheftel, p. 194] *« Les juges [de l'affaire], tout comme les médias [israéliens] »*, dit Sheftel, *« avaient, pour ainsi dire, condamné Demjanjuk à l'avance, bien avant de le faire officiellement dans leur verdict ; ils ont donc fait tout ce qui était en leur pouvoir pour assurer sa condamnation. »* [Sheftel, p. 200]

Un juge israélien, Haïm Cohen, qui n'a pas été associé à l'affaire, a déclaré au journal israélien *Al Hasharon* que le procès *« était un spectacle [sic] pour le peuple. Toute ressemblance avec la justice était purement fortuite. »* [Sheftel, p. 207] *« Croyez-moi, en tant que personne ayant passé 17 ans dans les tribunaux »*, a déclaré le juge à la retraite Dov Eitan (qui a finalement rejoint l'équipe de défense de Demjanjuk pour faire appel de la condamnation à mort), *« Nous n'avons pas affaire ici à une erreur, mais à quelque chose de plus grave. »* [Sheftel, p. 217] *« Il voulait dire »*, ajoute Yoram Sheftel, *« tromperie délibérée »*.

Le parti pris contre la défense de Demjanjuk était omniprésent dans tout le système judiciaire israélien, les médias et le grand public. Selon Tom Teicholz, l'avocat israélien de Demjanjuk, Yoram Sheftel, *« était appelé 'l'homme le plus détesté d'Israël'. On disait de son hébreu qu'il était de classe inférieure. Il était le genre d'avocat, selon un avocat, qui représentait des proxénètes, des prostituées et des trafiquants de drogue. Il semblait toujours cracher en parlant, disait un habitué des tribunaux. »* [Teicholz, p. 179] Un témoin de la défense, un historien britannique d'origine russe, Nikolaï Tolstoï, s'est énervé contre les préjugés flagrants des juges israéliens qui supervisaient l'affaire et a annoncé : *« Je suis désolé, mais si on ne me garantit pas un traitement équitable, je ne pourrai pas continuer. »* [Sheftel, p. 147]

Sheftel a également été indigné en découvrant que les trois juges présidant l'affaire (Israël n'a pas de procès avec jury – ces juges décidaient du verdict) examinaient régulièrement des coupures de journaux israéliens dans leur cabinet et les rassemblaient dans des albums. *« La grande majorité de ces coupures de presse constituaient une incitation contre l'accusé »*, a écrit Sheftel. *« Elles ont complètement sapé le droit de l'accusé à un procès équitable. »* [Sheftel, p. 192]

Un professeur néerlandais de psychologie à l'université de Leyde, Willem Wagenaar, qui a témoigné pour la défense, a estimé que *« les tirages de photos [arrangements de portraits datant de l'époque de la Seconde Guerre mondiale et auxquels les observateurs répondent par une reconnaissance – ou non] dans lesquels Demjanjuk a été identifié sont tous sans valeur, et on ne peut pas leur faire confiance ».* [Sheftel, p. 158] L'expérience troublante de Wagenaar dans cette affaire l'a conduit à écrire son propre livre sur les problèmes d'identification des personnes à partir de photographies vieilles de 35 ans, et sur les préjugés intrinsèques, les manipulations et les déductions contextuelles inhérentes au processus de reconnaissance. *« Je ne connais aucun autre cas »*, écrit-il dans son livre sur les preuves photographiques cruciales du procès Demjanjuk, *« dans lequel autant de déviations des procédures internationalement acceptées comme souhaitables se sont produites... La preuve légale de l'identité de Demjanjuk était basée sur des preuves d'identification [vieilles photographies et documents nazis] exclusivement... Le tribunal de Cleveland [la procédure d'extradition inspirée par l'OIS] a refusé d'entendre un témoin expert sur les problèmes d'identification. Le tribunal de Jérusalem a autorisé la défense à faire intervenir un expert, mais a déclaré que le témoignage n'était pas pertinent car les témoins survivants ne pouvaient pas faire d'erreurs. »* [Wagenaar, p. ix] Wagenaar a également détaillé méticuleusement le préjugé inné du processus d'identification photographique de Demjanjuk en Israël, ainsi que son caractère arbitraire et ses manipulations subtiles, qui ont amené des survivants de l'Holocauste à changer d'avis sur leur mémoire, grâce aux informations fournies par les enquêteurs bureaucratiques. [Wagenaar, pp. 95-125] (Une réunion de survivants de Treblinka à Tel-Aviv en 1976 a même été l'occasion pour les personnes déjà interrogées par les enquêteurs au sujet d'« Ivan le Terrible » et de Demjanjuk de

discuter de cette nouvelle, renforçant ainsi la « mémoire » des autres survivants à son sujet. [Nathan, p. 29]

Dès le début du procès, Yoram Sheftel, l'avocat israélien de Demjanjuk, a fait l'objet de menaces de mort, d'insultes et d'ostracisme de la part de la société israélienne pour avoir osé représenter l'Américain d'origine ukrainienne, un homme déjà considéré dans l'esprit du public comme coupable du crime le plus immonde qui soit. Lors des funérailles d'un collègue avocat israélien qui avait récemment rejoint l'équipe de défense (pour ensuite se suicider), un membre régulier du public du procès a jeté de l'acide au visage de Sheftel. Ironiquement, le traumatisme personnel de l'avocat israélien a été fortuit pour Demjanjuk ; l'appel de sa condamnation à mort a été retardé de près d'un an, le temps que les yeux de Sheftel guérissent après avoir été opérés aux États-Unis. Ce délai a permis à d'autres preuves de la défense de Demjanjuk de faire surface.

Pendant le procès lui-même, Sheftel a eu du mal à trouver un érudit juif prêt à ignorer l'opprobre généralisé d'Israël pour témoigner en faveur de Demjanjuk au sujet des aspects historiques de l'affaire. *« En raison de la campagne publique contre la défense »*, dit Sheftel, *« j'étais déterminé à ce qu'au moins un de nos témoins experts soit israélien. J'ai contacté plusieurs professeurs d'histoire israéliens, directement et indirectement, mais tous ont rejeté l'idée d'emblée. Il ne fait aucun doute qu'ils craignaient d'être attaqués par les médias, et l'un d'entre eux m'a dit franchement : 'Si j'acceptais de témoigner pour la défense, je ne serais plus invité à être interviewé en tant qu'historien à la télévision.' »* [Sheftel, p. 148] (Il en a finalement trouvé un).

La prédilection des juifs pour la culpabilité de Demjanjuk, l'inquiétude pour leur carrière et leur crédibilité ternie en tant que juifs dévoués s'ils étaient associés à lui, et leur réticence résultante à contribuer à un procès équitable, s'étendirent à l'Amérique. Sollicitée pour être un témoin expert en psychologie de l'interprétation photographique et de la mémoire pour l'équipe de défense de Demjanjuk, un professeur de psychologie juif de Seattle, Elizabeth Loftus, a expliqué dans *Newsweek* qu'elle ne pouvait pas participer parce que sa famille et ses amis s'opposaient à son implication dans la défense

de Demjanjuk. Ils avaient, bien sûr, déjà décidé qu'il était coupable d'après les accusations qu'ils avaient entendues dans les journaux. Il est vrai qu'elle a pu indirectement témoigner dans *Newsweek* que *« la recherche a montré qu'il y a peu ou pas de relation entre la confiance d'un témoin et la précision de ses souvenirs... [mais] aux yeux de beaucoup, [mon témoignage pour la défense de Demjanjuk] serait considéré comme une attaque contre la poignée de personnes qui ont miraculeusement survécu à Treblinka et qui souhaitent maintenant être crues. Ces personnes ne comprendraient pas qu'une remise en question d'une partie de la mémoire ne signifie pas nécessairement un déni de toute cette mémoire. Ainsi, [mon] témoignage serait perçu comme une attaque en règle contre les seuls souvenirs que nous avons de Treblinka. »* [Loftus, pp. 10-11] Craignant alors d'offenser (et de se créer des problèmes) le mur monolithique de la mémoire de l'Holocauste (quelle qu'elle soit, exacte ou non), Loftus a honteusement retenu son témoignage crucial en tant que juive (sa remplaçante n'était pas juive et a servi à renforcer la nature largement sectaire de la polarisation entre l'accusation et la défense), se déclarant solidaire d'une allégeance morale supérieure à la vérité : le diktat de la sensibilité et de l'émotivité des survivants de l'Holocauste. Et leur sacro-sainte **impunité**.

*« D'un point de vue scientifique »*, ont rapporté Debbie Nathan et Jan Haaken dans un magazine juif des années plus tard, *« il y avait toutes les raisons pour [Loftus] d'aider la défense de Demjanjuk, et aucune pour justifier son refus. Pourtant, elle a refusé, dans une illustration dramatique du conflit entre les prétentions désintéressées de la science et la politique fervente de la mémoire retrouvée – une politique qui peut affecter même les scientifiques... ».* [Nathan, p. 30] *« ...Elizabeth Loftus est juive, et bien qu'elle ne soit pas croyante, elle aurait difficilement pu rester isolée des forces qui ont mené l'accusation de Demjanjuk... »* [Nathan, p. 94] *« ...Les liens personnels et la peur de l'ostracisme peuvent créer à la fois une forte solidarité et un silence répressif. Dans le cas de Loftus, les deux combinés avec la culpabilité et le désir d'arranger les choses à tout prix. Finalement, ces considérations prendront le pas sur la science... La peur de Loftus de trahir à nouveau sa judéité l'a conduite à rationaliser son refus de témoigner. »* [Nathan, p. 95]

Ainsi, Loftus, la juive dévouée, pour des raisons d'allégeance aux émotions de la Tribu, a refusé de prendre part à un défi scientifique et

rationaliste de la mémoire de l'Holocauste, comme en témoigne, par exemple, le témoignage d'Eliahu Rosenberg, survivant de l'Holocauste/Treblinka. Au début du procès de Demjanjuk, lors d'une scène dramatique, Rosenberg s'est approché de Demjanjuk pour examiner son visage de près. *« La salle d'audience »*, a souligné Yarom Sheftel, *« a éclaté, criant : 'Assassin ! Il faut le tuer !' »* [Sheftel, p. 47] *« Sans l'ombre d'un doute, c'est Ivan le Terrible des chambres à gaz de Treblinka »*, a déclaré Rosenberg, ému, *« L'homme que je regarde. J'ai vu ses yeux, ces yeux de meurtrier. »* [Sheftel, p. 46] *« Les yeux d'assassins – merderische oygen »*, dit Sheftel en soulignant le mépris profond et séculaire des juifs pour les Ukrainiens (et d'autres) dans cette affaire, *« est une expression yiddish courante utilisée par les Juifs polonais pour désigner les goyim. Rosenberg savait que les yeux qu'il voyait n'étaient pas les yeux assassins d'Ivan le Terrible. On pourrait toutefois dire qu'il a dit cela sous l'influence d'un procès-spectacle mis en scène par l'accusation avec l'approbation de toute la cour. »* [Sheftel, p. 46]

Une note de bas de page assez significative du témoignage de Rosenberg est la déclaration écrite de sa main, retrouvée plus tard dans une archive juive de Varsovie ; Rosenberg avait témoigné en 1945 qu'il avait été témoin de l'assassinat d'Ivan le Terrible lors d'un soulèvement. [Wagenaar, p. 105] (Contre-interrogé au sujet de ce document, le survivant de l'Holocauste a affirmé qu'il n'avait réellement voulu dire en 1945 qu'il avait entendu dire qu'Ivan avait été tué, et là, dans la salle d'audience, le véritable Ivan était assis devant lui.)

Les témoignages des survivants de Treblinka ont retenu l'attention des Israéliens et ont été traités comme irréfutables. Par exemple, Tom Teicholz a relevé le témoignage de Yehiel Reichman au tribunal :

*« 'Pendant que je lavais les dents [qui avaient été extraites de la bouche des prisonniers]... avec Finkelstein... ce démon Ivan' – Reichman désignait spontanément Demjanjuk – 'est venu avec une perceuse... Il l'a fait tourner dans les fesses de Finkelstein... [Qui] a été gravement blessé. »* [Teicholz, p. 152]

*« Tout au long de ce récit »*, a observé Tom Teicholz, *« Demjanjuk secouait lentement la tête en signe de non-sens ».* [Teicholz, p. 152]

L'appel de la condamnation à mort de Demjanjuk a commencé à tourner en faveur de la défense avec l'effondrement de l'Union soviétique et la publication de documents pertinents sur le véritable « Ivan le Terrible », désormais identifié comme Ivan Marchenko. En 1992, note Sheftel, les juges israéliens avaient devant eux 83 témoignages vieux de plusieurs décennies de 37 gardiens de Treblinka, *« tous indiquant l'innocence de Demjanjuk pour les crimes dont il avait été accusé et condamné »*. De sérieuses fissures dans le dossier de l'accusation se sont élargies lorsqu'un ancien avocat de l'OSI, George Parker, a témoigné en 1992 que le traitement de l'affaire Demjanjuk par le gouvernement des États-Unis était *« inapproprié et contraire à l'éthique »*. [Harrison, 11-13-92, p. A4] Parker a quitté l'OSI en 1980. *« Quand j'ai quitté le service »*, a-t-il dit, *« je ne pensais pas que [Demjanjuk] était Ivan le Terrible »*. [Harrison, 11-14-92, p. A2] De façon plus sensationnelle, il est apparu que le Bureau des enquêtes spéciales avait sciemment retenu des preuves cruciales qui auraient aidé Demjanjuk contre l'accusation selon laquelle il était l'opérateur chargé du gaz de Treblinka. Interrogé par une cour d'enquête américaine, un ancien directeur de la division criminelle de l'OSI, Martin Mendelsohn, a admis *« que le département a refusé de divulguer des preuves demandées dans un certain nombre de cas après avoir déterminé que les matériaux étaient soit non pertinents, soit exemptés des exigences de divulgation. »* [Harrison, 11-14-92, p. 2] *« Ainsi »*, rapporte Yoram Sheftel, *« en août 1978, l'OSI avait en sa possession une centaine de pages qui, nous l'avons découvert plus tard, démontraient l'innocence de Demjanjuk. Ces pages avaient été délibérément cachées à l'avocat de Demjanjuk et, évidemment, aux tribunaux également. Cela a été fait afin d'assurer sous de faux prétextes la dénaturalisation de Demjanjuk, son extradition en Israël, son procès et son exécution comme Ivan le Terrible, alors que ces autorités savaient avec certitude qu'il n'était pas l'homme qu'il fallait. »* [Sheftel, p. 325]

La raison de cette fraude grotesque ? Une pression massive de la part des communautés juive et israélienne pour obtenir la mort d'un nazi. *« Les motifs de l'OSI dans cet acte odieux »*, note Sheftel, *« ... [étaient issus] d'une lettre envoyée le 25 août 1978 par le député juif Joshua Eilberg, président de la Chambre des représentants sur l'immigration, au procureur général Griffin Bell :*

*'Des rapports me sont parvenus selon lesquels des déficiences sont apparues dans la préparation de l'affaire des États-Unis contre Demjanjuk, une procédure de*

*dénaturalisation contre un criminel de guerre nazi présumé vivant actuellement à Cleveland, Ohio. Je souhaite exprimer ma forte préoccupation quant à la possibilité d'une poursuite inadéquate de l'affaire. Une abrogation de la récente décision Federenko défavorable à l'affaire du gouvernement en Floride annulera et compromettra gravement les efforts longs et persistants de ce sous-comité pour débarrasser ce pays de ces éléments indésirables... La création d'une Unité Spéciale de Litiges [l'OIS] au sein de l'I.N.S. a été établie pour apporter expertise et organisation à ce processus. Cette Unité devrait être pleinement chargée de ces affaires. Je vous invite fortement à placer la direction de la procédure de l'affaire Demjanjuk dans les mains de l'Unité spéciale des litiges. Nous ne pouvons pas nous permettre le risque de perdre une autre décision.' »* [Sheftel, p. 329]

Alan Ryan, le chef de l'OIS jusqu'en 1981, a déclaré à un journal en 1991 : *« C'était l'une des premières affaires que nous avons jugées et nous étions sur la corde raide. Si nous avions perdu l'affaire, notre espérance de vie aurait probablement été très courte. »* [Sheftel, p. 331] *« Le sentiment au sein de l'OIS qu'il devait réussir était intense »,* note Gitta Sereny, *« car gagner l'affaire Demjanjuk pouvait justifier l'existence de l'agence. »* [Sereny, p. 32]

En novembre 1993, le *New York Times* a noté *« l'opinion unanime »* d'un panel de trois juges de la Cour d'appel fédérale de Cincinnati sur l'affaire Demjanjuk, selon laquelle *« les procureurs de l'OIS ont retenu des preuves en partie pour s'attirer les faveurs d'organisations juives, qui ont fait pression sur eux pour prouver que M. Demjanjuk était le célèbre 'Ivan le Terrible'... Les juges ont déclaré que les procureurs avaient subi des pressions de la part de groupes juifs pour gagner l'affaire. Ils ont noté qu'Alan A. Ryan, Jr, le chef du Bureau des enquêtes spéciales à l'époque, avait même participé à une tournée de conférences en Israël en 1986, parrainée par la Ligue anti-diffamation du B'nai B'rith. En plus de M. Ryan, la Cour a mis en évidence les actions de l'avocat de l'OIS, Norman Moscowitz... Les juges ont déclaré que les deux hommes étaient conscients de l'existence de preuves qui auraient été utiles à la défense, mais qu'ils n'ont pas réussi à les fournir en temps voulu aux avocats de M. Demjanjuk... [Il était également] évident, d'après le dossier, que l'état d'esprit qui prévalait à l'OIS était que le bureau devait essayer de plaire et d'entretenir des relations très étroites avec divers groupes d'intérêt parce que leur existence continue en dépendait. »* [Labatan, p. A1, A20]

L'un des juges de ce jugement, Gilbert Merritt, s'est plus tard plaint publiquement qu'il avait perdu une nomination attendue à la Cour suprême des États-Unis à cause du mépris des juifs pour son rôle dans l'affaire Demjanjuk, et que des personnes bien informées lui avaient dit que le Président Clinton ne voulait pas *« partir en guerre avec les organisations juives nationales les plus influentes ». « Il y avait un fort sentiment que cet homme était Ivan le Terrible et qu'il était antisémite de dire qu'il y avait un sérieux doute à ce sujet »*, a déclaré le juge Merritt dans une interview télévisée en 1995. *« Ils [les organisations juives] ont lancé une attaque tous azimuts, au cours de ce litige, contre moi ».* Les observations critiques de Merritt n'ont fait qu'alimenter d'autres attaques juives contre lui. *« Il conforte son idée selon laquelle les juifs sont puissants et s'ingèrent »*, a accusé le directeur de la Ligue anti-diffamation de Washington, Jess Hordes. *« Le juge Merritt a fait preuve à plusieurs reprises d'une plus grande sensibilité à l'égard des droits des nazis accusés qu'à l'égard des victimes de l'Holocauste »*, a ajouté Elon Steinberg, directeur exécutif du Congrès juif mondial. [Forward, 2-10-95, p. 1]

*« En plus de soulever des inquiétudes quant à l'abus de pouvoir du gouvernement »*, écrivait le *Chicago Tribune* après la décision de la Cour d'appel fédérale, *« ce dernier développement dans le démêlage de l'affaire de Washington contre Demjanjuk devrait servir de mise en garde contre les dangers du fanatisme ».* [*Chicago Tribune*, 11-24-93, pp. 1, 18] *« Les détracteurs de l'[OIS] »*, a noté le *Los Angeles Times*, *« ...ont prétendu qu'il subissait des pressions du Congrès, des juifs américains et d'Israël pour se montrer agressif dans la recherche d'anciens nazis et que ses avocats-enquêteurs étaient devenus des défenseurs d'une cause ».* [Jackson, p. A13] Un éditorial de l'*Atlanta Constitution* (intitulé « Demjanjuk Case a Blot on Justice ») a cité la décision de la Cour d'appel des États-Unis, selon laquelle *« l'état d'esprit qui prévalait [à l'OIS] était de plaire [...] à divers groupes d'intérêt parce que l'existence [de l'OIS] en dépendait ». « Pour mémoire »*, ajoute la *Constitution*, *« l'un de ces groupes mentionnés par la cour était la Ligue anti-diffamation du B'nai B'rith. »* Pour sa part, l'ADL a qualifié la décision de la Cour d'appel fédérale de *« chair à canon pour les antisémites ».* [Goldberg, J. J., p. 190]

Alors que Demjanjuk a passé sept ans et demi dans les prisons israéliennes et dépensé plus de 2 millions de dollars pour se défendre, les avocats qui ont commis des fraudes à l'OIS n'ont fait l'objet d'aucune

mesure disciplinaire. *« L'histoire nous dit que les poursuivants qui sont condamnés dans des avis judiciaires ne souffrent jamais d'aucune tache dans leur carrière »* rapporte Stephen Gillers, un « expert en éthique » à la faculté de droit de l'université de New York a déclaré au *New York Times* : *« Si l'histoire est un guide, cette affaire est terminée depuis hier. »* [Maglock, 11-19-93, p. A30]

Même lorsque Demjanjuk fut innocenté du crime pour lequel il avait été extradé, les procureurs israéliens ont cherché d'autres moyens de sauver la face à la suite d'un embarras cataclysmique et très médiatisé. Il s'agissait pour les Israéliens de faire traîner les choses pour garder Demjanjuk et le juger sur la base d'une autre accusation liée au nazisme, à savoir qu'il était peut-être un gardien de camp de concentration ou une autre figure de ce genre. Selon Yoram Sheftel, *« cela était censé créer une sorte de justification morale, sinon légale, de sa détention dans une prison [israélienne] pendant sept ans et demi pour avoir été quelqu'un qu'il n'était pas. »* [Sheftel, p. 352]

Sheftel était horrifié par les implications du scénario qui se dessinait. Les poursuivants israéliens disposaient à présent de 87 témoignages de personnes vivant en Ukraine dans les années 1940 et 1950 sur le véritable « Ivan le Terrible », qui prouvaient tous que Demjanjuk était accusé à tort. Mais le prisonnier n'était toujours pas libéré. *« Un frisson m'a parcouru l'échine »*, a écrit Sheftel. *« Maintenant, n'importe quel antisémite de bas étage pourrait, s'il le voulait, faire valoir que le ministère public de l'État juif était incapable d'agir conformément aux critères légaux dans tout procès impliquant l'Holocauste. »* [Sheftel, p. 341] *« Maintenant, plus que jamais, écouter ce que les Ukrainiens ont dit dans un stupide interrogatoire ! »* Eliahu Rosenberg, survivant de l'Holocauste, s'est plaint au *New York Times* : *« Tout cela n'est que foutaises. »* [Haberman, 8-9-92, pp. 1, 16]

Le 3 avril 1992, les implications socio-politiques juives de la libération de Demjanjuk ont été explicitées dans le journal israélien *Ma'ariv*. Un *« procureur principal proche de l'affaire »* aurait déclaré :

*« Donc la chose la plus importante maintenant est au moins de prouver que Demjanjuk faisait partie de la machine d'extermination nazie... sinon... nous allons*

*contribuer grandement au nouveau mouvement mondial de ceux qui nient que l'Holocauste ait eu lieu. »* [Sheftel, p. 342]

Le 9 mars 1993, alors que Demjanjuk avait été proclamé innocent des accusations d'Ivan le Terrible mais qu'il croupissait toujours en prison, le journal israélien *Ha'aretz* s'interrogeait : *« L'affaire Demjanjuk n'est pas terminée et c'est une mauvaise chose... Peut-être, à Dieu ne plaise, ont-ils peur de rendre le verdict [de libération] à cause de sa nature problématique ? ».* [Sheftel, p. 350] L'affaire Demjanjuk, note le *New York Times*, *« a depuis soulevé des questions sur l'équité de la justice israélienne dans le contexte de l'injustice de l'Holocauste ».* [Johnston, D, *New York Times*, 6-13, 92, p. A1]

Même lorsque Demjanjuk a finalement été libéré, la date de sa libération a été repoussée cinq fois, les Israéliens cherchant désespérément à trouver une raison valable de le garder et de le rejuger pour un autre crime. Le jour de l'annonce de son acquittement, une requête a été déposée auprès du bureau du procureur général israélien pour juger l'Ukrainien-Américain pour autre chose. En Amérique, la Cour d'appel des États-Unis pour le sixième circuit à Cincinnati a annoncé que la loi d'extradition que les États-Unis avaient avec Israël *« interdit qu'il soit jugé pour toute autre charge »* que l'accusation pour laquelle il a été envoyé là-bas : les crimes de l'identité d'Ivan le Terrible. Mais un nombre croissant de pétitionnaires et de manifestants en Israël ont exigé que Demjanjuk soit rejugé. Parmi les pétitionnaires figuraient huit des onze survivants du camp de concentration de Sobibor en Israël, le Congrès juif mondial, l'Organisation pour l'héritage de l'Holocauste et de l'héroïsme, la deuxième génération de survivants de l'Holocauste et le représentant israélien du Centre Simon Wiesenthal (bien que le célèbre chasseur de nazis lui-même, Simon Wiesenthal, ait déclaré publiquement qu'il était temps que Demjanjuk soit libéré. [*Boston Globe*, 8-22-93, p. 21] À ce moment-là aussi, Yisrael Yehezkeli – l'homme qui avait jeté de l'acide dans les yeux de l'avocat israélien de Demjanjuk – proclamait que Demjanjuk avait assassiné toute sa famille à Sobibor. Dans le New Jersey, une survivante de l'Holocauste s'est présentée pour affirmer qu'elle avait reconnu Demjanjuk comme étant un gardien de camp de concentration. [*Walt Street Journal*, 8 24-93, p. A1]

Elizabeth Holtzman, la (désormais ancienne) députée qui a été si active dans la création de l'OIS, s'est plainte dans un éditorial publié dans le *Washington Post*, déclarant que *« le tribunal fédéral de Cincinnati a tort... En tant qu'auteur de l'amendement Holtzman, la loi sur l'immigration qui exclut les persécuteurs nazis, je suis censée savoir... Demjanjuk a bénéficié d'une procédure judiciaire attentive et objective, ce qui a été refusé aux victimes du nazisme... Nous ne pouvons pas permettre à l'affaire Demjanjuk de détruire le Bureau des enquêtes spéciales du ministère de la Justice... »* [Hotzman, p. A29] Yehudah Raveh, du Congrès juif mondial, a également plaidé contre la libération de Demjanjuk : *« Puisque la Cour suprême a estimé que Demjanjuk était un gardien de camp, il n'est pas un être humain, et il ne jouit donc pas des droits d'un être humain. »* [Sheftel, p. 371]

Le *Chicago Tribune* a pris note de la situation en Israël dans un éditorial critique :

*« Demjanjuk reste emprisonné en Israël, empêché de sortir parce que les procureurs israéliens, au mépris apparent du traité d'extradition américano-israélien, disent qu'ils envisagent de l'inculper de crimes de guerre autres que ceux pour lesquels les États-Unis l'avaient initialement extradé. Ce n'est pas juste... Les Américains se souviennent et abhorrent à juste titre l'Holocauste et soutiennent la poursuite des criminels de guerre. Mais le moyen le plus sûr de saper ce soutien est de laisser cette poursuite devenir une chasse aux sorcières. De plus en plus, l'affaire Demjanjuk présente cet aspect. »* [*Chicago Tribune* 8-6-93, pp. 1, 18]

La même semaine, le *Los Angeles Times* faisait remarquer :

*« Le département d'État a averti Israël au début de la semaine que la poursuite de la détention de John Demjanjuk, accusé d'être un gardien de camp de la mort nazi, susciterait une forte réaction des États-Unis, ont déclaré jeudi des sources au sein du Congrès juif mondial... Les sources ont qualifié l'action des États-Unis d'ingérence flagrante dans les affaires intérieures d'Israël. »* [*Los Angeles Times*, 8-13-93, p. 7]

Le *Washington Post* a évoqué l'affaire en disant :

*« Une procédure régulière et une conduite gouvernementale équitable doivent être accordées dans chaque cas individuel. Ce n'est pas seulement pour le bien de l'accusé.*

*S'écarter de cette norme élevée est un affront à la Constitution, qui protège les libertés de chacun. »* [*Washington Post*, p. 11-19-93, p. A28]

En fin de compte, le procureur général israélien Nili Arad a été contraint de reconnaître sa défaite et a rejeté toutes les pétitions visant à rejuger Demjanjuk pour d'autres motifs, en déclarant :

*« Le public n'a aucun intérêt à ouvrir une procédure contre Demjanjuk sur des charges alternatives si, en fin de compte, il n'y a aucune certitude qu'il ne sera pas acquitté de celles-ci également. Un acquittement supplémentaire aura l'air d'une débâcle et nous ne pouvons pas exclure un tel acquittement. »* [Sheftel, p. 372]

*« La vérité est enfin sortie »*, a déclaré Yoram Sheftel, satisfait de sa propre justification pour s'être occupé de l'affaire Demjanjuk. *« Le procureur général a été forcé de reconnaître qu'il n'avait pas de preuves tangibles pour prouver une quelconque accusation alternative contre Demjanjuk. »* [Sheftel, p. 373] Debbie Nathan et Jan Haaken notent en outre que même s'il avait été possible de prouver que Demjanjuk avait été au moins gardien dans un autre camp de concentration, *« bien que les gardiens de Sobibor aient participé aux atrocités communes à tous les camps de la mort, les autorités n'avaient aucune preuve que Demjanjuk avait personnellement assassiné quelqu'un. »* [Nathan, p. 30]

Lorsque Demjanjuk a finalement pris l'avion pour rentrer chez lui à bord de la compagnie israélienne El Al, escorté par des gardes du corps privés et par James Traficant, membre du Congrès de l'Ohio, l'ancien prisonnier a été *« chahuté à plusieurs reprises par des passagers [juifs] ».* [Walsh, p. A3] Lorsque son avion a atterri à l'aéroport Kennedy de New York, une centaine de manifestants l'attendaient. Des « extrémistes juifs » ont rapidement annoncé qu'ils menaçaient de le tuer. [Halberman, 9-23-93, p. A3] Le Centre Simon Wiesenthal a annoncé une campagne visant à inonder le Président Clinton de télégrammes lui demandant de *« poursuivre avec détermination »* toute action contre l'ancien Ivan le Terrible. [Hundley, p. 1, 6] Les éditoriaux du chroniqueur Pat Buchanan défendant la liberté de Demjanjuk l'ont fait passer dans certains quartiers juifs pour un *« défenseur des criminels de guerre nazis ».* [National Review, p. 18] Parmi les manifestants juifs qui attendaient Demjanjuk chez lui, dans

la banlieue de Cleveland, à Seven Hills, se trouvait le visage familier du rabbin Avi Weiss, qui a juré de *« continuer à suivre »* le prisonnier libéré [Braun, 9-23-93, p. A126] (vraisemblablement seulement lorsque le cardinal polonais Glemp ne serait pas dans ce pays).

*« Pour certains des 60 000 Juifs de Cleveland »*, note le *Detroit News*, après le retour de Demjanjuk en Amérique, *« un ouvrier automobile à la retraite ayant reçu une éducation niveau CM1 est devenu l'incarnation vivante de l'Holocauste »*. [Dickerson, p. A1] *« Il n'est ni une victime ni un héros »*, a déclaré le rabbin Weiss à un journaliste lors d'une manifestation près de la maison de Demjanjuk, *« ...mais l'un des grands symboles du révisionnisme de l'Holocauste »*. [Pertman, p. 6]

Le *News* a noté que la communauté ukrainienne locale avait ressenti le besoin de se rallier à la défense de Demjanjuk *« parce qu'elle se sentait elle-même attaquée – en particulier par des groupes juifs »*. [Dickerson p. 9A]

*« Les Ukrainiens ont été traités d'assassins et de nazis »*, s'est plaint un Ukrainien local au News, *« je n'ai jamais vu une telle haine »*. Une ordonnance de la ville de Seven Hills a été créée pour limiter les protestations à quatre heures par jour. L'annonce que le procureur général Janet Reno prévoyait de tenter d'expulser Demjanjuk a suscité une réaction amère de William Liseynesky, président de la United Ukrainian Organizations de la région de Cleveland. *« Elle subit la pression de la communauté juive »*, a-t-il déclaré, *« Elle a juste peur d'eux, c'est tout. »* [Pertman, A, p. 6]

*« Il y a ceux »*, écrit Gitta Sereny, *« – les survivants et les autres – qui soutiennent que Demjanjuk doit être 'Ivan le Terrible'. Ils ont besoin de le croire parce qu'il leur est insupportable de constater que tout le chagrin, la colère, la douleur et tous les efforts n'ont servi à rien. »* [Sereny, p. 33] En 1995 encore, malgré le long procès qui a acquitté Demjanjuk, et en dépit de la procédure régulière (innocent jusqu'à preuve du contraire) des démocraties occidentales, Jeff Jacoby, un chroniqueur juif du *Boston Globe*, s'est vu accorder un espace éditorial pour continuer à semer la haine éternelle de la communauté juive. Le vitriol de Jacoby est d'abord vicieux dans sa

haine unique de l'ancien ouvrier de Cleveland et dans son animosité générale envers le peuple ukrainien :

*« La présence de Demjanjuk dans ce pays est obscène... Comme beaucoup d'autres Ukrainiens, Demjanjuk était heureux d'aider les nazis à massacrer les Juifs... À un moment donné en 1943, Demjanjuk a été transféré à Treblinka. Son sadisme y est si infâme qu'il est surnommé 'Ivan Grozhny', Ivan le Terrible... Sept témoins oculaires juifs, dont certains tremblaient et pleuraient, ont identifié Demjanjuk comme étant Ivan le Terrible... Il poignardait les Juifs alors qu'ils étaient rassemblés dans les chambres à gaz ; il coupait le nez et les oreilles avec un sabre ; il coupait les femmes entre les jambes ; il fouettait les victimes avec un fouet... Il n'y a qu'un seul endroit où Demjanjuk a sa place. Il a 75 ans ; avec un peu de chance, il y sera bientôt. »* [Jacoby, p. 15]

Mais les efforts des juifs pour traquer Demjanjuk jusqu'à la mort ne sont pas encore terminés. En mai 1999, le ministère américain de la Justice a renouvelé *« sa bataille judiciaire pour retirer la citoyenneté américaine à John Demjanjuk... la nouvelle plainte allègue qu'il était gardien au camp d'extermination de Sobibor et aux camps de concentration de Majdanek et Flossenberg pendant la Seconde Guerre mondiale et qu'il a servi dans l'unité 'Trawniki' qui a participé à une campagne d'anéantissement des Juifs d'Europe ».* [*International Herald Tribune*, p. 10]

[Pendant ce temps, Israël traite différemment les juifs – par la peine de mort – qui ont collaboré avec les nazis. Comme le note l'érudit juif Peter Novick : *« De nombreux journaux intimes et mémoires publiés étaient remplis de dénonciations des fonctionnaires des Conseils juifs (Judenraten) et de la police des ghettos qu'ils employaient comme des collaborateurs [nazis], des traîtres et des meurtriers... En effet, la loi même en vertu de laquelle [l'ancien responsable nazi Adolph] Eichmann a été jugé [et exécuté en Israël] avait été instituée en Israël pour punir les collaborateurs juifs. La loi pour la punition des nazis et de leurs collaborateurs incluait les nazis pour la forme, mais on ne s'attendait pas à ce qu'ils soient capturés. Ses véritables cibles, tout le monde le reconnaît, étaient les collaborateurs parmi les survivants [juifs]. Avant la capture d'Eichmann, des dizaines de Juifs d'Israël avaient été poursuivis en vertu de la loi. (Certains avaient été condamnés à mort, bien que les peines aient été commuées) »].* [Novick, P., 1999, p. 140]

**Note :** Au Canada, une histoire récente fait état d'une ferveur juive comparable au sein de la division des crimes de guerre du ministère fédéral de la Justice de ce pays, une section créée en 1987 pour y traquer les ex-nazis. En 1997, Bill Hobson – le premier chef de l'unité – et Arnold Fradkin, son premier avocat, accusaient le ministère lui-même d'antisémitisme. Hobson a même intenté un procès d'un million de dollars, attaquant l'homme qui lui a succédé, Peter Kremer, en affirmant que Kremer *« a mis en doute l'objectivité et les conseils juridiques de Fradkin, a sapé sa réputation et l'a écarté du travail sur les crimes de guerre parce qu'il était juif »*.

Un rapport d'enquête de 260 pages a été rédigé par le doyen de la faculté de droit d'Osgoode Hall, John McManus, en réponse à ces accusations. *« J'ai été incapable de découvrir la moindre preuve d'incidents ou d'attitudes antisémites dans le travail de la section des crimes de guerre pendant le mandat de Kremer »*, écrit McManus, après avoir interrogé des douzaines de collègues juifs et non-juifs et d'adversaires juridiques de Kremer, *« ...en fait, l'impression dominante que j'ai retirée des discussions est qu'il est largement admis que les allégations formulées contre lui sont profondément injustes »*. Le *Canadian Jewish News* a noté que, dans le rapport final, *« Fradkin a été décrit par ses collègues, juifs et non juifs, comme étant 'obsédé' et un 'zélote passionné', et Kremer était en droit de penser qu'il avait perdu son objectivité sur un cas sur lequel il avait travaillé pendant des années... Malgré les plaintes contraires de Hobson, le rapport semble être indépendant, incroyablement exhaustif et juste »*. [Bindman, S., p. 32]

En 2001, un autre ex-nazi ukrainien présumé a été traqué par la ministre canadienne (juive) de l'Immigration, Elinor Caplan. Un journaliste du *Toronto Star*, Peter Worthington, a écrit un article cinglant sur les efforts de Caplan visant à expulser Jacob Fast :

*« [Un] procès s'ouvre aujourd'hui à Hamilton pour expulser un homme sourd de 91 ans atteint d'Alzheimer, qui, selon le gouvernement, a menti pour entrer au Canada il y a 54 ans. La ministre de l'Immigration, Elinor Caplan, souhaite que Jacob Fast soit expulsé parce qu'il n'a 'probablement' pas dit la vérité sur le fait qu'il a été contraint de devenir membre de la police auxiliaire d'une unité SS nazie pendant la guerre. Fast est né en Ukraine soviétique en 1910. Lorsqu'il a été accusé,*

*il y a quelques années, d'avoir travaillé avec les nazis et d'avoir maltraité des prisonniers, il a nié (comme tout le monde, non ?). Ottawa ne dispose d'aucun document prouvant qu'il a menti lorsque lui et sa famille sont arrivés au Canada en 1947 – à une époque où la sélection des réfugiés était occasionnelle et où les personnes déplacées étaient installées par milliers. Fast vit maintenant dans une maison de retraite à St. Catherine, ne peut pas tenir une conversation à cause de la maladie d'Alzheimer, ne peut pas se défendre et ne se présentera pas à son procès à Hamilton aujourd'hui. Il s'agit d'une affaire civile, et non criminelle, et le juge Denis Pelletier de la Cour fédérale a décidé qu'il n'était pas nécessaire que le défendeur comparaisse en personne. Je ne connais pas M. Fast (un travailleur automobile à la retraite), mais le fait qu'il s'agisse d'un autre Ukrainien visé par l'immigration a un goût de préjugé, de vindicte et de vendetta. Wasyl Odynsky, de Toronto, qui, à l'âge de 17 ans, a été enrôlé de force dans la police auxiliaire pendant la Seconde Guerre mondiale en tant que garde du périmètre d'un camp de concentration, est un autre cas que Mme Caplan est déterminée à expulser. Le dossier montre que lorsque le jeune Odynsky a refusé de se présenter à la police auxiliaire et s'est enfui, il a été attrapé et on lui a dit que s'il s'enfuyait à nouveau, ses parents et sa famille en paieraient le prix. Un autre Ukrainien, Helmut Oberlander, a déjà fait l'objet d'un ordre d'expulsion. Il était un traducteur adolescent pour les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Quant à M. Fast, quelle importance a aujourd'hui ce qu'il a fait ou n'a pas fait pendant la Seconde Guerre mondiale ? Nous savons que les nazis considéraient les Ukrainiens comme des 'sous-hommes' et les punissaient de la même manière qu'ils punissaient les Juifs en Ukraine – Babi Yar à Kiev fut un massacre d'Ukrainiens et de Juifs. »* [Worthington, P. 11-28-01]

# 20

# L'ACCUSATION D'ANTISÉMITISME (PT. 1)

*« Les Juifs comprennent sûrement que pour identifier un antisémite, il faut utiliser le test de la somme de toutes ses parties. Si elle est jaune, a un cou d'un mètre, des taches, et des petites cornes, c'est une girafe. »* [Le comédien juif Jackie Mason et l'avocat juif Raul Felder, sept. 2000, p. 57]

*« Si vous voulez comprendre l'antisémitisme, lisez l'Ancien Testament. »* [George Orwell]

*« Tant qu'il y aura un seul antisémite dans le monde, je déclarerai avec fierté que je suis juif. »* [Ilya Ehrenbourg, auteur juif russe, dans Dershowitz, p. 14]

*« La lutte contre l'antisémitisme semble être pour certains Juifs plus importante que toute autre expression de la judéité... Le danger apparaît lorsqu'on devient dépendant d'eux pour son identité, de sorte qu'on commence à avoir* ***besoin*** *de l'antisémitisme. »* [Stanislaw Krajewski (juif polonais)]

*« Pour certains Juifs et peut-être certains dirigeants juifs, la crainte est que si l'antisémitisme disparaît complètement, alors la communauté juive pourrait s'éroder ou se dissoudre. »* [Stanley Rothman dans Stallsworth, p. 67]

*« Et si la paix réelle arrive en Israël, la question sera posée : Pouvons-nous, et comment pouvons-nous, survivre sans un ennemi extérieur ? »* [Avraham Burg, chef de l'Agence Juive, Hartung, J., 1995]

*« L'hypothèse d'un antisémitisme éternel... a été adaptée par un grand nombre d'historiens impartiaux et par un nombre encore plus grand de Juifs. C'est cette étrange coïncidence qui rend cette théorie si dangereuse et si déroutante. Son fondement fuyant est dans les deux cas le même ; tout comme les antisémites désirent, de manière compréhensible, échapper à la responsabilité de leurs actes, les Juifs, attaqués et sur la défensive, de manière encore plus compréhensible, ne veulent en aucun cas discuter de leur part de responsabilité. »* [Hannah Arendt, *Origines*, p. 7 (historienne juive)]

*« La déconsidération de l'antisémitisme est elle-même antisémite. »* [Evelyn Torton Beck, 1982, p. xxii]

*« Jules Nydes, psychologue juif, affirme que ces personnes [représentant le 'caractère masochiste paranoïaque'] ont tendance à se considérer, ainsi que les groupes auxquels elles s'identifient, comme des victimes qui sont persécutées. Ce sentiment de persécution découle en partie de sentiments inconscients de culpabilité. La personne masochiste paranoïaque s'engage dans l'agression contre les autres parce qu'elle s'attend à être attaquée. Son agression, qui s'accompagne d'un sentiment d'autosatisfaction, est rarement satisfaisante. En effet, elle ne peut souvent obtenir de satisfaction que lorsqu'elle est punie, et la punition est interprétée comme confirmant son sentiment préconçu de persécution... La typologie est suggestive. [Le psychanalyste juif] Theodore Reik, qui était le professeur de Nyde, a suggéré qu'une structure de personnalité 'paranoïaque masochiste' est modale chez les Juifs. »* [Stanley Rothman et S. Robert Lichter, Auteurs juifs, 1982, p. 133]

*« J'avais l'impression que la bigoterie toujours reprochée à ceux qui disaient quoi que ce soit de négatif sur les Juifs était également visible de l'autre côté [juif] de la barrière. »* [Evelyn Kaye, auteur juive, p. 114)]

*« Les privilèges ne soulagent pas la vulnérabilité aux préjugés. »* [Michael Paul Sacks, concluant son article sur l'élite professionnelle juive « privilégiée » dans la Russie moderne, et l'hostilité des non-juifs à son égard, 1998, p. 266]

*« De toute ma vie, je n'ai jamais ressenti d'antisémitisme substantiel, et j'étais plutôt indifférent à la communauté juive. Puis un déclic s'est produit, et j'ai pensé : 'J'ai plus de 40 ans, j'ai fait une belle carrière, j'ai fait fortune. Mais que diront mes enfants quand j'aurai 70 ans ?' »* [Le millionnaire Leonard Nevzlin, au moment] de devenir président du Congrès juif russe, Gorodetsky, L, 23-5-01]

*« Nous devrions pouvoir discuter des Juifs et de leur judéité, de leurs vertus ou de leurs vices, comme on peut le faire pour tout autre groupe identifiable sans être traité d'antisémite. La franchise ne nourrit pas l'antisémitisme ; le secret, en revanche, le nourrit. »* [Kevin Meyers, journaliste britannique, p. 26]

*« Dire la vérité n'est pas antisémite. Ai-je raison ? »* [Joe Wood (afro-américain) p. 112]

*« Il semble que [le poète Allen] Ginsberg avait tracé une obscénité dans la poussière d'une fenêtre de dortoir ; les mots étaient trop choquants pour que le doyen des étudiants les prononce, alors il les avait écrits sur un morceau de papier qu'il avait poussé à travers le bureau à mon mari : 'Fuck the Jews' [J'emmerde les Juifs']... 'Il est juif lui-même', a dit le doyen. 'Pouvez-vous comprendre qu'il ait écrit une chose pareille ?' Oui, Lionel pouvait comprendre ; mais il ne pouvait pas l'expliquer au doyen. »* [Dianna Trilling, auteur juive, dans Bloom, p. 302]

****

Le fondement de l'identité juive moderne est une souscription idéologique à une omniprésence présumée irrévocable d'un « antisémitisme » irrationnel. La défense juive contre cette menace est le dénominateur commun qui crée la cohésion entre les peuples les plus disparates du judaïsme mondial. « Être juif » – par-dessus tout, les convictions religieuses archaïques étant tombées en désuétude – est encore conçu comme le noble support d'une persécution spéciale et continue de la part du reste du monde. Cette conviction – traditionnellement comprise par les juifs comme une punition de Dieu pour les transgressions de la loi de l'alliance – a été au cœur de la croyance religieuse juive dans la diaspora. Les non-juifs constituent une part importante de cette vision du monde. Dans la perspective juive traditionnelle, selon Mark Zborowski et Elizabeth Herzog :

*« les goyim sont, littéralement, un acte de Dieu. Lorsqu'ils sont persécuteurs, ils sont aussi des instruments de justice, punissant les Juifs pour avoir transgressé la Loi, et de toute façon ils ne connaissent rien d'autre. »* [Zborowski, p. 154]

*« Le Juif »*, observait Israël Zangwill en 1893*, « regarde le persécuteur simplement comme l'instrument stupide d'une Providence pleine de sagesse ».* [Zangwill, I., 1998, p. 62]

La notion selon laquelle les juifs, dispersés dans le monde entier, sont collectivement victimes de tous les autres [c'est-à-dire ce que l'on appelle aujourd'hui l'« antisémitisme »], est un cadre conceptuel, à l'origine religieux, qui **précède** en fait l'histoire authentique et s'accomplit de lui-même. Le fondement de la compréhension du complexe victimaire juif se trouve dans la *Torah* (l'Ancien Testament), par exemple dans le *Deutéronome* 28 :65-66. Ce que l'on appelle aujourd'hui l'antisémitisme était à l'origine conçu comme une punition de Dieu envers le peuple juif :

*« Le Seigneur te dispersera parmi tous les peuples, d'un bout à l'autre de la terre... Parmi ces nations, tu ne seras pas tranquille, et tu n'auras pas un lieu de repos pour la plante de tes pieds. L'Éternel rendra ton coeur agité, tes yeux languissants, ton âme souffrante… Ta vie sera comme en suspens devant toi, tu trembleras la nuit et le jour, tu douteras de ton existence. »*

Il est clair que le sentiment juif d'être continuellement « persécuté » trouve son origine dans une conviction religieuse. Comme le note le psychanalyste juif Theodore Reik :

*« L'attitude masochiste de l'ancien Israël était reconnue au moins dans leur relation avec Dieu, dont ils prenaient les châtiments comme mérités sans se plaindre. Ils considéraient également la cruauté avec laquelle ils étaient traités par leurs puissants voisins comme une punition pour leurs péchés, en particulier pour avoir abandonné leur Dieu. L'attitude paranoïaque sous forme d'une idée de grandeur est évidente dans la revendication juive d'être le 'peuple élu'. Il existe même un lien souterrain entre l'attitude masochiste et paranoïaque dans l'idée que Dieu châtie ceux qu'Il aime. Une telle position exceptionnelle a été revendiquée par le peuple juif depuis les temps les plus anciens. »* [Reik, T., 1962, pp. 230-231]

Lorsqu'elle est vidée de son contenu purement religieux à l'époque moderne, la grande idée de la *« punition des Juifs par Dieu »* est réduite à son épine dorsale areligieuse : *« la persécution des Juifs par les non-Juifs »*. La croyance profonde en l'omniprésence de ce phénomène est entretenue par les juifs, même laïques, avec autant de conviction que n'importe quelle religion. Et pour la plupart des juifs modernes, cette vision séculaire du monde adhère encore de manière subliminale au paradigme

religieux : entre autres, l'insistance juive quant à une supériorité morale sur les autres. Tout au long de l'histoire, l'hostilité à l'égard des juifs, notent Charles Liebman et Steven Cohen, a renforcé *« leur image ethnocentrique de 'peuple élu' – l'animosité particulière des non-Juifs à l'égard des Juifs démontre la véracité de l'affirmation juive selon laquelle ils étaient différents, bénéficiaient d'un statut spécial dans la création divine – en bref, étaient supérieurs aux Gentils ».* [Liebman/Cohen, p. 36] Aux yeux des juifs, la preuve d'une telle autosatisfaction se trouve (à part les références à l'Ancien Testament) dans l'Holocauste – le terrible aboutissement du canon traditionnel, la proclamation de la « plus unique » des atrocités infligées par l'homme, pour laquelle tous les non-juifs sont tenus pour coupables, dans l'abstrait. Et tous les juifs, innocents.

Les émotions juives combinées de la honte, de la culpabilité, de la peur et de la colère qui ont suivi l'Holocauste ont reconstitué une identité juive renouvelée et troublée qui réaffirme et promet sa distance conceptuelle du reste du monde. Pourtant, le canon juif, à la fois religieux et séculier, exige désormais de manière militante que l'interprétation pseudo-religieuse de l'Holocauste juif soit sacrée, pour **tout le monde** ; les juifs qui ont été assassinés dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale (et **non** les non-juifs) sont également sanctifiés. La gravité et l'ampleur prétendument incomparables des massacres de juifs sont également proclamées comme rendant les juifs d'aujourd'hui – héritiers génétiques de la Tragédie des tragédies – exempts de tout reproche moral. Les juifs sont tenus pour irréprochables, irresponsables. Hier, aujourd'hui et à travers l'histoire.

Le cadre de cette dialectique morale juive contre l'Autre non-juif repose sur « l'antisémitisme », le véhicule séculaire de la punition juive par Dieu, toujours conçu comme un résidu métaphysique de haine attesté par des juifs même laïques (après l'Holocauste) dans les ruines d'une religion juive par ailleurs rejetée. Soulignant l'idée que c'est le concept d'hostilité des Gentils qui lie le plus efficacement les juifs entre eux, *« Quand il n'y a pas d'antisémitisme »*, admet candidement Menachem Revivi, directeur général d'un bureau de soutien israélien, *« il est beaucoup plus difficile de maintenir son judaïsme ».* [Hyman, M., 1998, p. 85] *« [La mythologie juive déclare que] l'antisémitisme est une maladie mystifiante »*, notent

Charles Liebman et Steven Cohen, *« une maladie qui a peut-être de nombreuses permutations et des origines diverses, mais qui, à la base, est fondamentalement irrationnelle. Cet irrationalisme ne fait qu'aggraver l'innocence de la victime juive. »* Ces deux auteurs, tous deux juifs, se sentent ensuite obligés d'ajouter : *« Notre intention n'est pas de contester la véracité de ces mythes, nous adhérons en bonne partie à la plupart d'entre eux. »* [Liebman/Cohen, p. 33]

Dans le contexte politique de la nation moderne d'Israël, même son idéologie d'État areligieuse – le sionisme – inclut la vieille conviction du judaïsme orthodoxe d'un « antisémitisme » omniprésent chez tous les non-juifs pour être au cœur de son dogme identitaire. *« Comme les idéologues nazis »*, écrivait l'antisioniste juif William Zukerman en 1960, *« les sionistes considèrent comme acquis que les Juifs sont un élément étranger et inassimilable dans le corps de tous les non-Juifs... [et] que la haine des Juifs est quelque chose d'instinctif et de mystique, ancrée à jamais dans le subconscient de chaque non-Juif, qui ne peut jamais être éradiquée ou guérie. »* [Zukerman, p. 63]

*« Il est impossible de comprendre la nature largement irrationnelle de [l'antisémitisme] »*, déclare le célèbre polémiste juif Alan Dershowitz, *« ...Le point important est que les Juifs ne sont pas à blâmer pour l'antisémitisme. L'antisémitisme est le problème des fanatiques qui le ressentent, l'expriment et le pratiquent. Rien de ce que nous faisons ne peut affecter profondément les esprits tordus des antisémites. »* [Dershowitz, pp. 102, 101] Dans un livre publié en 1995 sur l'antisémitisme au Japon, l'universitaire David Goodman a noté que *« puisque l'antisémitisme tel que nous le définissons n'a rien à voir avec les Juifs, et encore moins avec les 'Sémites', nous ne mettrons pas de trait d'union ni de majuscule à ce terme »*. [Goodman, p. 11] Un autre érudit juif, Daniel Pipes, dans un livre rejetant comme non-sens une variété de théories de la conspiration, a décrit sa propre grille de lecture personnelle pour comprendre le monde, en disant : *« J'écris [antisémitisme] en minuscules, sans trait d'union (pas anti-sémitisme), pour signaler qu'il s'agit d'une idéologie et pour laisser entendre que le phénomène n'a presque rien à voir avec les actions des Juifs. »* [Pipes, D., 1997, p. 27]

*« Le terme Juif a été utilisé depuis des siècles comme un terme d'abus, de malédiction et d'accusation »*, déclare Irène Bloomfield, psychothérapeute

juive, *« Il exprime la haine et le mépris virulents et irraisonnés de l'antisémite et a si souvent été le préliminaire d'attaques, de pogroms, de persécutions et de mort... Les Juifs constituaient donc un archétype de mauvais objet et d'ennemi universel depuis des temps immémoriaux. »* [Bloomfield, p. 26] *« Chez la plupart des antisémites »*, ajoute un autre psychothérapeute juif, Mortimer Ostrow, *« nous avons constaté que leur haine irrationnelle était l'expression d'un processus de pensée primaire, c'est-à-dire d'une pensée guidée par le sentiment et non soumise à la discipline de la raison, de la logique et de l'épreuve de la réalité. »* [Ostrow, p. 176] L'éminent sioniste Max Nordeau a déclaré que *« les accusations antisémites sont sans valeur, parce qu'elles ne sont pas basées sur une critique de faits réels, mais sont simplement dues à la loi psychologique selon laquelle les enfants, les sauvages et les fous malveillants rendent les personnes et les choses contre lesquelles ils ont une aversion responsables de leurs souffrances. Les prétextes changent, mais la haine demeure. Les Juifs ne sont pas haïs parce qu'ils ont de mauvaises qualités ; on cherche en eux de mauvaises qualités parce qu'ils sont haïs. »* [Hertz, J., 1954]

Pour l'éminente historienne (juive) Barbara Tuchman, *« l'antisémitisme est indépendant de son objet. Ce que les Juifs font ou ne font pas n'est pas le facteur déterminant. L'impulsion vient des besoins des persécuteurs. »* [Cuddihy, p. 24] *« Nous savons tous que l'antisémitisme n'a vraiment rien à voir avec les Juifs »*, déclare l'universitaire Susannah Herschel, *« Il peut prospérer même dans des endroits où aucun Juif ne vit. » « Les besoins psychiques des chrétiens – et non les caractéristiques réelles de la vie juive »*, affirme Todd Endelman, *« donnent à l'antisémitisme sa puissance et son attrait. » « La haine des Juifs est unilatérale »*, ajoute Ruth Wisse, *« ...et fonctionne indépendamment de son objet ». « L'antisémitisme est inconscient de la conduite des Juifs »*, déclarait le *Jerusalem Post* en 1990, *« il est indépendant de la présence même des Juifs ».* [Tout : Lindemann, 1997, p. xvii]

*« L'existence de l'antisémitisme et le contenu des accusations antisémites... »*, écrit Daniel Goldhagen dans son livre à succès de 1996 sur l'Allemagne et les juifs, *« ne sont fondamentalement* ***pas*** *une réponse à une évaluation objective des actions juives... l'antisémitisme puise dans des sources culturelles* ***indépendantes*** *de la nature et des actions des Juifs ».* [Souligné par Goldhagen ; Finkelstein, N., 1998, p. 11] *« Regardons les choses en face »*, a écrit Harry Golden, *« l'antisémitisme ne peut pas être expliqué ; il peut simplement être raconté ». « Comprenez et expliquez le problème [de l'antisémitisme]*

*autant que vous le pouvez »*, a dit Lewis Naimier, *« il reste un noyau dur, insoluble, incompréhensible et inexplicable. »* [Lindemann, p. 11]

Dans le folklore juif, même les blagues intra-communautaires reflètent le même thème de l'innocence catégorique des juifs comme cause de l'antisémitisme. Dans le cas suivant, il s'agit d'une diffamation des Polonais et de la Pologne créée par les juifs : une blague « polak » :

*« Quelques mois après la fin de la Première Guerre mondiale, le Premier ministre polonais a rencontré le Président Woodrow Wilson. 'Si vous ne répondez pas aux demandes de notre nation à la conférence de paix', a prévenu le Premier ministre, 'je prévois de grands problèmes à venir. Le peuple polonais sera très en colère, et il ira massacrer les Juifs'.*

*'Et si vos demandes sont satisfaites ?' a demandé Wilson.*

*'Dans ce cas', a répondu le Premier ministre, 'mon peuple sera ravi. Il sortira dans les rues et s'enivrera – et ensuite il massacrera les Juifs ».* [Novak/Waldoks, 1981, p. 60]

*« Lorsqu'il est question des millions de Juifs qui ont fait face à la liquidation dans l'Europe de Hitler »*, explique l'auteur juif Michael Medved, *« les historiens font peu d'efforts pour comprendre ce que, précisément, les victimes avaient fait pour que Der Fuehrer soit si terriblement en colère. Avec les antagonismes raciaux et religieux, nous comprenons que la rage peut s'épanouir sans aucun fondement dans la réalité. »* [Medvev, M. 11-12-01]

*« Les Juifs ne provoquent pas l'antisémitisme »*, déclare la romancière juive Anne Roiphe, *« rien ne le provoque, il est toujours là... L'objet de la haine des racistes et nationalistes Gentils, à la manière d'un caméléon, prend la forme du Juif du moment. »* [Roiphe, A., 1992, p. 40] *« L'idée que l'antisémitisme puisse être, à un degré infime, la faute des Juifs »*, proclame l'auteur juive bien connue Cynthia Ozick, *« est en soi – même lorsqu'elle apparaît, comme c'est souvent le cas chez les Juifs – une espèce d'antisémitisme. »* [Cuddihy, p. 24]

Le rédacteur en chef du *New York Times*, A. M. Rosenthal, et le journaliste Arthur Gelb ont présenté le thème juif standard de la manière suivante *: « La preuve circonstancielle est que l'antisémitisme est un*

*trouble mental, parce que l'antisémite voit certains êtres humains non pas comme des êtres humains mais comme des objets. Ils sont le reflet de ses propres besoins et passions et son incapacité à les reconnaître pour ce qu'ils sont est une forme d'irrationalisme si grave qu'elle est un symptôme de dysfonctionnement mental. L'antisémite souffre d'une peur des démons, mais comme il n'est pas conscient de sa peur, il est convaincu de la réalité des démons – un exemple clinique de paranoïa. »* [Rosenthal/Gelb, 1967, p. 65]

*« Non seulement tout ce que les Juifs font ou s'abstiennent de faire n'a rien à voir avec l'antisémitisme »*, note avec incrédulité et exaspération un universitaire non juif, John Michael Cuddihy, *« mais toute tentative d'expliquer l'antisémitisme en se référant à la contribution juive à l'antisémitisme est elle-même une instance d'antisémitisme ! ».* [Cuddihy, p. 24]

Ces tours de passe-passe orwelliens très répandus dans la logique juive pour éviter le blâme et la responsabilité de leurs actes historiques découlent du vieux syndrome du peuple élu lui-même, populairement sécularisé comme une forteresse impénétrable de déni contre toute attaque critique non-juive (ou juive), un ghetto intellectuel aux portes verrouillées : par auto-décision, il est déclaré à part, irréprochable, sans compte à rendre et complètement intouchable. *« Cette* reductio ad absurdum *»*, observe Cuddihy, *« a des implications stupéfiantes. Cela signifie que les Juifs n'ont pas été des agents causaux dans leur propre histoire... Ils n'ont pas agi et interagi de manière causale et historique avec d'autres groupes dans l'histoire. Moralement irréprochables, les Juifs... étaient en dehors de l'histoire, aspirant à... 'l'angélisme' ».* [Cuddihy, p. 24]

Cette perspective outrageusement ahistorique se reflète dans un commentaire d'Elie Wiesel sur l'évènement juif déterminant du XX^e^ siècle : *« L'Holocauste est au-delà de la politique et au-delà des analogies. »* [Ellis, M., 1990, p. 76]

Dans la communauté juive moderne de l'après-guerre, constate le critique juif William Zukerman, *« la critique et l'autocritique, qui étaient la base de l'inspiration de la période des Lumières, ont été discréditées comme étant presque l'équivalent d'une trahison. Par une sorte de raisonnement chauvin perverti, la critique de tout ce qui a trait aux Juifs, que ce soit d'Israël, du parti nationaliste*

*dominant [d'Israël], de ses institutions ou de son idéologie, a été définie comme de l'antisémitisme. »* [Zukerman, p. 68] Irving Kristol appelle cela la *« propension de ses peuples à passer sous silence leurs propres défauts et à blâmer l'antisémite toujours disponible pour leurs malheurs. »* [Kristol, p. 278] Milton Steinberg fait remarquer que :

*« Malheureusement, les Juifs, comme les autres êtres humains, sont constitués de telle manière qu'ils sont réticents à porter un jugement défavorable sur eux-mêmes. Par conséquent, que ce soit avec justice ou non, ils tiendront leur judéité pour responsable de tout ce qui va mal dans leur vie. »* [Neusner, J., 1972, p. 78]

*« Le culte de la victime »*, observe David Klinghoffer, *« rend deux services précieux aux Juifs qui ont mauvaise conscience. Tout d'abord, comme pour tout le monde, il nous assure que, même si nous savons que nous faisons le mal, nous sommes vraiment des anges... Mais il fait autre chose pour nous, qu'il ne fait peut-être pas pour d'autres groupes. Nous croyons que toute hostilité que nous pouvons détecter de la part des non-Juifs est entièrement imméritée. Nous n'avons rien fait pour la mériter... Nous, Juifs américains, ne sommes pas aussi ignorants qu'il y paraît. Nous savons, dans notre âme, que nous nous sommes égarés ; mais, pour emprunter une expression éculée du jargon psychologique, nous sommes dans le déni. »* [Klinghoffer, pp. 10-13]

Face à ce bouclier étouffant, une fois défini comme antisémite pour le crime que constitue la critique des juifs, l'individu offensant est complètement marginalisé dans l'Amérique moderne. *« À la fin des années 1950 et dans les années 1960 »*, explique Benjamin Ginsberg, *« les Juifs ont réussi à définir l'antisémitisme comme une forme d'extrémisme dans lequel seuls les politiciens de la frange lunatique s'engagent. En conséquence, tout effort pour faire de l'antisémitisme une cause politique semblait lourd de conséquences. »* [Ginsberg, B., 1993, p. 187] Une fois étiqueté « antisémite », l'individu stigmatisé est même sujet aux calomnies les plus grotesques, un canon virtuel dans une grande partie de la communauté juive. Critiquer les juifs est de l'antisémitisme, et équivaut donc à envoyer les juifs dans les camps de la mort. Selon Konstanty Gebert, rédacteur en chef d'une revue juive en Pologne : *« La réalité [du camp de la mort nazi] de Treblinka existe, irrémédiablement, et les antisémites contemporains n'ont pas la possibilité de déclarer que ce n'est pas leur objectif. »* [Gebert]

Albert Lindemann observe ces accusations avec étonnement : *« Certains auteurs vont jusqu'à condamner la distinction ['entre 'l'irritation' envers les Juifs et l'appel à leur meurtre systématique'] comme moralement douteuse, rendant ainsi toute irritation envers les Juifs ou toute critique à leur égard 'antisémite', une conclusion qui prend des dimensions extraordinaires lorsqu'elle est liée à des affirmations telles que 'tout antisémitisme est essentiellement le même' ou 'un peu d'antisémitisme est un peu de cancer'. »* [Lindemann, 1997, p. xiv]

Le professeur Lindemann a écrit un ouvrage extraordinairement inhabituel, *Esau's Tears: Modern Anti-Semitism and the Rise of the Jews* (Cambridge University Press, 1997), un volume qui cherche à « comprendre » l'antisémitisme en grande partie en termes de croyances et d'actions juives qui le suscitent. Comme on pouvait s'y attendre, le critique de l'influent magazine *Commentary* de l'American Jewish Committee a décrié l'ouvrage dans un article intitulé « Blaming the Victim » comme étant *« profondément pernicieux »* et la *« connaissance de Lindemann de l'histoire juive... [est] à peine meilleure que celle des antisémites dont il reprend les arguments ».* [Wistrich, 1998, pp. 60-63] De même, John Landau a analysé *Esau's Tears* dans le journal sioniste *Midstream*, établissant un lien entre la récitation des vérités de l'histoire par Lindemann et le fascisme hitlérien, avertissant ainsi les lecteurs :

*« Il semble que l'antisémitisme reste une position intellectuelle respectable sur les campus universitaires américains et britanniques, y compris dans les départements d'histoire, à condition qu'il soit exprimé avec un certain degré de bonnes manières et de retenue. Nous ne devons pas oublier que l'attaque contre les Juifs par les universitaires et les intellectuels allemands a précédé la destruction physique des Juifs d'Europe et a contribué à en jeter les bases. »* [Landau, J., février/mars 99, pp. 44-45]

Au cœur de la vision juive moderne du monde se trouve ce que l'on appelle « l'Holocauste ». *« L'Holocauste »*, déclare Joseph Amato, *« sert de point à partir duquel les Juifs peuvent moralement examiner tout le passé et classer toute la société actuelle... Certains penseurs juifs considèrent que l'Holocauste fournit un point singulier de mauvaise innocence par rapport auquel ils peuvent juger tous les autres. Les Juifs l'ont consciemment choisi pour être leur crucifixion : la grande douleur dont ils doivent être les médiateurs. Les non-juifs sont jugés par deux*

*questions : Qu'ont-ils fait (collectivement ou individuellement, directement ou indirectement, par commission ou par omission) pour favoriser l'antisémitisme ? Qu'ont-ils fait pour arrêter l'Holocauste ? Les juges les plus sévères déclarent coupable toute personne qui n'a pas risqué la vie de sa famille pour sauver des Juifs pendant l'Holocauste. »* [Amato, p. 181]

Reflétant à nouveau le vieux thème du peuple élu, la convention juive insiste également sur le fait que l'antisémitisme est une forme « unique » de préjugé. L'historien non-juif John Higham, qui avait écrit sur l'antisémitisme dans les années 1950, s'est défendu contre les attaques juives en disant :

*« [On m'accuse] d'avoir violé le caractère unique de l'antisémitisme en le comparant à d'autres mouvements d'exclusion – ce qui illustre le refus de certains Juifs de mesurer leur propre expérience à une échelle humaine générale, à moins que l'antisémitisme ne soit présenté... comme l'archétype même de tous les préjugés et attitudes antidémocratiques. Pour moi, le caractère unique de l'antisémitisme n'était pas une fatalité mais une question. »* [Higham, J., 1986, p. 225]

(Il est intéressant de se demander ce que Higham aurait pu dire plus librement sur le sujet s'il n'avait pas été aussi soumis à la communauté juive – ses études de base sur ce sujet avaient été « généreusement » soutenues par l'American Jewish Committee – [Himmelfarb, M., 1986, p. 197].)

Malgré la longue liste historique de plaintes très légitimes contre les juifs de la part de personnes du monde entier ; l'autocélébration institutionnalisée des nazis en tant que « peuple élu » polaire allemand ; l'annonce par Hitler du caractère impitoyable de la guerre comme une noble entreprise ; la détermination des nazis à débarrasser l'Allemagne des juifs par le scientisme cliniquement brutal du meurtre de masse, Elie Wiesel se fait l'écho de nombreux juifs en mystifiant complètement l'Holocauste dans son introduction à l'*Encyclopédie de la Shoah* : *« Contrairement à d'autres tragédies, il n'y avait aucune raison logique sous-jacente à la tragédie de l'Holocauste, et toutes les tentatives de découvrir des raisons rationnelles ont échoué. »* [*La Marche des vivants*, p. 5]

L'innocence irréprochable des juifs tout au long de l'histoire, se présentant comme d'éternels boucs émissaires pour la vieille némésis religieuse qu'est le christianisme, est exposée de manière élaborée et imaginative par le critique juif George Steiner. Hyam Maccoby note que la *« théorie de Steiner sur l'antisémitisme [est qu'il] est causé par l'élément païen atavique dans la religion occidentale par lequel les Juifs sont considérés comme un bourreau collectif d'un sacrifice humain central. Il s'agit ici d'un déplacement de la responsabilité morale, par lequel l'individu fait porter son fardeau moral d'abord sur Jésus lui-même, qui meurt pour le sauver, et ensuite sur les Juifs qui provoquent la mort nécessaire de Jésus... Quoi qu'il en soit, les Juifs ont été élus, 'choisis' si l'on veut, à la position de bouc émissaire afin que tous les autres puissent échapper à la culpabilité et retrouver l'innocence de l'enfance et la joie de l'Eden. »* [Maccoby, p. 34]

Roger Aments note son malaise en tant que juif lorsque les croyances qu'on lui avait enseignées avec insistance sur l'Holocauste ont été remises en question par la vision bouddhiste du monde, selon laquelle les humains doivent assumer la responsabilité de leurs actions qui influent sur leur destin :

*« J'avais été choqué, un peu outré, par ce que j'avais entendu sur la vision bouddhiste de l'Holocauste. Je ne pouvais pas accepter que la souffrance des Juifs soit en quelque sorte le résultat de leurs actions antérieures. La connaissance d'une victimisation partagée n'était-elle pas la source de l'identification des Juifs avec les Tibétains ? N'étions-nous pas d'autres victimes, d'autres victimes innocentes ?... Dans le bouddhisme, toute la notion de victime innocente avait peu de poids dans l'évaluation de la façon dont on réagissait à des circonstances tragiques. »* [Kamenetz, R., 1994, p. 185]

Notez la fureur du Congrès juif américain [AJC] à l'encontre du rabbin israélien et chef du parti Shas Ovadia Yosef (*« qui joue un rôle critique dans la politique de coalition en Israël »*) lorsqu'il a osé remettre en question la convention juive moderne sur l'Holocauste. En 2000, il a suggéré qu'il lui semblait que *« les victimes de l'Holocauste étaient punies pour des péchés commis dans une vie antérieure »*. Quelle que soit l'interprétation que l'on fasse de ce point de vue, il s'agit de quelque chose de bien

inférieur à l'innocence. La réaction de l'AJC a été l'indignation, et de manière formelle, à savoir :

*« Il faut imputer au rabbin Yosef le fait de savoir que ses déclarations peuvent être utilisées comme une excuse pour les barbaries nazies, comme une sorte d'apologie du nazisme... Il reconnaît l'Holocauste mais prétend ensuite que Dieu justifie ses horreurs. Si cela n'est pas un blasphème, alors rien ne l'est. »* [Pr. Newswire, 2-6-98]

Berel Lang considère avec inquiétude l'effort généralisé des juifs visant à éluder leur propre histoire véritable et la responsabilité morale qui en découle. Dans le révisionnisme historique juif moderne, *« le souci raisonnable... de comprendre l'antisémitisme n'a... rien à voir avec les Juifs. Ce point de vue... a servi de prémisse aux tentatives historiques les plus sérieuses d'analyser le phénomène de l'antisémitisme... Cette résistance à la possibilité d'un lien entre l'antisémitisme et l'histoire juive est... pernicieuse. »* [Cuddihy, pp. 23-24] *« Les Juifs »*, note Robert Segal, *« craignent qu'une explication historique [de l'antisémitisme] les rende responsables de l'antisémitisme, et donc l'excuse. »* [Cuddihy, p. 34] *« Il semble clair que les Juifs font preuve d'un défaut humain trop commun »*, dit Albert Lindemann, *« Ils ne veulent en fait pas comprendre leur passé – ou du moins les aspects de leur passé qui ont à voir avec la haine dirigée contre eux, car la compréhension peut menacer d'autres éléments de leurs identités complexes et souvent contradictoires. »* [Lindemann, 1997, p. 535] *« Les Juifs en viennent honorablement à leur paranoïa »*, ajoute Cuddihy, *« Néanmoins, lorsqu'il s'agit de leur propre comportement, leur morale est aux abonnés absents. »* [Cuddihy, p. 35]

Ce « congé moral » juif très répandu, aussi laïc qu'il soit, est néanmoins enraciné dans les anciens ghettos rabbiniques ; comme nous l'avons vu, de nombreux siècles se sont écoulés avec une histoire juive auto-considérée comme commençant et se terminant avec elle-même, l'histoire sacrée d'un « peuple à part » sans rapport avec l'histoire des autres autour de lui.

Il existe également – et c'est plus important à une époque largement areligieuse – toute une « science » (bien qu'elle soit nouvellement créée, et distinctement juive, et même construite à certains égards sur un

modèle rabbinique ; certains l'ont appelée une *« religion de substitution »*) [Gay, pp. 19-20] à utiliser pour prouver les thèses juives modernes de l'identité, une identité largement basée sur une antithèse oppositionnelle : la haute valeur morale juive contre un antisémitisme omniprésent, générique et irrationnel. Cette « science » controversée destinée à prouver les principales prémisses de la conception juive de soi est la théorie psychanalytique, l'invention d'un juif viennois, Sigmund Freud, elle-même un domaine d'activité et d'allégeance très majoritairement occupé, prédominé et propagé par les juifs jusqu'à nos jours.

Commençons par le fait que les 17 membres originaux de la Société Psychologique du Mercredi de Freud étaient tous juifs et que la plupart de ses patients, grâce auxquels Freud a développé ses théories de la névrose humaine, étaient des femmes issues de *« familles juives autrichiennes éminentes »*. Les membres originaux de la Société, note Dennis Klein, *« étaient conscients de leur judéité et entretenaient fréquemment un sentiment d'objectif et de solidarité juifs... [Leur] sentiment de fierté juive positive formait la matrice du mouvement dans le cercle psychanalytique... il resserrait les liens entre les membres et alimentait leur image de soi d'une élite rédemptrice. »* (Absorbés par les notions d'élitisme et d'intrigues clandestines, en 1912, six fidèles irréductibles de Freud se sont joints à un « comité » en coulisses, décrit par Freud comme un *« conseil secret composé des meilleurs et des plus dignes de confiance parmi nos hommes »*. Ce groupe, dit le Maître, *« devrait être* ***strictement secret*** *[c'est Freud qui souligne] dans son existence et ses actions »*. [Masson, 1990, p. 113])

Selon un autre auteur juif, Earl Grollman, *« Freud a peut-être aussi fait l'expérience de 'l'essence du judaïsme' à travers ses activités communautaires avec d'autres Juifs. Nombre de ses théories importantes ont été présentées devant la Fraternité des étudiants juifs et l'organisation B'nai B'rith. La plupart des collègues de son mouvement étaient juifs... Mais quelles qu'en soient les raisons – historiques, sociologiques, psychologiques – les liens de groupe offraient un abri chaleureux avec d'autres Juifs, l'informalité et la familiarité formaient une sorte de sécurité intérieure, un 'sentiment d'appartenance', illustré même par le choix des blagues et des histoires racontées dans le groupe. C'est ce que Freud appelait 'la conscience claire d'une*

*identité intérieure, le secret de la même construction intérieure'. »* [Grollman, E., 1965, p. 41]

*« Dans le monde entier »*, indique le psychanalyste juif Earl Hopper, *« les Juifs sont attirés par la profession de psychanalyste et la psychothérapie psychanalytique. La liste de 1990 de l'Association psychanalytique internationale se lit comme la liste des membres d'une synagogue. »* [Hopper, p. 18] *« Ce vaste appareil de préoccupation putative, la psychiatrie »*, écrivait Roger Kahn en 1968, *« est largement un monopole juif ».* [Kahn, R., p. 53] *« La psychiatrie est un domaine de la médecine que les juifs ont pratiquement fait leur. »* [Bermant, C., 1977, p. 119] *« Les Juifs »*, dit Anne Roiphe, également juive, *« se sont précipités sur la psychanalyse comme la misière sur le monde. »* [Roiphe, 1981, p. 76] La psychothérapie est aussi à tous égards un domaine de **consommation** si majoritairement juif que dans une enquête de 1996 (dans laquelle près de la moitié des 17 psychanalystes d'un projet de recherche ont été **expressément** sollicités en tant que non-juifs), 75 % des patients de tous ces thérapeutes (juifs et non-juifs) se sont révélés être juifs. [Ostrow p. 27]

Comme James Yaffe l'a observé en 1968 :

*« Il ne fait aucun doute qu'une proportion relativement importante des patients soumis à une psychanalyse en Amérique sont juifs. Il semble également vrai que les parents juifs sont plus susceptibles d'envoyer leurs enfants en traitement psychiatrique que les parents non juifs tout aussi fortunés. Ceux qui ne peuvent pas se payer une analyse sont tout aussi enthousiastes quant aux bienfaits d'une psychiatrie moins coûteuse. Selon un leader dans ce domaine, 'si vous ouvrez une clinique de santé mentale et que vous ne faites pas de publicité, les Juifs seront les seuls à y affluer'. Dans certaines sections de la communauté juive, en fait, la psychiatrie est devenue un mode de vie, presque une religion de substitution. En Californie du Sud, il est difficile de trouver une famille juive qui n'ait pas au moins un membre en analyse. »* [Yaffe, J., 1968, p. 293]

Avec la sortie du ghetto juif au XVIII^e^ siècle, et le questionnement séculaire croissant sur les mythes fondés sur la religion à leur sujet et sur la façon dont ils s'intègrent dans les sociétés dominantes, au cours des deux derniers siècles, *« le modèle de comportement des Juifs assimilés »*, dit

Hannah Arendt, *« déterminé par cet effort concentré et continu pour se distinguer... a créé un type de Juif qui est reconnaissable partout... Le judaïsme est devenu une qualité psychologique et la question juive est devenue un problème impliqué pour chaque individu juif ».* [Arendt, p. 67] Le romancier juif Franz Kafka, par exemple, a fait remarquer un jour que le *« conflit avec le judaïsme »* du poète Heinrich Heine était *« exactement ce qui le rendait si typiquement juif »* [Silberman, p. 63], c'est-à-dire qu'être juif, après le siècle des Lumières, était une guerre au sein de la psyché à propos du fait d'être juif.

*« Quelles que soient les raisons de leur désarroi philosophique et de leur angoisse mentale »*, observe Gerald Krefetz, *« les Juifs ont été parmi les premiers groupes à chercher un soulagement auprès des psychologues, psychiatres, psychanalystes et psychothérapeutes... peut-être la psychiatrie est-elle le rabbinat séculier d'aujourd'hui. »* [Krefetz, p. 180] Harriet Fromkin inverse ce thème en le faisant passer du négatif au positif et en le romançant : *« Si nous n'avions pas d'autre illustration que le personnage de Freud, nous devrions avoir une base pour soupçonner une certaine connexion entre le Juif et le génie psychologique. »* [Kahn, R., p. 72]

Freud finit par orienter ses obsessions projectives vers son héritage juif de l'Ancien Testament, affirmant – entre autres – que le patriarche vénéré, Moïse, n'était peut-être même pas juif. Et que les juifs l'ont tué. *« La religion biblique, selon Freud »*, a dit Joseph Campbell, *« avait le caractère d'une névrose, où un écran de figures mythiques cache une conviction refoulée de culpabilité qui, on le sent, doit être expiée, et pourtant ne peut être consciemment affrontée. »* [Campbell, Masks, p. 126] Freud pensait que les juifs avaient une anxiété et un ressentiment continus à propos de la violation des nombreuses lois de leur Dieu Père. Freud a écrit que :

*« Dans la religion de Moïse elle-même, il n'y avait pas d'expression directe pour la haine paternelle du meurtrier. Seule une puissante réaction à celle-ci pouvait faire son apparition : la conscience de culpabilité à cause de cette hostilité, la mauvaise conscience parce qu'on avait péché contre Dieu et qu'on continuait à pécher. Ce sentiment de culpabilité, que les Prophètes n'ont cessé d'entretenir... a habilement voilé sa véritable origine. Le peuple rencontrait des temps difficiles... il devenait difficile d'adhérer à l'illusion... il n'observait pas les lois. Le besoin de satisfaire ce sentiment de culpabilité... était insatiable, plus exigeant, mais aussi plus mesquin... Il [le*

*sentiment de névrose] porte la caractéristique de n'être jamais conclu... avec laquelle nous sommes familiers dans la formation réactionnelle de la névrose obsessionnelle. »* [Krefetz, pp. 181-182]

Dans la vision freudienne du monde, Richard Rubenstein explique que le plan pour comprendre l'esprit antisémite troublé (et celui de **tout le monde**, d'ailleurs) commence ici :

*« Selon Freud, la civilisation et la religion ont commencé par un 'crime primitif' au cours duquel le père de la horde humaine originelle a été assassiné de façon cannibale par ses fils pour s'approprier sexuellement ses femelles. Le souvenir inconscient de cet acte continue d'agoniser les fils et leur progéniture, ce qui fait que le père assassiné est imaginé comme le Père céleste éternel. Pour Freud, l'objet suprême du culte humain [le Dieu Père] n'est autre que le premier objet de la criminalité humaine. »* [Rubenstein, p. 36]

À partir de cette spéculation étrangement fictive, on peut créer, et on crée souvent, un argument judéo-centrique qui explique l'antisémitisme dans la tradition occidentale comme le conflit (fondé sur la psychanalyse) du christianisme avec le judaïsme. Cela inclut l'envie des chrétiens de voir Dieu favoriser les juifs, la croyance chrétienne traditionnelle selon laquelle les juifs étaient les assassins du Christ (un écho du thème du « Dieu assassin »), le judaïsme lui-même en tant que religion « mère » du christianisme, et ainsi de suite. Dans ce scénario, les juifs sont les boucs émissaires des chrétiens pour la mort même de Dieu. Il n'est pas surprenant que le paradigme freudien de la relation entre le christianisme et le judaïsme soit violent. *« Les juifs avaient une religion père, disait Freud, et les chrétiens une religion fils, et l'inconscient est de tuer le père de temps en temps. »* [Perlmutter, p. 141] Par conséquent, de ce point de vue aussi, le fascisme nazi n'était pas vraiment (comme ils l'ont déclaré et pratiqué) un credo anti-chrétien, mais – aussi incongru soit-il – une expression de celui-ci. *« En un sens »*, déclare Rubenstein, *« les camps de la mort [pour les Juifs] étaient l'expression terminale de l'antisémitisme chrétien...*

[Rubenstein, R., p. 43] ...*puisque les péchés et les culpabilités qui assaillent l'existence des antisémites exigent la mort des Juifs. »* [Rubenstein, p. 41][37]

Ailleurs dans le monde de la psychanalyse, John Murray Cuddihy a même soutenu que l'essence de la théorie inconsciente du « id » [« ça »] de Freud était en réalité *« l'épreuve de civilité »* juive, la lutte pour se « civiliser », pour s'acculturer aux normes interpersonnelles de la culture Gentille. (Le nom donné par Freud au désir humain frustré peut même être considéré comme un jeu de mots sur le mot yiddish pour juif : *Yid*). Dans cette veine, Maurice Samuels a reflété les problèmes sociaux répandus à l'époque lorsqu'il a suggéré en 1932, bien que de façon facétieuse, que l'antisémitisme avait probablement pour origine *« un manque de gentillesse chez les Juifs. Si les juifs modéraient seulement leur voix, leurs manières à table et leurs attitudes, s'ils étaient discrets et ordonnés dans leurs enthousiasmes, discrets dans leurs allées et venues, et surtout réticents à l'égard de leur judéité, ils s'entendraient très bien ».* [Silberman, p. 30] Albert Lindemann relève également le courant sous-jacent de judéité agitée (antithétique aux autres non-juifs) dans trois grandes idéologies dominées par les juifs au cours des 150 dernières années : *« Des idéologies modernes comme le socialisme (tant marxiste qu'anarchiste), le sionisme et diverses formes de la vision psychiatrique du monde (la psychanalyse freudienne et les écoles qui s'y rattachent) mettent toutes l'accent sur les qualités souillées ou malades de l'existence des Gentils, que ce soit dans le capitalisme d'exploitation, le nationalisme agressif ou la pruderie victorienne répressive. »* [Lindemann, *Esau's*, p. 14]

D'une part, déconstruisant leur foi religieuse traditionnelle en termes de névrose collective, la nature juive de la communauté psychanalytique fait pourtant écho à l'éthique tribale exclusiviste – le « choix » et la « mise à part » des autres – du judaïsme classique. *« Depuis ses origines, note Kevin MacDonald, la psychanalyse a été une 'science à part' du reste de la psychologie et de la psychiatrie, ce qui a donné lieu à deux discours séparés et incompatibles sur le comportement humain. La psychanalyse était et reste un mouvement hautement*

[37] [NdT : afin de comprendre que le judaïsme et le christianisme ne sont que les deux faces d'une seule et même pièce, le christianisme ayant servi de cheval de Troie au judaïsme pour anéantir l'Occident, lire *« Le christianisme, invention du judaïsme »* de Jacqueline Berger, éd. Didi18, 2021.]

*autoritaire dans lequel les frontières du groupe sont maintenues de manière rigide et dans lequel les hérétiques sont expulsés. »* [MacDonald, p. 237] Cette éthique d'un peuple élu psychanalytique a été critiquée par un psychiatre suisse, Eugen Bleuler, qui a été courtisé par Freud pour rejoindre le premier mouvement psychanalytique. Bleuler résista à l'absolutisme des freudiens, disant à Freud que *« ce 'qui n'est pas pour nous est contre nous', ce 'tout ou rien', est nécessaire pour les partis religieux et politiques... pour la science, je le considère comme néfaste ».* [Gay, p. 145]

En 1990, un psychanalyste (juif), Jeffrey Mouisaieff Masson, ancien directeur des projets des archives Sigmund Freud à Londres et donc membre du « cercle restreint » international de la psychanalyse, a écrit un ouvrage exposant les fondements secrets des coulisses de la communauté psychanalytique :

*« Aucun livre n'a encore raconté ce que c'est que de suivre une formation de psychanalyste freudien orthodoxe. Aucun livre ne raconte non plus ce que c'est que de quitter cette profession lucrative et prestigieuse – ceux qui ont fait partie du cercle restreint de la psychanalyse ne partent pas ou le font dans un silence discret. Ainsi, jusqu'à présent, il a été presque impossible d'obtenir une vue interne du fonctionnement de ce 'club d'hommes' avec ses rites d'initiation ; les attentes de la loyauté de l'adhésion par rapport à la vérité ; les pressions pour accepter les concepts transmis par le chef, même s'ils sont irrationnels ; les regroupements xénophobes contre les étrangers ; et la punition de quiconque pose des questions ou veut finalement sortir. On peut se demander pourquoi aucun livre de ce genre n'a été publié auparavant, puisque des personnes ont écrit des récits de sortie de presque toutes les autres sectes. »* [Masson, J. M., 1990, pp. 1-2]

De nos jours, de nombreux chercheurs juifs tentent de revendiquer plus ouvertement Freud comme l'un des leurs et de trouver dans la psychanalyse son fondement distinctement juif. (L'antisémitisme est une impulsion importante dans la construction par Freud de ses théories sur la psychanalyse. Voir *Judaism in Sigmund Freud's World* d'Eric Grollman, par exemple, pour une approche de cette perspective). Bien que Freud se soit toujours présenté comme un athée et un juif complètement « assimilé » dans la société viennoise dominante, il existe des preuves et des arguments selon lesquels Freud cachait ses origines juives

traditionnelles et son conflit avec ses parents (que l'on croit aujourd'hui religieux). Freud fut même, à partir de 1897, membre de la section viennoise de l'ordre fraternel juif, le B'nai B'rith. En ce qui concerne leurs racines dans le judaïsme traditionnel, Emmanuel Rice pense que Freud et sa famille étaient – pour le public – pour le moins fourbes. *« Le fait »*, dit Emmanuel Rice, *« que ces gens mentaient ne leur est pas venu à l'esprit ou n'a pas semblé les déranger. »* [Rice, p. 254] Il semble, poursuit Rice, que l'environnement familial des années de formation de Sigmund Freud était beaucoup plus impliqué dans l'érudition, les croyances théologiques et les pratiques rituelles judaïques qu'on ne l'a traditionnellement pensé. Cela a des implications significatives – de par les préceptes mêmes de la théorie psychanalytique qui exige une exploration des expériences de l'enfance pour trouver les racines du comportement psychologique adulte – pour comprendre quels étaient les propres « conflits internes » de Freud. Et cela conduit inévitablement plus profondément à une spécificité juive dans les fondements mêmes de la théorie psychanalytique, ce à quoi Freud a résisté énergiquement pendant la plus grande partie de sa vie, en le concédant publiquement. Rice affirme même que la dernière œuvre majeure de Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, qui a scandalisé le judaïsme traditionnel, doit être comprise non pas comme une théorie scientifique, mais *« comme un roman comportant des éléments autobiographiques. »* [Rice, p. 235]

Freud fut même marié à une femme, Martha Bernaya, dont le grand-père était le grand rabbin de Hambourg. Élevée dans un foyer orthodoxe, elle reprit après la mort de Freud les coutumes traditionalistes. [Grollman, E., 1965, pp. 70-71]

Comme le fait remarquer l'érudit juif Samuel Klausner :

*« Freud lui-même était juif, et la plupart des membres de son entourage immédiat à Vienne étaient juifs. L'admission dans le mouvement psychanalytique nécessitait l'analyse d'un initié précédent, une sorte de 'succession apostolique'. Le groupe juif d'origine avait tendance à analyser les juifs. Sans le vouloir, l'idéologie psychanalytique peut être formulée dans une éthique juive étrange pour des individus socialisés dans l'éthique protestante. »* [Grollman, E., 1965, p. 43]

Karl Abraham, un proche disciple de Freud, s'insurgeait contre la réticence du Maître à concéder que sa vision totalement rationaliste de la psyché humaine – consistant à mettre l'esprit humain dans des cases identiques – était particulièrement juive. *« Après tout »*, disait Abraham, *« la façon de penser talmudique ne peut pas avoir soudainement disparu de chez nous »*. [Gay, p. 131] La technique de Freud, dans sa méthode exégétique, suggérait-il, était *« essentiellement talmudique. »* [Ostrow, p. 25] Aaron Rabinowitz a même écrit un article récent qui *« énumère et discute certains principes et valeurs halakhiques [loi religieuse juive] qui exercent une influence sur la pratique de la psychothérapie. »* [Rabinowitz, A., 2000, p. 193] Plus tard dans sa vie, Freud a admis dans une lettre privée que *« dans un endroit de mon âme, dans un coin très caché, je suis un juif fanatique. Je suis très étonné de me découvrir comme tel en dépit de tous mes efforts pour être sans préjugés et impartial »*. [Hes, p. 232] En 1977, la fille de Freud, Anna, invitée à prendre la parole lors d'une convention psychanalytique à Jérusalem, a créé une vive polémique lorsqu'elle a annoncé que la notion de psychanalyse en tant que *« 'science juive' peut servir de titre honorifique »*. [Gay, p. 118]

*« Bien que Freud ait ouvertement remis en question toute religion »*, dit M. H. Goldberg, *« y compris le judaïsme, il s'est toujours considéré comme un juif et a élevé ses six enfants comme des juifs. Dans une lettre à sa fiancée écrite en 1882, Freud conclut que 'quelque chose du noyau, de l'essence de ce judaïsme significatif et affirmant la vie ne sera pas absent de notre foyer'. »* [Goldberg, M. H., 1976, p. 30]

*« La judéité de Freud [était] toujours présente dans son esprit »*, suggère Benno Weiser Varon, *« Cet esprit, d'ailleurs, était un esprit talmudique, chercheur et spéculatif. »* [Varon, p. 9] Karl Krauss, éminent gauchiste viennois, journaliste et juif baptisé, connaissait Freud et a même déclaré que la psychanalyse était *« la conquête du confessionnal par les Juifs de Vienne. »* Il affirmait également qu'*« ils ont la presse, ils ont la bourse, ils ont aussi le subconscient ! »* et que *« la psychanalyse est la maladie mentale qu'elle prétend guérir. »* [Winokur, J., 1992, pp. 151-152]

Freud lui-même a écrit une préface spéciale à l'édition hébraïque de son volume, *Totem et Tabou*, parlant de lui-même à la troisième personne :

*« [Il] n'a jamais répudié son peuple, qui se sent dans sa nature essentielle un Juif, et qui n'a aucun désir de modifier cette nature. Si on lui posait la question : 'Puisque vous avez abandonné tous les traits communs de vos compatriotes, que reste-t-il de juif ?', il répondrait : 'Une très bonne partie et probablement son essence même', bien qu'il ne puisse exprimer clairement cette essence en paroles. »* [Varon, p. 9]

Freud écrivit un jour à un ami juif que *« la relation raciale vous rapproche de ma constitution intellectuelle ».* [Aron, W., 1956-57, p. 290] Willy Aron ajoute que *« dans son célèbre discours, intitulé 'On Being of the Sons of the Covenant', prononcé le 6 mai 1926, le jour de son 70e anniversaire, Freud parle de 'l'irrésistible attraction du judaïsme et des Juifs' »* et de *'la claire conscience d'une identité intérieure, de l'intimité qui provient de la même structure psychique'. »* [Aron, W., 1956-57, p. 293]

Freud a également souligné son lien avec la dimension « raciale » de la judéité : *« Je peux dire que je suis aussi peu un adepte de la religion juive que de toute autre religion, c'est-à-dire que je les considère toutes comme importantes en tant qu'objets d'intérêt scientifique, mais je ne partage pas les attitudes émotionnelles qui vont avec. En revanche, j'ai toujours ressenti un fort sentiment de parenté avec ma race et je l'ai entretenu chez mes enfants. »* [Aron, p. 294]

Nathan Ackerman reprend les citations suivantes de Freud à propos de son identité juive : *« Un Juif doit créer une culture compensatoire ou prendre le risque de devenir complètement fou. » ... « Ce qui me liait au judaïsme... n'était pas la croyance, ni la fierté nationale... Il y avait d'autres considérations qui rendaient irrésistible l'attrait du judaïsme et des Juifs... beaucoup de forces et d'émotions obscures, d'autant plus puissantes qu'elles étaient moins définies par des mots : ...C'est seulement à ma nature juive que je devais les deux qualités qui m'étaient devenues indispensables sur mon dur chemin. Parce que j'étais juif, je me trouvais libéré de nombreux préjugés et, étant juif, j'étais prêt à entrer dans l'opposition et à renoncer à l'accord avec la majorité compacte. »* Aussi abusé soit-il, ajoute Ackerman en paraphrasant Freud, le juif doit rester fidèle à son peuple, il n'y a pas d'autre moyen : *« Il m'a toujours semblé non seulement honteux mais carrément insensé de le nier ».* [Ackerman, N., 1965, p. xiii]

*« La psychanalyse est largement considérée comme une 'science juive' »*, dit Arnold Jacob Wolf. *« En fait, Freud s'est efforcé d'éviter cette idée, bien qu'il en*

*soit lui-même la principale raison. Les ennemis de la psychologie des profondeurs la rejettent encore comme particulièrement pertinente pour les Juifs ; ses amis notent avec satisfaction les racines bibliques de la nouvelle sagesse. Non seulement de nombreux praticiens de cet art, comme le tout premier analyste, sont juifs par ascendance, sinon par conviction, mais il existe une conviction répandue que la méthode, l'esprit et même les conclusions de la psychanalyse sont para-judaïques... L'ascendance [de Freud] et l'impact de son ascendance sur ses sentiments les plus profonds sont clairement et profondément juifs. Son affinité avec le style juif, à la fois mystique et rationaliste, est indubitable. Sa pruderie nouvellement soulignée ainsi que son honnêteté pionnière en matière de sexualité sont talmudiques. »* [Wolf, A. J., 1965, p. 133]

Earl Hopper, qui reconnaît que *« mon identité en tant que Juif est inséparable de mon identité en tant que psychanalyste »*, comprend que la psychanalyse est bien sûr une « science juive », mais il attribue ses racines à l'opinion de Freud selon laquelle la psychanalyse représente les idées révolutionnaires d'un peuple « marginalisé », c'est-à-dire que les juifs ont été dans le passé conceptuellement mis dans le même sac par les Gentils que les voleurs, les lépreux et les inadaptés de toutes sortes. [Hopper, p. 19] La vision éclairée du monde juif, insiste cet argument, a donc des perceptions « extérieures » plus vives des normes des cultures dominantes de la diaspora juive. Et le génie juif consiste à les critiquer et à les déconstruire. (Il est intéressant de noter que ce concept de « peuple victime marginalisé » émerge de l'esprit de psychanalystes juifs riches et élitistes qui impriment leurs paradigmes de victimisation sur des patients-éponges généralement aisés, juifs ou non.)

Arnold Meadow et Harold Vetter affirment même que la théorie freudienne est fondée sur le *« système de valeurs judaïques »*, y compris l'orientation du judaïsme vers *« cette vie »* (et non vers l'au-delà), un *« contrôle rationaliste sur... les pulsions sexuelles »*, le *« sens caché des mots »* et la présence du *« complexe d'Œdipe... dans la culture juive, peut-être sous une forme particulièrement intense »*. [Meadow, p. 164]

Cela inclut la notion de Freud, affirment les auteurs, selon laquelle une femme essaie de faire de son mari son enfant afin de *« jouer le rôle de mère pour lui »*. En outre, la nature autoritaire de la psychanalyse met l'accent sur *« la rationalité comme base de l'autorité [qui] est étroitement parallèle*

*à la relation d'autorité que l'on trouve dans la culture juive. »* [Meadow, p. 163] La résistance du patient aux idées du psychanalyste sur ses problèmes *« est diminuée par l'interprétation rationnelle de l'analyste, ou par le transfert positif du patient vers l'analyste ».* [Meadow, p. 162] Si l'on suit la logique de la psychanalyse en tant que révélation et vision du monde intrinsèquement juives, le « transfert » du patient est en fin de compte – quoi qu'on prétende qu'il soit – une sensibilisation au fait « d'être juif ».

L'économiste Peter F. Drucker – dont les parents connaissaient Freud – a fait valoir que l'une des principales raisons de la résistance initiale à Freud n'était pas seulement ses étranges théories, mais son éthique élitiste et abusive :

*« Freud n'acceptait pas les patients de la charité, mais enseignait au contraire que le psychanalyste ne doit pas traiter un patient gratuitement, et que le patient ne bénéficiera du traitement que si on le fait payer grassement... La médecine viennoise n'a pas ignoré ou négligé Freud, elle l'a rejeté. Elle l'a rejeté en tant que personne parce qu'elle a considéré qu'il était en violation flagrante de l'éthique du guérisseur. »* [Torrey, p. ?]

Freud, note Sylvia Rothchild, avait une *« incapacité à prendre toute expérience pour argent comptant. Il traitait ses élèves comme des patients, les exhortait à 'absorber les choses, à ne pas discuter en retour'. Freud n'avait aucun désir de servir l'humanité souffrante. Il ne voyait dans ce désir que du sadisme, 'le désir apparent d'aider les malades un dispositif pour dissimuler à soi-même le désir de faire le contraire' ...Il avait peur de la mort, courait après l'argent, la position et la réputation. »* [Rothchild, S., 11-26-98, p. 24]

(Pourtant, en allégeance à son identité juive, *« chaque fois que l'une de ses œuvres a été traduite en hébreu ou en yiddish, Freud a refusé d'accepter des royalties »*). [Aron, W., 1956-57, p. 294]

En 1988, Jeffrey Moussaieff Masson, l'ancien directeur de projets des Archives Sigmund Freud et, lui aussi, juif, a consacré un de ses ouvrages à l'attaque de la communauté psychanalytique, ce livre intitulé *Against Therapy*, expose son énorme désillusion à l'égard des principes et des pratiques de la police de la pensée de la psychanalyse. Masson s'indigne

notamment de l'autoritarisme inné de ce domaine, du contrôle manipulateur des patients, de l'abréviation des normes éthiques et de l'exploitation systématique, à des fins personnelles, des personnes émotionnellement vulnérables. Les observations de Masson sur la communauté psychanalytique reprennent de nombreux thèmes généraux de l'histoire juive que nous avons souvent vus auparavant. *« C'est le monde de la thérapie »*, accuse-t-il, *« c'est la* ***thérapie*** *elle-même qui est au cœur de la corruption que j'ai décrite dans ce livre. Chaque thérapeute, aussi gentil et bénin soit-il en apparence et dans son comportement, est tôt ou tard entraîné dans cette corruption, car la profession elle-même est corrompue. Une profession qui dépend pour son existence de la misère d'autrui est particulièrement exposée. Le ressort même de la psychothérapie est le profit de la souffrance d'autrui... »* [Masson, p. 251] *« ...L'abus, sous une forme ou une autre, est intégré dans le tissu même de la psychothérapie – que le pouvoir corrompt, que le pouvoir psychiatrique corrompt tout comme le pouvoir politique et que plus le pouvoir [sur les patients] est grand, plus la propension à la corruption est grande... La relation psychothérapeutique est une profession d'autodéfense. La relation psychothérapeutique est une relation privilégiée, protégée par une tradition de secret. »* [Masson, 1988, p. 168]

Dans un autre volume, Masson observe que les enseignements de Freud sont devenus une *« profession rentable avec tous les atours d'une guilde jalousement protégée. Le prix à payer pour rejoindre cette fraternité est le silence sur sa politique d'adhésion. La corruption est incorporée, pas exposée ; les préjugés et les partis pris ont été acceptés, voire embrassés. »* [Masson, 1990, p. 4] Dans ce volume, *Final Analysis*, Masson expose le monde orwellien, irrationnel et totalitaire de la communauté psychanalytique. Dans le cadre de sa formation pour devenir psychanalyste, Masson a été contraint de se soumettre lui-même à cinq années de psychanalyse (au coût de 75 dollars de l'heure, cinq jours par semaine, en 1971). [Masson, 1990, p. 21] Masson découvrit rapidement que le psychanalyste, Irvine Schiffer (également juif), était un dictateur/menteur manipulateur, sans éthique, maniaquement sexiste, à deux visages et exploiteur, qui chercha finalement à exploiter Masson pour promouvoir sa propre carrière, insistant pour qu'un article que Masson prévoyait d'écrire soit partiellement crédité à son thérapeute. [Masson, 1990, pp. 69-70, 75, 82-83] Ce thérapeute était également le président de l'Institut

psychanalytique de Toronto. [Masson, 1990, p. 21] En racontant ses secrets les plus intimes et les plus embarrassants à un autre (sans échange parallèle), le confesseur devient profondément vulnérable et admiratif de l'Auditeur. Comme sur tout le terrain psychanalytique, le thérapeute tient finalement les révélations du confesseur comme une arme potentielle contre lui. Masson était également outré lorsque le thérapeute a décidé de manière inepte que le problème psychologique fondamental de M. Masson était qu'il voulait être une belle femme ! [Masson, 1990, p. 104] Au cours de sa formation pour devenir thérapeute dans le monde secret et autoritaire de la psychanalyse, Masson s'est également entendu dire par un professeur que les copies de certaines revues psychanalytiques ne pouvaient pas être exposées au « public profane ». [Masson, p. 111] Un autre enseignait que des espions devaient parfois enquêter sur la vie des patients. [Masson, p. 110]

Dans les premiers temps de la psychanalyse, Sigmund Freud était en fait soulagé de compter Carl Gustav Jung – un non-juif – parmi les adhérents à la psychanalyse et prenait soin de le garder dans le giron. *« Les prosélytes Gentils »*, note John Murray Cuddihy, *« pouvaient étayer les doutes de [Freud] quant à la possibilité que la psychanalyse ne soit pas, comme le prétendaient ses adeptes, une 'science' du tout... mais un mouvement socioculturel des Juifs de la diaspora. »* [Cuddihy, p. 77] Sans non-juifs dans le giron psychanalytique, Freud et ses associés juifs couraient le risque profond – avec l'accent mis sur des phénomènes comme l'envie du pénis, le complexe d'Oedipe, les obsessions sexuelles étranges, le désir de mort, l'accent mis sur la névrose et l'anxiété, et tout le reste – d'être impitoyablement ridiculisés et humiliés en tant que simples participants à un culte juif bizarre, preuve, pour les critiques antijuifs, de la déchéance juive.

Dans une lettre adressée à un autre psychanalyste juif, Karl Abraham, Freud écrivait : *« Vous êtes plus proche de ma constitution intellectuelle en raison de votre parenté raciale, tandis que lui [Jung], en tant que chrétien et fils de pasteur, ne trouve son chemin vers moi que contre de grandes résistances intérieures. Son association avec nous est très précieuse pour cela. J'ai failli dire que c'est seulement par son apparition sur la scène que la psychanalyse a échappé au danger de devenir une affaire nationale juive. »* [Cuddihy, p. 77] Plus tard, dans une autre lettre à

Abraham, Freud ajoute : *« Nos camarades aryens nous sont vraiment tout à fait indispensables, sinon la psychanalyse succomberait à l'antisémitisme. »* [Cuddihy, p. 82] Il y a ceux qui suggèrent même que Sabina Spielrin, une femme juive (et, comme l'a dit un journaliste, *« une masturbatrice compulsive »*) qui était la patiente et l'amante de Jung, était un *« 'attrape-nigaud' offert par Freud... pour garder Jung dans le mouvement analytique. »* [Kellaway, K., p. 10]

Freud était un contemporain à Vienne de Théodore Herzl, le « fondateur » reconnu du sionisme et de l'État moderne d'Israël. *« Freud avait une haute estime pour Théodore Herzl et le connaissait personnellement. »* [Meitlis, J., p. 21] Herzl, remarque Cuddihy, croyait que les non-juifs se trouvent *« dans deux et seulement deux variétés, à savoir... les antisémites déclarés et les antisémites dissimulés. Toute lecture poussée de Freud ne laisse aucun doute sur le fait qu'il partageait cette conviction ».* [Cuddihy, p. 78] *« Freud a toujours apporté une contribution généreuse »* à l'organisation de jeunesse sioniste Hechaluz [les Pionniers] et, en 1936, il s'est finalement *« aligné ouvertement à la cause sioniste ».* [Berkeley, p. 235, p. 191] *« Le sionisme »*, écrit Freud dans une lettre privée en 1930, *« a éveillé mes plus fortes sympathies, qui lui sont encore fidèlement attachées aujourd'hui. »* [Gay, p. 123] *« Nous sommes tous du même sang »*, dit un jour Freud à son ami juif Jacob Meitlis. *« Au fond, tous sont des antisémites. Ils sont partout. Souvent c'est latent et caché, mais c'est là. »* [Meitlis, p. 20]

Le Dr. Leo Goldhammar, un ami de Freud, a noté un rêve saisissant que Freud a fait au début des années 1900. Goldhammar *« a enregistré un rêve de Freud sur Theodore Herzl. Dans ce rêve, tel que raconté par Freud, Herzl lui transmettait l'idée d'une action immédiate concernant la Palestine si le peuple juif devait être sauvé. Freud remarqua dans sa conférence sur le rêve que jamais auparavant il ne s'était intéressé aux idées de Herzl. Quelques temps plus tard, il rencontra la personne réelle de son rêve dans un bus et fut frappé par la grande ressemblance entre le vrai Herzl et l'image qu'il avait vue dans son rêve. »* [Aron, W., 1956-57, p. 294]

Le freudisme s'est avéré utile pour argumenter la théorie sioniste. *« La critique sioniste de l'assimilation [...] [c'est-à-dire que les juifs sont perpétuellement destinés à être une 'nation à part', un peuple inassimilable dans des terres non juives] »*, remarque Donald Niewyk, *« …reposait sur une certaine*

*conviction que tous les efforts pour se fondre dans la masse des non-Juifs devaient conduire inébranlablement à des vies juives déformées. La nouvelle discipline de la psychanalyse a été mobilisée pour démontrer les effets névrotiques de la conscience divisée. Il a été démontré que le manque de racines et les complexes d'infériorité généraient tout, de l'activité révolutionnaire à l'antisémitisme juif, au nationalisme allemand extrême et au suicide. »* [Niewyk, D., p. 126]

*« L'identité juive de Freud »*, déclare Sander Gilman, *« résonne à travers l'histoire de la psychanalyse comme faisant partie de sa rhétorique. »* [Gilman, p. 93] En tant que tel, c'était – et c'est toujours – un système déformé et contraignant pour un non-juif. *« Quand on se rebelle au sein de la psychanalyse ou contre elle »*, ajoute Gilman, *« une rhétorique apparemment naturelle dans laquelle cette rébellion prend place dans l'articulation est une opposition à la nature 'juive' de cette discipline. »*

Quel non-juif répondrait positivement, favorablement, aux manifestations inévitables de la croyance fondamentale de Freud à propos de lui-même et de son peuple, (un courant sous-jacent de la psychanalyse), et de la façon dont les juifs traitent traditionnellement ceux qui ne font pas partie de leur propre communauté ? Freud l'a écrit de cette façon :

*« Nous pouvons partir du postulat que la nature des Juifs domine leurs relations avec les autres. Il ne fait aucun doute qu'ils ont une opinion particulièrement élevée d'eux-mêmes, qu'ils se considèrent comme plus distingués, d'un rang supérieur, comme supérieurs aux autres peuples. »* [Freud, pp. 105-106]

C'est le paradigme même des fondements de la psychanalyse elle-même. Comme l'écrivait Freud, la relation médecin-patient est une *« situation dans laquelle il y a un supérieur et un subordonné. »* Ce subordonné, c'est bien sûr le patient qui, en vertu du principe même de la psychothérapie, ne négocie pas la compréhension avec un surveillant, mais doit se plier **entièrement** à la volonté dictatoriale de l'analyste. Et cette volonté dictatoriale, par son origine conceptuelle, sa méthode rationaliste et sa propagation omniprésente, est judéo-centrée.

Le sentiment de supériorité juive de Freud a été documenté à plusieurs reprises, exprimé une fois dans le contexte de la mort d'un collègue juif. *« Nous étions tous deux juifs »*, disait Freud, *« et savions l'un de l'autre que nous portions en commun cette chose miraculeuse qui – inaccessible à toute analyse jusqu'à présent – fait les juifs. »* [Gay, p. 133] Un spécialiste note que *« le sentiment indéfini de judéité de Freud représente un cas particulier de sa croyance obstinée dans l'héritage des caractéristiques acquises »*, comme cela se manifeste dans leur *« religion dure, obsessionnelle et auto-punitive »*. [Gay, p. 133] Parmi les disciples ultérieurs de Freud, A. A. Roback, un juif et psychologue russo-américain, a cherché *« les causes réelles des origines juives et du développement de la psychanalyse dans la constitution particulière du juif »*. [Gay, *Moment*, p. 48]

Naturellement, Freud et Jung commencèrent à avoir de sérieux désaccords. Jung, attribuant de nombreux problèmes psychologiques des juifs à leur sentiment particulier de déracinement, décida que les problèmes juifs particuliers de Freud ne pouvaient pas être généralisés et universalisés à la psyché de tous les autres. Jung a dit :

*« Le problème juif est un complexe ordinaire, une blessure qui suppure... Devons-nous vraiment croire qu'une tribu qui a erré à travers l'histoire pendant plusieurs milliers d'années en tant que 'peuple élu de Dieu' n'a pas été portée à cette idée par une particularité psychologique tout à fait spéciale ? Si aucune différence n'existe, comment reconnaître les Juifs ? ...Toutes les branches de l'humanité s'unissent en une seule tige – oui, mais qu'est-ce qu'une tige sans branches séparées ? Pourquoi cette susceptibilité ridicule lorsque quelqu'un ose dire quoi que ce soit sur les différences psychologiques entre juifs et chrétiens ? »* [Hannah, pp. 224-225]

L'une des premières rébellions de Jung contre son mentor a été de contester la théorie de Freud selon laquelle les enfants ont des désirs incestueux pour leurs parents du sexe opposé. Et que dire, se demande-t-on, de la préoccupation obsessionnelle traditionnelle des juifs pour le prestige et les pedigrees de leurs lignées généalogiques respectives (appelées « *yicchus* ») en association avec l'affirmation de Freud selon laquelle tous les gens rejettent leurs parents (ceux de Freud n'étaient pas aisés) et les imaginent comme *« membres d'une famille aristocratique et/ou royale »* ? L'auteur juif Frederic Grunfeld explique ainsi le

désenchantement de Jung à l'égard de la base juive du freudisme : *« Freud a été accusé, non seulement par des imbéciles, mais même par C. G. Jung, de faire du 'psychologisme juif'. »* [Grunfeld, F., 1996, p. 21]

Jung finit par se détacher de Freud et de son cercle juif, et devient lui-même influent dans le domaine de la psychologie. Et que signifiait cette défection pour Freud ? *« Au moment où Jung s'est éloigné de Freud et d'autres membres de la communauté psychanalytique »*, dit Stephen Martin, *« l'accusation [contre Jung] d'antisémitisme s'est répandue à une vitesse alarmante ».* [Maidenbaum, p. 5] Même en 1991, un étudiant juif qui demandait une bourse postdoctorale à l'Université hébraïque pour suivre une formation de psychanalyste jungien à Zurich s'est entendu dire *« que Jung était au mieux un antisémite et qu'il était en fait très probablement un sympathisant nazi, sinon un membre actif du parti ».* [Maidenbaum, Introduction]

Ernest Jones, l'un des premiers disciples de Freud, a noté son impression de la nature du champ psychanalytique juif :

*« J'ai pris conscience, bien sûr, un peu à mon grand étonnement, de l'extraordinaire méfiance que les Juifs pouvaient avoir à l'égard du moindre signe d'antisémitisme et du nombre de remarques ou d'actions qui pouvaient être interprétées dans ce sens.... Freud lui-même était assez sensible à cet égard. »* [Grollman, E., 1965, p. 105]

L'une des explications freudiennes de cet antisémitisme, *« la source la plus profonde de l'antisémitisme »*, dit Judy Cooper, est *« la pratique juive de la circoncision [...]. [Freud] considérait qu'il s'agissait d'une coutume primitive utilisée comme un substitut symbolique de la castration et une expression de la soumission à la volonté du père. »* [Cooper, p. 7]

Freud, comme la plupart des juifs de notre époque, voyait dans toute résistance à sa volonté l'impulsion latente de l'antisémitisme. Lorsque *« les premières recrues étrangères [suisses] de la psychanalyse ont rejeté la 'théorie de l'érotisme anal' de Freud »*, dit Cooper, il y a vu une attaque antisémite contre les juifs de Vienne. Freud s'est plaint que : *« Là-bas [en Suisse], on entend exactement l'argument que j'ai essayé d'éviter en faisant de Zurich le centre [de la psychanalyse]. On dit que la sensualité viennoise ne se trouve nulle part*

*ailleurs ! Entre les lignes, on peut lire encore que nous, les Viennois, ne sommes pas seulement des porcs mais aussi des juifs. »* [Cooper, p. 6]

Cooper raconte que Freud soutenait que les juifs étaient *« libres de tout préjugé qui restreignait les autres dans l'utilisation de leur intellect »*, alors que *« les Suisses [c'est-à-dire les non-juifs] devaient se débarrasser d'attitudes culturelles profondes, de croyances et de préjugés auxquels ils étaient profondément attachés, même s'ils se considéraient comme pleinement émancipés ».* [Cooper, p. 6] D'autres antisémites dans la sphère éventuelle de Freud, affirme Cooper, comprenaient Virginia Woolf, l'une des éditrices de Freud, Ernest Jones, l'un de ses biographes, et une grande partie de la première Société française de psychanalyse des années 1920. [Cooper, p. 9]

Masud Khan, un rare psychothérapeute pakistanais qui a vécu et travaillé en Grande-Bretagne, fait l'objet d'une attention particulière de Judy Cooper (une psychothérapeute juive qui a passé six ans en thérapie sous sa direction) en tant qu'antisémite. Khan s'est plaint que *« la force des Juifs réside dans le fait qu'ils sont insensibles au mépris dans lequel les autres les tiennent »*, *« ce qui rend les Juifs insupportables, c'est que pour s'aimer eux-mêmes, ils doivent d'abord être haïs par les autres »*, et *« l'impact du parti pris judéo-yiddish-juif de la psychanalyse n'a été ni petit ni léger pour moi. »* [Cooper, p. 11] Bien entendu, pour Cooper, aucun de ces commentaires de Khan n'a un quelconque fondement vérifiable dans la réalité, si ce n'est comme preuve de son antisémitisme irrationnel.

Même Jeffrey Moussieff Masson, un critique juif des fondements « corrompus » de la psychanalyse, a rendu un Gentil (en formation pour devenir psychanalyste) responsable de la mort d'un patient juif. Pourquoi ? Parce que le non-juif ne pourrait pas se plier à voir le monde juif très particulier du patient, un monde qui est singulièrement soudé au prisme d'un antisémitisme omniprésent. Ceci (et une irritation non juive face à la compulsion de Freud pour les « thèmes » juifs), décide Masson, est en soi un acte d'antisémitisme. Pour le patient comme pour Masson, le non-juif qui apprend à devenir psychanalyste est un antisémite. Les commentaires de Masson reflètent le courant implicite de division entre juifs et Gentils concernant l'antisémitisme dans le domaine de la psychanalyse, et dans tout autre domaine. *« L'un de mes collègues candidats*

*était catholique »*, décide Masson, *« et était préoccupé par une théologie catholique. Il a eu la malchance d'avoir comme patiente une survivante juive des camps de concentration. Au cours d'un des séminaires de cas [dans une université de Toronto], il a expliqué à la classe que cette patiente le soupçonnait d'antisémitisme. Comme il s'était un jour plaint à moi que* Freud *était trop préoccupé par les thèmes 'juifs', j'étais sensible aux préoccupations de cette femme. 'Je demande de l'aide', a-t-il dit, l'air misérable. J'ai pensé que ce n'était que justice. Sans doute voulait-il demander à quelqu'un d'autre, plus sensible à ces questions, de reprendre le dossier. 'Comment lui faire comprendre que ce n'est qu'une projection, et une projection paranoïaque ? Elle est bien poursuivie, mais ses bourreaux, ses persécuteurs, sont dans sa propre tête. Elle ne le voit pas, et elle pense que le pire problème est qu'elle est tombée sur un mauvais analyste'. Elle avait raison, pensais-je. La classe et le superviseur l'ont tous exhorté à redoubler d'efforts pour donner à cette femme un 'éclaircissement'. Mais de cours en cours, les choses ont empiré. 'Elle est convaincue qu'elle est enfermée dans une lutte de vie ou de mort avec moi, et que si elle ne parvient pas à me faire changer, elle va se tuer. Comment lui faire comprendre que le changement doit venir d'elle, pas de moi ? Je ne voyais pas comment cette attitude pouvait l'aider.' Un jour, il est venu en classe en pleurant : 'Elle s'est suicidée' ».* [Masson, J. M., 1990, p. 106]

À la base de cette histoire, victime de l'Holocauste ou pas, il y a en effet une profonde lutte thérapeute-patient. Elle est centrée sur l'exigence juive que les non-juifs se sensibilisent aux particularités de ce qu'est « être juif », en particulier l'insistance sur le fait que les non-juifs sont, pratiquement par nature, irrationnellement antisémites et que nier ce prétendu « fait » est lui-même une expression de la « maladie » irrationnelle.

Un exemple clair de cette sensibilisation des Gentils au fait d'être juif, induite par la psychothérapie, est le cas du journaliste non-juif Ross Wetzsteon (*« J'ai été immédiatement séduit par les Juifs parce qu'ils semblaient si attirants et parce que les WASP semblaient si repoussants »*). Après avoir démontré la véracité de l'« arrivisme » et de la « vulgarité » des juifs en tant que traits sociaux vérifiables (*« La vulgarité juive, en bref, est devenue une sorte de critique intellectuelle et morale de la mentalité WASP »*), ainsi que son aliénation de sa propre famille et de la culture WASP, Wetzsteon explique comment la psychothérapie l'a libéré de la « façade trompeuse » de l'identité WASP. *« Je n'oublierai jamais »*, écrit-il, *« à quel point ma thérapie*

*était liée à mon plaisir. Pour moi, la thérapie était avant tout un moyen de libérer ma vulgarité intérieure, de libérer une sorte d'arrogance et d'ostentation dans ma vie psychique – c'était une façon de découvrir que les choses que j'appréciais le plus étaient radicalement opposées aux idéaux WASP que j'avais intériorisés... Le point important est qu'il était tout à fait clair pour moi que le Juif et le psychothérapeute s'unissaient pour abolir l'hypocrisie, la bienséance et la censure des WASP. J'en suis même venu à voir un parallèle – tout en étant évidemment conscient des disparités – entre la libération sociale juive et ma propre libération psychologique. Mon ghetto était ma tête, mon assimilation passait par la thérapie... Ainsi, quand je dis que la psychothérapie m'a révélé l'authenticité du sentiment, je dis que cette expérience a été un moyen de devenir un mensch ['homme bon' en yiddish]. Ainsi, pour moi, la psychothérapie est devenue ce que Freud craignait le plus – une science juive... Je me considère comme un juif 'honoraire'».* [Wetzsteon, R., sept. 6-12, 1998]

La conception étendue de la psychanalyse de Freud, en tant que « science » respectée jusqu'à aujourd'hui, repose sur un fondement idéologique contraignant. Et quel en est précisément l'esprit essentiel ? Selon Martin Gross, *« le caractère négatif de la théorie psycho-dynamique, avec son accent sur les anomalies... est un magnifique héritage des propres névroses de Freud. »* Le biographe officiel de Freud, a écrit que pendant près d'une décennie jusqu'en 1900, le fondateur de la psychanalyse avait sa propre *« psychonévrose considérable, caractérisée par des sautes d'humeur allant de l'exaltation extrême à la dépression profonde et à des états de conscience crépusculaires. »* [Eysenck, p. 38] Freud était également dépendant de la cocaïne, et il en prescrivait à d'autres. [Gross, pp. 234-235 ; Rothschild, S., 11-26-98, p. 24]

Et si l'on résiste aux diktats freudiens ? Pour la police de la pensée psychanalytique, c'est une preuve, bien sûr, d'antisémitisme. *« Même l'esprit 'normal'»*, note Frederick Crews, *« dans une vision freudienne, est considéré comme constitué de formations réactionnelles incrustées contre des impulsions hideusement agressives qui restent capables d'éclater ; et quelle cible de la malveillance philistine pourrait être plus appropriée que Freud et les freudiens eux-mêmes, les porteurs des nouvelles effrayantes sur ces forces souterraines ? Dans un tel état d'esprit, l'irrévérence à l'égard du récit officiel, bien que mythique, des triomphes de Freud prend l'apparence non seulement d'une maladie névrotique privée, mais aussi d'un pogrom en préparation. »* [Crews, F., 1998, p. xxi] Quel que soit l'angle

sous lequel on aborde les dimensions juives du domaine, la psychanalyse est si majoritairement juive que dans certains milieux, les critiques de la théorie freudienne sont considérés comme des antisémites instantanés, *« pas seulement des alliés de l'extrême-droite chrétienne, mais comme des nazis de l'après-guerre pourchassant les 'Juifs freudiens' ».* [Crews, F., 1998, p. xxi]

Ces dernières années, une avalanche de documents a été publiée pour attaquer la théorie freudienne et *« son effet maléfique... sur la pensée et la culture américaines ».* [Torrey, *Title Page*] Freud, écrit H. J. Eysenck, *« était, sans aucun doute, un génie, non pas de la science, mais de la propagande, non pas de la preuve rigoureuse, mais de la persuasion... Sa place n'est pas, comme il le prétendait, avec Copernic et Darwin, mais avec Hans Christian Anderson et les frères Grimm, auteurs de contes de fées. »* [Eysenck, p. 208] *« Les freudiens se retrouvent sur la défensive »*, notait Frederick Crews en 1998, *« et les stratégies de plaidoirie spéciale qu'ils adoptent sont elles-mêmes symptomatiques d'une faillite intellectuelle... Ainsi, c'est Fliess, l'ami le plus proche de Freud, qui a fait remarquer en 1901 que Freud attribuait ses propres pensées à l'esprit de ses patients. »* [Crews, F., 1998, p. xxviii]

Comme on pouvait s'y attendre, même les juifs orthodoxes ont attaqué la théorie freudienne et son effet corrosif perçu sur les valeurs traditionnelles. *« Le sacerdoce du culte de Freud »*, a écrit Martin Kushner, *« en tant qu'intérêt direct, essaie de se renforcer et de se perpétuer, non pas comme n'importe quel autre intérêt direct. »* [Gay, p. 97]

L'influence de Freud dans la culture occidentale reste à ce jour incroyable ; elle a imprégné toutes les facettes de la vie moderne, de la littérature à l'apprentissage de la propreté. Les psychanalystes dirigent plus de la moitié des départements de psychiatrie des écoles de médecine américaines. *« Je suis stupéfait »*, a déclaré le Dr William Sargent, ancien directeur de l'hôpital St Thomas en Angleterre, *« de la façon dont la direction et le contrôle de la psychiatrie américaine ont été pris en charge depuis la Seconde Guerre mondiale par la psychanalyse. »* [Gross, p. 145] Et comme l'a noté Kate Millet, *« Le prestige des théories sexuelles de Freud n'a pas atteint, et encore moins maintenu, une ascendance aussi complète [en Europe] qu'aux États-Unis. En Amérique, l'influence de Freud est presque incalculable. »* [Millet, p. 178]

Alors, où tout cela nous mène-t-il, en ce qui concerne le sujet qui nous occupe : les juifs, les non-juifs et le sujet de l'antisémitisme ? Voici ce que Freud avait à dire sur les raisons de l'antisémitisme :

*« En ce qui concerne l'antisémitisme, je n'ai pas vraiment envie de chercher des explications ; je me sens fortement enclin à m'abandonner à mes affects en la matière et à me trouver confirmé dans ma croyance totalement non-scientifique que l'humanité... est dans l'ensemble un bien misérable lot. »* [Zukier, H., 1999, p. 118]

Avec la ferme conviction que l'antisémitisme est une animosité irrationnelle et sans fondement envers les juifs, immédiatement après la Seconde Guerre mondiale et dans les mois houleux qui ont précédé la fondation d'Israël, les organisations juives américaines ont commencé, littéralement, à planifier leurs stratégies de propagande. La révélation des atrocités commises par Hitler à l'encontre des juifs a permis à ces derniers de bénéficier d'une sympathie généralisée et d'une « supériorité morale » incontestée, désarmant jusqu'à nos jours toute critique publique de la communauté juive et, rarement, de l'État juif d'Israël. La question pratique pour les organisations juives (en particulier, mais pas seulement, les organisations sionistes) était la suivante : comment les juifs peuvent-ils tirer parti de cette vague de sympathie populaire pour leur situation critique sous Hitler dans un avenir lointain ? Pour détourner tout argument du dossier historique cinglant des juifs, il a été jugé extrêmement important d'implanter dans l'opinion publique américaine la notion que toute critique des juifs n'avait aucune base causale rationnelle et était, par définition, issue d'une maladie mentale. Et toute une « science », bien que juive déguisée, était à leur disposition pour le « prouver ».

Comme l'a déclaré en 1951 le psychanalyste juif Rudolf Loewenstein :

*« L'inaccessibilité à la raison est également l'une des caractéristiques les plus typiques de l'antisémite, qui est incapable de réévaluer ses opinions et ses préjugés à la lumière de preuves factuelles qui les réfutent. Les passions et les motifs et mécanismes inconscients impliqués dans ses sentiments antisémites sont trop puissants pour céder à la raison ou à l'expérience. Nous constatons donc que, bien que l'antisémitisme ne*

*puisse être placé dans aucune des catégories cliniques bien connues, il est néanmoins souvent l'indication d'une sorte de trouble mental qui pourrait être classé parmi les maladies mentales sociales. »* [Loewenstein, R., 1951, pp. 18-19]

Parmi les puissantes organisations de lobbying juives qui cherchaient à diffuser de telles notions figurait l'American Jewish Committee (AJC), l'un des nombreux groupes juifs qui soutiennent activement l'État d'Israël. Les efforts de l'AJC pour provoquer des changements sociaux en Amérique comprennent *« l'élimination de l'expression de la religion dans les écoles publiques, avec une référence particulière à l'observation de Noël »*, l'opposition à la législation sur la discrimination positive axée sur les quotas (parce qu'elle nuit aux juifs), et *« des campagnes continues... pour sensibiliser les gens au financement arabe des institutions éducatives américaines ».* L'AJC a également participé activement au lobbying réussi du Vatican pour modifier officiellement les enseignements catholiques traditionnels selon lesquels les juifs ont tué le Christ. [Dombkowski, p. 37]

Les organisations communautaires juives ont longtemps été actives dans l'ingénierie sociale des perceptions non-juives de la communauté juive contre tout instinct de critique (c'est-à-dire « antisémitisme »). Comme le notait Eli Ginzberg en 1949, *« Aujourd'hui, au moins parmi un grand nombre de Juifs américains, les 'activités de défense' ont usurpé une position de priorité. C'était plus ou moins inévitable puisque beaucoup de ces Juifs ont perdu tout intérêt pour les valeurs juives positives ; toute leur adaptation est orientée vers l'extérieur. Enfin, nous sommes confrontés à l'étonnante croyance parmi les Juifs américains... selon laquelle les attitudes fondamentales des Gentils envers les Juifs peuvent être modifiées de manière significative, si seulement les bonnes 'techniques' sont découvertes et employées. »* [Hertzberg, A., 1989, p. 331]

Les efforts de l'American Jewish Committee visant à utiliser la théorie freudienne pour expliquer, et diffuser, la menace antisémite en sont un bon exemple. *« Une conférence récente convoquée par l'agence de défense juive la plus remarquable [AJC] dans ce pays »*, écrivait Max Horkheimer (chef d'un comité de l'AJC) en 1946, *« ...a été suivie par des experts de toute l'Amérique. De nombreuses questions ont été présentées : dans la mise en place d'un programme de défense contre l'antisémitisme, quel type de propagande doit-on utiliser ? Que faut-il dire ? ...Faut-il simplement faire appel au fair-play, au sens de*

*la justice chez l'individu, aux idéaux de la démocratie ? La réponse psychanalytique serait de nature négative. Un simple appel à l'esprit conscient ne suffit pas, car l'antisémitisme et la susceptibilité à la propagande antisémite proviennent de l'inconscient. »* [Horkheimer, p. 2]

Horkheimer affirme ici qu'un appel rationnel aux principes démocratiques d'équité, de justice, d'égalité et d'humanitarisme dans un forum ouvert et civilisé pour « dissiper » les plaintes anti-juives ne fonctionnera jamais car la source de ces plaintes est – selon la définition psychanalytique – purement émotionnelle et irrationnelle. Les juifs, dans ce scénario, sont toujours les boucs émissaires des problèmes non juifs. Une critique de l'identité et du comportement juifs n'est pas, pour l'esprit « normal », même envisageable. Elle est, par définition psychanalytique, rationnellement impossible. La critique de la communauté juive n'est donc qu'une manifestation de la maladie psychologique humaine. La seule option pour les juifs, comme le voient Horkheimer et ses collègues psychanalystes, est une « propagande » qui prive entièrement les « antisémites » (généralement considérés au sens large comme toute personne qui critique les juifs ou Israël) d'un forum pour leurs griefs. Par conséquent, aucune crédibilité ou attention n'est accordée aux rôles socio-économiques très concrets et bien documentés des juifs qui ont opprimé d'autres personnes au cours de l'histoire ; la centralité de l'argent et de l'exploitation d'autrui dans la vision juive du monde et la double norme morale juive traditionnelle à l'égard de cette tâche ; l'animosité publique envers les juifs tout au long de l'histoire en tant que financiers, intermédiaires économiques et trafiquants d'argent ; les sanctions légales pour conduite contraire à l'éthique envers les Gentils dans le Talmud ; le séparatisme juif sanctionné religieusement, le racisme et le mépris pour les non-juifs ; et les implications de tout cela pour la juiverie internationale, Israël et les temps modernes. (Horkheimer, soit dit en passant, était un réfugié de l'Allemagne nazie où il avait été le directeur de l'Institut de recherche sociale de Francfort, une école réputée pour ses fondements marxistes et freudiens. *« La plupart des quelque 50 membres du personnel de l'institution »*, note Nachum Gidal, *« étaient d'origine juive. »)* [Gidal, p. 354] *« Les Allemands d'origine juive »*, notent Stanley Rothman et S. Robert Lichter, *« ont dominé un autre*

*groupe important d'intellectuels pendant la période de Weimar, l'Institut fur Sozialforschung de Francfort, dont les principaux membres sont connus sous le nom d'École de Francfort'. Cette liste comprenait des personnalités extraordinairement distinguées et influentes, dont T. W. Adorno, Max Horkheimer, Erich Fromm, Herbert Marcuse et Walter Benjamin. À l'exception de Karl Wittfogel, qui a quitté l'Institut assez tôt pour devenir un conservateur anti-marxiste, tous les membres fondateurs étaient d'origine juive (Adorno était à moitié juif). La plupart des membres de l'École de Francfort étaient les fils d'hommes d'affaires prospères. »* [Rothman/Lichter, 1982, p. 86]

Selon Stuart Svonkin, *« en 1943, lorsque l'Institut de recherche sociale s'est installé à l'université Columbia de New York, l'American Jewish Committee a conclu un contrat avec l'ISR en vertu duquel l'institut devait enquêter sur l'antisémitisme américain contemporain. »* [Svonkin, S., 1997, p. 33]

La fortification du peuple juif et de son influence sur l'opinion publique américaine par des légions de psychanalystes juifs engagés et leur « science » dans la chasse à l'antisémite omniprésent et pour éradiquer son « préjugé » irrationnel connexe a véritablement commencé. *« Dès la première semaine et les premiers mois qui ont suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale »*, note J. J. Goldberg, *« la communauté juive organisée a lancé une vaste campagne visant à mettre fin aux préjugés et à la discrimination en Amérique... Il s'agissait d'une campagne énorme et coordonnée, menée devant les tribunaux et le corps législatif, dans les médias et dans la rue. »* [Goldberg, J.J. p. 119] Le résultat de cet effort de lobbying profondément puissant est une arme politique impitoyable, une dictature d'accusation à sens unique contre toute forme de critique des juifs. Comme l'explique le rabbin Daniel Lapin, même *« l'accusation infondée d''antisémite' marque la victime et absout l'accusateur ».* [Lapin, D., 1999, p. 285]

L'auteur juif Stuart Svonkin note qu'à la fin des années 1930, *« l'AJC et l'ADL ont chacun lancé des programmes ambitieux visant à démasquer les rabatteurs et à 'immuniser' les Américains contre l'antisémitisme... En utilisant la radio, la presse et d'autres médias, l'AJC et l'ADL se sont lancés dans une campagne commune d'éducation publique qui dépeignait l'antisémitisme comme la première manœuvre d'un plan nazi visant à 'diviser et conquérir' les États-Unis. Les deux organismes ont dépensé des sommes considérables pour produire et distribuer des*

*dépliants, des brochures et des livres qui donnaient une image positive des Juifs tout en décrivant le nazisme comme athée, antidémocratique et non américain – et pas simplement antisémite... La campagne de propagande des agences juives reflétait l'hypothèse selon laquelle l'antisémitisme était enraciné dans un manque de connaissance des Juifs et du judaïsme... Comme leurs homologues de l'AJC, les membres du personnel de l'ADL ont établi des relations de travail avec des journalistes, des éditeurs, des chroniqueurs de journaux, des directeurs de stations de radio et des réalisateurs de films, grâce auxquels ils ont pu contrer les stéréotypes antisémites et souligner l'importance de l'unité interreligieuse. L'ADL et l'AJC ont tous deux masqué les origines juives de leurs efforts en subventionnant discrètement des journaux, des groupes religieux, des syndicats, des organisations professionnelles et des organisations germano-américaines qui diffusaient une propagande antinazie et pro-démocratique. »* [Svonkin, S., 1997, pp. 15-16]

Glen Jean Sonne décrit l'un des prototypes juifs américains efficaces pour faire taire un critique de la juiverie, en l'occurrence un prédicateur et homme de droite, Gerald K. Smith, dans les années 1940 :

*« Il y avait, en effet, un* ***plan*** *juif ('complot' est un mot trop fort) ; et il a été plus efficace que ce que beaucoup d'adversaires de Smith avaient prévu. La stratégie mise au point consistait à priver Smith de toute publicité. Ce plan a évolué après plusieurs années de débats animés au sein de la communauté juive ; il a nécessité un effort herculéen pour convaincre et coordonner la presse ainsi que les autres Juifs. Bien qu'elle n'ait jamais été totalement efficace, cette stratégie a réduit Smith, qui était un personnage public très médiatisé dans les années 1930, à un paria dans l'après-guerre... »* [Sonne, J., 1986, p. 153]

Une convention juive populaire a également soutenu – comme l'a révélé une étude menée dans les années 1950 auprès d'étudiants juifs américains dans les collèges – que les efforts juifs organisés pour contrecarrer l'hostilité anti-juive devaient être accomplis « secrètement ». *« Le désir de plaire et d'apaiser le puissant Gentil »*, a noté Joseph Adelson en discutant des résultats de son enquête auprès des juifs, *« se reflète dans la croyance que la réponse organisationnelle à l'antisémitisme, lorsqu'elle est nécessaire, doit être de nature discrète, secrète et conspiratrice. Les organisations telles que l'Anti-Defamation League devraient éviter de susciter l'attention du public. »* [Adelson, J., 1960, p. 478]

En 1950, le « Département de la recherche scientifique » (dirigé par Horkheimer) de l'AJC a parrainé une étude influente, dirigée par le Dr Nathan Ackerman de l'Université Columbia, conçue pour établir un lien entre la maladie mentale et l'antisémitisme. Le volume qui en a résulté, *Anti-Semitism and Emotional Disorder* (co-écrit avec Marie Jahoda), est devenu une source faisant autorité et est cité dans les bibliographies de nombreux ouvrages ultérieurs sur l'antisémitisme. La recherche d'Ackerman n'était pas une enquête exploratoire en soi. Sous couvert de scientisme psychanalytique, elle était plus proche, dans son esprit, de la chasse aux sorcières inspirée par McCarthy, qui a fait son entrée dans la vie politique américaine quelques années plus tard. Dans le cadre de cette étude, des informations ont été sollicitées auprès de psychanalystes américains par le biais d'une invitation ouverte afin de prouver la thèse selon laquelle quiconque se plaint d'un quelconque aspect du comportement juif est fou. (En 1996, le psychanalyste juif Mortimer Ostrow a fait état de son propre projet de recherche de neuf ans parrainé par le « Fonds de recherche et de développement de la psychanalyse » sur le même sujet : *« Nous avons anticipé que la méthode psychanalytique pourrait être utilement appliquée au phénomène de l'antisémitisme, puisque l'antisémitisme semble être largement irrationnel. Son omniprésence et sa présence ne peuvent être expliquées par aucune considération réaliste »*). [Ostrow, p. 3]

Les fondements d'une telle étude trouvent leur origine ici : *« La personnalité névrotique historique de [Freud] »*, affirme Martin Gross, *« a eu un effet profond sur notre culture. Elle a propulsé les pires indispositions de Freud dans notre langage, nos habitudes mentales et notre psychologie... l'un de ses traits de caractère était son obstination maladive à considérer que l'hostilité secrète était primordiale dans la psyché humaine »*. [Gross, p. 243] (On peut se demander s'il ne s'agit pas là d'un indice de l'« hostilité secrète » proprement **juive**.)

Dans les déclarations d'introduction à son étude de l'antisémitisme, Ackerman note que lui et ses collègues sont juifs. Il avoue ensuite sans ambages son parti pris émotionnel sur le sujet de l'antisémitisme, rejette l'objectivité et le *« détachement de la question »* comme étant *« logiquement et psychologiquement intenables »*, déclare que *« les jugements de valeur entrent dans chaque étape de la recherche sociale »*, puis commence – paradoxalement et

hypocritement – une discussion sur les maux des *« préjugés »* et du *« jugement préalable »* (tels qu'exprimés par les antisémites) dans les pages suivantes ! [Ackerman, pp. 1-4] *« Le danger de la pensée stéréotypée est inhérent au processus des préjugés »*, déclare-t-il avec audace. Perdu dans son dévouement zélé à diagnostiquer son monde préconçu de haine endémique des juifs, Ackerman oublie en quelque sorte – dès le début – que ses propres *« jugements de valeur »* sont la quintessence des préjugés.

Ackerman donne une définition large de l'antisémitisme, suffisamment large pour attraper pratiquement n'importe qui dans son filet à « préjugés » (y compris beaucoup de juifs, comme nous le verrons) : *« L'antisémitisme est toute expression d'hostilité, verbale ou comportementale, légère ou violente, contre les Juifs en tant que groupe, ou contre un individu juif en raison de son appartenance à ce groupe. »* [Ackerman, p. 19] C'est là toute la définition. Ce filet qui inclut même *« toute forme d'hostilité verbale douce »* attrape beaucoup de vairons, et n'importe qui, même pas un saint. En fait, il attrape – comme prévu – tout le monde. Au cas où quelqu'un oserait penser que lui-même n'est pas un terrain fertile pour la maladie de l'antisémitisme, Ackerman note que *« la différence entre la personnalité 'malade' et la personnalité 'saine' est une question de degré et de quantité plutôt que de qualité »*. [Ackerman, p. 18]

Ce professeur, de concert avec l'American Jewish Committee, a contacté un certain nombre de psychiatres « accrédités » de la ville de New York – certains étaient juifs, d'autres non. Il ne fournit pas de chiffres exacts ni de proportions. Ackerman dit seulement que *« un petit nombre de psychiatres ont été approchés en premier lieu. »* [Ackerman, p. 11] Plus tard, il dit que *« la coopération des psychanalystes a ensuite été sollicitée à grande échelle »* [Ackerman, p. 15] et il s'arrête là, sauf pour ajouter que certains cas ont été sollicités auprès de deux agences d'aide sociale. [Ackerman, p. 16] De façon suspecte, il ne note jamais, autrement qu'en ces termes vagues, le nombre de psychiatres qui ont participé à son projet, et encore moins combien étaient juifs et combien étaient Gentils. Qui qu'ils soient, il leur a demandé de soumettre des cas de patients qui présentaient des *« signes d'antisémitisme »* (les psychiatres devaient déterminer les « signes » comme ils le souhaitaient – *« Le psychanalyste était entièrement libre d'inclure tout fait qui semblait pertinent quant à*

*l'antisémitisme du patient) ».* [Ackerman, p. 11] Ackerman ne note pas si les patients ont donné leur consentement pour utiliser leurs traumatismes personnels, leurs peurs et leurs douleurs pour cette étude, ni même s'ils ont été informés de son existence.

Ackerman a ensuite décidé qu'il était « essentiel » que les personnes qu'il employait (qui interrogeaient les psychiatres de New York sur l'antisémitisme) soient elles-mêmes psychanalysées. *« Cela »*, dit-il, *« a permis d'établir rapidement une atmosphère de confiance entre le psychanalyste et le personnel de recherche. »* [Ackerman, p. 15] C'était aussi, bien sûr, une manière invasive et autoritaire d'écarter toute personne qui aurait pu poser des questions sur la direction ou la méthodologie de son projet.

Les conclusions auxquelles Ackerman et ses collègues sont parvenus à partir de la collection d'histoires de cas aléatoires qui leur ont été fournies volontairement sont de nature à se réaliser d'elles-mêmes, et parfois carrément bizarres. De quels *« préjugés et idées préconçues »* entendons-nous parler quand Ackerman affirme que *« certains psychanalystes ont déclaré qu'ils n'avaient pas rencontré un seul cas d'antisémitisme dans toute leur pratique, d'autres ont déclaré que tous les patients qu'ils avaient traités, qu'ils soient Gentils ou juifs, en montraient des signes »* ? [Ackerman, p. 20] (Ackerman évite discrètement de nous dire comment les psychiatres juifs et Gentils se rangent derrière ces expériences opposées). Voici quelques points saillants des conclusions de ses recherches :

- *« Les réactions antisémites se retrouvent chez les psycho-névrosés de divers types ; dans les troubles du caractère, peut-être plus particulièrement du type sado-masochiste. »*

- *« Tous les individus... souffrent d'anxiété..... Dans la plupart des cas, elle était d'une nature particulière : elle était diffuse, envahissante, relativement peu organisée, et n'était pas canalisée de façon adéquate par la formation de symptômes spécifiques. »*

- *« Tourmentés par une vague appréhension du monde en général, ces patients semblent tirer peu, voire aucune force de leur propre identité. »*

- *« Il est extrêmement difficile pour ces personnalités antisémites d'avoir des relations personnelles satisfaisantes. »*

- *« L'existence même des juifs... est un rappel constant et douloureux des propres déficiences émotionnelles des antisémites. »*

- *« Les déficiences émotionnelles de ces patients, s'étendant au-delà de la sphère des relations humaines, semblent également avoir altéré leur capacité à établir une relation satisfaisante avec les objets extérieurs. »*
- *« Au niveau psychique, l'hostilité antisémite peut être considérée comme un effort défensif profond bien qu'irrationnel et futile pour restaurer un soi infirme. »*
- *« Dans une tentative pathétique et futile d'acceptation authentique par d'autres êtres humains, ces personnes sont souvent poussées à une imitation servile des habitudes et des idéologies de ceux qui représentent le pouvoir de cohésion dans leur communauté. »* [p. 69]

Il s'agit, bien sûr, d'un volume entier de ce type de matériel. Mais l'un des aperçus les plus sommaires d'Ackerman sur l'ennemi générique et stéréotypé est le suivant : *« La tendance à blâmer le monde extérieur plutôt que soi-même accompagne toutes les réactions de l'antisémite. »* Ce trait rebelle contre le « monde extérieur » et le refus de se blâmer soi-même pour les échecs sociaux, économiques et politiques du monde devraient être considérés comme endémiques aux plus grands penseurs sociaux et révolutionnaires du monde, aux humanitaires, aux artistes et aux intellectuels de toutes sortes (y compris Ralph Waldo Emerson qui a écrit que *« La société partout est en conspiration contre la virilité de chacun de ses membres.... La basse doctrine de la majorité des voix usurpe la place de la doctrine de l'âme. »*) Ironiquement, à l'inverse, la tendance à *« blâmer le monde extérieur plutôt que soi-même »* a aussi toujours été un mécanisme de défense juif pour nier la **responsabilité** juive dans l'antisémitisme.

Parmi les résultats les plus extraordinaires des recherches d'Ackerman figure l'origine ethnique des « antisémites » que lui et ses acolytes ont découverts. Sur les 40 études de cas citées dans le livre, 8 individus étaient eux-mêmes nés juifs, 3 autres étaient « demi-juifs », un autre était « en partie juif », un autre était marié à un juif, et un autre

encore était « demi-juif » et adopté par un couple juif. Un seul des antisémites non-juifs, comme nous le dit Ackerman, était *« de couleur »*. [Ackerman, pp. 95-129] (Ackerman, bien sûr, décide que l'aversion de la femme noire pour les juifs était déplacée. Ne savait-elle pas qu'elle détestait vraiment les Blancs ? *« Mais »*, dit le professeur, *« admettre l'hostilité contre tous les Blancs était trop dangereux, en particulier puisqu'elle était conseillée par un travailleur psychiatrique blanc. Elle, a donc déplacé son hostilité vers les Juifs. »*)[38]

Est-ce que cela nous dit, comme ce genre de chercheurs le propage, que les preuves d'un tel dédain des juifs prouve simplement que le fléau de l'antisémitisme est tellement présent dans la société américaine que même un grand nombre de juifs l'absorbent aveuglément comme des éponges sans cervelle ? Ou bien cela pourrait-il indiquer que le fait d'être juif n'est pas sacro-saint, et que certains aspects de l'expérience juive – comme pour tout autre peuple sur terre – méritent une critique raisonnable ? Et, en outre, ne serait-il pas psychologiquement sain pour ceux qui sont troublés par leur identité juive de donner libre cours à leurs plaintes et à leurs préoccupations dans un forum ouvert en vue d'une résolution, plutôt que d'étouffer et de nier certaines des incertitudes de l'identité juive dans le monde réel.

La fonction de l'étude d'Ackerman était de nature orwellienne : son intention était d'obscurcir les véritables réalités sociales, politiques et économiques concernant les juifs et de les remplacer par le monde de Sigmund Freud : des illusions implantées d'insuffisances personnelles et de maladies mentales. Une telle « étude » n'a jamais envisagé, ne serait-ce qu'un instant, que la moindre « hostilité » à l'égard d'un seul juif, ou des juifs en général, était en quoi que ce soit légitime. Au contraire, toute personne qui ose remettre en question quoi que ce soit à propos des juifs est cataloguée comme une véritable espèce – un « antisémite », ce terme étant lui-même une quintessence du stéréotype.

[38] [NdT : pour rappel, les juifs ne se considèrent pas comme faisant partie de la race blanche.]

Ackerman a même psychanalysé (à distance) des collègues professionnels qui ont refusé de travailler avec lui sur cette étude. Pour ces psychanalystes de principe qui ont refusé de participer à l'entreprise biaisée d'Ackerman, *« par crainte [qu'elle] ne détourne l'attention des causes sociales et économiques plus fondamentales de l'antisémitisme... [Ackerman conclut] cela nous est apparu, dans quelques cas, comme des rationalisations du désir de ne pas être concerné de trop près par l'antisémitisme, comme une tentative de se tenir à l'écart de son horreur et d'éviter de s'identifier à ses victimes – en bref, cela semblait être l'expression de l'auto-préservation ».* [Ackerman, p. 20]

Toute la construction de cette étude scientifique douteuse ne mériterait pas la moindre attention 50 ans plus tard, si ce n'est que ses thèses et ses conclusions restent le fondement de l'opinion publique juive aujourd'hui. Nous trouvons dans cette « étude » l'un des embryons monstrueux de la vaste machinerie de propagande juive contre ce que l'on appelle génériquement aujourd'hui « l'antisémitisme ». Ackerman et son co-auteur, notent les auteurs de l'ouvrage, *« sont tous deux convaincus qu'une action sociale décisive devrait et peut être entreprise pour empêcher la propagation de l'antisémitisme... En effet, l'une des motivations pour entreprendre cette étude était le souci de sa valeur pragmatique potentielle. »* [Ackerman, p. 2]

Des précédents existent pour de telles manipulations psychanalytiques qui vont jusqu'à l'absurde dans un contexte socio-politique. Sigmund Freud lui-même s'est transformé en un pirate politique éhonté en utilisant la psychanalyse dans un livre – finalement publié 28 ans après sa propre mort – pour diffamer un président américain, Woodrow Wilson. Ce fut, selon Martin Gross, *« un classique de la distorsion historique »* qui fut *« accueilli par des excuses embarrassées de la part de la communauté psychologique ».* [Gross, pp. 72-73] Même l'historienne juive Barbara Tuchman a écrit que [Freud et son co-auteur] *« ont laissé le biais émotionnel diriger leur enquête, ce qui a conduit à un raisonnement indiscipliné, à une surestimation sauvage et à de fausses conclusions. »* [Gross, p. 73]

Il faut toutefois admettre que la foi largement répandue des juifs dans la psychanalyse pour leur expliquer le monde, et parfois mettre en cause des personnages historiques morts depuis longtemps, n'est pas discriminatoire. En 1993, un psychanalyste juif, Avner Falk, a braqué

son objectif en quête de névroses sur Théodore Herzl, le héros sioniste juif. Le livre de Falk, sous-titré « une biographie psychanalytique », déclare, selon un critique juif, que Herzl était *« intérieurement dépendant de ses parents, rabougri émotionnellement, extrêmement arrogant et hautain, complètement égocentrique, et [qu'il]... n'a jamais vraiment été capable d'entretenir des relations personnelles étroites »*. [Adler, p. 44] Herzl avait une vie personnelle misérable. Il a eu trois enfants. Pauline est morte de toxicomanie, Hans s'est converti au catholicisme et s'est ensuite suicidé, et Trude a passé *« une vie entière dans la maladie mentale »*. Des enfants Herzl, seule Trude a eu un enfant, Stephan, qui s'est également suicidé. [Stewart, D., *Genealogical chart*, 1974]

Un autre psychanalyste juif, Jay Gonen, pousse même le freudisme jusqu'à expliquer le cœur de la névrose collective juive comme ceci :

*« À cause de leur alliance avec Dieu, à cause de leur obéissance à Lui, les fils d'Israël se retrouvent avec des pénis plus courts. Ayant cédé à la circoncision, ils ne seront jamais dotés des mêmes prouesses phalliques que les Gentils, et n'auront jamais un aussi bon et gros pénis que leur puissant père. Ainsi, ils doivent faire attention à ce que les femmes juives n'apprennent pas que les Gentils sont plus satisfaisants et ils doivent continuer à aimer le Dieu-Père qu'ils détestent aussi inconsciemment. »* [Gonen, p. 14]

L'éminente auteure juive Erica Jong souligne dans la psyché juive une peur freudienne de la castration comme un effet important de la circoncision – le rite définissant la masculinité juive : *« Après tout, que dit le rituel de la circoncision à un fils juif ? 'Fais attention. La prochaine fois, je couperai tout'. Les garçons juifs sont donc excités, mais ils ont aussi peur que leur bite ne survive à leur excitation. »* [Jong, E., 1994, p. 60]

Et que signifie le plus grand symbole de l'antisémitisme – la croix gammée nazie – pour un freudien ? Bizarrement, la copulation ! Comme Frederic Grunfeld le décrit :

*« Comme la svastika est une représentation schématique mais reconnaissable de deux figures humaines en plein coït, elle agit comme un puissant stimulus dans les couches profondes de la psyché, selon le psychanalyste [également juif] Wilhelm Reich*

– *'un stimulus qui s'avère d'autant plus puissant qu'une personne est insatisfaite, qu'elle brûle de désir sexuel'. »* [Grunfeld, F., 1996, p. 71]

En 1981, une féministe, Susan Griffin (non juive ?), a écrit un livre sur la pornographie. Utilisant un large arsenal de cadres freudiens, elle a lié la pornographie et l'antisémitisme à la même source de l'esprit malade, entraînant même l'héroïne de l'Holocauste Anne Frank dans la recette. Adolf Hitler est bien sûr la quintessence de la haine des juifs. Dans son livre sur l'histoire de l'antisémitisme, nous dit Griffin, *« Vamberto Morais rapporte que Hitler a mentionné à plusieurs reprises les 'Juifs en caftans' et la 'saleté' et la 'puanteur' de ces porteurs de caftans. Il nous dit que 'cela devient d'autant plus ironique quand on apprend que, selon des compagnons de Hitler qui l'ont connu lorsqu'il était plus jeune et artiste, il portait lui-même un long pardessus minable ressemblant beaucoup à un caftan, qui lui avait été donné par un marchand de vieux vêtements juif hongrois'. Et grâce à Ganisch, un collègue artiste de Hitler, nous apprenons qu'il 'avait un aspect sale et négligé'. Mais bien sûr, nous savons depuis le début qui était vraiment 'le Juif'. Nous avons toujours su que ce 'Juif' était Hitler lui-même. »* [Griffin, S., 1981, pp. 197-198]

(D'où peut venir une telle vision du monde pour Mme Griffin, à savoir que, selon les termes freudiens, Adolf Hitler – l'« antisémite » par excellence – a cherché à se détruire lui-même en prenant pour bouc émissaire les juifs innocents ? Dans la page de dédicace de son ouvrage, Griffin note que *« j'ai discuté des idées contenues dans ce livre dès le début avec [la féministe juive] Kim Chernin et nous avons lu nos manuscrits respectifs. Elle m'a orientée vers des idées essentiellement psychologiques... Les ouvrages 'Silences' de Tillie Olsen et 'Of Woman Born' d'Adrienne Rich ont profondément marqué ma pensée, de même que 'Origins of Totalitarianism' de Hannah Arendt. [Tous ces auteurs sont juifs] ...Bien que je ne sois pas d'accord avec certaines idées de Susan Sontag sur la pornographie, son ouvrage intitulé 'On Photography' a continuellement influencé ma réflexion. Je me sens particulièrement redevable de l'érudition et des idées de Lucy Dawidowicz concernant l'Holocauste... ...En plus de lire le manuscrit et de m'apporter un soutien inestimable, Lind Levitsky a partagé avec moi une collection d'images racistes qu'elle a compilée pour une étude sur les stéréotypes racistes... Ma fille, Becky Levy, m'a fait part de ses recherches scolaires sur les images de femmes à la télévision. »* [M. Levy l'a-t-il larguée ? Aucune mention de lui dans le générique/dédicace]). [Griffin, S., 1981, p. vii, viii]

Alors que l'on ne voit plus qu'Adolf Hitler et les nazis à l'horizon et que la position morale douteuse de l'État d'Israël doit être soutenue, la dépression psychologique de l'« antisémite » malade est, depuis des décennies, une industrie en plein essor pour les psychiatres juifs et la communauté juive dans son ensemble. Comme toujours, la définition de l'antisémite est extrêmement large, car on pense que toute personne ayant ne serait-ce qu'une graine de désenchantement à l'égard des juifs, si elle n'est pas contrôlée, peut se transformer en un monstre ingérable.

Au fil des années, le département de la recherche scientifique de l'American Jewish Committee a, en fait, financé non seulement *Anti-Semitism and Emotional Disorder*, mais aussi une série d'études universitaires et d'ouvrages sur le sujet, dont *Dynamics of Prejudice*, *Prophets of Deceit*, et le plus référencé, *The Authoritarian Personality* (1950). Le concept de ces études puise son origine dans la Seconde Guerre mondiale. Les motivations de ces études et leurs jugements catégoriques doivent être compris dans le contexte de leur racine, la peur et la paranoïa. En effet, dans les années 1940, les organisations juives étaient extrêmement inquiètes de la possibilité d'une propagation du nazisme.

*The Authoritarian Personality* est un tome de mille pages bourré d'évaluations statistiques pour le moins indéchiffrables de catégories d'échantillons américains issus d'entretiens menés par les auteurs : étudiants, patients psychiatriques, officiers de la marine marchande, détenus, unitariens, membres du syndicat United Electrical Workers Union, de l'association des parents d'élèves, du club Kiwanis, etc. L'ouvrage développe des prémisses et des conclusions similaires à celles de l'ouvrage *Anti-Semitism and Emotional Disorder* ; la critique des juifs est assimilée à *« la croyance superstitieuse en la sorcellerie »* qui a été éradiquée grâce aux *« résultats de la science moderne »*. [p. ix] De même, les auteurs *« sont convaincus que l'antisémitisme [qu'ils ne définissent jamais] est fondé plus largement sur des facteurs propres au sujet et à sa situation globale que sur les caractéristiques réelles des Juifs... »* [p. 3] Et, bien sûr, *« Pour la théorie de la structure de la personnalité, nous nous sommes surtout appuyés sur Freud... »*. Il y a même des chapitres sur *« l'idéologie ethnocentrique »* de l'antisémite générique, ce qui est d'autant plus curieux que la tradition juive du peuple élu a, tout au long de l'histoire, raffiné l'ethnocentrisme aussi

étroitement qu'un peuple peut le faire à la perfection. Essentiellement, note le sociologue John Higham, *« l'‘Authoritarian Personality’ a attribué à l'antisémitisme une importance extraordinaire en soutenant que les attitudes critiques envers les Juifs révèlent un type de personnalité fondamental qui menace la survie de la société démocratique. »* [Higham, p. 174]

Gordon Allport, un psychologue juif et auteur de l'influent *The Nature of Prejudice* (1954) a remarqué en 1981 que *The Authoritarian Personality « a remué les sciences sociales, en particulier la psychologie sociale, peut-être plus que n'importe quel livre publié au cours de ce siècle.... Il existe quelque 500 études basées sur cet ouvrage... Le fait même qu'ils aient appelé la personne autoritaire ‘F’, mesurée par l'échelle F qui signifiait fasciste, reflète les temps historiques... tout le monde était anti-Hitler et tout ce qu'il représentait, et c'était dans une certaine mesure un produit culturel.... »* [Evans, pp. 63, 64]

En 1958, sur la base des prémisses freudiennes douteuses de *The Authoritarian Personality*, un autre universitaire juif, Joseph Adelson, a publié les résultats d'une enquête menée auprès de 242 étudiants juifs américains. L'étude portait sur l'acceptation par les juifs de la réalité des traits sociaux négatifs des juifs ou, comme Adelson l'a formulé dans le langage politique de l'époque, c'était *« une étude de l'autoritarisme des groupes minoritaires ».* Ce qui intéressait Adelson, c'était de savoir dans quelle mesure les attitudes « antisémites » se reflétaient dans les juifs eux-mêmes. (Ce phénomène est connu sous le nom de « haine de soi » dans la communauté juive et sera abordé un peu plus loin). Les étudiants juifs ont été invités à répondre à une série de phrases. Ils avaient le choix entre six réponses numérotées pour chaque question. Un « 7 » représentait un accord total et un « 0 » un désaccord total avec l'affirmation. Voici les scores des juifs pour l'acceptation de certaines des questions les plus « antisémites » : (la « Moyenne pour l'ensemble du groupe » suit chaque affirmation) :

*« Il y a beaucoup de Juifs auxquels les déclarations antisémites s'appliquent. »* (4,49)

*« J'ai personnellement honte lorsque je vois des Juifs se faire remarquer. »* (4,31)

*« Le groupe juif dans ce pays s'entendrait mieux si beaucoup de juifs n'étaient pas aussi claniques. »* (4,12)

*« J'ai souvent été gêné par la conduite antisociale de certains Juifs dans la vie publique. »* (4,05)

*« Trop de Juifs essaient de s'immiscer dans des cercles où ils ne sont pas désirés. »* (3,33)

*« La plupart des Juifs qui rencontrent beaucoup d'antisémitisme le provoquent par leur propre comportement odieux. »* (3,20)

*« Une grande partie de l'antisémitisme est causée par le nombre de radicaux juifs. »* (3,19) [Adelson, J., 1960, pp. 481, 484]

En d'autres termes, un grand nombre de juifs considèrent les croyances « antisémites » comme faisant partie de la réalité vérifiable. Alors comment Adelson (et les apologistes de son espèce) explique-t-il cela ? (– ce qui était le but ultime de cette étude). En attribuant la critique JUIVE du comportement juif – en termes psychanalytiques – à une identification avec une société Gentille hostile et plus puissante. *« Le préjugé [contre le type de juif critiqué par d'autres juifs] »*, dit Adelson, *« est considéré comme 'rationnel' ; sa cause est le comportement déviant de la 'mauvaise espèce de juif'. En outre, la définition de soi comme un 'bon' Juif permet une sorte d'identification avec l'agresseur, un sentiment d'affiliation avec le Gentil... Il n'est peut-être pas nécessaire de noter que l'image autoritaire du groupe extérieur [les Juifs dans la société des Gentils] incorpore les éléments essentiels du stéréotype antisémite ; même les contradictions sont conservées, comme dans l'attribution de motifs à la fois exclusifs et intrusifs. Un élément important de l'antisémitisme Gentil est omis ; les Juifs ne sont jamais vus comme une force sinistre ou dangereuse. Le thème de la puissance juive, lorsqu'il apparaît, n'est pas accueilli avec hostilité, mais avec fierté et admiration. »* [Adelson, J., 1960, p. 477] [En d'autres termes, le « pouvoir » juif, un élément essentiel de l'accusation antisémite qui est toujours nié publiquement, est secrètement célébré.]

En substance, l'étude d'Adelson tente d'expliquer l'admission généralisée par les juifs de vérités sur les stéréotypes populaires concernant les juifs comme de simples efforts de distanciation des juifs

pour se faire accepter dans le monde de la culture majoritaire préjudiciable, irrationnelle et « autoritaire » des Gentils.

Outre ces titres sur l'antisémitisme sponsorisés par l'AJC, on trouve sur les étagères des bibliothèques d'autres titres tels que *Anti-Semitism: A Social Disease, Anti Judaism: A Psychohistory*, et encore plus récent, en 1990, *Anti-Semitism: A Disease of the Mind*, et, en 1996, *Myth and Madness. The Psychodynamics of Anti Semitism* (c'est-à-dire que les mythes de l'« antisémite » s'expriment par la « folie »). Dans une grande bibliothèque universitaire du Midwest, une recherche par sujet sur ordinateur portant sur « antisémitisme » a permis de trouver 719 titres. En comparaison, le mot générique « fleurs » n'avait que 632 listes et « anatomie », 1110. Le mot « polonais » (y compris tout ce qui concerne le mot « Polish » [Polonais, ou polir] où que ce soit, ainsi que les autres significations potentielles du mot, y compris la cire pour voiture) comptait 1361 entrées. Même le mot générique « racisme » (n'importe quel type de racisme, n'importe où, à n'importe quel moment de l'histoire, à l'égard de n'importe qui d'autre sur terre) comptait 802 inscriptions, soit seulement 80 de plus que les textes qui se concentraient uniquement sur les injustices envers les juifs, une partie minuscule de la population mondiale. Dans notre société américaine qui a, même selon de nombreux juifs érudits, l'antisémitisme « sous contrôle », *Index of Jewish Periodicals* a répertorié 196 nouveaux articles sur le sujet en 1996 seulement.

Alors qu'un couple de psychiatres juifs écrit que *« plus le revenu du père est élevé, plus la proportion d'antisémites est grande »* (Else Frenkel-Brunswik et R. Nevitt Sanford, p. 103), dans le même livre, un collègue écrit que l'antisémitisme se trouve *« dans les endroits où... les parias de la société se rencontrent. Je veux parler des endroits bon marché où se réunissent les alcooliques chroniques, les toxicomanes et les criminels psychopathes. Ce sont les taudis psychologiques... [qui sont utilisés] comme positions stratégiques pour propager l'antisémitisme ; ils ont besoin d'un assainissement mental... ».* [Simmel, p. 75]

*« À un moment ou à un autre du traitement analytique »*, dit Rudolf Loewenstein, *« presque tous les patients non juifs manifesteront des degrés divers d'antisémitisme. »* Moshe Leshem se joint à lui pour noter que *« Freud a*

*attribué le ressentiment des chrétiens envers les juifs à la tension fils-père dans le surmoi ».* Maurice Samuel dépasse Freud en suggérant que l'antisémitisme est un exutoire pour le désir ardent des chrétiens de se libérer du joug inhibiteur de la morale juive héritée de leur foi et d'ouvrir en grand les portes du « id » /« ça » païen et orgiaque. [Leshem, pp. 62-62]

Freud lui-même a dit, à propos de sa propre invention : *« Ce n'est peut-être pas non plus un hasard si le premier défenseur de la psychanalyse était juif. »* [*The Jewish Mystique*, p. 55] *« Freud croyait »*, dit Richard Bank, *« à l'héritage des caractéristiques acquises et que, d'une manière inconnue, sa judéité est devenue une partie de son héritage phylogénétique. Ainsi, Freud identifie certains traits juifs en lui-même et chez ses adhérents qui ont fourni une prédisposition à la psychanalyse. »* [Bank, p. 21]

Certaines études ont même suggéré que les juifs sont « enclins » à *« avoir des sautes d'humeur rapides et fréquentes... des périodes alternatives d'exaltation et de dépression... une psychose maniaco-dépressive, des symptômes névrotiques et des plaintes somatiques (nervosité, malaise, essoufflement) ».* [MacDonald, p. 211] Dans les années 1970, une étude menée par l'Université de Californie auprès de 421 thérapeutes *« a révélé qu'ils se sentent irrépressiblement supérieurs [aux autres]... [Pourtant,] une préoccupation des professionnels, chuchotée au sein de l'establishment, est que [le domaine psychanalytique/psychiatrique] attire des personnes particulièrement inquiètes de leur stabilité émotionnelle... Les psychiatres apparaissent en haut de la liste [professionnelle] [des suicides]. »* [Gross, p. 45]

Même l'un des premiers disciples de Freud, Isidor Sadger, s'est risqué un jour à dire que *« la disposition des Juifs à la névrose obsessionnelle est peut-être liée à la dépendance à la remémoration... qui les caractérise depuis des milliers d'années ».* [Gay, p. 135] Molly Katz plaisante en disant que :

*« Les Juifs de souche quittent le ventre de leur mère avec un réservoir d'inquiétude qui se remplit très tôt et se reconstitue constamment. Nous nous inquiétons pour tout. S'inquiéter est aussi essentiel à notre bien-être qu'un petit-déjeuner équilibré. C'est notre devoir, notre droit de naissance et notre plus profonde satisfaction. Il n'y a pas d'exception à cette règle. Tous les Juifs s'inquiètent tout le temps. S'il n'y a rien de*

*pratique pour s'inquiéter, nous sommes d'une créativité à couper le souffle pour trouver quelque chose. »* [Katz, M., 1991, p. 47]

James Yaffe impute la névrose juive en grande partie à la famille juive : *« Les psychanalystes... voient un grand nombre de névrosés juifs. Les conditions de la vie familiale, tant ses vertus que ses faiblesses, expliquent en grande partie cela. »* Dans un article sur la vie familiale juive, Fredda Herz et Elliot Rosen ont également observé que *« l'hypocondrie est un syndrome juif commun ».* [Herz/Rosen, p. 367] Rudolph Loewenstein fait également remarquer qu'il *« se produit fréquemment chez les Juifs ».* [Loewenstein, R., pp. 131-132] D'autres traits juifs *« possibles »* communs *« névrotiques »* qu'il cite également sont les extrêmes de la pingrerie et de l'ostentation – *« [Certains Juifs] sont dépensiers jusqu'à l'extravagance, poussés dans leurs dépenses par une compulsion pour effacer leur sentiment d'infériorité, une terreur exagérée de l'antisémitisme »* et un *« sentiment de terreur d'être juif ».* [Loewenstein, R., pp. 132-133]

En effet, dans les nombreux ouvrages consacrés à la maladie mentale générique de l'antisémitisme, les névroses particulières de leurs auteurs juifs sont plus souvent évidentes que le déséquilibre mental proposé du tout-venant antisémite générique :

*« L'antisémite est souvent à la fois envieux et suspicieux de la parole juive. »* [Theodore Rubin, p. 75]

*« On se réfère souvent à l'opinion autrefois exprimée par Freud selon laquelle l'antisémitisme est lié à la coutume juive de la circoncision... Aujourd'hui encore, on trouve au fond de l'inconscient de l'homme la crainte que son pénis soit coupé s'il pèche... »* [Otto Fenischel, p. 27]

*« Nous sommes parvenus à savoir que, dans certains cas, le complexe fondamental qui se trouve au fond de l'idée obsessionnelle individuelle de l'antisémite est le complexe homosexuel latent, ce complexe qui produit la haine comme défense contre les dangers de l'amour homosexuel... »* [Ernest Simmel, p. 35]

*« Dans l'esprit de [certains] patients [antisémites]... l'analyste juif est conçu alternativement comme un personnage méphistophélique ou comme un homme efféminé, émasculé. Le fait que les juifs soient circoncis et donc en un sens mutilés*

*suscite chez eux une horreur superstitieuse, révélant ainsi leur peur inconsciente d'être mutilés ou castrés comme punition de désirs interdits. Chez certains patients, l'analyste peut observer directement la satisfaction sadique que procure, consciemment ou inconsciemment, l'idée que des Juifs soient torturés et massacrés. Les névrosés qui souffrent d'un intense sentiment de culpabilité et qui vivent dans l'attente d'une punition se protègent en projetant leurs fautes sur l'analyste juif ou sur les Juifs en général. »* [Rudolf Loewenstein, 1951, p. 34]

*« L'antisémite voit dans le Juif tout ce qui lui apporte la misère – non seulement son oppresseur social, mais aussi ses propres instincts inconscients qui ont acquis un caractère sanglant, sale et épouvantable du fait de leur répression induite par la société. »* [Otto Fenichel, p. 29]

*« Le secret le plus enfoui et le plus inconscient de l'antisémite – vis-à-vis de lui-même et des autres – est d'être juif... Il croit qu'être juif, c'est être capable de transcender tout ce qui est matériel, religieux et racial ; être juif, c'est être libre ; être juif, c'est être l'individu ultime... »* [Theodore Rubin p. 79]

(Cette conviction étrangement narcissique n'est pas inhabituelle dans les cercles psychanalytiques juifs. Un autre thérapeute, Herbert Strean, suggère que ce désir secret d'être juif est *« une envie qui se cache profondément derrière toutes les attaques antisémites. »* [Cooper, p. 14]

*« Norman Cohn... insiste sur le rôle des Juifs comme père castrateur dans les fantasmes paranoïaques de l'antisémite. L'hypothèse de Cohn a du mérite... Pour une évaluation équilibrée de la tentative de comprendre l'antisémitisme principalement en termes d'anxiété de castration, voir Erickson, 'Childhood and Society'. »* [Richard L. Rubenstein, p. 313]

*« Les faits historiques sont que l'anti-juif essayant de se libérer des affres de l'anxiété, transforme l'arbre de vie en arbre de mort, la croix, y cloue son Christ, et transforme son anxiété en ce produit de son imagination perverse sado-masochiste. »* [Ernest Rappaport, p. 282]

*« C'est une chose étrange que les Juifs aient toujours été attaqués – même avant la montée du christianisme. Les attaques ont été si stéréotypées, elles ont toujours suivi le même schéma si étroitement que l'on est tenté de dire que si les Juifs, qui ont beaucoup changé au cours de l'histoire, ne sont certainement pas une race, les*

*antisémites, d'une certaine manière, SONT une race, car ils utilisent toujours les mêmes slogans, affichent les mêmes attitudes, se ressemblent même presque. »* [Max Horkheimer, dans Simmel, p. 6]

Horkheimer énonce ici le plus grotesque des stéréotypes, à savoir que les *« antisémites »* à travers l'histoire, la langue et la culture sont *« d'une certaine manière »* liés à une race. John Murray Cuddihy est sur la bonne voie lorsqu'il tend un miroir évident à tous les *« analystes »* juifs qui occultent totalement l'histoire, l'identité, la religion et les actes juifs dans leurs inventions bizarres des racines de l'antisémitisme : *« L'idéologie de l'intellectuel juif est souvent une projection sur la culture générale des Gentils d'une autocritique ethnique interdite. La honte de 'sa propre espèce' est universalisée en colère contre l'ennemi ancestral. »* [Cuddihy, p. 5]

En 1951, Milton Steinbeg a présenté la *« honte de sa propre espèce »* juive (très courante dans la communauté juive et appelée *« haine de soi »* – dont il sera question un peu plus loin dans ce chapitre) comme suit :

*« [L'association d'un juif] avec le groupe juif est susceptible de le toucher plus intimement, au cœur même de son être. En effet, en tant que Juif, il est soumis à certaines influences psychiques, dont il peut être inconscient mais qui peuvent néanmoins affecter négativement sa personnalité. Ainsi, il a tendance à se considérer comme n'étant pas tout à fait désiré par la société majoritaire dont il souhaite faire partie et dont il désire ardemment l'approbation et l'acceptation. Encore une fois, il est enclin à penser que sa judéité l'expose à un ensemble particulier d'insécurités, au-delà de celles qui sont le lot de tous les hommes de son rang... L'antisémite, lorsqu'il parle des Juifs, s'adresse rarement à eux, mais les Juifs l'entendent et peuvent très facilement être convaincus que les critiques sont tout à fait justifiées par les faits et applicables, non pas à eux, bien sûr, mais à leurs semblables. Le résultat de tout cela est que beaucoup de juifs américains sont en danger mortel de perdre le sens de leur valeur, leur respect de soi, leur dignité à leurs propres yeux. Ils peuvent se sentir secrètement honteux de leur judéité... Ils peuvent être hantés par l'appréhension que, par la vertu même du fait qu'ils sont juifs, ils sont en quelque sorte des êtres humains inférieurs aux Gentils. »* [Steinberg, M., 1951, pp. 87-88]

Il existe, bien sûr, d'autres aspects du thème *« tous les non-Juifs sont automatiquement antisémites ».* Reflétant l'hostilité millénaire des juifs, les

cibles privilégiées de cet anathème sont ceux qui se définissent comme chrétiens ou qui ont été élevés comme tels. Il n'existe pas d'organisations de lobbying chrétiennes protectrices dotées d'un budget de plusieurs millions de dollars ni de mot générique, comme « antisémitisme », pour transformer la haine et les préjugés des juifs à l'égard du christianisme en un slogan défensif que l'on peut lancer au visage des critiques. Les juifs ont donc le champ libre.

Certains juifs vont jusqu'à croire que, selon David Novak, *« la haine et le meurtre des Juifs sont quelque chose de particulièrement chrétien. Ceux qui affirment cette position prétendent que le programme nazi d'extermination des juifs est la conséquence historique directe du mépris chrétien pour les juifs. Ils considèrent donc que tous les chrétiens – qu'ils aient ou non commis des atrocités contre les juifs – sont considérés eo ipso comme d'incorrigibles antisémites. Le dialogue avec de tels ennemis incorrigibles peut difficilement être considéré comme autre chose que du masochisme de groupe. »* [Novak, DIA. p. 5]

Il existe de nombreux éclairages novateurs reflétant le mépris des juifs pour le christianisme. Maurice Samuel, par exemple, a décidé que *« le facteur fondamental d'un antisémitisme intense est la haine du christianisme – une haine qui ne peut être ouvertement reconnue et qui est donc projetée sur les Juifs. Lorsque ce facteur entre en jeu, selon Samuel, un phénomène essentiellement unique, et non un simple préjugé de plus, est créé. »* [Simpson/Yinger, p. 330]

Dans le contexte emphatique de l'Holocauste, les chrétiens et le christianisme lui-même sont amèrement condamnés aujourd'hui par de nombreux penseurs juifs. Les chrétiens en règle sont considérés comme étant uniquement ceux qui révisent les textes chrétiens traditionnels pour soutenir le « particularisme » juif et son expression politique moderne : le sionisme. Tout *« dialogue chrétien avec les juifs »*, exige Emil Fackenheim, est fondé sur *« la 'récupération destructive' de toute la tradition chrétienne ».* [p. 282] Parmi les obligations des chrétiens envers les juifs, il déclare que *« les chrétiens après l'Holocauste... doivent être sionistes non seulement au nom des juifs mais aussi du christianisme lui-même ».* [p. 303]

Mark Gelber se fait l'écho de cette condamnation générale du christianisme par les juifs dans le *Jewish Journal of Social Studies* :

*« L'acceptation généralisée de la législation antisémite et la complicité presque omniprésente des populations Gentilles dans la tentative de destruction du peuple juif par les nazis sont totalement incompréhensibles sans le contexte étendu du phénomène séculaire de l'antisémitisme chrétien. »* [Gelber, p. 4]

Il existe un certain nombre de militants chrétiens pour les causes juives/sionistes qui ont par la suite absorbé une notion culpabilisante de l'Holocauste, acceptant la présomption que le christianisme et un antisémitisme inné en son sein étaient une partie importante de la cause de l'Holocauste. Parmi les plus importants de ce mouvement de sionisme chrétien, on trouve deux auteurs d'origine allemande, Paul Tillich et Reinhold Niebuhr, dont la honte apparente de leur lien allemand a été reconfigurée selon des lignes chrétiennes. Un descendant idéologique, Robert Everett, pasteur dans l'Église unie du Christ, va jusqu'à dire :

*« Je vois la réponse chrétienne à Israël et à sa survie comme un signe pour savoir si les chrétiens se soucient ou non des Juifs. Les forces du Mal absolu semblent à nouveau prêtes à frapper contre les Juifs ... Seules les voix qui parlent de solidarité avec Israël et son droit d'exister peuvent se dire serviteurs de la Vie. »* [p. 11]

Un certain nombre de livres ont été publiés au fil des ans pour démontrer la culpabilité des chrétiens dans l'Holocauste. Des écrivains sionistes chrétiens ont parfois servi de juifs d'honneur pour porter plus diplomatiquement les coups de hache de la condamnation à d'autres chrétiens. *« En tant que pasteur méthodiste »*, déclare Richard Libowitz, *« [Franklin Littell] conserve une crédibilité de témoignage chrétien qui rend ses accusations beaucoup plus difficiles à réfuter pour les publics chrétiens. »* [Libowitz, p. 73]

Franklin Littell, fondateur et président de l'organisation à vocation sioniste Christians Concerned for Israel, se concentre sur des thèmes d'accusation dans son livre *The Crucifixion of the Jews*. Sa thèse centrale est que le fascisme nazi était l'expression naturelle du christianisme qui, selon lui, a toujours été *« méprisant ou avilissant »* envers les juifs. Il affirme cela en dépit du fait que le nazisme allemand était expressément anti-chrétien et a assassiné des masses de membres du clergé dans le cadre de

ses programmes d'extermination. (Rien qu'en Pologne, les nazis ont assassiné 1 932 prêtres, dont six évêques, 850 moines, ainsi que 289 religieuses. [Bart, Convert, p. 150] Littell se lance ensuite dans un maximum de calomnies contre la foi rivale en affirmant que *« le christianisme... a conduit directement au génocide »*. [p. 1] Si cela n'est pas assez méprisant et avilissant pour les chrétiens, il remplit tout son volume de cette hystérie venimeuse et diffamatoire, notamment *« Avant l'Holocauste, l'esprit de meurtre... était bien avancé dans les cercles chrétiens »* [Littell, p. 49] et *« Adolf Hitler... et les camps de la mort... étaient les rejetons légitimes d'une civilisation chrétienne [...] [qui] était informe et païenne au fond »*. Les conclusions douteuses de Littlell ont été publiées par un grand éditeur, Harper and Row en 1975, et ses « recherches » ont été financées par une bourse de recherche de la faculté de Temple University et la Memorial Foundation for Jewish Culture.

Un autre écrivain non juif, Alan Davies, dans *Anti-Semitism and the Christian Mind: The Crisis of Conscience*, exige *« que chaque chrétien doive à chaque juif [des excuses] pour le rôle que la chrétienté historique a joué dans la formation de l'antisémitisme moderne »*. Parmi les autres personnes de cet acabit figure un juif converti au christianisme, John Oesterreicher, directeur de l'Institut d'études judéo-chrétiennes de l'université Seton Hall. Comme Alfred Lilenthal l'a noté en 1983 :

*« Oesterreicher fait du soutien à Israël 'un test pour tout chrétien' ; préconise l'aide à l'armement pour l'État sioniste ; rejette comme 'absolument ridicule' la proposition selon laquelle l'autodétermination palestinienne est essentielle à la paix ; et a publiquement rhapsodié que 'nous devons crier sur tous les toits que cet État [Israël] a le droit de vivre' »*. [Lilenthal, A., 1983, p. 494]

Le dénigrement continu du christianisme pour des crimes contre les juifs est une véritable industrie artisanale de nos jours. Décrite comme une *« théologienne »*, Rosemary Ruether a travaillé avec le groupe de pression juif, la Ligue anti-diffamation, et l'un de ses rabbins pour son livre *Faith and Fraticide*. Reuther est tellement judéo-centrée (en tant que chrétienne culpabilisée) dans son évaluation du christianisme qu'elle affirme que sa foi s'effondrerait virtuellement sans sa prétendue base d'antisémitisme : *« Il est possible que l'antijudaïsme soit trop profondément ancré*

*dans les fondements du christianisme pour être déraciné entièrement sans détruire toute la structure. »* [Ruether, p. 27] (Curieusement, il s'agit d'un pendant à la notion [souvent soulevée dans les cercles savants] selon laquelle l'identité juive moderne a **besoin** de l'omniprésence de la menace de l'antisémitisme pour assurer sa survie contre l'assimilation.)

Largement salué par la communauté juive comme un coup splendide contre l'antisémitisme chrétien, *Faith and Fraticide* n'a pas protégé les écrits ultérieurs de Ruether de l'accusation d'antisémitisme. Ruether a été verbalement châtiée en public par une collègue féministe (juive bien sûr) pour avoir fait la déduction pécheresse selon laquelle le Dieu juif indéniablement courroucé, dictatorial et patriarcal de l'Ancien Testament était considérablement plus nuisible aux femmes que le Jésus chrétien, champion patient des dépossédés et des opprimés. [Plaskow, p. 102] La publication du fait que les anciens Israélites centrés sur les hommes ont exterminé des peuples (y compris les Cananéens) dont la religion incluait le culte des déesses n'est pas non plus appréciée. L'allusion de Ruether (et d'autres) à l'idéologie de la domination masculine imposée par le Dieu juif a été jugée par de nombreux juifs comme étant « anti-juive ». Une féministe d'origine germano-chrétienne, rongée par la culpabilité, a noté que *« [la critique de Ruether] m'a fait comprendre une fois de plus à quel point une correction extérieure constante [c'est-à-dire juive] est nécessaire pour nous et combien il est faux de penser que nous pouvons finalement nous reposer au niveau de conscience actuel. »* [Wacker, p. 113]

Non seulement Ruether a été haranguée pour avoir attaqué la centralité masculine juive, mais elle a fait marche arrière depuis *Faith and Fraticide* et a osé attaquer dans un autre livre – avec son mari – le plus saint des saints juifs, Israël. Dénoncée comme « libérale », elle a été attaquée par le sioniste chrétien susmentionné, Franklin Little, pour son livre, *The Wrath of Jonah*, que Little appelle *« l'un des tracts les plus vicieusement partisans à paraître en langue anglaise pour la cause 'palestinienne' ».* [Little, *Judaism*, p. 518]

La disgrâce de Ruether auprès des juifs est brutale. Son livre sur Israël, écrit David Biale, *« est une diatribe antisioniste enveloppée dans la douce lumière de l'universalisme chrétien ; en tant que tel, il constitue un avertissement*

*singulier de la façon dont une critique chrétienne peut glisser involontairement dans le marécage de l'antisémitisme.* [Biale, p. 406]... *Les théories de conspiration sauvages et non fondées [des Ruether], qui gonflent le pouvoir sioniste au-delà de toute reconnaissance, ressemblent étrangement aux anciens mythes d'une conspiration juive mondiale ».* [Biale, p. 409] Ruether, semble-t-il, a confirmé avec succès le mythe juif selon lequel tous les non-juifs – peu importe ce qu'ils disent ou font pour défendre les juifs – sont, inévitablement à la base, tôt ou tard, démasqués comme de vils antisémites.

Le traditionnel canon martyrologique juif insiste sur le fait que les antisémites les plus détestés par les juifs doivent être des chrétiens génériques en raison de leur persécution réputée à travers les âges et du fait que l'Holocauste s'est produit en Europe chrétienne. *« Le crime contre le peuple juif »*, déclare le rabbin Eliezer Berkovitz, *« est le cancer au cœur même du christianisme... ».* [Halberstam, p. 232] *« ...Afin d'apaiser la conscience chrétienne, on dit que les nazis n'étaient pas chrétiens. Mais ils étaient tous des enfants de chrétiens... »* [p. 226] *« ...Sans le* Nouveau Testament *du christianisme, le* Mein Kampf *de Hitler n'aurait jamais pu être écrit. »* [Halberstam, p. 238] *« N'ayons pas peur de la dure vérité »*, dit Joshua Halberstam, *« Pour de nombreux Juifs, la leçon tacite de la Shoah est qu'ils ne peuvent pas confier leurs enfants à des chrétiens. Des dizaines de milliers de chrétiens portant une croix autour du cou ont envoyé des millions de juifs innocents et des millions d'autres hommes, femmes et enfants innocents vers une mort horrible, tandis que nombre de leurs coreligionnaires chrétiens applaudissaient. »* [Halberstam, p. 226]

Stanislaw Krajenski, citoyen polonais et juif, écrivant depuis une terre d'expérience de première main, a soutenu que le thème commun *« l'antisémitisme chrétien est central à l'Holocauste »* est ridicule. Krajewski écrit que :

*« [Les chrétiens polonais] ont perçu leur lien de souffrance commune [pendant l'Holocauste] avec les Juifs comme étant plus fort que le lien de christianisme commun avec les Allemands. C'est l'une des raisons pour lesquelles les arguments selon lesquels des chrétiens assassinaient des juifs à Auschwitz semblent très étranges en Pologne, et pour moi aussi. Il existe également d'autres raisons plus objectives. D'une part, des chrétiens ont également été tués à Auschwitz, et il y avait en outre des*

*antisémites parmi les victimes. D'autre part, les nazis ont tenté de faire revivre le paganisme, et non d'exprimer le christianisme. Les prêtres emprisonnés à Auschwitz ont été traités avec une cruauté supplémentaire. Pour finir, de même que les Juifs ont été tués parce qu'ils étaient Juifs, les homosexuels ont été persécutés et emprisonnés parce qu'ils étaient homosexuels. Pourtant, dire que les homosexuels ont été victimes des hétérosexuels à Auschwitz semble tout à fait inapproprié. La morale est qu'en cherchant la réponse à la question 'qui tuait qui à Auschwitz', nous devons prendre les faits pour argent comptant. Les nazis étaient les auteurs de ces crimes et il était de la plus haute importance pour eux qu'ils soient Allemands. C'est pourquoi les Allemands doivent partager la responsabilité. Pas les chrétiens : la plupart des nazis ont au moins négligé leur christianisme nominal. »* [Krajewski, p. 40]

*« Mettre un accent excessif sur les restrictions anti-judaïques du christianisme »*, déclare Oliver Cox, *« c'est occulter la forme tribale critique et la signification du judaïsme... Le judaïsme est resté essentiellement une religion tribale... »* [Cox, p. 185] En d'autres termes, le chauvinisme chrétien a toujours été une réaction à la version fondatrice juive de la même chose. Et si l'on s'apprête à blâmer les principes du christianisme pour l'Holocauste, il vaudrait mieux se tourner vers une source plus évidente pour défendre le génocide, à savoir l'Ancien Testament juif [voir chapitre précédent sur l'Holocauste]

L'un des piliers de la croyance juive selon laquelle le christianisme a servi de base à l'antisémitisme moderne est la tradition de la *« diffamation du sang »* : au Moyen-Âge une croyance bien ancrée circulait parmi les chrétiens selon laquelle les juifs avaient besoin du sang chrétien – en particulier celui des enfants – pour leurs rituels. En 1993, un universitaire israélien, Yisrael Yuval, a publié un article dans le *Israel Historical Society's journal* qui mettait à mal la convention interprétative juive sur la tradition de la diffamation du sang. Entre autres choses, Yuval a suggéré que les notions chrétiennes médiévales selon lesquelles les juifs tuaient des enfants chrétiens pour leur sang pourraient avoir des origines, même si elles sont mal interprétées, dans une pratique juive authentique. Les juifs d'Europe étaient connus pour se suicider en masse, les parents tuant leurs enfants *« par acte de piété »*, lorsqu'ils étaient contraints de se convertir au christianisme au Moyen-Âge. Yuval s'est également demandé si les rites de circoncision juifs n'auraient pas pu

être perçus à tort et déformés par les observateurs chrétiens comme une quête de sang.

Yuval ne le mentionne pas, mais la vue d'un mohel juif (spécialiste de la circoncision) coupant le pénis d'un enfant, puis suçant son sang au niveau de la blessure, dans le cadre du rituel traditionnel de la circoncision, ne serait-elle pas, aux yeux des paysans médiévaux, une base factuelle solide pour des rumeurs sensationnelles ? Et comment la *« pratique populaire »* juive sépharade consistant à manger des parties de corps humains anciens pourrait-elle être interprétée par les paysans locaux pour comprendre la tradition juive ? Comme l'a noté Raphael Patai en 1971 :

*« L'un des remèdes les plus populaires parmi les Juifs sépharades était la mumia (c'est-à-dire la momie). Il s'agissait d'un morceau de corps humain momifié qui était réduit en poudre et pris par voie interne (souvent avec de l'eau miellée) comme remède contre toutes sortes de maladies. Son origine remonte à l'Antiquité... Au XII^e^ siècle, en réponse à une demande croissante, les Juifs d'Alexandrie avaient développé un commerce de momies très actif. Chez les juifs sépharades, la momie a continué à être prise en interne jusqu'à nos jours, même chez les sépharades vivant à Seattle, Washington. »* [Patai, R., 1971, p. 149] [Patai dit que cette pratique médicinale est devenue « populaire » dans la communauté européenne non juive aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. On pourrait imaginer que c'est inévitable, surtout si l'on tient compte du fait que les juifs ont été si nombreux en tant que médecins au cours des siècles : *« Les Juifs, en tant que médecins, ont toujours joué un rôle important dans la vie de la race humaine... En Espagne et en Italie, leurs seuls concurrents étaient les Maures »*]. [Osborne, S., 1939, p. 22]

*« La suggestion [de Yuval] que les Juifs eux-mêmes »*, remarque David Biale, *« pourraient être responsables, même indirectement, de la diffamation du sang, est tombée comme un coup de tonnerre sur la communauté universitaire israélienne... Les adversaires de Yuval l'ont accusé d'antisémitisme et ont tenté de bloquer sa promotion universitaire... Ces intellectuels ne pouvaient pas accepter l'hypothèse implicite de Yuval selon laquelle la pratique juive pourrait avoir une certaine influence, même indirecte, sur les formations de l'antisémitisme. Selon ce point de vue, l'antisémitisme*

*est un ensemble de fantasmes paranoïaques irrationnels qui est totalement déconnecté des Juifs. »* [Biale, pp. 39-40, 45]

Les idéologues universitaires juifs qui recherchent et réitèrent la victimisation réelle et imaginaire des juifs aux mains des non-juifs à travers l'histoire sont si nombreux que Norman Davies, un universitaire britannique spécialiste de la Pologne, les a sardoniquement qualifiés non pas de professeurs d'histoire, mais de professeurs d'antisémitisme. [Davies, N.]

Les juifs qui passent des carrières entières, des vies entières, à rêver de nouveaux modes d'antisémitisme l'ont décomposé en une multitude de possibilités. Il y a *« l'antisémitisme religieux, l'antisémitisme chrétien, l'antisémitisme antichrétien, l'antisémitisme païen, l'antisémitisme économique, l'antisémitisme social, l'antisémitisme racial, l'antisémitisme noir, l'antisémitisme pathologique, l'antisémitisme éternel, l'antisémitisme politique, l'antisémitisme juif et l'antisémitisme littéraire, pour ne citer que quelques-uns des types les plus courants ».* [Gelber, p. 13] Rudolf Loewenstein inclut trois des types ci-dessus dans ses propres démarcations, en ajoutant *« l'antisémitisme xénophobe ».* [Loewenstein, R., 1951, p. 64] Sylvia Rothschild dit que *« l'antisémitisme zoologique »* est le *« comportement irrationnel du gouvernement [russe] »* [Rothschild, 1985, p. 20]. Léon Poliakov *« caractérise l'antisémitisme de l'Antiquité tardive comme social ou politique, l'antisémitisme du Moyen-Âge comme théologique et l'antisémitisme du monde moderne comme racial. La domination d'une forme ne signifie pas que les autres ne sont pas présentes, mais seulement qu'elles ont une fonction subsidiaire par rapport à l'expression dominante. »* [Strom/Parsons, 1982, p. 46]

Letty Pogrebin, rédactrice fondatrice du magazine *Ms*, définit l'antisémitisme dans le mouvement des femmes en trois types : l'antisémitisme « invisible », l'antisémitisme « d'insulte » et l'antisémitisme « d'oppression intériorisée ». L'antisémitisme « invisible » se manifeste lorsque les non-juifs résistent à la propension des juifs à parler sans cesse de l'Holocauste, ainsi qu'à la réticence des Gentils à accepter la « paranoïa juive » et l'« égocentrisme juif ». L'antisémitisme « d'insulte » consiste à rabaisser les juifs dans des commentaires, souvent déguisés. L'antisémitisme « d'oppression intériorisée » est la haine de soi

juive [Kestenbaum, p. 30] (c'est-à-dire lorsque les juifs réalisent que les critiques non juives à leur égard ont un fond de vérité). *« Chaque culture »*, nous dit Daniel Pipes, *« a sa propre marque d'antisémitisme ».* [Grenier, R., 11-13-85, p. C21]

Ernest Volkman catégorise lui-même les *« trois principaux types d'antisémitisme » : « antisémitisme réaliste », « antisémitisme xénophobe »* et *« antisémitisme chimérique ».* [Volkman, pp. 53-54] À l'Université hébraïque de Jérusalem, il existe un département appelé le Centre international Vidal Sassoon pour l'étude de l'antisémitisme qui publie des études sur *« l'antisémitisme, ancien ou moderne, à partir d'un large éventail de perspectives : historiques, religieuses, politiques, culturelles, sociales, psychologiques et économiques ».* [Modras, page de titre]

Un signe certain d'antisémitisme à Madison, dans le Wisconsin, a été noté par Evelyn Tornton Beck : *« J'ai entendu quelqu'un dire que les Juifs 'prenaient le contrôle' de la section locale de l'organisation nationale des lesbiennes féministes à Madison »* [Kestenbaum, p. 30] *« Je crois que les féministes lesbiennes juives ont intériorisé une grande partie de l'antisémitisme subtil de cette société »*, a déclaré Irène Klepfisz. *« On leur a dit que les Juifs sont trop insistants, trop agressifs ; et donc elles ont gardé le silence sur leur judéité, n'ont pas protesté contre ce qui les menace. »* [Klepfisz, I., 1982, p. 46] Antisémitisme récent dans le mouvement lesbien **australien** ? Un article a été écrit en 1999 par Hinde Burstin pour nous tenir informés sur le sujet. [Burstin, 1999]

À chaque fois, les juifs trouvent des offenses et des insultes. Par exemple, note Kayla Weiner, *« pour de nombreux Juifs, se voir souhaiter 'Joyeux Noël' revient à nier leur réalité personnelle et leur caractère unique ».* [Weiner, p. 121] Et, *« tout manque de sympathie pour Israël et sa survie de la part des chrétiens »*, dit Peter Medding, *« est, pour beaucoup de Juifs, indissociable d'un préjugé antisémite. »* [Medding, p. 110]

Ces juifs ne comprennent pas que les Gentils se désintéressent largement des éternelles croisades juives d'apitoiement et de victimisation qui ne constituent pas les thèmes centraux de leur propre vie (non juive). Pour Ruth Wisse, le silence des Gentils n'est pas

seulement un silence, il *« peut être dû au fait que les non-Juifs sont réticents à affronter le sujet de la juiverie parce qu'ils craignent de réveiller un antisémitisme latent chez eux ou chez les autres ».* [Wisse, p. 48]

Se plaignant de l'absence d'hommage suffisant de la part des écrivains non-juifs à la « souffrance juive », l'obsession de Guy Stern pour la judéité est probablement la plus audacieuse en englobant de manière flagrante les innocents passifs comme antisémites. C'est ce que Stern appelle *« l'antisémitisme du silence. Il est difficile à définir... L'antisémitisme littéraire silencieux est... définitivement une omission d'une déclaration de sympathie pour la souffrance juive. »* [Stern, p. 304] Parmi les accusateurs qui exigent essentiellement que tout le monde milite pour la cause juive (et que ceux qui ne le font pas sont des antisémites), on trouve Ernest Volkman, qui appelle cela *« l'antisémitisme de l'indifférence ».* Selon ce point de vue, il existe des non-juifs qui *« n'attaquent pas directement les Juifs, mais... [ils] partent du principe que les Juifs n'existent même pas, que leurs préoccupations et leur survie ne sont même pas des questions pertinentes. »* [Volkman, p. 12] Même lorsqu'il n'y a pas de juifs dans les environs pour être antisémite, le fait qu'ils ne soient pas présents peut, bien sûr, être une preuve d'antisémitisme. En effet, l'absence de juifs **partout**, toujours, pour certains, peut témoigner d'un antisémitisme latent. Le journaliste du *Jewish Exponent*, Michael Elkin, par exemple, s'est inquiété de l'absence de juifs dans le premier épisode télévisé de « Survivor ». Était-ce parce que les juifs n'ont pas une réputation assez macho ? *« Alors 'Survivor' pourrait stéréotyper les juifs en n'en ayant aucun ? »* a-t-il raisonné. [Elkin, M., 13/07/00]

La lesbienne juive Irene Klepfisz déclare également que *« l'antisémitisme qui me préoccupe immédiatement, et que je trouve le plus menaçant, ne prend pas la forme d'une croix gammée explicite, indéniablement inexcusable, peinte sur une pierre tombale juive ou sur le mur d'une synagogue. Il est plutôt insaisissable et difficile à cerner, car il s'agit d'un antisémitisme par omission ou qui banalise l'expérience juive et l'oppression des Juifs ».* [Klepfisz, I., 1982, p. 46] *« L'accusation d'antisémitisme contre la gauche [politique] »*, ajoute Arthur Liebman, *« ne s'est pas limitée uniquement à sa position critique ou antisioniste sur Israël. Les libéraux et les gauchistes juifs ont accusé la gauche d'être antisémite en*

*raison de son insensibilité aux Juifs et à leurs problèmes, en particulier l'antisémitisme. »* [Liebman, A., 1986, p. 353]

D'autre part, Alvin Rosenfeld se tourne avec indignation vers les écrivains Gentils qui osent accorder une attention sympathique aux juifs et à l'Holocauste d'une façon inacceptable, c'est-à-dire en utilisant une licence poétique pour s'approprier l'imagerie de l'Holocauste et de la victimisation juive pour aborder la souffrance personnelle (non juive) dans leurs poèmes. Rosenfeld attaque la poétesse Sylvia Plath (qui s'est finalement suicidée) pour ce crime. Il cite cet extrait d'un de ses poèmes :

*« Un moteur, un moteur*
*Qui m'envoie balader comme un Juif.*
*Un Juif à Dachau, Auschwitz, Belsen.*
*Je commence à parler comme un Juif.*
*Je pense que je pourrais bien être un Juif.*
*Les neiges du Tyrol, la bière claire de Vienne*
*ne sont pas très pures ni très vraies.*
*Avec mon ancêtre gitane et ma chance bizarre*
*Et ma meute de Tarok et ma meute de Tarok*
*Je suis peut-être un peu juive. »*

Cette preuve littéraire amène Rosenfeld à proclamer que la complainte de Plath sur la souffrance personnelle est, à *« son niveau le plus profond, un poème sur... 'ce-que-je-fais-pour-toi, toi-le-Juif' ».* [Rosenfeld, p. 180]

Dans la même veine silencieuse – et donc antipathique et donc antisémite – George Steiner s'indigne que les *Notes Towards a Definition of Culture* de T. S. Eliot n'aient pas *« affronté la question [de l'Holocauste et de l'antisémitisme nazi], voire y aient fait allusion autrement que par une note de bas de page étrangement condescendante... C'est extrêmement troublant. Comment, trois ans seulement après l'évènement... a-t-il été possible d'écrire un livre sur la culture et de ne rien dire ? ».* [Stern, p. 304] Probablement, on s'en doute, de la même manière qu'Eliot a négligé de mentionner Hiroshima, le « viol de Nankin » par les Japonais, le sac de Rome, la famine des pommes de terre en Irlande ou les victimes non juives des camps de concentration dans le même volume. Et ce n'est pas tout. Comme le note Peter

Novick dans son livre critique *The Holocaust in American Life*, sur la façon dont l'Holocauste est devenu un outil (et une obsession) social et politique puissant pour la communauté juive, *« Entre la fin de la guerre et les années 1960, comme toute personne ayant vécu ces années peut en témoigner, l'Holocauste n'a pratiquement pas fait d'apparition dans le discours public américain, et à peine plus dans le discours public juif – surtout adressé aux Gentils... Les souvenirs et les autobiographies de nombreux Juifs très engagés confirment les preuves contemporaines qui suggèrent que l'Holocauste n'a pas été beaucoup évoqué [jusqu'à la fin des années 1960]. Alan Dershowitz, qui a grandi dans un quartier intensément juif de Brooklyn dans les années 40 et 50, ne se souvient d'aucune discussion sur l'Holocauste, que ce soit avec ses camarades de classe ou à la maison. »* [Novick, P., 1999, pp. 102-103]

Cette exigence des critiques juifs pour que les Gentils rendent l'hommage requis aux mythologies de la victimisation juive (dont la négligence, pour ces plaignants, est un symptôme même d'antisémitisme) se reflète également dans le dédain de Norma Rosen pour l'essai d'Eliot, *The Idea of Christian Culture*. *« Bien que ce livre »*, déclare Rosen, *« ne calomnie nulle part les Juifs, il ne les mentionne nulle part, ni comme contributeurs, ni comme victimes de la société moderne. »* [Rosen, p. 10] Rosen soutiendrait-elle que les livres et les essais sur « l'idée de la culture juive » souffriraient du même manque sans les références à l'accomplissement chrétien et au sentiment anti-chrétien des juifs ?

*« Il n'y a pas de consensus »*, ajoute Anthony Julius, *« sur le nombre de références aux Juifs dans l'œuvre d'Eliot. Parfois, l'absence de toute référence aux Juifs dans un essai, ou le refus de reconnaître l'antisémitisme d'un écrivain favori, peut être antisémite. »* [Julius, p. 6]

L'indignation des juifs face au manque de soutien des non-juifs à l'égard de l'égocentrisme des juifs et de leur obsession de la victimisation se manifeste d'autres manières. Au cours de la guerre du Kippour contre les Arabes en 1973, Adolphe Steg, un *« responsable du judaïsme français »*, s'est plaint que *« l'anxiété »* des juifs français face aux combats d'Israël *« ne trouvait qu'un faible écho dans leur environnement [français], et le silence de leurs collègues [non-juifs] pendant ces jours terribles était douloureux. Non seulement leurs collègues se taisaient, mais lorsqu'on les interpellait, ils ne pouvaient s'empêcher de partager leur irritation face aux problèmes des juifs, qu'ils définissaient comme une*

*obsession [...]. En mettant au jour l'ampleur de l'incompréhension de ces milieux à l'égard des préoccupations les plus profondes [des juifs], la guerre du Kippour a peut-être ralenti la ruée vers l'assimilation [juive] en France. »* [Herman, pp. 41-42]

Steg affirme clairement, et de façon à peine voilée, que le manque de sympathie des Français vis-à-vis des objectifs de guerre juifs transnationaux justifiait le retrait de l'engagement total des juifs français envers leur propre pays (français), ce qui accentue le cycle récurrent d'accusations : les juifs de la diaspora sont accusés d'avoir une double loyauté nationale, l'une pour Israël (peut-être la loyauté la plus importante), et une autre pour la nation de la Diaspora. Les juifs, à leur tour, comme toujours, accusent leurs accusateurs d'antisémitisme.

Selon une telle vision du monde, fondée sur la nature infectieuse et omniprésente de l'antisémitisme, les juifs doivent se méfier, encore aujourd'hui, des non-juifs partout. Couvrant tous les flancs de la sphère politique, Abe Perlmutter prévient que les Gentils de droite ne sont pas les seuls à être antisémites : *« Habitués aux grondements d'antisémitisme de l'extrême droite, (nos spécialistes en sciences sociales) sont attentifs dans une direction... La violence de droite, semble-t-il, est de l'extrémisme. De la part de la gauche, c'est de la protestation sociale. Pour les Juifs, boucs émissaires des deux, la différence est sans appel. »* [Perlmutter, p. 101] *« Prenez, par exemple »*, explique Arthur Liebman, *« ce qui suit, paru dans le* Daily World *du parti communiste américain le 5 juin 1979 : 'Le nationalisme enveloppé d'argent a-t-il transformé tous les 'leaders' du peuple juif en pierre ? Ce type de langage, selon les critiques de la gauche, est soit antisémite lui-même et/ou contribue à l'antisémitisme en renforçant les stéréotypes antisémites traditionnels. »* [Liebman, A., 1986, p. 350]

Michael Lerner, rédacteur en chef du journal juif de gauche *Tikkun*, confirme cette peur des non-juifs de gauche dans son livre, *The Socialism of Fools: Anti-Semitism on the Left*, qui a fait l'objet d'une publicité dans sa propre publication avec un dessin qui évoque les foules entrant dans les chambres à gaz de l'Holocauste. L'expression *« le socialisme des imbéciles »* est attribuée à August Bebel pour décrire l'antisémitisme dans la communauté gauchiste. Elle fait référence à l'animosité traditionnelle des socialistes à l'égard des banquiers, capitalistes et profiteurs de guerre juifs européens – symboles majeurs de l'oppression de classe depuis le

développement de la théorie marxiste au XIX^e siècle. De nombreux socialistes étaient également hostiles au « nationalisme » juif transnational et au chauvinisme qui l'accompagne. Même *« Bebel, le leader socialiste qui était à l'avant-garde de la lutte contre l'antisémitisme dans l'Allemagne wilhelmienne, qualifiait les socialistes juifs de brillants mais arrivistes, difficiles à soumettre à la discipline du parti. »* [Mosse, G., 1985, p. 67] *« Longtemps exclus par les lois et les coutumes antisémites de l'agriculture, des métiers de la corporation et des professions libérales »*, explique Arthur Liebman, un spécialiste juif apologétique, *« au XIX^e siècle, les Juifs étaient surtout présents dans les professions intermédiaires : marchands, colporteurs, administrateurs de biens, collecteurs de prêts et d'hypothèques, et prêteurs. Ces professions étaient généralement considérées (et par certains segments de la communauté juive comme les sionistes ouvriers également) comme des professions non productives ou 'parasitaires'... De nombreux gauchistes de la fin du dix-neuvième et du vingtième siècle partageaient manifestement cette haine des Juifs enracinée dans l'économie, ainsi que le préjugé religieux longtemps enraciné à leur encontre. »* [Liebman, A., 1986, p. 331]

Illustrant la grande latitude de l'accusation d'« antisémitisme », un terme qui est appliqué par les juifs – lorsque le besoin s'en fait sentir – dans n'importe quelle direction, un sioniste et socialiste juif russe influent du début du XX^e siècle, Ber Borochov, a même proclamé que *« nous devons frapper l'antisémitisme du capitaliste juif »*. [Borochov, p. 82]

Et qu'en est-il de cette tradition socialiste spécifiquement **juive**, dont il y avait tant de traces, avec ses origines en Europe de l'Est ? Selon Israël Shahak, *« [De nombreux] socialistes juifs d'Europe de l'Est... étaient eux-mêmes entachés d'une féroce attitude anti-paysanne héritée du judaïsme classique... Un exemple typique est leur opposition à la formation de coopératives paysannes promues par le clergé catholique, au motif qu'il s'agissait d'un acte d'antisémitisme. »* [Shahak]

L'obsession juive pour l'antisémitisme tous azimuts leur a même permis d'avoir leur propre part de brûleurs de livres draconiens. E. L. Dachslager plaide pour une **interdiction** de tous les livres dans les écoles publiques américaines qui *« diffament, vilipendent ou promeuvent une image négative des Juifs »*. [Gelber, p. 8] Bon nombre de bibliothèques de littérature occidentale classique devraient se vider. Les œuvres « antisémites » citées ici pour être interdites ou censurées pourraient

inclure des livres de William Shakespeare, Geoffrey Chaucer, Christopher Marlowe, Charles Dickens, Frank Norris, Theodore Dreiser, Ernest Hemingway (notamment *Le soleil se lève aussi*), Céline, Henry Adams, Graham Greene, Evelyn Waugh, E. E. Cummings, Henry Miller, Byron Scott, F. Scott Fitzgerald, Henry James, Dostoïevski, Trollope, Thomas Wolfe et Ezra Pound. [Gelber, pp. 8, 12] L'auteur juif Richard Lewontin écrivait en 1990 dans le *New York Review of Books* : *« Je ne peux résister à cette occasion de faire une remarque sur l'antisémitisme des intellectuels américains au cours des premières décennies de ce siècle. Il était omniprésent, même si c'était sous une forme quelque peu distinguée. »* [Lewontin, R., 10-25-90]

*« Le Juif est une figure persistante dans la fiction de [Henry] James »*, souligne l'auteur juif Michael Dobkowski. *« Il apparaît dans dix de ses vingt romans, dans huit nouvelles, dans un essai critique et dans plusieurs essais de voyage. L'hébreu symbolise essentiellement les mêmes domaines de l'expérience humaine que James a explorés dans d'autres thèmes littéraires – l'internationalisme, la corruption bourgeoise, la stratification sociale, le déclin des bonnes manières, le conflit entre l'argent et les manières, et l'exploitation d'un être humain par un autre dans un but lucratif. »* [Dobkowski, M., 1979, p. 85]

Dobkowski cite d'autres critiques juifs auxquels il ajoute Anthony Trollope, Emile Zola, Guy de Maupassant, Edward Bulwer-Lytton, entre autres, comme auteurs de textes antisémites sur *« la nature parasitaire et usurière du Juif »*. Parmi les autres auteurs qui ont écrit des passages répréhensibles sur les juifs, citons les grands auteurs américains du XIX$^{e}$ siècle William Cullen Bryant (la *« soif inextinguible de lucre »* des juifs) et Oliver Wendell Holmes (*« la principale utilité des Juifs semblait être de prêter de l'argent... »*). [Dobkowski, M., 1979, pp. 79, 105]

William Faulkner ? Dobkowski fait remarquer que :

*« Au début du premier roman de Faulkner,* Soldier's Pay*, (1926), nous rencontrons un vendeur nommé Schluss qui dit à des soldats de la Première Guerre mondiale qui rentrent chez eux : 'J'aurais aimé me battre à vos côtés, voyez. Mais quelqu'un doit s'occuper des affaires pendant que les gars sont partis'. Dans son deuxième livre,* Mosquitoes *(1927), un autre vendeur juif aux yeux tristes fait la remarque suivante : 'Vous ne pouvez pas ignorer l'argent... Il a fallu que mon peuple*

*apprenne cela au monde...' Faulkner n'utilise pas le nom de ce personnage majeur, l'appelant 'l'homme sémite' et 'le gros juif'. C'est comme si cette entité anonyme – le Juif – représentait quelque chose de mystérieux et de pernicieux qui s'est infiltré dans la société américaine. »* [Dobkowski, M., 1979, p. 103]

Un autre critique juif, Daniel Walden, *« voudrait que [toute] la poésie [de T.S.] Elliot soit placée sous le signe de la suspicion générale ».* [Gelber, p. 10] Doris Grumbach ajoute H. L. Mencken, Edith Warton et Willa Cather à la liste des antisémites littéraires de premier plan. [Grumbach, p. A23] Parmi les écrivains plus récents cités par les critiques juifs qui pourraient faire l'objet d'une action de censure figurent Imamu Amiri Baraka (LeRoi Jones), Katherine Ann Porter, Gore Vidal, Truman Capote, Richard Kostelanetz et John Cheever. Alvin Rosenfeld voit dans tous les auteurs écrivant des critiques sur les juifs *« la dangereuse possibilité, horriblement actualisée en Europe entre 1933 et 1945, de passer de la haine littéraire des Juifs au meurtre littéral de communautés entières ».* [Gelber, p. 11] *« [Il y a une] opinion dominante »*, écrivait Mark Gelber, professeur à Yale, en 1979, *« selon laquelle, il y existe un 'risque inhérent pour le judaïsme mondial', et par voie de conséquence pour l'humanité, à 'exposer des œuvres telles que 'Le Marchand de Venise', 'Oliver Twist' et certains poèmes de T. S. Eliot aux élèves des écoles secondaires et des universités' ».* [Gelber, Teaching, p. 1] *« On pourrait facilement lire 'Le conte de la Prieure' [de Chaucer] »*, notait le *Jewish Bulletin* en 1997, *« comme un virulent traité anti-juif ».* [Sterling, G., p. 30]

Anne Roiphe retourne (presque avec hystérie) l'accusation sur le roman *Le choix de Sophie* de William Styron :

*« Le livre raconte l'histoire d'une femme polonaise qui a survécu au camp [de concentration nazi] pour mourir aux mains d'un fou juif à Brooklyn. J'essaie d'expliquer [à mon ami non juif] pourquoi j'estime que le livre est si subtilement antisémite, pourquoi il m'offense. L'animosité de l'œuvre semble dirigée contre l'establishment littéraire juif dont Styron craint qu'il ne lui vole la vedette ou ne lui laisse pas une part du gâteau... Pendant que je parle, je m'aperçois que je tremble ; ma main tremble. Mon aimable ami me regarde, perplexe. Tu es certainement très sensible à cette question, n'est-ce pas ? ».* [Roiphe, 1981, p. 176]

Le poète britannique James Russell Lowell ? Selon Stanley Weintraub, il a écrit un jour *« une diatribe antisémite contre [le Premier ministre*

*juif Benjamin] Disraeli sous la forme d'une critique de roman pour la* North American Review *».* [Weintraub, S., 1993, p. 601] Le poète Baudelaire ? En l'an 2000, un autre universitaire écrivait un article entier sur *« l'antisémitisme de Charles Baudelaire ».* [Bowles, B., 2000, p. 195] Et Sander Gilman, dans un article savant sur le prétendu intérêt des Gentils pour l'inceste entre frères et sœurs juifs, déclare que *« [Edgar Allan] Poe décrit Roderick Usher, dans 'La chute de la maison Usher' (1839), le dernier rejeton d'une famille très consanguine, comme dégénéré et, par conséquent, juif ».* Gilman cite comme preuve la description faite par Poe du *« nez d'un délicat modèle hébraïque »* d'Usher. *« De manière complexe »,* décide Gilman, *« les frères et sœurs [de l'histoire] étaient juifs sans autre raison que leur inceste. »* [Gilman, 1-31-98]

Thomas Mann ? *« Ce qui est frappant »*, dit Gilman, *« dans le texte de Mann [dans 'The Blood of the Walsungs', 1905], c'est qu'il s'agit autant d'une critique du Juif comme parvenu dans le monde (moqué) de la haute culture allemande que d'une critique des Juifs comme frère et sœur incestueux. »* [Gilman, 1-31-98] Aubrey Beardsley ? L'érudit juif George Mosse note que *« Beardsley, en Angleterre, avait fait la satire de la fascination qu'exerçaient les nouveautés dans l'art et la littérature sur les riches juifs allemands, par le biais d'un public juif opulent et corpulent, dans son croquis en noir et blanc de 'Wagnériens masculins et féminins lors d'une représentation de Tristan et Isolde' ».* [Mosse, G., 1985, p. 23]

Le grand poète William Blake ? La professeure juive Karen Shabetai regarde avec inquiétude en scrutant son œuvre à la recherche d'antisémitisme, mettant en avant l'habituelle innocence juive catégorique et angélique en guise de filtre :

*« Max Horkheimer et Theodor W. Adorno ont souligné 'l'aveuglement et l'absence de but de l'antisémitisme', car ses cibles sont souvent 'interchangeables selon les circonstances'. Ce fond d'antisémitisme se rapproche de ce qui se passe chez Blake. L'attitude changeante de Blake, marquée par des moments aigus d'hostilité intense [contre les juifs], témoigne au minimum des symptômes classiques de l'antisémitisme, qui vont des superstitions démonologiques héritées du Moyen-Âge au ressentiment et à l'anxiété à l'égard des Juifs en tant que peuple élu. Plus important encore, l'antisémitisme de Blake, bien qu'en contradiction avec son programme largement humanitaire, jette une ombre – un spectre obsédant, peut-être – sur cette sagesse reçue. »* [Shabetai, p. 149]

Qu'en est-il des autres titans de la littérature américaine ? Que dire du grand romancier Herman Melville (surtout connu pour *Moby Dick*) ? Certaines de ses *« galeries de personnages juifs ou judaïsés »*, dit David Meier, *« [sont] troublantes »*. [Meier, D., 9-2-99] Le romancier Nathaniel Hawthorne, célèbre pour sa Scarlet Letter ? *« Dans 'The Marble Fawn' »*, explique un autre spécialiste des questions juives, Robert Michael, *« Hawthorne fait référence aux Juifs comme aux personnes les plus laides, les plus mal intentionnées, ressemblant à... des asticots lorsqu'ils surpeuplent un fromage en décomposition »*. L'essai de Hawthorne dans ses *English Notebooks* fournit l'expression la plus claire de sa haine des juifs... [Il écrit à propos du frère du lord Maire juif de Londres, que] *« sa vue me justifiait dans la répugnance que j'ai toujours ressentie pour sa race »*. [Michael, R., 9-4-99]

Le critique social Frank Norris, auteur du classique *The Octopus* ? Son *McTeague*, dit un critique juif, contient *« l'un des portraits les plus antisémites de la fiction américaine »*. Voici la description que Norris fait de Zerkow, un juif polonais :

*« Il avait les lèvres minces et avides du chat des cupides, des yeux devenus aiguisés comme ceux d'un lynx à force de fouiller dans la boue et les débris, et des doigts préhensiles en forme de griffes – les doigts d'un homme qui accumule, mais ne distribue jamais. Il était impossible de regarder Zerkow sans savoir instantanément que la cupidité – une cupidité démesurée, insatiable – était la passion dominante de cet homme. Il était l'homme au râteau, tâtonnant d'heure en heure dans le tas de boue de la ville à la recherche d'or, d'or, d'or. C'était son rêve, sa passion ; à chaque instant, il semblait sentir dans ses paumes le poids généreux et solide du gros métal brut. »* [Dobkowski, M., 1979, p. 91]

Que dire de George Orwell, créateur du grand roman *1984* – le réquisitoire contre la pensée totalitaire ? *« Sans doute beaucoup de Juifs qui ont lu son premier livre, autobiographique, 'Down and Out in Paris and London' (1933) qui, comme 'Homage to Catalonia', ne s'est pas vendu, l'ont-ils soupçonné d'être antisémite »*, explique Milton Goldin. *« Cette hypothèse n'était pas farfelue, étant donné les trois personnages juifs du livre, dont le premier possède un magasin de vêtements d'occasion et escroque ses clients. »* [Goldin, M., 9-4-99]

J. R. Tolkien (*Le Hobbit*, *Le Seigneur des Anneaux*) et James Joyce (*Ulysse*) ont également fait l'objet d'un examen minutieux de la part des

juifs, qui y ont décelé des signes d'antisémitisme. Tous deux, à peine, du moins dans les magazines juifs qui suivent, échappent à la calomnie. Mais le *Cleveland Jewish News* demande :

*« J. R. Tolkien était-il antisémite ?... Le plus troublant pour beaucoup est l'amour de Tolkien pour les mythes païens nordiques et l'utilisation qu'il en fait – les mêmes que les nazis (et de nombreux suprémacistes blancs actuels) ont utilisés comme source d'inspiration. De plus, l'Église catholique romaine de son époque (il est né en 1892), qu'il aimait si farouchement, était connue pour ses sentiments anti-juifs... Tolkien a dit un jour : 'Les nains [dans ma fiction], bien sûr, sont assez évidents – ne diriez-vous pas qu'à bien des égards, ils vous rappellent les Juifs ? Leurs mots sont évidemment sémitiques, construits pour être sémitiques. Les Hobbits sont juste un peuple anglais rustique'. C'est sans doute le seul commentaire qu'il ait enregistré reliant les juifs au Seigneur des Anneaux. Le stéréotype est là, si on veut l'utiliser. La principale faiblesse des nains, telle qu'elle est révélée dans la saga – à leur propre détriment ainsi qu'au détriment de la quête de la Communauté – est la soif d'acquérir, de protéger et d'amasser des bijoux, de l'or et de l'argent. »*

L'auteur de cet article épargne finalement à Tolkien l'accusation d'antisémitisme, d'autant plus que l'auteur est également connu pour avoir rejeté le nazisme aryen et fait l'éloge du judaïsme. [Bird, C., 14-12-2001, p. 56]

Le magaizne ethnique juif *Shofar*, dans le cas de James Joyce, déclare :

*« Joyce a été à la fois loué et condamné par les critiques pour avoir créé une figure si importante de la littérature [Leopold Bloom, un personnage juif dans 'Ulysse'], soit pour avoir remis les Juifs sur la carte littéraire, soit pour avoir évacué son propre antisémitisme inné ».* [Bowen, Z., 4-3-2001, p. 171]

Même des écrits influents dans les mondes lesbien et féministe ont été attaqués par des lesbiennes juives comme étant antisémites. Lorsque Z. Budapest, dans son livre *The Holy Book of Women's Mysteries*, Part II, accuse le judaïsme d'avoir détruit un culte de la déesse et d'avoir institué le patriarcat, la lesbienne juive Evelyn Torton Beck ne peut le supporter. Le passage offensant de Budapest est le suivant :

*« Les Juifs portaient un profond fardeau de culpabilité pour ce qu'ils avaient fait à Lilith, la Grande Déesse, et aux Chérubins en général. Lilith les a donc maudits*

*et leur a dit que rien n'irait plus pour les Juifs tant que son culte ne serait pas rétabli. Serait-ce la solution finale à la crise du Moyen-Orient ? »* [Beck, E., 1982, p. xx]

*« Ce passage »*, affirme Beck, *« qui est d'un antisémitisme flagrant, non seulement accuse le peuple juif d'avoir attiré sur lui la haine des Juifs, mais il suggère aussi qu'il la mérite. Pire encore, Budapest semble soutenir la 'solution finale' de Hitler à la question juive – l'anéantissement de tous les Juifs. Le fait que plusieurs des sœurs de l'assemblée de Budapest et de ses partisans soient eux-mêmes juifs n'atténue en rien l'antisémitisme du passage ; en fait, cela sert à mettre en évidence la façon dont certaines femmes juives ont intériorisé l'antisémitisme. »* [Beck, E., 1982, p. xx]

Rita Mae Brown, écrivain lesbien de fiction « de premier plan », est également accusée d'antisémitisme pour ce passage concernant un personnage juif dans son roman *Rubyfruit Jungle* :

*« [Barbara Spangenthau] avait toujours la main dans son pantalon en train de se tripoter, et pire, elle puait. Jusqu'à l'âge de quinze ans, je pensais qu'être juif signifiait que l'on se promenait avec la main dans le pantalon. »* [Beck, E., 1982, p. xxiv]

L'auteur lesbienne Bertha Harris ? Son *« roman d'amour »*, poursuit Evelyn Torton Beck, *« m'a choquée par son recours aux stéréotypes juifs, associant les Juifs à la violence, au sexe et à l'argent. »* [Beck, E., 1982, p. xxiv] Et que dire de *Who Was That Masked Woman* de Norta Koertge ? Selon Beck, *« c'est un livre dans lequel la plupart des personnages juifs sont ostensiblement riches, superficiels et sexuellement dévergondés. »* Koertge ose également écrire le passage « antisémite » suivant :

*« Prenez les Juifs – ils ne sont pas très appréciés mais ils s'en sortent bien – ils entrent dans le Who's Who et tout ça, tandis que les Polonais restent à Chicago et travaillent dans les aciéries – et les Noirs – ils sont encore plus mal lotis. Qu'est-ce qui fait la différence ? Est-ce un cas d'intelligence native ou d'héritage culturel ou quoi ? »* [Beck, E., 1982, p. xxiv]

Même la féministe noire Judy Simmons est montrée du doigt pour cette partie de l'un de ses poèmes :

*« Le mien n'est pas un peuple du livre/imposé mais reconnu ; sa distinction n'est pas encore une dignité ; son Holocauste est une minuscule. »* [Beck, E., 1982, p. xxvii]

Pour ceux qui, parmi les juifs, seraient dégoûtés par les implications inquiétantes de l'interdiction pure et simple des livres d'auteurs qui critiquent les juifs, Mark Gelber conseille *: « Les enseignants sensibles devraient systématiquement exclure la 'littérature antisémite' des programmes dans l'espoir que cette littérature soit pratiquement éliminée du système. »* [Gelber, p. 12] En dernier recours, nous dit-on, les enseignants peuvent toujours présenter le texte offensant avec des annexes flatteuses pour les juifs, transformant ainsi un cours de littérature en une publicité pour des idées pro-juives sur l'histoire juive.

Bizarrement, dans leur quête incessante de livres et d'auteurs « antisémites » qui – selon les critères susmentionnés – méritent littéralement d'être censurés et diffamés, les juifs trouvent de sinistres coupables dans les milieux les plus étonnants : les juifs eux-mêmes. Ce genre d'antisémitisme littéraire doit cependant être excusé d'une manière ou d'une autre par la police de la pensée juive, sinon la logique même de leur oppression implose. Des auteurs juifs modernes comme Philip Roth, par exemple, dont les histoires peu flatteuses sur son peuple rendent sa « judéité suspecte » [Gelber, p. 11], posent des problèmes particuliers aux critiques juifs ; en tant que juif, cependant, on lui accorde généralement plus de latitude antisémite. Au début et au milieu du XX^e^ siècle, le genre « antisémite » dans la littérature américaine comprend un nombre important d'écrivains juifs. Le commentaire autocritique juif interne est une chose, mais lorsqu'il s'infiltre dans le monde non-juif, il peut devenir un problème embarrassant. Charles Angoff et Meyer Levin notent que de tels auteurs *« ont commencé à produire des portraits 'réalistes' qui, dans un monde fermé de ghetto, auraient pu être acceptés comme autocritiques, ironiques et satiriques, mais qui, dans un monde ouvert de lecteurs anglais, ont eu le malheureux effet de confirmer à partir de sources juives les résumés antisémites les plus stridents du 'caractère juif'. Ainsi, 'A Jew in Love' de Ben Hecht racontait l'histoire d'un éditeur juif qui avait changé de nom et qui mettait toute son énergie à séduire des jeunes femmes, généralement des Gentilles. Ce best-seller a été suivi par 'I Can Get It for You Wholesale' de Jerome Weidman et*

*'What Makes Sammy Run ?' de Budd Schulberg, deux romans habilement écrits sur des tricheurs juifs en affaires... Une foule d'œuvres de moindre importance dépeignaient les Juifs comme des gangsters et des exploiteurs, au point que la communauté juive a commencé à se demander : 'Y a-t-il quelque chose de décent qui mérite d'être écrit ?' ».* [Angoff/Levin, p. 10]

Dans le monde entier, la littérature juive qui contribue à l'antisémitisme selon les normes juives d'aujourd'hui comprend même Théodore Herzl, le « père » vénéré du sionisme et de l'État moderne d'Israël, qui était également un dramaturge. Bernard Avishai note qu'*« en 1894, Herzl a écrit ce qu'il pensait être sa meilleure pièce, 'The New Ghetto', qui était pleine de stéréotypes anti-juifs – des vies tournant autour de l'ascension sociale, des mariages faits pour le profit, des manipulations boursières. »* [Avashai, p. 36] Herzl aimait également la musique du nationaliste allemand du XIX$^{e}$ siècle et antisémite véhément Richard Wagner. Herzl était tellement inspiré par la musique de Wagner qu'il écrivit : *« Ce n'est que les nuits où l'on ne jouait pas du Wagner que j'ai eu des doutes sur la justesse de mon idée [sioniste]. »* [Raskas, p. 11] De même, dans la tradition littéraire d'Israël, il y a la condamnation sioniste traditionnelle du « juif du ghetto » européen, condamnations qui ressemblent beaucoup aux attaques antisémites classiques. [Voir chapitre 34 à propos d'Israël.] Dans le roman de Shalmo Golan, *The Death of Uri Peled*, par exemple, un Israélien autochtone dit à un juif de la diaspora qui a déménagé en Israël que *« les combattants de notre guerre d'indépendance sont morts pour vous, afin que cette terre puisse absorber des gens comme vous – des réfugiés qui arrivent de nombreux exils. Nous avons versé notre sang pour ce pays, et vous, je vous le dis, ne le transformez pas en porcherie avec vos manigances de galut [exilés/diaspora] ».* [Rubinstein, A, p. 135]

En Allemagne, l'éminent auteur juif Kurt Tucholsky avait *« créé un personnage appelé Herr Wendriner, prototype de l'homme d'affaires juif allemand. Wendriner ne s'intéressait qu'à l'argent. Il était égocentrique, mesquin, cruel et stupide. Comme le note Harold Poor, le biographe de Tucholsky, ces sketches étaient extrêmement populaires en Allemagne pendant la période Weimar [pré-Hitler]. »* [Rothman/Lichter, 1982, p. 124]

Les livres sur l'Holocauste sont particulièrement délicats pour la police de la pensée juive. *« Le fait de l'Holocauste et l'angoisse de ses victimes ne*

*sont pas des sujets de conjecture ou de débat »*, revendique le professeur Richard Libowitz. *« Légitimer ces documents [des livres controversés sur l'Holocauste, dont la plupart soutiennent que le massacre des juifs par les nazis n'a pas été aussi important qu'on le prétend] et tolérer leur présence continue dans nos bibliothèques revient à apporter un soutien passif à l'antisémitisme sous sa forme la plus récente. Les particuliers devraient vérifier le contenu des périodiques de leurs propres institutions et, si ces articles apparaissent, engager la procédure de leur retrait. »* [Libowitz, Asking, p. 72]

David Gershom Myers, un juif et professeur agrégé d'anglais à l'université A&M du Texas, s'est également occupé d'interdire les livres à sa portée en 1996. Dix d'entre eux ont attiré son attention et son ire. Comme l'a écrit l'*Austin American-Statesman* dans son éditorial sur ce censeur dans le monde universitaire, *« [Myers] est en croisade pour retirer de la bibliothèque de l'université les livres qui nient l'Holocauste juif sous l'Allemagne nazie... Une fois que les ouvrages niant l'Holocauste sont interdits, quelle est la suite ? Beaucoup, beaucoup de livres sont offensants pour certaines personnes, et l'interdiction de l'un d'entre eux est une pente glissante en effet. »* [Austin American-Statesman, 4-12-96, p. A14]

Myers a réussi à faire pression sur la bibliothèque de l'université pour qu'elle ajoute de nouvelles sous-rubriques (« Erreurs et inventions ») à la liste des livres sous « Holocauste, histoire juive ». Certains volumes ont même été classés, à sa satisfaction, dans la catégorie « antisémitisme ».

Certains des premiers poèmes à caractère violent du poète afro-américain Imamu Baraka – qu'il a répudiés publiquement par la suite – exprimaient une hostilité extrême envers les juifs et étaient, selon toute norme, malveillants. Enracinés dans la perception qu'a un Noir de l'exploitation de sa communauté par les juifs, ces poèmes sont des attaques directes contre les juifs ; la discussion qui en résulte, non pas sur les juifs en soi, mais sur les relations entre juifs et Noirs, est non seulement nécessaire mais inévitable. Ces poèmes traitent expressément de ce sujet. Le contexte encore plus large de ce travail est la montée commune dans les années 1960 de la « rage noire », enracinée dans la frustration et la désillusion afro-américaines, et les expressions irréfléchies de désespoir et de colère. Les délires de Baraka contre les juifs n'étaient pas plus sévères que ses écrits amers (et ceux de

nombreux autres écrivains noirs) contre la « société blanche » en général. (Il est intéressant de noter que Baraka, anciennement LeRoi Jones, était autrefois marié à une juive, Hettie Cohen.)

Il existe plusieurs moyens de pousser l'auto-obsession de la police de la pensée juive concernant ses prétendues représentations erronées de l'histoire sur le devant de la scène des œuvres classiques de la littérature anglaise. Dans l'introduction d'une réédition du roman classique de Charles Dickens, *Oliver Twist*, par exemple, publiée par Bantam Books en 1981, l'auteur juif Irving Howe a eu l'occasion de forcer l'attention du lecteur (pendant près de quatre pages) sur les polémiques juives modernes entourant le personnage de Dickens, « Fagin », l'« archétype du méchant juif ». En guise de préface au roman, les lecteurs se voient offrir une mini-histoire des objections juives au personnage de Fagin – une femme juive, semble-t-il, avait même écrit une plainte à Dickens pour lui dire que le personnage était trop négativement stéréotypé. Dickens lui a répondu en disant : *« Fagin est un Juif parce qu'il est malheureusement vrai, à l'époque à laquelle l'histoire se réfère, que cette classe de criminels était presque invariablement juive ».* [Howe, pp. 369-373] (Un modèle dans la vie réelle pour Dickens pourrait avoir été Ikey Solomon qui avait subi un procès très médiatisé en Angleterre quelques années avant que le livre ne soit écrit). Le précédent inquiétant que crée le cadrage du roman par Howe, bien sûr (pour ceux qui ont le pouvoir d'appliquer de telles choses), est que toute littérature doit être soumise à une réfutation polémique dans une sorte d'« action collective » lésée pour commencer (et essentiellement fusionner avec, et recadrer) l'écriture originale elle-même. Ainsi, un roman devient – d'abord et avant tout – un cours polémique sur l'histoire et l'identité juives.

En 1962, *Oliver Twist* a été recréé sous la forme d'une comédie musicale britannique. Reflétant l'époque révisionniste, l'acteur qui jouait Fagin exprimait le personnage, comme l'a fait remarquer un critique, *« comme le plus vieux gâteux qu'on puisse imaginer ».* [Belth, p. 56]

Cette stratégie de révisionnisme est devenue courante. En 1997, par exemple, cédant aux pressions juives, le Marin Center Showcase Theatre de San Rafael, en Californie, a accepté que le Jewish Community Relations Council organise une discussion sous forme de questions-

réponses après chaque représentation du « Prioress' Tale » de Geoffey Chaucer, tiré de ses célèbres Contes de Canterbury. Le *Jewish Bulletin* déclare que *« le débat est très vif sur la question de savoir si le 'Conte de la Prieure' est effectivement une satire des... attitudes violemment antisémites ou simplement une expression de celles-ci ».* [Sterling, 1997, p. 30]

L'une des représentations négatives des juifs les plus célèbres de la littérature anglaise est le personnage de Shylock dans la pièce de Shakespeare, *Le Marchand de Venise*. Écrite dans l'Angleterre des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, Shylock reflète les perceptions chrétiennes de l'époque ; il est dépeint comme usuraire, crapuleux, frauduleux, exploiteur et cruel. *« Le moyen le plus efficace de rendre la pièce acceptable pour les sensibilités de l'après Holocauste »*, fait remarquer le critique juif John Gross, *« de l'avis de nombreux metteurs en scène, est de souligner les préjugés des personnages chrétiens, et généralement de les montrer sous un jour peu glorieux. »* [Gross, p. 329]

Dans certaines productions de la pièce, Shylock est même complètement reconstitué, comme dans la version d'Arnold Wesker, où Shylock est devenu *« érudit, impétueux et chaleureux. »* [Gross, p. 335] Un critique français, Pierre Spriet, est même allé jusqu'à rejeter entièrement la pièce, suggérant que l'œuvre est tellement antisémite, *« qu'elle doit être abandonnée. »* [Gross, p. 345] En 1999, Percy Sieff, un acteur sud-africain en tournée, dépeignait Shylock comme *« un homme d'affaires mondain et prospère, aigri par la discrimination et qui compense en se concentrant sur l'argent ».* [Bloch, F., 9/10-16/99]

En 1994, le rabbin Richard Litvak a été le fer de lance d'une protestation contre une représentation du *Marchand de Venise* par une troupe de théâtre de Shakespeare à Santa Cruz, en Californie. Le lobbying juif a débouché sur un plan prévoyant des *« groupes de discussion »* et des *« notes de programme »* sur les préoccupations des juifs concernant le personnage de Shylock. Le rabbin Litvak a noté l'effet de la protestation juive, qui a transformé la représentation d'une pièce de Shakespeare en quelque chose de tout à fait différent : *« Le directeur et le festival ont exprimé leur volonté d'essayer de faire de la pièce un véhicule de sensibilisation à l'antisémitisme. »* [Rosenberg, N., 5-27-94, p. 35]

*« C'est avec beaucoup d'appréhension que j'ai accepté de prendre la responsabilité de commenter une autre production du 'Marchand de Venise' de William Shakespeare »*, écrivait en 2001 le professeur juif censeur Racelle Weinman, *« Dans ce cas, le sujet est la série Masterpiece Theatre de PBS... Je suis arrivé à la conclusion que l'Holocauste annule la prémisse insoutenable du 'Marchand de Venise'. Il ne devrait pas être produit... L'essentiel est que le texte reste le texte... Le [directeur Trevor] Nunn tente de rendre le personnage de l'usurier juif, Shylock, plus acceptable en confiant le rôle à un Juif, Henry Goodman. »* [Weinman, R., 10-4-01, pp. 23-]

Dès 1912, des organisations juives américaines font pression avec succès sur le College Entrance Examination Board pour qu'il retire *Le Marchand de Venise* de la liste des lectures obligatoires pour ses examens. La Ligue anti-diffamation du B'nai B'rith fait ensuite pression sur *« les surintendants scolaires de toutes les villes de 10 000 habitants ou plus »* pour qu'ils retirent le texte de l'étude. *« Entre 1917 et 1920, de nombreux systèmes scolaires ont interrompu l'étude de la pièce. »* [Belth, pp. 51-52]

Le conte de *Ma Mère l'Oie* a été censuré de son contenu juif à la fin des années 1930 :

*« Jack a vendu son oeuf*
*à un coquin de juif*
*qui l'a escroqué*
*de la moitié de son dû.*
*Le Juif a eu son oie,*
*qu'il a juré de tuer*
*Décidant sur le champ*
*De se remplir les poches. »* [Dobkowski, M., 1979, p. 104]

Il est curieux de constater que le stéréotype du Shylock du Moyen-Âge – cette figure symbolise le séparatisme classique des juifs orthodoxes vis-à-vis des non-juifs ; l'exploitation et la manipulation des Gentils ; la résistance communautaire aux obligations de défense du pays dans lequel ils vivent ; la double morale pour les juifs et les non-juifs, les tricheurs, les menteurs, les amoureux des ghettos ; etc. – est considéré aujourd'hui comme totalement infondé, alors que le parallèle le plus proche, à notre époque, avec les juifs orthodoxes de l'Angleterre

élisabéthaine, est constitué par les Hassidim orthodoxes vêtus de noir, qui s'autocloîtrent, et qui sont aujourd'hui des centaines de milliers en Israël et en Amérique. (En fin de compte, le mouvement hassidique **ultra**-orthodoxe, créé dans les années 1700 et représentant un courant particulier de retour aux sources du judaïsme, représentait environ la **moitié** de la population juive d'Europe orientale. [Levin, M., 1966, p. xi] David Berger note qu'*« à l'aube du XIX^e^ siècle, le hassidisme... devint la forme dominante du judaïsme dans une grande partie de l'Europe de l'Est, le cœur du judaïsme du XIX^e^ siècle »*. [Berger, D., 2001, p. 24] L'érudit juif Solomon Poll note même, par exemple, que, selon un rapport du gouvernement hongrois de 1914, le judaïsme orthodoxe dominait la communauté juive de ce pays. Et l'attitude des **juifs** hongrois ne faisant pas partie de cette communauté traditionnelle ? *« Parmi les Juifs moins pratiquants et non pratiquants »*, affirme Poll, *« ... ils considéraient les Juifs pratiquants comme 'vieux jeu', 'bigots' et 'déraisonnables'. »*) [Poll, S., 1969, pp. 14-15]

Il n'est pas surprenant que la perception qu'ont aujourd'hui de nombreux juifs laïques – plus particulièrement en Israël – des communautés hassidiques (également appelées Haredi) autoségrégées soit extrêmement similaire à la perception classique de Shylock par les non-juifs de l'époque shakespearienne. Un professeur israélien, Menachem Friedman, note la caractérisation de ces talmudistes ultra-orthodoxes par des compatriotes juifs laïcs en Israël : *« L'aliénation et l'isolement des Haredim, leur empressement à réclamer l'exemption du service dans l'armée israélienne, leurs demandes d'allocations croissantes pour leur société d'érudits et l'utilisation parfois effrénée du pouvoir politique suscitent le ressentiment et même la haine de larges pans du public israélien. »* [Friedman, M, p. 190] [Voir aussi les chapitres précédents et suivants.]

*« La haine des ultra-orthodoxes a des racines profondes [en Israël] »*, notait le critique israélien Laor Yitzhak en 1998, *« Il n'y a pas d'offense si grande que l'on ne puisse l'imputer aux Haredim – en particulier le type avec le chapeau noir, la redingote et les boucles sur le côté que les antisémites actuels adorent... Si des tracts montrant des enfants haredi et criant 'Tuez-les pendant qu'ils sont jeunes !' sont distribués à Kfar Saba, alors ce sont ceux qui participent à la fomentation de la haine contre la minorité haredi qui doivent prouver qu'il n'y a pas quelque chose*

*derrière leur comportement qui ressemble effroyablement à de l'antisémitisme. »* [Laor]

L'universitaire israélien Yeshayahu Leibowitz relève les conflits entre les juifs laïques et les Ultra-Orthodoxes, et affirme que *« Peut-être arriverons-nous à contrecœur à une séparation en deux nations [en Israël], avec une différenciation non seulement du point de vue du mariage, mais aussi avec chacun suivant son chemin historique imprégné d'une haine intense [de l'autre] ».* [Huppert, U., 1988, p. 40]

En 1986, le *Jerusalem Post* a fait état d'un sondage israélien selon lequel un quart des juifs laïques interrogés qualifiaient les ultra-orthodoxes – qui, comme leurs homologues ancestraux, se sont retirés dans des ghettos qu'ils ont eux-mêmes créés, même en Israël – d'*« opportunistes, de menteurs et de charlatans ».* [Lindemann, dans *Esaü*, p. 24] *« Il y a beaucoup d'hostilité envers le rabbinat orthodoxe parmi la majorité (environ 70 % de la population juive) des Juifs israéliens laïques »*, dit Adam Garfinkel. *« Ils voient les rabbins comme coercitifs et intolérants... excessivement politiques et non spirituels... semblant ne jamais avoir un mot à dire sur la gentillesse, l'humilité et l'amour de Dieu pour l'humanité.... Pour être franc, certains Israéliens laïques voient les haredim comme des pique-assiettes ataviques fanatiques qui n'ont pas encore découvert l'hygiène moderne. »* [Garfinkel, p. 140]

En 2000, les résultats d'une étude de l'Université hébraïque de Jérusalem sur la « haine » dans 168 écoles israéliennes laïques ont indiqué que *« 47 % des étudiants juifs détestent les haredim. »* [Prince-Gibson, E., 9-17-2000] Une organisation religieuse juive, Ahavat Israël, a même affiché une section entière sur son site Internet sur ce qu'elle appelle *« l'antisémitisme en Israël »* :

*« Aujourd'hui, l'attaque contre la population juive religieuse est surtout ressentie dans les médias israéliens, y compris les journaux, la radio et la télévision... Dans une récente colonne du 9 (déc. 98), Israel Eichler accuse que de nombreux stéréotypes utilisés par les nazis contre les Juifs ont été traduits en hébreu et employés pour délégitimer le public haredi (religieux)... Shulamit Aloni [fondatrice du parti politique Meretz] a décrit la population haredi comme 'aspirant aux mêmes passions sinistres qui ont nourri les nazis'... 'Nous devons prendre d'assaut Mea She'arim [une célèbre enclave ultra-orthodoxe de Jérusalem] avec des mitrailleuses et les*

*faucher', recommande le chouchou de la gauche Uri Avneri. 'Je prendrais tous ces gens bizarres du Shas, de l'Aguda et du Degel Hatorah, je les attacherais tous ensemble par la barbe et je craquerais une allumette', dit Amnon Danker de 'Popolitika'. Yonaten Gefen annonce qu'il est prêt à jeter la première pierre de l'Intifada [soulèvement] contre les haredim, et le professeur Uri Arnon déclare à un journaliste de 'Kol Ha'ir' : 'Les haredim devraient être suspendus à un poteau électrique'... Aujourd'hui, 'suceur de sang' est un terme privilégié pour désigner les haredim... Le terme 'parasite' a été utilisé si fréquemment en relation avec les haredim que les deux sont devenus pratiquement synonymes... 'Quand je vois les haredim entourés de leurs grandes familles, je comprends les nazis', a écrit le sculpteur Yigal Tumarkin – une déclaration qui ne l'a pas empêché d'être honoré par Yad Vashem [le centre israélien de commémoration de l'Holocauste]. Et Tommy Lapid considère que les haredim ont usurpé le rôle juif traditionnel consistant à 'profiter du gentil, à faire commerce de son sang et à se moquer de lui', mais cette fois avec le public laïc [juif] dans le rôle du gentil ».* [Ahavat Israel, 2001]

Sur un autre site, le Freeman Center for Strategic Studies, un auteur juif met en ligne une liste d'accusations anti-chassidique compilée par le rédacteur en chef du magazine israélien *Nativ* :

*« 'Fourmis noires'. 'Chiens attachés dans l'arrière-cour, aboyant des psaumes toute la nuit'. 'Sauterelles bourdonnantes'. 'Forces des ténèbres et kidnappeurs d'âmes'. 'Babouins vulgaires'. 'Barbares, le Front Noir... représentant la magie, l'ensorcellement et les plus primitifs... dont les écoles sont des collèges de ténèbres'. 'Le phénomène le plus sombre et le plus horrible (sic) de notre époque' (d'un haut diplomate israélien aux États-Unis). De la part de deux membres différents de la Knesset : 'Sangsues, serpents, nourris des mêmes pulsions maléfiques que le nazisme, avides et dominateurs, maléfiques et primitifs, corrompus, parasites, ambitieux'. 'Un mal horrible, un diable noir'. Enfin, Arie Stav cite l'un des écrivains les plus connus d'Israël : 'Une bande de gangsters armés commettant des crimes contre l'humanité, des sadiques, des pogromchiks et des meurtriers.' »* [Winston, E., 10-98]

*« Stav [le rédacteur en chef de 'Nativ'] »*, déclare Emmanuel Winston, *« cite des exemples encore pires de déclarations et de caricatures qui sont en réalité de la diffamation par le sang par l'auto-proclamée 'élite intellectuelle' de la gauche israélienne. Il s'agit d'auteurs, de membres de la Knesset, de journalistes chevronnés, de diplomates et de professeurs. »* [Winston, E., 10-98]

En 2000, le *Cleveland Jewish News* a rapporté qu'en Israël, *« il y a eu de nombreux cas de graffitis anti-haredi sur des synagogues haredi, et même, en 1998, l'incendie de deux salles de classe haredi à Pardess Hanna, où les résidents laïcs [juifs] locaux ont essayé d'empêcher les haredim de s'installer dans leur quartier ».* [Derfner, L., 30-6-2000, pp. 10-]

Robert Eisenberg, dont les parents sont des juifs d'Europe de l'Est parlant yiddish, note même ce qu'un survivant de l'Holocauste avait à dire sur les ultra-orthodoxes. Eisenberg s'adresse ici à un couple juif âgé du New Jersey :

*« 'Mon [mari] Morris était à Auschwitz. Demande-lui ce qu'il pense des hassidim. Morris, viens ici', ordonne-t-elle. Il entre en traînant les pieds tel Charlie le coq auditionnant pour un rôle, le cigare bien serré entre les dents. 'Tu penses quoi du hassidisme ?' Sans perdre une seconde, il commence à entonner,*

*'Huset Ganef*
*Geh Ka' Chrzanow*
*Koif a fayert Lieg in drayert.*
*(Hassid, espèce d'escroc*
*Voyage à Chrzanow, pour voir.*
*Achète un cheval*
*Puis tombe raide mort, bien sûr.'*

*C'est une comptine enfantine que ma grand-mère avait l'habitude de chanter lors des rares occasions où elle voyait un Hassid au Nebraska. »* [Eisenberger, R., 1995, p. 158]

Dans un livre publié en 1982, l'auteur juif américain Earl Shorris mentionne les hassidiques dans un chapitre sur la honte juive (« antisémitisme », « haine de soi ») face au comportement des autres juifs. Shorris y est troublé par une rencontre avec des vendeurs hassidiques dans un magasin de photos à New York :

*« Alors que nous approchions [du comptoir de vente], transpirant comme tout le monde dans la salle de vente, j'ai vu que les vendeurs étaient tous de jeunes juifs hassidiques. Un gros garçon d'une vingtaine d'années – sa chemise blanche tachée, sa braguette partiellement ouverte sous son ventre gonflé, sa barbe tachetée et non taillée qui frisait de sueur – attendait le client à côté de moi. Quand mon tour est arrivé, il*

*a dit : 'Eh bien ?' Je veux une radio AM-FM portable, une qui sonne raisonnablement bien'. 'Tu en veux pour dix dollars ? Cent dollars ? Quoi ?' 'Quelque part au milieu. Cinquante.' Il m'a tendu un catalogue, l'a ouvert aux pages consacrées aux radios portables et m'a dit : 'Quand tu sauras, tu me le diras'. Les hassidim ont abandonné le bain rituel, ai-je pensé, car je pouvais le sentir de l'autre côté du comptoir. Il puait ce mélange de résidus de nourriture et de détritus qui s'accumulent dans les plis du corps et s'aigrissent. Ses vêtements puaient. Ses lunettes étaient tachées. Ses mains étaient pâles et sales... Il est allé voir un autre client. Je ne pouvais pas penser à la radio, seulement à lui, à ce Juif qui s'était présenté à moi. J'ai choisi une radio... [Un deuxième vendeur hassidique s'approche pour l'aider]... Nous nous sommes regardés un moment, comme pour comparer nos vies. Moi aussi, je porte une barbe juive bouclée, autrefois noire, maintenant grise. Il savait ce que je pensais. 'Eh bien, quoi ?' a-t-il dit. Il ne cachait pas son irritation à l'idée que je l'examine... L'hostilité croissait entre nous. Il voyait dans mes yeux ce que les Ostjuden [juifs d'Europe de l'Est] avaient vu dans les yeux des Juifs allemands. Il pouvait danser, il pouvait voler, il pouvait raconter des histoires du Baal Shem Tov que même Martin Buber ne connaissait pas. Comment osais-je le regarder avec des yeux cinglants !... [En partant, il a payé son achat à une caissière]... Je lui ai donné l'argent. Elle m'a donné le paquet. Nous n'avons pas parlé. Elle m'a dit qu'elle savait ce que je pensais et qu'elle avait connu des pensées similaires. Elle a souri. Ce n'était pas un vrai sourire. Il semblait appartenir à un prisonnier... C'est difficile d'être dans un endroit comme ça... Ils me rebutent tellement. Je dois sans cesse me rappeler que nous sommes des frères. »* [Shorris, E., 1982, pp. 67, 68]... *« Est-il possible que les Juifs puissent s'élever complètement au-dessus de la douleur de la désapprobation que nous appelons la honte ? »* [Shorris, E., 1982, p. 72]

Dans les années 1990, Stephen Bloom, professeur juif laïc, a essayé de renouer avec son héritage juif par le biais d'une communauté Habad Loubavitch (ultra-orthodoxe/hassidique) dans la petite ville de Postville, dans l'Iowa. Il s'y est rendu avec les légendes de l'identité historique juive et a été stupéfait de ce qu'il a trouvé. *« Beaucoup des hassidim que j'avais rencontrés à Postville prétendaient être saints »*, écrivait-il, *« mais leurs actes témoignaient d'un sectarisme et d'un racisme du pire degré. Le livre [que Bloom a écrit, intitulé 'Postville'] explorait des sujets tabous tels que le marchandage, la mauvaise hygiène, les manières atroces, le délabrement des maisons, l'élitisme juif, le sexisme, la criminalité et les préjugés à l'égard des Gentils. En réponse, j'ai reçu des dizaines de lettres de haine, toutes de lecteurs juifs orthodoxes, qui posent*

*essentiellement la même question que celle de mon père. Pour ces lecteurs, critiquer tout aspect du judaïsme est manifestement inacceptable. Pour eux, je n'étais pas un journaliste qui faisait son travail. J'étais un juif qui se déteste, la pire espèce d'antisémite. J'embarrassais la famille... Lorsque les journalistes sont parachutés à Postville, si les habitants disent quelque chose de mal – ou même de neutre – sur les juifs hassidiques, la réponse est rapide et directe. Le maire John Hyman a été qualifié d'antisémite lorsqu'il a déclaré à un journaliste du* Minneapolis Star Tribune *que les Juifs de Postville ne payaient pas leurs factures à temps [ce que Bloom a constaté comme étant une juste évaluation]. »* [Bloom, S., 2000, p. 355, 340]

Que signifie tout cela ? **Le fondement de l'animosité (définie comme « antisémitisme ») envers le comportement juif « traditionnel », tel qu'il est manifesté aujourd'hui par les communautés juives haredim/hasidiques cloîtrées et recluses – un comportement qui a été le pilier pendant des siècles de <u>tous</u> les juifs d'Europe et du monde entier – est si grand que même les autres juifs (sécularisés) expriment aujourd'hui un mépris et une indignation <u>véhéments</u> envers leurs compagnons obsessionnellement « particularistes » – et exploiteurs.** Et ceci est crucial : **les haredim d'aujourd'hui ne font que refléter une attention méticuleuse <u>aux lois religieuses séculaires de l'orthodoxie juive.</u>** Comme le note Michael Govrin, vivre selon la Halacha – la loi religieuse juive – *« jusqu'à il y a deux cents ans, c'était la seule façon pour un Juif de se définir. »* [Govrin, M., 2001]

Comme le fait remarquer l'Israélien Amos Elon, de manière plus légère, à propos des tensions au sein de la psyché juive laïque lorsqu'ils visitent Mea Shearim (le ghetto hassidique de Jérusalem) :

*« Les Israéliens modernes... sont attirés par la notion de rencontre avec leurs propres racines et, en même temps, ils sont repoussés... Lorsqu'ils regardent ces hommes barbus, avec leurs visages d'une pâleur alarmante, leurs boucles et leurs vêtements étranges, si peu adaptés au climat, et leurs femmes à l'air fatigué, les Juifs modernes sont déchirés par des sentiments contradictoires... Ils voient leurs propres grands-pères et grands-mères, qui sont partis en fumée par les cheminées d'Auschwitz et de Treblinka. 'À cause de Hitler, vous n'avez pas le droit de vous opposer à ce type de judaïsme', écrivait le romancier [israélien] en 1982. »* [Alon, 1991, p. 189]

Melford Spiro, dans une étude du système des kibboutz israéliens (connu pour son système socialiste), fait le commentaire suivant :

*« Les juifs religieux – ou plus précisément, les juifs orthodoxes dont la 'visibilité' est prononcée – font l'objet d'attitudes similaires [parmi les résidents du kibboutz]. Une fille de CM2, demandant à son père s'il avait jamais prié, a commencé à décrire en riant comment les 'Juifs d'Europe' avaient prié. Sa description, accompagnée de gestes grotesques, était dans la tradition de la caricature antisémite. Et à l'autre bout de l'échelle des âges, ce commentaire d'un adulte sabra [Israélien de naissance] : 'Je les déteste (les Juifs orthodoxes), et quand je les vois, je peux comprendre pourquoi les gens sont antisémites' ».* [Spiro, p. 388]

Un autre aspect de la question est l'opinion des Ashkénazes israéliens (juifs d'Europe) sur leurs concitoyens séfarades (juifs des pays arabes, d'Iran, etc.). Comme le note Raphael Patai *: « En plus de l'instabilité, de l'émotivité, de l'impulsivité, du manque de fiabilité et de l'incompétence, le juif oriental [sépharade] est accusé [par d'autres juifs israéliens] de mentir et de tricher de manière habituelle, de paresse, de tempérament incontrôlé, de superstition, d'infantilisme, de manque de propreté et en général de 'primitivité' et de 'manque de culture'. »* [Patai, dans Selzer, p. 58] (Bien entendu, cela reflète probablement aussi la vision juive raciste de la culture arabe, par laquelle les sépharades étaient inévitablement entachés). Au cours des siècles passés, *« dans certains pays et endroits, les ashkénazes et les sépharades refusaient de se marier. Au XVIII^e^ siècle, les Juifs sépharades de la ville de Bordeaux, en France, tentèrent de persuader les autorités chrétiennes d'interdire aux Juifs ashkénazes de s'y installer. Voici le spectacle incroyable d'un groupe de juifs exhortant le gouvernement à bannir un autre groupe de juifs ! »* [Gittelsohn, R., 1964, p. 32]

Au début du XX^e^ siècle, les juifs allemands ostracisaient les juifs d'Europe de l'Est. Par exemple, le Rabbin Roland Gittelsohn raconte que *« dans une petite ville du Midwest, un étudiant rabbin, présent pour les fêtes religieuses, voulait savoir pourquoi les femmes de sa congrégation réformée semblaient être hostiles à Hadassah, l'organisation sioniste féminine. Après avoir interrogé plusieurs femmes et reçu des réponses qu'il savait n'être que des excuses, il a finalement trouvé une jeune femme, nouvellement arrivée dans la communauté, qui a expliqué la situation honnêtement. 'Nos femmes se tiennent à l'écart de Hadassah', dit-elle, 'parce que les membres actuels de l'organisation sont principalement des Juifs*

*russes et polonais. La plupart d'entre eux sont plutôt pauvres, et certains n'ont pas complètement perdu leur accent étranger. Parce que ces femmes étaient les organisatrices d'Hadassah ici, nos femmes, qui sont pour la plupart des juives allemandes, plus riches et plus américanisées qu'elles, rejoignent rarement Hadassah.' »* [Gittelsohn, R., 1964, p. 34]

Incroyablement, les juifs ultra-orthodoxes intolérants d'Israël sont eux-mêmes coupables de ce qu'un journal israélien a appelé *« l'antisémitisme juif »*. Alors qu'une pierre tombale juive couverte de graffitis en Bulgarie, par exemple, fait la Une internationale, le type d'histoire suivant ne dépasse jamais les cercles de nouvelles ethniques juives internes. Dans le cadre des conflits interreligieux entre les mouvements du judaïsme orthodoxe et réformé/conservateur en Israël, le *Cleveland Jewish News* a rapporté ce qui suit en 2000 :

*« L'establishment politique et religieux israélien a condamné l'incendie criminel survenu samedi soir dans une synagogue conservatrice de Jérusalem, mais quelque chose manquait dans leurs déclarations – toute allusion au fait que l'incendie pourrait avoir été déclenché par des extrémistes juifs, ou des Juifs tout court... Le Grand Rabbin Yisrael Meir Lau, qui dans le passé a comparé les Juifs réformés (le terme utilisé par les Israéliens pour tous les juifs non-orthodoxes) aux terroristes du Hezbollah, a condamné l'incendie criminel, mais n'a pas pu se résoudre à utiliser le terme 'synagogue'. Au lieu de cela, il l'a qualifié de 'bâtiment destiné à la prière d'un certain courant', sans préciser à quelle religion appartenait ce courant. Dans un éditorial sur l'incendie intitulé 'Antisémitisme juif', le* Jerusalem Post *a déclaré à propos des remarques de Lau : 'Ce type de refus de reconnaître d'autres courants légitimes du judaïsme crée une atmosphère qui peut avoir conduit à l'attaque'. L'incendie, qui s'est produit à quelques mètres de l'arche de la Torah, est le deuxième incendie criminel en trois semaines à la synagogue située à Ramat, un quartier tentaculaire et de plus en plus haredi (rigoureusement orthodoxe) de Jérusalem...*

*Alors que le maire de Jérusalem, Ehud Olmert, qui a visité la synagogue deux jours après l'incendie criminel, a refusé de désigner un quelconque responsable, un haut fonctionnaire municipal a déclaré : 'Bien sûr, cet acte a été commis par des Juifs...'. Dans le passé, les incendies criminels et les actes de vandalisme contre des synagogues réformées et conservatrices sont restés impunis. Personne n'a jamais été arrêté pour l'incendie, en 1997, d'une école d'infirmières réformées à Mevasseret Zion, une banlieue de Jérusalem, alors que des partisans locaux du parti Shah*

*(séfarade rigoureusement orthodoxe) avaient menacé la vie de Juifs réformés en ville quelques mois auparavant. De même, aucune arrestation n'a été effectuée dans le cadre des attaques perpétrées en 1997 contre la synagogue Har-El (réformée) de Jérusalem, au cours desquelles de l'acide a été versé sur le jardin de la synagogue, des excréments ont été étalés sur la porte d'entrée et des croix gammées et des malédictions religieuses ont été peintes. La synagogue Eshel Avraham (conservatrice) de Beer Sheva, dont la femme rabbin est Gila Dror, peut 's'attendre à ce que ses fenêtres soient brisées toutes les deux semaines', a déclaré Yonatan Liebowitz, porte-parole du mouvement Masorti (conservateur israélien). Ce qui précède, bien sûr, n'est qu'une liste partielle. »* [Derfner, L., 30-6-00, pp. 10-]

*« Quant au refus de l'establishment politique et religieux d'accuser quiconque du crime – même quand les ennemis des conservateurs et des réformistes ne sont que trop bien connus »*, a fait remarquer le rabbin israélien David Rosen en réponse à ces incendies criminels et le fait que personne n'ait jamais été inculpé pour ces crimes, *« C'est un reflet malheureux de l'intimidation politique menée par les extrémistes religieux. »* [Derfner, L., 30-6-01, pp. 10-]

Mais revenons à la cible plus facile et moins compliquée de la version Gentille de « l'antisémitisme ».

Dans le monde de la littérature américaine, les exemples choisis par E. L. Dachslager dans l'œuvre de T. S. Eliot sont plus singuliers comme source littéraire antisémite de l'indignation juive. Dachslager écrit :

*« Disons, par exemple, que nous enseignons la poésie de T. S. Eliot et que nous discutons spécifiquement de 'Gerontion' et de 'Burbank avec un Baedeker : Bleistein avec un cigare'. Que dire des références au 'juif' qui 's'accroupit sur le rebord de la fenêtre' ou à Bleistein 'avec les paumes de main/le viennois sémite de Chicago' ? Ou de l'intention d'Eliot par de telles références et de notre réaction à celles-ci, à celle d'Eliot et au poème ? »* [Dachslager, p. 317]

Ces lignes relativement inoffensives sont les plus percutantes que cet érudit juif choisit dans Eliot comme preuve de la persécution littéraire endémique des juifs ?

De nombreux juifs tiennent T. S. Eliot en opprobre. Norma Rosen affirme que bien que les références antisémites dans l'œuvre volumineuse d'Eliot *« ne soient pas nombreuses, elles sont primordiales ».*

[Rosen, p. 10] Parmi les plus largement soulignées par les critiques juifs figurent ces trois vers d'un poème d'Eliot :

*« Les rats sont sous les piles*
*Le Juif est sous le tout.*
*L'argent dans les fourrures... »*

Mettons cela en perspective. Une grande partie de la poésie d'Eliot déplorait la décadence matérialiste et le vide de la société moderne. Les juifs ont joué – et jouent – un rôle important dans cette situation. Et à moins que la police de la pensée ne prenne le contrôle total, les artistes ont généralement eu la latitude de critiquer tout et n'importe quoi ; les meilleurs sont censés être controversés. L'art moderne, par sa nature même, marche sur les pieds. Même les plus sacrés. Si ce n'est pas le cas, est-ce que tous les paysans, les Polonais et les non-juifs doivent généralement allumer leurs torches et s'attaquer aux diffamations stéréotypées tout aussi sinistres dont ils font l'objet dans les saints **juifs** de la littérature ? Prenez, par exemple, le grand poète juif-sioniste Bialik, qui a écrit que *« tandis que Jacob [les Juifs] passe son temps à louer le Seigneur, Ésaü [les Gentils] passe son temps à boire et à battre sa femme ».* [Gonen, p. 135] Ou Isaac Bashevis Singer, qui a écrit : *« Les paysans ont le sommeil très profond, mais le diable ne permet pas à leurs jeunes femmes de se reposer, il les conduit par des chemins détournés vers les granges où les colporteurs [juifs] attendent le jour. »* [Singer, *The Spinoza*, p. 195]

De nombreux juifs américains accusent la société polonaise d'antisémitisme. En 1980, leurs opinions ont été apparemment, à leurs yeux, confirmées lorsque Isaac Bashevis Singer a reçu le prix Nobel de littérature en 1980. Singer, né en Pologne, s'est installé plus tard aux États-Unis. On lui reproche de ne pas être reconnu, ni très apprécié, dans son pays d'origine et de ne pas pouvoir y trouver ses œuvres. Mais, comme l'a dit un jeune juif vivant en Pologne à l'auteur juif américain Laurence Weschler, l'œuvre de Singer n'a rien à voir avec la Pologne ou le peuple polonais. Elle est complètement judéo-centrée : *« Singer ne s'est pas préoccupé des Polonais. Lisez ces histoires, comme je l'ai fait – je les ai lues en anglais. Les Polonais y apparaissent à peine et lorsqu'ils le font, ils sont dépeints comme des personnages obscurs et étrangers. Dans un sens fondamental, Singer n'est pas un écrivain polonais. »* [Weschler, p. 35]

Dans une autre nouvelle de Singer, Yaretzsky, un médecin non juif, séduit sa servante sourde et muette, enseigne des obscénités à un perroquet, et traite ses patientes *« outrageusement... Avant qu'elles puissent dire ce qui n'allait pas, il les faisait se déshabiller. »* [Singer, *The Spinoza*, p. 7] Laissons-nous passer, au nom de l'Art, de telles injures **récurrentes** de violence et de débauche à l'encontre des non-juifs, en dépit du fait qu'il existe un modèle récurrent et institutionnalisé de cette diffamation dans la littérature juive ?

Arnold Eisen observe les mêmes thèmes de diffamation contre les Gentils chez d'autres auteurs juifs :

*« Lorsque le protagoniste juif de 'La Victime' de [Saul] Bellow accuse le protagoniste Gentil d'être un ivrogne, et que ce dernier répond que tous les Juifs voient les Gentils de cette façon, ou lorsque le Juif honnête de 'La Victime' de Malamud est la victime d'un Gentil obsédé sexuel qui, malgré lui, ne peut maîtriser ses propres pulsions cruelles – alors, comme l'a noté Philip Roth, nous sommes confrontés de plein fouet à l'imagerie de l'imagination populaire [juive]. On retrouve ici la voix rabbinique du peuple élu qui réapparaît. Le Juif moral doit se séparer des manières licencieuses des païens, en acceptant les responsabilités du monde (comme dans 'La Victime') contre les Gentils, qui rejetteraient la faute sur des puissances indépendantes de notre volonté. »* [Eisen, p. 142]

Ici aussi, Eisen, en tant qu'érudit juif, nous présente son propre double critère (et celui de sa communauté) : l'équivalent juif anti-Gentil (au moins) de l'antisémitisme stéréotypé est gentiment décrit comme *« l'imagination populaire »* juive.

Cet *« imaginaire populaire »* est démontré de manière poignante dans une autre nouvelle de Singer (Bellow est également lauréat du prix Nobel de littérature), où les Gentils sont (selon une tradition juive de longue date) décrits comme étant génériquement/génétiquement enclins à la violence :

*« Un Juif doit avoir une barbe »*, a répondu Haïm. *« Tu dois être différent des Gentils d'une certaine façon. » « Vu la façon dont tu as vécu, tu es aussi un Gentil »*, a dit Genia. *« Tant que je n'ai jamais battu ou tué personne, je peux me dire juif. »* [Singer, *The Spinoza*, p. 284]

Ailleurs, le *New York Times* a qualifié de *« chef-d'œuvre »* l'autobiographie romancée de Michael Gold sur la vie dans le quartier juif de Manhattan, *Jews Without Money*, datant des années 1930. Voici comment il traite l'Autre non juif :

*« Ma mère a soupiré de soulagement... Les chrétiens ne semblaient pas être des personnes pour elle. Ils étaient des abstractions. Ils étaient le grand ennemi, à haïr, à craindre et à maudire... Nous, les enfants, entendions des récits interminables sur les pogroms. Joey Cohen, qui était né en Russie, pouvait lui-même se souvenir d'un pogrom. Les chrétiens avaient enfoncé un clou dans la tête de son oncle, et l'avaient tué. Lorsque nous passions devant une église chrétienne, nous prenions soin de cracher trois fois, sinon la malchance nous guettait. Nous étions obsédés par des histoires délirantes sur la façon dont les chrétiens aimaient enlever les enfants juifs, pour les marquer d'une croix sur chaque joue avec un tisonnier chauffé au rouge. Ils coupaient aussi l'oreille des enfants, et en faisaient une sorte de soupe. Nigger [un ami juif] avait vu un jour des oreilles juives en vente dans la vitrine d'une boucherie chrétienne.*

*'Autrefois', disait ma mère, 'les chrétiens chassaient les Juifs comme des lapins. Ils rassemblaient des milliers de personnes sur une grande place de marché, leur enfonçaient du porc dans la gorge avec des épées, et demandaient aux Juifs d'être baptisés. Les Juifs refusaient, bien sûr. Alors ils étaient brûlés dans de grands feux, et les chrétiens riaient, dansaient et se réjouissaient en voyant les pauvres juifs brûler comme des bougies. Tels sont les chrétiens...' Je passais de longues heures de la journée à me demander pourquoi les chrétiens nous haïssaient tant, et je formais de nobles plans sur la façon dont je conduirais de vaillantes armées juives quand je serais grand, pour défendre les Juifs. »* [Gold, M., pp. 164-165]

Dans les milieux juifs, bien sûr, ce genre d'*« imagination populaire »* n'est pas considéré comme relevant de stéréotypes préjudiciables absurdement exagérés, ni d'un racisme purement stéréotypé, issu de leur mythologie victimaire à base religieuse, mais de **l'histoire**. À la fin des années 1970, un émigré juif russe en Amérique, résumant la vie juive en Russie, a déclaré au Congrès juif américain que *« pour comprendre le problème du Juif moyen en Russie, il fallait comprendre un lapin entouré de loups, essayant tant bien que mal de vivre avec eux dans la même forêt. »* [Rothschild, 1985, p. 48] (La convention juive populaire veut que l'Union soviétique ait longtemps été un bastion de l'antisémitisme et les juifs russes un peuple défavorisé. En examinant les données du recensement russe de

1989, et la profonde représentation des juifs dans les couches professionnelles supérieures de ce pays, l'érudit juif Michael Paul Sacks a concédé en 1998 que *« les données professionnelles ne montrent pas de discrimination à l'encontre des Juifs dans les postes de haut niveau. »* En fait, dans son article de 1998 sur le sujet, Sacks note même que les juifs de Russie constituent, sur le plan professionnel, un groupe « privilégié »). [Sacks, M., 1998, p. 260]

Et le motif du « lapin » en fuite fait en fait partie d'une ancienne légende folklorique/religieuse juive. *« Ce lapin s'appelle le YaKNHaZ »*, note David Gilner. *« Ce mot est un acronyme qui rappelle aux Juifs l'ordre des bénédictions dans les rituels de la Pâque. Mais en allemand, il ressemble à 'jag den Has' ou 'Chassez le lièvre', et c'est ainsi qu'il est devenu une image familière dans les Haggadahs pour représenter la persécution des Juifs. »* [Sulkes, S., 4-21-97]

Bien sûr, les Européens de l'Est, dans la « mémoire collective » juive, étaient/sont des violeurs. S'appuyant sur la tradition martyrologique juive séculaire, l'auteur juif de gauche Earl Shorris a noté sa haine raciale des Russes alors qu'il parcourait le pays dans les années 1970 :

*« Nous n'avions pas d'ancêtres communs [avec les Russes]. Tony [le fils de Shorris], lui ai-je dit doucement en faisant attention de ne pas le réveiller, tu découvriras un jour que tu ne descends pas de Russes mais de Juifs qui ont vécu en Russie. Et si tu as du sang russe, il est entré dans la lignée quand un cosaque est tombé sur une femme juive et l'a violée. C'est de l'histoire ou de la mémoire raciale, mais je sais que c'est vrai. Ce n'est pas chez nous. Et où est notre chez nous ?*

*Du côté de sa mère, Tony descend du Sheikh Sason ben Saleh, qui descend d'Abraham Sason, le mystique vénitien qui prétendait être un descendant direct de Shephatiah, le cinquième fils du roi David. David. J'ai ri à haute voix à l'idée de voyager avec la royauté, et un roi marxiste-léniniste en plus ! »* [Shorris, E., 1982, p. 149]

Howard Jacobson, en 1993, a fait remarquer les légendes « odieuses » diffamant les non-juifs qu'il a trouvées sous les photographies d'une exposition à l'Université du Judaïsme de Los Angeles. Les photographies et les textes qui les accompagnaient romancent l'Europe de l'Est **juive**, mais, typiquement, comme le proclame une légende :

*« Les paysans des environs étaient si peu éduqués que vous ne pouviez pas parler avec eux de quoi que ce soit. Ce qui les intéressait, c'était la vodka, uniquement l'alcool à boire. Mais un paysan juif – c'était un sage qui connaissait la vie, sans avoir de radio ou de journal ou d'informations, rien que ses propres pensées et sa compréhension. »* [Jacobson, H., 1995, pp. 193-194]

*« Est-ce que ça ressemble à n'importe quel juif que vous connaissez ? »* écrit Jacobson, avec sarcasme, *« Est-ce que ça ressemble à n'importe qui que vous connaissez ? Mais même s'il existait un tel parangon de sagesse paysanne [juive], glanant sa compréhension dans l'université fermée de ses propres pensées, est-il nécessaire de remuer le nez du paysan amateur de vodka dans cette disparité ? Le reste de l'humanité doit-il être humilié parce qu'un Juif est brillant ? Un Carpato-Ukrainien-Gentil n'a-t-il pas des yeux ? Si vous le piquez, ne saigne-t-il pas ? Quel mélange et quel désordre, ce mélange nostalgique et rêveur de misère et d'orgueil, d'arrogance et de schmaltz. Qui peut s'étonner qu'il conduise finalement à la confusion morale qui consiste à être fier de sa misère, à être à moitié amoureux des cruautés qui vous ont été faites. »* [Jacobson, H., 1995, p. 194]

Et que dire du célèbre survivant juif de l'Holocauste Jerzy Kosinski, dont le livre, *L'oiseau bariolé*, a connu la gloire dans les années 60 ? Il a depuis longtemps été démasqué comme fraudeur et menteur chronique, se suicidant en 1991. *L'Oiseau bariolé* a été compris par la plupart des lecteurs et admirateurs comme une autobiographie de la fuite de Kosinski de la Pologne occupée par les nazis. On l'appelait communément un « récit », une « confession » ou un « témoignage ». Fiction ou non, le livre était un réquisitoire contre la Pologne et le peuple polonais. Comme l'a souligné James Park Sloan :

*« Dans une prose austère et sans fioritures,* L'Oiseau bariolé *décrit les désastres qui frappent un garçon de six ans, séparé de ses parents et errant dans les régions frontalières primitives polono-soviétiques pendant la guerre. Les paysans que le garçon rencontre manifestent une prédilection extraordinaire pour l'inceste, la sodomie et la violence insensée. Un meunier arrache les globes oculaires de l'amant potentiel de sa femme. Une bande de durs pousse le garçon, présumé gitan ou juif, sous la glace d'un étang gelé. Un fermier le force à se suspendre par les mains à un chevron, juste hors de portée d'un chien méchant. Dans l'incident culminant du livre, le garçon fait tomber un missel alors qu'il aide à servir la messe et est jeté par des paroissiens en colère dans*

*une fosse de fumier. En émergeant de la fosse, il se rend compte qu'il a perdu le pouvoir de parler. »* [Sloan, J. P., 1994, p. 46]

*L'Oiseau bariolé* n'est qu'une caricature vicieuse reflétant le folklore juif traditionnel à propos de l'Autre (omniprésent et antisémite). Il est aussi raciste et « anti-Autre » qu'une littérature peut l'être. L'Autre est toujours une bête sous-humaine, qui erre dans les méandres de ses instincts primaires. (Kosinski, coqueluche de l'intelligentsia juive new-yorkaise, a été récompensé par un National Book Award pour son roman suivant). Au début du volume, le personnage principal de *L'Oiseau bariolé*, qui se cache parmi les paysans chrétiens (avec leur aide !) afin d'échapper aux nazis, se décrit lui-même comme appartenant à une classe d'élite – il *« parlait une langue de la classe cultivée, à peine intelligible pour les paysans de l'Est. »* [Kosinski, p. 2] Tous les paysans que le garçon rencontre dans le livre sont des caricatures de bestialité et de brutalité, tandis que le garçon innocent lui-même a peur des animaux de la ferme. [Kosinski, p. 4] Néanmoins, il trouve d'abord refuge auprès d'une vieille dame Gentille qui *« ressemble à une grosse boule vert-gris »* [p. 3], il regarde de brutaux garçons non-juifs mettre le feu à des écureuils [p. 6], il brûle accidentellement (?) la maison de la vieille dame avec elle à l'intérieur [p. 10] et il passe devant l'un des nombreux sanctuaires chrétiens de la région qui est décrit comme *« un crucifix en décomposition »* [p. 13]. Au village suivant, le garçon est attaqué par une foule, traîné par les cheveux, assommé, et ramené chez lui dans un sac par un paysan où *« les petits enfants rampent comme des cafards »*. Le paysan se retourne pour fouetter le garçon afin que *« je saute comme une grenouille »*. [pp. 14-15]

Le personnage juif est ensuite acheté par un guérisseur folklorique local superstitieux [p. 16]. Le garçon finit par se retrouver dans un grenier à regarder un meunier en bas *« fouetter sa femme nue avec un fouet à cheval »*. Lorsque ces deux-là s'assoient pour dîner, le garçon les assimile à deux chats copulants qui s'accouplent près d'eux pendant qu'ils mangent. [p. 36] Le meunier arrache bientôt les yeux d'un jeune homme avec une cuillère. [p. 37] Plus tard, l'innocent enfant juif rencontre une femme bestiale et hyper-sexuelle appelée « Stupide Ludmilla » :

*« On disait que Stupide Ludmilla vivait avec cet énorme chien comme avec un homme. D'autres prédisaient qu'un jour elle donnerait naissance à des enfants dont le*

*corps serait couvert de poils de chien [référence subtile au personnage classique des Gentils, Esaü, qui, dans la tradition juive, était la bête velue...] et qui auraient des oreilles lupines et quatre pattes. »* [p. 47]

Un *« troupeau entier de paysans ivres »* viola bientôt Ludmilla *« jusqu'à ce qu'elle perde conscience ».* [p. 47] Un autre paysan, Lekh, se plaît à attraper des oiseaux, à les peindre de différentes couleurs et à les relâcher pour qu'ils soient picorés à mort par leurs congénères. [p. 50] Attirés sexuellement par Ludmilla, la femme-bête, deux bergers ne tardent pas à lui faire subir leur propre sauvagerie, la violant et la battant. Puis viennent les paysannes du village qui *« s'assirent sur ses mains et ses jambes et commencèrent à la battre avec des râteaux, lui arrachant les cheveux, lui crachant au visage... L'une des femmes s'approche alors, tenant une bouteille bouchée de fumier brun-noir. Au milieu des rires et des encouragements bruyants des autres, elle s'agenouille entre les jambes de Ludmilla et enfonce la bouteille entière dans sa fente abusée et agressée, tandis qu'elle se met à gémir et à hurler comme une bête. »* [pp. 52-54]

Le garçon est bientôt battu par un charpentier qui *« m'a jeté sur un tas de fumier. Il m'a donné un autre coup sur la tête et je me suis évanoui ».* [p. 62] Le charpentier a l'intention de noyer le garçon dans un sac, mais l'homme tombe dans une cuve, dévoré par les rats. [p. 64] Il y a aussi la femme du forgeron barbare qui roule les poux dans une pâte médicinale avec de l'urine de cheval et d'homme, ainsi que des excréments de chat [pp. 67-68]. Le garçon est bientôt attaqué et *« fouetté »* par les partisans, qui assassinent cruellement chiens, chevaux et chats. Un paysan est poignardé dans le dos lors d'un mariage chrétien ; et *« au crépuscule, les gars du village attrapaient les filles et les poussaient dans la grange [...]. Des ivrognes traversaient l'aire de battage en s'injuriant et en vomissant, harcelant les amoureux et réveillant les ronfleurs. »* [p. 87] De plus, *« si les adultes me laissaient généralement tranquille, je devais me méfier des garçons du village. Ils étaient de grands chasseurs, j'étais leur gibier. »* [p. 90]

Bientôt, les paysans arrachent les vêtements des juifs morts [p. 102] et convoitent des photos de famille de jeunes femmes juives trouvées sur des cadavres. Une femme juive, retrouvée vivante, est violée. Pendant le viol, le paysan incriminé *« appelle à grands cris la Vierge Marie à*

*l'aide »* pour obtenir une violation satisfaisante. Puis il bat sa victime. [pp. 106-107]

Un autre paysan, Garbos, bat régulièrement le protagoniste de Kosinski *« sans raison »*. [p. 123] Le garçon est également jeté dans une cuve de fumier par des fidèles en colère (où il écoute de la musique d'orgue chrétienne provenant des excréments, [p. 146] et est séduit par la fille d'un fermier). [pp. 151-152] Kosinski finit par exprimer le motif récurrent de la vengeance juive : *« J'ai moi-même haï beaucoup de gens. Combien de fois ai-je rêvé du moment où je serais assez fort pour revenir, pour mettre le feu à leurs habitations, empoisonner leurs enfants et leur bétail, les attirer dans des marais mortels. Dans le sens où j'avais déjà été recruté par les puissances du Mal et fait un pacte avec elles. Ce dont j'avais besoin maintenant, c'était de leur aide pour répandre le Mal. »* [p. 160]

Cette ignoble diffamation du peuple polonais a été contestée ces dernières années comme étant une fabrication complète, le produit de l'esprit malade de Kosinski. Dès 1982, un article du *Village Voice* affirmait que Kosinski avait besoin d'aide pour écrire ses propres livres et que certains de ses récits sur son passé étaient contradictoires. (Kosinski, largement apprécié dans le monde littéraire new-yorkais, et récompensé pour le racisme vicieux de *L'Oiseau bariolé*, a été deux fois président de l'organisation des écrivains, Pen. Il a remporté le National Book Award pour un autre roman en 1968. Et, comme le note son biographe Sloan, les *« célèbres incursions nocturnes de ce pervers dans le Plato's Retreat et les clubs S&M des quais de New York ont contribué à rendre ces établissements à la mode »*. [Sloan, 1991, p. 47] Edwin Diamond note également l'influence des coulisses de la politique pro-Kosinski du *New York Times* :

*« [L]es critiques ont également démoli [le rédacteur en chef du* Times*, A. M.] Rosenthal, pour son rôle dans l'affaire Kosinski, un épisode bizarre qui a ébranlé le monde de la littérature et des médias sociaux de New York au début des années 1980... Rosenthal et ['son adjoint en chef Arthur'] Gelb [tous deux juifs] étaient tous deux amis de Kosinski... Barbara Gelb [la femme d'Arthur] a écrit une appréciation littéraire élogieuse de Kosinski dans le* Times Magazine *quatre mois avant la parution de l'attaque du* Village Voice *»*. Rosenthal a également

encouragé les diffamations de l'article du *Village Voice*). [Diamond, E, 1993, pp. 178-180]

Au cours de la rédaction de son ouvrage sur Kosinski, Sloan s'est même rendu dans la ville natale polonaise de l'auteur juif. Il y a découvert que les récits de Kosinski sur sa vie en Pologne étaient totalement frauduleux. Et que Kosinski avait trahi les bonnes gens qui l'avaient sauvé des nazis. Les villageois locaux qui l'ont connu sont même unis aujourd'hui pour affirmer qu'après la guerre, le père de Kosinski avait livré les habitants de la région à la police secrète soviétique. Les diffamations maniaques dans *L'Oiseau bariolé*, une trahison majeure envers les protecteurs réels de Kosinski, ont également blessé les gens. Comme le note Sloan à propos de ses entretiens avec les habitants du village, *« 'L'Oiseau bariolé'... a été un choc. Nous avons sauvé leur vie', a dit [un vieux paysan], en essuyant ses larmes du revers de la main. 'Et il nous a transformés en monstres'... Kosinski n'a jamais été séparé de ses parents pendant une période significative. Les paysans locaux, qui vivaient dans une culture imprégnée d'antisémitisme, n'étaient guère libérés de son emprise, mais au dire de tous, ces paysans particuliers ont fait quelque chose de courageux et de bon pour la famille Kosinski pendant la guerre. 'L'Oiseau bariolé' est une fiction. Kosinski a emprunté les atrocités à d'autres récits, ou les a inventées. »* [Sloan, 1991]

Sloan conclut ainsi son enquête, reprenant un thème extrêmement familier :

*« Si le romancier ajustait ses expériences pour les faire correspondre à un mythe personnel, le récit qui en résultait tombait dans des oreilles réceptives. Il s'agissait certainement d'un mythe que le monde, exigeant pureté et innocence de ses victimes, était tout disposé à s'approprier. Maintenant, tout le monde doit s'avouer choqué – qu'un praticien de la profession de menteur, un homme qui a survécu à la guerre en vivant dans le mensonge, ait raconté des mensonges. »* [Sloan, JP, 1991, p. 53]

Kosinski n'est pas une anomalie dans le monde juif ; ses récits de l'Autre Gentil bestial sont ancrés dans les normes de la tradition populaire juive. *« La croyance juive en l'antisémitisme catholique »*, écrivait l'auteur juif James Yaffe en 1968, *« a quelque chose d'irrationnel. Les Juifs s'y accrochent en dépit des preuves du contraire... De nombreux Juifs ont une réaction émotionnelle contre les catholiques qui va au-delà de la logique. I. B. Singer évoque le*

*malaise qu'il ressentait, enfant, chaque fois qu'il croisait une religieuse dans la rue. Peu de Juifs ne connaissent pas ce malaise. Et Bruce Jay Friedman, né aux États-Unis et beaucoup plus jeune que Singer, dit que l'école catholique en face de chez lui, quand il était enfant, ressemblait à 'un champ de bataille – un endroit mystérieux et effrayant'. Pourtant, il admet qu'il ne s'est jamais battu avec les garçons catholiques – en fait, il ne s'est jamais rien passé. »* [Yaffe, J., 1968, p. 50]

Dans le même ordre d'idées, dans l'un des romans de Philip Roth, le principal personnage juif, Alexander Portnoy, fantasme en discutant avec son père sur le fait de frapper sa mère : *« Assomme-la, Jake. C'est sûrement ce qu'un goy ferait, n'est-ce pas ? »* [Brodkin, p. 161] Et quelles conclusions pourrions-nous tirer de la vision du monde juive étrangement raciste dans la collection de légendes sur le Baal Shem Tov, le fondateur vénéré du hassidisme au XVIII^e^ siècle ? :

*« J'ai entendu dire un jour qu'ils avaient mis un navet sur la table du Besht [le saint homme], mais qu'il avait refusé de le manger. Ils lui ont demandé pourquoi, et il a répondu : 'Ce navet a poussé dans un cimetière de gentils' ».* [Ben-Amos, p. 197]

*« Lorsque le Besht est venu à l'auberge, on lui a offert un lit rembourré. Quand le Besht est arrivé et qu'il a vu le lit, il s'est écrié : 'Vey ! Sur ce lit, il y a eu un rapport sexuel avec une femme non juive. Comment est-il possible que je dorme dessus ?' »* [Ben-Amos, p. 223]

Dans une histoire religieuse sur le Baal Shem Tov, écrite par Menachem Gerlitz, le Gentil générique est, typiquement, rendu terne, stupide, robotique, barbare, insensible et un véritable **animal** – en fait, même un moins que rien. L'histoire se veut en fait une illustration de certaines des raisons de la prière quotidienne traditionnelle orthodoxe qui remercie Dieu de ne pas être né goy. Dans un chapitre intitulé « The Gentil Peasant », le héros juif – le Baal Shem Tov dans la peau d'un jeune garçon nommé Yisraelnyu – observe avec fascination un vieux paysan, *« 'pas coiffé, débraillé, à peine réveillé', qui entre dans la cour de sa grange. Le garçon est stupéfait lorsque le vieux paysan boit dans un seau d'eau destiné à son cheval : 'Il aspirait bruyamment l'eau, ses longs cheveux en bataille tombant dans le seau, l'eau dégoulinant et s'écoulant sur ses vêtements. Il ne faisait pas attention, il continuait à boire'. Le paysan a ensuite sorti 'un morceau de vieux pain noir moisi'*

*et 'l'a enfoncé dans sa bouche...'. Le paysan n'était absorbé que par sa nourriture et n'a même pas pensé à remercier Celui qui lui avait donné une bouche et de la nourriture à manger [Dieu]... Même les volailles – pensait Yisraelnyu – sautillaient, gloussaient joyeusement comme si elles chantaient leurs remerciements au Créateur du monde... Même le cheval hennissait joyeusement... Seul le fermier, étrange créature, ne remerciait pas, ne faisait pas de bracha, ne disait pas de prière, ne levait même pas les yeux vers le ciel. Yisraelnyu a baissé les yeux. Il avait honte de parler à cet homme. Il se retourna et retourna dans la forêt où il s'exclama bruyamment : 'Baruch ata... Béni sois-tu, Hashem [Dieu]... pour de ne pas avoir fait de moi un goy.'*

*Yisraelnyu remercia Hachem de tout son cœur, comprenant la signification de cette bénédiction et en étant reconnaissant pour la première fois de sa vie. Dieu merci, il n'était pas comme ce fermier rude et grossier qui ne savait même pas comment dire un mot de remerciement à Hachem, qui était encore pire que ses propres animaux et volailles !*

*Le cheval salua joyeusement le matin, tout comme le coq. Même les oiseaux de la forêt chantaient leurs remerciements. Le monde entier offrait des louanges et des chants alors que ce modeste fermier semblait avoir été attelé à un chariot. Tout ce qu'il savait faire, c'était courir.*

*Ce goy – pensait Yisraelnyu – est son propre esclave, dont la seule récompense est un seau d'eau et un morceau de pain dur. Alors que cette pensée lui traversait l'esprit, il se souvint soudain de la merveilleuse bénédiction matinale suivante : 'Baruch ata... Béni sois-tu, Hachem... pour ne pas avoir fait de moi un esclave'. Un sentiment merveilleux a enveloppé tout son corps. 'Je ne suis pas un goy ! Je ne suis pas un esclave ! Baruch Hashem !'*

*Yisraelnyu avait envie de sauter et de danser, de courir, pour exprimer sa reconnaissance à Hachem, le Créateur du monde, pour toute la bonté qu'Il lui avait témoignée en ne faisant pas de lui un goy ou un esclave. »* [Gerlitz, M., 1983, pp. 50-58]

La vision juive traditionnelle du chrétien haï est également reflétée dans une histoire de Sholem Asch, l'un des plus célèbres romanciers yiddish. Dans un récit sur le martyrologe juif face à des assaillants cosaques, dépeints comme des exterminateurs à la manière des nazis, Asch écrit également :

*« Shlomele ouvrit l'église pour le prêtre et s'enfuit rapidement pour ne pas toucher les murs de l'église. Il s'arrêta à une certaine distance pour ne pas devenir 'impur' en entendant le chant dans l'église. Et lorsque la voix de basse du prêtre lui parvint tout de même, il se boucha les oreilles avec ses mains pour pour ne pas entendre les sons, qui auraient empêché son esprit d'étudier la Torah. »* [Asch, S., 1959, p. 48]

*« De nombreuses chansons folkloriques... étaient chantées dans le shtetl »,* explique James Yaffe, *« des chansons qui déclaraient que tous les goyim étaient des ivrognes et des débauchés, et des muzhiks à la tête épaisse. Par implication, bien sûr, cela faisait des Juifs une race plus raffinée ; l'élément de mépris dans la chanson était accompagné d'un élément d'auto-congratulation... Bien que le shtetl soit loin derrière les Juifs américains, il est extraordinaire de constater à quel point ces vieilles chansons folkloriques font encore partie de leur conscience... On objectera que les... habitants du shtetl étaient des gens peu sophistiqués, ayant peu d'expérience du monde des gentils. Je peux seulement dire qu'au cours de mes entretiens [avec des compatriotes juifs], j'ai trouvé les mêmes opinions partagées par des personnes ayant une grande expérience du monde des gentils. »* [Yaffe, J., 1968, p. 66]

Voici l'une des contributions du célèbre chasseur de nazis Simon Wiesenthal à l'histoire (populaire) juive :

*« Le père [de Wiesenthal] avait l'habitude de lui raconter comment un prêtre de village [ukrainien], qui aimait son schnaps mais ne pouvait pas toujours payer ses consommations, avait laissé la clé de son église en garantie à un tavernier juif un samedi soir, promettant de régler sa dette avec la collecte du dimanche. Le lendemain matin, lorsque ses paroissiens ukrainiens n'ont pas pu entrer pour assister à la messe, il leur a dit : 'Le sale juif du pub vous a enfermé dehors. Allez lui chercher la clé !' C'est ce qu'ils ont fait – en battant le tenancier du pub juif jusqu'au sang, en cassant ou en buvant tout ce qu'il y avait dans sa taverne, en célébrant la messe, puis en prolongeant la célébration par un petit pogrom local, amen ! »* [Levy, A., 1993, p. 24]

Dans la « tradition populaire » yiddish/hébreu, les Roumains sont appelés *« amolek »* (comme les *« Ameleks »* de la Bible), les Irlandais *« beytzimer »* (un jeu de mots avec le mot *« testicules »*), les Allemands *« deitshuk »* (péjoratif), les Italiens *« loksh »* (nouille), les Moldaves *« moldevan »* (*« un rustre ou un goujat, un péquenaud »*) et les Prussiens *« preissn »* (cafards). Les Arméniens étaient appelés *« timkhe ». « Ce mot*

*hébreu de la Bible »*, souligne l'érudit juif A. A. Roback, *« qui fait référence à Amalek, l'ennemi héréditaire des Israélites, est curieusement employé par les Juifs de Galicie [Pologne] comme surnom pour les Arméniens, qu'ils considèrent, pour une raison quelconque, comme les descendants de ce peuple éternellement méprisé. »* [Roback, p. 141] *« Goy »* (le terme catégorique pour les non-juifs), bien sûr, signifie *« un analphabète, une personne grossière ou peu cultivée ».* Un *« goyische kop »*, poursuit Roback, est une *« tête de Gentil. Un cancre, une tête d'os. On peut noter que les Gentils dont il est question ici étaient des paysans, mais l'esprit populaire juif nie l'intelligence, la compréhension et la brillance clairvoyantes et sensibles, même pour les non-Juifs hautement qualifiés et distingués ».* [Roback, pp. 139-140] (Les diffamations juives traditionnelles à l'encontre des personnes d'origine africaine seront discutées plus longuement ailleurs.)

Voici une blague juive sur leurs voisins italiens (à Brooklyn, New York) :

*« Pourquoi les hommes italiens laissent-ils leur braguette ouverte ? Pour les aider à compter jusqu'à onze. »* [Reider, J., 1985, p. 44]

Une blague des milieux juifs (publiée en 1981) célébrant l'intelligence juive, la stupidité Gentille et la fourberie juive, se présente comme suit :

*« Dans un train de la Russie tsariste, un juif mange un corégone, enveloppé dans du papier. Un Gentil, assis de l'autre côté de l'allée, commence à le railler avec diverses épithètes antisémites. Finalement, il demande au Juif : 'Qu'est-ce qui vous rend si intelligents, vous les Juifs ?' 'Très bien', répond le Juif, 'Je vais devoir te le dire. C'est parce que nous mangeons la tête du corégone'. 'Si c'est ça le secret', dit le Gentil, 'alors je peux être aussi intelligent que vous'. 'C'est vrai', dit le Juif, 'et en fait, il se trouve que j'ai une tête de corégone en trop sur moi. Tu peux l'avoir pour cinq kopecks'. Le Gentil paie la tête de poisson et commence à manger. Une heure plus tard, le train s'arrête à une gare pour quelques minutes. Le Gentil quitte le train et revient. 'Écoute, Juif', dit-il, 'tu m'as vendu cette tête de poisson blanc pour cinq kopecks. Mais je viens de voir un corégone entier au marché pour trois kopecks'. 'Tu vois', répond le Juif, 'tu deviens déjà plus intelligent.' »* [Novak/Waldoks, 1981, p. 91]

*« Sans surprise »*, notent William Novak et Moshe Waldoks à propos de la blague ci-dessus, *« l'anti-goyisme est rarement souligné dans les discussions publiques sur le judaïsme... Mais des siècles d'hostilité entre les Gentils et les Juifs*

*ont conduit à un grand nombre de sentiments agressifs et désagréables des deux côtés. »* [Novak/Waldoks, p. 91] Une autre blague extrêmement dérangeante circulant dans les cercles juifs (une blague directement parallèle au ton vicieux *« Dommage que Hitler n'ait pas eu tous les Juifs »*) est relevée par les auteurs juifs Stanley Rothman et S. Robert Lichter, qui citent les travaux du psychanalyste juif Theodore Reik :

*« Reik explique l'esprit juif comme une soupape de sécurité qui transforme l'hostilité perçue envers les non-juifs d'une manière destinée à réduire le danger de représailles. Parfois, cependant, les plaisanteries juives (racontées, bien sûr, uniquement entre Juifs) révèlent la colère de manière assez directe : 'le petit Moritz regarde un film historique montrant les premières persécutions des chrétiens. Au cours d'une scène de cirque romain où de nombreux chrétiens sont jetés aux lions, Moritz éclate en sanglots et dit à sa mère : 'Regarde ce pauvre lion, il n'a pas de Goy à manger !'. Sous l'apparence du devoir envers la bête négligée se cache une vieille haine et une cruauté refoulée envers les Gentils. Elle perce ici, de manière surprenante, et atteint la surface émotionnelle.' »* [Rorthman/Lichter, 1982, p. 122]

Alors que de telles diffamations juives à l'encontre des non-juifs, considérées comme **faisant partie de la vision du monde, de l'identité et de l'histoire populaire juives**, ne sont jamais mises en avant dans les analyses et les discussions populaires, les attaques juives contre les écrits des non-juifs sur les juifs sont omniprésentes. Anthony Julius, un autre détracteur juif de T. S. Eliot, a récemment publié un volume entier dans le seul but de s'en prendre à cet auteur : *T. S. Eliot, Anti-Semitism, and Literary Form*[39]. Parmi les vers d'Eliot les plus détestés, encore une fois par les juifs, figurent ceux du poème « Gerontion », écrit avant la Première Guerre mondiale :

*« Ma maison est une maison délabrée*
*Et le juif accroupi sur le rebord de la fenêtre, le propriétaire*
*Engendré dans un estaminet d'Anvers*
*Boursouflé à Bruxelles, rapiécé et pelé à Londres. »*

*« [Ce] passage »*, déclare Julius, *« transpire la haine... Les mots (accroupi, rebord, engendré, estaminet, boursouflé, etc.) intiment au 'crachat'... cracher sur le Juif*

[39] [NdT : *T. S. Eliot, antisémitisme et forme littéraire* d'Anthony Julius.]

*dans cette strophe initiale est l'un des rares moments de passion dans un poème animé par le désespoir et l'exaspération... »* [Rubenstein, A., p. 332]

Pour Julius, l'image d'Eliot d'un juif « accroupi à la fenêtre » n'est pas seulement une image où l'on se fait cracher dessus, mais aussi assimilée dans l'esprit de Julius à la défécation. *« 'Aller écrire aux juifs' »*, explique Julius, *« s'ignifiait dans l'argot français l'annonce d'un voyage aux toilettes ».* [Katz, D. p. 11] Ailleurs, dit le critique juif, Eliot a fait preuve d'une *« indifférence à l'égard de la douleur juive »* et a édité une revue qui contenait une critique non signée d'un livre sur les allégations concernant le meurtre de juifs à Dachau. Entre autres choses, la critique douteuse se demandait pourquoi les juifs, *« parmi tous les malheureux du monde, ont un premier droit sur notre compassion et notre aide ». « Ici »*, dit le critique David Katz (lui-même juif), *« Julius porte son accusation la plus grave, suggérant qu'Eliot a encouragé l'Holocauste en contestant les revendications des victimes. »* [Katz, D, p. 11]

Enfin, note Katz, *« le talent d'Eliot est un talent que Julius ne peut pleinement saisir en dehors de l'antisémitisme. Julius a peu de patience pour notre appréciation des voies souples du Modernisme, liant sa fragmentation consciente à une irrationalité qui court après l'antisémitisme... Il trouve que le 'Rabbi Ben Ezra' de Browning est un monologue poétique supérieur au 'Gerontion' d'Eliot, uniquement parce que le premier témoigne d'une attitude plus favorable aux Juifs. »* [Katz, D, p. 11]

Un autre des récents articles de diffamation d'Eliot, celui de Norma Rosen, reflète la même idée dictatoriale, à savoir que quiconque critique les juifs est par définition un antisémite et donc, selon ce seul critère, un mauvais artiste. *« Il revient à ceux »*, dit Rosen, *« qui sont prêts à prendre le risque (pas seulement les juifs, on l'espère) de protester à la face du monde qu'un écrivain ne peut être grand tant que l'antisémitisme entache son œuvre ».* [Rosen, p. 14] (Ce type de censure – si l'auteur a déjà critiqué les juifs dans sa vie, toutes les œuvres de l'artiste, ou le concernant, sont considérées comme qualitativement altérées – a trouvé un écho en 2002 lors de la cérémonie des Oscars. Le journaliste en ligne juif Matt Drudge a publié un reportage sur un film nominé pour un certain nombre d'Oscars. Le film, *A Beautiful Mind*, est basé sur la vie du génie mathématique John Nash, qui, selon le livre sur lequel le film est basé, était extrêmement critique

envers les juifs. *« La racine de tous les maux, en ce qui concerne ma vie personnelle (l'histoire de ma vie), ce sont les Juifs »*, aurait écrit Nash. La perspective d'un Oscar pour le film semblait désormais condamnée. *« Trois membres de l'Académie se sont manifestés pour révéler comment ils ont changé leurs votes »*, rapporte Drudge. *« 'Pourquoi est-ce que je vote pour ce détracteur des juifs ?' »* a déclaré un membre vétéran de l'Académie en début de semaine avant de voter. *« 'Je suis juif ! Ça m'a donné la nausée.' »*) [Drudge, 3-5-02 ; Drudge 3-9-02]

Le fanatisme juif dans la diffamation des traditions littéraires non-juives en quête d'antisémitisme est noté par H. M. Daleski dans sa critique de l'ouvrage de S. S. Prawer sur l'auteur britannique (non juif) William Thackeray :

*« Dans 'Israel at Vanity Fair', S. S. Prawer traite de façon exhaustive – et épuisante – de la représentation des Juifs dans les écrits de Thackeray. Cela inclut* ***tous*** *les écrits, non seulement les nombreux livres publiés de l'auteur, mais aussi son travail multiple en tant que journaliste et ses lettres privées. En outre, comme Thackeray était un illustrateur considérable et qu'il a illustré nombre de ses propres écrits – sans parler des croquis qu'il a inclus dans beaucoup de ses lettres – Prawer fournit de nombreuses reproductions de ses dessins de Juifs... [Prawer] cite abondamment et nous laisse avec la certitude raisonnable qu'aucune mention d'un Juif ou allusion à quelque chose de juif, aussi rectiligne soit-elle, n'a échappé à son vaste filet... La quantité de matériel accumulé est si écrasante qu'on pourrait être amené à supposer que Thackeray était obsédé par les Juifs ; en fait, la plupart des références, surtout dans les romans, sont accidentelles, et quand on les rencontre dans leur contexte, elles n'attirent pas tout à fait la même attention sur elles. »* [Daleski, pp. 223-224]

Que dire du grand romancier russe, Dostoïevski (célèbre pour son *Crime et Châtiment*) ? David Goldstein, un juif français, l'a dénoncé comme antisémite dans un livre intitulé *Doestoevsky and the Jews*. L'universitaire juif américain Gary Morson a également exprimé son inquiétude, déclarant que *« cela m'a dérangé que presque personne ne parle de l'antisémitisme [de Dostoïevski] »*. Pourtant, Morson a également critiqué Goldstein, déclarant : *« J'ai été frappé par la façon dont Goldstein a traité le fait que, plus tôt dans sa vie, Dostoïevski a écrit pour* ***défendre*** *les Juifs. Pour moi, une telle tournure des évènements soulevait la question de savoir ce qui avait poussé*

*Dostoïevski à changer d'avis, mais pour Goldstein, qui partait de l'hypothèse que l'antisémitisme est inné et que Dostoïevski était un antisémite 'a priori', les articles en faveur des Juifs étaient rejetés comme hypocrites, une tentative sournoise de séduire les libéraux. Le modèle de Goldstein de l'antisémitisme comme une sorte de maladie congénitale... semblait lui-même dangereusement proche du préjugé. »* [Morson, p. 82]

Plus récemment, Alexandre Soljenitsyne, romancier russe, célèbre prisonnier soviétique et réfugié (en Amérique) du communisme, est également catalogué par certains comme antisémite. Le roman de Soljenitsyne, *La Roue rouge*, basé sur des faits historiques, qui décrit en termes peu flatteurs un assassin juif et un sponsor financier de V. I. Lénine, fait l'objet d'un examen particulier. *« Les faits sont vrais »*, déclare l'universitaire israélien Abram Ben Yakov, dans sa critique du livre, *« mais la colle qui les relie est antisémite »*. [c'est-à-dire les descriptions des personnages] [Singer, N., p. 2] Soljenitsyne avait fait l'objet d'une enquête juive pour « antisémitisme » dès 1972, lorsque le journal sioniste, *Midstream*, a publié un article de Mark Perakh. Ce dernier, selon le *New York Times*, estimait qu'*« un nombre disproportionné de Juifs peu attrayants apparaissent dans son œuvre »*. Parmi ceux qui ont défendu Soljenitsyne contre ces attaques, il y avait sa femme, Natalia, qui est à moitié juive. [Grenier, R., 11-13-85, p. C21]

Le dramaturge et romancier français Jean Genet ? *« Que Genet soit ou non un antisémite »*, déclare Edith Wyschogrod, *« ...est mis en évidence dans le contenu du conflit israélo-arabe dans 'Un captif amoureux'. Dans l'enseignement de Genet, il ne suffit pas d'isoler la bigoterie et de la condamner ; il faut plutôt montrer comment elle s'infiltre dans son esthétique. »* [Wyschogrod, p. 256]

L'œuvre du philosophe allemand Martin Heidegger est également rejetée par de nombreux juifs comme étant, en définitive, les expressions d'un nazi refoulé. *« La philosophie juive »*, explique Robert Gibbs, *« ...désavoue Heidegger, le considérant comme un nazi, même s'il est quelque peu idiosyncrasique. Elle soupçonne que sa philosophie était à l'aise avec le nazisme, si elle n'y était pas réellement encline. »* [Gibbs, p. 157] Le philosophe juif Wittgenstein ? Certains pensent qu'il avait lui aussi une tendance *« antisémite »*. [Szabados, B., 3-99, pp. 1-27]

En 2002, des lobbyistes ont réussi à faire interdire le livre saint des musulmans, le Coran (Quran), dans le système scolaire de Los Angeles. Comme l'a rapporté le *Los Angeles Times* :

*« Les responsables des écoles de la ville de Los Angeles ont retiré près de 300 traductions du Coran des bibliothèques scolaires après avoir appris que les commentaires de ces livres étaient désobligeants à l'égard des Juifs. Des exemplaires de 'The Meaning of the Holy Quran' ont été donnés en décembre au Los Angeles Unified School District par une fondation musulmane locale... Lundi, [Jim] Konantz [directeur des technologies de l'information du district] a reçu une plainte d'un professeur d'histoire qui a conclu que certaines des notes de bas de page du livre étaient antisémites. »* [Smith, D., 2-7-02]

Le monde moderne étant si hypersensible aux thèmes juifs, en 1999, un élève de quatrième en Pennsylvanie a même été suspendu de l'école pendant une semaine pour avoir rendu un devoir fantastique sur une autre planète intitulé « Jewpiter », décrit par les enseignants comme un « essai raciste ». L'élève a nié que son devoir avait pour but d'être antisémite et sa famille, outrée, a intenté un procès contre l'école. [Duffy, 4-27-99] En janvier 2000, un entraîneur de basket-ball de l'école secondaire Seminole Presbyterian High School a été condamné à une amende de 150 dollars par l'Association des activités scolaires de Floride pour avoir enfreint une règle interdisant *« l'utilisation de blasphèmes ou de tout autre langage vulgaire par un entraîneur »*. L'entraîneur Jan Bennett aurait offensé les officiels en disant : *« Vous ne pouvez pas aligner les gens comme Hitler l'a fait avec les Juifs pendant l'Holocauste. »* [Purks, S., 1-27-2000, p. 10C]

Et dans le monde des arts visuels ? Eunice Lipton, juive et historienne de l'art, dans sa critique du tableau de Degas intitulé « Portraits à la Bourse », déclare : *« Si ce tableau n'assimile pas les intrigues financières secrètes, astucieuses et vulgaires à des 'Juifs', alors je n'ai jamais rien vu »*. [Lipton, p. 289]

Même un auteur juif d'Angleterre, Chaim Bermant, a été déconcerté par la recherche d'antisémitisme dans certaines peintures de John Singer Sargent par un collègue juif, déclarant :

*« Kathleen Adler, par exemple, dans un essai sur John Singer Sargent, voudrait nous faire croire qu'il était antisémite parce que ses portraits d'un marchand d'art juif, Asher Wertheimer, et de sa famille étaient peu flatteurs : Wertheimer est représenté comme regardant légèrement de côté, d'une manière qui suggère la furtivité. Ce portrait pourrait être, et l'a souvent été, considéré comme l'image même du stéréotype du riche juif, excessivement tape-à-l'œil et, puisque le commerce d'art était considéré comme légèrement supérieur au prêt d'argent, probablement d'une honnêteté quelque peu douteuse. Elle montre le cigare qu'il tient à la main et pense qu'il 'indique non seulement la richesse mais aussi la vulgarité et la sexualité', et a des doutes similaires sur les portraits de sa femme et de ses filles. Le fait qu'il s'agisse d'une vraie ressemblance semble être sans importance. »* [Bermant, p. 7]

En 2001, des groupes de pression juifs ont exprimé leur indignation face au fait que le caricaturiste suédois Lars Hillersberg avait reçu une bourse gouvernementale à vie. Nommé pour cet honneur par le Conseil national suédois des artistes, Hillersberg a été déclaré antisémite par des *« dirigeants de la communauté juive ». « Je déteste les Juifs »*, avait un jour fait remarquer Hillersberg, *« mais pas seulement les Juifs – je déteste tout le monde ».* [*Jewish Chronicle*, 2-16-01, p. 7]

Musique classique ? Wagner est une évidence. Et Jean-Sébastien Bach, en particulier son chef-d'œuvre, la Passion selon Saint Jean. Comme le notait le *Philadelphia Inquirer Magazine* en 2001 :

*« L'idée que [Bach] et sa 'Passion selon Saint Jean' pourraient être antijudaïques (contre la religion, par opposition à la race) est apparue il y a cinq ans au Swarthmore College, et semble maintenant clairement vérifiée cinq ans plus tard par la communauté universitaire, comme l'a expliqué un groupe d'experts parrainé par les études juives de Temple University... Même si la pièce n'est que momentanément offensante – l'opinion générale, avec laquelle je suis d'accord – certains membres du monde de la musique ancienne, financièrement fragile, pourraient ne pas vouloir la présenter, par crainte des protestations déjà observées dans certaines villes. »* [Stearns, D., 2-27-01]

La chasse aux sorcières visant à dénicher des antisémites, et la recherche visant à salir les morts, sont si grandes qu'en 2000, un bibliothécaire basé à Chicago a envoyé la requête suivante dans le cadre d'une discussion dirigée par des juifs sur l'antisémitisme sur Internet :

*« Je suis bibliothécaire de référence dans une bibliothèque publique. Ma cliente est une artiste et chercheur amateur qui a étudié le travail de l'artiste français Marcel Duchamp. Elle pense avoir découvert des références et des images antisémites dans son travail, et elle veut savoir si quelqu'un d'autre a déjà fait des commentaires à ce sujet. Existe-t-il des preuves indiquant que Duchamp était antisémite ou sympathisant nazi ? J'ai parcouru nos ressources sur Duchamp et vérifié quelques bases de données d'articles, sans succès. »* [Sloane, P., 10-27-00] Hélas, aucun des spécialistes de la question n'a pu (encore) l'aider. *« Le dilemme d'apprécier l'art d'un antisémite »*, dit Bernard Raskas, *« est une question qui se présente à tout juif qui réfléchit. Chopin, Degas, Kant, Rodin, Joseph Campbell, Ronald Dahl, etc. ont manifesté des formes d'antisémitisme. »* [Raskas, p. 6] Et que dire des traîtres **juifs** et des œuvres d'art qui célèbrent des thèmes chrétiens ? *« Devrions-nous jouer et écouter les œuvres de Mendelsohn et Mahler, tous deux convertis au christianisme ? Devons-nous diriger et jouer le Messie [chrétien] de Haendel ? Ne faut-il pas lire Shakespeare parce que Shylock est entré dans le vocabulaire anglais comme un mot antisémite ? Les Israéliens doivent-ils cesser d'utiliser des Mercedes [de fabrication allemande] comme taxis et les Juifs américains s'abstenir de conduire des Volkswagen ? Les ambiguïtés abondent. »* [Raskas, p. 11]

En définitive, si les critiques juifs susmentionnés comme E. L. Dachslager veulent vraiment censurer toute la littérature qui critique les juifs, et si d'autres comme Rosen veulent au moins les rétrograder de la grandeur à l'obscurité non lue, des bibliothèques entières devront être brûlées et/ou transportées par camion dans des entrepôts inaccessibles. Non seulement la littérature, mais aussi l'histoire des États-Unis et du monde devront être totalement remodelées (comme c'est le cas actuellement) pour s'adapter à une image entièrement flatteuse pour les juifs. Le problème est que certains des auteurs les plus grands et les plus respectés de la littérature américaine (sans parler du monde entier), associés au meilleur de la tradition démocratique américaine et aux valeurs progressistes, ainsi que certains des principaux combattants politiques pour la liberté américaine, ont publié des condamnations parfois amères sur les **faits** du particularisme et du comportement égocentrique des juifs.

Ralph Waldo Emerson, par exemple, le grand essayiste américain de l'autonomie, de la transcendance du monde matériel, et du caractère

sacré de l'expression individuelle et de l'autonomie (tous anathèmes pour le collectivisme matérialiste juif traditionnel) a écrit que :

*« la souffrance qui est l'insigne du Juif a fait de lui, de nos jours, le chef des chefs de la terre ».* [Emerson, p. 39]

Comme le déplore l'érudit juif Robert Michael, *« [Emerson] voyait le judaïsme, l'idée juive, comme une pierre d'achoppement à une authentique libération humaine. Le Dieu juif était cruel ; la Loi juive étouffante. Ce qui était mauvais dans le christianisme, c'était sa substance juive. À un niveau moins idéologique, son œuvre est également parsemée de sentiments anti-juifs... Dans son journal intime en date du 3 juillet 1839, il écrit : 'Dans la Galerie Allston, les Juifs polonais sont une offense pour moi ; ils avilissent et animalisent' ».* [Michael, R., 9-7-98]

Le grand poète britannique, lord Byron, a écrit : *« C'est l'or, et non l'acier, qui dresse l'arche du conquérant... Les Juifs... dirigent le monde avec tout l'esprit de leur secte. »* [Feldman, p. 638]

Mark Twain, dont le roman *Huckleberry Finn* est généralement considéré comme un classique pionnier de la compassion interraciale, a été sollicité par *The American Hebrew magazine* en 1890 pour connaître son opinion sur l'antisémitisme. Twain écrivit une courte réponse, exposant pour la plupart les platitudes requises pour le journal juif. Twain développa plus ouvertement le thème de l'antisémitisme neuf ans plus tard dans le magazine *Harper* :

*« Dans les États du coton, après la guerre [civile], les Nègres simples et ignorants faisaient les récoltes pour le planteur blanc sur des parts. Le Juif arrivait en force, s'installait sur la plantation, fournissait tous les Nègres à crédit et, à la fin de la saison, était propriétaire de la part du Nègre dans la récolte actuelle et d'une partie de sa part dans la suivante... Le Juif est éliminé de la Russie par la loi. La raison n'est pas cachée. Le mouvement a été institué parce que le paysan et le villageois chrétiens n'avaient aucune chance contre ses capacités commerciales. Il était toujours prêt à prêter de l'argent pour une récolte, et à vendre de la vodka et d'autres produits de première nécessité à crédit pendant que la récolte poussait. Le jour du règlement, il était propriétaire de la récolte ; l'année suivante ou l'année d'après, il était propriétaire de la ferme...*

*Dans l'Angleterre morne et ignorante du temps de Jean, tout le monde s'endettait auprès du Juif. Il rassemblait entre ses mains toutes les entreprises lucratives ; il était le roi du commerce ; il était prêt à rendre service de manière profitable ; il a même financé les croisades pour le sauvetage du Saint-Sépulcre [de la chrétienté] [des musulmans de Jérusalem]... Il a dû être banni du royaume... Pour les mêmes raisons, l'Espagne a dû le bannir il y a quatre cents ans, et l'Autriche quelques siècles plus tard. À toutes les époques, l'Europe chrétienne a été obligée de restreindre ses activités. S'il se lançait dans un métier mécanique, le chrétien devait s'en retirer. S'il s'établissait comme médecin, il était le meilleur, et il prenait le commerce. S'il exploitait l'agriculture, l'autre agriculteur devait se lancer dans autre chose. Comme il n'y avait aucun moyen de le concurrencer avec succès dans quelque vocation que ce soit, la loi a dû intervenir pour sauver le chrétien de la misère, même les moyens de s'enrichir. Cette histoire a un aspect très, très commercial, un aspect commercial des plus sordides et des plus pratiques... Je suis convaincu que la persécution du Juif n'est pas due dans une large mesure à la pratique religieuse. Non, le Juif est un magnat de l'argent... Avec une sagesse précoce, [le Juif] a découvert au fil du temps que certains hommes adorent le prestige, d'autres les héros, d'autres le pouvoir, d'autres Dieu, et que sur ces idéaux, ils se disputent et ne peuvent pas s'unir – mais ils adorent tous l'argent ; alors [le Juif] a fait de l'argent la fin et le but de sa vie. Il l'a fait en Égypte il y a trente-six siècles ; il l'a fait à Rome lorsque le chrétien a été persécuté par erreur à sa place ; il l'a fait depuis. Le coût pour lui a été lourd ; son succès a fait de toute la race humaine son ennemi. »* [Tawain, *Conc.* pp. 360-363]

Curieusement, un érudit juif déforme l'essai dont est tiré cet extrait, *Concerning the Jews*, pour l'adapter à ses propres besoins de validation juive. Il voit dans l'article de Twain *« un éloge remarquable des caractéristiques et des vertus juives tout en s'efforçant de trouver un équilibre... Ce qui est vraiment remarquable dans 'Concerning the Jews'... c'est son aptitude à porter des jugements basés sur des faits fiables plutôt que sur des mythes perçus. »* [Sarna, p. 69]

Dans l'esprit de la tradition juive du martyr-héros imposée à l'Amérique moderne, le *Baltimore Sun* a décidé en 1998 que ses lecteurs seraient intéressés non seulement par l'article de Twain de 1898, mais surtout par un examen visant à déterminer s'il était antisémite ou non. Kenneth Lasson cite cet extrait de Twain pour conclure son propre article : *« Toutes les autres forces passent, mais les Juifs restent. Quel est le secret de leur immortalité ? »* [Lasson, p. 18]

H. G. Wells, le grand romancier et critique social britannique, a fait le commentaire suivant :

*« Une étude attentive des préjugés et des accusations d'antisémitisme pourrait être d'une grande utilité pour de nombreux Juifs qui ne se rendent pas compte de l'irritation qu'ils infligent. »*

Le romancier D. H. Lawrence a écrit :

*« J'en suis venu à la conclusion que la raison pour laquelle l'humanité a détesté les juifs est que les juifs ont toujours pris la religion – c'est-à-dire depuis les grands jours – et l'ont utilisée pour leur satisfaction personnelle et privée, comme s'il s'agissait d'une chose administrée à leur propre importance et bien-être et à leur vanité... Le monde matériel les domine avec une sorte de domination fétichiste de base. Pourtant, ils sont parfaitement conscients de la vérité. Pourtant, ils rampent sur leurs derrières devant le fétiche de Mammon [l'argent]... »* [Gould, p. 225]

Le romancier Theodore Dreiser :

*« Il [le Juif] est en Amérique depuis deux cents ans, et il ne s'est pas fondu dans une Amérique pure, loin de là, et il ne le fera pas. Comme je l'ai déjà dit, il maintient ses dogmes religieux et ses sympathies raciales, ses caractéristiques raciales et sa cohésion raciale contre tous les types de nationalités qui l'entourent, quels qu'ils soient. »* [Gould, p. 298]

George Sand, l'auteur français qui a contourné les préjugés sexistes en adoptant un pseudonyme masculin, a constaté que :

*« J'ai vu dans le 'Juif errant' la personnification du peuple juif, exilé au Moyen-Âge. Néanmoins, ils sont à nouveau extrêmement riches, grâce à leur grossièreté sans faille et à leur activité infatigable. Avec la dureté de cœur qu'ils déploient à l'égard des personnes d'autres confessions et d'autres races, ils sont sur le point de se faire les rois du monde. Ce peuple peut remercier son obstination à ce que la France soit judaïsée d'ici cinquante ans. Déjà certains juifs avisés l'annoncent franchement. »* [1857]

James Fenimore Cooper (*Le dernier des Mohicans*) ? *« Son roman de 1831, 'The Bravo: A Tale' dépeint les juifs comme des usuriers dont la sagacité leur a permis de survivre sous l'oppression, mais il n'en fait guère des personnages aimables ou sympathiques. »* D'autres passages critiques à l'égard des juifs, et faisant l'objet d'une enquête « antisémite » de la part de chercheurs juifs,

peuvent être trouvés dans l'œuvre de la *« phénoménalement populaire Mrs. E.D.E.N. Southworth »* (1959) et de Julia Ward Howe, la réformatrice militante du milieu du XIX$^{e}$ siècle. Francis M. Crawford, *« l'un des plus grands romanciers de la fin du XIX$^{e}$ siècle »*, décrit également des personnages juifs en termes peu flatteurs et mérite d'être cité dans un livre sur l'antisémitisme. [Dobkowski, M., 1979, pp. 82-83, 88-89]

En 1932, en réponse à une demande de *The American Hebrew and Jewish Tribune* pour un commentaire sympathique sur les juifs à l'occasion de leur nouvelle année, l'écrivain irlandais George Bernard Shaw s'est emporté en disant :

*« Les Juifs sont pires que mon propre peuple... Les Juifs qui veulent encore être la race élue – choisie par feu lord Balfour – peuvent aller en Palestine et mijoter dans leur propre jus. Les autres feraient mieux d'arrêter d'être juifs et de commencer à être des êtres humains. Le temps des races et des nations est révolu. L'avenir appartient aux citoyens du monde qui savent qu'ils ne sont pas meilleurs que les autres. »* [Shaw, B., 1932]

Après la mort de l'éminent folkloriste Joseph Campbell en 1987 (largement popularisé dans une série d'interviews avec Bill Moyer pour la chaîne PBS), *« au moins cinq personnes »* se sont manifestées pour le traiter d'antisémite. Eve Feldman, une ancienne étudiante juive, a par exemple affirmé que lors d'une rencontre avec elle en 1968, Campbell *« transpirait, faisait les cent pas et se passait les doigts dans les cheveux. Il a commencé à cracher ses conneries, sur la façon dont l'université devenait juive... Il a dit que les juifs avaient ruiné la culture du XX$^{e}$ siècle et a passé en revue une liste d'artistes juifs... C'était horrifiant. C'était comme regarder quelqu'un avoir une crise ou le voir vomir de manière incontrôlée sur vous. »* [Gould, p. 357]

Le grand pacifiste indien, Mahatma Gandhi (1869-1948) a déclaré en 1938 :

*« Les appels à la création d'un foyer national pour les Juifs ne m'attirent pas beaucoup... Pourquoi ne pourraient-ils pas, comme les autres peuples de la terre, faire de ce pays leur foyer, là où ils sont nés et où ils gagnent leur vie ? La Palestine de la conception biblique n'est pas une étendue géographique. Elle est dans leur cœur... En l'état actuel des choses, ils participent avec les Britanniques à la spoliation d'un peuple qui ne leur a fait aucun mal. »* [Gould, p. 397] (Le leader indien Nehru

et le héros communiste chinois Mao Tse Tung ont également critiqué l'État juif). [Marx, K. /Runes, 1959, p. viii]

Même certains des héros les plus célèbres du patriotisme américain étaient critiques – voire caustiques – à l'égard des juifs, de leur mode de vie clanique et de leurs pratiques économiques exploitantes en Amérique. Le premier président des États-Unis, George Washington, figure politique patriotique, n'a pas manqué de mépriser les juifs lorsque ceux-ci, en spéculant sur la monnaie américaine, ont sapé la fragile économie des débuts. Dans un récit, Washington a qualifié la *« tribu »* traditionnellement connue d'Israël, vêtue de ses vêtements orthodoxes uniformément noirs, de *« tribu de la petite noblesse noire »*. Dans une deuxième critique, il a fait référence à leur pendaison traditionnelle d'une effigie de Haman (un ennemi juré des juifs dans la Perse antique), une tradition annuelle partout pour les juifs à l'occasion de Pourim.

*« La tribu de la petite noblesse noire travaille plus efficacement contre nous que les armes de l'ennemi. Ils sont cent fois plus dangereux pour nos libertés et la grande cause dans laquelle nous sommes engagés. »* (1779)

*« Il est fort à regretter que chaque État, depuis longtemps, ne les ait pas chassés, comme nuisibles à la société et les plus grands ennemis que nous ayons pour le bonheur de l'Amérique. Je voudrais, devant Dieu, que quelques-uns parmi les plus abjects de chaque État fussent pendus à une potence cinq fois plus haute que celle préparée par Haman. Aucune punition, à mon avis, n'est trop grande pour l'homme qui peut construire sa grandeur sur la ruine de son pays. »* (1778) [Schroeder, pp. 125-126]

Il est étonnant que les juifs, en tant qu'entité, aient été à ce point visés par de telles critiques alors qu'à cette époque de l'histoire américaine, ils ne représentaient que 2 500 à 3 000 personnes, soit environ un dixième d'un pour cent de la population. [Danzger, p. 19] Washington, dans les années qui suivirent, transmit officiellement les expédients politiques attendus à la communauté juive américaine.

Certains de ces textes sont encore cités aujourd'hui par les spécialistes du judaïsme comme preuve que Washington appréciait la contribution des juifs aux débuts de l'Amérique. (Une lettre écrite par Washington en 1790 aux juifs de Rhode Island est *« encore étudiée aujourd'hui dans les écoles*

*religieuses juives comme une sorte de charte fondatrice de la liberté juive américaine »*). [Goldberg, p. 83]

L'exaspération de Washington à l'égard des juifs en tant que profiteurs sans scrupules, nuisibles aux intérêts nationaux, a été reprise par le général Ulysses S. Grant (un autre futur président) pendant la guerre civile. Frustré et enragé par l'incessante activité économique juive au marché noir dans le Sud, en particulier dans le secteur du coton, Grant a tenté d'expulser les juifs en tant que groupe du Tennessee en 1862, déclarant que :

*« Les Juifs en tant que classe violent toutes les réglementations commerciales établies par le département du Trésor, ainsi que les ordres du département. »* Cette tentative de Grant, visant à isoler les juifs en tant qu'entité, pendant les pressions de la guerre civile, est aujourd'hui considérée par les spécialistes juifs comme l'un des actes d'antisémitisme les plus profonds de l'histoire américaine. D'autres personnes ont porté des accusations similaires à l'encontre des juifs, notamment les généraux de l'armée de l'Union William T. Sherman et Benjamin Butler, ainsi que le sénateur Henry Wilson du Massachusetts. Comme l'écrit l'auteur juif Michael Dobkowksi :

*« Le sénateur Henry Wilson du Massachusetts, les généraux Benjamin Butler, William T. Sherman et Ulysses S. Grant, ainsi que d'autres, ont prétendu que les Juifs étaient impliqués dans la circulation de fausse monnaie, qu'ils alimentaient l'inflation en pratiquant des prix exorbitants, qu'ils poussaient des entreprises chrétiennes bien établies à la faillite en utilisant des méthodes de concurrence déloyale et qu'ils étaient, d'une manière générale, des parasites qui se nourrissaient de la misère des autres. »* [Dobkowksi, M., 1979, p. 83]

Ainsi que nous l'avons déjà plus qu'amplement constaté, une exploitation du récit juif pendant les conditions de guerre n'est pas rare. Un autre témoignage, au lendemain de l'invasion de la Pologne par les nazis, est celui de Chaim Kaplan qui constate la réputation des juifs immigrés dans les zones frontalières soviéto-polonaises :

*« Le mauvais comportement de certains des nôtres dans les villes frontalières qui ont été annexées à la Russie a fait de nous tous des êtres haïs et indésirables... Jusqu'à ce que la tempête [les conditions de guerre] se calme, ils se sont adonnés à*

*toutes sortes de lamentables spéculations, qui sont devenues depuis leur gagne-pain et l'œuvre de leur vie. Les émigrés ont créé une atmosphère de profit. »* [Kaplan, C., p. 90]

Thomas Jefferson, autre icône historique de la démocratie américaine, dans une lettre privée, a cité les travaux d'autres personnes comme sa propre opinion sur l'éthique juive :

*« L'éthique était si peu étudiée chez les Juifs, que, dans toute leur compilation appelée le Talmud, il n'y a qu'un seul traité sur des sujets moraux. Leurs livres de morale consistaient principalement en une énumération minutieuse de devoirs... Quelle misérable dépravation des sentiments et des mœurs a dû prévaloir pour que des maximes aussi corrompues puissent avoir du crédit. Il est impossible de recueillir dans ces écrits une série cohérente de Doctrine morale. »* [Cappon, p. 383]

*« Moïse »*, dit ailleurs Jefferson, *« ... a inculqué à son peuple l'esprit le plus antisocial envers les autres nations ; l'autre [Jésus/le chrétien] prêche la philanthropie, la charité et la bienveillance universelles. »* [Gould, p. 75]

John Quincy Adams, un autre des premiers présidents américains, visita une synagogue à Amsterdam et fit une remarque amère dans son journal :

*« Je suis sûr que [les juifs d'Amsterdam] sont tous des créatures misérables, car je pense que je n'ai jamais vu de ma vie un tel ensemble de personnes à l'air misérable, et ils vous voleraient les yeux de la tête s'ils le pouvaient. »* [Adams, p. 59]

Commentant l'identité religieuse juive, Thomas Paine (1737-1789), auteur du célèbre pamphlet patriotique américain *Common Sense*, a écrit que :

*« Le personnage de Moïse tel qu'il est décrit dans la Bible est le plus horrible qui puisse être imaginé. Si ces récits sont véridiques, il est le misérable qui, le premier, a déclenché et mené des guerres sous le couvert ou le prétexte de la religion, et qui, sous le masque ou l'infatuation, a commis les atrocités les plus inouïes que l'on puisse trouver dans l'histoire de toute nation. »* [Gould, p. 76]

Henry Feingold suggère que la double allégeance juive (aux deux identités juive et américaine) peut être *« particulièrement vexante pour les historiens conscients des juifs »* qui sont particulièrement nombreux de nos

jours. Feingold cite des héros populaires américains traditionnels comme Henry Ford, Charles Lindbergh et Ulysses S. Grant comme étant avant tout, pour les chercheurs juifs, des antisémites, tout comme est rendu l'ensemble du mouvement populiste américain au tournant du XX^e^ siècle. [Feingold, pp. 36-37] Le célèbre général de la Seconde Guerre mondiale George S. Patton ? Le documentaire sur l'Holocauste du rabbin Marvin Hier, *The Long Way Home*, indique le *Baltimore Jewish Times*, *« a révélé que le général de l'armée américaine George S. Patton pensait que les survivants de l'Holocauste devaient être internés dans des camps pour personnes déplacées. 'Les gens ne savaient pas que Patton avait écrit dans son journal intime que les Juifs étaient les plus vils des vils et qu'ils devaient être gardés derrière des barbelés', a dit [Hier]. »* [Hirsch, R., 4-24-98, p. 38]

Ajoutez Thomas Edison à la liste. Bien que l'éditeur de l'auteur Neil Baldwin ait estimé que Baldwin s'était trop attardé sur les relations d'Edison avec les juifs dans son livre sur le grand inventeur américain, tous les éléments relatifs aux juifs ont été conservés. Selon Baldwin, Edison souffrait du *« complexe de Shylock »* à l'égard des juifs. *« J'aimerais »*, écrivait Edison, *« qu'ils arrêtent tous de faire de l'argent. »* [Ezor, p. 46]

Le discours juif actuel contre l'« antisémitisme » insiste sur le fait que tout commentaire historique et critique de ce type ne devrait jamais être soumis à l'épreuve d'un débat ouvert sur les preuves, mais que cette critique fait simplement partie d'un préjugé sans fondement et irrationnel. Elle devrait donc, selon l'argument, ne pas être vue en premier lieu ; il est préférable, en fait, de l'interdire.

Cette attitude de suppression de la liberté d'expression est illustrée ces jours-ci, dans un sens institutionnel, par l'une des organisations de lobbying juives les plus connues et les plus puissantes, le Centre Simon Wiesenthal pour les études sur l'Holocauste, qui, selon les termes de l'American Civil Liberties Union, a mené *« une campagne de pression sur les fournisseurs d'accès à Internet pour qu'ils censurent les pages Web des groupes haineux d'extrême droite hébergées sur leurs serveurs »*. [ACLU, Internet Online, 1996]

On peut se demander ce qu'est **exactement** un « groupe haineux d'extrême droite ». Qui décide de sa définition pour interdire leur

contribution à l'échange critique ? Les anciennes critiques des juifs par Mark Twain, George Washington et George Bernard Shaw seraient-elles considérées comme du matériel de « haine de droite » ? Dans l'affirmative, devrions-nous conclure que tout ce qu'ils avaient à dire était sans doute aussi subtilement contaminé par la « haine » ? Le Centre Wiesenthal « déteste »-t-il quelqu'un ? Son directeur, un rabbin orthodoxe du nom de Marvin Hier, censurerait-il le grand philosophe juif Baruch Spinoza, lorsqu'il a qualifié la communauté juive traditionnelle de « peuple haineux » ? Que dirait le rabbin Hier lorsqu'il serait publiquement confronté à certains des documents les plus vils du Talmud ? Est-ce que cela devrait être tenu à l'écart d'Internet ? Doit-il être interdit ? Les gens n'ont-ils pas le droit d'explorer tous les faits et opinions disponibles pour décider des leurs ? N'est-ce pas la façon la plus intelligente d'arriver à une opinion en premier lieu ? N'est-ce pas la beauté d'Internet que, par sa nature même non éditée, il a le potentiel d'être un forum démocratique de grande envergure ?

L'une des spécialités du Centre Wiesenthal est une sorte d'inquisition contre tout ce qu'il définit comme de l'antisémitisme. La priorité absolue (pour le Centre Wiesenthal et pratiquement tous les autres groupes de « surveillance » juifs) est accordée aux « négateurs de l'Holocauste » qui épousent le « révisionnisme de l'Holocauste ». Souvent (mais pas toujours) de droite, les négationnistes affirment que l'Holocauste juif est un mythe conspirationniste et qu'il n'a jamais existé (ou sous une forme mineure). Quels que soient les mérites de leurs arguments, on pourrait supposer qu'ils ont, dans une société libre, le droit d'exposer leurs arguments et d'être ensuite discrédités dans un échange ouvert de preuves contestées. Ce n'est pas le cas. Le Centre Wiesenthal et d'autres organisations de lobbying juives, et parfois des sympathisants non juifs, ont largement réussi à les censurer au niveau international. (Le Centre Wiesenthal a même eu l'audace en 2001 de *« lancer une campagne internationale pour que les YMCA du monde entier cessent de financer le centre mondial. »* Pourquoi ce groupe de pression juif cherche-t-il à concrétiser des théories de conspiration anti-juives et à briser économiquement une organisation chrétienne ? Parce que le centre mondial des YMCA à Genève a osé mettre en cause l'État d'Israël dans un rapport pour son « oppression » des Palestiniens). [Wohlgelernter, E., 2-16-01, p. 1A]

*« Le déni de l'Holocauste n'est pas un débat savant sérieux »*, a déclaré Antony Polansky, professeur juif et survivant de l'Holocauste, devant un public de campus. *« C'est une nouvelle forme de propagande haineuse. Ce n'est pas une forme de problème lié au premier amendement. »* [Response, printemps, 1994, p. 7] Mary Lefkokwitz, critique juive, a relevé le cas d'Arthur Butz, professeur d'ingénierie de la Northwestern University, (auteur d'un ouvrage sur l'Holocauste intitulé *La mystification du XXe siècle*[40]), en 1996 :

*« Il est tout à fait approprié que l'utilisation par un professeur de la propriété de l'université, même de quelque chose d'aussi tangentiel qu'un site web, fasse l'objet d'un examen minutieux, si ce professeur l'utilise dans le but de diffuser des informations non historiques, comme on le prétend dans la controverse actuelle concernant le placement par un professeur de propagande négationniste sur le site web de la Northwestern University. »* [Lefkokwitz, p. 186]

En 1994, les universités de Yale, Brown et Harvard ont été parmi les universités qui ont refusé d'imprimer une annonce dans le journal du campus par *« le Comité pour un débat ouvert sur l'Holocauste »*. Quelques universités ont publié l'annonce. Le grand quotidien de Portland, *The Oregonian*, a publié l'annonce et s'est retrouvé sous le feu des critiques juives, pour finalement s'excuser de sa décision. [Response, printemps, 1994, p. 7] En 1996, David Irving, un prétendu « négationniste de l'holocauste », a vu son manuscrit, *Goebbels: Mastermind of the Third Reich*, accepté pour publication par St. Martin's Press. Décrit par un critique comme *« mettant la pédale douce... quant à la responsabilité de l'Allemagne dans le traitement des Juifs »*, l'éditeur est revenu sur sa décision de produire le volume sous la pression massive des juifs. [Response, printemps, 1996, p. 12]

Au Canada, la « pression juive » a cherché, par le biais de procès en 1985 et 1988, à envoyer Ernst Zündel en prison pour avoir publié un pamphlet qui prétendait que l'Holocauste n'a jamais eu lieu. [Dershowitz, p. 171] *« Zündel a été condamné à Toronto en 1988 »*, note le *Toronto Star*, *« pour diffusion de fausses nouvelles, mais la condamnation a été déclarée inconstitutionnelle en 1992 par la Cour suprême du Canada. »* [Toronto Star, 4-18-95, p. A3] *« Zündel – producteur d'un écrit basé en Grande-Bretagne*

[40] [NdT : *La mystification du XXe siècle* d'A. BUTZ, éd. Didi18, 2021.]

*intitulé 'Did the Six Million Really Die?' – a en fait été jugé deux fois sur l'accusation d'avoir publié des opinions qu'il savait être fausses. »* [Bain, p. 45] Le premier procès a été bien couvert par les médias d'information canadiens et a offert à Zündel une large publicité. *« La couverture médiatique »*, note Sherri Aikenhead dans le magazine MacLean's, *« a été si intense qu'elle a provoqué des discussions féroces – en particulier parmi les activistes juifs – pour savoir quels intérêts les reportages servaient. »*[41] [Aikenhead, p. 44] Pour le deuxième procès Zündel, aucun des 100 journaux membres de l'agence de presse nationale canadienne n'a couvert l'histoire. *« Ce qui est curieux »*, a écrit George Bain dans un éditorial de *Mac-Clean's*, *« c'est la rapidité et la quasi-unanimité avec laquelle les directeurs des médias insistent sur le fait qu'aucune représentation auprès d'eux, aucun sentiment de pression, n'a affecté leurs décisions éditoriales sur la façon de diffuser – ou de minimiser – le second procès Zündel. Curieusement, seul Ian Urquhart du* Star *[de Toronto], le journal qui (bien que 'judicieusement', comme il le dit) a couvert le second procès de bout en bout, a reconnu qu'il avait reçu des représentants de la communauté juive au sujet de la publication des opinions haineuses de Zündel. »* [Bain, p. 45] En raison des efforts de lobbying juifs, une station de radio d'El Paso, au Texas, a annulé son contrat avec Zündel, et a abandonné son programme, « Voice of Freedom »[42], [Response, printemps, 1994] comme l'a fait une station de câble en Californie. (Les partisans haineux de Zündel ont fini par incendier sa maison.)

Cette tactique juive particulière de lobbying intensif pour la censure n'est pas nouvelle. Nous avons vu exactement la même chose en 1700 lorsque de puissants lobbyistes juifs en Allemagne ont réussi à censurer la critique savante de Johann Eisenmenger sur les juifs. En 2001, le Board of Deputies of British Jews a tenté de vendre aux enchères le manuscrit anti-juif de Sir Richard Burton intitulé « Human Sacrifice Among the Sephardine or Eastern Jews ». (Burton est surtout connu comme explorateur du monde au XIX^e^ siècle et traducteur des *Contes des*

---

[41] [NdT : voir l'ensemble des vidéos traduites en français à ce propos ici : https://archive.org/details/@didi18?query=Zündel]

[42] [NdT : plusieurs vidéos du programme « Voice of Freedom » sont disponibles en français dans le lien fourni dans la note précédente.]

*Mille et Une Nuits* et du *Kama Sutra*). Cet ouvrage sur les juifs n'a jamais été publié. Comme l'explique la *Jewish Telegraphic Agency (JTA)* :

*« [Burton] était consul britannique à Damas en 1870-71, mais il fut rappelé à la suite de différends avec ses supérieurs, le gouvernement ottoman de Syrie, les missionnaires chrétiens locaux – et même une petite clique de puissants usuriers juifs de Damas... W. H. Wilkins [a essayé de le publier en 1896 mais] le Conseil des Députés était sur ses gardes et a menacé de le poursuivre pour diffamation. Le livre a été retiré. Le manuscrit est passé entre plusieurs autres mains avant que le Conseil ne parvienne à l'obtenir par une action en justice en 1909. »* [Greene, R., 6-6-01]

Le Conseil des députés des juifs britanniques, souligne la JTA, *« a cherché à vendre le document après l'avoir supprimé pendant près de 100 ans »*. Lord Janner, un ancien président du Conseil, s'est dit outré que celui-ci cherche à vendre l'ouvrage. En ne trouvant pas d'acheteur (pour plus de 200 000 dollars), le manuscrit a attiré l'attention sur l'œuvre : c'était *« la pire chose qui puisse arriver – le contenu de ce document honteux a été rendu public, et le Conseil n'a pas réuni les ressources dont il a besoin. »* [Greene, R., 6-6-01]

Dans le cadre des efforts visant à boycotter Gerald K. Smith, un éminent critique de droite envers les juifs dans les années 1940 et 1950, *« en travaillant ensemble »*, explique Benjamin Ginsberg, *« les responsables de l'American Jewish Committee, de l'American Jewish Congress et de l'Anti-Defamation League approchaient les éditeurs des principaux journaux et les propriétaires des stations de radio dans les villes où Smith avait prévu de faire des apparitions, pour demander que Smith ne fasse l'objet d'aucune couverture. Si les journaux ne coopèrent pas sur une base volontaire, les organisations juives parviennent généralement à obtenir leur accord en menaçant de boycotter les annonceurs juifs. La stratégie du silence dynamique était extrêmement efficace. »* [Ginbsberg, B., 1993, p. 124] La victime de cette censure particulière a été décrite comme un extrémiste de droite. Mais cette méthodologie de suppression de la liberté d'expression reflète les tactiques juives au cours de l'histoire, jusqu'à nos jours, visant à supprimer toute critique à leur égard.

En 1996, David Stannard écrivait que *« certains gouvernements européens ont interdit par la force aux antisionistes de s'exprimer en public. Un tribunal californien a accordé 100 000 dollars à un survivant d'Auschwitz pour la douleur et*

*la souffrance qu'il a endurées en essayant de prouver la fausseté des affirmations d'une organisation antisémite selon lesquelles les nazis n'ont pas tué de Juifs dans les chambres à gaz. En Autriche, les éditeurs de magazines qui tentaient de minimiser la mort des Juifs pendant l'Holocauste ont été inculpés et condamnés pour leurs actions. Un antisémite professionnel qui a publiquement nié la réalité de l'Holocauste a été envoyé en prison au Canada. La loi allemande stipule que le 'déni de l'Holocauste' est passible d'une peine pouvant aller jusqu'à cinq ans d'emprisonnement. Et les États-Unis ont interdit l'entrée sur leur territoire aux personnes ayant exprimé des convictions similaires. D'autres exemples abondent. »* [Stannard, p. 164]

En 1995, un jeune Allemand a été envoyé en prison pour trois ans et demi pour avoir dit à des touristes à Auschwitz que l'Holocauste *« est une vaste blague ».* [Stannard, p. 200] En France, en vertu d'*« une nouvelle loi [qui] considère comme un crime le fait de nier publiquement le meurtre de six millions de Juifs par les nazis »* [Response, été 1991, p. 12], *Bernard Notin, professeur à l'université Jean Moulin, a été condamné à une amende de 2 500 dollars en 1990 et suspendu de ses fonctions d'enseignant. Son crime était 'un article qui niait l'existence des chambres à gaz dans les camps de la mort de Hitler' ».* [Response, printemps 1993, p. 11] Un autre Français, Robert Faurisson, a été condamné à plus de 21 000 dollars pour un crime similaire. Le magazine qui a publié sa négation des chambres à gaz a été condamné à une amende de 55 000 dollars [Response, été 1991, p. 12] Faurisson, professeur à la Sorbonne, a même vu ses cours suspendus. *« L'ampleur des attaques contre Faurisson »*, écrit l'auteur juif Noam Chomsky, *« contraste de manière frappante avec la portée de ses propres écrits. Combien de lecteurs sont tombés sur une ligne qu'il a écrite, ou ont entendu son nom, en dehors de ces attaques ? »* [Brenner, p. 347] Faurisson a été agressé physiquement à de nombreuses reprises, dont une qui a nécessité son hospitalisation et une opération chirurgicale afin de réparer son visage. Un groupe appelé « Les fils de la mémoire des enfants juifs » a revendiqué l'attaque la plus brutale. *« Sa mâchoire était fracassée »*, a déclaré un pompier français qui a donné les premiers soins à l'homme de 68 ans, *« Ils ont détruit son visage ».* [Greisamer, L., 10-1-89, p. 14]

En 1984, David McCalden, décrit par un magazine juif comme un *« antisémite professionnel »*, a été invité à prendre la parole lors de la

conférence annuelle de la California Librarian Association (CLA) dans le cadre d'un programme intitulé « Free Speech and the Holocaust ». Bien que le directeur exécutif de la CLA, Stephan Moses, soit lui-même un réfugié juif de l'Allemagne nazie, il a soutenu par principe le droit de McCalden, en tant qu'éditeur, de participer à la convention des bibliothèques. *« Le droit à la liberté d'expression de McCalden et les pressions exercées sur le CLA »*, notent Mark Elliot et Michael McClintock, *« sont autant de questions qui ont fait l'objet de débats animés ».* [Elliot, p. 36] Face à une pression juive intense et généralisée, l'invitation de McCalden à s'exprimer a finalement été annulée. (En revanche, voici ce que disent les responsables de l'American Library Association au sujet d'une telle censure, comme indiqué dans sa brochure intitulée « Liberté intellectuelle » : *« En tant que liberté personnelle, la liberté intellectuelle constitue le fondement de notre démocratie. Elle est une partie essentielle du gouvernement par le peuple. Le droit de vote ne suffit pas – nous devons aussi pouvoir participer à la formation de l'opinion publique en nous engageant dans un débat ouvert et vigoureux sur des sujets controversés. »* [Ala, p. 1])

En 1996, en Suisse, Reinard Peters a été condamné à une amende de 4 000 dollars par un tribunal suisse et à payer 6 800 dollars de frais de justice *« après avoir été reconnu coupable d'avoir enfreint une loi qui criminalise la discrimination contre les groupes ethniques ou l'incitation à la haine raciale... ».* Il a été reconnu coupable d'avoir publié une brochure qui *« affirmait que la cupidité des Juifs était responsable de la Seconde Guerre mondiale. »* [Levy, T, 9-18-96]

En Pologne, en 1998, Michael Chajn, membre de l'Association des étudiants polono-juifs de l'Université de Varsovie, a réussi (avec l'aide d'un magazine juif) à faire retirer des rayons d'un libraire tous les livres qu'il avait personnellement déclarés *« antisémites. »* Les volumes comprenaient un livre sur les *« meurtres rituels juifs »*, la *« coopération des Juifs et des francs-maçons »* et un autre qui affirmait que *« les Juifs étaient majoritaires dans tous les postes ministériels de [Solidarité – l'organisation anticommuniste] depuis 1989. »* En substance, Chajn et ses partisans juifs ont exercé leur pouvoir pour censurer efficacement tout ce qui, dans la librairie, ne leur plaisait pas. Qui (à part la police de la pensée juive) peut confirmer que ces livres sont des mensonges insidieux et grotesques

sans être autorisé à les lire ? Une fois qu'un tel pouvoir d'étouffer la libre pensée à leur sujet commence, où – et comment – s'arrête-t-il ?

Toujours en Pologne, en 1999, le professeur Dariusz Ratajczak de l'université d'Opole a été attaqué pour avoir écrit qu'*« il n'a jamais existé... un plan d'extermination systématique des Juifs »*. [Golik, p. 7] *« Selon la récente loi de l'Institut national du souvenir »*, note la *Voix de Varsovie*, *« de tels sentiments publics sont passibles d'une amende ou d'une peine pouvant aller jusqu'à trois ans de prison... La punition maximale que le comité universitaire peut infliger est l'interdiction de travailler en tant qu'instructeur. »* [Golik, p. 7]

En mars 1998, Roger Garaudy, un Français de 84 ans converti à l'Islam, a été condamné à une amende de 150 000 francs par la Cour de justice de Paris pour avoir écrit un livre intitulé *Les mythes fondateurs de la politique israélienne*, qui, entre autres, soutient que l'Holocauste a été exagéré pour aider à créer l'État moderne d'Israël. Le livre a été publié par La Vielle Taupe, décrite par le *Jewish Chronicle comme « une maison d'édition d'extrême gauche »*. Garaudy a été vice-président de l'Assemblée nationale française de 1956 à 1958 et membre du parti communiste jusqu'en 1970. Le jour du verdict de culpabilité, des juifs de l'organisation de droite Betar (sioniste) ont violemment attaqué un groupe de partisans de Garaudy à l'intérieur du bâtiment du tribunal. Deux journalistes arabes ont également été battus à l'extérieur. Le « Crif » – *« la plus grande organisation fédératrice du judaïsme français »* – a condamné le volume de Garaudy comme *« une manœuvre idéologique et politique révoltante visant à délégitimer l'existence même d'Israël. »* Lors d'une précédente conférence de presse au Caire, l'auteur du livre avait fait remarquer qu'*« en France, on peut attaquer le pape ou le président Jacques Chirac. L'important est de ne pas critiquer Israël, sinon vous êtes perdu. Les médias sont à 95 % aux mains des sionistes »*. [Zlotowski, p. 2] Bizarrement, en 1978, avant que Garaudy ne prenne une position aussi ferme contre le sionisme, Nahum Goldmann, président de l'Organisation sioniste mondiale, le considérait curieusement comme étant *« un bon ami à moi, dont j'admire beaucoup le courage et la liberté d'opinion »*. [Goldmann, N., 1978, p. 204]

Parmi les autres négationnistes de gauche de ces dernières années, citons Paul Rassinier (un ancien communiste qui a été incarcéré dans le

camp de concentration nazi de Buchenwald) ; Robert Faurisson (un professeur français suspendu par son université pour ses écrits sur le sujet) ; le sociologue Serge Thion ; Gabor T. Rittersporn et Jean-Gabriel Cohn-Bendit. [Mendes, pp. 108-111] (Même les écrits du pionnier du communisme, Karl Marx, petit-fils de rabbins [il serait également descendant du célèbre talmudiste français Rashi du côté de son père, et du célèbre rabbin Maharal, Rabbi Low de Prague, du côté de sa mère] [Rapoport, L., 1990, p. 235] sont tombés sous la plume de la censure. Comme le note Dagobert Runes à propos des textes les plus anti-juifs de Marx : *« Il est intéressant de noter que la plupart des références antisémites de Marx, dans sa correspondance, ses écrits de journaliste et ses livres, ont été entièrement éliminées par ses différents éditeurs. »*) [Marx, K., 1959, p. xii]

La mise en application par les juifs de leurs dogmes sur l'Holocauste a une portée transnationale. En 1998, le *New York Times* notait que *« le Parlement européen a voté la levée de l'immunité juridique de Jean-Marie Le Pen, l'un de ses membres, afin qu'un procureur allemand puisse ouvrir une enquête criminelle sur les remarques de M. Le Pen dénigrant l'Holocauste... [Le Pen] a rejeté l'extermination des Juifs d'Europe comme un 'détail de l'histoire'. Étant donné que la négation de l'Holocauste ou la minimisation des crimes du Troisième Reich est contraire à la loi en Allemagne, il peut désormais y être poursuivi. Une condamnation peut entraîner une amende et une peine de prison allant jusqu'à cinq ans. »* [Wheatcroft, p. A19] C'est à Munich que M. Le Pen, une personnalité politique française de droite bien connue, a tenu ces propos *« dénigrants »*.

Il est en effet stupéfiant que n'importe qui, à notre époque, puisse nier publiquement et en toute impunité l'existence même de Dieu sans aucun souci ni répercussion, et contester librement pratiquement tout ce qui est imaginable, alors que nier l'Holocauste juif est un motif de persécution, de censure et, dans de nombreux endroits – même dans les démocraties occidentales – d'amendes et d'emprisonnement. Nier l'Holocauste est le nouveau blasphème, puissamment puni par des bâillons sur tous et chacun à travers une grande partie du monde par une Inquisition juive qui s'encadre elle-même et ses légendes sans reproche ni question. Et le problème latent ici n'est pas, bien sûr, la réalité de l'Holocauste (qui a certainement existé dans la mesure où un

grand nombre de juifs ont été assassinés, ainsi que d'autres) mais le pouvoir d'un groupe de contrôler internationalement – et finalement de fermer – le libre discours. Il devrait être facile d'argumenter et de prouver que les négateurs de l'Holocauste sont dans l'erreur dans un discours ouvert. Si certains de ces négateurs sont malveillants, une controverse ouverte le révélera également. Mais le refus de la libre expression – dans ce cas comme dans tous les autres – nourrit inévitablement ce que la nouvelle inquisition cherche à étouffer : la conviction, parmi les contradicteurs, que quelque chose est effectivement caché par ceux qui suppriment et étouffent les voix d'opposition. Et le refus de la libre expression crée un précédent et une contagion dans tous les domaines.

L'un des axiomes les plus anciens de la foi morale est qu'un échange public libre d'idées mène inévitablement à la vérité. Le fait que les nazis soient intervenus et aient tué cette prémisse est pertinent ici. Le raisonnement de la Ligue anti-diffamation (selon le directeur Abraham Foxman) pour l'interdiction de toutes les publicités payantes qui soutiennent que l'Holocauste n'a pas eu lieu est le suivant : *« L'intention de ces publicités d'attaquer les faits de l'Holocauste, et en présentant cette attaque comme un simple point de vue non orthodoxe ou un défi au 'débat ouvert', encode subtilement les images antisémites traditionnelles des juifs en tant que contrôleurs du monde universitaire et des médias, et des juifs en tant qu'exploiteurs de la culpabilité des non-juifs. Ces croyances, bien sûr, sont comparables aux prêches qui ont porté Hitler au pouvoir dans l'Allemagne d'avant-guerre. »* [Foxman, p. 322] Ici, Foxman renverse complètement la réalité. Quiconque plaide pour la liberté d'expression sur des bases philosophiques et s'oppose aux tentatives juives unifiées de censure **totale** de cette question – ou de toute autre – est bizarrement accusé par Foxman des *« prêches qui ont amené Hitler au pouvoir »*.

En 1995, une jeune femme de 18 ans a emprunté *La mystification du XXe siècle* d'A. R. Butz, professeur d'ingénierie à Northwestern, à la bibliothèque de la petite ville canadienne de Didbury. La jeune femme a alors *« appelé les douanes canadiennes et découvert que le livre figurait sur une liste d'ouvrages dont l'entrée au Canada était refusée, mais on lui a dit que la possession du livre n'était pas illégale. La femme a décidé de le remettre quand même aux*

*Mounties [police canadienne], informant le bibliothécaire public, Tim Elliot, après coup »*. Informé du statut du livre, le bibliothécaire a dit aux policiers qu'il ne voulait pas récupérer le livre et ils l'ont détruit. Cette histoire a fait l'objet d'une controverse dans les nouvelles locales, et Bernie Farber, porte-parole du Congrès juif canadien, a publiquement félicité le client de la bibliothèque d'avoir porté le livre à la connaissance des autorités. [Canadian Bus and Current Affairs 2-13-95, p. 25]

La haine populaire juive du « révisionnisme de l'Holocauste » est si grande que même Yehuda Bauer, historien de l'Holocauste à l'Université hébraïque, a été attaqué pour avoir révisé le nombre de juifs assassinés dans le camp de concentration d'Auschwitz, le ramenant à 1,35 million. *« Le chiffre de 4 millions était devenu tellement sacré à force d'être répété dans la presse »*, dit Michael Berenbaum, *« que les articles de Bauer ont suscité une controverse immédiate. Les survivants étaient mécontents qu'il semble rejoindre les révisionnistes en diminuant le nombre de victimes. »* [Berenbaum, *The Struggle*, p. 90] Parmi les réponses juives les plus radicales au « révisionnisme de l'Holocauste », il y a eu le bombardement de la maison du sceptique George Ashley à Northridge, en Californie, en 1986. [Gewertz] Et, dans les guerres de contre-propagande anti-Holocauste, en 1998, la Zionist Organization of America a riposté avec une publication, *Deir Yassin: A Lie*, qui soutient qu'un massacre juif-israélien largement connu et très documenté de villageois arabes en 1948 n'a jamais eu lieu. [Mahler, J., 3-20-98, p. 7]

Les efforts concertés des juifs en matière de censure prennent des formes et des apparences diverses, s'attaquant à tout le spectre de la pensée politique, de droite à gauche, et englobant pratiquement n'importe quel sujet, du moment qu'il s'adresse aux juifs. Le 19 juin 1977, par exemple, l'équipe d'information respectée du *Sunday Times* de Londres a présenté un article documentant la torture systématique des Arabes en Israël et dans les territoires occupés. Aux États-Unis, cette nouvelle majeure n'a été couverte que par un seul grand média, le *Boston Globe*. Pourquoi ? *« Toute publicité négative [d'Israël] »*, a noté Nicholas Von Hoffman dans le *Anaheim Bulletin*, *« est susceptible d'attirer les foudres d'un éditeur de la part du lobby le mieux organisé de la nation. »* [Said, p. 42] En 1990, l'Association de la presse étrangère a protesté contre l'interdiction

par Israël des informations sur l'immigration soviétique dans l'État juif ; la censure a été appliquée, selon le *Boston Globe*, en raison d'une *« tendance croissante à la médiatisation négative »*. [Rosenberg, C2] En 1996, *« en réponse aux protestations de groupes juifs »*, *Mein Kampf* d'Adolf Hitler – un ouvrage de référence évidemment nécessaire dans les cours d'histoire des universités américaines – a été interdit en Hongrie. Une version anglaise, publiée en Grande-Bretagne, a également été interdite à l'Université européenne de Budapest. Le *Jewish Week* a fait remarquer que l'université avait demandé l'autorisation de mettre le livre en rayon, *« une université qui est soutenue par le financier [juif américain] George Soros »*. [Perlez, 1, 23]

En 1999, le grand centre de lobbying juif, le Centre Simon Wiesenthal de Los Angeles, a réussi à faire pression sur le géant allemand Bertelsmann pour qu'il cesse de faire de la publicité pour *Mein Kampf* dans sa librairie en ligne. *« Nous sommes conscients d'opérer sur la frontière ténue entre la responsabilité d'un éditeur et l'accusation de censure »*, a relevé un porte-parole de Bertelsmann, en retirant la disponibilité du livre sur le système informatique. Les librairies en ligne Amazon.com et Barnes and Noble ont continué à refuser *« de céder [à la demande de Wiesenthal], invoquant leurs droits au premier amendement pour promouvoir la liberté d'expression »*. [Lieberman, A., 9-21-99, p. 16]

En 1984, une pièce de théâtre (*Garbage, the City, and Death*) de Rainer Werner Fassbinder, l'un des cinéastes les plus célèbres au monde, a été fermée à Francfort, en Allemagne, sous la pression concertée des juifs. La pièce était basée sur une histoire réelle de corruption locale dans les transactions immobilières, combattue sur le terrain par le parti vert de gauche. Les juifs figuraient parmi les plus importants courtiers et négociants en immobilier, notamment un spéculateur nommé Ignatz Bubis, futur président du Conseil central des juifs d'Allemagne. Un personnage de Fassbinder dans la pièce, nommé de manière allégorique « Juif riche », est basé sur Bubis. *« Il y avait beaucoup de corruption officielle, de contournement des lois, d'absence de codes ou de mépris de ceux-ci lorsqu'ils existaient »*, a souligné Lothar Kahn à propos de l'histoire réelle sur laquelle la pièce est basée. *« L'intérêt personnel, la cupidité, la politique et la mauvaise gestion se sont combinés pour créer une situation qui a été largement déplorée. Bubis ne semble pas perturbé outre mesure par l'allégation selon laquelle il a*

*servi de prototype au Juif riche de Fassbinder, le personnage qui a donné lieu à l'accusation selon laquelle la pièce est anti-juive tant par sa nature que par son effet. »* [Lothar, p. 51]

Face aux protestations des juifs, le producteur de la pièce a proposé de renommer « A » le juif riche et d'apporter d'autres changements à l'histoire scénique. *« À ce moment-là, cependant »*, note Kahn, *« le fait que les changements aient été effectués sur l'insistance de 'nos amis juifs' serait devenu une source de ressentiment aussi importante que le fait d'avoir été empêché de produire la pièce en premier lieu. »* [Kahn, p. 52]

Finalement, des activistes juifs ont occupé la scène pendant trois heures pour empêcher la pièce d'être jouée. Le producteur a finalement cédé à la censure, *« citant l'intensité de la pression juive ».* Alors que le porte-parole juif local, Michael Friedman, a déclaré que l'incident était terminé, sans rancune, Lothar Kahn a suggéré le contraire : *« Il y a des critiques allemands en colère qui pensent que les Juifs ont surjoué leur rôle et ne devraient pas dicter ce qu'il faut penser de quoi que ce soit. »* [Kahn, p. 52] Fassbinder lui-même a déclaré que *« le sujet des Juifs est un sujet tabou en Allemagne depuis 1945 ; en fin de compte, cela doit être contre-productif, car les tabous conduisent inévitablement le sujet frappé de tabou à susciter des peurs sombres et secrètes et à se faire des ennemis. »* [Kahn, p. 51]

Aux Pays-Bas, en 1987, le conseil municipal de Rotterdam a résisté aux demandes des juifs et a refusé de censurer la pièce de Fassbinder dans sa propre localité, une porte-parole annonçant que :

*« Le conseil municipal de Rotterdam a décidé que la municipalité n'avait pas compétence pour interdire la pièce. C'est une question de liberté d'expression. »* [Reuters, 11-17-87]

*Reuters* a noté que *« les dirigeants juifs disent qu'ils vont manifester contre la pièce »* et que *« la Fondation de Rotterdam pour la lutte contre l'antisémitisme a déclaré qu'elle envisageait de poursuivre les producteurs en justice parce qu'ils violaient les lois néerlandaises contre la discrimination des communautés ethniques et religieuses. Les producteurs affirment que la pièce est constructive car elle a suscité un débat sur les causes et les résultats de l'antisémitisme. »* [Reuters, 11-17-87]

En 1993, l'American Jewish Committee (AJC) a fermé son exposition itinérante nationale sur l'histoire des relations entre les Noirs et les juifs (telle que l'AJC la voyait) lorsque la communauté noire de Boston a permis au chapitre local de Nation of Islam d'apporter sa propre perspective critique à l'exposition. [Hohler, p. 21] L'organisation juive a déclaré que le point de vue de la Nation était antisémite et a annulé le reste de la tournée.

En 1999, la ville de Toronto a présenté ses excuses au Congrès juif canadien (CJC) pour avoir autorisé la présentation d'une exposition photographique sur l'histoire de la Palestine sous le régime israélien dans un lieu de la ville. Howard Brief, du CJC, a qualifié l'exposition de photos d'*« obscène »*, tandis que le maire juif de Toronto, Mel Lastman (originaire de New York), a déclaré *: « Nous ne cherchons pas à ce que les gens viennent se battre ici. C'est la magie de Toronto – on n'apporte pas ses arguments ou ses querelles ici ».* [De Mara, 9-17-99] Les juifs locaux se sont également plaints des légendes de certaines photos et du fait que le créneau de l'exposition, entre les fêtes juives de Rosh Hoshanah et de Yom Kippour, était *« irrespectueux. »*

Le producteur de l'émission palestinienne était une organisation religieuse anglicane. Le révérend Robert Assaly a répondu à l'indignation des juifs en faisant remarquer que :

*« Une fois de plus, l'articulation même de l'histoire et de la culture palestiniennes est assujettie aux caprices politiques dominants d'un autre peuple ou d'une autre organisation. Une fois de plus, l'existence palestinienne n'est pas autorisée à être comprise par elle-même, mais, dans l'esprit du CJC, elle ne doit être articulée qu'en référence aux filtres de l'histoire et de la foi juives. Heureusement, nous ne soumettons plus l'histoire des aborigènes ou les expositions juives sur l'Holocauste aux exigences de leurs oppresseurs. La tentative du CJC de faire taire la vérité dément ses motivations déclarées. »* [Assaly]

Le chroniqueur du *Toronto Star*, Thomas Walkom, a suivi l'histoire, et a découvert que l'homme qui a qualifié l'exposition d'*« obscène »* (Harold Brief, président du Comité des affaires israéliennes du CJC) n'avait même jamais vu l'exposition, et encore moins les *« légendes dont la communauté juive se plaint sans cesse ».* [Walkom, T., 9-28-99]

En 1992, un bibliothécaire de Chicago, David Williams, a fait remarquer lors de la conférence annuelle de l'American Library Association (ALA) que depuis 1967, l'État d'Israël a censuré près de 4 000 livres dans les territoires arabes occupés de Gaza et de Cisjordanie. Parmi les volumes interdits figurent les pièces de Sophocle, les romans du prix Nobel égyptien Naguib Mahfouz et *La bataille pour la paix* d'Ezer Weizmann, président d'Israël. Les surveillants juifs ont également censuré tous les textes publiés par les Palestiniens locaux. Même un poète, Muhammad Albatrawi, un résident de Cisjordanie, a fait remarquer que :

*« Chacun de mes mots passe par le bureau de la censure [...]. Il va sans dire que cela affecte la valeur littéraire de l'œuvre... Je ne peux jamais savoir à l'avance comment le censeur va réagir : parfois j'écris quelque chose de risqué et il l'approuve sans commentaire, et parfois j'écris quelque chose de totalement innocent et il est complètement interdit. Cela peut vous rendre fou, car il n'y a aucune logique à cela. »* [Grossman, D., 1988, pp. 158- 159]

Une résolution condamnant la censure israélienne est adoptée par l'ALA. Lors de la convention suivante, souligne Robert Friedman, le journaliste du *Village Voice*, *« la lutte pour annuler la résolution vieille d'un an condamnant les politiques de censure israéliennes dans les territoires occupés a attiré plus de 1500 bibliothécaires – trois à quatre fois plus que d'habitude. »* [Friedman, p. 36] L'Anti-Defamation League (ADL), Hadassah (l'organisation des femmes sionistes) et d'autres juifs sympathisants ont uni leurs forces dans une campagne massive pour dénoncer la résolution de l'ALA, la rétracter et diffamer l'auteur initial de la résolution, David Williams, en le qualifiant d'antisémite.

Le rejet par l'ALA de sa résolution contre la censure, explique Friedman, *« est dû au grand nombre de militants pro-israéliens qui sont venus [à la conférence] à la demande d'Hadassah [une organisation sioniste féminine], de nombreux membres de l'ALA craignant que la controverse ne déchire l'organisation, et un retour de bâton contre la personnalité autoritaire et bien-pensante de William... La même semaine... Les responsables de l'ALA ont annoncé qu'ils avaient mis en place un groupe de travail – apparemment à la demande de l'ADL – visant à enquêter sur Williams. »* [Friedman, p. 39]

Ils découvriront que Williams n'en est pas à sa première controverse dans les milieux juifs. En 1989, alors qu'il dirigeait le département des acquisitions sur le Moyen-Orient à la Chicago Public Library, il a établi une bibliographie de 147 livres pour l'étude du conflit israélo-palestinien. En peu de temps, Samuel F. Morrison, bibliothécaire en chef de Chicago, a reçu l'appel d'un éminent client juif qui se plaignait de certains des livres figurant sur la liste. S'ensuit une campagne unifiée menée par deux organisations de lobbying juives – l'Anti-Defamation League et le Jewish Community Relation Council – ciblant notamment Cindy Pritzker, la présidente juive du Chicago Library Board, l'une des héritières – entre autres – de la chaîne d'hôtels Hyatt.

Après avoir examiné la liste bibliographique de William, le bibliothécaire en chef Morrisson a continué à la soutenir fermement, notant que *« les bibliothèques devraient fournir des documents et des informations présentant tous les points de vue sur les questions actuelles et historiques. »* [Friedman, p. 35] L'ADL et d'autres groupes de pression juifs ont cependant persisté, allant jusqu'à qualifier le livre de David Shipler, lauréat du prix Pulitzer dans la bibliographie, *Arab and Jew: Wounded Spirits in the Promised Land*, comme une *« tentative d'impartialité [qui] aboutit à des équivalences déformées entre les actions arabes et israéliennes ».* [Friedman, p. 35] L'ADL a mobilisé davantage de soutien juif local pour se plaindre en masse auprès des responsables gouvernementaux locaux et, finalement, la bibliothèque de Chicago a capitulé, ajoutant plus de 30 livres sélectionnés par l'ADL et retirant du projet David Williams, le bibliothécaire qui avait établi la bibliographie.

La pression juive constante visant à obliger la bibliothèque à mettre l'accent sur les perspectives juives et israéliennes du Moyen-Orient fait la une des journaux locaux. James Byrne, un chroniqueur du *Chicago Sun-Times*, s'est inquiété du fait que les éventuelles enquêtes de l'ADL sur le passé de William rappelaient la chasse aux sorcières de l'ère McCarthy. Résumant toute l'histoire, Robert Friedman, le commentateur du *Village Voice*, déclare que *« voici la preuve sans équivoque que l'ADL tente de censurer une bibliothèque publique ».*

En 1986, en raison d'une plainte juive concertée, le conseil scolaire du comté de Waterloo, dans la région de Toronto, au Canada, a

*« interdit »* la pièce de William Shakespeare, *Le Marchand de Venise*, en attendant que la Commission des droits de l'homme de l'Ontario et le ministère de l'Éducation donnent leur avis. La décision du conseil scolaire, a relevé le *Toronto Star*, *« à la suite d'un intense lobbying comprenant les témoignages de neuf élèves juifs, a de nouveau soulevé des inquiétudes quant à la censure des livres scolaires sous la pression de minorités bruyantes ».* [Ferri, J., p. A18]

Quelques années plus tard, le Congrès juif canadien est intervenu dans une représentation prévue de la pièce de Shakespeare par le Festival de Stratford. La pièce a finalement été jouée, mais seulement, fait remarquer Sol Littman, après qu'il ait été convenu que *« l'on veillerait à ce que la représentation de Shylock soit exempte de stéréotypes grossiers et – surtout – que le festival organiserait des séminaires pour les jeunes spectateurs afin d'expliquer le contexte historique de la pièce et les préjugés sociaux de l'époque ».* [Littman, S., p. A17]

En 1994, l'*Ottawa Citizen* publiait un éditorial intitulé « Beware of the Censor » (Méfiez-vous du censeur), dans lequel on pouvait lire que *« les écoles secondaires publiques d'Ottawa ont discrètement révisé comment et quand elles enseignent la pièce classique de Shakespeare, 'Le Marchand de Venise'... Plusieurs conseils scolaires de l'Ontario ont soit interdit l'œuvre, soit restreint son enseignement aux classes supérieures... Les chefs de département [des écoles publiques d'Ottawa] ont décrété que si 'Le Marchand de Venise' est enseigné, il doit être présenté à la lumière d'un document d'opinion rédigé par des membres de la communauté juive... Le problème du 'Marchand de Venise' n'a pas été soumis à un débat public par les conseillers élus [du Conseil scolaire d'Ottawa]... Le résultat est une littérature choisie à la dérobée, dans un climat de pression et d'autocensure. »* [Ottawa Citizen, p. A10]

La police de la pensée juive est très étendue et, même au sein de la communauté juive elle exerce de puissantes pressions pour faire taire ceux qui ont une conscience morale, en particulier en ce qui concerne les politiques de l'Israël moderne. Ainsi, l'érudite juive Marla Brettschneider constate que :

*« Au cours de mes recherches pour ma thèse, j'ai entendu d'innombrables individus et représentants de groupes [juifs] de tout le pays raconter des histoires sur*

*les politiques de censure pro-Israël de la communauté juive dominante. Ces personnes ont demandé différents niveaux de confidentialité, en fonction de l'actualité ou de la douleur de l'histoire, ou de la stature de l'individu ou du groupe dans la communauté. Il y avait souvent des emplois en jeu et les réputations des gros bonnets à encadrer... [Brettschneider, p. 90] Malheureusement, les étudiants n'étaient même pas disposés à me parler afin d'obtenir des informations de base... J'ai continué à y voir un exemple douloureux de la peur que ressentent les étudiants juifs progressistes face à leur activisme. Ils ont l'impression qu'ils subiront la colère de la communauté [juive] en punition de ce travail. [Brettschneider, p. 90]... Dans les années 1980, les étudiants juifs avaient davantage peur de poser des questions, d'explorer, de critiquer et de s'exprimer, surtout en ce qui concerne Israël... [En 1989], m'exprimant en tant que progressiste, j'ai critiqué la politique israélienne et notre rôle en tant que militants sionistes/juifs nord-américains. De nombreux étudiants dans le public ont été contrariés par le fait que je m'exprimais de manière critique sur ces questions. La raison qu'ils m'ont donnée pour expliquer leurs sentiments était qu'en étalant notre linge sale en public, nous aidons les antisémites qui veulent nous diviser et nous conquérir... Mais ce qui m'a le plus bouleversé, c'est ceci : si une auto-évaluation honnête et critique ne peut même pas avoir lieu dans une pièce fermée parmi des étudiants juifs très actifs lors d'une conférence juive, alors il est difficile d'imaginer où cette exploration si désespérément nécessaire peut avoir lieu. »* [Brettschneider, pp. 89-90]

Auparavant, en 1979, une organisation juive américaine appelée Breira avait été évincée par le courant dominant de la communauté juive. Breira – qui n'a jamais compté plus de 1 500 membres – cherchait, selon ses propres termes, à *« briser le 'tabou' de la critique publique d'Israël au sein de la communauté juive américaine. »* [Wertheimer, p. 399] *« Les militants de Breira »*, souligne Jack Wertheimer, *« ont constamment interprété la controverse publique [dans les cercles juifs] comme une campagne de diffamation orchestrée… »* [Wertheimer, p. 405] *« ...Breira a été présenté comme un groupe de subversifs d'Israël. Sa critique sévère de la communauté juive américaine organisée, son programme de démocratisation et de réorientation de la vie juive aux États-Unis, et son dénigrement des dirigeants établis étaient à peine remarqués. »* [Wertheimer, p. 406]

En 1990, Adi Assabi, un rabbin réformé d'Afrique du Sud, a reçu 23 menaces de mort de la part d'interlocuteurs juifs pour avoir permis au

leader noir anti-apartheid Nelson Mandela de prendre la parole à la synagogue du rabbin. Mandela, le héros international du mouvement des droits de l'homme en Afrique du Sud, qui a passé 28 ans en prison, *« a scandalisé la plupart des Juifs sud-africains par ses expressions de solidarité avec le leader de l'Organisation de libération de la Palestine, Yasir Arafat, et par des photographies dans la presse de Mandela embrassant Arafat. »* [Raphaely, p. 10]

En 1998, Norman Rosenberg, le directeur exécutif du New Jewish une organisation « progressiste », a écrit un article dans le (Washington) *Jewish Week* se plaignant des dangereux pouvoirs de censure au sein de la communauté juive ; le Smithsonian Museum – plutôt que d'organiser une série de conférences prévues dans le cadre de la célébration du cinquantième anniversaire d'Israël, a succombé aux actions de censure et de harcèlement de certains groupes juifs américains contre des orateurs *« controversés »*. Les personnes qui ont fait l'objet d'un lobbying étaient des compatriotes juifs, y compris des membres de la Knesset, du journalisme et des universités d'Israël. Rosenberg fait remarquer que :

*« En annulant le programme... le Smithsonian a été intimidé par une campagne de désinformation menée par un groupe d'ultranationalistes juifs d'extrême droite. Plutôt que de maintenir le cap et de présenter ce qui devait être à la fois une célébration des triomphes démocratiques d'Israël et un examen honnête, équitable et intellectuellement rigoureux des questions non résolues auxquelles cette démocratie est confrontée, la Smithsonian a choisi de se coucher au premier signe de controverse... Ce que nous avons ici n'est rien de moins que le maccarthysme juif naissant... Ceux qui croient en la liberté d'expression et de recherche ne peuvent qu'être consternés par cette débâcle. »* [Rosenberg, p. 20]

Quatre mois plus tard, le magazine *Smithsonian* a publié l'image autorisée d'Israël : une publicité pleine page de la chaîne History Channel annonçant la première d'*Israël: Birth of a Nation*. *« Après 3 000 ans de persécution »*, proclame la publicité, *« une Inquisition et un Holocauste, vous êtes enfin autorisés à rentrer chez vous... Rejoignez l'animateur Martin Gilbert alors que nous jetons un regard intime sur une nation née de la résolution, du courage, du sacrifice et, finalement, du destin. »* [Smithsonian, mai 1998, p. 29]

Même dans les cercles juifs de gauche, le soutien aux nobles principes de la liberté d'expression et de la Constitution sacrée peut se désintégrer

lorsqu'il est obscurci par l'émotivité juive. Un bon exemple est celui de l'American Civil Liberties Union (ACLU) et d'une marche néo-nazie prévue en 1977 à Skokie, dans l'Illinois, une banlieue à forte population juive. La ville a interdit la marche. Se fondant simplement sur le principe le plus élémentaire du premier amendement, l'ACLU a plaidé en appel au nom du droit des néo-nazis à organiser leur manifestation à Skokie. (L'ACLU a gagné l'affaire, un tribunal fédéral de district a jugé que l'interdiction de Skokie était inconstitutionnelle, mais le groupe d'extrême droite n'a jamais défilé). À la suite de l'implication de l'ACLU dans cette affaire, environ 15 % des membres nationaux de l'ACLU (censés être les avocats et autres personnes les plus libérales, les plus « ouvertes d'esprit » et les plus respectueuses des principes en Amérique) ont démissionné. La plupart étaient des juifs. Avec le recul, Albert Foer, vice-président de l'ACLU de la région de Washington D.C., a tout de même ressenti le besoin de défendre les enjeux de l'affaire dans un forum juif en 1998 :

*« La victoire juridique de l'ACLU à Skokie était en fait une victoire pour les Juifs... Le Premier amendement se pose en protecteur des droits des minorités et la situation à Skokie, où il se trouve que les Juifs ne sont pas une minorité, était unique. »* [Foer, p. 20]

Toujours prêts à qualifier d'antisémite toute critique de la juiverie ou d'Israël, les efforts des juifs organisés pour surveiller les connaissances et pour contrôler et supprimer l'information sont vastes et variés, et portent sur toute une série de sujets et de questions, mais sont toujours basés sur les juifs et/ou les Israéliens. Au Canada, par exemple, R. T. Naylor a écrit un article intitulé « Israel and the Cocaine Barons. For Israeli Mercenaries, It's All In a Day's Work »[43], publié dans le *Toronto Now magazine* en décembre 1989. *« Lorsque l'article a été publié pour la première fois »*, rapporte Naylor, *« l'organe de propagande d'Israël au Canada a commencé à bouillir d'indignation. La réaction comprenait les habituels articles diffamatoires lancés par le lobby israélien dans le* Canadian Jewish News *et le B'nai B'rith Monitor [l'organisation mère de l'ADL]. Le but de la campagne*

[43] [NdT : « Israël et les barons de la cocaïne. Pour les mercenaires israéliens, c'est la routine ».]

*n'était pas de 'corriger' le dossier, puisque les faits tels qu'ils étaient énoncés étaient incontestablement vrais, mais de terroriser les critiques d'Israël pour qu'ils se taisent. »* [Naylor, p. 139]

En 1987, affirmant qu'un documentaire de la NBC intitulé « Six Days Plus 20 Years: A Dream is Dying »[44] était « biaisé », le gouvernement israélien a interdit au Premier ministre Yitzhak Shamir, au ministre des Affaires étrangères Shimon Peres et au ministre de la Défense Yitzhak Rabin d'apparaître dans les programmes de NBC News. [Boxer, 6-31-87, p. 3] L'année suivante, l'ABC a dû faire face à des manifestations juives contre *« la couverture médiatique anti-Israël unilatérale consacrée à l'agitation actuelle dans les territoires administrés par Israël ».* [Jewish Week, 1-29-88, p. 8] L'Anti-Defamation League a attaqué le reportage d'ABC comme étant *« un simulacre de responsabilité journalistique »*, et a particulièrement pointé du doigt le présentateur d'ABC, Peter Jennings. *« Apparemment »*, a déclaré Harry Wall, le *« directeur pour Israël »* de l'ADL, *« les actions d'Israël ont permis l'expression de l'antisémitisme chez certains représentants des médias ».* [*Jewish Week*, 1-29-88]

La censure de ceux qui cherchent à documenter sur pellicule les nombreuses injustices et les crimes d'Israël contre les Arabes palestiniens est une norme institutionnalisée en Amérique. Dans les années 1980, une cinéaste juive américaine, Joan Mandel, s'est associée à d'autres personnes pour produire un documentaire (*Gaza Ghetto*) sur les conditions de vie des Arabes, véritables prisonniers dans la bande de Gaza occupée par Israël. *« J'ai commencé »*, dit-elle, *« à apprendre les subtilités des méthodes de censure utilisées contre les films sur les Palestiniens. Lorsque je suis rentrée aux États-Unis en 1984, au cours des deux années suivantes... j'ai appris que j'étais impliquée dans une guerre dans ce pays – pour redéfinir les limites de la censure... ».* [Mandel, pp. 187-188] *« ...[Il y a] une censure à toutes les étapes [de la réalisation d'un film sur Israël] – production, post-production, financement, programmation et distribution. »* [Mandel, p. 190] Parmi les organisations de censure les plus acharnées et les plus manifestes, on trouve l'Anti Defamation League, l'American-Israel Public Affairs Council (AIPAC) et CAMERA.

[44] [NdT : « Six jours plus 20 ans : un rêve se meurt »]

Pour sa part, le cinéaste Tom Hayes évoque les interminables difficultés de censure qu'il a rencontrées avec PBS, et sa branche subventionnaire ITVS, à propos de son film sur les Arabes sous domination israélienne, « People of the Land » :

*« Pour moi, le travail sur la Palestine était un test de la pertinence du cinéma indépendant. Si vous ne pouviez pas obtenir de financement et de diffusion pour un travail sur la culpabilité de la superpuissance [d'Israël] dans le génocide culturel, alors quel était exactement l'intérêt du cinéma indépendant ? Le divertissement ? Le titillement des médias ? »* [Hayes, p. 6]

En 1990, le gouvernement israélien est parvenu à obtenir brièvement qu'un juge de la Cour suprême de l'État de New York, Michael Dontzin, interdise un livre en Amérique ; une Cour d'appel a ensuite annulé la censure. Le livre interdit, *By Way of Perception: The Making and Unmaking of a Mossad Officer*, décrivait la vie de l'auteur Victor Ostrovsky en tant qu'agent du Mossad israélien (organisation similaire à la CIA) et son désenchantement moral vis-à-vis des politiques de l'organisation. L'interdiction du livre par le juge a troublé les experts du premier amendement, en particulier le fait qu'un gouvernement étranger puisse exercer une telle influence en Amérique. L'avocat Richard Winfield a qualifié la censure du juge Dontzin de *« sans précédent et flagrante »*. L'avocat Floyd Abrams l'a décrite comme *« une aberration »*. Les critiques ont déclaré, selon le *Jewish Week*, que *« c'était apparemment la première fois qu'une nation étrangère cherchait à empêcher la publication d'un livre aux États-Unis »*. [*Jewish Week*, 9-21-90, p. 20] [Voir d'autres actions de censure inspirées par les juifs dans la section sur les médias.]

Sous la menace d'un procès intenté par Israël, la Huntington Library de San Marino, en Californie, a annoncé en 1991 qu'elle ouvrait toujours son jeu complet de photographies des célèbres manuscrits de la mer Morte à tous les chercheurs qualifiés désireux de les étudier. Les manuscrits originaux sont conservés dans un musée de Jérusalem depuis 1947 et contrôlés par un *« cartel académique restreint »* en Israël, en particulier par l'Autorité israélienne des antiquités qui a limité l'accès à l'étude des manuscrits à environ 40 personnes pendant quatre décennies. *« Les responsables israéliens »*, indique le *Jewish Week*, *« soutiennent que le libre*

*accès aux textes inachevés pourrait empêcher une 'interprétation définitive' des rouleaux. »* [Tugend, T, *Dead*, p. 15]

En 1989, Jim Bleilkamp, un animateur de débat radio, a été licencié par Dennis Israel, le directeur de sa station d'Albany, après une campagne menée contre lui par le Shield of David, un groupe de pression juif local, avec le soutien de l'ADL, d'Americans for a Safe Israel et du Committee for Accuracy in Middle East Reporting [basé sur le judaïsme]. Selon le *Jewish Week*, parmi les crimes de Bielkamp figure une *« accusation selon laquelle les soldats israéliens commettent un 'génocide' contre les Arabes... [Bleikamp] a reconnu avoir mentionné le mot 'génocide' à l'antenne, mais affirme qu'il ne voulait pas impliquer une comparaison entre le soulèvement palestinien et l'Holocauste ».* [Weiss, Y, p. 18]

En 1991, Linda Rios Brook, directrice de Channel 11 à Minneapolis, a perdu son emploi en raison de ses *« opinions religieuses tranchées »*, notamment pour avoir prononcé des discours en tant que chrétienne fervente dans lesquels elle affirmait *« que les Juifs ont fait pression sur Pilate pour qu'il tue Jésus ».* Pour cela, Brook a été accusée d'être antisémite, bien que ce qu'elle a dit soit un fondement de la croyance chrétienne (et de la croyance **juive**) depuis des siècles. Le cabinet d'avocats Milaretz and Associates a dirigé un groupe d'annonceurs qui ont retiré leur contrat publicitaire avec la chaîne de télévision pour *« envoyer un message »* à la société mère de Channel 11 et forcer Brook à partir. [Katz-Stone, p. 2]

En 2001, Michael Lopez-Calderon, un professeur non juif d'études sociales à la Rabbi Alexander S. Gross High School de la Hebrew Academy à Miami, a fait la une des journaux lorsqu'il a été licencié pour avoir publié des commentaires anti-israéliens sur un site Web pro-palestinien, Palestine Media Watch. *« Lopez-Calderon, un Cubain-Américain non-catholique qui pense qu'Israël opprime les Palestiniens, a déclaré que les problèmes ont commencé lorsqu'il a entendu d'autres enseignants faire ce qu'il a ressenti comme des commentaires insensibles sur la fusillade mortelle d'un adolescent palestinien. 'Cela m'a brisé', a-t-il dit ».* [Tallahassee Democrat, 3-10-01]

Toujours en 2001, l'éditeur du *Oneida Daily Dispatch* (New York) a licencié ses deux principaux rédacteurs (Jean Ryan et Dale Seth) pour un éditorial que l'avocat juif local, Randy Schaal, n'avait pas apprécié.

Alertant la Fédération communautaire juive locale de Mohawk Valley, le lobby juif a commencé à faire pression sur le journal. L'éditorial (dont l'extrait principal est en lien : http://jewishtribalreview.org/oneida.htm) a été accusé d'être *« antisémite »*. [Sung, E., 11-02-01]

En 1990, le *New York Times* a signalé *que « les attaques verbales d'un professeur de théologie de Harvard contre les Juifs, le judaïsme et Israël ont conduit à son licenciement en tant qu'éditeur en chef des manuscrits de la mer Morte »*. Le Dr John Strugnell a été cité par un journaliste israélien comme ayant déclaré que le judaïsme était *« raciste à l'origine »*, qu'il n'était *« pas une religion supérieure »* et que l'Israël moderne *« est fondé sur un mensonge, ou du moins sur une prémisse qui ne peut être soutenue »*. La plupart de ces observations, comme le prouve méticuleusement ce volume, sont indéniablement vraies. Le crime est de les dire ouvertement. Strugnell a été écarté par le *Times* comme ayant, selon les rumeurs, un *« problème de boisson »* et des *« problèmes mentaux »*. Laurence Schiffman, professeur d'études hébraïques et judaïques à l'université de New York, a déclaré au journal : *« Voici un gardien de ces documents et [il] trempe les rouleaux dans le sang des victimes de l'antisémitisme. Comment pouvons-nous avoir confiance dans l'équité et l'érudition d'un homme qui aborde ces documents avec des préjugés aussi profondément ancrés, des préjugés qui révulsent la plupart de ses collègues, tant chrétiens que juifs. »* [Wilford, J.N., 12-12-90, p. A14]

En 2001, une revue scientifique a publié un article qui attaquait le dogme juif (le « peuple élu ») et sioniste. La revue a subi de telles pressions de la part des juifs qu'elle a rapidement cherché à supprimer l'article dans son volume déjà publié. Comme l'a noté le *Guardian* de Londres :

*« Un article de recherche majeur montrant que les Juifs du Moyen-Orient et les Palestiniens sont génétiquement presque identiques a été retiré d'une revue de premier plan. Les universitaires qui ont déjà reçu des exemplaires de 'Human Immunology' ont été invités à arracher les pages incriminées et à les jeter. Un acte d'autocensure aussi radical est sans précédent dans l'édition scientifique et a suscité une inquiétude générale, faisant craindre qu'il puisse impliquer la suppression de travaux scientifiques remettant en cause le dogme biblique. 'J'ai rédigé plusieurs centaines d'articles scientifiques, dont certains pour 'Nature et Science', et cela ne m'était jamais arrivé auparavant', a déclaré l'auteur principal de l'article, le professeur*

*Antonio Arnaiz-Villena, généticien espagnol de l'université Complutense de Madrid. 'Je suis stupéfait'... À l'instar des études antérieures, l'équipe n'a trouvé aucune donnée permettant d'étayer l'idée que les Juifs étaient génétiquement différents des autres habitants de la région. Ce faisant, les recherches de l'équipe remettent en question les affirmations selon lesquelles les Juifs sont un peuple spécial, élu, et que le judaïsme ne peut être qu'hérité... La rédactrice en chef [de 'Human Immunology'] a déclaré à la revue 'Nature' la semaine dernière qu'elle était menacée par des démissions massives de membres si elle ne rétractait pas l'article. »* [McKie, R., 11-25-01]

En Angleterre, en 1991, le Board of Deputies of British Jews (BDBJ) a annoncé qu'il *« pourrait intenter une action en justice contre Bob Beckman, le conseiller financier, s'il répète des commentaires 'anti-juifs' dans son bulletin d'affaires hebdomadaire. M. Beckman, qui conseillait autrefois les auditeurs de la radio LBC sur les actions, a été mis en garde par l'organisme de surveillance financière Fimbra après que le Board of Deputies of British Jews s'est plaint de ses commentaires antisionistes incendiaires dans son bulletin financier. Selon un plaignant du BDBJ, un numéro entier de la publication de Beckman était consacré à 'la théorie de la conspiration juive dans la sphère financière.' Le BDBJ a déclaré que les écrits de Beckman constituaient une 'incitation à la haine raciale' et qu'ils étaient donc passibles de poursuites en vertu de la loi sur les relations entre les races. »* [*The Times* (de Londres), 4-21-91]

En 1990, quelqu'un de la *Dartmouth Review* – un journal idéologiquement conservateur du Dartmouth College – a secrètement inséré une citation anti-juive d'Adolf Hitler dans l'en-tête du journal comme acte de sabotage. La furie qui en a résulté a entraîné l'envoi au journal d'une lettre de plainte de Mel Levine, membre juif du Congrès de Californie, signée par 83 autres membres du Congrès. Le président de *Review* et deux membres du personnel ont été contraints de démissionner. Dinah D'Souza, administratrice de Dartmouth, a finalement attaqué le président du Dartmouth College, James Freedman, qui est juif, pour sa gestion de l'affaire. Freedman, se plaint D'Souza, était une *« brute... qui avait contribué à une mentalité de lynchage sur le campus. »* [Baker, p. 6]

En 1990, des journalistes, des rédacteurs et des éditeurs juifs du monde entier se sont réunis à Jérusalem pour la troisième conférence

internationale des médias juifs afin d'aborder les questions et les préoccupations mondiales de leur communauté. Parmi les préoccupations figuraient celles-ci : *« Dans quelle mesure les [journalistes juifs] peuvent-ils être critiques envers Israël ? Comment doivent-ils traiter les articles qui donnent une mauvaise image d'Israël ? »* Gary Rosenblatt, rédacteur en chef de journaux juifs à Baltimore, Detroit et Atlanta, a ainsi fait remarquer : *« j'ai un jour entendu un rédacteur en chef dire que [le journal communiste russe totalitaire] 'Pravda' avait plus d'indépendance que les journaux juifs... Dans certains journaux de la fédération [parrainée par l'United Jewish Appeal], vous auriez du mal à trouver une lettre critique [à la rédaction] sur la fédération ou sur Israël. »* [Keinow, p. 22] Une journaliste juive indépendante de Santiago du Chili – Patricia Politzer – s'est plainte de ce qui suit :

*« J'ai vécu 16 ans sous une dictature au Chili et je suis étonnée d'entendre des choses [à cette conférence] que j'ai également entendues au Chili sous [le dictateur] Pinochet. »* [Keinon, p. 22]

Politzer faisait référence à des personnes comme Michelin Ratzerdorfer, le rédacteur en chef du magazine *Amit*. Ratzerdorfer, souligne le *Jewish Week*, a affirmé *« que l'intégrité journalistique doit être redéfinie pour les journalistes juifs. Avant de prendre la plume, les rédacteurs et écrivains des journaux juifs doivent se demander si ce qu'ils écrivent ne va pas nuire à Israël, et s'ils ont le 'droit moral' d'écrire des éditoriaux critiques. »* [Keinon, p. 22]

Un bon exemple de la base censoriale de la conférence s'est produit à Jérusalem la même année que la rencontre journalistique ; les efforts pour étouffer la liberté d'expression ont été mis en évidence dans le cas du *Jerusalem Post*, le seul journal de langue anglaise en Israël (et d'une importance cruciale pour cette raison), qui a été acheté par Hollinger, un groupe médiatique canadien qui a nommé Yehuda Levy au poste d'éditeur. Le directeur de la rédaction, David Landau, et 29 autres membres du personnel du *Post* ont rapidement exigé que Levy soit licencié en raison de sa prétention éditoriale à *« une responsabilité particulière de protéger l'image d'Israël »*. Au lieu de cela, les 30 membres du personnel qui protestaient ont été licenciés avec un préavis d'une demi-heure, et Levy a été maintenu en poste.

*« Le journalisme est un acte de l'esprit et cet esprit doit être libre »*, a déclaré le directeur de la rédaction sortant, M. Landau. *« Cela semble avoir échappé à M. Levy, et nous espérions qu'au fil du temps, M. Levy finirait par comprendre la nature particulière d'un journal dans une société libre. Mais ces espoirs ne se sont pas réalisés – bien au contraire. »* [*Jewish Week*, 1-26-90, p. 20]

En 2001, des juifs se sont réunis pour un *« programme spécial pour les journalistes étudiants parrainé par l'Agence juive pour Israël et l'Organisation sioniste mondiale lors de l'Assemblée générale des Communautés juives unies ». « Les journalistes juifs ont-ils plus d'obligations que les autres ? »*, s'est interrogé le *Jewish Bulletin* of Northern California, *« Sont-ils d'abord responsables devant leurs communautés, et doivent-ils représenter Israël dans leurs journaux ? »* [Ragolsky, H., 11-23-01] *« Sur le campus, il y a déjà tellement de sentiments anti-israéliens que nous devons faire attention à toute critique supplémentaire contre Israël »*, a déclaré Marita Gringaus à un journaliste, *« C'est notre responsabilité en tant que juifs, qui est évidemment en contradiction avec nos responsabilités en tant que journalistes. »* [Ragolsky, H., 11-23-01]

*« Je suis juif avant d'être journaliste »*, a ajouté Uzi Safanov, journaliste au journal scolaire de l'université de Long Island, *« avant que quelqu'un me paie pour écrire. Si je trouve une chose négative sur Israël, je ne l'imprimerai pas et je me plongerai dans la question de savoir pourquoi cela s'est produit et ce que je peux faire pour changer cela. » « S'il finissait par écrire sur des incidents négatifs qui arrivent à Israël »*, ajoute le *Jewish Bulletin*, *« il essaierait de trouver le moyen de 'détourner le blâme'. »* [Ragolsky, H., 11-23-01]

En 2001, Debbie Ducrocq, directrice de la rédaction du *Kansas City Jewish Chronicle*, a été licenciée pour avoir publié une lettre à la rédaction qui critiquait Israël. En outre, son *« rabbin conservateur l'a dénoncée à la synagogue et elle a dû retirer ses enfants d'une école du dimanche Chabad ».* [Ellis, C., 3-16-01, p. 8] La même année, les poètes juifs Chana Bloch et Chana Kronfeld ont été attaqués par leurs coreligionnaires pour avoir brièvement critiqué Israël lors d'une lecture de poésie dans le bastion du mouvement de « liberté d'expression » en Amérique : Berkeley, en Californie. *« En tant qu'Israélienne »,* a remarqué Chana Kronfeld après que dix personnes en colère l'ont abandonnée, *« j'ai l'habitude d'entendre des gens se disputer, mais là, c'était vraiment extraordinaire. J'ai été vraiment choquée et offensée par la réaction. Je ne pouvais vraiment pas croire que dans un*

*endroit comme Berkeley ou partout où il y a une communauté juive qui valorise la liberté d'expression, qu'une déclaration de cinq minutes puisse provoquer ce genre d'interruption grossière et vocale. »* [Eskenazi, J., 5-18-01]

Comme on le voit ici, les efforts déployés par de nombreux membres de la communauté juive pour censurer la liberté d'expression et réviser (et/ou contrôler) l'histoire sont variés, bien financés et largement répandus. En Amérique, un acteur organisationnel central dans les efforts visant à limiter le discours intellectuel (avec son budget de 50 millions de dollars par an), notamment en ce qui concerne les juifs et Israël, est la Ligue anti-diffamation du B'nai B'rith. *« C'est »*, dit Robert Friedman, *« l'organisation juive la plus puissante d'Amérique. Elle tente de déterminer ce qui doit être enseigné dans les écoles de notre pays, ce qui doit être lu dans les bibliothèques de notre pays et ce qui doit être discuté publiquement au sujet d'Israël dans les forums publics. Par l'intermédiaire de ses 31 bureaux répartis dans tout le pays, l'ADL surveille les programmes scolaires, les listes d'acquisition des bibliothèques et les conférences et symposiums publics, travaillant en coulisse pour étouffer la liberté intellectuelle. »* [Friedman, p. 34]

Joan Mandel, une réalisatrice juive, note les stratagèmes de censure utilisés par l'ADL lorsqu'il s'agit de films documentaires sur Israël :

*« L'ADL assimile la critique d'Israël et le soutien aux droits des Palestiniens à de l'antisémitisme. Les tactiques de l'ADL comprennent : des avertissements aux institutions pour qu'elles interdisent la projection de films 'antisémites', et la préparation de 'fiches d'information' distribuées aux membres d'organisations juives locales pour condamner les films et les cinéastes lors de projections publiques, et pour les utiliser lors de protestations contre des programmes télévisés. Les campagnes de 'vigilance' de l'ADL visent notamment les Juifs et les Israéliens qui s'opposent à l'occupation israélienne ou qui soutiennent activement les droits des Palestiniens. L'ADL a mis en place un modèle de censure que d'autres organisations juives traditionnelles – le Conseil des fédérations juives, le Comité juif américain et les Conseils des relations communautaires juives – suivent. »* [Mandell, p. 191]

L'ADL a même régulièrement essayé de diffamer et de censurer son compatriote juif Noam Chomsky, un critique ouvert d'Israël et du chauvinisme juif. Chomsky s'est plaint que :

*« Lorsque je donne une conférence dans une université ou ailleurs, il est fréquent qu'un groupe distribue des documents, invariablement non signés, contenant un ensemble d'attaques à mon encontre, pimentées de 'citations' (généralement inventées) de ce que j'aurais dit ici et là. Je n'ai aucun doute sur le fait que la source est l'Anti-Defamation League et souvent les personnes distribuant la littérature non signée reconnaissent ce fait. Ces pratiques sont vicieuses et servent à intimider de nombreuses personnes. Elles ne sont bien sûr pas illégales. Si l'ADL choisit de se comporter de cette manière, elle a le droit de le faire ; mais cela devrait aussi être dénoncé. »* [Curtiss, p. 31]

Ostensiblement une *« organisation de défense des droits civiques »*, et massivement intégrée au tissu socioculturel américain en tant que telle, l'ADL a pour objectif central de combattre l'« antisémitisme » (tel qu'elle le définit largement) et de protéger Israël et les mythologies juives des attaques critiques. Fondée en 1913, *« l'ADL »*, remarque Friedman, *« a réussi à se faire passer pour une organisation de défense des droits civils qui se préoccupe des droits civils de tous les Américains »*. [Friedman, p. 37] Pendant des décennies, elle a fonctionné comme une sorte de FBI privé, chargeant des *« entrepreneurs indépendants »* d'espionner un grand nombre d'organisations américaines dans tout le spectre politique. *« Dans de nombreux cas »*, a écrit l'ancien directeur de l'ADL, Abraham Foxman (qui aurait gardé dans son bureau un portrait du sioniste de droite Vladimir Jabotinsky), [Friedman, p. 38] *« nos agents étaient employés par une agence d'investigation extérieure opérant en tant qu'entrepreneur indépendant. »* Comme l'a noté le *Washington Post*, un ancien conseiller général de l'ADL, Arnold Forster, avait précédemment admis *« qu'il était souvent une 'source' pour le Mossad – la CIA d'Israël »*. [McGee, p. 12] *« Le ministre des Affaires étrangères Yitzhak Shamir [a révélé] »*, écrivait Ignacio Klich en 1986, *« que l'ADL coordonne ses activités avec les diplomates de Jérusalem plus que toute autre organisation basée aux États-Unis. »* [Klich, p. 38] En 1948, dit Robert Friedman, *« l'ADL a mis en place une opération conjointe de collecte de renseignements avec le gouvernement d'Israël, une activité qui semble soulever des questions quant à son statut d'organisation caritative et d'exonération fiscale »*. [Friedman, p. 38] Avec la fondation de l'État d'Israël en 1948, dit l'ancien directeur national de l'ADL Benjamin Epstein, *« nous avons maintenu une opération de collecte de renseignements depuis 1948 concernant les activités émanant des bureaux consulaires arabes, des délégations arabes aux*

*Nations Unies, du Centre d'information arabe, des bureaux de réfugiés arabes et de l'Organisation des étudiants arabes ».* [Friedman, p. 38]

Pendant des décennies, l'ADL a eu tendance à espionner les groupes de droite, mais au cours des dernières décennies, elle a également surveillé d'autres groupes de l'éventail politique, tout groupe ou individu exprimant ce que l'ADL perçoit comme une opinion anti-Israël ou, bien sûr, anti-juifs, tous deux considérés comme « antisémites ». *« Au printemps 1971 »*, relève Jack Porter, *« l'ADL a lancé une campagne contre un certain nombre de groupes – Physicians for Social Responsibility, Medical Committee for Human Rights et Student Health Organizations – qui réclamaient de meilleurs services médicaux dans les ghettos et la restructuration de l''industrie de la santé'. L'ADL a laissé entendre que ces groupes étaient antisémites. La gauche juive a répondu que plutôt que de combattre l'antisémitisme, l'ADL le créait là où il n'y en avait pas. »* [Porter, p. xxxix] Au fil des ans, l'ADL a également partagé des informations avec le FBI et le ministère du Commerce *« qui examine les dossiers des candidats à des emplois gouvernementaux, à la recherche de 'subversifs' ».* [Friedman, p. 37]. Selon Henry Schwarzchild, un responsable de l'ADL de 1962 à 1964, l'ADL a même espionné Martin Luther King, Jr. et transmis des informations de surveillance à son sujet au FBI. [Friedman, p. 38]

En 1983, l'ADL a publié les noms de compatriotes juifs (et de 27 non-juifs), les rabbins Elmer Berger, Edmund Hanauer, Mark Lane, Alfred Lilienthal, Haviv Shieber, Israel Shahak et Grace Halsell, pour avoir diffusé de la *« propagande pro-arabe »* en Amérique. *« Comme j'ai gagné ma vie en tant qu'écrivain depuis mes années de lycée »*, écrit Halsell, *« j'ai été surprise d'apprendre qu'une organisation juive a choisi, unilatéralement et arbitrairement, de me classer non pas comme reporter, journaliste ou écrivain, mais plutôt comme propagandiste. »* [Halsell, p. 20]

En 1994, l'ADL a monté une grande attaque de relations publiques contre la « droite chrétienne » en Amérique avec un document intitulé *The Assault on Tolerance and Pluralism in America*. Cette attaque était si extrême et si malavisée qu'elle a suscité une réaction extraordinaire de la part des conservateurs juifs : 75 juifs « néo-conservateurs », dans une publicité payée dans un journal, ont accusé l'ADL de s'en prendre à

d'autres personnes *« dont le seul crime semble être le sérieux avec lequel elles agissent sur leurs convictions chrétiennes. »* [Silk, p. 298]

En avril 1993, l'ADL s'est retrouvée mêlée à un scandale très médiatisé qui menaçait de détruire complètement son image publique d'organisation vertueuse de défense des droits civiques. Une enquête du FBI sur les activités d'un *« marchand d'art »*, Roy Bullock, et de Tom Gerard, un policier de San Francisco et ancien employé de la CIA, concernant notamment la vente au gouvernement sud-africain d'informations sur des militants anti-apartheid américains, a conduit une enquête de police à l'Anti-Defamation League. Les mêmes informations sur les militants anti-apartheid étaient vendues à la fois au gouvernement sud-africain et à l'ADL. Il a alors été découvert que Bullock était depuis des années sur le livre de paie de l'ADL en tant qu'espion, soigneusement distancé en tant qu'*« entrepreneur indépendant »*. Bullock a déclaré à la police de San Francisco que le principal client de son *« entreprise d'information »* était l'ADL et qu'il travaillait à plein temps pour elle, sous la direction du directeur de la *« recherche des faits »*, Irwin Suall. La tâche de Bullock *« était d'amasser des informations – des tas d'informations, des descriptions physiques, des dates de naissance, des coupures de presse, tout ce qui pouvait être utile un jour – sur des antisémites 'potentiels' »*. [Kalmanofsky, p. 42] L'ADL lui a demandé d'infiltrer une trentaine d'organisations arabo-américaines et autres décrites comme étant de droite ou de gauche. Bullock a également fouillé les poubelles à la recherche de numéros de téléphone, de listes d'adresses, de soldes bancaires et de correspondance de groupe. Les numéros d'immatriculation des voitures étaient enregistrés lors des réunions d'organisations et transmis à Tom Gerard qui fournissait à Bullock – et donc à l'ADL – les noms, adresses et informations sur les permis de conduire de leurs propriétaires.

Bullock a reçu 29 150 $ de l'ADL pour la seule année 1992, et 169 375 $ de juillet 1985 à février 1993. Pour le dissocier le plus possible de l'ADL, son salaire était acheminé par l'intermédiaire d'un avocat de Los Angeles, Bruce Hochman, ancien président de la Fédération juive de Los Angeles et ancien membre du conseil d'administration de l'ADL. Lorsqu'il a été confronté à des problèmes juridiques pour ses activités de

« surveillance », l'ADL a dépensé plus de 100 000 dollars pour l'aider à se défendre. [Kalmanofsky, p. 64]

Les enquêteurs de la police ont découvert que Bullock possédait 1 363 fichiers informatiques contenant les noms de 12 000 personnes classées comme « Arabes », « Pinkos », « Droits » et « Peaux ». Des fichiers étaient conservés pour l'organisation environnementale Earth Institute, l'American Civil Liberties Union, l'Arab Democratic Club, le New Jewish Agenda, l'Asian Law Caucus, entre autres. Lors d'une descente dans les bureaux de l'ADL, la police de San Francisco y a trouvé – entre autres montagnes de matériel – des copies de rapports confidentiels des forces de l'ordre, des cartes d'empreintes digitales, des photographies de permis de conduire et des dossiers de crimes individuels provenant de sources policières classifiées. [McGee, p. A1]

Le type de matériel confisqué par la police dans le bureau de l'ADL, et les résultats rendus publics des conversations de Bullock et de Gerard avec la police, a écrit Jeremy Kalmanofsky dans le magazine juif *Moment*, *« donne l'impression que l'ADL espionne tous ceux avec qui il est en désaccord, y compris les groupes juifs de gauche et de droite. America for Peace Now, le New Jewish Agenda et Israelis Against Occupation figurent dans les dossiers de Bullock, tout comme la Jewish Defense League. Bullock a également conservé des informations sur Greenpeace, KQED, la chaîne de télévision publique de la baie de San Francisco, et le groupe antinucléaire Sane-Freeze. La liste de Bullock inclut également dans la catégorie des 'pinkos' de nombreux groupes qui critiquent Israël ou qui sont favorables à un État palestinien, mais qui ne sont pas ouvertement antisémites. »* [Kalmanofsky, p. 43]

Dans un éditorial sur le scandale de l'ADL, le *Los Angeles Times* s'est dit choqué par l'ampleur des activités de « surveillance » de l'ADL :

*« Il n'est pas surprenant que l'ADL ait gardé un œil sur des individus et des groupes de toutes tendances à la haine et à la violence, tels que le KKK et la Résistance aryenne blanche. Mais pourquoi l'ADL a-t-il recueilli des informations sur la National Association for the Advancement of Colored People, Greenpeace, le Mills College d'Oakland, le conseil d'administration de la station de télévision publique KQED de San Francisco, les United Farm Workers, le correspondant du*

*Los Angeles Times Scott Kraft et plusieurs membres du Congrès ? »* [*Los Angeles Times*, 4-14-93]

*« L'éthique de toute l'opération d'établissement des faits de l'ADL devient plus ambiguë »*, a noté Jeremy Kalmanofsky, *« quand on considère la surveillance par la Ligue des critiques d'Israël... quand une organisation prétend, comme le fait l'ADL, qu'elle se consacre aux droits civils de toutes les minorités, et qu'elle surveille pourtant les Arabo-Américains pour leur opposition à Israël, on se demande comment ses diverses missions peuvent être compatibles. »* [Kalmanofsky, p. 63] *« Il y a longtemps »*, explique Kenneth Bialkin, directeur de l'ADL de 1982 à 1986, *« nous en sommes venus à considérer que de nombreuses personnes anti-israéliennes utilisent cela comme un bouclier pour l'antisémitisme. Je ne veux pas dire que tout le monde le fait, mais le parti pris anti-israélien est quelque chose que nous dénonçons, qu'il soit antisémite ou non. »* [Kalmanofsky, p. 63]

*« La stratégie de l'ADL pour se défendre [contre toutes les accusations] »*, dit Kalmonfsky, *« était une mentalité de siège, décrivant la crise comme un 'Gros mensonge antisémite', renvoyant les journalistes à 80 ans d'histoire de l'ADL et discutant rarement des détails de l'affaire Bullock. »* [Kalmanofsky, p. 64] Le conseiller général de l'ADL, Abraham Foxman, rapporte le *Washington Post*, *« a qualifié d''antisémitisme' de telles questions sur la conduite de l'ADL. » « Je suis désolé si cela offense les gens »*, a déclaré Foxman, *« Cela va très loin. Nous voyons une conspiration. Je vois une conspiration. Elle est là... Elle est avérée chaque jour »*. [McGee] Dans un article d'opinion du *New York Times* intitulé « It's a Big Lie, Hailed By Anti Semites », Foxman a insisté sur le fait que le scandale entourant son organisation était *« à un certain niveau... simplement une question d'irresponsabilité des médias. Mais il y a probablement autre chose qui se passe dans certains cercles, quelque chose de plus sinistre – quelque chose qui nécessite une analyse plus approfondie. Dans un récent sondage d'opinion de l'ADL sur l'antisémitisme, l'une des conclusions les plus troublantes est que plus de 30 % des personnes interrogées pensent que les Juifs ont trop de pouvoir. »* [Foxman]

La communauté juive dans son ensemble s'est ralliée à la défense de l'ADL contre ces accusations criminelles. *« Avec une quasi-unanimité – de l'Union orthodoxe à Americans for Peace Now »*, rapporte Jeremy Kalmanofsky, *« le monde juif a fait bloc autour de l'ADL, défendant son travail passé et l'exhortant à maintenir le cap. »* [Kalmanofsky, p. 62]

Pendant ce temps, l'ancien membre du Congrès américain Pete McCloskey a mené une action en justice contre l'ADL intentée par 19 personnes surveillées, dont l'activiste pacifiste Yigal Arens, fils d'un ancien ministre de la défense israélien, Moshe Arens. Une coalition d'Arabes américains figurant dans les fichiers de surveillance de l'ADL a également intenté une action en justice, accusant l'organisation juive d'avoir violé leur vie privée et transmis des informations les concernant aux gouvernements d'Israël et d'Afrique du Sud. *« L'ADL voulait des informations sur l'ADC [Arab Anti-Discrimination Committee] »*, a rapporté le *Washington Post*, un groupe qui conteste les stéréotypes arabes diffamatoires, parce qu'il considérait l'organisation comme *« un groupe de propagande pro-palestinien très actif »*. [McGee, p. A12] *« Un autre procès intenté à l'ADL par des individus et des groupes comprenait l'ancien lieutenant-gouverneur de Californie Mervyn Dymally, l'ancien conseiller municipal de Los Angeles Robert Farrell, la National Conference of Black Lawyers, le Bay Area Anti Apartheid Network, l'American Indian Movement, la National Lawyer's Guild, la Coalition Against Police Abuse et le Committee in Solidarity with the People of El Salvador »*. [Reich]

La défense juridique de l'ADL a connu un tournant décisif lorsqu'un tribunal civil de San Francisco a jugé que l'organisation juive avait droit, d'une manière ou d'une autre, à la *« loi de protection des journalistes »*, qui la protège de l'outrage au tribunal pour avoir refusé de communiquer les informations demandées. Peu de temps après, le procureur du district de San Francisco a complètement abandonné son enquête sur les activités d'espionnage illégales de l'ADL. Dans le cadre d'un *« règlement négocié »*, l'ADL a été punie en versant jusqu'à 50 000 $ en récompense pour résoudre des crimes haineux, et 25 000 $ supplémentaires *« pour former les procureurs [du procureur en chef de San Francisco, Arlo] Smith, sur la façon d'enseigner aux écoliers les méfaits du sectarisme »*. [Paddock, p. A32]

Ceux qui avaient fait l'objet d'un espionnage de la part de l'ADL ont été outrés par un règlement juridique qui faisait de la « punition » une simple réaffirmation des activités antérieures de l'ADL et de son propre mythe. *« Les membres des groupes politiques qui ont déclaré avoir été espionnés »*, rapporte le *New York Times*, *« ont exprimé leur indignation face à cet accord »*. [*New York Times*, 11-17-93] *« Des personnes qui avaient été ciblées par*

*l'ADL »*, a rapporté le *Los Angeles Times*, *« ont accusé le procureur de céder à la pression politique et de laisser le groupe s'en tirer à bon compte. Les critiques de l'ADL ont dit que souvent les gens étaient espionnés simplement parce qu'ils prenaient des positions publiques en désaccord avec l'État d'Israël. »* [Paddock, p. A32] *« Non seulement il n'y a pas d'admission de culpabilité »*, s'est plaint Riva Enteen, porte-parole d'une coalition de groupes suivis par l'ADL, *« mais c'est 'dépeint comme de bons samaritains agitant le drapeau contre le sectarisme' ».* [*New York Times*, 11-17-93] *« Cela démontre une fois de plus l'énorme influence du lobby israélien en Amérique »*, a déclaré l'ancien membre du Congrès Pete McCloskey, qui figure lui-même parmi les personnes surveillées par l'ADL, *« C'est un résultat inhabituel pour ce qui semblait être une affaire en béton. On peut se demander si tous les défendeurs sont traités de la même manière au regard de la loi. »* [Paddock, p. A32]

En 2000, cependant, dans une affaire distincte, l'ADL a perdu pour la première fois un procès intenté contre elle. À Denver, dans le Colorado, l'ADL régionale a été contrainte par un procès avec jury de payer 10,5 millions de dollars à un couple non juif, William et Dorothy Quigley. Pourquoi ? Parce que l'Anti-Defamation League avait diffamé le couple. L'affaire a commencé lorsque les Quigley et leurs voisins juifs, les Aronson, se sont mis à se chamailler. Le couple juif a fini par enregistrer régulièrement les messages téléphoniques privés sans fil des Quigley : un acte illégal. Des commentaires de Dorothy Quigley à des amis sont jugés antisémites par les Aronsons qui les surveillent. Ils demandent de l'aide à l'ADL et l'organisation juive déclare publiquement que les Quigley sont des « antisémites ». Les Quigley ont intenté un procès à l'ADL, aux Aronson et au bureau du procureur local qui s'était joint aux efforts supposés de l'ADL en matière d'anti-gigoterie. (Les Aronson et le procureur ont réglé le litige à l'amiable). Comme l'a noté le journaliste juif J. J. Goldberg à propos des dimensions profondément inquiétantes de la police de la pensée dans cette affaire, où le « Big Brother » (juif) de George Orwell est partout à l'écoute :

*« L'ADL a attaqué des citoyens privés pour des opinions exprimées à la maison entre amis. Ça fait froid dans le dos. »* [Karfeld, M., 19-5-2000, p. 24]

(Dans la sphère privée, en 1989, Arthur Green a été condamné à payer 5,5 millions de dollars par un tribunal de Miami pour avoir

conduit Denis Rety à la faillite. Green, ancien vice-président du Temple Israël du Grand Miami et militant de la Fédération juive du Grand Miami, a été impliqué dans une dispute pour savoir si *« une côte de veau était trop dure »* au restaurant de Rety. Green *« a alors écrit une lettre accusant M. Rety d'antisémitisme, le menaçant de le mettre en faillite, selon les dossiers du tribunal... [Green] l'a distribuée à plusieurs juifs éminents de la communauté, y compris le maire et le vice-maire de Bay Island et le président d'une association de copropriétaires de 1 000 membres qui compte de nombreux membres juifs ».* Le tribunal a jugé que l'accusation de Green concernant les déclarations antisémites de Rety était *« complètement fabriquée »*). [Associated Press, 2-19-99]

Pendant ce temps, l'ADL poursuit ses activités de socialisation contre l'« intolérance ». Alors même que l'espionnage de l'ADL était révélé au grand jour au cours des premiers mois de 1993, le *Los Angeles Times* notait que *« plus de 100 enseignants des écoles publiques du sud de la Californie ont participé au stage gratuit de l'ADL sur les relations humaines intitulé 'World of Difference' ».* [Feldman, A32] Ce programme visant à socialiser les gens à la tolérance multiculturelle dans un cadre des plus avantageux pour les juifs et l'État d'Israël a « formé » plus de 110 000 enseignants des écoles publiques, plus de 70 000 employés de 100 entreprises différentes, et le personnel et les étudiants de plus de 400 collèges. *« Littéralement, des millions de personnes dans le monde ont été touchées par le programme »*, a déclaré Abraham Foxman, *« et éduquées aux valeurs qu'il encourage. »* [Foxman, p. 321] Lors d'un déjeuner de collecte de fonds en avril, alors même que le scandale était sur le point d'être rendu public, à l'hôtel Century Plaza de Los Angeles, Dick Cheney, ancien secrétaire à la Défense des États-Unis et futur candidat à la vice-présidence, a reçu le « Distinguished Public Service Award » de l'ADL. (L'omniprésence, l'influence et/ou la domination de l'ADL pour modeler l'opinion publique selon ses propres perspectives en matière de « préjugés » peut être notée dans le cas de Richard Lobenthal, qui a dirigé pendant 32 ans le Michigan Chapter de l'ADL et qui a été nommé en 1997 directeur exécutif intérimaire de l'American Civil Liberties Union du Michigan. [Shepardson, p. C5]

En 2001, un membre du conseil d'administration de l'ADL, Carl Pearlstein, a constaté l'influence destructrice de cette organisation de

propagande sur la communauté américaine. Pearlstein s'est séparé du groupe juif après 25 ans d'activisme. *« Le programme pour changer les cœurs et les esprits »*, écrit-il, *« 'Un monde de différence', a été créé en 1985 pour modifier la 'formation à la sensibilité' aux préjugés. Il est apparemment très réussi, hautement recommandé et largement utilisé par les agences gouvernementales et de nombreuses entreprises. Malheureusement, mon expérience du programme lors d'une conférence sur le leadership m'a appris que l'enseignement des valeurs de la diversité, du multiculturalisme et du relativisme culturel avait pour effet de dénigrer les valeurs de la diversité, du multiculturalisme et du relativisme culturel et de dénigrer les valeurs et les réalisations de la civilisation occidentale et le désir d'une identité américaine commune. Il y a maintenant une industrie nationale d'activistes multiculturels qui enseignent divers programmes de 'sensibilité' qui augmentent la prise de conscience de l'identité raciale et entraînent la séparation raciale et l'hostilité raciale. »* [Pearlstein, C., 6-4-00]

En 2001, le directeur national de la Ligue anti-diffamation, Abraham Foxman, a été pris dans un scandale majeur quand il a écrit une lettre au Président Clinton demandant le pardon pour le criminel américain juif en fuite Marc Rich. Rich, un ardent partisan d'Israël, avait donné 100 000 $ à l'ADL peu de temps avant que Foxman décide de faire appel au président en faveur de Rich. [Blomquist, B., 3-24-01] Même William Safire, le chroniqueur juif du *New York Times* a suggéré que Foxman démissionne de son poste suite à sa bévue éthique.

(En Australie, la chroniqueuse Heather Brown s'est alarmée de la nouvelle organisation « Racewatch » créée en 1998. Instituée par Community Aid Abroad et B'nai B'rith – l'organisation mère de l'ADL – elle visait à recruter des volontaires pour signaler les cas de commentaires « racistes » tenus par quiconque. Ces commentaires seraient ensuite examinés et entreraient dans une base de données afin de salir les auteurs présumés à une date ultérieure. *« Racewatch »*, s'inquiète Brown, *« jette les bases de la création de listes noires et de l'assassinat pur et simple de personnes »*. Dans un monde politiquement correct où pratiquement tout peut offenser quelqu'un d'autre, et où certains considèrent que la *« politique assimilationniste »* elle-même est *« raciste »*, qu'est-ce qu'un commentaire *« raciste »* exactement, se demande Brown ? *« Il semblerait »*, a ajouté Brown, *« que Racewatch soit une invention dangereuse,*

*la bête qui peut consommer l'agneau même qu'elle devait protéger. Avons-nous vraiment atteint le niveau des Brownshirts, des armées privées de proxénètes secrets et désignés, prêts à fouiner et à espionner ?... La pensée d'une armée secrète spécialement créée pour espionner ses concitoyens souligne une vérité effrayante : l'Australie, 1998, n'est plus le genre d'endroit où je pensais vivre. »*) [Brown, H., 8-15-98]

Dans le domaine actuel des célébrités, tout le monde, depuis le magnat des médias Ted Turner à l'auteur Gore Vidal en passant par l'acteur Marlon Brando et l'archevêque sud-africain Desmond Tutu, a fait l'objet d'accusations d'antisémitisme de la part d'organisations de lobbying juives. (En 1984, Lucy Dawidowicz a déclaré au Congrès juif mondial que Tutu était un antisémite et que les juifs ne devaient pas soutenir ses efforts pour mettre fin à l'apartheid en Afrique du Sud. Le « crime » de Tutu était d'avoir accusé Israël d'être complice de l'étouffement de la population noire en Afrique du Sud). Le chanteur juif Eddie Fisher déclare dans son autobiographie qu'Arthur Godfrey, autrefois *« l'animateur du concours de talents amateurs le plus important de la radio »*, était également antisémite. [Fisher, E., 1999, p. 10]

En 1997, Marlon Brando a été attaqué par l'ADL pour des remarques qu'il a faites sur les juifs contrôlant Hollywood lors d'une interview dans l'émission de Larry King. Le *Forward* (juif) note que *« Brando s'est excusé en larmes pour avoir prononcé des ragots anti-juifs dans l'émission de Larry King au Musée de la Tolérance du rabbin Hier »* [Forward, 11-14-97, p. 14]. *« La surprise »*, dit Megan Rosenfeld, journaliste au *Washington Post*, *« c'est que Brando n'est pas le seul artiste de divertissement à avoir révélé sa profonde ignorance des Juifs. »* [Rosenfeld, p. G1] Elle ajoute la pop star Michael Jackson, la chanteuse de country Dolly Parton, la personnalité de la télévision Kathy Lee Gifford et Whoopi Goldberg à la liste des antisémites. En 1998, la chanteuse Shirley Bassey (« Goldfinger », etc.) a dû *« comparaître devant un tribunal pour répondre à des allégations selon lesquelles elle aurait giflé une employée [Hilard Levy] et l'aurait traitée de 'salope juive' ».* [Urquhart, p. 3] L'incident présumé s'est produit cinq ans plus tôt à l'occasion du licenciement de Levy. Pour l'ancien champion d'échecs controversé, Bobby Fischer (dont la mère était juive), en 1992, il y a eu des *« rapports médiatiques le caractérisant comme antisémite. »* [Associated Press, 9- 1-92] En 1999, en Hongrie, selon la *Jewish Telegraphic Agency*, Fischer *« s'est lancé*

*dans une diatribe antisémite lors d'une rare interview en direct... Fischer a également affirmé que les Juifs avaient inventé l'Holocauste pour gagner de l'argent... Lorsque l'interview a été reprise plus tard, les commentaires antisémites de Fischer ont été omis. »* [Bohm, A., 2-2099, p. 12]

Dans la sphère religieuse, le père Paul Marx (d'origine juive ?), qui dirige l'organisation anti-avortement Human Life International, s'est retrouvé en difficulté lorsque, comme le note le rabbin Daniel Lapin, il a *« cité un détail factuellement correct sur la communauté juive. Il a noté la proéminence des juifs dans le mouvement pro-avortement. Pour cela, il a été accusé d'antisémitisme ; il fait maintenant régulièrement l'objet de piquets de grève de la part de groupes juifs partout où il s'exprime. »* (Même Don Feder, le chroniqueur juif du *Boston Herald* fait remarquer qu'un tiers des organisations énumérées sur le papier à en-tête de la Coalition religieuse pour le choix reproductif sont juives). [Lapin, D., 1999, p. 304] En 1999, le fondateur de la Majorité Morale, Jerry Falwell, a été publiquement attaqué pour avoir suggéré que l'antéchrist (*« une contrefaçon adulte du Christ »*) sera probablement juif. [Weiss, J., 1-24-99, p. 16A]

En 1998, la légende du hockey Bobby Hull s'est retrouvée dans des eaux troubles pour des commentaires qu'il aurait faits au *Times* de Moscou en défense d'Adolf Hitler. Hull, qui a été interviewé par un journaliste russe avec l'aide d'un traducteur, aurait fait l'éloge de Hitler dans le contexte de remarques qu'il aurait faites sur l'élevage du bétail. Hull a affirmé que ses propos avaient été complètement sortis de leur contexte et déformés, et une autre traductrice russe présente lors de l'interview, Svetlana Murashkina, a soutenu la version de Hull. Pour redorer sa carrière de personnage public, Hull a inévitablement dû faire le pèlerinage familier vers le lieu habituel en quête de pardon. *« Bobby Hull »*, rapporte un journal de Minneapolis, *« a demandé, et obtenu, une rencontre avec les dirigeants juifs canadiens pour expliquer les remarques pro-hitlériennes qui lui ont été attribuées par le 'Moscow Times' ».* [Star-Tribune, 8-29-98, p. 26]

En 2001, Joaquim Agut, président de la société Internet Terra Lycos, a été accusé d'avoir fait des déclarations antisémites lors d'une réunion d'affaires. Selon un journaliste financier, Agut a affirmé que les juifs *« ont toujours essayé de me tromper »* et qu'il avait des connaissances dans la mafia

qui pouvaient *« s'occuper d'eux. »* Agut a nié ces allégations. Un *« analyste de Wall Street »* non identifié a déclaré à un journaliste que *« si les organisations juives s'en prennent durement à cet incident, la structure de direction de Terra Lycos sera à nouveau en jeu ».* [Helft, D., 3-9 01] La même année, Ariel Musicant, président de la communauté juive d'Autriche et propriétaire d'une gigantesque société d'investissement immobilier, annonce qu'il envisage de *« poursuivre [Joerg] Haider pour ce qu'il appelle les attaques antisémites de l'homme politique ».* Musicant a déclaré au [journal israélien] *Ha'aretz* que Haider mène une *« 'stratégie antisémite' – un crime pour lequel, selon la loi autrichienne, la peine maximale est de 10 ans de prison... La cause immédiate de la poursuite de Musicant est une déclaration faite par Haider lors d'un rassemblement du Parti de la Liberté il y a deux semaines. 'Je ne comprends pas comment un homme portant le nom d'Ariel peut être incrusté de tant de saletés', a déclaré Haider aux 2 000 personnes présentes, jouant sur le fait qu'Ariel est aussi le nom d'une société autrichienne bien connue de fournitures de nettoyage. »* [Eittinger, Y., 3-11-01] Parmi les défenseurs de Haider se trouvait un membre juif, Peter Sichrovsky, du parti de la liberté de Haider. Deux des grands-parents de Sichrovsky ont été tués à Auschwitz. *« Si les Juifs disent que [Haider est] un nazi, ce qui est ridicule »*, a déclaré Sichrovsky au *New York Times*, *« il peut répliquer par des blagues cyniques sur les Juifs ».* [Cohen, R., 3-25-01]

En 1986, Gore Vidal a écrit un article dans *The Nation*, dans lequel il attaquait Norman Podhoretz et sa femme Midge Decter comme exemples de juifs éminents dont la loyauté – selon la sensibilité de Vidal – penchait clairement vers Israël plutôt que vers l'Amérique. Podhoretz s'est servi de son rôle de rédacteur en chef du périodique *Commentary*, publié par l'American Jewish Committee, pour qualifier l'article de Vidal d'exemple classique d'antisémitisme, *« l'explosion antisémite la plus flagrante à être apparue dans un périodique américain respectable depuis la Seconde Guerre mondiale ».* Podhoretz a ensuite écrit des lettres à trente *« amis libéraux de 'The Nation' »*, afin d'obtenir une protestation unie contre l'article de Vidal. Vingt-et-une des cibles de Podhoretz ont complètement ignoré son appel. Parmi les neuf qui ont répondu, *« six ont désapprouvé l'article [de Vidal] ; trois n'ont pas apprécié la lettre de Podhoretz... deux n'ont pas perçu d'antisémitisme dans l'article ».* [Buckley, NR, JE 6, 86 ; Editors, 1986]

En 1996, Ted Turner a été publiquement réprimandé par l'ADL à deux reprises pour avoir traité un autre magnat des médias, Rupert Murdoch, de *« nazi »* et de *« comme l'ancien Führer »*. La plainte officielle de l'ADL n'avait rien à voir avec l'insulte faite à Murdoch (ni Turner ni Murdoch ne sont juifs). L'ADL a exigé que le mot « nazi » ait une signification particulière pour les juifs et ne soit pas banalisé de la sorte. Pour éviter le harcèlement juif, Turner a présenté ses excuses à l'ADL à ces deux occasions. En 1999, dans un incident similaire, l'éditeur d'un magazine de football professionnel, l'*Official Dallas Cowboys Weekly*, s'est officiellement excusé (après une plainte de la Zionist Organization of America) pour un article qui qualifiait le propriétaire des Washington Redskin, Daniel Snyder, de *« Hitler »* et de *« dictateur »*. [Associated Press, 9-28-99] Snyder était également juif.

À cet égard, les juifs gardent jalousement non seulement le terme mais aussi le concept de « nazi » en tant que capital politique juif exclusif. En 1997, l'hôtel Miramar de Santa Monica (Californie) s'est opposé à une affiche antisyndicale utilisant des personnages de dessins animés de type nazi. *« Plusieurs dirigeants juifs et de Santa Monica »*, a rapporté un journal juif local, *« ...ont défilé avec colère dans l'hôtel.... [et] ont exigé de parler à un responsable »*. [Pfefferson] En 2000, Michael Weinstein, président de la AIDS Healthcare Foundation, a également accusé des affiches créées anonymement et diffusées dans tout West Hollywood, en Californie, d'être antisémites parce qu'elles le qualifiaient de *« nazi du préservatif »*. Weinstein prônait la *« distribution obligatoire de préservatifs dans les bars et les restaurants »* de West Hollywood, un quartier largement homosexuel. [Pool, B., 1-25-2000, p. B3] En 2000, en Angleterre, le candidat à la mairie de Londres Ken Livingstone *« a été attaqué par la communauté juive britannique hier après avoir suggéré que le capitalisme mondial avait causé plus de morts que Hitler. Le Board of Deputies of British Jews a qualifié ces remarques d''offensantes', tandis que les opposants travaillistes et conservateurs ont déclaré qu'elles prouvaient que M. Livingstone n'était pas apte à devenir maire de Londres. M. Livingstone a déclaré que les économistes avaient estimé que, chaque année depuis 1981, jusqu'à 20 millions de personnes étaient mortes parce que les gouvernements avaient réduit les programmes de santé pour payer leurs dettes. 'Chaque année, le système financier international tue plus de gens que la Seconde Guerre mondiale. Mais au moins, Hitler était fou, vous savez ?'. La comparaison a*

*provoqué une réaction de colère de la part du Board of Deputies of British Jews. »* [Waugh, P., 4-12-00]

La police de la pensée juive a également pris le relais en contrôlant publiquement l'utilisation de mots dans la langue anglaise. En 1997, l'ADL a commencé à faire pression sur l'éditeur Random House contre l'ajout d'un nouveau sens au mot « nazi » dans son prochain *Webster's College Dictionary*. Le nouveau sens offensant ? Nazi : *« Une personne qui se consacre fanatiquement à une activité spécifique ou cherche à contrôler une activité spécifique, une pratique, etc. »* Cette définition, si offensante pour les sensibilités de l'ADL, a peut-être été reconnue trop inconfortable pour l'institution de lobbying juive elle-même.

On ne peut nier que le mot « nazi » est utilisé de nos jours de manière familière et mérite d'être inclus dans n'importe quel dictionnaire. Mais pour la police de la pensée juive, si déterminée à contrôler jusqu'au sens des mots, tout ce qui a trait à ce qu'on appelle l'Holocauste est sacré et tout ce qui n'est pas un nazi à la Hitler, figé dans le temps, est considéré comme une banalisation du dogme juif de l'Holocauste. Selon un communiqué de presse de l'ADL expliquant la plainte du groupe, Abraham Foxman, le directeur national de l'ADL, a fait valoir que *« le rôle de l'éditeur [chez Random House] est d'informer le public qu'il ne devrait pas y avoir d'utilisation 'facétieuse' du mot nazi ».* [ADL Online, 1-13-97] (Dans une tentative antérieure de censurer l'histoire et la langue, en 1973, les éditeurs de l'*Oxford English Dictionary* ont été poursuivis pour avoir refusé de supprimer le verbe « jew » de la langue anglaise – familièrement répandu pour signifier « tricher ».)

En 1989, sous la pression régulière du lobbying juif, la deuxième définition du mot « juif » dans le *Concise Oxford Dictionary* (après *« personne d'origine hébraïque »*) a été aseptisée au fil des ans pour devenir *« personne qui négocie durement, usurier ».* Certains juifs ont trouvé cette définition inacceptable, malgré le fait que le dictionnaire ait précisé qu'elle était *« désobligeante »* et *« offensante sur le plan racial ».* Il était prévu de modifier l'édition suivante pour accommoder encore davantage le révisionnisme juif, en expliquant que la définition *« profondément offensante »* provenait *« des associations historiques des Juifs en tant que prêteurs d'argent dans l'Angleterre médiévale ».* Sous la pression constante de supprimer entièrement la

deuxième définition, S. K. Tulloch, rédacteur en chef adjoint du dictionnaire, a fait remarquer que l'objectif des dictionnaires est *« d'essayer d'enregistrer la langue telle qu'elle est utilisée, et non pas telle que nous (ou quelqu'un d'autre) aimerions qu'elle soit utilisée ».* [*Jewish Week*, 1-13-89, p. 2] Plus tôt, en 1982, la pression exercée par le Congrès juif mondial en Italie a forcé l'éditeur du *Dictionnaire de la langue italienne* à rappeler tous les exemplaires du volume en raison des définitions de « juif » et de « judaïsme » qui étaient *« insultantes pour les juifs ».* En 1984, Eve Kaplan, fondatrice du « Comité international des relations interculturelles », a fait pression pour changer la définition insatisfaisante du mot « juif » dans un dictionnaire japonais. [Goodman/Masanori, p. 29]

En 1995, après une pression juive concertée pendant plusieurs mois, l'éditeur d'une bible (*La Bible de la Communauté Chrétienne*) en France, décrite par les juifs comme comportant *« de nombreux passages à forte connotation anti-juive »*, a annoncé qu'il *« retirait le livre de la distribution »* [Singer/Seldin, 1997, p. 299]. Après des plaintes juives, en 2001, le verbe « juif » a été complètement supprimé du *World Book Dictionary. « Il s'agissait d'une définition datant des années 60 que nous avons négligée »*, a déclaré Michael Ross, l'éditeur du *World Book. « C'est un terme argotique, et il n'ajoute rien à l'ensemble des connaissances humaines ».* [Levine, S., juin/juillet 2001] Puis il y a Irwin Borowsky. Borowsky, *« bien que n'étant pas un juif particulièrement pratiquant, ...a créé l'American Interfaith Institute, qui se consacre à 'repenser les relations entre protestants, catholiques et juifs...'. Par le biais de livres, de symposiums internationaux et d'un bulletin d'information scientifique, l'institut, basé au Liberty Museum [de Borowsky], propose que 'hoi Ioudaioi' [le terme grec original pour 'Juifs' utilisé dans le Nouveau Testament] soit traduit non pas par 'les Juifs' mais par les équivalents tirés du contexte scripturaire, tels que 'le peuple' ou 'les chefs religieux' ou 'certains Juifs'. Mais la plupart des éditeurs du Nouveau Testament sont réticents. Ils disent qu'ils n'ont pas le droit de moduler la parole de Dieu... L'un des principaux éditeurs qui partage le point de vue de M. Borosky est l'American Bible Society, basée à New York et vieille de 183 ans. Sa version anglaise contemporaine de 1995, destinée aux nouveaux lecteurs anglais, évite ostensiblement 'les Juifs' dans les passages problématiques et leur substitue des termes alternatifs comme 'les chefs du peuple' ».* [O'Reilly, D., 8-17-01]

En 2000, afin de prévenir la propagation de l'antisémitisme, l'Anti Defamation League a acheté six noms de domaine Internet potentiellement antisémites, ce qui constitue une étrange façon d'empêcher la propagation de l'antisémitisme, dont « kike.com » et « kike.net », afin que les antisémites ne puissent pas les avoir. [Lum, R., 14 janvier 2000, p. 1A]

En 1990, Michael Slomich, directeur pour la Nouvelle-Angleterre de la Ligue de défense juive, a attiré l'attention des médias en menant des protestations contre la communauté de Hull, dans le Massachusetts, en raison d'une série d'anciens dessins de Svastika dans le carrelage de la mairie de Hull. Le bâtiment a été construit en 1923, des années avant l'arrivée au pouvoir des nazis qui se sont appropriés dans le monde entier l'ancien symbole de chance et de fertilité. Le Svastika était un symbole populaire sur les cartes postales en Amérique au début du siècle. Le motif a même été découvert lors d'une fouille archéologique dans les ruines d'une ancienne synagogue en Israël. *« Aujourd'hui, les touristes qui regardent ces ruines préservées », dit M. Hirsch Goldberg, « peuvent aussi voir une Svastika – une autre démonstration de la façon dont les symboles changent, puisque la Svastika était autrefois un signe de paix. »* [Goldberg, M., 1976, p. 29]

Slomich a mené un groupe de plaignants à travers Hull pour demander le retrait des carreaux, réussissant à imposer une publicité si indésirable à la municipalité que le conseil municipal a dépensé plus de 1 500 dollars pour faire extraire le motif de la Svastika. Certains critiques ont estimé que l'attaque juive était déplacée, voire ridicule. Un professeur amérindien de l'université voisine du Massachusetts a fait remarquer que la Svastika était un symbole positif dans sa propre culture ; il s'est opposé aux demandes juives de les supprimer. *« Depuis plusieurs milliers d'années, nous connaissons et utilisons ce signe... »*, a écrit le professeur Fox Tree, *« Nous n'avons pas de ligue nationale de défense du peuple ni accès à nos propres médias, télévision, radio et journaux, pour raconter notre propre version de l'histoire. »* [Neuman, E, pp. 4-5]

*« En détruisant les Svastika de l'hôtel de ville parce qu'une minorité - la plupart venant de l'extérieur de la ville – ne les aime pas, ne faites-vous pas la même chose que Hitler ? »*, peut-on lire dans une pétition anti-JDL demandant de ne

pas toucher aux Svastika. *« Je n'ai jamais vu autant d'antisémites sortir du bois »*, a déclaré Slomich de la JDL, en évaluant la controverse, *« C'était une victoire pour nous, mais je suis contrarié par la quantité d'opposition. »* [Neuman, E, pp. 4-5]

# INDEX

## A

Abraham, Karl, 370
Abzug, Bella, 71
Ackerman, 371, 389, 390, 391, 392, 393, 394
Ackerman, Nathan, 371
Adelson, Alan, 38
Adorno, T. W., 215
Agus, Jacob, 129, 130, 203
Allegro, John, 41, 129
Allport, Gordon, 398
Aloni, Shulamith, 234
Alvi, Dana, I., 179
Amato, Joseph, 359
Ambrosewicz-Jacobs, Jolanda, 242
Amery, Jean (Hans Mayer), 89
Amir, Yigal, 105
Anderson, Bernard, 121
Anderson, Bernhard, 121
Angel, Marc rabbin, 52
Arendt, Hannah, 73, 98, 130, 140, 175, 176, 177, 184, 185, 188, 192, 209, 227, 296, 349, 365, 396
Ariel, Yaakov, 200
Arkin, Marcus, 120
Asheri, Michael, 122
Asheri, Michael Asheri, 31
Ashkénazes, 80, 82, 83, 437
Assabi, Adi rabbin, 484
Auerbach, Eliot, 74
Avidan, A. rabbin, 114

## B

Baaden, Raphael, 55
Baer, Yehuda, 201, 236
Baldwin, James, 87, 467
Banai, Margarit, 61
Bane, Vickie, 32
Bartoszewski, Wladyslaw, 160, 286
Bartoszwski, Wladaslaw, 300
Bartov, Omer, 87, 306
Bashevis, Singer, Isaac, 156
Bédouins, 20
Begin, Menachem, 52, 60, 273, 274
Belloc, Hilaire, 17
Belzberg, Samuel, 263
Berenbaum, Michael, 202, 248
Berger, David, 431
Berger, Jacqueline, 118, 131, 197, 216, 220, 270, 367, 526
Berger, Jean, 330
Berger, Paul, 248, 251
Bergman, Elihu, 40
Berkovits, Eliezer, 203, 220
Berman, Jacob, 171
Bermant, Chaim, 457
Bernaya, Martha, 369
Bernstein, Louis rabbin, 40
Bettelheim, Bruno, 238
Biale, David, 17, 408
Bloom, Stephen, 155, 351, 423, 435, 436
Bloomfield, Irène, 354
Bolten, Seymour, 247
Boorman, Martin, 138
Borkov, Simion, 166
Borkowicz, Jacek, 164
Borowitz, Eugene, 84, 90
Brauner, Ronald, 62
Breira, 484
Breseeth, Haim, 176
Bresheeth, Haim, 232
Breslauer, Daniel, 220
Brettschneider, Marla, 483
Brus, Helena, 172

Buber, Martin, 18, 112, 435
Buchanan, Pat, 302
Buchwald, Ephraim rabbin, 34
Burg, Avraham, 349
Butz, Arthur, R., 476

## C

Cala, Alina, 310
Campbell, Joseph, 115, 365, 459, 463
Canavan, maladie de, 81
Cantor, Norman, 20, 35, 63, 64, 65, 101, 114
Caravallo, Jules, 100
Carmélites, couvent des, 290
Carmon, Arye, 91, 229
Carmy, Shalom, 77, 105
Carroll, Robert, 117, 131, 280
Carter, président, 201, 247
Charmy, Israël, 209
Checinski, Michael, 163, 164, 172, 184
Chomsky, Marvin, 239
Clauberg, Carl, 186
Clinton, Bill président, 290
cohanim, caste des, 83
Cohen, Steven, 24, 25, 30, 35, 37, 54, 83, 87, 93, 96, 104, 117, 121, 122, 123, 188, 196, 200, 205, 245, 312, 313, 332, 353, 354, 428
Cohen, Steven M., 35
Cooper, James Fenimore, 462
Cooper, Judy, 380
Cowan, Paul, 37, 49
Cox, Brian, 236
Cox, Oliver, 410
Crews, Frederick, 382
Cruse, Harold, 114
Cuddihy, John, Michael, 204, 205, 355, 356, 357, 362, 367, 375, 376, 404

## D

Datner, Szyman, 299
Davies, Alan, 407
Davies, Norman, 141, 161, 184
Dawidowicz, Lucy, 289
de Lange, Nicholas, 51
Deitch, Donna, 238
Delynn, Jane, 198, 226
Demjanjuk, John, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345
Dershowitz, Alan, 31, 62, 68, 95, 134, 203, 289, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 349, 354, 416, 469
Dieu, 138
Dimont, Max, 145
Din, 191
Disraeli, Benjamin, 73, 120, 421
Dobkowski, Michael, 419
Dominguez, Virginia, 63
Donin, Hayem, 216
Dreiser, Theodore, 462
Drucker, Peter, F., 373
Dubner, Stephen, 308
Dukakis, Kitty, 32
Duna, William, 249
Dushanski, Nahman, 166

## E

Eaton, Simpson, George, 54
Edelman, Lily, 146
Edelstein, Barek, 168
Efron, John, 75
Eichman, Adolf, 326
Einstein, Albert, 58, 59, 89, 143
Eisen, Arnold, 67, 441
Eitan, Michael, 126
Ekstein, Joseph, 82
Elba, Ido rabbin, 102

Elbogen, Ismar, 125
Ellis, Marc, 197, 219
Elon, Amos, 106, 107, 230, 233, 277, 339, 436
Endelman, Todd, 355
Engel, David, 159
Epstein, Benjamin, 495
Epstein, Joel, 207
Epstein, Laurence, 44, 45, 46, 50, 59, 60, 251
Ettinger, Shmuel, 167
Evron, Boas, 69, 111, 143

## F

Fackenheim, Emil, 22, 90, 199
Fadiman, Clifton, 84
Falasha, 19
Farber, Roberta, 34
Faurisson, Robert, 472, 475
Fein, Lewis, 238
Feingold, Henry, 31, 466
Feingold, Marilyn, 257
Feinstein, Diane, 267
Felder, Raul, 349
Feuer, Lewis, S., 65
Fink, Nan, 53
Finkelstein, Norman, 181, 267
Finkielkraut, Alain, 29
Flintoff, John-Paul, 37
Forster, Brenda, 39, 45, 47, 48, 50, 51, 495
Fox, John, 88, 201
Foxman, Abraham, 242, 302, 476
Frank, Anne, le journal d', 92, 93, 94, 236, 239, 240, 241, 267, 396, 419, 422
Freedland, Edwin, 38, 44
Freeh, Louis, 242
Freud, Sigmund, 66, 67, 89, 95, 118, 119, 143, 238, 363, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 389, 393, 394, 397, 400, 401, 402
Friedland, Eric, 117
Friedlander, Henry, 74
Friedlander, Saul, 208
Friedman, Menachem, 88, 112, 113, 431, 449, 481
Friedman, Robert, 481, 495
Friesel, Evytar, 244
Friesel, Evytat, 196
Frydeland, Rachmiel, 152
Funkenstein, Amos, 85

## G

Gal, Allon, 217
Galchinsky, Michael, 217
Gans, Herbert, 54
Garaudy, Roger, 474
Garber, Zev, 144, 220, 222
Garfinkel, Adam, 432
Garfinkle, Adam, 196, 254
Gaucher, maladie de, 81
Gay, Peter, 66
Getter, Matylda, 299
Gibbs, Robert, 456
Gibel, Lederer, Inge, 33
Gibson, Louisa, 53, 54, 432
Gidal, Nachum, 89, 386
Gilbert, Martin, 303
Gilman, Sander, 76, 115, 377, 421
Gilner, David, 443
Gingold, Peter, 244
Ginsberg, Benjamin, 70, 351, 358, 471
Ginsburg, Yitzhak (Joseph) rabbin, 102
Ginzberg, Eli, 385
Glazer, Nathan, 18, 92
Glemp, Jozef, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 296, 297, 344
Glickman, Eve, 81
Goldberg, J. J., 33, 35
Goldberg, Michael, 29, 79
Golden, Harry, 17, 355
Goldhagen, Daniel, 355

Goldhammar, Leo, 376
Goldmann, Nahum, 51, 218, 219, 474
Goldscheider, Calvin, 44
Goldschlag, Stella, 180
Goldstein, Baruch, 25, 34, 54, 62, 89, 102, 103, 106, 122, 124, 125, 244
Gomulka, Liwa, 184
Gomulka, Wladyslaw, 184
Gonen, Jay, 94, 227, 228, 229, 313, 395, 440
Goodman, Alan,Harry, 106
Goodman, David, 92, 354
Goodnick, Benjamin, 66
Gordis, Richard, 31
Gordon, Albert, 39
Gourion, David, Ben, 152, 219, 230, 231, 273
Graubart, Philip, 125
Gray, Anita, 52, 71
Green, Gerald, 239
Greenberg, Blu, 35
Greenberg, Clement, 69
Greenberg, Irving, 198, 203
Greenberg, Moshe, 126
Greenberg, Uri, 100
Griffin, Jasper, 225
Griffin, Susan, 396
Grollman, Earl, 363
Grondelski, John, 315
Gross, Tom, 237
Grunfeld, Frederic, 378, 395
Gurion, Ben, 42, 92, 219

## H

Halberstam, Joshua, 27, 34, 57, 60, 83, 313, 409
Haldane, J. B. S., 65
Halevi, Judah, 49, 64
Halevi, Yossi Klein, 49
Halevy, Zvi, 66
Halkin, Hillel, 20
Hancock, Ian, 137, 142, 160, 247, 248
Harkabi, Yehoshafat, 62, 123, 124
Harmatz, Joseph, 191
Harris, Monford, 21, 218
Harrison, Bernard, 85
Hartman, David rabbin, 124
Hazelton, Lesley, 125
Hecht, Abraham rabbin, 107
Heilbut, Anthony, 177
Heilman, Samuel, 154
Heller, Nachman, 57
Herberg, Will, 30, 78, 218
Herbstrith, Waltraud, 243
Herrnstein, Richard, 80
Herschel, Susannah, 355
Hertzberg, Arthur, 39
Hertzler, J. O., 27, 42, 43, 61
Herzl, Theodore, 42, 74, 376, 395, 426
Herzog, 60, 68, 312, 351
Heschel, Susannah, 277
Hess, Israel rabbin, 123
Hess, Moïse, 15
Hier, Marvin, 261, 264, 267, 280, 467
Higham, John, 360
Hilberg, Raul, 138, 145, 159, 160, 175, 192, 193, 292
Hitler, Adolf, 13, 20, 31, 34, 88, 89, 90, 94, 95, 98, 99, 113, 116, 118, 129, 135, 137, 138, 145, 146, 150, 190, 192, 196, 199, 200, 201, 202, 214, 218, 223, 226, 228, 232, 233, 237, 255, 256, 269, 272, 283, 317, 319, 331, 356, 360, 384, 396, 397, 398, 407, 409, 424, 426, 436, 453, 457, 472, 476, 478, 491, 505, 507, 508, 510
Hoffman, Dustin, 238
Hoffman, Eva, 136, 150, 180, 183
Holtzman, Elizabeth, 325
Hopper, Earl, 364, 372
Horkheimer, Max, 385
Hottentots, les, 75
Howe, Irving, 214
Huppert, Uri, 24, 45, 275

Husock, Howard, 254, 256

## I

Ivan le Terrible Voir John Demjanjuk

## J

Jabotinsky, Vladimir, 100, 111, 495
Jacobs, Joseph, 75
Jacobson, Howard, 264
Jakobovits, Immanuel rabbin, 237
Jarosz, Barbara, 229
Jones, Ernest, 379
Jospe, Alfred, 17

## K

Kafka, Franz, 365
Kahane, Meir, 107, 114, 122, 125, 126, 273, 295
Kahler, Eric, 67, 217
Kahler, Erich, 217
Kahn, Lothar, 479
Kahn, Roger, 21
Kainer, Abel Voir Krajewski, Stanislaw
Kalmanofsky, Jeremy, 498
Kamenetz, Robert, 16
Kaplan, Mordechai, 76, 83, 107, 108, 139, 163, 174, 177, 178, 465, 466, 509
Karski, Jan, 306
Kastner, Yisrael, 190
Katz, Steven, 83, 99, 124, 125, 223, 224, 401, 402
Kautsky, Karl, 75
Kaye-Kantrowitz, Melanie, 92
Keneally, Thomas, 317, 318, 319, 320, 322, 323
Khan, Masud, 380
Kielar, Wieslaw, 212
King, Zieger, Larry, 71
Kinkel, Andrea, 46
Kissinger, Henry, 253
Klatt, Bernad, 264
Klausner, Abraham, 231
Klausner, Samuel, 369
Klein, Emma, 21, 34, 35, 49, 104, 113
Klinghoffer, David, 244, 358
Koestler, Arthur, 21
Kohn, Moshe, 124
Kolbe, Maximilian, 151
Korbanski, Stephan, 147, 156, 157, 158, 159, 161, 162, 163, 164, 165, 170, 171, 307
Korzec, Pawel historien juif, 162
Kosinski, Jerzy, 157, 444
Kovner, Abba, 191
Kozminska-Frejlak, 40
Krajewski, Wladyslaw, 18, 144, 145, 148, 162, 164, 165, 173, 174, 298, 299, 300, 349, 409, 410
Krantz, Judith, 21, 143
Krefetz, Gerald, 71, 365
Kren, George, 203
Krichevsky, Lev, 166
Kristol, Irving, 358
Krol, cardinal, 250
Krol, John, cardinal, 250
Ku Klux Klan, 36, 201, 232, 259, 272, 323
Kun, Béla, 167
Kushner, Laurence rabbin, 50
Kwasniewski, Aleksander, 302

## L

Lamm, Maurice, 36
Lang, Bernhard, 278
Langer, Lawrence, 203
Lanzmann, Claude, 305, 306, 307, 308
Lauder, Ronald, 282
Lawrence, D. H., 462
Lazare, Daniel, 303
Lebeau, James rabbin, 221
Leibowitz, Yeshayahu, 216

Lemba, tribu africaine, 83
Lemkin, Raphael, 136
Lenz, Fritz, 100
Leon, Abram, 18
Lerner, Michael, 53, 69, 78, 102, 227, 417
Leshem, Moshe, 237
Leshem, Moshem, 226
Leuchter, Marcus, David, 182
Levin, Meyer, 92, 239
Levin, Shlomo, 21
Levine, Etan, 219
Levy, Alan, 149
Lewis, Bernard, 219, 251
Libowitz, Richard, 118, 195, 198, 201, 207, 208, 406, 427
Lichter, Robert, 350
Liebman, Charles, 24, 54, 87, 96, 101, 102, 103, 104, 200, 205, 229, 353, 354, 414, 415, 417, 418
Lilenthal, Alfred, 407
Lilenthal, Edward, 91
Lindemann, Albert, 100, 355, 356, 359, 362, 367, 432
Linenthal, Edward, 198, 248, 253, 257
Lippet, Kenneth, 208
Lippman, Walter, 17
Lipstadt, Deborah, 96, 200, 201, 526
Littell, Franklin, 406
Littman, Sol, 264, 483
Litvinoff, Barnet, 15
Lockshin, Meir, 106
Loeb, Jacob, 84
Loewenstein, Rudolf, 384, 400, 412
Loewenstein, Rudolph, 68
Loewy, Hanno, 247, 263
Lombroso, Cesare, 73, 74
Lopate, Philip, 195, 203, 216, 222, 233, 235, 245
Lucas, Richard, 87, 169
Lukas, Richard, 136, 141

## M

Maarsten, Jacqueline, van, 239
Mahler, Jonathan, 252
Maïmonide, Moïse, 64, 102, 108, 109, 174, 275
Mamlak, Gershon, 199, 237
mamzer, 46
Manbaum, Ignaz, 221
Mandela, Nelson, 300
Marmur, Dow, 161
Marrus, Michael, 73
Martin, Stephen, 379
Martin, Tony, 109
Marty, Martin, 219
Marx, Karl, 475
Marx, Tzvi rabbin, 107, 143, 464
Maslanko, Mojzesz, 158
Massel, Elihu, 187
Mayer, Carl, 218
Medved, Michael, 356
Mehdi, M. T., 240
Mekaelian, Martha, 241
Mendelsohn, Martin, 187
Mengele, Joseph, Dr, 98, 186
Meyer, Hans, 18, 92, 95, 425
Meyer, Michael, 18
Milosevic, Slobodan, 199
Milosz, Czeslaw, 141
Milton, Yinger, J. Milton, 54
Miyazawa, Masanori, 92
Moltke, Hans, 156
Moore, Dahlia, 277
Morel, Shlomo, 168
Morrison, Charles, Clayton, 98
Mosche, Ben, 73
Mosdorf, Jan, 158
Moses, Robert, 84
Moskal, Edward, 302
Mosse, George, 74
Mouisaieff Masson, Jeffrey, 368
Moussaieff Masson, Jeffrey, 373

Moussieff Masson, Jeffrey, 380
mucoviscidose, 81
Murray Cuddihy, John, 204
Murray, Charles, 80
Musial, Josef, 168
Myerhoff, Barbara, 54

## N

Nathan, Otto, 59
Netanyahu, Benjamin, 42
Neusner, Jacob, 17, 68, 69, 89, 90, 92, 95, 153, 197, 204, 244, 249, 250, 358
Nevzlin, Leonard, 350
Niemann-Pick, maladie de, 81
Niewyk, Daniel, 111
Niewyk, Donald, 376
Nir, Yehuda, 156
Nisan, Mordechai, 62
Nokmim, 191
Nordeau, Max, 42, 74, 355
Novak, David rabbin, 95, 96, 105, 109, 151, 188, 356, 405, 452, 453
Novick, Peter, 88, 96, 124, 125, 132, 136, 188, 198, 204, 210, 211, 221, 228, 230, 231, 239, 317, 345, 416
Nowicki, Sila, 292
Nyiszli, Miklos, 186

## O

Oppenheim, Carol, 87, 173, 183
OSS (Organisation de la police secrète), 168, 173, 189, 193, 194
Ostrow, Mortirmer, 355
Ozick, Cynthia, 356

## P

Patai, Raphael, 18, 65, 100, 101, 114, 149, 411, 437
Pednycia, Kazys, 166
Pen, Le, Jean-Marie, 475
Peretz, Yitzak, 275
Petuchowski, Jacob, 95
Pfeiffer, Robert, 131
Piotrowski, Tadeusz, 70, 148, 152, 163, 169, 170, 180, 181, 182, 316
Piper, Franciszek, 139
Pipes, Daniel, 354
Pipes, Richard, 167
Podhoretz, Norman, 110
Pologne, 135, 526
Porat, Dina, 227, 230
Pradt, Mary, 60
Prinz, Joachim, 30
Prytulak, Lubomyr, 166

## R

Rabin, Yitzhak, 105, 106, 107, 487
Rabinowicz, Oskar, 131
Rapaport, Era, 291
Raphael, Lev, 36
Rappoport, Leon, 203
Raskas, Bernard rabbin, 250
Rassinier, Paul, 474
Reik, Theodore, 352, 453
Reik, Théodore, 21
Reitlinger, Gerald, 145
Rhodes, Richard, 167
Ringelbaum, Emmanuel, 181
Ringelblum, Emmanual, 160
Riskin, Shlomo, 123
Rodinson, Maxime, 88, 209
Rogan, Barbara, 185
Roiphe, Anne, 32, 113, 114, 205, 206, 221, 356, 364, 420
Romanoff, Lena, 38, 43, 48, 49, 50, 51, 52
Rosenberg, Norman, 485
Rosenfeld, Alvin, 199, 202, 203, 415
Rosenthal, Judah, 110, 356, 357, 447
Roth, Philip, 34, 67, 425, 441, 449
Rothchild, Sylvia, 113, 373

Rothman, David et Sheila, 61
Rothman, Stanley, 349, 350
Rottenberg, Dan, 41, 82
Rozdial, Moshe, 151
Rubenstein, Richard, L., 19, 27, 92, 98, 99, 118, 119, 123, 134, 141, 185, 219, 221, 222, 223, 366, 367, 403, 454
Rubin, Barry, 147
Rudinger, Jacob, 179
Rumkowski, Mordechai, Chaïm, 178
Russcol, Herbert, 61

## S

Sachar, Howard, 314
Sack, John, 168, 169, 171, 173, 189, 190, 193, 194
Sacks, Jonathan, 18, 23, 34, 40, 46, 47, 62, 90, 350
Sacks, Jonathan rabbin, 40
Saidel, Rochelle, 233
Salsitz, Norman, 148, 155, 178, 179
Samuel, Maurice, 405
Samuels, Maximilian, 186
Sand, George, 462
Sandmel, Samuel, 120
Sartre, Jean-Paul, 96
Schatzker, Chaïm, 195
Schechner, Mark, 308
Schindler, liste de, 87, 299, 305, 308, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323
Schindler, Oskar, 318
Schloss, Eva, 239
Schnall, David, 96
Schneider, Susan, 60
Schoenfeld, C. G., 67
Schoenfeld, Gabriel, 196, 236, 243
Schulman, Robert, 59
Schwebel, Zev, 34
Segev, Tom, 234
Seidler, Victor, 150
Selzer, Michael, 15
Sépharades, 80, 82
Sewell, Brian, 260
Shahak, Israël, 79, 111, 112, 114, 174, 182, 313, 418, 496
Shamir, Yitzhak, 487
Shandler, Jeffrey, 202, 239
Shapiro, Edward, 43, 217
Shapiro, H. R., 316
Shapiro, Morris, 34
Sharon, Ariel, 273
Sheftel, Yoram, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 336, 337, 338, 340, 341, 342, 343
Shirer, William, 135, 137, 139, 140
Shorris, Earl, 28
Shulevitz, Judith, 238
Shulman, Gail, 217
Shulman, Max, 151
Siegel, Alfred, 89
Silberman, Charles, 18, 31, 34, 40, 44, 45, 61, 84, 90, 365, 367
Sills, Judith, 70
Silver, Hillel, Abba, 218
Sklare, Marshall, 21, 61
Slavin, Stephen, 60
Slofsky, Wolfgang, 188
Slominski, Antoni, 69
Sofsky, Wolfgang, 184, 186, 221
Solidarité, 286, 287, 297, 473
Solomon, Mark rabbin, 104
solution finale, la, 138
Spielberg, Steven, 265, 299, 308, 315, 316, 317, 319, 320, 321, 322, 323, 324
Spiro, Melford, 437
Sprinzak, Ehud, 78, 102, 123, 125, 126
Stannard, David, 88, 131, 201, 202, 210, 251, 471, 472
Stanndard, David, 250
Stein, Edith, 201
Steinbeg, Milton, 404
Steiner, George, 211, 213, 361, 415
Stern, Yitzak, 322

Sterzer, Abraham, 152
Storfer, Miles, 57, 77
Strzelecka, Irene, 186
Svonkin, Stuart, 387
Sydnor, Charles, 135
Szurek, Jean-Charles, historien juif, 162

## T

Tabachnik, Joseph, 50
Taitelbaum, Yoel, 99
Talmon, J. L., 218
Tamarin, Georges, 91, 112, 274
Tannenbaum, Jacob, 187
Tay-Sachs, maladie de, 81
Tcherikower, Elias, 153
Tec, Nechama, 153
Teliha, Olena, 245
Theilhaber, Felix, 74
Tobin, Gary, 35
Tobin, Jonathan, 34, 35, 36, 52, 54
Toranska, Teresa, 171
Torton Beck, Evelyn, 350
Totenjuden, les (juifs de la mort), 186
Toynbee, Arnold, 128, 129, 130, 131
Traverso, Enzo, 75, 89, 112, 224, 314
Troper, Harold, 246
Tuchman, Barbara, 217, 355
Tutu, Desmund, 200, 300, 504
Twain, Mark, 460
Tzvielli, Binyamin, 102

## U

Urofsky, Melvin, 94

## V

Vidal, Gore, 506

## W

Walesa, Lech, 297
Wasserman, Jacob, 108
Waters, Maxine, 267
Webber, Jonathan, 300
Wechsler, Michael, 35
Weinbaum, Lawrence, 132
Weinberg, Jeshajahu, 256
Weiner, Norbert, 65
Weisberger, Adam, 15
Weiss, Avraham rabbin, 122, 123, 284, 286, 290, 291, 292, 293, 294, 296, 298, 299, 300, 301, 303, 344, 489
Weitzman, Mark, 269, 270, 271
Weizmann, Chaïm, 42, 191, 481
Wells, H. G., 462
Wertheimer, Jack, 484
Weschler, Laurence, 133, 134, 440
Wexler, Paul, 82
Weyl, Nathaniel, 65
Whitfield, Stephen, 34, 71, 72, 84, 92, 236
Wiesel, Elie, 91, 118, 138, 143, 146, 150, 151, 187, 192, 199, 209, 211, 212, 214, 221, 238, 242, 247, 249, 281, 357, 360
Wieseltier, Leon, 57, 95
Wiesenthal, Simon, centre, 96, 141, 143, 149, 157, 178, 187, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 271, 274, 279, 280, 285, 303, 341, 343, 451, 467, 468, 478
Wilkanowicz, Stephen, 283
Willis, Ellen, 19
Wilson, Marvin, 240
Winkler, Allan, 208
Winkler, Paul, 241
Wisenthal, Simon, 194, 263
Wisse, Ruth, 95, 355, 413
Wistrich, Robert, 165
Wolpe, David, 127
Woocher, Jonathan, 197
Wood, Joe, 351

Wozniakowski, Jacek, 302
Wrobel, Piotr, 188, 189
Wurzberger, Walter rabbin, 77
Wyden, Peter, 180
Wygoda, Sylvia, 240
Wyman, David, 118, 248
Wyschogrod, Michael, 215

## Y

Yaffe, James, 364, 402
Yoffie, Eric, 199
Yoffie, Eric rabbin, 40
Yosef, Ovadia, 361
Young, James, 87, 231, 245

## Z

Zagiew, 181
Zangwill, Israël, 351
Zborowski, 60, 68, 312, 351
Ziolkowski, Theodore, 93, 195, 202, 203, 239
Zollschan, Ignaz, 75
Zuckerman, Harriet, 58
Zuckerman, William, 59, 70, 144, 205, 220, 222
Zukerman, William, 354, 357
Zündel, Ernst, 469, 470
Zwolinski, Andrzej, 163

# À suivre dans les prochains volumes :

21. L'accusation d'antisémitisme (pt. 2)

22. L'influence juive dans la culture populaire (pt. 1)

23. L'influence juive dans la culture populaire (pt. 2)

24. Argent, classe et pouvoir

25. Wall Street, l'éthique juive/israélienne et le monde de la collecte de fonds

26. Drogue et blanchiment de l'argent de la drogue au sein des réseaux juifs : la « mafia russe », la corruption « ultra-orthodoxe » et autres criminels

27. L'influence juive dans les médias (pt. 1)

28. L'influence juive dans les médias (pt. 2)

29. L'influence juive dans les médias (pt. 3)

30. Littérature – « Les intellectuels » – « La famille »

31. Art moderne

32. Gouvernement (pt. 1)

33. Gouvernement (pt. 2)

34. Israël et sionisme

35. Épilogue

## Autres livres traduits ou distribués

## par Valérie Devon

Ernst Böhm – *Les ordres des commandants d'Auschwitz*

Benton L. Bradberry – *Le Sale Boche raconté aux braves gens*

Michael Collins Piper – *Le complexe de Caïphe*

John Gimbel – *Science, Technologie et Réparations*

Thomas Goodrich – *Tempête diabolique (Hellstorm)*

Else Löser – *Pologne et les falsifications de l'histoire polonaise*

Arnold S. Leese :

– *Les guerres de survie juives*
– *Meurtres rituels juifs*
– *Sottise du Gentil, les Rothschild*
– *Hors des sentiers battus ou les deux vies trépidantes d'un vétérinaire anti juif*

Gerard Menuhin – *Dites la vérité et vous humilierez le diable*

Germar Rudolf – *Déborah Lipstadt et l'holocauste* (publié chez Akribeia)

Julius Streicher – *Le testament politique de Julius Streicher*

Udo Walendy – *Le contrat de transfert et la fièvre du boycott de 1933*

Carlos W. Porter – *Made in Russia the Holocaust*, livret d'accompagnement de la video MIRTH disponible sur archive.org/details/@didi18

Carlos W. Porter – *Made in Russia the Holocaust – Condensé du livre de C. Porter*

Auteur anonyme – *Quand les « vitimes » dictent leurs lois* (vol. 1)

Emile D'Anjou – *Le 8e Dragon ou le sabre et le char*

Jacqueline Berger :

– *La Philosophie Universelle – Comment échapper à l'Enfer ici-bas ?*
– *La Mythologie – Une brèche dans l'abîme ?*

– *Le christianisme, invention du judaïsme*
– *Les mystères dévoilés*

Arthur Butz – *La Mystification du XXème siècle*

Alfred Rosenberg – *Le Mythe du XXème siècle*

Eustace Mullins – *La véritable histoire des relations entre les Goyim et les juifs*

**Pour commander ces ouvrages : didi18editions.com**